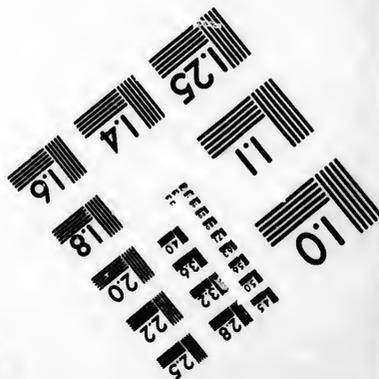
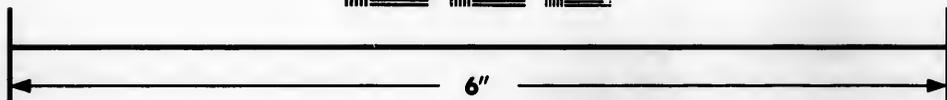
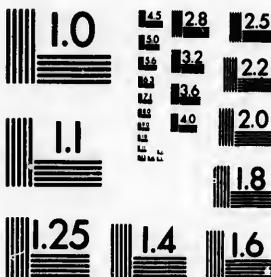


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
15
18
20

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

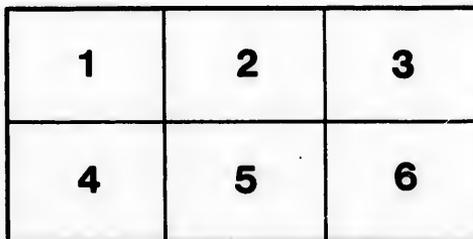
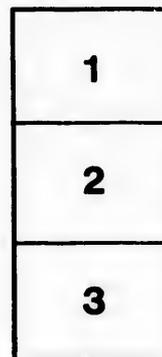
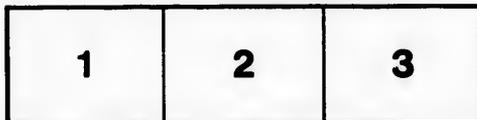
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

etails
s du
odifier
r une
image

errata
to

pelure,
on à



32X

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

II
23

DE

DE

Ch

DICTIONNAIRE

233

HISTORIQUE

Séconde DES *Derniers siècles*

SIÈGES ET BATAILLES

MÉMORABLES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

OU

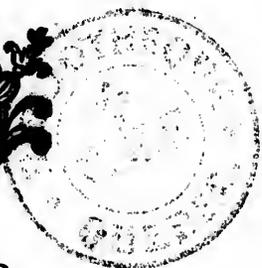
ANECDOTES

MILITAIRES

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.



TOME SECOND.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur - Libraire,
rue Saint Severin.

M D C C L X X I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF MEDICINE

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF ARTS

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF SCIENCES

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF LETTERS

AND OF THE



AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF AGRICULTURE

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF COMMERCE

AND OF THE

ROYAL SOCIETY OF MANUFACTURES



les
Go
Va
au
l'un
tou
per
dem
port
lanc
artè
S.



DICTIONNAIRE
DES SIÈGES
ET BATAILLES.



[F A È]



FAËNZA. (*bataille de*) L'an 541, les Romains, ayant placé leur camp près de Faënza, furent atteints par Totila, qui leur présenta bataille, à la tête de cinq mille hommes. Lorsque les deux armées étoient en présence, un Goth, d'une taille gigantesque, nommé *Valiaris*, s'avance hors des rangs, & défie au combat le plus brave des Grecs. Artabase, l'un des chefs, accepte le défi. Il court, à toute bride, sur ce terrible adversaire; & lui perce le côté droit avec sa lance. Le Goth demeurant ferme sur sa selle, Artabase lui porte un second coup dans le sein; mais la lance de *Valiaris* le blesse & lui coupe une artère. Il retourna vers les siens, perdant une
S. & B. Tome II, A

grande quantité de sang, & mourut, trois jours après. Ce combat fingulier fut suivi d'une bataille générale, dont le roi des Goths eut l'honneur, après avoir fait un grand carnage des ennemis, & pris tous leurs drapeaux.

FALÉRIES. (*siège de*) Après la prise de Veies, les Romains songerent à se venger des Falisques, qui les avoient fort incommodés durant le siège. Camille fut chargé de cette guerre. Ce général, toujours heureux & toujours digne de l'être, battit les ennemis, & marcha contre leur ville, dont il forma le blocus. C'étoit une place très-forte, & en état de se défendre peut-être aussi long-tems que Veies; mais la vertu de Camille hâta la victoire. Un maître, à qui l'on confioit l'éducation des enfans des meilleures familles de la ville, lui amena tous ses disciples, qu'il en avoit fait sortir, sous le prétexte d'une promenade, & lui offrit de les lui livrer. Quelle heureuse occasion pour tout autre que Camille! Mais ce grand homme, détestant une telle perfidie, fit arrêter le traître. On le dépouilla, par son ordre: on lui attacha les mains derrière le dos; & les jeunes disciples, armés de verges, reconduisirent à Faléries leur digne pédagogue, en le fouettant de leur mieux. Les Falisques, charmés d'un si rare exemple de justice, sortirent aussi-tôt pour remettre la place aux Romains, & faire la paix avec des ennemis si généreux. *An de R. 361, & 391 avant J. C.*

FALKIRK. (*bataille de*) Le prince Charles-Edouard menaçoit l'Angleterre d'une révolution nouvelle; & ses longs succès lui pro-

mettoient un thrône dont l'injustice & la rebellion avoient privé ses ancêtres. Les milices Angloises n'osoient se présenter devant lui; & , quoiqu'il n'eût qu'environ huit mille hommes, il étoit sur le point de voir tout le pays soumis à ses loix. La cour de Londres fit des efforts. Le duc de Cumberland fut mis à la tête des troupes; & l'on conçut de nouvelles espérances. Par l'ordre du Duc, le général Hawley marcha à la rencontre de l'ennemi, avec douze mille soldats. Le 28 de Janvier 1746, les deux armées se rencontrèrent près des marais de Falkirk. Attaquer les Anglois, les enfoncer, les vaincre, fut l'affaire d'un moment pour le prince Edouard. Les Dragons donnèrent d'abord l'exemple de la suite, & furent suivis de toute l'armée Angloise, sans que les généraux & les officiers pussent arrêter les soldats. Ils regagnerent leur camp, à l'entrée de la nuit. Pour achever sa victoire, Edouard aussi-tôt les assaillit dans leurs retranchemens. Il y pénétra, l'épée à la main: il y répand la terreur. Tout fuit, tout se disperse; & le triomphe du prince est complet. Les Anglois ne perdirent pas six cents hommes dans cette journée; mais ils laissèrent leurs tentes & leurs équipages au pouvoir du vainqueur.

FESCAMP. (*surprise de*) Le maréchal de Biton avoit enlevé Fescamp, port & citadelle dans le pays de Caux, aux ennemis de l'autorité royale. « Dans la garnison qui en » sortit, il y avoit, dit M. de Sully, un gentilhomme, nommé *Bois-Rosé*, homme de » cœur & de tête, qui remarqua exactement

» la place d'où on le chassoit ; & , prenant ses
 » précautions de loin , fit en sorte que deux
 » soldats qu'il avoit gagnés , furent reçus dans
 » la nouvelle garnison que les Royalistes éta-
 » blirent dans Fescamp. Le côté du fort qui
 » donne sur la mer est un rocher de six cens
 » pieds de haut , coupé en précipice , & dont
 » la mer lave continuellement le pied à la
 » hauteur d'environ trois toises , excepté
 » quatre ou cinq jours de l'année , où , pen-
 » dant la morte-eau , la mer laisse à sec , l'es-
 » pace de trois ou quatre heures , le pied de
 » cette falaise , avec quinze ou vingt toises de
 » sable. Bois-Rosé , à qui toute autre voie étoit
 » fermée pour surprendre une garnison atten-
 » tive à la garde d'une place nouvellement
 » prise , ne douta point que , s'il pouvoit
 » aborder par cet endroit regardé comme
 » inaccessible , il ne vint à bout de son des-
 » sein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la
 » chose possible ; & voici comment il s'y
 » prit.

» Il étoit convenu d'un signal avec les deux
 » soldats gagnés ; & l'un d'eux l'attendoit
 » continuellement sur le haut du rocher , où
 » il se tenoit , pendant tout le tems de la
 » basse marée. Bois-Rosé , ayant pris le tems
 » d'une nuit fort noire , vint avec cinquante
 » soldats déterminés & choisis exprès parmi
 » des matelots , & aborda avec deux chalou-
 » pes au pied du rocher. Il s'étoit encore
 » muni d'un gros cable , égal en longueur à
 » la hauteur de la falaise , & il y avoit fait
 » de distance en distance , des nœuds , & passé
 » de courts bâtons , pour pouvoir s'appuyer

» des mains & des pieds. Le soldat, qui se
 » tenoit en faction, attendant le signal depuis
 » six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il
 » jetta du haut du précipice un cordeau, au-
 » quel ceux d'en-bas lierent un gros cable
 » qui fut guindé en haut par ce moyen, &
 » attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec
 » un fort levier passé par une agrafe de fer,
 » faite à ce dessein. Bois-Rosé fit prendre les
 » devants à deux sergens, dont il connoissoit
 » la résolution, & ordonna aux cinquante
 » soldats de s'attacher de même à cette es-
 » pece d'échelle, leurs armes liées autour de
 » leur corps, & de suivre à la file; se met-
 » tant lui-même le dernier de tous, pour ôter
 » aux lâches toute espérance de retour. La
 » chose devint d'ailleurs bientôt impossible;
 » car, avant qu'ils fussent seulement à moitié
 » chemin, la marée, qui avoit monté de plus
 » de six pieds, avoit emporté les chaloupes,
 » & faisoit flotter le cable. La nécessité de
 » se retirer d'un pas difficile n'est pas tou-
 » jours un garant contre la peur, lorsqu'on
 » a autant de sujet de s'y livrer. Qu'on se re-
 » présente ces cinquante hommes, suspendus
 » entre le ciel & la terre, au milieu des téné-
 » bres, ne tenant qu'à une machine si peu
 » sûre, qu'un léger manque de précaution,
 » la trahison d'un soldat mercénaire, ou la
 » moindre crainte pouvoit les précipiter dans
 » les abymes de la mer, ou les écraser sur les
 » rochers. Qu'on y joigne le bruit des va-
 » gues, la hauteur du rocher, la lassitude &
 » l'épuisement; il y avoit dans tout cela de
 » quoi faire tourner la tête au plus assuré de

» la troupe, comme elle commença, en effet,
 » à tourner à celui-là même qui la conduisoit.
 » Ce sergent dit à ceux qui le suivoient, qu'il
 » ne pouvoit plus monter, & que le cœur lui
 » défailloit. Bois-Rosé, à qui ce discours étoit
 » passé de bouche en bouche, & qui s'en
 » appercevoit, parce qu'on n'avançoit plus,
 » prend son parti, sans balancer. Il passe par-
 » dessus le corps de tous les cinquante qui le
 » précédent, en les avertissant de se tenir
 » fermes, & arrive jusqu'au premier qu'il
 » essaye d'abord de ranimer. Voyant que,
 » par la douceur, il ne peut en venir à bout,
 » il l'oblige, le poignard dans les reins, de
 » monter; & sans doute que, s'il n'eût obéi,
 » il l'auroit poignardé & précipité dans les
 » flots. Avec toute la peine & le travail qu'on
 » s' imagine, enfin la troupe se trouva au haut
 » de la falaise, un peu avant la pointe du
 » jour, & fut introduite par les deux soldats
 » dans le château, où elle commença par
 » massacrer, sans miséricorde, le corps-de-
 » garde & les sentinelles. Le sommeil livra
 » presque toute la garnison à la merci de l'en-
 » nemi qui fit main-basse sur tout ce qui ré-
 » sista, & s'empara du fort. »

FÉSULES. (*siège de*) Bélisaire, toujours
 accompagné de la victoire, portoit les der-
 niers coups à l'empire des Ostrogoths en Ita-
 lie. L'an 539, pendant qu'il assiégeoit Au-
 xime, il envoya Cyprien & Justin, deux de
 ses capitaines, attaquer Fésules. Mais la dif-
 ficulté de l'accès rendoit l'attaque impratica-
 ble; & les Goths faisoient de fréquentes for-
 ties dans lesquelles les succès furent d'abord

balancés. Enfin les Romains prirent la supériorité, & tinrent l'ennemi tellement renfermé dans la place, que, pressé par la famine, il se rendit à composition. Les vainqueurs allerent rejoindre leur général au siège d'Auxime.

FEZ. (*siège de*) Abdoulmoumen, second prince de la dynastie des Almohades, ayant été proclamé Souverain des Arabes de l'Afrique, voulut joindre à tous ses titres celui de Conquérant. L'an 1148, Fez, ville que sa grandeur, ses richesses, sa population rendoient importante, se vit investie par les armées nombreuses de ce redoutable monarque. Mais une triple enceinte, des tours de distance en distance, des fossés profonds, une foule de déserteurs, d'immenses provisions; tout enfin la mettoit en état de soutenir, & même de braver les efforts de cet ennemi terrible. Durant neuf mois, on ne cessa de former d'inutiles attaques; de livrer de sanglans combats; d'employer tour-à-tour, & sans succès, la violence & l'artifice. A l'orient de la ville couloit une riviere qui la traversoit d'un bout à l'autre. Comme elle étoit peu profonde, les habitans s'imaginoient n'avoir rien à redouter de ce côté-là. Abdoulmoumen fit faire des écluses sur cette espece de ruisseau. Il avoit, en même tems, préparé plusieurs bateaux plats chargés de troupes. Il lâcha les écluses; & , s'abandonnant avec sa petite flotte au courant de l'eau, il aborda près de la ville, & tenta, par le moyen des échelles, de gagner le haut des murailles. Les habitans effrayés accourent en foule; ren-

versent tout ce qui leur résiste, & accablent les téméraires de pierres, de bitume, d'huile bouillante. Abdoulmoumen fait sonner la retraite. Il étoit près de lever le siège, quand une trahison ranima ses espérances. Quelques habitans, d'autres disent quelques soldats de la garnison, désespérant du salut de la place, traitèrent secrettement avec lui, & lui livrerent une des portes. Ses troupes entrèrent dans la ville, l'épée à la main, & dans leur première fureur, massacrèrent tout ce qui se présenta devant eux; puis, se répandant dans les maisons, ils y commirent toute sorte de désordres. Plus de cent mille habitans périrent, & le butin fut immense.

FIDÈNES. (*prises de*) 1. Les citoyens de cette ville avoient pillé des bateaux de vivres que les Crustuminiens envoyoit à Rome, dans un tems de famine. Romulus marcha contr'eux; battit leur armée; les poursuivit jusqu'aux portes de Fidènes, qu'il emporta bientôt, & dont il fit une colonie.

2. Elle se révolta, & s'unit avec les Véïens, sous le règne de Tullus Hostilius. Ce prince la pressa vivement, pendant quelques jours, après lesquels elle se rendit à discrétion. Les auteurs de la révolte furent seuls punis; & la ville resta soumise aux Romains, jusqu'à l'avènement d'Ancus Marcius au trône, qu'elle voulut encore se soulever contre ses vainqueurs. Le roi l'assiéga, & conduisit des mines souterraines, depuis son camp, jusques sous les murailles: c'est la première fois qu'il en est parlé chez les Romains.

3. Les Etrusques, ayant formé une puis-

sainte Ligue contre les Romains, se présentèrent devant Fidènes qui leur ouvrit ses portes. Quelque tems après, Tarquin l'Ancien, qui avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, vint attaquer cette ville, tant de fois rebelle, pour la punir de sa perfidie. Elle fit une longue & vigoureuse résistance; mais enfin elle fut prise d'assaut, & réduite, encore une fois, en colonie Romaine. *An de Rome 163.*

4. L'an de Rome 317, elle se donna à Tolumnius, roi des Véïens, &, ajoutant à la révolte le crime le plus noir, elle tua des ambassadeurs Romains qui venoient se plaindre de sa défection. Plusieurs années après, elle fut punie de sa cruelle perfidie. Le dictateur Mamercus Emilius marcha contr'elle, avec une armée nombreuse. Les Fidénates, soutenus des Véïens, s'étoient campés à quelque distance de leurs murs. Le Dictateur fit donner le signal. On combattit de part & d'autre, avec une égale animosité. La vengeance fit faire aux Romains des efforts incroyables; & déjà ils avoient ébranlé l'ennemi, lorsque tout-à-coup, les portes de la ville s'étant ouvertes, il en sort une troupe de gens armés de feux & de torches ardentes, qui se jettent avec fureur sur les assiégeans. Les Romains furent déconcertés; mais, le Dictateur ayant ranimé leur courage, ils arrachent aux rebelles ces torches qui les avoient étonnés, & mettent le feu par-tout. La déroute est générale. Les Véïens sont presque tous tués; & les Fidénates se réfugient dans leur ville. Le vainqueur y entre avec eux.

Le carnage fut grand. On livra Fidènes au pillage; & cette défaite la rendit plus sage.

FILINKAUSEN. *Voyez WILLINGHAUSEN.*

FINAL. (*prise de*) Un détachement de troupes Piémontoises, s'étant avancé vers la côte occidentale de l'État de Gènes, eut l'audace d'attaquer la ville de Final. Cette entreprise paroïssoit téméraire. Il falloit forcer une place environnée de fortes murailles, défendue par une citadelle bâtie presqu'entièrement sur un rocher, & par deux forts qui protégeoient l'avenue de la montagne sur laquelle est élevé le château. En 1745, une escadre Angloise de treize vaisseaux avoit essayé vainement de bombarder cette ville importante. En 1746, les Piémontois se flaterent d'être plus heureux; & en effet, la Fortune se plut à couronner leur hardiesse. Le 9 de Septembre, ils s'approcherent de la ville; l'attaquerent avec fureur; emporterent quelques ouvrages. Aussi-tôt la terreur se mit parmi les assiégés. D'abord la garnison de la ville se rend prisonniere de guerre. Celle des châteaux, animée par l'exemple de son commandant, véut résister. On la presse; on la fatigue; on l'oblige, le 16, de se soumettre à la discrétion du vainqueur.

FINISTERE. (*batailles du Cap*) Le conseil de Versailles sentant de quelle importance il étoit qu'on reconquit le Cap-Breton en Amérique, & que l'on mit M. de la Bourdonnaye en état de poursuivre ses conquêtes sur la côte de Coromandel, dans la presqu'île de l'Inde, M. de la Jonquière partit des ports

Fidèles au
plus sage.

WILLIN-

nement de
ncé vers la
s, eut l'au-
ette entre-
forcer une
es, défen-
ntièrement
qui proté-
ur laquelle
ne escadre
essayé vai-
nportante.
ent d'être
ne se plut
e Septem-
l'attaque-
lques ou-
parmi les
a ville se
des châ-
comman-
on la fati-
mettre à

Le con-
portance
reton en
Bourdon-
uêtes sur
resqu'isle
des ports

du royaume, à la tête d'une flotte marchande, qu'il convoyoit avec une bonne escadre, pour remplir ce double objet. Cette destination n'avoit pas échappé au ministère Anglois. M. Anson, si fameux par son voyage autour du monde, se mit en mer; & le 24 de Mai 1747, il atteignit la flotte Françoisé à vingt-quatre lieues du Cap Finistère. Se voir & s'attaquer ne furent qu'une même chose. De part & d'autre on fit, pour triompher, les plus nobles efforts. Enfin la victoire se rangea du côté des Anglois. Ils prirent la plus grande partie des vaisseaux de guerre, & dispersèrent la flotte marchande, qui devint la proie de différens armateurs. Ainsi, par un de ces caprices de la Fortune, échoua le dessein de la cour de France, dans le tems qu'elle faisoit trembler tous ses ennemis dans le Continent. Ce succès de l'amiral Anson rendit aux Anglois leur première fierté, & les consola des malheurs qu'ils essuyoient en Europe. Le roi George II fit au capitaine victorieux une réception honorable, & lui dit ces flatteuses paroles: « Milord, vous m'avez rendu un grand service; & je vous en remercie. » Il l'éleva au rang suprême de Lord-Pair du royaume; & toute la nation imita le monarque, en célébrant les louanges du sujet.

Une nouvelle victoire remportée dans les mêmes lieux par l'amiral Hawke, mit, quelque tems après, le comble à l'allégresse de l'Angleterre. M. d'Estanduaire, chef d'escadre, étoit parti des ports de France pour escorter, jusques dans le Nouveau-Monde, une flotte marchande. M. Hawke le rençon-



tra avec des forces supérieures. En vain le capitaine François veut éviter le combat. L'Anglois l'environne, l'attaque & l'oblige de se défendre. Cette action fut aussi malheureuse que la première pour le pavillon François. Les vaincus perdirent six gros vaisseaux de roi; le reste gagna les ports d'Espagne; & ceux qui ne purent faire force de voiles tomberent au pouvoir des bâtimens que l'amiral envoya à leur poursuite après son triomphe.

FLEURUS. (*bataille de*) Le maréchal-duc de Luxembourg, digne élève du Grand-Condé, s'étant avancé dans les Pays-bas, en 1690, attaqua, le 1^{er} de Juillet, le prince de Waldeck, général des troupes Hollandoises, retranché dans la plaine de Fleurus, près de Charleroi. Le combat fut long & opiniâtre. L'infanterie des Etats-Généraux fit des prodiges, & résista durant plusieurs heures. Mais enfin, accablée par le nombre, & vaincue par le génie des François, elle chercha son salut dans une prompte retraite. Huit mille prisonniers, six mille morts, parmi lesquels on comptoit huit cens officiers, deux cens étendards, le canon, les bagages, le champ de bataille, la fuite des ennemis, furent les marques authentiques de la victoire.

FLORENCE. (*bataille & siège de*) I. L'an 406 de J. C. Radagaïse, ayant passé les Alpes avec une armée de deux cens mille Scythes, vint mettre le siège devant Florence. Huldin, roi des Huns, & Sarus, roi des Goths, tous deux alliés de l'Empire Romain, volèrent au secours de la place. Ils tomberent à l'improviste sur un corps de troupes, qu'ils mirent

en fuite du premier choc, & forcèrent le monarque François à se renfermer dans les montagnes de Féiule. Ils occuperent aussi-tôt tous les passages, & firent périr l'armée ennemie de faim, de soif & de maladie. Radagaife désespéré se déroba secrettement, & voulut se sauver seul; mais il fut arrêté, chargé de chaînes, & décapité à la vue de ses soldats. Ce spectacle acheva de les abbatre. Ils se rendirent; & leur nombre étoit si grand, qu'on les vendoit par bandes, comme de vils animaux, une pièce d'or par tête, c'est-à-dire treize à quatorze livres de notre monnoie.

2. Les Florentins, fatigués de la domination des Médicis, les chasserent enfin de leur ville. Le pape Clément VII, apprenant la disgrâce de sa famille, entra dans les plus violens transports de colère. « Oui, s'écria » le fougueux pontife, j'aimerois mieux n'être » pas inhumé en terre sainte, que de ne pas » punir cette ville rebelle. » A quelles faiblesses ne porte pas le desir d'une aveugle vengeance? Le saint pere étoit en guerre avec l'empereur Charles-Quint. Il sacrifie son ambition à son ressentiment. Il se hâte de faire la paix avec son mortel ennemi qui lui promet de l'aider à réduire Florence.

Les Florentins, voyant l'orage prêt à fondre sur leurs têtes, crurent le conjurer en envoyant une ambassade vers l'empereur; mais ils se trompoient. Leurs députés furent mal reçus; & Charles leur répondit qu'il ne vouloit point les entendre qu'ils ne se fussent soumis au souverain de Rome. Ils se prépa-

rerent donc à défendre leur liberté qu'ils estimoient plus que la vie, ne doutant pas qu'ils ne fussent bientôt assiégés. En effet, le prince d'Orange, vice-roi de Naples, rassembloit, par ordre de l'empereur, une armée qui fut prête à marcher dès que le pape l'ordonneroit. Ce pontife, plein de ses projets de vengeance, voyoit avec la joie la plus vive tant de gens s'armer pour servir sa colère. Rome retentissoit des cris de guerre & du bruit des tambours. Il sembloit que cette capitale du Monde Chrétien ne fût habitée que par des soldats. Le desir de saccager Florence étoit si grand dans les gens de guerre, qu'il y en eut qui, cités en justice, & craignant de ne pouvoir arriver à tems au rendez-vous de l'armée, protestèrent, contre leurs parties, des dommages & intérêts du sac de cette ville opulente.

Cependant les Florentins faisoient toutes les dispositions capables de résister au torrent qui les menaçoit d'une ruine prochaine. Ils détruisirent leurs fauxbourgs qu'ils ne pouvoient se flater de conserver long-tems. Ils releverent les fortifications que le tems avoit détruites. Ils augmentèrent celles qui subsistoient encore. Ils assemblèrent des troupes de toutes parts, & firent prendre les armes à leur jeunesse. Le prince d'Orange vint camper dans la plaine de Ripoli, à un mille environ de la place. Quand les Espagnols furent arrivés à l'Apparità, d'où l'on découvre toute la ville & son territoire, ils commencèrent à crier, en branlant leurs lances : « Florence ! Florence ! prépare tes superbes étoffes ; nous

» venons les acheter à la mesure de nos pi-
 » ques ! » Malatesta Baglioni, général de
 la république, après avoir pris toutes les pré-
 cautions nécessaires pour la sûreté de la ville,
 après avoir assigné son poste à chaque capi-
 taine, se présenta un jour, au lever du soleil,
 sur les fortifications, avec tous les joueurs
 d'instrumens, & tous les tambours. Durant
 plusieurs heures, il fit retentir les airs de
 symphonies guerrières, comme pour provo-
 quer les ennemis au combat ; & , voyant que
 personne ne paroissoit, il les envoya défier
 par un Trompette. Cette sommation fut aussi
 inutile que le concert. Enfin, Malatesta, fati-
 gué d'attendre, termina la comédie par une
 décharge de toute son artillerie, dont la
 quantité étoit prodigieuse. Les rivages & les
 collines d'alentour répétèrent le bruit ef-
 frayant du canon. Un nuage épais de fumée
 déroba le jour ; & les Florentins, animés par
 cet heureux commencement, poussèrent des
 cris de joie : c'est tout ce que ce siège offre
 de mémorable. Après quelques mois d'atta-
 ques & de résistances, les assiégés, voulant
 se garantir du pillage, capitulerent, & con-
 sentirent à recevoir la forme de gouverne-
 ment qu'il plairoit à l'empereur de leur don-
 ner. Alexandre de Médicis, que l'on croit
 être fils du pape Clément VII, fut établi
 Grand-Duc, & reçu dans Florence, en 1531.

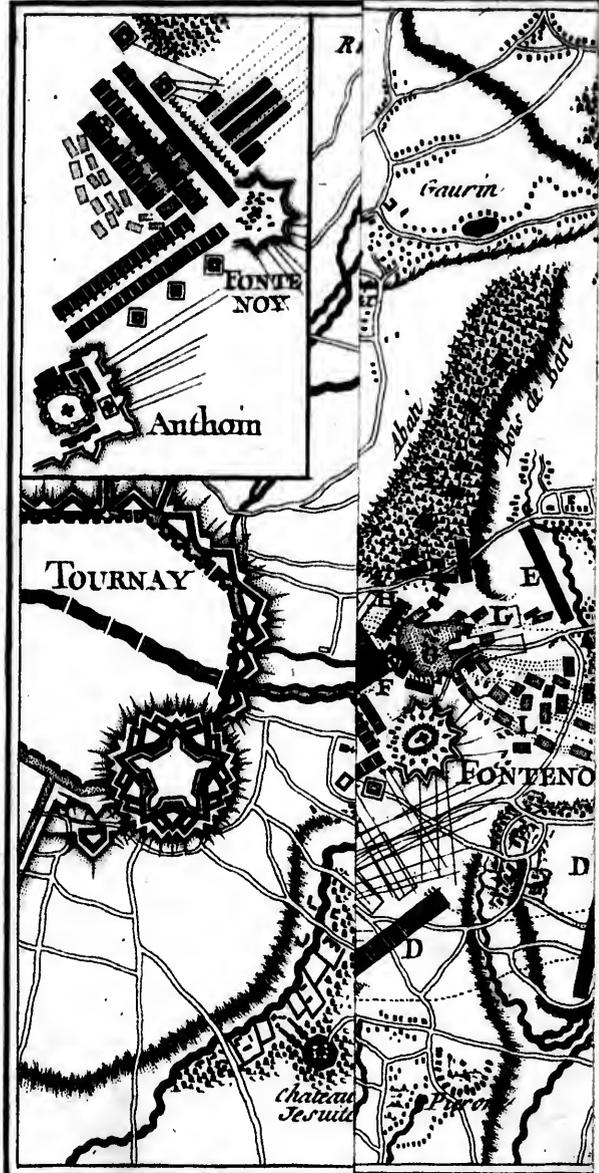
FONTAINE-FRANÇOISE. (*combat de*)
 Vélasco, connétable de Castille, & le duc
 de Mayenne soutenoient encore en Bourgo-
 gne les restes expirans de la Ligue. Henri IV,
 résolu de leur porter le dernier coup, se mit

à la tête de son armée, & les joignit près de Fontaine-Françoise, en 1595. Le monarque, s'étant avancé, à la tête de cinq cens chevaux pour reconnoître les ennemis, rencontra leur avant-garde, commandée par le duc de Mayenne. L'attaquer, l'enfoncer, la mettre en fuite, fut l'affaire d'un moment. Mais il courut les plus grands risques : aussi disoit-il, en parlant de ce combat, que, dans toutes les autres occasions où il s'étoit trouvé, il avoit combattu pour la victoire, mais qu'en celle-ci il avoit combattu pour la vie. Le Duc, ayant fait mille efforts pour rallier ses troupes, fut obligé de se réfugier vers le connétable, pour le prier de venir arrêter le roi victorieux. « Ne sçais-je pas bien ce que je » dois faire ? » répondit gravement l'Espagnol ; &, pour le lui prouver, il ne branla point. Henri, qui poursuivoit les fuyards, parut dans ce moment. Vélasco décampa, & laissa le roi maître de la Bourgogne.

FONTENAY. (*bataille de*). L'empereur Lothaire, toujours armé contre son pere, traita ses freres avec plus de rigueur encore. Mais ces deux princes, ayant formé entr'eux une union redoutable, s'opposèrent avec vigueur à l'ambition sacrilège du perfide ; &, pour lui porter un coup terrible, ils s'avancèrent jusqu'au bourg de Fontenay, dans l'Auxerrois, où l'empereur étoit campé. Le combat fut long, sanglant, & tel qu'il devoit être entre des freres ennemis. Lothaire fut vaincu, mis en fuite, & obligé d'aller cacher sa honte dans le fond de ses Etats. On fit de ses troupes un carnage horrible. Toute la fleur de la noblesse

nit près de
monarque,
cens che-
nis, ren-
dée par le
foncer, la
moment.
ues : aussi
que, dans
bit trouvé,
mais qu'en
a vie. Le
rallier ses
ers le con-
éter le roi
ce que jé-
nt l'Espa-
ne branla
yards, pa-
ampa, &
e.
l'empereur
on pere,
ur encore.
é entr'eux
avec vi-
fide; &
s'avance-
ans l'Au-
Le com-
voit être
vaincu,
sa honte
ses trou-
eur de la
noblesse

TENOY



es Sieges et Bata

noblesse Françoisé, ces guerriers invincibles aux nations étrangères, périrent dans cette affreuse journée; & , si l'on en croit quelques auteurs, le nombre des morts fut de cent mille François, l'an 842.

FONTENOI. (*bataille de*) C'est à l'illustre M. de Voltaire qu'il appartient de raconter cette mémorable action, qu'il a si bien célébrée dans ses vers.

» Le maréchal de Saxe étoit en Flandres,
 » à la tête de l'armée, composée de cent six
 » bataillons complets, & de cent soixante &
 » douze escadrons. Déjà Tournai, cette an-
 » cienne capitale de la domination Françoisé,
 » étoit investi. C'étoit la plus forte place de la
 » barrière. La ville & la citadelle étoient en-
 » core un des chefs-d'œuvres du maréchal de
 » Vauban; car il n'y avoit guères de place en
 » Flandres, dont Louis XIV n'eût fait con-
 » truire les fortifications.

» Dès que les Etats-Généraux des sept Pro-
 » vinces apprirent que Tournai étoit en dan-
 » ger, ils manderent qu'il falloit hazarder une
 » bataille pour secourir la ville. Ces Républi-
 » cains, malgré leur circonspection, furent
 » alors les premiers à prendre des résolutions
 » hardies. Au 5 de Mai, les Alliés avance-
 » rent à Cambrou, à sept lieues de Tournai.
 » Le Roi partit, le 6, de Paris, avec le Dau-
 » phin. Les aides-de-camp du roi, les mé-
 » nins du dauphin les accompagnoient.

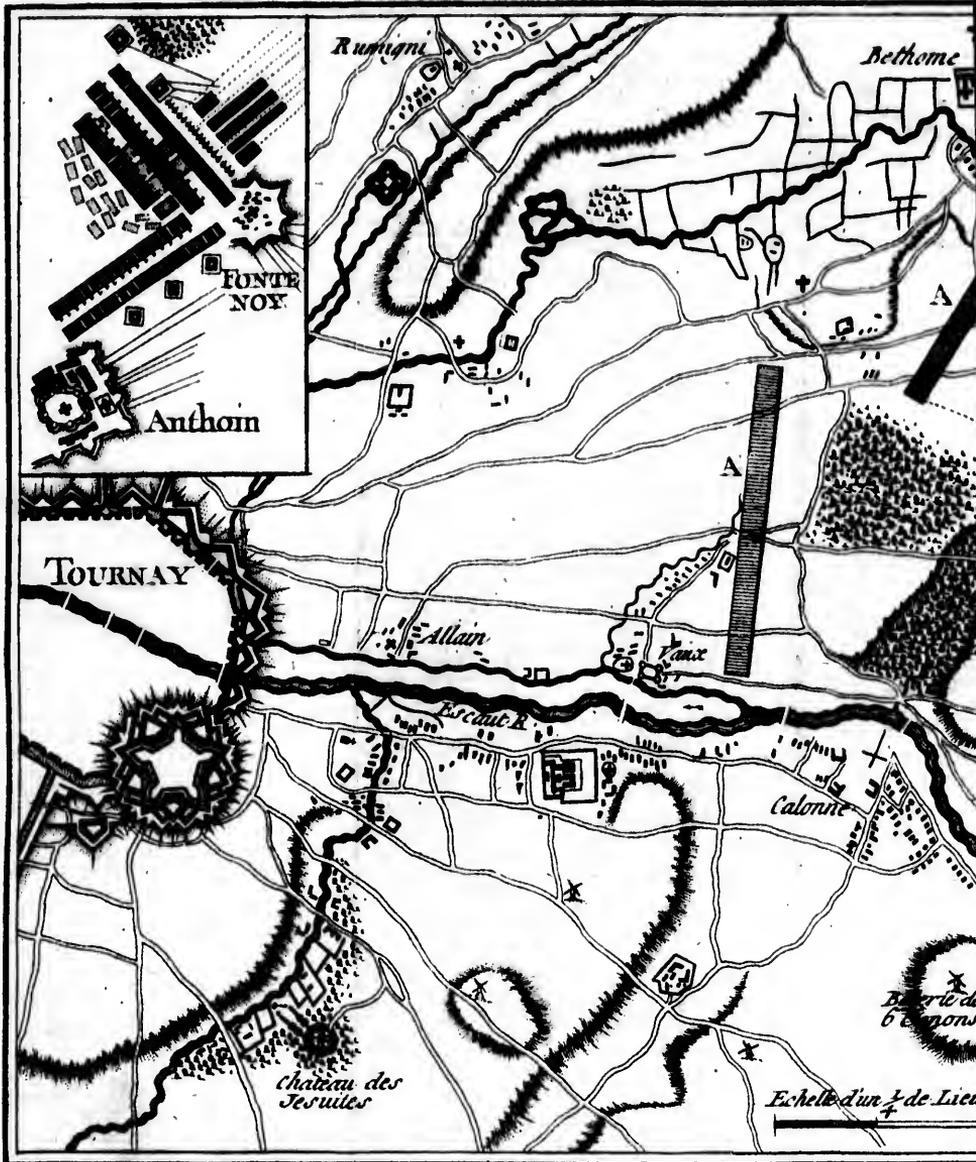
» La principale force de l'armée ennemie
 » consistoit en vingt bataillons & vingt-six
 » escadrons Anglois, sous le jeune duc de
 » Cumberland, qui avoit gagné, avec le roi
 S. & B. *Tome II.* B

Y



es et Bata

PLAN DE LA BATAILLE



LA BATAILLE DE FONTENOY



» son père, la bataille de Dettingue. Cinq
 » bataillons & seize escadrons Hanovriens
 » étoient joints aux Anglois. Le prince de
 » Valdek, à-peu-près de l'âge du duc de Cum-
 » berland, impatient de se signaler, étoit à la
 » tête de quarante escadrons Hollandois, &
 » de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'a-
 » voient dans cette armée que huit escadrons.
 » On faisoit la guerre pour eux dans la Flan-
 » dre, qui a été si long-tems défendue par
 » les armes & par l'argent de l'Angleterre &
 » de la Hollande. Mais, à la tête de ce petit
 » nombre d'Autrichiens, étoit le vieux géné-
 » ral Kœnigséc, qui avoit commandé contre
 » les Turcs en Hongrie, contre les François
 » en Italie & en Allemagne. Ses conseils de-
 » voient aider l'ardeur du duc de Cumberland
 » & du prince de Valdek. On comptoit dans
 » leur armée au-delà de cinquante mille com-
 » battans. Le roi laissa devant Tournai en-
 » viron dix-huit mille hommes, qui étoient
 » postés en échelle, jusqu'au champ de ba-
 » taille; six mille, pour garder les ponts sur
 » l'Escaut & les communications.

» L'armée étoit sous les ordres d'un général
 » en qui l'on avoit la plus juste confiance. Le
 » comte de Saxe avoit déjà mérité sa grande
 » réputation, par de sçavantes retraites en
 » Allemagne, & par sa campagne de 1744.
 » Il joignoit une théorie profonde à la pra-
 » tique. La vigilance, le secret, l'art de sça-
 » voir différer à propos un projet, & celui
 » de l'exécuter rapidement; le coup d'œil,
 » les ressources, la prévoyance, étoient ses
 » talens, de l'aveu de tous les officiers. Mais

» alors ce général, consumé d'une maladie
 » de langueur, étoit presque mourant. Il étoit
 » parti de Paris très-malade pour l'armée.
 » L'auteur de cette Histoire l'ayant même ren-
 » contré avant son départ, & n'ayant pu
 » s'empêcher de lui demander comment il
 » pourroit faire, dans cet état de foiblesse ?
 » le maréchal lui répondit : Il ne s'agit pas
 » de vivre, mais de partir.

» Le roi, étant arrivé, le 6, à Douai, se
 » rendit, le lendemain, à Pontachin, auprès
 » de l'Escaut, à portée des tranchées de
 » Tournai. De-là, il alla reconnoître le ter-
 » rein qui devoit servir de champ de bataille.
 » Toute l'armée, en voyant le Roi & le
 » Dauphin, fit entendre des acclamations de
 » joie. Les Alliés passèrent le 10 & la nuit
 » du 11 à faire leurs dispositions. Jamais le
 » Roi ne marqua plus de gaieté que la veille
 » du combat. La conversation roula sur les
 » batailles où les rois s'étoient trouvés en
 » personne. Le Roi dit que, depuis la bataille
 » de Poitiers, aucun roi de France n'avoit
 » combattu avec son fils, & qu'aucun n'avoit
 » gagné de victoire signalée contre les An-
 » glois ; qu'il espéroit être le premier. Il fut
 » éveillé le premier, le jour de l'action. Il
 » éveilla lui-même, à quatre heures, le comte
 » d'Argenson, ministre de la guerre, qui,
 » dans l'instant, envoya demander au maré-
 » chal de Saxe ses derniers ordres. On trouva
 » le maréchal dans une voiture d'osier, qui
 » lui servoit de lit, & dans laquelle il se fai-
 » soit traîner, quand ses forces épuisées ne
 » lui permettoient plus d'aller à cheval. Le

» Roi & son fils avoier t déjà passé un pont
 » sur l'Escaut , à Calonne. Ils allerent pren-
 » dre leur poste par-delà la Justice de Notre-
 » Dame-aux-Bois , à mille toises de ce pont ,
 » & précisément à l'entrée du champ de ba-
 » taille.

» La suite du Roi & du Dauphin , qui com-
 » posoit une troupe nombreuse , étoit suivie
 » d'une foule de personnes de toute espee ,
 » qu'attiroit cette journée , & dont quelques-
 » uns même étoient montés sur des arbres ,
 » pour voir le spectacle d'une bataille.

» En jettant les yeux sur les cartes , qui sont
 » fort communes , on voit d'un coup d'œil
 » la disposition des deux armées. On remar-
 » que Antoin , assez près de l'Escaut , à la
 » droite de l'armée Françoisé , à neuf cens
 » toises de ce pont de Calonne , par où le
 » Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le
 » village de Fontenoi par-delà Antoin , pres-
 » que sur la même ligne ; un espace étroit ,
 » de quatre cens cinquante toises de large ,
 » entre Fontenoi & un petit bois qu'on ap-
 » pelle *le bois de Barri* , fortifioient cette en-
 » ceinte. Le champ de bataille n'avoit pas
 » plus de cinq cens toises de longueur , de-
 » puis l'endroit où étoit le Roi auprès du vil-
 » lage de Fontenoi , jusqu'à ce bois de Barri ,
 » & n'avoit guères plus de neuf cens toises
 » de large ; de sorte que l'on alloit combattre
 » en champ clos , comme à Detringue , mais
 » dans une journée plus mémorable.

» Le général de l'armée Françoisé avoit
 » pourvu à la victoire & à la défaite. Le pont
 » de Calonne , muni de canons , fortifié de

» retranchemens , & défendu par quelques
 » bataillons devoit servir de retraite au Roi
 » & au Dauphin , en cas de malheur. Le
 » reste de l'armée auroit défilé alors par d'au-
 » tres ponts , sur le bas Escaut , par-delà
 » Tournai.

» On prit toutes les mesures qui se prê-
 » toient un secours mutuel , sans qu'elles puf-
 » sent se traverser. L'armée de France sem-
 » bloit inabordable ; car le feu croisé , qui
 » partoit des redoutes du bois de Barri & du
 » village de Fontenoi , défendoit toute ap-
 » proche. Outre ces précautions , on avoit
 » encore placé six canons , de seize livres de
 » balle , au - deçà de l'Escaut , pour fou-
 » droyer les troupes qui attaqueroient le vil-
 » lage d'Antoin.

» On commençoit à se canonner , de part
 » & d'autre , à six heures du matin. Le ma-
 » réchal de Noailles étoit alors auprès de
 » Fontenoi , & rendoit compte au maréchal
 » de Saxe d'un ouvrage qu'il avoit fait , à
 » l'entrée de la nuit , pour joindre le village
 » de Fontenoi à la premiere des trois re-
 » doutes entre Fontenoi & Antoin. Il lui ser-
 » vit de premier aide-de-camp , sacrifiant la
 » jalousie du commandement au bien de l'E-
 » tat , & s'oubliant soi-même , pour un gé-
 » néral étranger & moins ancien. Le maré-
 » chal de Saxe sentoit tout le prix de cette
 » magnanimité ; & jamais on ne vit une
 » union si grande entre deux hommes que la
 » foiblesse ordinaire du cœur humain pou-
 » voit éloigner l'un de l'autre.

» Le maréchal de Noailles embrassoit le

» duc de Grammont , son neveu ; & ils se
 » séparoient , l'un , pour retourner auprès
 » du Roi , l'autre , pour aller à son poste ,
 » lorsqu'un boulet de canon vint frapper le
 » duc de Grammont à mort. Il fut la pre-
 » miere victime de cette journée.

» Les Anglois attaquèrent trois fois Fon-
 » tenoi ; & les Hollandois se présentèrent à
 » deux reprises devant Antoin. A leur se-
 » conde attaque , on vit un escadron Hollan-
 » dois emporté presque tout entier par le ca-
 » non d'Antoin : il n'en resta que quinze
 » hommes ; & les Hollandois ne se présen-
 » terent plus dès ce moment.

» Alors le duc de Cumberland prit une
 » résolution qui pouvoit lui assurer le succès
 » de cette journée. Il ordonna à un major-
 » général , nommé *Ingolsbi* , d'entrer dans
 » le bois de Barri ; de pénétrer jusqu'à la re-
 » doute de ce bois , vis-à-vis Fontenoi , &
 » de l'emporter. Ingolsbi marche , avec les
 » meilleures troupes , pour exécuter cet or-
 » dre. Il trouve dans le bois de Barri un ba-
 » taillon du régiment d'un partisan : c'étoit
 » ce que l'on appelloit *les Grassins* , du nom
 » de celui qui les avoit formés. Ces soldats
 » étoient en avant dans le bois , par-delà la
 » redoute , couchés par terre. Ingolsbi crut
 » que c'étoit un corps considérable. Il re-
 » tourne auprès du duc de Cumberland , &
 » demande du canon. Le tems se perdoit. Le
 » prince étoit au désespoir d'une désobéissance
 » qui dérangeoit toutes ses mesures , & qu'il
 » fit ensuite punir à Londres , par un conseil
 » de guerre , qu'on appelle *Cour Martiale* ,

; & ils se
ner auprès
son poste,
frapper le
fut la pre-

s fois Fon-
ésentèrent à
A leur se-
ron Hollan-
er par le ca-
que quinze
e se présen-

nd prit une
er le succès
à un major-
'entrer dans
usqu'à la re-
ntenoi, &
e, avec les
uter cet or-
Barri un ba-
fan : c'étoit
zs, du nom
Ces soldats
par-delà la
ngolsbi crut
ble. Il re-
berland, &
perdoit. Le
sobéissance
s, & qu'il
r un conseil
Marziale,

» Il se détermina sur le champ à passer
» entre cette redoute & Fontenoi. Le ter-
» rein étoit escarpé. Il falloit franchir un ra-
» vin profond : il falloit essuyer tout le feu
» de Fontenoi & de la redoute. L'entreprise
» étoit audacieuse ; mais il étoit réduit alors
» ou à ne point combattre, ou à tenter ce
» passage.

» Les Anglois & les Hanovriens s'avan-
» cent avec lui, sans presque déranger leurs
» rangs, traînant leurs canons à bras par les
» sentiers. Il les forma sur trois lignes assez
» pressées, & de quatre de hauteur chacune,
» avançant, entre les batteries de canon qui
» les foudroyoient continuellement, dans un
» terrain d'environ quatre cens toises de
» large. Des rangs entiers tomboient morts
» à droite & à gauche : ils étoient remplacés
» aussi-tôt ; & les canons qu'ils amenoient
» à bras, vis-à-vis Fontenoi & devant les re-
» doutes, répondoient à l'artillerie Française.
» En cet état, ils marchoient fièrement, pré-
» cédés de six pièces d'artillerie, & en ayant
» encore six autres au milieu de leurs lignes.

» Vis-à-vis d'eux se trouverent quatre ba-
» taillons des Gardes Françaises, ayant deux
» bataillons des Gardes-Suisses à leur gau-
» che, le régiment de Courten à leur droite,
» ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le
» régiment du Roi, qui bordoit Fontenoi, le
» long d'un chemin creux.

» Le terrain s'élevoit à l'endroit où étoient
» les Gardes-Françaises, jusqu'à celui où les
» Anglois se formoient.

» Les officiers des Gardes-Françaises se

» dirent alors les uns aux autres : Il faut aller
 » prendre le canon des Anglois. Ils monte-
 » rent rapidement avec leurs grenadiers ;
 » mais ils furent bien étonnés de trouver
 » une armée devant eux. L'artillerie & la
 » mousqueterie en coucha par terre plus de
 » soixante, & le reste fut obligé de revenir
 » dans ses rangs. Cependant les Anglois avan-
 » çoiént ; & cette ligne d'infanterie, com-
 » posée de Gardes-Françoises & Suisses, &
 » de Courten, ayant encore sur leur droite
 » Aubeterre & un bataillon du régiment du
 » Roi, s'approchoit de l'ennemi. On étoit à
 » cinquante pas de distance. Un régiment des
 » Gardes-Angloises, celui de Cambel & le
 » Royal-Ecossais étoient les premiers. M. de
 » Cambel étoit leur lieutenant-général ; le
 » comte d'Albermale, leur général-major ;
 » & M. de Churchil, fils naturel du grand
 » duc de Marlbouroug, leur brigadier. Les
 » officiers Anglois saluerent les François, en
 » ôtant leurs chapeaux. Le comte de Cha-
 » banne, le duc de Biron, qui s'étoient avan-
 » cés, & tous les officiers des Gardes-Fran-
 » çoisés leur rendirent le salut. Milord Char-
 » les-Hai, capitaine aux Gardes-Angloises,
 » cria : Messieurs des Gardes-Françoises, ti-
 » rez. Le comte d'Anteroche, alors lieute-
 » nant des grenadiers, & depuis capitaine,
 » leur dit, à voix haute : Messieurs, nous ne
 » tirons jamais les premiers ; tirez, vous-mê-
 » mes. Les Anglois firent un feu roulant,
 » c'est-à-dire qu'ils tiroient par division ; de
 » sorte que le front d'un bataillon, de quatre
 » hommes de hauteur, ayant tiré, un autre

» bataillon faisoit sa décharge , & ensuite un
 » troisieme , tandis que les premiers rechar-
 » geoient. La ligne d'infanterie Françoisse ne
 » tira point ainsi : elle étoit seule sur quatre
 » de hauteur , les rangs assez éloignés , &
 » n'étant soutenue par aucune autre troupe
 » d'infanterie. Dix-neuf officiers des Gardes
 » tomberent blessés à cette seule charge.
 » MM. de Clifson , de Langey , de la Peyre
 » y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze sol-
 » dats demeurerent sur la place ; deux cens
 » quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ;
 » onze officiers Suisses tomberent blessés , ainsi
 » que deux cens neuf de leurs soldats , parmi
 » lesquels soixante-quatre furent tués. Le co-
 » lonel Courten , son lieutenant-colonel , qua-
 » tre officiers , soixante & quinze soldats tom-
 » berent morts , quatorze officiers & deux
 » cens soldats blessés dangereusement. Le pre-
 » mier rang ainsi emporté , les trois autres re-
 » garderent derriere eux , & , ne voyant qu'une
 » cavalerie , à plus de trois cens toises , ils se
 » disperferent. Le duc de Grammont , leur
 » colonel & premier lieutenant , qui auroit
 » pu les faire soutenir , étoit tué. M. de Lut-
 » taux , second lieutenant-général , n'arriva
 » que dans leur dérouté. Les Anglois avan-
 » çoiént à pas lents , comme faisant l'exer-
 » cice. On voyoit les majors appuyer leurs
 » cannes sur les fusils des soldats , pour les
 » faire tirer bas & droit. Ils débordèrent
 » Fontenoi & la redoute. Ce corps , qui ,
 » auparavant , étoit en trois divisions , se
 » pressant par la nature du terrain , devint
 » une colonne longue & épaisse , presqu'iné-

» branlable par sa masse, & plus encore par
 » son courage : elle s'avança vers le régiment
 » d'Aubeterre. M. de Luttaux, premier lieu-
 » tenant-général de l'armée, à la nouvelle de
 » ce danger, accourut de Fontenoi, où il
 » venoit d'être blessé dangereusement. Son
 » aide-de-camp le supplioit de commencer
 » par faire mettre le premier appareil à sa
 » blessure : Le service du Roi, lui répondit
 » M. de Luttaux, m'est plus cher que ma
 » vie. Il s'avançoit vers le duc de Biron, à
 » la tête du régiment d'Aubeterre, que con-
 » duisoit son colonel de ce nom. Luttaux re-
 » çoit, en riant, deux coups mortels. Le duc
 » de Biron a un cheval tué sous lui. Le ré-
 » giment d'Aubeterre perd beaucoup de sol-
 » dats & d'officiers. Le duc de Biron arrête
 » alors, avec le régiment du Roi qu'il com-
 » mandoit, la marche de la colonne par son
 » flanc gauche. Un bataillon des Gardes-An-
 » gloises se détache ; avance quelques pas à
 » lui ; fait une décharge très-meurtrière, &
 » revient au petit pas se replacer à la tête
 » de la colonne qui avance toujours lente-
 » ment, sans jamais se déranger, repoussant
 » tous les régimens qui viennent l'un après
 » l'autre se présenter devant elle.

» Ce corps gaignoit du terrain, toujours
 » ferré, toujours ferme. Le maréchal de Saxe,
 » qui voyoit de sang-froid combien l'affaire
 » étoit périlleuse, fit dire au Roi, par le mar-
 » quis de Meuze, qu'il le conjuroit de repas-
 » ser le pont avec le Dauphin ; qu'il feroit ce
 » qu'il pourroit pour remédier au désordre.
 » Oh ! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il vou-

» dra , répondit le Roi ; mais je resteraï où je
» suis.

» Il y avoit de l'étonnement & de la con-
» fusion dans l'armée , depuis le moment de
» la déroute des Gardes-Françoises & Suisses.
» Le maréchal de Saxe veut que la cavalerie
» fonde sur la colonne Angloise. Le comte
» d'Etrées y court ; mais les efforts de cette
» cavalerie étoient peu de chose contre une
» masse d'infanterie si réunie, si disciplinée &
» si intrépide , dont le feu , toujours roulant
» & soutenu , écartoit nécessairement des pe-
» tits corps séparés. On sçait d'ailleurs que la
» cavalerie seule ne peut guères entamer une
» infanterie ferrée. Le maréchal de Saxe étoit
» au milieu de ce feu. Sa maladie ne lui lais-
» soit pas la force de porter une cuirasse ; il
» portoit une espee de bouclier de plusieurs
» doubles de taffetas piqué , qui reposoit sur
» l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier , &
» courut faire avancer la seconde ligne de ca-
» valerie contre la colonne.

» Tout l'état-major étoit en mouvement.
» M. de Vaudreuil , major-général de l'ar-
» mée , alloit de la droite à la gauche. M. de
» Puyfégur, MM. de Saint-Sauveur, de Saint-
» Georges , de Mézière , aides-maréchaux-
» des-logis , sont tous blessés. Le comte de
» Longaunai , aide-major-général , est tué.
» Ce fut dans ces attaques que le chevalier
» d'Aché , lieutenant-général , eut le pied fra-
» cassé. Il vint ensuite rendre compte au Roi ,
» & lui parla long-tems , sans donner le moin-
» dre signe des douleurs qu'il ressentoit , jus-
» qu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

» Plus la colonne Angloise avançoit, plus
» elle devenoit profonde & en état de répa-
» rer les pertes continuelles que lui causoient
» tant d'attaques réitérées. Elle marchoit tou-
» jours ferrée au travers des morts & des
» blessés des deux partis, & paroissoit for-
» mer un seul corps d'environ quatorze mille
» hommes.

» Un très-grand nombre de cavaliers fu-
» rent poussés en désordre, jusqu'à l'endroit
» où étoit le Roi avec son fils. Ces deux prin-
» ces furent séparés par la foule des fuyards,
» qui se précipitoit entr'eux. Pendant ce dé-
» sordre, les brigades des Gardes-du-Corps,
» qui étoient en réserve, s'avancerent d'elles-
» mêmes aux ennemis. Les chevaliers de
» Suzy & de Saumery y furent blessés à
» mort. Quatre escadrons de la Gendarmerie
» arriverent, presqu'en ce moment, de Douai,
» & , malgré la fatigue d'une marche de sept
» lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces
» corps furent reçus comme les autres, avec
» cette même intrépidité & ce même feu
» roulant. Le jeune comte de Chevrier, gui-
» don, fut tué. C'étoit le jour même qu'il
» avoit été reçu à sa troupe. Le chevalier de
» Monaco, fils du duc de Valentinois, y eut
» la jambe percée. M. du Guesclin reçut une
» biessure dangereuse. Les Carabiniers don-
» nerent. Ils eurent six officiers renversés
» morts, & vingt & un de blessés.

» Le maréchal de Saxe , dans le dernier
» épuisement, étoit toujours à cheval, se pro-
» menant au pas au milieu du feu. Il passa sous
» le front de la colonne Angloise, pour voir

» tout de ses yeux , auprès du bois de Barri ,
 » vers la gauche. On y faisoit les mêmes ma-
 » nœuvres qu'à la droite. On tâchoit en vain
 » d'ébranler cette colonne. Les régimens se
 » présentoient les uns après les autres ; & la
 » masse Angloise , faisant face de tous côtés ,
 » plaçant à propos son canon , & tirant tou-
 » jours par division , nourrissoit ce feu con-
 » tinu , quand elle étoit attaquée ; & , après
 » l'attaque , elle restoit immobile , & ne ti-
 » roit plus. Quelques régimens d'infanterie
 » vinrent encore affronter cette colonne ,
 » par les ordres seuls de leurs commandans.
 » Le maréchal de Saxe en vit un dont les
 » rangs entiersomboient , & qui ne se dé-
 » rangeoit pas. On lui dit que c'étoit le
 » régiment des Vaisseaux , que commandoit
 » M. de Guerchi : Comment se peut-il faire ,
 » s'écria-t-il , que de telles troupes ne soient
 » pas victorieuses ?
 » Hainault ne souffroit pas moins. Il avoit
 » pour colonel le fils du prince de Craon ,
 » gouverneur de Toscane. Le pere servoit
 » le Grand - Duc ; les enfans servoient le
 » roi de France. Ce jeune homme , d'une
 » très-grande espérance , fut tué à la tête de
 » sa troupe ; son lieutenant-colonel blessé à
 » mort auprès de lui. Normandie avança ; il
 » eut autant d'officiers & de soldats hors de
 » combat , que celui de Hainault. Il étoit
 » mené par son lieutenant-colonel , M. de
 » Solency , dont le Roi loua la bravoure sur
 » le champ de bataille , & qu'il récompensa
 » ensuite , en le faisant brigadier. Des batail-
 » lons Irlandois coururent au flanc de cette

» colonne. Le colonel Dillon tombe mort.
» Ainsi aucun corps, aucune attaque n'avoit
» pu entamer la colonne, parce que rien
» ne s'étoit fait de concert & à la fois.

» Le maréchal de Saxe repasse par le front
» de la colonne qui s'étoit déjà avancée plus
» de trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu
» & de Fontenoi. Il va voir si Fontenoi te-
» noit encore. On n'y avoit plus de boulets;
» on ne répondoit à ceux des ennemis qu'a-
» vec de la poudre.

» M. du Brocard, lieutenant-général d'ar-
» tillerie, & plusieurs officiers d'artillerie
» étoient tués. Le Maréchal pria alors le duc
» d'Harcourt, qu'il rencontra, d'aller conju-
» rer le Roi de s'éloigner; & il envoya ordre
» au comte de la Marck, qui gardoit An-
» toin, d'en sortir avec le régiment de Pié-
» mont. La bataille parut perdue sans res-
» source. On ramenoit de tous côtés les ca-
» nons de campagne. On étoit près de faire
» partir celui du village de Fontenoi, quoi-
» que des boulets fussent arrivés. L'intention
» du maréchal de Saxe étoit de faire, si l'on
» pouvoit, un dernier effort mieux dirigé &
» plus plein contre la colonne Angloise. Cette
» masse d'infanterie avoit été endoinmagée,
» quoique sa profondeur parût toujours égale.
» Elle-même étoit étonnée de se trouver au
» milieu des François sans avoir de cavalerie.
» La colonne étoit immobile, & sembloit ne
» recevoir plus d'ordres; mais elle gardoit
» une contenance fière, & paroïssoit être
» maîtresse du champ de bataille. Si les Hol-
» landois avoient passé entre les redoutes

» qui étoient vers Fontenoi & Antoin ; s'ils
 » étoient venus donner la main aux Anglois,
 » il n'y avoit plus de ressource, plus de re-
 » traite même ni pour l'armée Françoisé, ni
 » probablement pour le Roi & son fils. Le
 » succès d'une dernière attaque étoit incer-
 » tain. Le maréchal de Saxe, qui voyoit la
 » victoire ou l'entière défaite dépendre de
 » cette dernière attaque, songeoit à préparer
 » une retraite sûre. Il envoya un second ordre
 » au comte de la Mark d'évacuer Antoin,
 » & de venir vers le pont de Calonne, pour
 » favoriser cette retraite, en cas d'un dernier
 » malheur. Il fait signifier un troisieme ordre
 » au comte, depuis duc de Lorges, en le
 » rendant responsable de l'exécution. Le
 » comte de Lorges obéit à regret. On déses-
 » peroit alors du succès de la journée.
 » Un conseil assez tumultueux se tenoit
 » auprès du Roi. On le pressoit, de la part
 » du général, & au nom de la France, de
 » ne pas s'exposer davantage. Le duc de Ri-
 » chelieu, lieutenant-général, & qui servoit
 » en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva
 » en ce moment. Il venoit de reconnoître la
 » colonne près de Fontenoi. Ayant ainsi
 » couru de tous côtés, sans être blessé, il se
 » présente hors d'haleine, l'épée à la main,
 » & couvert de poussiere. Quelle nouvelle
 » apportez-vous, lui dit le maréchal? Quel
 » est votre avis? » ... Ma nouvelle, dit le
 » duc de Richelieu, est que la bataille est
 » gagnée, si on le veut ; & mon avis est
 » qu'on fasse avancer dans l'instant quatre
 » canons contre le front de la colonne : pen-

» dant que cette artillerie l'ébranlera, la Mai-
 » son du Roi & les autres troupes l'entoure-
 » ront : Il faut tomber sur elle comme des
 » fourrageurs. Le roi se rendit le premier à
 » cette idée.

» Vingt personnes se détachent. Le duc de
 » Péquigni, appelé depuis *le duc de Chaulnes*,
 » va faire pointer ces quatre pièces. On les
 » place vis-à-vis la colonne Angloise. Le
 » duc de Richelieu court à bride abbatue, au
 » nom du Roi, faire marcher sa Maison. Il
 » annonce cette nouvelle à M. de Montesson
 » qui la commandoit. Le prince de Soubise
 » rassemble ses Gendarmes; le duc de Chaul-
 » nes ses Chevaux-légers : tout se forme &
 » marche. Quatre escadrons de la Gendar-
 » merie avancent à la droite de la Maison
 » du Roi. Les Grenadiers à cheval sont à la
 » tête, sous M. de Grille, leur capitaine. Les
 » Mousquetaires, commandés par M. de Ju-
 » milliac, se précipitent.

» Dans ce moment important, le comte
 » d'Eu, & le duc de Biron, à la droite,
 » voyoient avec douleur les troupes d'An-
 » toin quitter leur poste, selon l'ordre positif
 » du maréchal de Saxe. Je prends sur moi la
 » désobéissance, leur dit le duc de Biron. Je
 » suis sûr que le Roi l'approuvera, dans un
 » instant où tout va changer de face. Je ré-
 » ponds que M. le maréchal de Saxe le trou-
 » vera bon. Le Maréchal, qui arrivoit dans
 » cet endroit, informé de la résolution du Roi
 » & de la bonne volonté des troupes, n'eut
 » pas de peine à se rendre. Il changea de sen-
 » timent, lorsqu'il falloit en changer, & fit

rentrer

» rentrer le régiment de Piémont dans An-
 » toin. Il se porta rapidement, malgré sa foi-
 » bleffe, de la droite à la gauche, vers la bri-
 » gade des Irlandois, recommandant à toutes
 » les troupes qu'il rencontroit en chemin de
 » ne plus faire de fausses décharges; & d'agir
 » de concert.

» Le duc de Biron, le comte d'Estrées,
 » le marquis de Croissy, le comte de Lowen-
 » dhal, lieutenans-généraux, dirigent cette
 » attaque nouvelle. Cinq escadrons de Pen-
 » thièvre suivent M. de Croissy & ses enfans.
 » Les régimens de Chabillant; de Brancas,
 » de Brionne, d'Aubeterre, de Courten ac-
 » courent guidés par leurs colonels. Le régi-
 » ment de Normandie, les Carabiniers-en-
 » trent dans les premiers rangs de la colonne,
 » & vengent leurs camarades tués dans la
 » premiere charge. Les Irlandois les secon-
 » dent. La colonne étoit attaquée à la fois
 » de front & par les deux flancs.

» En sept ou huit minutes, tout ce corps
 » formidable est ouvert de tous côtés. Le
 » général Posomby, le frere du comte d'Al-
 » bermasse, cinq colonels, cinq capitaines
 » aux Gardes, un nombre prodigieux d'offi-
 » ciers étoient renversés morts. Les Anglois
 » se rallierent; mais ils céderent: Ils quitterent
 » le champ de bataille sans tumulte; sans
 » confusion, & furent vaincus avec honneur.

» Le roi de France alloit de régiment en
 » régiment. Les cris de *Victoire!* & de *Vive*
 » *le Roi!* les chapeaux en l'air; les étén-
 » dards & les drapeaux percés de balles; les
 » félicitations réciproques des officiers qui
 S. & B. Tome II. G

» s'embrassoient , formoient un spectacle dont
 » tout le monde jouissoit avec une joie tumul-
 » tueuse. Le Roi étoit tranquille , témoignant
 » sa satisfaction & sa reconnoissance à tous
 » les officiers généraux , & à tous les com-
 » mandans des corps. Il ordonna qu'on eût
 » soin des blessés , & qu'on traitât les enne-
 » mis comme ses propres sujets.

» Le maréchal de Saxe , au milieu de ce
 » triomphe , se fit porter vers le roi. Il re-
 » trouva un reste de force pour embrasser ses
 » genoux , & pour lui dire ces propres pa-
 » roles : Sire , j'ai assez vécu ; je ne souhaitois
 » de vivre aujourd'hui que pour voir Votre
 » Majesté victorieuse. Vous voyez , ajouta-
 » t-il ensuite , à quoi tiennent les batailles. Le
 » Roi le releva , & l'embrassa tendrement.

» Il dit au duc de Richelieu : Je n'oublierai
 » jamais le service important que vous m'a-
 » vez rendu. Il parla de même au duc de
 » Biron. Le maréchal de Saxe dit au Roi :
 » Sire , il faut que j'avoue que je me repro-
 » che une faute. J'aurois dû mettre une re-
 » doute de plus entre les bois de Barri & de
 » Fontenoi ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût
 » des généraux assez hardis pour hasarder de
 » passer en cet endroit.

» Les Alliés avoient perdu neuf mille hom-
 » mes , parmi lesquels il y avoit environ deux
 » mille cinq cens prisonniers. Ils n'en firent
 » presque aucun sur les François.

» Par le compte exactement rendu au ma-
 » jor-général de l'infanterie Françoisé , il ne
 » se trouva que seize cens quatre-vingt-un sol-
 » dats , ou sergens d'infanterie , tués sur la place,

» & trois mille deux cens quatre-vingt-deux
 » blessés. Parmi les officiers, cinquante-trois
 » seulement étoient morts sur le champ de
 » bataille; trois cens vingt-trois étoient en
 » danger de mort par leurs blessures. La ca-
 » valerie perdit environ dix-huit cens hom-
 » mes.

» Jamais, depuis qu'on fait la guerre, on
 » n'avoit pourvu avec plus de soin à soulager
 » les maux attachés à ce fléau. Il y avoit des
 » hôpitaux préparés dans toutes les villes
 » voisines, & sur-tout à Lille. Les églises
 » même étoient employées à cet usage di-
 » gne d'elles. Non-seulement aucun secours,
 » mais encore aucune commodité ne man-
 » qua, ni aux François, ni à leurs prisonniers
 » blessés. Le zèle même des citoyens alla
 » trop loin. On ne cessoit d'apporter de tous
 » côtés aux malades des alimens délicats; &
 » les médecins des hôpitaux furent obligés de
 » mettre un frein à cet excès dangereux de
 » bonne volonté. Enfin les hôpitaux étoient
 » si bien servis, que presque tous les officiers
 » aimoient mieux y être traités que chez les
 » particuliers; & c'est ce qu'on n'avoit point
 » encore vu.

» On est entré dans ces détails sur cette
 » seule bataille de Fontenoi. Son importance,
 » le danger du Roi & du Dauphin l'exi-
 » geoient. Cette action décida du sort de la
 » guerre; prépara la conquête des Pays-bas,
 » & servit de contre-poids à tous les évè-
 » nemens malheureux. Ce qui rend encore
 » cette bataille à jamais mémorable, c'est
 » qu'elle fut gagnée lorsque le général, affoi-

» bli & presqu'expirant, ne pouvoit plus
 » agir. Le maréchal de Saxe avoit fait les dis-
 » positions; & les officiers François rempor-
 » terent la victoire (a). »

Parmi les officiers qui se distinguèrent le plus dans cette bataille, on comptoit le célèbre & malheureux comte de Lally. Il enfonça des premiers la terrible colonne; prit un grand nombre d'officiers Anglois, & signala tellement sa valeur, que le roi le fit colonel sur le champ de bataille.

Pour reconnoître les services du maréchal de Saxe, que cet auguste monarque avoit

(a) « On est obligé d'avertir que, dans une
 » Histoire aussi ample qu'infidèle de cette guerre,
 » imprimée à Londres, en quatre volumes, on
 » avance que les François ne prirent aucun soin
 » des prisonniers blessés. On ajoute que le duc de
 » Cumberland envoya au roi de France un coffre
 » rempli de balles mâchées & de morceaux de
 » verre trouvés dans les plaies des Anglois.

» Les auteurs de ces contes puérides pensent ap-
 » paremment que les balles mâchées sont un poi-
 » son. C'est un ancien préjugé, aussi peu fondé
 » que celui de la poudre blanche. Il est dit, dans
 » cette Histoire, que les François perdirent dix
 » mille hommes dans la bataille; que leur roi ne
 » s'y trouva point; qu'il ne passa pas le pont de
 » Calonne; qu'il resta toujours derrière l'Escaut.
 » Il est dit enfin que le Parlement de Paris rendit
 » un Arrêt qui condamnoit à la prison, au bannis-
 » sement & au fouet ceux qui publieroient des re-
 » lations de cette journée. On sent bien que des im-
 » postures si extravagantes ne méritent pas d'être
 » réfutées. »

déjà comblé de biens, d'honneurs & de gloire, il lui accorda les honneurs du Louvre; il lui donna à vie le château & le parc de Chambor; il augmenta ses pensions de quarante mille francs par an.

Le lendemain de la bataille, le monarque vainqueur alla visiter la plaine, théâtre de son triomphe. Il avoit à ses côtés le Dauphin, son fils, âgé de seize ans, jeune prince qu'il vouloit instruire dans le grand art de régner. Un calme affreux régnoit sur tout ce champ de carnage. Des morts entassés sur des morts; des vainqueurs immolés sur des vaincus; des guerriers mutilés; des restes épars; des mourans; des blessés, dont les cris aigus inspiroient la compassion. Tout offroit un spectacle d'horreur pour un cœur sensible. Le Roi ne put retenir ses larmes. Il plaignit le sort des rois & des peuples; &, se tournant vers son auguste fils: « Vous voyez, lui dit-il, ce que » produit la guerre. »

Dans le fort de la bataille, le Roi fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, & dit gaiement à M. de Chabrier, officier d'artillerie: « Renvoyez ces » boulets aux ennemis; je ne veux rien avoir » à eux. »

Quand on fut sur le point de charger la redoutable colonne, Monsieur le Dauphin courut, de son côté, pour se mettre à la tête de la Maison du Roi. On l'arrêta. On lui dit que sa vie étoit trop précieuse: « Ce n'est pas la » mienne qui est précieuse, répondit-il, c'est » celle du général, le jour d'une bataille. »

FOURMIGNY (bataille de) En 1450;

une armée de plus de quatre mille Anglois ; conduite par Thomas Kyriel, rencontra quelques bataillons François près de Fourmigny, petit village entre Carentan & Bayeux. On en vint aux mains ; & , après différens succès, les François, ayant été secourus par un nouveau corps de troupes, remportèrent une victoire complete ; & Kyriel fut fait prisonnier. Cet heureux exploit, qui rendoit facile la conquête entiere de la Normandie, inspira la joie la plus vive, & fut célébré par des processions solennelles. Celle qui se fit à Paris étoit composée de quatorze mille enfans au-dessous de l'âge de quatorze ans. On voyoit parmi ces troupes innocentes « les enfans des » Mandians des quatre ordres de Paris. » C'étoient, sans doute, des profélytes que ces bons religieux, zélés pour la propagation de leurs ordres, choisissoient dès le berceau. Peut-être aussi . . . car dans ce siècle ! . . . Mais les Annales ne disent rien qui puisse écartier l'équivoque.

FRANCFORT. (*bataille de*) Le feld-maréchal Soltikoff, général des Russes, après avoir battu les Prussiens, en 1759, pénétra jusqu'à Francfort-sur-l'Oder, où il fut joint par un corps d'Autrichiens aux ordres du baron de Lowdon. Le roi de Prusse craignoit pour Berlin. Il ramasse en diligence les débris de l'armée vaincue, qu'il réunit à la Sienne, & marche à grandes journées aux ennemis, devant lesquels il se présente, le 12 du mois d'Août. Il prétendoit forcer les Russes ou à mettre bas les armes, ou à se jeter dans l'Oder. Sur les onze heures du matin, ses co-

Anglois ;
 ontra quel-
 ourmigny ,
 eux. On en
 succès, les
 un nouveau
 ne victoire
 nnier. Cet
 ile la con-
 inspira la
 ar des pro-
 e fit à Paris
 enfans au-
 On voyoit
 es enfans des
 de Paris. »
 ytes que ces
 pagation de
 le berceau.
 siècle ! . . .
 puisse écar-

) Le felt-
 uffes, après
 59, pénétra
 il fut joint
 res du baron
 aignoit pour
 es débris de
 enne, &
 nemis, de-
 12 du mois
 Russes ou à
 jetter dans
 tin, ses co-

hommes débouchent des vallons & des bois, & réunissent leurs attaques contre l'aîle gauche des Alliés. Le feu du canon & de la mousqueterie fut terrible ; & cette impétuosité Prussienne, à laquelle les Russes n'étoient pas accoutumés, leur fit perdre bien du terrain. Soltikoff, pour arrêter ce désordre, rompt aussi-tôt sa seconde ligne, & la partage en plusieurs échelons, qui la rendent aussi impénétrable qu'un mur. Le Roi fait avancer son canon, qui tire sur elle à quarante pas. Lui-même, à la tête de ses escadrons, la charge jusqu'à sept fois, sans pouvoir l'enfoncer. Deux chevaux périrent sous lui ; & ses habits sont criblés de balles. C'en étoit fait des Russes. Leur constance s'affoiblissoit & ne pouvoit lasser l'ardeur de leurs ennemis, lorsque le baron de Lowdon fit changer la fortune. Il se détache de l'armée Russe ; va prendre en flanc les Prussiens vainqueurs ; les charge avec furie ; rompt leurs colonnes ; les enfonce de toutes parts ; répand la confusion dans leurs rangs ; en fait une horrible boucherie. En vain le monarque désespéré essaya de rallier ses troupes : on fut sourd à sa voix. La nuit favorisa sa fuite au milieu des bois & des marais ; & il laissa plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille.

FRAVENSTALD. (*bataille de*) Shullembourg & Renschildt, ces deux généraux fameux, qui sembloient participer à la fortune de leurs maîtres, se rencontrèrent, le 13 de Février 1706, assez près de Punitz, dans un lieu nommé *Fravenstald* ou *Frawstadt*. Le premier avoit sous ses ordres vingt mille hom-

mes, tant Saxons que Moscovites. L'armée du second n'étoit pas de dix mille combattans. Le capitaine d'Auguste fit une disposition admirable ; mais à peine la bataille fut-elle engagée, que ses troupes prirent la fuite. Le carnage fut horrible. Plus de sept mille Saxons resterent sur la place. Huit mille treize furent pris avec trente-deux pièces de canon, quatre mortiers, onze mille mousquets, dont sept mille étoient encore chargés, & la plûpart des drapeaux & étendards. Une victoire si glorieuse & si complète ne coûta que trois cens soixante & treize hommes aux Suédois. Parmi les prisonniers, il se trouva un régiment entier de François qui s'étoient attachés au service d'Auguste, après la fameuse bataille de Hochstedt, & qui, dès ce jour même, passerent sous les drapeaux de Charles XII. Ce prince fut un peu jaloux de la gloire de Renschildt ; &, dans un premier mouvement, il ne put s'empêcher de dire : « Renschildt ne » voudra plus faire comparaison avec moi. »

FRÉDÉRIKS-HALL. (*siège de*) Charles XII voulant faire, pour la seconde fois, la conquête de la Norwège, vint mettre le siège devant Frédérik-Hall, place importante, qu'on regardoit comme la clef du royaume, & située à l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche du Danemarck. On étoit au mois de Décembre 1718. L'hiver étoit excessif, & le froid tuoit une foule de soldats. Cependant les ouvrages avancèrent promptement, & bientôt la ville fut ferrée de très-près.

» Le 11 de Décembre, dit M. de Voltaire,

es. L'armée
combattans,
position ad-
fut-elle en-
la fuite. Le
mille Saxons
treize furent
non, quatre
, dont sept
la plupart des
toire si glo-
ue trois cens
édois. Parmi
un régiment
attachés au
se bataille de
même, passe-
es XII. Ce
pire de Rens-
uvement, il
Renschildt ne
avec moi. »
de) Char-
econde fois,
nt mettre le
place impor-
la clef du
re du fleuve
Danemarck.
1718. L'hy-
it une foule
ges avance-
la ville fut
le Voltaire,

» le Roi alla, sur les neuf heures du soir, vi-
» siter la tranchée; & , ne trouvant pas la pa-
» rallele assez avancée à son gré, il parut très-
» mécontent. M. Mégrét, ingénieur Fran-
» çois qui conduisoit le siège, l'assura que la
» place seroit prise dans huit jours. Nous
» verrons, dit le Roi; & il continua de visiter
» les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta
» dans un endroit où le boyau faisoit un an-
» gle avec la parallele. Il se mit à genoux sur
» le talus intérieur; & , appuyant ses coudes
» sur le parapet, il resta quelque tems à confi-
» dérer les travailleurs qui continuoient les
» tranchées à la lueur des étoiles. »

Ce prince étoit exposé, presque à demi-corps,
à une batterie de canons, pointée vis-à-vis
de l'angle où il étoit, & qui tiroit à cartou-
ches. Dans ce moment, ses officiers le virent
qui tomboit sur le parapet, en faisant un grand
sourir. Ils s'approchent; mais Charles n'étoit
plus. Une balle, pesant une demi-livre, l'avoit
atteint à la temple, & avoit fait un trou dans
lequel on pouvoit enfoncer trois doigts. En
expirant, il avoit eu la force de mettre, par
un mouvement naturel, la main sur la garde
de son épée. Mégrét, homme indifférent &
singulier, se contenta de dire, en voyant le
monarque sans vie: « Retirons-nous; la pièce
» est jouée. » Pour dérober aux troupes la
connoissance de ce malheur, jusqu'à ce que
le prince de Hesse, beau-frere de Charles,
en fût informé, on enveloppa le corps d'un
manteau gris, & la tête d'une perruque &
d'un chapeau. En cet état, on transporta le
Roi sous le nom du capitaine Carlsberg.

Ainsi mourut l'Alexandre de notre siècle, à l'âge de trente-six ans & demi. Plus constant dans ses vertus que le roi de Macédoine, son unique défaut fut de les porter à l'excès ; & l'on peut dire avec l'illustre historien qui nous a tracé ses exploits, que c'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans foiblesse. Après sa mort, on leva le siège ; & les Suédois se hâtèrent de faire la paix avec leurs ennemis.

FRÉTEVAL. (*journée de*) Philippe-Auguste, étant en guerre avec Richard, roi d'Angleterre, fut surpris, l'an 1194, entre Bellefoge & Blois, près de Fréteval, par des troupes mises en embuscade. Le monarque François perdit non-seulement son bagage, sa chapelle, & l'argent destiné à la paye de l'armée, mais encore son sceau & les titres de la couronne. Le soldat vainqueur dissipâ une partie de ces papiers précieux. Richard se saisit des autres, & ne voulut jamais les rendre. Il fallut en fabriquer de nouveaux.

FRIBOURG. (*bataille & sièges de*) 1. Le duc d'Enguien, après avoir rétabli l'honneur des armes Françaises dans la Flandre, traversa le Rhin, en 1644, & poursuivit les Allemands jusqu'auprès de Fribourg, où il les trouva retranchés, sous les ordres du général comte de Merci. Leur armée, supérieure à la sienne par le nombre, l'étoit encore par l'avantage de sa position sur deux éminences très-escarpées, & bordées d'artillerie. Condé avoit sous lui deux maréchaux de France,

dont l'un étoit Grammont, & l'autre le fameux vicomte de Turenne, que ses services venoient d'élever au grade de maréchal, & qui jettoit, depuis sa tendre jeunesse, les fondemens de la réputation immortelle qu'il eut depuis. Le Prince, avec les deux généraux, attaqua, le 3 d'Août, sur les six heures du soir, le camp des Impériaux. Les vainqueurs de Rocroi y signalèrent cette valeur sage & terrible que leur avoit inspirée le jeune & auguste général qu'ils avoient à leur tête. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. Il falloit gravir contre des rochers, des montagnes, des éminences; franchir des précipices; traverser des marais; parcourir des bois affreux, & vaincre partout l'ennemi, qui, le fer à la main, menaçoit l'audacieux qui vouloit l'attaquer. Jamais bataille ne fut plus terrible. On dit que le duc d'Enguien jeta son bâton de commandant dans les retranchemens ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des assauts si difficiles. Ce combat de Fribourg, plus meurtrier que décisif, fut la seconde victoire du duc d'Enguien. Merci décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus furent la preuve & le fruit de ce nouveau triomphe.

2. Le maréchal de Créqui, devenu plus prudent par ses défaites, réparoit un jour de témérité par une suite de succès dûs à sa sagesse. Après avoir harcelé long-tems & même battu le duc de Lorraine, en 1677,

notre siècle,
Plus conf-
Macédoine,
er à l'excès;
historien qui
est peut-être
qu'ici le seul
ans foiblesse.
& les Sué-
x avec leurs

) Philippe-
Richard, roi
1194, entre
réteval, par
. Le monar-
ment son ba-
destiné à la
n sceau & les
vainqueur dif-
récieux. Ri-
voulut jamais
uer de nou-

es de) 1. Le
bli l'honneur
landre, tra-
suivit les Al-
rg, où il les
es du général
supérieure à
it encore par
ux éminences
lerie. Condé
de France,

il fit, en sa présence, le siège de Fribourg, place forte, grande, belle, capitale du Brisgaw, & située avantageusement entre le Rhin & la Forêt-Noire. Il ouvrit la tranchée. Il foudroya la place, avec tant de promptitude, qu'il alloit livrer l'assaut, le 14 de Novembre, cinquieme jour du siège, lorsque le gouverneur vint demander à capituler.

3. L'armée Françoisé, sous les ordres du maréchal de Coigni, vint mettre le siège devant Fribourg. On ouvrit la tranchée, le 30 de Septembre 1744; & l'on poussa les travaux avec toute l'activité dont les François sont capables. Le Roi, qui venoit de toucher aux portes du tombeau, joignit ses troupes, le 10 d'Octobre. Ce grand monarque étoit encore foible & convalescent; & cependant il se trouvoit par-tout, animant les soldats par sa présence, les encourageant par ses promesses. On fut obligé de détourner la riviere de Thréseim, & de lui ouvrir un canal de deux mille six cens toises. Mais à peine ce long & pénible travail fut-il achevé, qu'une digue se rompit; & l'on recommença. Il falloit saigner à la fois deux bras de la riviere. Il falloit travailler sous le feu des deux châteaux de Fribourg. Les eaux, considérablement gonflées par les pluies continuelles, dérangerent les ponts construits sur le nouveau canal. On les rétablit dans une nuit; &, le lendemain, on marcha au chemin-couvert sur un terrain miné, vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie qui lançoient, sans discontinuer, des foudres & la mort. Cinq gens grenadiers furent tués ou

e Fribourg,
 tale du Bris-
 entre le Rhin
 tranchée. Il
 promptitude,
 Novembre,
 e le gouver-

es ordres du
 e le siège de-
 nchée, le 30
 oussa les tra-
 les François
 noit de tou-
 gnit ses trou-
 nd monarque
 cent; & ce-
 animant les
 urageant par
 e détourner
 ui ouvrir un
 es. Mais à
 at-il achevé,
 on recom-
 is deux bras
 sous le feu
 Les eaux,
 pluies con-
 onstruits sur
 t dans une
 cha au che-
 , vis-à-vis
 erie qui lan-
 udres & la
 ent tués ou

bleffés dans cette attaque terrible. Deux com-
 pagnies entieres périrent par l'effet des mines
 du chemin-couvert. Le jour suivant, on
 acheva d'en chasser les ennemis, malgré une
 grêle de bombes, de pierres & de grenades,
 qu'ils faisoient tomber, à chaque instant, du
 haut de leurs remparts & de leurs tours. Seize
 ingénieurs dirigeoient les opérations des guer-
 riers : tous les seize furent dangereusement
 blessés. Une pierre atteignit le prince de Sou-
 bise, & lui cassa le bras. Dès que le Roi le
 sçut, il alla le voir. Il y retourna plusieurs
 fois. Il voyoit mettre l'appareil à ses blessu-
 res. Encouragés par cette sensibilité, les sol-
 dats redoublaient d'ardeur, en suivant le duc
 de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, à
 la tranchée & aux attaques. Enfin le général
 Damnitz, gouverneur de Fribourg, arbora le
 drapeau blanc, le 6 de Novembre, & rendit
 le château, le 25. Toute la garnison fut faite
 prisonniere de guerre.

FRIEDBERG. (*bataille de*) Pendant que
 la France triomphoit aux plaines de Fonte-
 noi, le roi de Prusse, son allié, s'engageoit
 dans une gorge de montagnes au fond de la
 basse Silésie, pour attaquer le prince Charles
 de Lorraine, qui commandoit les troupes de
 la Reine. Ce monarque joignit l'ennemi près
 du village de Friedberg, le 3 de Juin 1745;
 & dès le lendemain, il fit ses dispositions
 pour engager le combat. Il fut long & opi-
 niâtre; mais la bravoure & la prudence du
 nouveau César lui firent remporter une vic-
 toire complete. Un aide-major, député de
 Fontenoi, de la part du roi de France, pour

annoncer au monarque l'heureux succès de ses armes, fut témoin de ce triomphe. Le vainqueur le chargea de dire à son maître, de sa part, ces propres paroles : « J'ai acquitté à Friedberg la lettre-de-change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi. »

FRIGIDUS. (*bataille du*) Arbogaste, qui vouloit s'élever à l'Empire, avoit décoré de la pourpre Eugène, vain & ridicule sophiste, pour régner sous son nom. L'empereur Théodose lui déclara la guerre, & vint lui livrer bataille sur les bords de la riviere nommée alors *Frigidus*, aujourd'hui le Vipao, dans le comté de Gorice, à douze lieues au nord-est d'Aquilée. Le carnage fut horrible. La nuit sépara les combattans, avant que la victoire fût décidée. Théodose perdit une bonne partie de son armée; & les ennemis se crurent vainqueurs. On conseilla même à l'empereur de se retirer, pour lever de nouvelles troupes. « Non, non, répondit ce religieux prince, la Croix de Jesus-Christ ne fuira pas devant les dieux d'Eugène. » Il mit toute son espérance dans le secours du Ciel; & pour le mériter, il se retira dans une chapelle, où il passa la nuit en prieres. Vers le matin, le sommeil le surprit; & il vit en songe deux cavaliers dont les habits & les chevaux étoient d'une blancheur éblouissante. « Prenez les armes, lui dirent-ils; retournez au combat : nous combattrons à votre tête. Nous sommes Jean l'évangéliste & l'apôtre Philippe. » A ces mots, l'empereur s'éveille; & lorsqu'il regagnoit son camp, l'esprit tout occupé de la céleste vi-

ux succès de
iomphe. Le
son maître,
s : « J'ai ac-
e-change que
ntenoi. »

Arbogaste,
avoit décoré
ridicule so-
om. L'empereur,
& vint
de la riviere
d'hui le Vi-
à douze lieues
ge fut horri-
ns, avant que
se perdit une
les ennemis
eilla même à
lever de nou-
épondit ce re-
ésus-Christ ne
Eugène. » Il
e secours du
se retira dans
it en prieres.
surprit ; & il
t les habits &
heur éblouif-
i dirent-ils ;
ombattrons à
l'évangéliste
mots, l'em-
egagnoit son
a céleste vi-

sion, on lui amena un soldat qui avoit eu le même songe. Aussi-tôt il encourage ses troupes, & marche avec confiance contre les nombreux bataillons de l'usurpateur. On eût pris cette armée pour une poignée de désespérés qui venoient s'ensevelir au milieu du carnage dont le champ de bataille étoit couvert. En ce moment, Théodose aperçoit derrière lui le comte Arbitrion prêt à le charger en queue, dès que le combat seroit engagé. Mais ce capitaine vient se ranger avec ses troupes sous les drapeaux de son prince légitime. Alors Théodose, sautant à bas de son cheval, & s'avancant à la tête de ses guerriers, met l'épée à la main, & vole seul à l'ennemi, en s'écriant : « Où est le Dieu de Théodose ? » On s'empresse de le suivre. Tout-à-coup l'air se couvre d'une épaisse obscurité. Un vent impétueux souffle dans le visage des ennemis, & les met en désordre. Ils sont enfoncés de toutes parts, malgré les efforts d'Arbogaste ; & ceux qui échappent au carnage, se prosternant devant Théodose, le saluent comme leur empereur, & demandent humblement la vie. Ce prince fait cesser le carnage, & leur ordonne de lui amener Eugène. Le tyran comptoit sur la victoire. « Où est Théodose, s'écria-t-il ; en voyant ses soldats ? Me l'amenez-vous enchaîné, comme je vous l'ai commandé ? » ... C'est vous-même, répondent les guerriers, que nous allons conduire à notre prince. » En même tems, ils lui arrachent la pourpre ; l'enchaînent ; l'entraînent avec eux, & le présentent aux pieds du vainqueur. Un soldat

lui tranche la tête d'un seul coup d'épée. Arbogaste, instruit du malheur de sa créature, & craignant tout pour lui-même, termina sa vie par deux coups d'épée. Cette mémorable victoire fut remportée le 6 de Septembre, l'an 394.

FRONTENAY. (*siège de*) En 1242, S. Louis, poussant vivement la guerre qu'il avoit déclarée au comte de la Marche, mit le siège devant Frontenay, ville forte alors, située sur les confins de la Saintonge & du Poitou. Cette place, qu'on regardoit comme imprenable, fut attaquée & défendue avec une égale valeur. Mais enfin, après quinze jours d'efforts, elle fut emportée d'assaut. On la rasa jusqu'aux fondemens : d'où lui est venu le nom de *Frontenay-l'abbatu*, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

FRUIDENTALL. (*prise de*) Le roi de Prusse, ayant formé le projet de se rendre maître de la Silésie, en 1741, fit investir, par le feld-maréchal de Schewerin, la ville de Fruidentall, dans le duché d'Oppaw, ou de Troppaw, dont la conquête lui ouvroit l'entrée de la province qu'il convoitoit. Le général Prussien répondit au choix de son maître par une activité merveilleuse. Il parut devant la place, lorsqu'on l'y attendoit le moins. La garnison, qui n'étoit que de deux cens hommes, demanda, le lendemain, à capituler. On lui accorda des conditions assez honnêtes; & l'armée victorieuse entra dans la place qui fut la première conquête du monarque Prussien en Silésie. L'année suivante, par un traité, Frédéric la rendit à l'impé-

trice-reine. Mais, en 1744, il s'en empara de nouveau, & la conserva.

FURNES. (*sièges de*) 1. En 1675, l'armée Françoisé, étant entrée en Flandres, sous la conduite du prince de Condé, s'approcha de Furnes, pour en faire la conquête. Pendant qu'elle étoit en marche, le comte de Boutteville, depuis maréchal de Luxembourg, apperçut quelques soldats qui s'écartoient du corps. Il envoya dans le moment un de ses aides-de-camp, pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un seul qui continua son chemin. Le Comte, vivement offensé d'une telle défobéissance, court à lui, la canne à la main, & menace de l'en frapper. Celui-ci répond avec sang-froid, que, s'il exécutoit sa menace, il sçauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponse, Boutteville lui déchargea quelques coups, & le força de rejoindre son corps.

Quelque tems après, quand on eut construit les premiers ouvrages, & donné quelques attaques à la place, Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présenta; &, ayant mené avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, qui étoit des plus hasardeuses, avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles pro-

S. & B. Tome II.

D

misés. Le soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne serroit point pour de l'argent, & demanda seulement que, si l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompense, on le fit officier. Adressant ensuite la parole au Comte, il lui demanda s'il le reconnoissoit? Sur la réponse de Boutteville, qui ne se rappelloit pas de l'avoir jamais vu: « Eh bien! lui dit-il, c'est moi qui » suis le soldat que vous maltraitâtes si fort il » y a quinze jours. Je vous avois bien dit que » je vous en ferois repentir. » Le Comte, plein d'admiration & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa; lui fit des excuses, & le nomma officier, le jour même. Il se l'attacha bientôt après, en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le grand Condé, grand estimateur des belles actions, prenoit un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure & de générosité. En peu de tems, toute l'armée en eut connoissance. Animée par cet exemple, elle redoubla d'ardeur, & seconda les opérations de son auguste général. Bientôt Furnes fut obligée d'ouvrir ses portes, & de s'humilier devant les drapeaux victorieux de Louis XIV.

2. Le 29 de Juin 1744, après la prise d'Ypres & du fort de la Kenoque, Louis XV fit investir la ville de Furnes. M. le comte de Clermont fut chargé de ce siège, & fit faire deux attaques auxquelles les troupes se portèrent avec cette ardeur qu'inspirent toujours la présence & l'exemple d'un prince du sang. La tranchée fut ouverte le 7 de Juillet; & la place capitula le 10.



[G A B]

G A B A A. (*siège de*) Cette ville, l'une des plus fortes places des enfans de Benjamin, fut assiégée, quelque tems après la mort de Josué, par toutes les tribus, pour punir les excès de ses habitans. Un Lévitte, dont la femme étoit belle, avoit été forcé de l'abandonner à leur brutalité. Ils la lui renvoyerent, après l'avoir outragée, pendant toute une nuit. Mais à peine étoit-elle arrivée à la porte de la maison où étoit son mari, qu'elle tomba morte. Le Lévitte voulut se venger d'une maniere terrible. Il coupa le corps de sa femme en douze morceaux qu'il envoya aux douze tribus. Un spectacle si inouï fit horreur aux enfans d'Israël. Ils jurèrent de venger avec éclat l'attentat commis en la personne du ministre de Dieu; &, la tribu de Benjamin ayant refusé d'entrer dans ce projet, ils l'envelopperent dans la proscription des citoyens de Gabaa. On consulta le Seigneur. Il ne désapprouva pas la guerre. On marcha donc contre la ville criminelle; mais les Benjamites furent vainqueurs. On consulta de nouveau le Seigneur. Il rendit le même oracle; & les Israélites furent encore vaincus. Alors on eut recours aux prieres & aux jeûnes. Dieu, touché du motif qui les animoit: » Marchez contre eux, leur dit-il; demain je vous les livrerai. » On reprit le chemin de Gabaa; on livra la bataille; la victoire se dé-

clara pour le parti le plus juste. Les Benjamites furent taillés en pièces; la ville & tous les villages livrés aux flammes; &, de toute la tribu, il ne se sauva que six cens hommes.
1432 avant J. C.

GABÈNE. (*action dans la province de*) Le célèbre Eumène, ce digne officier d'Alexandre le Grand, & qui, par sa prudence, avoit échappé aux plus grands dangers, ne put éviter les tristes effets de la perfidie. Ce héros avoit pris ses quartiers d'hyver dans la province de Gabène. Antigone, son infatigable ennemi, crut pouvoir l'y surprendre, parceque ses troupes avoient voulu se disperser dans différentes villes éloignées les unes des autres. Mais Eumène, qui sçavoit tout prévoir, avoit répandu de tous côtés des espions qui l'instruisirent à propos de l'approche des ennemis. Pour tromper son rival, il plaça sur les montagnes, du côté par où il arrivoit, les troupes qu'il trouva sous sa main; &, la nuit suivante, il leur fit allumer un si grand nombre de feux, qu'Antigone crut qu'il étoit campé dans cet endroit, avec son armée entiere, & en état de le recevoir. Il s'arrêta, &, par ce délai, donna le tems à son sage adversaire de rassembler tous ses soldats; mais il reconnut bientôt son erreur; &, plein de dépit, il résolut d'en venir à une bataille. Son armée étoit composée de vingt-deux mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de soixante-cinq éléphants. Celle d'Eumène montoit à près de trente-sept mille fantassins, & à plus de six mille cavaliers, outre cent quatorze éléphants. Les deux chefs rangerent leurs

s Benjamites
& tous les
de toute la
ns hommes.

vince de) Le
er d'Alexan-
dence, avoit
, ne put évi-
é. Ce héros
dans la pro-
n infatigable
re, parceque
sperfer dans
es des autres.
évoir, avoit
qui l'instrui-
des ennemis.
sur les mon-
it, les trou-
&, la nuit
&, la nuit
grand nom-
l'étoit campé
e entiere, &
a, &, par ce
adversaire de
s il reconnut
dépit, il ré-
Son armée
ille hommes
, & de soi-
amène mon-
fantassins, &
tre cent qua-
ngerent leurs

soldats à-peu-près de la même maniere. Tous deux placerent leurs éléphans sur une première ligne, le long du front de la bataille, & remplirent les intervalles de troupes armées à la légère. Eumène n'eut pas besoin d'exhorter les siens à combattre avec courage. Les Argyraspides, compagnie formidable par sa valeur, & composée de vieux soldats qui, sous Philippe & Alexandre, s'étoient couverts cent fois de lauriers dans les combats, donnoient aux troupes, par leurs exemples, de plus puissans motifs que n'auroient pu faire de vaines paroles. Ces braves guerriers se jetterent, tête baissée, sur l'infanterie d'Antigone, & portant à ses soldats épouvantés des coups terribles: « Scélérats, leur crioient-ils, c'est contre vos peres que vous combattez. » Rien ne put leur résister. Tout plia, dès le premier choc; &, malgré les efforts du général, tout se dispersa, tout prit la fuite. La cavalerie d'Eumène ne soutenoit point cette victoire. Elle fut enfoncée. Antigone la poursuivit; &, à la faveur d'une grande poussiere, il enleva tous les bagages des Argyraspides, leurs femmes, leurs enfans, leurs courtisanes, leurs esclaves, leur or, leur argent, & tout ce qu'ils avoient acquis à la suite d'Alexandre. Dans la bataille, Antigone avoit perdu cinq mille hommes, & Eumène n'en avoit eu que trois cens de tués; aussi ses soldats se retiroient-ils, en célébrant leur victoire par de grands cris de joie. Mais ces mouvemens d'allégresse se changerent bientôt en tristesse, quand ils se virent dépouillés de tout ce qu'ils possédoient. Leur désespoir fut si

grand , que plusieurs députerent sur le champ vers Antigone , pour le prier de leur rendre ce qu'il leur avoit enlevé. Ce prince leur répondit que , non-seulement il leur accorderoit leur demande , s'ils vouloient leur livrer Eumène , mais qu'il récompenseroit encore ce service par une multitude de bienfaits. Il n'en falloit pas tant , pour porter au plus grand des crimes des cœurs déjà ulcérés. Ces forcenés , oubliant leur propre gloire & leurs sermens , se jetterent sur leur infortuné chef , dans un tems où il ne se défioit de rien ; & , pleins de fureur , ils lui ôtent son épée , & lui attachent les mains derrière le dos , avec sa propre ceinture. Dans cet état , ils le font passer à travers la phalange Macédonienne , rangée en haie sous les armes. Plusieurs déroberent leurs regards à un si triste spectacle. L'illustre prisonnier , sans s'étonner de sa disgrâce , leur disoit , d'un ton majestueux : « Mes amis , » donnez-moi la mort ; ou , si vous n'osez » souiller vos mains du sang de votre général , rendez la liberté à l'une des miennes : » à cette condition , je prie les dieux de vous » délivrer des maux que vous attirez sur vos » têtes. » On hâta sa marche , pour éviter ces sortes d'apostrophes , capables de réveiller l'affection des soldats , ou du moins de faire naître des remords. Quand il fut arrivé au camp d'Antigone , toutes les troupes s'empresferent de le voir ; & chacun lui témoignoit sa compassion & ses respects. On alla demander au général comment il vouloit qu'on gardât un si grand homme ? « Comme un éléphant , » répondit-il , ou comme un lion. » Bientôt

après, il lui fit donner la mort dans sa prison. Ainsi périt dans les fers l'un des plus grands hommes qu'ait produits l'antiquité, & le plus digne de succéder à Alexandre. Issu d'un pere qui travailloit de ses mains dans une profession obscure, il ne rougit jamais de la bassesse de sa naissance, & s'avança par degrés jusqu'aux premieres places, sans s'oublier dans sa grandeur. Bon fils, bon pere, bon époux, excellent citoyen, ami constant, vertueux par goût & par choix, sa moindre qualité est de l'avoir emporté sur tous les capitaines de son siècle, & je dirois presque, sur Alexandre même, en courage, en prudence, en fermeté, en ressources, en finesse. *An du monde 3689.*

GABIES. (*prise de*) Les habitans de cette ville avoient aidé les Volques dans leur rebellion contre les Romains. Tarquin le Superbe, après avoir puni ceux-ci par la prise de Sueffa-Pométiâ, marcha avec son armée triomphante contre Gabies. Il y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit cru; mais ce prince, qui, pour faire réussir ses desseins, employoit sans scrupule la fourberie & l'injustice, eut recours à la ruse la plus singuliere pour se rendre maître de cette place. Sextus, l'aîné de ses enfans, de concert avec lui, se jeta dans la ville, en se plaignant amèrement de la cruauté de son pere, & en priant tous les citoyens de lui ouvrir un asyle contre sa fureur implacable. Les Gabiens, plus compatissans que precautionnés, le reçurent avec bonté; essuyerent ses larmes feintes; &, charmés ensuite de sa douceur & du zèle qu'il

témoignoit pour eux, ils lui donnerent le commandement de la ville. Quand il eut bien reconnu l'état de la place, & le caractère des principaux citoyens, il envoya à son pere une personne de confiance pour sçavoir sa volonté. Tarquin, pour toute réponse, se promenant dans son jardin, d'un air taciturne, s'amuse à abbatre les plus hautes tiges des pavots, & renvoie le député. Sextus entendit le mot de cette énigme. Il fit mourir, sous différens prétextes, ceux qui avoient le plus d'autorité à Gabies; &, s'en rendant le maître par cette cruelle adresse, il la livra enfin à son pere. Les Gabiens s'attendoient aux traitemens les plus durs & les plus inhumains. Ils furent agréablement trompés. Tarquin parut oublier son caractère, pour prendre celui de Roi. Il ne fit mourir ni exiler aucun d'eux. Il n'ôta à personne ni ses biens ni ses dignités; &, pour mettre le comble à ses bienfaits, il leur rendit leur ville & leur liberté. Ce prince rusé affectoit cette douceur pour s'assurer de plus en plus l'empire de Rome, en se procurant des appuis étrangers. Que ne traitoit-il ainsi les Romains? Son autorité, fondée alors sur l'amour & la reconnoissance, eût été inébranlable. Tarquin signa de sa main un traité d'alliance; &, ayant établi Sextus, son fils, roi ou chef de Gabies, il s'en retourna à Rome avec ses troupes. *L'an 528 avant J. C.*

GADELBUSCH. (*bataille de*) Le général Steinbock, étant entré dans le Mecklembourg, à la tête d'environ douze mille hommes, atteignit, le 20 de Décembre 1712,

près
mille
alloit
étoie
rais
camp
avoie
terre
verse
leur
donn
d'un
taille
trois
& le
sur le
rent,
quatr
vainc
non,
fils d
Koni
Saxe
appre
G
Sicile
Inno
form
press
point
à la t
voulu
vainc
furent
les pa

près de Gadelbusch, un détachement de six mille Saxons, & toute l'armée Danoise, qui alloit joindre les Moscovites. Les Suédois étoient séparés de leurs ennemis par un marais, derrière lequel ces derniers étoient campés & couverts d'un bois. Les Alliés avoient donc l'avantage du nombre & du terrain; &, pour les attaquer, il falloit traverser un marécage immense sous le feu de leur artillerie. Steinbock, sans s'effrayer, donne le signal à ses braves soldats; passe d'un air intrépide; arrive en ordre de bataille, & engage un combat terrible. Après trois heures d'acharnement égal, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & laissèrent sur le champ de bataille, qu'ils abandonnèrent, plus de deux mille combattans. Plus de quatre mille tombèrent entre les mains des vainqueurs, avec vingt-quatre pièces de canon, les tentes & une partie du bagage. Un fils du roi Auguste & de la belle comtesse de Konismar, connu sous le nom de *Comte de Saxe*, fit, dans cette célèbre journée, son apprentissage militaire.

GALLUCCIO. (*siège de*) Roger, roi de Sicile, s'étoit emparé de la Pouille. Le pape Innocent II lui déclara la guerre. Ce pontife forma le siège du château de Galluccio, & le pressa avec tant d'ardeur, qu'il étoit sur le point d'y entrer; lorsque le monarque parut à la tête de ses troupes. En vain le saint pere voulut échapper. Roger lui livra bataille; le vainquit; le fit prisonnier, l'an 1139. Telles furent les situations fâcheuses où s'exposèrent les papes, dit un auteur Italien fort judicieux,

erent le
eut bien
tère des
eure une
sa vo-
se pro-
citurne,
des pa-
entendit
ir, sous
le plus
le maî-
ra enfin
ent aux
umains.
quin pa-
re celui
n d'eux,
es digni-
enfaits,
rté. Ce
our s'af-
me, en
Que ne
utorité,
issance,
de sa
t établi
bies, il
s. *L'ar*
e géné-
cklem-
le hom-
1712,

toutes les fois qu'ils ont voulu prendre les armes, & que, sortant de leur place, ils ont prétendu, comme princes du monde, se donner en spectacle à la tête des armées, se couvrir d'un casque, au lieu d'une tiare, & endosser la cuirasse, au lieu de l'étole & du surplis.

GAMALA. (*siège de*) Vespasien, après avoir pris Jotapat, vint assiéger Gamala, place forte de la Galilée. Les Juifs, qui s'y étoient enfermés, étoient pleins de valeur, & avoient résolu de se défendre jusqu'à la mort. Le roi Agrippa s'étant approché des murs pour leur conseiller de se rendre aux Romains, un Juif le frappa d'un coup de pierre, & interrompit par-là sa longue & charitable harangue. Les Romains emportèrent la ville d'assaut. Mais, comme les maisons, dans lesquelles ils poursuivoient les Juifs, n'étoient pas solidement bâties, elles s'enfoncerent sous le poids de tant d'hommes. Les Romains furent écrasés; les assiégés reprirent courage, & l'ennemi fut obligé de sortir de la ville. Cet échec ne ralentit pourtant pas la valeur impétueuse de Vespasien. Il fit donner un second assaut. Les légions, animées par la vengeance, forcerent tous les retranchemens. Rien ne put leur résister. La ville fut prise, après un mois de siège. Une partie des assiégés, ne voyant plus d'espérance, avoient jetté leurs femmes & leurs enfans, du haut en bas des rochers, & s'y étoient précipités après eux. Le reste fut impitoyablement égorgé par le vainqueur; & il n'échappa à sa furie que deux filles d'un certain Philippe, ancien général du roi Agrippa.

An de J. C. 68.

GAND. (*sièges de*) 1. Jean de Croy, comte de Rœux, ayant reçu ordre des États de Hollande d'attaquer le château de Gand, défendu par les troupes de Philippe II, roi d'Espagne, vint en former le siège, le 20 d'Octobre 1576, avec une armée assez nombreuse. Cette citadelle, construite par l'empereur Charles-Quint, étoit composée de quatre bons bastions tournés en partie du côté de la ville, & en partie du côté de la campagne; mais elle étoit mal pourvue. Mondragoné, qui en étoit gouverneur, étoit absent; & son lieutenant remplissoit ses fonctions. Le comte de Rœux commença par élever une grande plate-forme, le plus près qu'il put de la ville, & ouvrit aussi-tôt la tranchée, du même côté, afin de déboucher promptement dans le fossé. Ensuite il établit sur la plate-forme son canon dont le feu plongeoit dans le château, qu'il avoit fermé si exactement de toutes parts, qu'il étoit impossible d'y faire entrer du secours. La femme de Mondragoné, dame remplie d'un courage au-dessus de son sexe, se défendit avec la plus héroïque valeur, & remplaça son mari avec une distinction digne de tous les éloges de la postérité. Cependant ces intrépides défenseurs étoient si peu secondés, qu'ils ne purent arrêter les efforts des Flamands. Ils cédèrent, après une bonne résistance; & le siège finit sans aucune action d'éclat.

2. Quelque tems après la bataille de Fontenoi, le maréchal de Saxe concerta la prise de Gand, dont les ennemis avoient fait leur magasin. Ils étoient campés à Bruxelles. Pour

les tromper , le général François fit faire plusieurs mouvemens à son armée , & prit tellement ses mesures , que le marquis du Chayla d'un côté , & le comte de Lowendhal de l'autre , devoient se trouver devant la ville à la même heure. On exécutoit les ordres du maréchal , lorsque l'entreprise fut près d'échouer par un de ces évènements si communs à la guerre. Les Anglois , quoique vaincus à Fontenoi , n'avoient été ni dispersés ni découragés. Ils virent des environs de Bruxelles le péril évident dont Gand étoit menacé. Ils firent marcher enfin un corps de six mille combattans pour défendre cette ville qui n'avoit alors que six cens hommes de garnison. Cette troupe avançoit à Gand sur la chaussée d'Alost , précisément dans le tems que M. du Chayla étoit environ à une lieue de-là , sur la même chaussée , avec trois brigades de cavalerie , deux d'infanterie , composées de Normandie , Crillon & Laval , vingt pièces de canon & de pontons. L'artillerie étoit déjà en avant , gardée par cinquante hommes ; & , au-delà de cette artillerie , marchoit M. de Grassin , avec une partie de la troupe légère qu'il entretenoit à ses frais. Il étoit nuit. Une tranquillité profonde régnoit dans toute la campagne. Tout-à-coup les six mille Anglois paroissent , & fondent sur les Grassins , qui n'ont que le tems de se jetter dans une ferme , près de l'abbaye de la Mêle , dont cette journée a pris le nom. Les Anglois courent à l'artillerie , & s'en emparent. Tout étoit perdu. Le marquis de Crillon , qui étoit déjà arrivé à trois cens pas ,

voit les ennemis maîtres du canon qu'ils tournoient contre lui, sur le point d'y mettre le feu. Il se décide aussi-tôt; & sans se troubler, il s'élançe d'un côté contre les Anglois, tandis que le jeune marquis de Laval s'avance avec un autre bataillon. On reprend le canon. On arrête les vainqueurs. A quelques pas de-là, une seule compagnie de Normandie se défend avec courage. Deux bataillons du même régiment viennent à son secours. Le jeune comte de Périgord, âgé de dix-sept ans, les commandoit. Il attaque le premier, à la tête d'une compagnie de grenadiers, un bataillon Anglois, qui lui demande la vie. Dans cet instant, MM. du Chayla & de Souvré se montrent avec la cavalerie. Les Anglois sont enveloppés de tous côtés. Il se livre un combat sanglant, dans lequel M. de Graville reçoit une grande blessure. Enfin les ennemis se débandent, & abandonnent la victoire. M. d'Azincourt, capitaine de Normandie, avec quarante hommes seulement, fait prisonniers le lieutenant-colonel du régiment de Rich, huit capitaines, deux cens quatre-vingt soldats qui jetterent leurs armes à ses pieds. Rien ne fut égale à leur surprise, quand ils virent qu'ils s'étoient rendus à quarante François. M. d'Azincourt conduisit ses prisonniers au marquis de Graville, tenant la pointe de son épée sur la poitrine du lieutenant-colonel Anglois, & le menaçant de le tuer, si ses gens faisoient la moindre résistance. Un autre capitaine de Normandie, M. de Montalembert, prend cent cinquante Anglois, avec cinquante soldats de son régiment. M. de Saint-Sauveur, capitaine

au régiment du Roi, cavalerie, met en fuite ; sur la fin de l'action, trois escadrons ennemis. « Enfin le succès étrange de ce combat, dit M. de Voltaire, est peut-être ce qui fit le plus d'honneur aux François dans cette campagne, & qui mit le plus de consternation chez leurs adversaires. » Ce qui caractérise encore cette journée mémorable, c'est que tout y fut fait par la présence d'esprit, & par la valeur des officiers François.

On arriva devant Gand, le 11 de Juillet, au moment désigné par le maréchal de Saxe. On entre dans la ville, les armes à la main, sans la piller. On fait la garnison de la citadelle prisonnière ; &, ce qui étoit le monument & le fruit de la victoire, on se saisit de cet amas prodigieux de vivres, de munitions, d'armes, d'habits, que les Alliés avoient déposé dans la place.

GANZAC. (*bataille de*) Chosroës II, roi des Perses, étoit campé à Ganzac, capitale de l'Atropatène, & nommée aujourd'hui *Tauris*, avec quarante mille hommes. L'empereur Héraclius, qui s'étoit mis à la tête de ses troupes pour combattre en personne cet infatigable ennemi, marcha contre ce prince. Une troupe de Sarasins, qu'il avoit à sa solde, tombe sur les gardes avancées des Perses ; les taille en pièces, & jette tant d'épouvante, que Chosroës prend aussi-tôt la fuite avec ses troupes. Les Romains les poursuivirent avec ardeur ; en tuèrent un grand nombre, & entrèrent triomphans dans Ganzac, qui n'osa leur fermer ses portes. *L'an 623.*

GAULOIS. (*défaite des*) L'an de Rome

397, le dictateur Sulpicius eut ordre de marcher contre les Gaulois. Pour éteindre le premier feu de cette nation courageuse, il resta long-tems dans son camp. Les soldats, insultés sans cesse par l'ennemi, demanderent le combat avec des cris séditieux. Il fallut se rendre; mais l'habile général, pour s'assurer de la victoire, eut recours à la ruse. Il fit préparer environ mille mulets, sur le dos desquels on mit deux pièces d'étoffe, & que les valets de l'armée, auxquels on avoit donné des armes, monterent avec ordre de s'aller cacher dans les bois, & de n'en sortir qu'au signal convenu. On ajoûta deux cens cavaliers pour faire réussir le stratagème. Cependant les deux nations en viennent aux mains. La valeur & même le succès est égal de part & d'autre. Tantôt les ennemis sont enfoncés : tantôt les Romains reculent. Sulpicius fait alors paroître sa fausse cavalerie, qui fond, en poussant de grands cris, sur les Gaulois ébranlés. Ceux-ci, croyant avoir à faire à une nouvelle armée, se retirent promptement dans leur camp. Les Romains l'avoient pris. Il fallut fuir vers les bois & les montagnes. Ils y furent accueillis par les valets qui en firent un grand carnage. Nul général, depuis Camille, ne remporta le triomphe sur les Gaulois à plus juste titre que Sulpicius.

GAURUS. (*journee du Mont-*) L'an de Rome 412, la République, ayant pris Capouë sous sa protection, déclara la guerre aux Samnites. Les deux Consuls se mirent à la tête des armées. Cornélius partit pour le Samnium, & campa près de Saticule. Valérius

entra en Campanie , & plaça ses troupes au pied du Mont-Gaurus. Les légions des Samnites vinrent l'y chercher. Plusieurs jours se passerent en escarmouches , parce que le Consul vouloit étudier ce nouvel ennemi. Enfin on donna le signal. Les Samnites firent une longue résistance ; mais les Romains , déjà fatigués , ayant ranimé leur ardeur , les ennemis ne purent plus soutenir leurs efforts. Ils prirent la fuite de toutes parts , & abandonnerent aux Romains la victoire & leur camp.

GAVIGNANA. (*bataille de*) L'armée de l'empereur Charles-Quint assiégeoit Florence , en 1530 , afin d'y rétablir les Médicis. Ferruci . général de cette république , voulut la secourir avec trois mille hommes , une nombreuse artillerie , & toutes les munitions nécessaires. Il s'achemina vers Gavignana , pour se soustraire à trois corps de troupes qui le poursuivoient de trois côtés différens. Mais , tandis qu'il entroit dans la ville par une porte , le prince d'Orange , qui commandoit les Impériaux devant Florence , vint à sa rencontre , & entra par une autre porte dans Gavignana. A cette vue , Ferruci descend de cheval ; prend une pique , & engage une action sanglante. Les succès sont variés. Les deux partis sont vainqueurs tour-à-tour. Le prince d'Orange reçoit deux coups d'arquebuse , qui lui donnent la mort. Les troupes qu'il conduisoit prennent la fuite ; mais les autres corps étant survenus , recommencent le combat avec plus de fureur. En un moment , Ferruci est accablé par le grand nombre. Cependant il se bat avec tant de courage , qu'il
repousse

repouffe l'ennemi. Il se croyoit victorieux, & se reposoit un peu, appuyé sur sa pique, lorsque tout-à-coup quelques compagnies d'Allemands, qui n'avoient point encore combattu, viennent fondre sur lui, & le pouffent vivement. Pour cette fois, la victoire & la fortune l'abandonnerent. Mais sa valeur, toujours constante, le soutint au milieu des dangers. Il immole tout ce qui s'offre à ses coups. Il combat comme un lion, & répand la terreur par-tout où il se trouve. Enfin, après avoir résisté, pendant plus de trois heures, à quatre armées réunies, après avoir vu tuer ou blesser presque tous ses soldats, resté presque seul, tout couvert de coups dont plusieurs étoient mortels, & ne pouvant plus soutenir le poids de ses armes, il se rendit. Le général ennemi, abusant de sa victoire, fit défarmer, sur la place de Gravignana, cet illustre guerrier; &, l'accablant d'injures, il lui enfonça son épée dans le corps. Ferruci, grand jusqu'au dernier soupir, lui dit avant d'expirer : « Lâche, tu tues un homme mort. »

GAZA. (*bataille & prises de*) 1. Cette ville étoit une des clefs de l'Égypte. Alexandre en forma le siège. Mais, quoiqu'il y employât toute la vigueur & toute l'application possibles, elle l'arrêta pendant deux mois. Pour se venger de deux blessures qu'il y reçut, il traita tous les habitans & les soldats avec la dernière cruauté. Alexandre avoit vaincu les Perses. Mais ses passions l'avoient vaincu lui-même; & leur tyrannie vengeoit l'Asie du joug que ce conquérant lui avoit imposé. Il fit passer dix mille hommes au fil de

l'épée, & fit vendre tout le reste avec leurs femmes & leurs enfans. Mais rien n'égalé l'indigne traitement qu'il fit subir à Bétis, gouverneur de la place, guerrier plein de valeur, & qui fut pris, dans le dernier assaut, couvert de glorieuses blessures. Alexandre le fit comparoître devant son thrône : « Malheureux, lui dit-il avec une joie insolente, tu ne mourras pas comme tu l'as souhaité. Attends-toi à souffrir tous les tourmens que la vengeance peut inventer. » Bétis, le regardant d'un air fier, ne répondit rien à ces menaces. « Voyez-vous, reprit le vainqueur, voyez-vous cette arrogance muette ? A-t-il fléchi le genou ? a-t-il dit une parole de soumission ? Je vaincrai ce silence obstiné ; & si je ne tire de sa bouche aucun hommage, j'en arracherai pour le moins des gémissemens. » Enfin sa colere se tourna en rage. Il lui fit percer les talons ; y fit passer une corde ; l'attacha à un char ; & pour imiter Achille qui, selon Homere, fit traîner trois fois le corps d'Hector autour des murs de Troye, il fit courir le char autour de Gaza, avec ce malheureux qui perdit bientôt le peu de vie que lui avoient laissé ses blessures. *An du monde 3672.*

2. Démétrius, fils d'Antigone, jeune prince à qui son habileté dans les sièges fit donner le surnom de *Poliorcète*, c'est-à-dire *preneur de villes*, perdit une grande bataille, dans les plaines de Gaza, contre Ptolémée, officier d'Alexandre, & qui s'étoit fait proclamer Roi d'Egypte. *An du monde 3692.*

3. Les Sarasins vinrent attaquer Gaza, en

633, sous la conduite d'Amrou. Il y eut d'abord un pour-parler, dans lequel le gouverneur ayant demandé fièrement au Barbare ce qui l'amenoit en Syrie ? « L'ordre de Dieu, » répondit-il ; l'ordre de notre maître. » Le gouverneur, ayant essayé vainement de l'arrêter par surprise, pour terminer la guerre par la prise du chef, fut obligé d'en venir aux mains. Ses troupes furent taillées en pièces. Les Sarafins lui couperent le retour ; & Amrou fit dans Gaza, qui lui ouvrit ses portes, une entrée triomphante.

GÉDÉON. (*victoire de*) Les Madianites & leurs Alliés, voulant dompter les Israélites, rassemblèrent toutes leurs forces ; passèrent le Jourdain, & vinrent camper dans les plaines que ce fleuve fertilise. Le Peuple de Dieu se croyoit perdu, lorsque le Seigneur arma pour le sauver les mains de Gédéon. Rempli de ce saint enthousiasme qui transportoit les prophètes, le miraculeux général sonne de la trompette, & rassemble bientôt une armée de trente-deux mille hommes. Avec ces troupes nombreuses, il marchoit à l'ennemi. Le Tout-Puissant l'arrête, & lui dit de permettre aux timides & aux lâches de retourner chez eux. Gédéon obéit ; & vingt-deux mille hommes se retirent. « C'est encore trop de troupes, dit le Seigneur. Menez les dix mille soldats qui vous restent sur le bord du Jourdain, & ne gardez avec vous que ceux qui boiront de l'eau dans leurs mains, & sans mettre les genoux en terre. » Il n'y eut que trois cens de ces braves. Avec cette armée, si foible en apparence, mais forte & invin-

cible par la protection du Dieu des batailles, Gédéon se présenta devant les ennemis. Il partagea sa petite troupe en trois bandes, donnant à chaque soldat une trompette avec un pot de terre, qui renfermoit une lampe. Sur le minuit, ces guerriers, choisis par la main de l'Eternel, s'étant approchés du camp des ennemis par trois côtés différens, commencerent à sonner de la trompette & à briser leurs pots l'un contre l'autre. Incontinent une vive lumiere éclaira le champ de bataille. Le son effrayant des trompettes répandit la terreur parmi les Madianites. Le désordre se mit dans leur camp. « Le Seigneur tourna » leurs épées contre eux-mêmes : ils se tuoient » les uns les autres. » Les chefs & la moitié des troupes prirent la fuite vers le Jourdain. Mais Gédéon en fit garder les passages; &, les Israélites s'étant mis à les poursuivre de tous côtés, cette armée si formidable fut presque entièrement massacrée. *L'an 1258 avant J. C.*

GELBOË. (*bataille de*) Ce fut près de cette montagne de la Palestine, que les Philistins, sous la conduite du roi Achis, rangerent leurs troupes en bataille, pour combattre contre Saül. Cet infidèle monarque, abandonné de Dieu, y périt misérablement avec Jonathas & deux autres de ses fils; & les ennemis, profitant de cette éclatante victoire, se rendirent maîtres de toute la campagne. *1054 ans avant J. C.*

GELDUBA. (*bataille de*) C'étoit ainsi que s'appelloit l'endroit où Vocula, général des Romains dans les Gaules, fut attaqué par

Civilis, chef des Bataves & des Gaulois révoltés, la soixante-neuvième année depuis J. C. Les Barbares furent vaincus; & Vocula les poursuivit jusques dans le voisinage du camp Romain, nommé *Vétéra*, qu'ils assiégeoient. Là, il les battit encore une fois, & les força d'abandonner l'attaque des légions renfermées dans leurs retranchemens. *Voyez VÉTÉRA.*

GEMBLOURS. (*bataille de*) Dom Juan d'Autriche, nommé gouverneur de Flandres, à la place de Requesens, mort en 1576, arriva dans sa province, & commença son administration par un accord avec les rebelles. Cette paix ne fut pas de longue durée. Les perfidies des Espagnols révolterent les Flamands. Ils reprirent les armes; &, de part & d'autre, on se disposa à recommencer la guerre avec plus de fureur que jamais. L'armée des Etats fut rencontrée, près de Gembloors, par les arquebusiers Espagnols. Ils l'attaquerent; &, leur décharge étant faite, ils s'ouvrirent pour laisser passer les gendarmes dont le choc, plus ferme & plus serré, devoit produire plus d'effet. Au premier feu des arquebusiers, la cavalerie Flamande avoit présenté le front; &, après avoir bravement soutenu leurs efforts, elle sembloit attendre la gendarmerie avec courage; mais la résistance ne répondit point aux apparences. Le prince de Parme, qui commandoit cette troupe, se comporta avec tant de courage, que déjà la cavalerie des Etats plioit, & paroïssoit balancer à fuir. Sur ces entrefaites, arrive dom Juan avec le peu d'infanterie,

qui avoit fait assez de diligence pour se trouver à tems de combattre. L'ennemi, croyant alors avoir toute l'armée royale sur les bras, s'épouvante, & prend la fuite à toute bride. Vivement poursuivi par la cavalerie du Roi, il se précipite sur l'infanterie de l'arrière-garde de sa propre armée. Le choc s'étendit jusqu'au corps de bataille; & bientôt le désordre devint général. Il n'y eut que l'avant-garde qui ne souffrit aucune perte, parce qu'elle avoit beaucoup d'avance. Les Royalistes tuèrent, dans cette occasion, plus de trois mille hommes. La victoire ne coûta que cent hommes à don Juan. Trente drapeaux, quatre étendards, le canon, les équipages, le général des ennemis, divers autres officiers de distinction, & un grand nombre de prisonniers, furent les trophées de cet éclatant succès. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que six cens hommes au plus, de l'armée d'Espagne, commencèrent l'action, & que leur nombre étoit à peine de douze cens, quand elle fut décidée en leur faveur, l'an 1578.

GÉMINIEN. (*prise du rocher*) Entre les précipices du Mont-Aurose en Mauritanie, s'élevoit une roche escarpée, qu'on appelloit *le rocher Géminien*. On y a bâti une tour fort petite à la vérité, mais qui, par son assiette, devenoit un refuge assuré. Yabdas, deux fois vaincu par Salomon, général de l'Empire, y avoit enfermé ses femmes & ses trésors, sous la garde d'un vieil officier dont il connoissoit la rare fidélité. Les Romains, en visitant tous les détours de cette montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de la tour.

Un d'entr'eux se hazarda d'y monter , & servit d'abord de risée aux femmes du roi des Maures. Le vieux commandant, le regardant entre les créneaux , l'invitoit, par raillerie, à redoubler ses efforts. Le soldat, piqué de ces insultes, fit tant, des pieds & des mains, qu'il approcha d'assez près pour s'élancer aux créneaux, & pour abbatre la tête au commandant, d'un coup de sabre. Ses camarades, animés par son exemple, se soulevèrent mutuellement, & atteignent le haut de la tour. Ils enleverent les femmes & l'argent dont Salomon récompensa leur valeur, l'an 539.

GEMMINGHEN. (*bataille de*) Le peu de succès des troupes Espagnoles, à la journée d'Héligerlée, détermina le duc d'Albe à se mettre lui-même à la tête de son armée, pour chasser le comte Louis de la Frise, & l'obliger de se réfugier dans l'Allemagne, après l'avoir battu. Louis étoit campé en-deçà de l'Embs, devant un gros village nommé *Gemminghen*. Pour l'atteindre, il falloit parcourir une longue digue qui s'étend depuis le village, près de quatre lieues, en remontant le long du fleuve. Le terrain étoit coupé d'un si grand nombre de canaux qui communiquent à l'Embs, & dont les bords étoient semés de maisons de paysans & le cours traversé par une infinité de ponts à leur usage, qu'il étoit aussi difficile d'y pénétrer, que de se rendre maître de la digue. Le camp du Comte étoit d'ailleurs bien défendu. Derrière lui étoit le village. Il avoit le fleuve à sa gauche; à sa droite, la campagne bordée de bons retranchemens par-tout où le sol le permettoit. En-

fin on ne pouvoit venir à lui de front que par la digue même, qui, en cet endroit, étoit un peu éloignée de la rivière, & qui, protégée de chaque côté par deux fortes redoutes, étoit hérissée d'artillerie dans l'intervalle qu'elles laissoient entr'elles. Une position si redoutable n'effraya point le Duc accoutumé, depuis long-tems, à moissonner des lauriers. Déterminé à faire tous ses efforts pour détruire l'armée de son ennemi, il ne craignit point de l'attaquer dans son fort. Les deux armées étoient à-peu-près de la même force. Le duc d'Albe avoit sous ses drapeaux douze mille hommes de pied, & trois mille chevaux. Louis étoit seulement plus foible en cavalerie. Le gouverneur commença par faire avancer un bon corps de cavalerie, sous les ordres de Ferdinand, son fils naturel, à qui il avoit confié le commandement de la cavalerie de son armée. Il lui enjoignit de s'emparer pied-à-pied de tous les ponts & de toutes les maisons qui se trouvoient sur sa route, pour couvrir sa retraite, s'il étoit forcé de la faire. De-là il porta plus loin cinq cens arquebusiers Espagnols, & cinquante chevaux, commandés par d'Avila, & suivis de deux détachemens, chacun de six cens hommes de pied Espagnols, partie arquebusiers, partie mousquetaires, à la tête desquels il avoit mis les messres-de-camp Romero & Lodogno. Il les fit soutenir par les deux compagnies de gendarmes de César d'Avalos, & de Curtio Martinengue. Tel étoit ensuite l'ordre du reste de l'armée. Les Espagnols formoient l'avant-garde, les Allemands le corps de bataille, &

les Vallons l'arrière-garde qui étoit fermée par le surplus de la cavalerie. Toutes ces troupes étoient resserrées sur un front fort étroit, parce qu'on ne pouvoit marcher commodément que sur la digue. D'Avila s'étoit déjà avancé. Il avoit rencontré d'abord un petit corps de troupes ennemies, qui, après avoir levé les écluses, inondoient la campagne où l'eau étoit déjà entrée en grande quantité. Le comte Louis avoit fait une faute considérable, en ne coupant point les digues, dès le grand matin. C'étoit l'unique moyen d'arrêter le Duc. Mais il est des instans où les meilleurs généraux ne peuvent tout prévoir. Le plus habile est celui qui commet le moins de négligences. D'Avila mit aisément en fuite les rebelles qui s'opposoient à son passage. Il fit fermer & garder les écluses avec toutes les précautions nécessaires ; & , peu de tems après, le Duc lui-même, accompagné de Vitelli, de Noircarnes & de quelques officiers, arriva à la vue du camp ennemi. Il y régnoit un grand désordre. L'approche soudaine de l'armée royale avoit rempli de terreur une grande partie des révoltés. La plûpart des soldats du Comte, levés à la hâte & mal payés, se répandoient en reproches injurieux, & faisoient craindre un soulèvement général. Les espions du gouverneur l'informoient exactement de la disposition des esprits. Cet habile capitaine saisit cet instant favorable pour attirer l'ennemi au combat. Louis ignoroit que l'armée entière fût déjà arrivée. Se flatant de dissiper sans peine les Espagnols qui s'étoient avancés, il rassemble ses troupes en

deux gros bataillons, autant que le permettoit un terrain si étroit, & leur ordonne de fondre brusquement sur les Royalistes. Ceux-ci les reçoivent avec une égale valeur. L'avant-garde de l'armée royale, s'étant alors approchée, anime les Espagnols par sa présence, autant qu'elle décourage les troupes de Louis. Ces dernières, déconcertées par cette résistance imprévue, se battent d'abord en retraite; & bientôt, se voyant trop vivement pressées, elles prennent honteusement la fuite. Les Espagnols les poursuivent avec tant d'ardeur, que tous entrent pêle-mêle dans le camp du Comte. Les vainqueurs y font éclater la même bravoure; & les rebelles y montrent la même foiblesse. Ces lâches ne songent qu'à sauver leur vie, & sont immolés par l'ennemi qu'ils tâchent en vain d'éviter. Ce n'est plus un combat; c'est un horrible carnage. L'Espagnol, plus altéré de sang qu'avidé de butin, & voulant venger la défaite d'Héligerlée, passe au fil de l'épée tout ce qui s'offre à ses yeux. Le nombre de ceux qui se noyèrent fut considérable. Les fuyards, ne pouvant éviter autrement le fer victorieux, s'abandonnoient à l'impétuosité du fleuve qui, dans cet endroit, est très-large & dangereux par ses fréquens tourbillons. On dit même que le Comte le traversa à la nage, avec la plus grande peine. Il perdit sept mille hommes dans cette malheureuse journée, & abandonna au vainqueur tout son bagage, vingt étendards, dix gros canons, six autres canons qu'on appelloit du nom des six notes de musique, & qui avoient été pris dans le combat

d'Héligerlée. Ce succès signalé ne coûta au duc d'Albe que soixante-dix hommes, suivant Strada, & même huit seulement, si l'on veut suivre le récit du célèbre président de Thou. On apprit à Groningue la victoire des Espagnols par la quantité de chapeaux qu'on reconnut être ceux des Allemands qui s'étoient noyés dans le fleuve, que le flux fit entrer dans le Dollart & porta dans la partie la plus proche de Groningue. 1568.

GÈNES. (*révolution de*) La célèbre révolution arrivée à Gènes, en 1746, est un des faits les plus importans de l'Histoire, & mérite l'attention d'un lecteur curieux. M. de Voltaire sera notre guide; & nous ne ferons qu'abrégé son récit. Gènes n'est pas une ville qui doive, comme Milan, porter ses clefs à quiconque approche d'elle avec une armée. Outre son enceinte, elle en a une seconde de plus de deux lieues d'étendue, formée sur une chaîne de rochers. Par-delà cette double enceinte, l'Apennin lui sert par-tout de fortification. Quarante mille Autrichiens & vingt mille Piémontois s'avançoient vers le poste de la Bocchetta; &, de tout tems, ce poste étoit regardé comme imprenable; mais l'alarme, que l'approche de ce torrent avoit jettée dans la ville, dissipa les troupes qui le défendoient. Des députés vinrent au-devant des Autrichiens; se soumirent; & Gènes consternée ouvrit ses portes à ses tyrans. Elle fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'étoit la ruine de fond en comble. Cette république ne s'étoit pas attendue, quand la guerre commença pour la succession

de la maison d'Autriche, qu'elle en seroit la victime ; mais , dès qu'on arme dans l'Europe , il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

Les Autrichiens usoient avec rigueur du droit de la victoire. Les Génois, ayant épuisé leurs ressources, & donné tout l'argent de leur banque de S. George, pour payer seize millions, demanderent grace pour les huit autres ; mais on leur signifa, le 30 de Novembre, de la part de l'Impératrice-Reine, que non-seulement il les falloit donner, mais qu'il falloit payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régimens répandus dans les fauxbourgs de Saint Pierre-des-Arènes, de Bisagno, & dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoir faisoit tous les habitans. Leur commerce étoit ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée ; les magnifiques maisons de campagne, qui embellissoient les dehors de Gènes, pillées ; les habitans traités en esclaves par le soldat : ils n'avoient plus à perdre que la vie ; & il n'y avoit point de Génois qui ne parût enfin résolu à la sacrifier, plutôt que de souffrir plus long-tems un traitement si honteux & si rude. Quelques sénateurs fomentoient sourdement & avec habileté les résolutions désespérées que les habitans sembloient disposés à prendre. Leurs émissaires disoient aux plus accrédités du peuple : « Jusqu'à quand attendrez-vous que les Autrichiens viennent » vous égorger entre les bras de vos femmes » & de vos enfans, pour vous arracher le » peu de nourriture qui vous reste ? Leurs

» troupes sont dispersées hors de l'enceinte de
 » vos murs : il n'y a dans la ville que ceux
 » qui veillent à la garde de vos portes ; vous
 » êtes ici plus de trente mille hommes capa-
 » bles d'un coup de main : ne vaut-il pas
 » mieux mourir , que d'être les spectateurs
 » des ruines de votre patrie ? » Mille dis-
 cours pareils animoient le peuple ; mais per-
 sonne n'osoit encore arborer l'étendard de la
 liberté.

Le 5 de Décembre , les Autrichiens tiroient de l'arsenal de Gènes des canons & des mortiers , pour l'expédition qu'ils méditoient en Provence ; & ils faisoient servir les habitans à ce travail. Le peuple murmuroit ; mais il obéissoit. Un capitaine Autrichien , ayant rudement frappé un habitant qui ne s'empressoit pas assez , ce moment fut un signal auquel le peuple s'assembla , s'émut & s'arma en un instant de tout ce qu'il put trouver ; pierres , bâtons , épées , fusils , instrumens de toute espece. Ce peuple , qui n'avoit pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étoient encore éloignés , la défendit quand ils en étoient les maîtres. Le marquis de Botta , qui étoit à Saint-Pierre-des-Arènes , crut que cette émeute du peuple se ralentiroit d'elle-même , & que la crainte reprendroit bientôt la place de cette fureur passagere. Le lendemain , il se contenta de renforcer les gardes des portes , & d'envoyer quelques détachemens dans les rues. Le peuple , attroupe en plus grand nombre que la veille , couroit au palais du Doge demander les armes qui sont dans ce palais. Le Doge

ne répondit rien. Les domestiques indiquèrent un autre magasin. On y vole : on l'enfonce ; on s'arme. Une centaine d'officiers se distribuent dans la place. On se barricade dans les rues ; & l'on tâche de mettre , autant qu'on le peut , dans ce bouleversement subit & furieux , n'en ralentit point l'ardeur.

Il semble que , dans cette journée & dans les suivantes , la consternation , qui avoit si long-tems atterré l'esprit des Génois , eût passé dans les Allemands. Ils ne tenterent pas de combattre le peuple avec des troupes régulières. Ils laissèrent les soulevés se rendre maîtres des portes Saint-Thomas & Saint-Michel. Le sénat , qui ne sçavoit pas encore si le peuple soutiendrait ce qu'il avoit si bien commencé , envoya une députation au général Autrichien , dans Saint-Pierre-des-Arènes. Le marquis de Botta négocia lorsqu'il falloit combattre.

Les Allemands , comptant sur les intelligences qu'ils avoient dans la ville , s'avancèrent à la porte de Bisagno , par le fauxbourg qui porte ce nom ; mais ils y furent reçus par des salves de canon & de mousqueterie. Le peuple de Gènes composoit alors une armée. On battoit la caisse dans la ville , au nom du peuple ; & l'on ordonnoit , sous peine de la vie , à tous les citoyens de fortir en armes hors de leurs maisons , & de se ranger sous les drapeaux de leurs quartiers. Les Allemands furent attaqués à la fois dans les fauxbourgs de Bisagno & de Saint-Pierre-des-Arènes. Le socfin sonnoit en même tems dans tous les

villages des vallées. Les payfans s'assemblerent, au nombre de vingt mille. Un prince Doria, à la tête du peuple, attaque le marquis de Botta dans Saint-Pierre-des-Arènes. Le général & ses neuf régimens se retirèrent en désordre. Ils laisserent quatre mille prisonniers & près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, & allerent au poste de la Bocchetta, poursuivis sans cesse par de simples payfans, & forcés enfin d'abandonner ce poste, & de fuir jusqu'à Gavi.

Cette nouvelle mit en feu le Conseil de Vienne; &, croyant être bientôt en état de reprendre Gènes, & de punir un peuple qu'il appelloit rebelle, il signifia au sénat qu'il eût à faire payer incessamment les huit millions restans de la somme à laquelle on l'avoit condamné, à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, à faire justice des séditieux. Ces orgueilleuses conditions affermirent de plus en plus les Génois dans la résolution de se défendre, & dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avoient chassés de leur capitale.

Cependant cette ville étoit menacée des plus grands périls. Elle n'avoit ni troupes régulières aguerries, ni aucun officier expérimenté, ni argent, l'ame de la guerre, depuis que la guerre n'est plus qu'un négoce. Nul secours n'y pouvoit arriver que par mer, & encore au hazard d'être pris par une flotte Angloise, conduite par l'amiral Medley, qui dominoit sur les côtes. Le roi de France fit d'abord tenir au sénat un million, par un petit

vaisseau qui échappa aux Anglois. Les galeres de Toulon & de Marseille partirent ; bientôt après, chargées d'environ six mille hommes. Enfin le duc de Boufflers vint animer par sa présence les défenseurs de Gènes. Sa sagesse rétablit par-tout l'ordre & l'abondance ; & la Religion seconda ses mesures. Par son ordre, les confesseurs refusoient l'absolution à quiconque balançoit entre la patrie & les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices qu'il encourageoit par son enthousiasme, en leur parlant, & par son exemple, en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnoient, tous les jours, pour chasser les ennemis de leurs postes, & mourut en exhortant les Génois à se défendre. Les dames Génoises, semblables à celles de l'ancienne Rome, mirent en gage leurs pierres chez des Juifs, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires. Enfin la cour de Vienne, désespérant du succès de ses tentatives, ordonna qu'on levât le blocus. Le duc de Boufflers ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire. Il mourut le 27 de Juin 1747, le jour même que les ennemis se retiroient. Il étoit fils du maréchal de Boufflers, ce général si estimé sous Louis XIV, homme vertueux, bon citoyen. Il avoit les qualités de son pere.

GERBEROY. (*siège de*) Guillaume le Conquérant, en partant pour son expédition d'Angleterre, avoit déclaré Duc de Normandie son fils aîné Robert. Ce jeune prince, soutenu du roi de France, osa sommer son pere de le mettre en possession d'un Etat qu'il
lui

lui avoit cédé. « Ma coutume, répondit Guillaume, n'est point de me dépouiller avant de me coucher. » De-là naquit, entre le pere & le fils, une guerre cruelle. Guillaume, justement irrité, vint assiéger Robert dans la ville de Gerberoy, en Beauvoisis, que Philippe I lui avoit donnée pour retraite. Mais cette place étoit bien munie : aussi fit-elle une vigoureuse résistance. Robert, qui, malgré ses vices, avoit un grand courage, fit une sortie dans laquelle, courant contre son pere, sans le connoître, il lui porta un coup de lance si furieux, qu'il le désarçonna, & le renversa par terre. Un cri, que le vaincu fit en tombant, fit connoître au vainqueur toute l'horreur de sa victoire. Il se jette à ses pieds ; le conjure de lui pardonner son crime ; le relève en gémissant, & le fait monter sur son propre cheval. Guillaume, outré de se voir à la merci de son fils, l'accabla de reproches, & en se retirant, lui donna sa malédiction. Cependant les amis des deux princes réveillèrent dans son cœur les sentimens de la nature, que la colere étouffoit. Robert fut reçu en grace, & jura de rester tranquille, avec l'intention de violer au plutôt son serment.

L'an 1079.

GERGOVIE : (*siège de*) place très-forte, située sur une haute montagne dont toutes les approches étoient difficiles, & défendue par une foule de Gaulois pleins de valeur. César, suivi de Vercingétorix, le plus habile guerrier des Gaules, & qui ne cessoit de rendre aux Romains tous les maux que ces Républicains faisoient à sa patrie, entreprit le siège

de cette importante ville , & forma sur le champ les attaques les plus vives. Mais, l'imprudente ardeur de ses troupes lui ayant causé une perte considérable , il fut obligé de se retirer , & d'aller chercher des conquêtes plus faciles. *An de Rome 700.*

GERMANS. (*expéditions contre les*) Cette nation fameuse par sa valeur fit la guerre aux Romains , pendant plusieurs siècles , & vint enfin à bout de renverser & d'anéantir leur formidable puissance. Mais cet honneur lui coûta bien du sang , & la mit plus d'une fois elle-même sur le bord du précipice. On se contentera de choisir , entre toutes les expéditions formées contre les Germains , celles qui peuvent intéresser , soit par quelque trait qui caractérise les mœurs & le génie des deux peuples rivaux , soit par quelque exploit rare & singulier , digne d'attirer l'attention du lecteur.

Drusus , frere de Tibere , fut envoyé dans la Germanie par Auguste , pour châtier ses habitans de quelques courses au-delà du Rhin. Durant quatre ans , la Fortune , que la sage conduite du jeune prince avoit fixée sous les drapeaux Romains , se plut à couronner toutes ses entreprises. Dans la quatrième campagne , les Germains , battus par-tout , donnerent une preuve horrible de leur férocité naturelle. Leurs femmes , selon l'usage , les avoient suivis au combat. Si l'on en croit Orose , ces cruelles marâtres , ne trouvant ni javelots ni d'autres armes de cette espece , saisirent leurs enfans à la mammelle ; & , transportées d'une aveugle fureur que la na-

ture condamne également dans tous les hommes, elles écrasèrent contre la pierre ces innocentes victimes, pour les lancer contre l'ennemi. *La 9^e année avant J. C.*

Il suffit de rappeler ici la fameuse expédition de Caligula contre les Germains. Ce ridicule empereur se contenta de montrer à la Germanie ses légions & ses machines de guerre ; &, sans avoir vu l'ennemi, il osa triompher du plus vaillant peuple qui fût alors en Europe.

Ayant été vaincus par l'empereur Maximin, les Germains se jetterent dans un marais pour échapper aux vainqueurs. Mais l'empereur y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail ; & il tua de sa main quelques braves qui tournoient tête pour lui résister. Les Romains eurent honte d'abandonner leur Prince qui leur donnoit l'exemple de la témérité. Ils le suivirent en foule ; &, les Germains, qui se voyoient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense, il se livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut long-tems disputé. Les Romains y perdirent beaucoup de monde. Mais enfin l'avantage leur resta ; & l'armée des Barbares périt presque entière. Le marais fut rempli de corps morts ; & les eaux furent teintes de sang. *An de J. C. 235.*

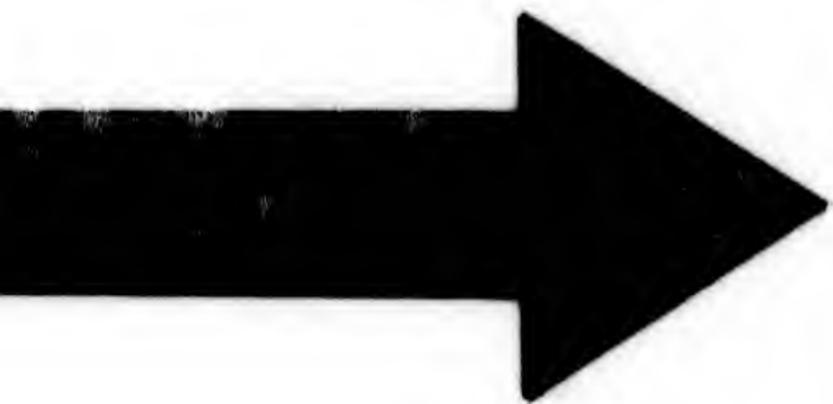
GERTRUIDEMBERG. (*siège de*) Cette place, avantageusement située à l'extrémité du Brabant, également défendue par l'art & par la nature, avoit été livrée aux Espagnols. Le prince Maurice entreprit de l'investir, en 1593. Il distribua à l'entour les divers quar-

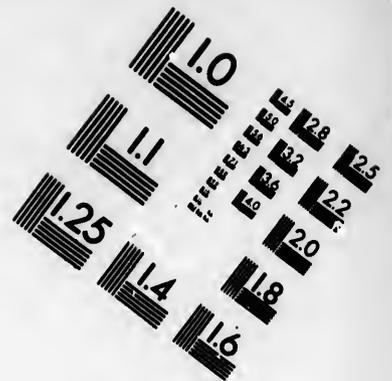
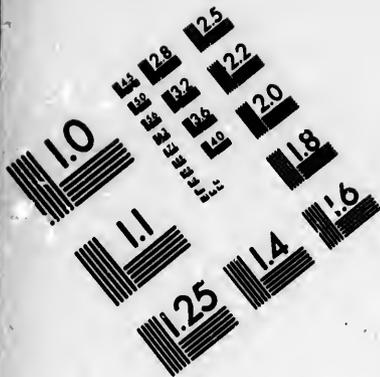
tiers de son armée , qu'il protégea par une grande redoute , & qu'il lia l'un à l'autre par une sorte de cordon formé par des redoutes moins considérables , que des lignes profondes & des épaulemens prolongés dans toute la circonvallation réunissoient. Ces ouvrages le mettoient à l'abri des attaques du dehors. Il s'étoit aussi fortifié contre les sorties de la garnison , par une contre-vallation bien flanquée. Enfin , pour empêcher aux Royalistes toute communication extérieure , il remplit la Meuse , que dans cet endroit l'on appelle *la Merve* , d'un grand nombre de bâtimens. Quand tous les ouvrages furent achevés , il foudroya la place de toutes parts , avec une artillerie qui montoit à plus de soixante pièces de canon de gros calibre. Malgré cette effroyable tempête , la garnison , qui ne comptoit pas même douze cens hommes , se défendit avec la plus courageuse résolution. Elle fit de vigoureuses sorties. Le seigneur de Mazieres , qui la commandoit , lui inspiroit sa bravoure , & l'animoit par ses exemples. Malheureusement , un boulet de canon l'emporta. Le seigneur de Gessan fut mis à sa place , & se montra digne de ce choix. Le comte de Mansfeld , avec quatorze mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux , essaya de lui donner du secours. L'armée des assiégeans n'étoit que de cinq mille hommes ; mais les lignes , qui la couvroient , étoient si bien entendues , si redoutables par leur profondeur , & par toutes les défenses que le génie , l'esprit de ressource & la science des armes pouvoient fournir au général le

plus habile, qu'elles furent inaccessibles à l'armée Espagnole. Elles étoient d'une assez vaste étendue pour embrasser plusieurs villages ; & l'on y voyoit avec étonnement les laboureurs du canton cultiver leurs terres avec autant de sécurité qu'en pleine paix. Enfin, ce qui fait l'éloge de Maurice, c'est que ces lignes, si fameuses dans l'Histoire des Guerres de Flandres, & si justement admirées par les plus sçavans capitaines, furent l'ouvrage d'un prince âgé de vingt-sept ans. Mansfeld, n'ayant pu réussir dans son projet, abandonna la ville à ses propres forces. Ce fut une sorte de surprise qui en termina le siège. Un soldat intrépide, s'étant glissé, au travers des ruines de la muraille, jusques sur le rempart, aperçut qu'on y faisoit mal la garde, & qu'une partie de ses défenseurs dinoit, tandis que les autres se livroient au sommeil. Il fait signe à ses camarades. Ils accourent : ils montent à l'assaut ; & , après un combat très-vif, ils obligent la garnison, qui se voyoit sur le point de succomber, de faire des propositions pour se rendre. On lui accorda une honorable capitulation, le 24 du mois de Juin.

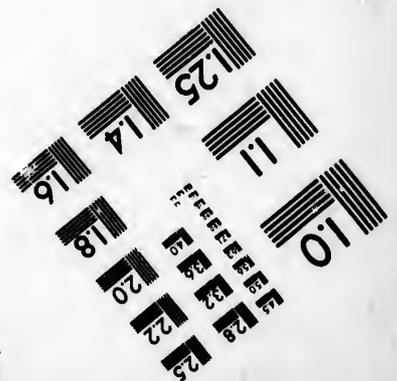
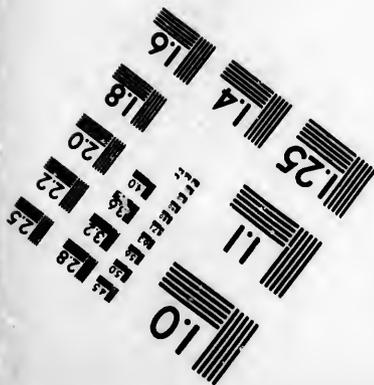
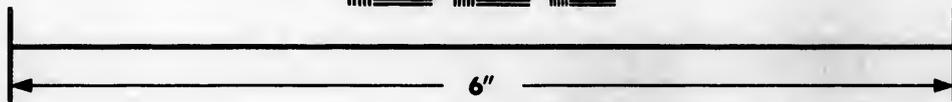
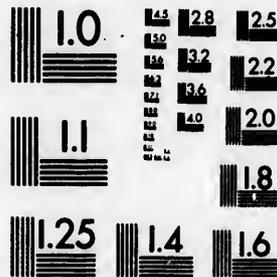
GIALOULAH. (*bataille de*) Les Sarasins, sous les auspices de Saëd-Ehn-Abi-Vakkas, avoient conquis, en moins de deux ans, les vastes provinces de l'Empire de la Perse ; & cet Etat redoutable, qui, pendant plus de huit siècles, avoit résisté à la puissance Romaine, avoit enfin subi le joug des disciples de Mahomet. Isdégerd, suivi des tristes débris de sa grandeur, s'étoit réfugié près de Gialoulah, ville du Khorasan. Saëd le pour-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



suivit au fond de sa retraite. Il traversa la Perse entiere; & , sans être arrêté ni par les montagnes, ni par d'immenses solitudes, aussi infatigable que ses soldats, il atteignit le malheureux monarque; défit dans une sanglante bataille tout ce qui lui restoit de troupes, & le força d'abandonner ses Etats. Le roi fugitif alla chercher un asyle à Ferganah, dans le Turquestan. *L'an de J. C. 637.*

GIBRALTAR. (*prise de*) Les Anglois, ayant déclaré la guerre à l'Espagne, en 1704, voulurent faire la conquête de Gibraltar, qui passoit, avec raison, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de la terre. L'entrée de la mer est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole. Les bourgeois seuls de cette ville la défendroient contre mille vaisseaux & cent mille hommes; mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avoit que cent hommes de garnison: c'en étoit assez; mais ils négligeoient un service qu'ils croyoient inutile. Le prince de Hesse avoit débarqué avec dix-huit cens soldats dans l'isthme, qui est au nord, derrière la ville; mais, de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approcherent dans des barques, sous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroyer. Elle ne joua point. Ils montent sur le mole; ils s'en rendent les maîtres: les troupes y ac-

courent. Il fallut que cette ville imprenable se rendit, le quatrième jour du mois d'Août. En 1727, les Espagnols tenterent de la reprendre; mais ils firent, durant trois mois, des efforts inutiles. Gibraltar est encore un monument de l'audace heureuse des Anglois.

GIESSEN. (*siège de*). En 1760, le prince Ferdinand de Brunswick, pour obliger les François à repasser le Rhin, entreprit le siège de Giessen, petite place fortifiée à la hâte, & qui servoit de boulevard à Francfort, où étoit le quartier général de l'armée Française. Le maréchal de Broglie, qui connoissoit l'importance de ce poste, en avoit confié le gouvernement au baron du Blaisel, officier d'un mérite reconnu, & d'une intrépidité à toute épreuve. Il soutint, avec la valeur la plus héroïque, tous les efforts des Alliés. Sommé de se rendre au prince Ferdinand, il répondit simplement qu'il étoit dans la place pour la défendre, & qu'il tâcheroit de le faire de façon à mériter l'estime de son Altesse; & sur ce que l'aide-de-camp lui insinua que, par une obstination déplacée, il s'exposeroit peut-être à subir de fâcheuses extrémités, le baron ajouta: « Il y a trente ans que je sers le Roi » mon maître, & quelque tems que je suis » guéri de la peur. Quand M. le prince Fer- » dinand voudra, nous commencerons. » Le siège de Giessen ne se fit pas dans les formes. Le général des Alliés avoit prétendu s'en rendre maître, en la bloquant. Le maréchal, par l'habileté de ses manœuvres, dégagea à propos la ville, & força le prince de renoncer à son entreprise.

GIRONE. (*siège de*) Philippe le Hardi ; étant entré en Catalogne, en 1285, s'avança vers Girone, ville forte, qu'il investit, la veille de S. Pierre & de S. Paul. Le roi d'Aragon y avoit mis une garnison nombreuse, sous le commandement d'un brave chevalier, nommé *Raimond Folch*, vicomte de Cardonne. La défense fut vigoureuse. Le Roi fit jouer un engin terrible, que les assiégés brûlerent « avec celui qui l'avoit fait, afin qu'il » n'en fit jamais un autre. » Quand le Roi le sçut, il en fut si courroucé, qu'il jura de ne point retourner en France, qu'il ne se fût rendu maître de la place, ou par assaut, ou par capitulation. Pour n'être point parjure, il redoubla ses efforts; & , après plus de deux mois d'un siège meurtrier, Girone se rendit. Philippe y fit son entrée, le 7 de Septembre, & y mit une bonne garnison.

GISORS. (*bataille de*) Louis le Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre, cherchoient, depuis long-tems, l'occasion de faire éclater leur haine mutuelle. Ils la trouverent dans l'année 1110. La forteresse de Gisors, située sur les frontieres de France & de Normandie, fut livrée à Henri par le gouverneur, nommé *Pagan*, ou *Payen*. Louis demanda la démolition du château, ou le combat corps-à-corps. Les deux armées, qui campoient dans la plaine, & qui n'étoient séparées que par l'Epte, applaudirent à ce défi. Il y avoit un mauvais pont sur la riviere. Quelques mauvais plaisans se mirent à crier « qu'il falloit que les deux rois se battissent » sur le pont qui tremble. » Le monarque An-

glois ne fit que rire de cette proposition, & ordonna la bataille; mais il fut vaincu & repouffé jufqu'à Meulan.

GIULNABAT. (*bataille de*) Les Aghuans, ou Afgans, peuples voisins du Caucase, s'étant révoltés contre les Perfans, s'avancerent jufqu'à Giulnabat, bourg fitué à quatre lieues d'Ispahan. Leur armée en vint aux mains avec celle de leurs maîtres, commandée par le Grand-Vifir. D'abord les rebelles furent mis en déroute; & Mahmoud, leur chef, s'étant fait amener le plus agile de fes dromadaires, fongeoit déjà à la retraite, lorsque la perfide lâcheté du Grand-Vifir arracha aux Perfans une victoire presque certaine. Placé au centre de la bataille, avec le gros de l'armée, il ne fit aucun mouvement, pendant les premières attaques; &, lorsqu'il parut enfuite s'ébranler, pour charger le front des Aghuans, il lâcha le pied, & fe retira honteusement avec toutes fes troupes, avant même que les ennemis fuffent à portée de le combattre. Les rebelles, étonnés de cette retraite, & craignant qu'elle ne couvrît quelques pièges dangereux, n'eurent pas la hardieffe de fuivre les fuyards. Mais ils chargerent deux petits corps commandés par deux braves capitaines, appellés *Rofthom* & *Ali*, & les taillerent en pièces. Le premier de ces généraux fut tué fur le champ de bataille: l'autre fut bleffé, & perdit un de fes freres. Tel fut le fort de ce combat, livré en 1723. Les Perfans y perdirent deux mille hommes. Le nombre des morts fut à-peu-près égal, du côté des Aghuans; mais ils demeurèrent maîtres du

champ de bataille, du thrésor de l'armée, de l'artillerie & du bagage.

GLATZ. (*prise de*) Le 7 de Janvier 1742, le prince Léopold d'Anhalt-Dessau, qui commandoit l'armée Prussienne, se présenta devant la ville de Glatz, capitale du comté de ce nom, & la fit battre de toutes parts. Le gouverneur demanda, le 9, à capituler, & se retira avec sa garnison de cinq cens hommes dans le château avantageusement situé sur une montagne. On ne croyoit pas qu'il pût y tenir long-tems. Mais, son courage animant ses soldats, il prolongea sa défense jusqu'au 26 d'Avril, qu'il se rendit, faute de vivres.

GLOGAW. (*siège de*) L'empereur Henri V, étant entré en Pologne, en 1109, vint mettre le siège devant Glogaw-sur-l'Oder. Cette ville étoit presque sans fortifications; mais le courage de ses habitans fut un rempart impénétrable à tous les efforts des Impériaux. Cependant, les machines ayant renversé la plus grande partie des murailles, les assiégés, qui craignoient d'être emportés d'assaut, demanderent à capituler, & promirent de se rendre, si, dans cinq jours, Boleslas III, leur prince, ne venoit les secourir, avec une armée assez forte pour tenir la campagne, & combattre celle de l'empereur. Pour sûreté de leur parole, ils donnerent en ôtages les plus jeunes de leurs enfans. Aussi-tôt ils instruisent Boleslas de ce traité, & le conjurent de venir délivrer des sujets fidèles. Ce prince rassembloit ses troupes; mais le délai étoit si court, que la place ne pouvoit man-

de l'armée, de

Janvier 1742, l'assaut, qui com-
présenta de-
du comté de
toutes parts. Le
capituler, &
cinq cens hom-
meusement situé
n'avoit pas qu'il
son courage
gagna sa défense
dit, faute de

empereur Hen-
ri, en 1109,
Glogaw-sur-l'O-
sans fortifica-
habitans fut un
les efforts des
machines ayant
les murailles,
être emportés
er, & promi-
cinq jours, Bo-
t les secourir,
tenir la cam-
pagnie. Pour
erent en ôta-
sans. Aussi-tôt
té, & le con-
s fidèles. Ce
mais le délai
pouvoit man-

quer de se rendre, avant qu'il pût se montrer. Il les engage à rompre ce traité; à profiter de la trêve, pour relever leurs remparts; à sacrifier même à la patrie, s'il est nécessaire, leurs ôtages & leurs vies, plutôt que de subir le joug d'un ennemi superbe. Dociles à ces ordres, ils creusent des fossés derrière les brèches; ils élevent des parapets; ils établissent des redoutes: par-tout ils font de larges coupures. Les femmes, oubliant leur foiblesse, signalent leur zèle héroïque, & partagent les plus rudes travaux avec les hommes les plus robustes. Tout devient soldat, sans distinction d'âge, de sexe, de condition. Tous les bras s'arment pour venger le bien public. Le cinquième jour arrive. L'empereur se présente à la tête de ses troupes. Il croyoit entrer dans la ville: on le reçoit en ennemi. Dans l'instant, on monte à l'assaut avec fureur. Tout-à-coup on se voit arrêté par les fortifications nouvelles. On n'ose franchir ces fossés profonds; on craint d'attaquer ces redoutes; on recule: les assiégés poursuivent les fuyards, & en font un horrible carnage. Henri fait sonner la retraite; &, plein de colere, il ordonne, bientôt après, une nouvelle attaque. Pour cette fois, il crut avoir trouvé un moyen infallible de se rendre maître de Glogaw, & de se venger de ses perfides habitans, sans risquer ses soldats. Il fit mettre au premier rang les ôtages qu'il avoit entre ses mains. Il croyoit que la nature arrêteroit les bras des peres de ces malheureux enfans. Sa cruelle prudence fut trompée. L'amour de la patrie triompha de la tendresse paternelle. Ces gé-

néreux citoyens immolèrent ce qu'ils avoient de plus cher, pour porter leurs coups jusques dans le sein de l'ennemi. Jamais attaque ne fut mieux soutenue. Les femmes en partagerent la gloire. Elles encourageoient leurs époux, & jettoient sur les assaillans une grêle de pierres, un torrent de poix ardente. Les Impériaux furent repoussés de toutes parts; & leurs assauts, quoique souvent réitérés, furent toujours inutiles. Boleslas survint. L'empereur fut vaincu & obligé de prendre honteusement la fuite, dépouillé de toutes les marques de sa dignité.

GLOGAU. (*prise de*) Le 23 de Décembre 1740, le roi de Prusse, ayant appris que le grand Glogau, la plus forte place de toute la Silésie, étoit mal approvisionnée, & qu'il ne pouvoit pas tenir long-tems, se contenta de le faire bloquer par le prince Léopold d'Anhalt-Dessau. Ce général l'attaqua, l'épée à la main, la nuit du 8 au 9 de Mars 1741. Les troupes, s'étant avancées, à minuit, jusqu'au pied du glacis, franchirent les premières palissades; &, s'étant jettées dans le chemin couvert, elles en chasserent les ennemis. Cependant d'autres troupes, commandées pour l'attaquer, descendirent dans le fossé, malgré le grand feu des assiégés, & se préparèrent à attaquer le corps de la place. Le rempart étoit haut de trente-quatre pieds. Il geloit depuis plusieurs jours; & le chemin étoit fort glissant. Ces difficultés ne ralentirent pas l'ardeur des Prussiens. Le prince Léopold & le margrave Charles arriverent des premiers au haut de la courtine. Les troupes,

qu'ils avoient
coups jusques
ais attaque ne
es en partage-
geoient leurs
llans une grêle
ardente. Les
toutes parts ;
t réitérés, fu-
survint. L'em-
prendre hon-
de toutes les

3 de Décem-
ant appris que
orte place de
rovisionnée ,
ong-tems, se
e prince Léo-
éral l'attaqua ,
u 9 de Mars
ancées , à mi-
anchirent les
t jettées dans
chasserent les
pupes , com-
ndirent dans
s assiégés, &
s de la place.
quatre pieds.
& le chemin
ne rallenti-
prince Léo-
riverent des
Les troupes,

qui suivoient, s'emparèrent des deux bastions voisins. Léopold entreprit de forcer la porte du château ; mais, le général Rayski ayant été tué, les grenadiers, qui défendoient cette porte, se débänderent. Elle fut enfoncée, & le prince entra dans le château & dans la ville. Deux autres attaques furent aussi heureuses ; en sorte que les têtes de toutes les colonnes arrivèrent en même tems dans la place. La consternation étoit si grande parmi les assiégés, que quatre grenadiers, qui avoient été des derniers à monter sur le rempart, s'étant présentés à la gorge d'un bastion qui étoit défendu par un capitaine & cinquante-deux soldats, & leur ayant crié hardiment de mettre bas les armes, ceux-ci se rendirent prisonniers de guerre, & restèrent à la garde de trois des grenadiers, tandis que le quatrieme alla promptement chercher du secours. La garnison étoit de mille hommes, avec vingt-huit officiers & l'état-major. Elle fut faite prisonniere de guerre. La ville ne fut point mise au pillage ; & les vainqueurs n'eurent que neuf hommes tués & trente-huit blessés.

GOMÉRA. (*attaque de la*) Une petite escadre Angloise, commandée par le chevalier Windham, rodoit, en 1743, aux environs des isles Canaries. Elle osa attaquer la Goméra, l'une des principales villes de ces contrées. On vit, en cette occasion, jusqu'où les Anglois sçavoient porter leur audace & leur fierté. Le chevalier, qui les conduisoit, envoya cette sommation singuliere au gouverneur de la place : « Charles Windham, par la grace de Dieu, capitaine-commandant

» de trois vaisseaux de guerre, &c. . . de-
 » mande au gouverneur de la Goméra la pos-
 » session de sa ville & de ses forts, faute de
 » quoi, il va les renverser, les réduire en cen-
 » dres, le faire pendre, & passer la garnison &
 » les habitans au fil de l'épée.» L'Espagnol,
 homme de bon sens & de courage, se con-
 tenta de faire cette réponse: « Diego Bueno,
 » Catholique Romain, commandant de cette
 » isle, baise les mains au seigneur comman-
 » dant chevalier Windham, & répond à ses
 » propositions, que, pour ma patrie, pour
 » ma loi & pour mon roi, je perdrai la vie;
 » qu'ainsi le plus fort sera victorieux. Dieu
 » vous garde.» Les effets suivirent de près la
 menace. Le feu du canon & de la mousque-
 terie fit un grand carnage des troupes qui
 avoient débarqué. Elles n'eurent rien de mieux
 à faire, que de regagner au plus vite leurs
 vaisseaux qui eux-mêmes étoient exposés au
 grand feu de la place, & qui couroient risque
 d'être coulés à fond. Le téméraire Windham
 fut assez heureux pour n'être ni du nombre
 des morts, ni de celui des blessés. Il remit
 promptement en mer, n'emportant que la
 honte de son extravagance.

GOMPHI. (*prise de*) Cette ville de Thes-
 salie osa fermer ses portes à César. Ce géné-
 ral, outré d'indignation, fit livrer l'assaut avec
 tant de vigueur, qu'il emporta la place, avant
 le soir, & l'abandonna au pillage. Les vain-
 queurs y trouverent toutes sortes de provi-
 sions, & sur-tout du vin en abondance. De-
 puis long-tems, ils vivoient fort mal & fort
 à l'étroit. Ils se dédommagerent de ce long

jeûné, & burent avec excès, sur-tout les Germains. Cette débauche, en remuant les humeurs de ces corps naturellement robustes & vigoureux, rétablit leur santé notablement affoiblie par les maux qu'ils avoient soufferts; & ce qui auroit tué des hommes délicats, rendit à ces vieux soldats toutes leurs forces. Appien rapporte qu'une maison de Gomphi présenta à ceux qui y entrèrent un spectacle bien tragique; vingt corps morts de vénérables vieillards, étendus par terre, comme dans un assoupissement d'yvresse, ayant chacun sa coupe à côté de soi: un seul paroissoit assis sur un siège, tenant encore la coupe à la main; c'étoit le médecin, qui, après avoir préparé aux autres le poison, l'avoit pris lui-même à son tour. La crainte des maux affreux, qui accompagnent le sac d'une ville prise d'affaut, avoit opéré ce funeste désespoir. *An de Rome 704.*

GONDELOUR. (*prise de*) Le trop célèbre M. de Lally, ayant été nommé gouverneur des Indes Françaises, donna d'abord une grande opinion de son courage; & ses premières expéditions furent pour les Anglois des coups terribles. La ville de Gondelour incommodoit beaucoup, par son voisinage, les possessions Françaises. Il en fit le siège, en 1759. Les attaques furent poussées avec tant de vigueur, qu'en peu de jours la place ouvrit ses portes, & la garnison se rendit prisonnière.

GORDION. (*prise de*) Alexandre, étant entré dans la Phrygie, attaqua & prit la ville de Gordion qui en étoit la capitale. Il voulut

voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. L'oracle promettoit l'Empire de l'Asie à celui qui pourroit le délier. Alexandre, avide de toute espèce de gloire, essaya vainement de le faire. Alors, prenant son épée : « Il n'importe, dit-il, comment » on le dénoue ; » & il le coupa. De cette manière, il éluda ou accomplit l'oracle, dit Quinte-Curce. *An du monde 3671.*

GORG. (*bataille de*) Pérose, roi des Perses, enfermé dans des défilés par Achanouar, roi des Huns Nephtalites, avoit été forcé de conclure un traité par lequel il reconnoissoit ce prince pour son Souverain. Mais à peine fut-il sorti d'entre les mains de ses ennemis, qu'il oublia ses sermens pour songer à la vengeance. Les Huns lui envoyèrent des députés pour le sommer de tenir ses promesses. Le Barbare, sans respect pour le droit des gens, les fit massacrer impitoyablement, & se mit en campagne à la tête de ses troupes. Les principaux seigneurs d'entre les Huns, apprenant sa marche, allèrent en grand tumulte trouver leur prince, lui reprochant de se laisser jouer par un ennemi perfide. Quelques-uns même osèrent l'accuser de s'entendre avec les Perses, pour la perte de sa nation. « Eh ! qu'avez-vous donc perdu » jusqu'à ce jour, leur dit froidement Achanouar ? » . . . Le tems, s'écrierent-ils ! c'est » le tems qui décide des succès. » Le Roi retint cette fougue, & chercha tous les moyens de surprendre son ennemi. Il sçavoit que Pérose ne pouvoit entrer dans son pays, que par une grande plaine, nommée *Gorgo*, bordée
à

à droite & à gauche, de montagnes escarpées. Il envoya secrettement un grand nombre de pionniers, pour couper d'un profond & large fossé toute la largeur de cette plaine, laissant seulement au milieu le passage de dix cavaliers de front. On couvrit ensuite ce fossé de branchages, & d'une légère couche de terre. Lorsqu'il apprit que Pérose entroit dans la plaine de Gorgo, première ville des Huns du côté de la Perse, il fit marcher ses bataillons. Quand l'armée fut arrivée au lieu où le traité avoit été juré, il brûla de l'encens, suppliant le Ciel de se déclarer contre les parjures. Un cavalier portoit au bout d'une pique, à la tête des troupes, l'original du traité & les objets sacrés sur lesquels Pérose avoit prêté le serment. A la suite de cet étendard, l'armée marchoit en bon ordre. Le Roi fit faire halte à quelque distance de la tranchée; & alors il instruisit les siens de son stratagème. Il donna ordre à quelques escadrons de défilier dans la plaine au-delà du fossé, pour attirer l'ennemi; de prendre la fuite dès qu'ils le verroient approcher, & d'observer surtout de bien enfilier le sentier, en ne marchant que sur dix de front. L'ordre s'exécute. Les Perses les poursuivent, sans soupçonner aucun piège. Leur ardeur les emporte. Tout-à-coup la terre se dérobe sous leurs pieds. Ils se précipitent dans le fossé, hommes & chevaux. Les rangs fondent & disparaissent. Ils s'écrasent: ils se percent mutuellement, & ne s'aperçoivent de leur chute, que lorsqu'enterrés dans cet abyme, brisés, fracassés, entassés les uns sur les autres, ils se sentent

arracher ce qui leur reste de vie par les traits qui pleuvent sur eux, par les pierres énormes dont on les accable, & qui achevent de combler ce vaste sépulcre. Pérose y périt avec trente de ses fils. On perdit alors la plus belle perle qui fût connue dans l'univers. Elle servoit de pendant d'oreille à Pérose, suivant l'usage des rois de Perse. On la chercha vainement pendant plusieurs jours. Cette horrible défaite, arrivée l'an 485, fit sur l'esprit des Perses une impression si vive, qu'on défendit, par une loi solennelle, de jamais poursuivre les ennemis dans leur pays, même après la victoire la plus complete. Que ne proscrivoit-on le parjure & la perfidie par une première loi ? cette seconde eût été inutile.

GORGONES. (*défaite des*) On réunira sous ce titre tous les exploits de Persée, l'un des premiers & des plus illustres héros de la Grèce. Grand capitaine, il connoissoit toutes les ruses de la guerre ; soldat intrépide, jamais l'ennemi le plus terrible ne put effrayer son courage. La prudence dirigeoit sa bravoure. Sage dans ses projets, prompt à les exécuter, sa présence subite & la terreur de son nom étonnoient, déconcertoient ses ennemis, & les rendoient comme immobiles.

Selon la fable, Polydecte, roi de l'isle de Sérîphe, pour se débarrasser avec honneur de Persée qu'il avoit élevé, lui persuada d'aller faire la guerre aux Gorgones. C'étoient trois sœurs appellées *Méduse*, *Sthéno* & *Euryale*. Elles régnoient dans les isles Gorgades, voisines du Cap-Verd, & possédoient des thrésors immenses. Elles n'avoient pour

par les traits
 res énormes
 ent de com-
 périt avec
 la plus belle
 rs. Elle ser-
 ose, suivant
 chercha vai-
 Cette hor-
 it sur l'esprit
 e, qu'on dé-
 , de jamais
 pays, même
 te. Que ne
 fidie par une
 été inutile.
 On réunira
 Persée, l'un
 s héros de la
 oissoit toutes
 trépide, ja-
 e put effrayer
 geoit sa bra-
 prompt à les
 la terreur de
 oient ses en-
 e immobiles.
 i de l'isle de
 vec honneur
 ersuada d'al-
 es. C'étoient
 thèno & Eu-
 isles Gorga-
 possédoient
 avoient pour

elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient tour-à-tour. Leurs mains étoient d'airain, & leurs cheveux hérissés de serpens. Leur aspect étoit si effroyable, que tous ceux qui les appercevoient étoient transformés en rochers. Notre héros voulut délivrer la terre de ces monstres terribles. Une entreprise si généreuse méritoit bien la protection des dieux : aussi s'empressèrent-ils de la séconder. Minerve fit présent à Persée de son miroir ; & ce meuble précieux de la toilette de la déesse lui servit de bouclier. Mercure lui attacha des ailes aux pieds & à la tête. Vulcain lui forgea un cimenterre auquel rien ne pouvoit résister. La tête de Méduse fut tranchée d'un seul coup, & de son sang naquit le fameux cheval Pégase, si souvent invoqué par les poètes. Persée porta depuis cette tête avec lui dans toutes ses expéditions ; & ce glorieux monument de sa victoire lui servit à pétrifier ses ennemis. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard des habitans de l'isle de Sérîphe, qu'il changea en rochers. Ce premier triomphe fut le prélude d'une infinité d'autres exploits aussi mémorables. Il passoit par la Mauritanie : Atlas, roi du pays, refusa de le recevoir. Persée, pour le punir de son peu de courtoisie, lui montra la tête du monstre ; & l'incivil Atlas, étonné, interdit à la vue des serpens affreux dont elle étoit environnée, fut changé en montagne. Ensuite il enleva les pommes d'or, qu'un énorme dragon gardoit dans le jardin des Hespérides. Enfin il mit le comble à ses hauts faits, en domptant le monstre marin, auquel la belle Andromède

étoit exposée toute nue. Voilà ce que dit la fable. Sous ces fictions ingénieuses, la vérité se montre. Le miroir de Persée, c'est la prudence; ses ailes, c'est son activité, ou, si l'on veut, c'est le vaisseau qui le transporta dans le pays des Gorgones; son redoutable & divin coutelas, c'est sa valeur victorieuse. Cet oeil, cette dent unique donnée aux trois sœurs, marque leur grande concorde. La tête de Méduse, coupée d'un seul coup, ce sont les richesses de cette Mégère, enlevées dès la première bataille. Atlas pétrifié n'est qu'un prince vaincu par le héros, & poursuivi dans les montagnes où il périt. Persée se montra dans le monde vers l'an 1348 avant Jesus-Christ.

GORLITZ. (*prise de*) En 1745, le roi de Prusse, s'étant avancé vers les frontières de la Bohême & de la Silésie, voulut faire la conquête de Gorlitz, capitale de la haute Lusace. Le 24 de Novembre, lorsqu'il se présenta devant cette ville, la terreur de ses armes, qui l'avoit devancé, en avoit déjà chassé la garnison Autrichienne. Il y entra sans résistance. Il y trouva des magasins immenses, avec une grande quantité d'équipages que les ennemis avoient laissés, pour n'en être pas embarrassés dans leur retraite.

GOTTINGEN. (*siège de*) En 1760, le maréchal-duc de Broglie mit le comble à ses habiles manœuvres par le siège de Gottingen qu'il emporta presque sans effort. Cette place, qui est de l'électorat d'Hanovre, tenoit fort au cœur du prince Ferdinand. C'étoit assez qu'il eût vu les François envahir la Hesse;

mais il ne pouvoit se consoler d'avoir laissé entamer les domaines du monarque Britannique. Cette considération le porta à redoubler ses soins pour rentrer dans la ville. Il résolut de la bloquer ; & il la serra de si près, qu'il y avoit à présumer que la garnison devoit se rendre, faute de vivres. Il fut trompé dans ses espérances. M. de Broglie trouva le moyen de faire passer sous ses yeux deux grands convois qui entrèrent dans Gottingen. La rigueur de la saison se faisant sentir de plus en plus chaque jour, les ordres furent donnés aux troupes, qui formoient le blocus, de se replier & d'entrer en quartiers d'hiver. Ainsi les François, pendant cette campagne, eurent la gloire de conquérir toute la Hesse, en obligeant le général Hanovrien de rétrograder en leur présence, & de faire échouer toutes ses entreprises, quoique conduites avec une habileté à laquelle on ne peut refuser les plus grands éloges.

GOVERNO. (*journal de*) L'an 1526 ; une armée considérable d'Allemands entra en Italie, pour combattre les troupes de la Ligue nouvellement conclue entre le pape, François I, les Vénitiens & les Florentins, pour arrêter l'ambition de Charles-Quint. Elle étoit commandée par George Franisberg, général fameux par sa valeur, mais si plein de lui-même, qu'à chaque pas il tiroit de son sein un cordeau d'or, avec lequel il vouloit, disoit-il, enchaîner le saint pere. Il en avoit d'autres, de soie cramoisie, à l'arçon de sa selle, destinés pour les cardinaux. Aux ap-

des Puissances liguées prirent conseil entr'eux. Jean de Médicis, le plus illustre & le meilleur capitaine de toute l'Italie, fut d'avis de n'en point venir à un combat, mais de harceler les Allemands par des escarmouches continuelles, & de les consumer ainsi peu-à-peu. Il exécuta lui-même ce qu'il conseilloit avec tant de prudence. Ayant joint les ennemis dans le Mantouan, il leur fit tant de mal & leur inspira tant de crainte, qu'ils l'appelloient en leur langue *le grand Diable*. Enfin il vint à bout de les enfermer dans le parc de Governo, lieu très-fort, mais où ils se voyoient réduits à mourir de faim, s'ils s'obstinoient à y demeurer. Dans cette extrémité, ils reçurent, de la part du duc de Ferraré, un secours de plusieurs barques chargées de vivres, dans l'une desquelles étoient cachées trois pièces d'artillerie. La première de ces trois pièces partit d'elle-même, & atteignit à la jambe Jean de Médicis qui se retiroit, vers la nuit, dans son camp, se regardant déjà comme victorieux. Cet illustre guerrier mourut de sa blessure, & délivra les ennemis de la plus vive terreur. Ses troupes, dont il étoit adoré, furent si consternées de sa perte, qu'elles prirent le deuil, & furent appelées *les Bandes noires*.

GOVERNULO. (prise de) Après la victoire & la conquête de Luzara, & la reddition de Guastalla, en 1702, le duc de Vendôme fit assiéger Governolo, ville du duché de Mantoué, que sa situation sur le Mincio & ses fortifications rendoient importante. Cette place soutint, durant cinq jours, les terribles

attaques des François. Le fixieme, épuisée par les efforts qu'elle avoit faits pour se défendre, elle se soumit au vainqueur, sans oser attendre plus long tems que le prince Eugène vînt la secourir.

GRAMPIUS. (*journée du Mont*.) Elle fut fatale à la liberté des habitans de la grande Bretagne, qui y furent vaincus par Agricola, malgré les efforts qu'ils firent, sous la conduite de Galgacus, leur chef. Le général Romain soumit entièrement l'isle, dont il fit le tour, par le nord, avec sa flotte, l'an 84 de Jesus-Christ.

GRANDE-VILLE. (*prise de la*) C'étoit le nom d'une des plus fortes places de la domination de Carthage. Les troupes de cette république tenoient Syracuse assiégée. Agathocle, qui s'en étoit fait tyran, conçut pour la délivrer le plus grand & le plus hardi de tous les projets. Il partit avec une petite flotte, mais montée par des gens déterminés, & cingla vers l'Afrique. A peine fut-il débarqué, qu'il fit brûler les vaisseaux, pour imposer à ses soldats la nécessité de vaincre ou de mourir. Après quelques jours de route, après avoir encouragé ses troupes par un riche butin, il les mena vers la Grande-Ville. Les citoyens, surpris & déconcertés, ne firent pas beaucoup de résistance, & ouvrirent au tyran le chemin de la capitale. L'alarme y fut telle, qu'on crut aussi-tôt que les armées de la république avoient été défaites, & la flotte entièrement dissipée. On marcha cependant à la rencontre des Grecs qui remporterent encore la victoire. Ce qu'Agathocle

avoit prévu arriva. Les Carthaginois désespérés leverent le siège de Syracuse, pour aller au secours de leur patrie. *An du monde 3686.*

GRANIQUE. (*journée du*) Alexandre le Grand, ayant résolu de faire la guerre aux Perses, & de venger les injures faites à la Grèce par le Grand-Roi, s'avança dans les terres de cet Empire, & se disposa à passer le Granique, riviere de Phrygie. Darius l'attendoit à l'autre bord avec une armée de cent mille hommes de pied, & de dix mille chevaux. Le roi de Macédoine, sans s'effrayer de ce nombre, ranime la confiance de ses troupes, & leur ordonne de dîner amplement, parce qu'elles souperont, le lendemain, aux dépens de l'ennemi; puis, prenant ses armes, il se met à la tête des plus braves, & se jette le premier dans l'eau. Bientôt il est suivi du reste de l'armée excitée par l'intrépidité de son prince. Les Perses étonnés reculent & se dissipent. Alexandre les poursuit, l'épée dans les reins. Mais, tandis qu'il se livre à l'impétuosité de son courage, Spithobate, genre de Darius & Satrape de l'Ionie, pique vers lui; l'attaque, & lui porte un coup qui le blesse légèrement. Alexandre se retourne, & le tue. Rosacès, frere du Satrape, se met en devoir de venger sa mort; & , prenant de côté le roi de Macédoine, il lui décharge sa hache sur la tête; fend son bouclier, & pénétre jusqu'à ses cheveux. Il alloit redoubler. Clitus, d'un coup de sabre, lui coupe la main, & sauve la vie à son maître. Ce péril du roi enflamma de colere les Macédoniens. Ils se jetterent avec fureur sur les ennemis, & rem-

portèrent, après bien des efforts, une victoire glorieuse. Vingt mille hommes de pied, & deux mille cinq cens chevaux restèrent sur la place, du côté des Barbares; & les vainqueurs ne perdirent que deux cens hommes.

An du monde 3670, & 334 avant J. C.

GRANSON. (*bataille de*) Charles le Hardi, duc de Bourgogne, vouloit soumettre la Suisse, pour s'assurer un passage libre en Italie. Il s'avance vers Grançon, petite ville située sur le lac de Neuschâtel, défendue par cinq cens Suisses seulement; en forme le siège, & la prend à discrétion, après une vigoureuse résistance. Quatre cens soldats de la garnison furent pendus aux arbres voisins, & les autres noyés dans le lac. Cependant une armée de Suisses voloit au secours de la place. On le dit à Charles: « Ils ne sont pas si fous, répondit-il; » & il continua sa marche. La principale force de son armée consistoit en cavalerie. Il devoit par conséquent choisir les plaines; mais, plein de mépris pour les Suisses, son orgueilleuse présomption l'engagea dans des défilés. Bientôt il reconnut sa faute. Les Suisses arrivent, attaquent, enfoncent & renversent le premier corps où Charles combattoit en personne. Le second prend la fuite. Les vainqueurs le poursuivent, l'accablent, le taillent en pièces, le dissipent. La déroute est générale. Charles lui-même prend la fuite, avec son fou, qui crioit, en courant après lui: « Monseigneur, nous voilà bien anniballés. » L'artillerie, les équipages, la vaisselle & le thrésor du Duc restèrent au pouvoir des Suisses. Ces vaillans Républicains, bien dif-

férens alors de ce qu'ils font aujourd'hui, connoissoient si peu le prix d'un si riche butin, qu'ils déchirèrent les tentes les plus précieuses pour s'en faire des habits. L'argenterie du Duc fut prise pour de l'étain, & vendue pour peu de chose. Un soldat, ayant trouvé le gros diamant du prince vaincu, enfermé dans un étui, le prit pour un morceau de verre, & ne daigna pas d'abord le ramasser. Il s'en repentit, un moment après; le mit dans sa poche, & le donna à un prêtre pour un florin. Celui-ci le céda pour trois livres. Cependant c'est aujourd'hui le second diamant de la couronne; & les connoisseurs l'estiment cent quatre-vingt mille livres.

Sur le champ, les vainqueurs attaquèrent Grançon, & l'emportèrent d'assaut. Leurs malheureux compatriotes, victimes de leur foiblesse, furent détachés des arbres où les avoit fait expirer la cruauté du duc de Bourgogne. Un pareil nombre de Bourguignons prirent leur place, & expirèrent, par une fin déplorable, l'inhumanité de leur prince. *L'an 1476.*

GRASSE. (*attaque de*) A la fin de l'année 1746, les Autrichiens & les Piémontois, ayant passé le Var, entrèrent en Provence, sous la conduite du général Brown, & se présentèrent devant Grasse, ou Grace, ville qu'un commerce paisible avoit rendue très-florissante. Au premier coup de canon, les bourgeois, qui n'étoient pas guerriers, capitulerent, & l'ennemi exigea une contribution de soixante mille livres; somme considérable pour cette petite ville, & qui eût sans doute appauvri ses habitans, si elle n'eût trouvé une

ressource dans la charité peu commune de M. de Surian, son évêque. Ce prélat, digne des premiers siècles de l'Eglise, digne du beau nom de Pasteur, racheta son troupeau, en payant généreusement pour lui la somme demandée.

GRAVE. (*siège de*) Le comte Charles de Mansfeld, ayant reçu ordre du prince de Parme de bloquer avec un gros corps de troupes cette forte ville, défendue d'un côté par la Meuse, & de l'autre par une enceinte bien fortifiée, commença ses opérations, vers le 1^{er} d'Avril 1586. Bientôt on accourut de tous côtés au secours de la place. Le 16 d'Avril, il y eut un sanglant combat entre les Anglois qui vouloient pénétrer dans la ville par la grande digue qui s'étend le long de la Meuse, & les Espagnols qui s'opposèrent à ce dessein. Ces derniers furent mis en déroute, & perdirent sept capitaines, divers autres officiers, & plus de deux cens soldats. Cependant ils restèrent en possession de la digue. Le prince de Parme, piqué de cet échec, rassembla de plus grandes forces, & vint lui-même au siège. On établit, en peu de jours, deux batteries de douze pièces de canon chacune. La première, qui étoit de l'autre côté de la Meuse, tiroit sur la partie de la ville qui regardoit la riviere. La seconde la battoit en ruine, du côté de la campagne, & étoit dirigée sur un ouvrage flanqué, qui étoit la meilleure défense des ennemis. Néanmoins la place pouvoit tenir long-tems. Déjà le comte de Leicester, qui commandoit les troupes Angloises envoyées par Elizabeth, & qui s'étoit

rendu à Arnheim, ville voisine de Grave; donnoit aux assiégés les meilleures espérances, quand le baron de Hémert, Anglois, gouverneur de la ville, proposa de capituler. Le prince de Parme, pour récompenser sa trahison, lui accorda les conditions les plus honorables; mais Leicester punit le lâche comme il le méritoit, en lui faisant trancher la tête.

Le 18 de Juillet 1602, Grave fut encore investie par le prince Maurice; elle ne se défendit pas mieux. On essaya inutilement de la secourir. Les Royalistes, après bien des tentatives, furent battus, & les assiégés obligés de se rendre, le 20 de Septembre.

GRÉBENSTEIN. (*combat de*) Le 24 de Juin 1762, les maréchaux d'Estrées & de Soubise, généraux de l'armée Françoisse en Allemagne, furent attaqués & battus par le prince Ferdinand, chef des troupes alliées, près de Grébenstein & de Villemstadt. Les Grenadiers de France, les Grenadiers Royaux & le régiment d'Aquitaine furent très-maltraités dans cette journée malheureuse, où les vaincus virent emmener près de deux mille prisonniers, sans oser les défendre.

GRENADE. (*siège de*) Ferdinand V; roi d'Aragon, époux de la fameuse Isabelle, se présenta, le 9 de Mai 1491, devant la ville de Grenade, avec une armée de quarante mille hommes de pied & de dix mille hommes de cavalerie, presque tous chevaliers. Grenade étoit alors la ville la plus peuplée, la plus riche & la plus belle de toute l'Espagne. Située dans une plaine de quinze lieues couverte de sources & de ruisseaux qui la fer-

tilisoient , on regardoit cette heureuse capitale comme le lieu le plus frais , le plus sain , le plus délicieux & le plus abondant de l'Europe. Aussi les Grenadins se vantoient-ils que le paradis étoit placé sur leur zénith. Bâtie sur deux collines , au milieu desquelles coule la petite riviere du Darro , elle étoit environnée d'une double enceinte de murailles élevées , fortifiées , de distance en distance , par mille trente tours , & présentoit un front redoutable. Le côté de la ville , qui regardoit la plaine , comme le plus exposé , étoit celui où il y avoit le plus d'ouvrages : ce n'étoient que fortifications entassées les unes sur les autres , & que batteries qui en rendoient l'accès impraticable. Sur le sommet des deux collines , s'élevoient deux citadelles , appelées *l'Alhambra* & *l'Albaycin*. La premiere & la plus grande contenoit dans son enceinte le palais des rois Maures : c'étoit , sans contredit , le plus bel édifice & le plus fortifié de l'univers. Il étoit si vaste , qu'il sembloit former une seconde ville. L'Albaycin étoit moins grand , mais aussi fortifié , & séparé par une épaisse muraille du reste de la place. Une armée de trente mille Maures , commandée par le roi Abou-Abdollah , nommé par les Chrétiens *Boabdil* , une multitude innombrable de citoyens guerriers , & d'immenses magasins de vivres & de munitions , sembloient rendre Grenade inexpugnable. Ferdinand ne l'attaqua point suivant les règles ordinaires. Point de lignes , point de tranchées , point d'artillerie. Il environna son camp de murs & d'ouvrages ; & son unique soin fut d'affa-

mer la place. Il se faisoit de tous les passages; Il détacha divers corps de troupes qui brûlerent les moissons, arracherent les arbres, & changerent en un instant ce séjour délicieux en un désert sec & aride. Différens partis de Maures parurent dans la plaine, & voulurent s'opposer aux ravages que faisoient les Chrétiens. L'espace entre le camp & la ville étoit un champ de bataille où l'on en venoit, tous les jours, aux mains, avec différens succès. Les chevaliers, de part & d'autre, faisoient des prodiges de valeur; mais la garnison, toujours repoussée dans ses fréquentes sorties, périculoit en détail. Le siège, ou plutôt le blocus, duroit depuis plusieurs mois, & les Maures se flatoient que l'approche de l'hyver obligeroit les Chrétiens à se retirer; mais ils se tromperent. Isabelle se rendit au camp, & vint animer par sa présence le courage constant de son époux. Pendant la nuit, le feu prit à la tente de cette princesse, & se communiqua si loin, que le camp parut entièrement embrasé. Le Roi sortit en chemise, l'épée à la main, craignant une surprise des ennemis; & , pendant qu'on éteignoit les flammes, le duc de Cadix rangea une partie des troupes en bataille, pour tenir en respect les Maures qui n'oseroient profiter de cet accident. Pour se garantir de nouveaux malheurs, on construisit dans le camp, par le conseil de la reine, une quantité de maisons à l'épreuve du feu. On bâtit une ville pour en prendre une autre. Cet ouvrage immense fut commencé & achevé en moins de soixante jours. Le camp des Chrétiens, changé tout-à-coup en une place

fer
pro
cou
qu
tilla
tir.
l'hy
pre
les
nan
jou
occ
cha
ren
jou
fidè
tit,
thré
n'os
résé
sujé
en
plif
des
de
à c
traie
» I
» d
» d
» v
» t
rem
Ab
que

fermée de murailles , & défendue par un fossé profond , fut appellé *Santa-Fé* , & fit perdre courage aux-Maures , qui virent avec douleur que rien n'étoit capable de rebuter les Castillans. La famine commençoit à se faire sentir. Elle augmenta bientôt par la rigueur de l'hiver. Enfin , privés de tous secours , & pressés de plus en plus par ce terrible fléau , les assiégés envoyèrent des députés à Ferdinand. Ils en obtinrent une trêve de soixante jours. Abou-Abdollah s'attendoit à quelque occasion de vaincre ou de mourir. Il la chercha , sans la trouver. Les maux augmentèrent ; l'espérance s'éteignit : il fallut subir un joug détesté. Mais à peine ce monarque infidèle eut-il signé le traité , qu'il s'en repentit , & ne put soutenir l'idée de descendre du trône , sans entrer en fureur. Cependant il n'osa remuer. Les gens de guerre paroissoient résolus de périr , plutôt que de devenir les sujets des Chrétiens. Les habitans couroient en foule aux tombeaux de leurs ancêtres ; remplissoient les mosquées , & imploroient , avec des cris lamentables , le secours de Dieu & de Mahomet. Un Alfaqui fanatique se met à courir dans les rues , pour faire rompre le traité , criant : « Citoyens , vous êtes trahis. » Le roi & tous les grands sont Chrétiens dans le cœur : armez-vous de courage & d'espérance , Dieu & Mahomet vous sauveront par mon bras ; égorgeons les traitres. » Vingt mille hommes le suivent , & remplissent Grenade de trouble & d'effroi. Abou-Abdollah eut besoin de toute son éloquence pour ramener le calme. Il harangua ,

les larmes aux yeux , & prouva , d'une manière convaincante , que le seul parti qu'on eût à prendre , étoit de se conformer à la capitulation ; mais , en même tems , dans la crainte d'être la victime de la douleur & du désespoir de ses sujets , il se hâta de livrer tous les forts , & passa dans le camp des vainqueurs. Ferdinand ne lui permit pas de descendre de cheval. Il le traita , pour la dernière fois , en Souverain , & l'embrassa. Pendant cette entrevue , les Castillans arboroiert l'étendard de la croix & celui de Castille sur les citadelles de Grenade. Abou-Abdollah rentra comme simple particulier dans sa capitale , d'où il étoit sorti en roi. Ensuite il prit la route de l'Alpucharra , dont on lui avoit donné plusieurs places pour son apanage. Quand ce malheureux prince fut arrivé près du Padul , dans un endroit d'où l'on découvre , pour la dernière fois , la ville de Grenade , il se mit à contempler cette grande ville , dont les palais brilloient au loin. A cette vue , il s'écria , fondant en larmes : « O » Dieu tout-puissant ! » ... Tu fais bien de pleurer , lui dit la Sultane , sa mere , qui étoit » à ses côtés ; tu fais bien de pleurer , comme » une femme , ce que tu n'as pu défendre » comme un homme. »

La conquête de Grenade acheva celle de toute l'Espagne qui rentra sous la puissance des Chrétiens , après avoir resté sept cens quatre-vingt-deux ans sous la domination des Arabes.

GRODNO. (*prise de*) Charles XII, après avoir déthroné Auguste , & placé la couronne de

de Pologne sur la tête de Stanislas, après s'être enrichi des dépouilles de la Saxe, entra dans la Moscovie, à la tête de plus de quarante-trois mille hommes, & s'avança vers Grodno, dans le mois de Janvier 1708. Le Czar étoit dans cette ville avec plus de deux mille hommes. A la nouvelle que les Suédois arrivent, ce prince se hâte de sortir par la porte du nord, tandis que Charles, qui avoit pris les devants avec six cens gardes, y entre par la porte qui est au midi. Peu de tems après, un transfuge vint apprendre au monarque Ruffien qu'il n'a quitté la place qu'à une poignée de soldats, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Aussi-tôt il détache quinze cens chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Ces cavaliers arriverent jusqu'à la première garde, sans être reconnus. Les trente soldats, qui la composoit, soutinrent, pendant un demi-quart d'heure, l'effort des Moscovites. Ils commençoient à plier, lorsque le Roi survint, & chassa l'ennemi. Toute l'armée le joignit ensuite, & acheva la victoire en poursuivant long-tems & en massacrant les sujets du Czar.

GROLL. (*siège de*) Cette ville du comté de Zutphen, située sur la petite riviere de Slinck, qui lui sert de défense dans la partie qu'elle arrose, avoit été prise par le prince Maurice, le 26 de Septembre 1597. Spinola voulut s'en rendre maître, en 1606; &, le 3 d'Août, il en commença l'attaque avec une vivacité étonnante. Il ne fallut que trois

S. & B. Tome II.

H

jours pour avancer la tranchée jusqu'au fossé de la demi-lune. On essaya de le passer ; & l'on en vint à bout , à l'aide de certains ponts de madriers couverts de toile , & soutenus par de petits tonneaux que l'ingénieur Targoné avoit inventés. La demi-lune tint pourtant pendant plusieurs jours , malgré cet avantage ; & il ne laissa pas d'en coûter bien du sang & de la peine pour l'emporter. Les assiégeans , s'étant rendus maîtres de cet ouvrage , s'attachèrent aussi-tôt au corps de la place. Leur artillerie étoit bien servie , & en ruina en peu de tems les fortifications. Les assiégés , après s'être défendus avec bravoure , ne crurent pas pouvoir soutenir plus long-tems l'attaque sans témérité , & se rendirent , le 14 d'Août. Le prince Maurice voulut reprendre cette place , au mois d'Octobre suivant. Mais l'approche de Spinola , qui vint lui présenter bataille , lui en fit lever le siège. Ce fut le dernier exploit de cette guerre fameuse , qui duroit depuis quarante-six ans. Les deux partis , également épuisés , songerent enfin à la paix ; & la république de Hollande , reconnue pour Etat libre & indépendant , consentit à traiter avec ses anciens tyrans.

GRONINGUE. (*sièges de*) 1. Cette ville , avec son gouverneur le comte de Renneberg , étoit rentrée sous l'obéissance de Philippe II , son souverain. Le prince d'Orange , à cette nouvelle , transporté de colere , assembla sur le champ une armée qu'il fit marcher contre Groningue , sous les ordres du comte d'Hohenloë. La place fut investie ; mais les commencemens de cette entreprise furent

traversés par tant de difficultés, que les assiégés se virent forcés de convertir le siège en un blocus qui dura quatre mois. Cependant le général des rebelles se flattoit du plus heureux succès; mais l'arrivée imprévue de Martin Schenck détruisit ses espérances. Ce capitaine, qui s'étoit élevé par son propre mérite, & qui ne devoit rien à la naissance, s'avança pour combattre Hohenloë. Celui-ci, qui craignoit de se mettre entre deux feux, ne jugea pas à propos de l'attendre sous les murs de la place. Il vint à sa rencontre, avec d'autant plus d'espoir de le battre, qu'il étoit supérieur en forces. Il se trompa dans son attente. L'action s'engagea. Il fut défait, après un combat sanglant. Le siège fut levé; & ce triomphe couvrit de gloire l'armée royale & son illustre chef, le brave Schenck. 1580.

2. Le mauvais succès d'Hohenloë n'empêcha point les Etats de faire de nouvelles tentatives sur Groningue. Le 22 de Mai 1594, le prince Maurice fut chargé de l'investir. Le premier soin de cet habile général fut d'environner ses quartiers de bonnes lignes de circonvallation & de contre-vallation, afin d'empêcher que les Royalistes ne forçassent ses retranchemens, pour secourir les assiégés. Bientôt il tourna ses efforts contre le corps de la place. Son artillerie étoit nombreuse: Il l'avoit dispersée autour de l'enceinte de la ville, pour la battre en plusieurs endroits. Les bourgeois, secondés par les troupes auxiliaires, faisoient la défense la plus courageuse. Ils avoient garni leurs murailles d'un grand nombre de pièces de canon, avec lesquelles ils

foudroyoient sans cesse le camp ennemi, & retardoient beaucoup les travaux du siège. Leurs sorties causoient encore plus de dommage aux assiégés; & il y en eut quelques-unes qui firent répandre beaucoup de sang de part & d'autre. Mais, les troupes de Maurice s'étant avancées jusqu'au fossé, ce général établit aussi-tôt ses batteries qu'il dirigea vers le ravelin de la porte située à l'orient de la ville. Les assiégés, pour le défendre, y monterent six pièces de gros canon. L'attaque & la résistance devinrent terribles. Les assiégeans firent une grande brèche, & livrerent l'assaut; mais ils furent repoussés. Maurice attache le mineur à la muraille; &, ne doutant pas que le ravelin ne soit bientôt renversé, il se prépare à donner un second assaut. Il ne fut pas plus heureux que le premier. Les Hollandois furent repoussés une seconde fois. Enfin, la mine étant parfaite, on y mit le feu. Les assiégés ayant feint alors de donner un troisième assaut, les assiégés accoururent pour s'y opposer; mais, les premiers s'étant aussi-tôt retirés, la mine creva dans l'instant même, & engloutit ceux qui s'étoient rendus sur le ravelin pour le défendre. Les Hollandois revinrent à la charge, & n'eurent pas de peine à se loger sur cet ouvrage. Cette perte, qui étoit d'une grande conséquence, répandit la consternation dans la ville. Le premier bourg-mestre, nommé *Van-Balen*, persuada aux bourgeois de se rendre. On se déterminâ donc à aller trouver Maurice. On convint avec ce prince, que la ville, & le pays dont elle est capitale, entreroient dans

la confédération, & se soumettoient aux loix générales de l'union des Provinces entr'elles, pour leur commune défense. Le traité fut bientôt fait. On permit à la garnison de sortir avec tous les honneurs de la guerre ; &, le 22 de Juillet, Maurice fit son entrée dans sa nouvelle conquête, avec tout l'appareil d'un triomphe militaire. L'accession de la ville & de la seigneurie de Groningue à l'union d'Utrecht consumma l'établissement de la république des Provinces-Unies. Il ne lui est survenu aucun changement essentiel à sa constitution depuis cette époque.

GROTKAU. (*prise de*) Le roi de Prusse, étant entré en Silésie, en 1740, attaqua Grotkau, capitale d'une principauté du même nom, & l'emporta sans beaucoup d'efforts, quoique cette ville fût bien fortifiée ; & avantageusement située dans une plaine, sur les bords de la Neifs. Il la conserva jusqu'au mois d'Avril de l'année suivante, que les Autrichiens la reprirent. Après la bataille de Mollwitz, les Prussiens s'en emparèrent encore, & en furent chassés une seconde fois. Enfin, le 8 de Septembre de la même année, Frédéric fit une dernière tentative pour y rentrer. Par son ordre, un détachement marcha vers Grotkau. Cinq cens Autrichiens, qui en formoient la garnison, l'abandonnerent ; & les Prussiens en prirent possession, ainsi que des magasins considérables qu'ils y trouverent.

GRUMANTE. (*journées de*) 1. Le consul Néron vint à Grumante, en Lucanie, à la tête d'une armée de quarante-deux mille hommes, pour attaquer Annibal. Entre le

camp des Romains & celui des Carthaginois ; étoit une plaine dominée par une colline toute découverte, & qui, ne paroissant point propre à des embûches, ne donna d'ombrage ni aux uns ni aux autres. Néron y fit passer un bon corps de troupes ; & , dès le grand matin , il rangea son armée en bataille. Annibal accepte le combat ; & , au premier signal , les Carthaginois se jettent sur les Romains avec plus d'impétuosité que d'ordre & de discipline. Il fallut reculer. Les soldats mis en embuscade acheverent la déroute. Plus de huit mille hommes restèrent sur la place. On fit sept cens prisonniers : on enleva neuf drapeaux ; & cette victoire considérable , surtout parce qu'elle étoit remportée sur Annibal, ne coûta que cinq cens hommes au Consul. *An de Rome 545.*

2. Grumante , pendant la guerre Sociale ; soutint un siège assez long , mais qui n'est mémorable que par l'action généreuse de deux esclaves. Voyant que la place étoit aux abois, ils se retirèrent dans le camp des Romains. A peine y avoit-il quelques jours qu'ils y étoient arrivés, que la ville fut emportée d'assaut, & livrée au pillage. Nos deux héros courent aussi-tôt à la maison de leur maîtresse ; la faisaient avec une sorte de violence, & l'emmenent , en la menaçant du geste & de la voix ; & , lorsqu'on leur demandoit qui elle étoit ? « C'est une barbare , répondoient-ils , » dont nous voulons nous venger. » Ils la firent ainsi sortir de la ville, & la conduisirent dans une retraite sûre , où ils la cachèrent avec grand soin ; puis , quand la fureur du solda

fut passée, & que tout fut calme dans la ville; ils l'y firent rentrer, prêts à lui obéir comme auparavant. Elle leur donna la liberté; récompense bien grande, à la vérité, mais fort au-dessous du bienfait qu'elle avoit reçu de ces dignes esclaves. *Vers l'an 90 avant J. C.*

GRUMBERG. (*bataille de*) Les armées de Prusse & de Hanovre pressoient vivement le siège de Marbourg & de Cassel; &, sans un prompt secours, ces deux villes alloient tomber au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal de Broglie voulut dégager ces places importantes, & dirigea son plan de manière à en rendre le succès immanquable. Le prince héréditaire de Brunswick avoit appuyé son corps d'armée entre Grumberg & Landsbach. Sa position étoit avantageuse; mais il n'étoit pas difficile de le déposter. Le Maréchal fit marcher vers Grumberg MM. de Stainville & de Clofen, chacun à la tête d'une division, pour attaquer les ennemis de droite & de gauche, tandis qu'il en feroit autant au centre. Dès que les Alliés eurent deviné son dessein, ils se réunirent au village d'Alzenheim, à côté de Grumberg, qui est couvert d'un étang & d'une multitude de ravins. Les Volontaires de l'armée filèrent, à pied, le long du bois; & le baron de Clofen tourna le village à droite, pendant qu'une brigade de dragons marchoit à la digue de l'étang, qui est sur la gauche.

Le 21 de Mars 1761, tout fut prêt pour le combat. La cavalerie Alliée, voyant que tout l'effort alloit tomber sur elle, voulut chercher un asyle dans les forêts voisines. Par ce mou-

vement, qu'une terreur soudaine avoit occasionné, elle découvrit son infanterie qui fut attaquée avec tant de vivacité & d'audace, qu'elle se vit entièrement rompue & mise en déroute. Ce corps battu se rétablit, dans la plaine, à la faveur de sa cavalerie qui fit ferme & repoussa celle des François. Ceux-ci, se trouvant soutenus à propos, revinrent à la charge, & attaquèrent avec la plus grande vigueur. Les Alliés ne purent résister à cette impétuosité : par-tout ils plierent. Les Volontaires & les Dragons se mirent à leur poursuite, & les menerent battant jusqu'au village de Burgmünden, où ils repassèrent l'Ohm en très-grande confusion, après avoir abandonné toute leur artillerie, & laissant au pouvoir du vainqueur dix-neuf drapeaux ou étendards, avec deux mille de leurs prisonniers de guerre.

Une brigade de l'armée du Maréchal avoit eu ordre de tourner le bois, & de se porter dans la plaine que les ennemis avoient à traverser pour arriver à Burgmünden. Si elle avoit pu exécuter ce mouvement, le corps entier du Prince héréditaire auroit été pris avec celui du général Lukner. Mais les mauvais chemins & l'inclémence de l'air sauvèrent les Alliés d'une catastrophe que toute l'habileté du prince Ferdinand auroit eu bien de la peine à réparer.

Les jours suivans, il y eut plusieurs autres escarmouches très-vives, qui presque toutes se passerent à l'avantage des François. Ils eurent le bonheur de reprendre tout ce qu'on leur avoit enlevé, & de s'emparer de beau-

coup de canons & d'équipages. Marbourg & Cassel se trouverent libres. Les Alliés avoient perdu beaucoup de monde à ces deux sièges ; & la famine, jointe au froid excessif, leur fut bien fatale. L'habileté des manœuvres & la justesse des mesures du Maréchal victorieux lui méritèrent des éloges de la part de ceux même qu'il avoit vaincus. Il fut mis en parallèle avec le viconte de Turenne ; & il eut l'honneur d'avoir le Roi pour panégyriste. C'est ainsi que s'exprime ce monarque, dans sa Lettre à l'archevêque de Paris, pour faire chanter le *Te Deum* : « Les talens, l'activité » & la fermeté de mon cousin le maréchal-duc de Broglie, & la valeur victorieuse de » mes troupes, ont confondu les desseins de » l'armée Alliée contre ma puissance. » Il est doux & glorieux de servir sous un prince qui sçait apprécier le mérite, & lui décerner les distinctions flatteuses qui lui sont dûes.

GUADELOUPPE. (*prise de la*) Le chef d'escadre Moore, qui avoit sous ses ordres neuf vaisseaux de ligne, fit voile, dès les premiers jours de Janvier 1759, pour la Guadeloupe ; & le 22, il parut devant cette île. Quoique le bourg de la Basse-Terre, qui en est le chef-lieu, fût si bien fortifié du côté de la mer, que, suivant l'opinion de l'ingénieur chargé de le reconnoître, il fût imprenable par cet endroit, le capitaine Anglois ne rabattit rien de sa première résolution. Il ordonna l'attaque ; & elle fut soutenue avec tant de vigueur, qu'après une canonnade de neuf heures consécutives, les batteries de la place n'opposèrent qu'un feu lent. La garnison, pour

n'être pas faite prisonniere de guerre, abandonna le fort, & se retira avec les habitans dans les montagnes de difficile accès. Ils n'y tinrent que pendant six semaines, au bout desquelles ils se rendirent à des conditions honorables. Le retard d'une heure seulement les auroit conservés dans la possession de l'isle. Il leur arrivoit un renfort de deux mille six cents hommes commandés par M. de Beauharnois; mais il n'en étoit plus tems. Les François respecterent leur capitulation. C'est la troisieme fois que les Anglois se rendent maîtres de la Guadeloupe: la premiere fut en 1691; & la seconde, en 1703.

GUASTALLA. (*sièges & bataille de*)

1. Après la bataille de Luzara, en 1702, le duc de Vendôme forma le siège de Guastalla, petite ville, mais digne, par la force de ses remparts & l'avantage de sa situation, d'avoir pour conquérant un petit-fils de Henri IV. La terreur des habitans & de la garnison fut si grande, qu'après quelques attaques, ils ouvrirent leurs portes, & se soumirent au général François.

2. En 1734, après la bataille de Parme, les troupes combinées de France & de Sardaigne projetterent la prise de Guastalla. Cette expédition demandoit & beaucoup de prudence, & une grande activité. Les Impériaux avoient dans la place douze cents hommes d'élite. Ils pouvoient faire une longue & terrible résistance: Toutes les démarches étoient perdues, si l'on étoit apperçu. Toutes les mesures furent si bien concertées, que les assaillans attaquoient la ville, avant même qu'on

eût été instruit de leur approche. La garnison étonnée n'osa se mettre en défense. Elle composa de bonne grace, & se rendit prisonniere de guerre. Le premier usage que les Alliés firent de leur victoire fut de fortifier leur conquête, & de la mettre à l'abri des entreprises des ennemis.

Ces précautions étoient sages; car, à peine les nouveaux ouvrages étoient-ils achevés, que, le 19 de Septembre de la même année, on vit arriver les troupes impériales sous les ordres du comte de Conigzeg. L'armée des Alliés étoit commandée par le roi de Sardaigne, qui avoit pour lieutenans-généraux les maréchaux de Coigni & de Broglie. Se voir, s'approcher, s'attaquer, ne fut qu'une même chose. Le combat fut long, sanglant, opiniâtre: durant plusieurs heures, la victoire fut incertaine; enfin les troupes de France & de Sardaigne, qui, combattant à l'envi, signaloient un courage héroïque, remporterent un glorieux triomphe, qui fut très-funeste aux Impériaux.

3. Au mois de Mars 1746, le comte de Browne, général des troupes Autrichiennes, se présenta devant Guastalla qui s'étoit soumise à Sa Majesté Catholique. Il s'empara de tous les postes avantageux, & résolut de faire un siège dans les formes. Pendant qu'il faisoit dresser ses batteries, il apprit que le marquis de Castellar venoit au secours de la place avec trois mille hommes. Sur le champ, il détacha le comte Nadafti, avec un corps supérieur; ce qui donna lieu à une action très-vive. Les Espagnols, après avoir combattu

avec beaucoup de valeur, furent obligés de se retirer. On les poursuivit; mais on ne put pas les inquiéter beaucoup dans leur marche. Le comte Caraffe, qui commandoit dans Guastalla, se voyant sans espérance de secours, arbora le drapeau blanc, & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, le 27 de Mars.

GUELDRÈS. (*prise de*) Sur la fin de l'an 1702, les Alliés attaquèrent la ville de Gueldres dans les Pays-bas. Cette place, avantageusement située sur la rivière de Niers, dont les eaux remplissent ses fossés, & rendent, en quelque sorte, inexpugnables les bastions & les ouvrages qui l'environnent, étoit célèbre par les vains efforts que les Hollandois avoient faits trois fois pour la conquérir, en 1637, 1639 & 1640. Elle soutint, avec son premier courage, un blocus de quatorze mois, un bombardement de quinze jours, & ne se rendit que le 17 de Décembre 1703, après avoir encore disputé, pendant deux mois, les débris de ses remparts que trente pièces de canon & trente-six mortiers avoient réduits en poudre.

GUINEGATTE. (*bataille de*) L'empereur Maximilien menaçoit Théroüanne à la tête d'une armée de vingt-sept mille hommes. Aussi-tôt le maréchal Desquerdes & le maréchal de Gié s'approchèrent de ce prince pour faire échouer ses projets. Les deux armées se rencontrèrent près du village de Guinegatte. On se range en bataille de part & d'autre; on donne le signal, & l'on s'ébranle. Desquerdes fit avancer ses gendarmes, qui, tom-

obligés de
s on ne put
eur marche.
doit dans
nce de se-
& se rendit
son, le 27

fin de l'an
le de Guel-
e, avanta-
siers, dont
endent, en
passions &
oit célèbre
ois avoient
en 1637,
on premier
mois, un
ne se ren-
près avoir
s, les dé-
ces de ca-
at réduits

L'empe-
anne à la
hommes.
le maré-
nce pour
armées se
linegatte.
d'autre ;
le. Des-
ui, tom-

bant sur la cavalerie Allemande, la culbute-
rent & la mirent en déroute. La victoire étoit
gagnée, si le maréchal, dans ce moment dé-
cisif, se fût contenté de détacher un corps de
cavalerie à la poursuite des fuyards, & eût
attaqué avec le reste l'infanterie ennemie, qui
lui prêtoit le flanc. Mais, emporté par son
ardeur, ou, comme il est plus vraisemblable,
dit le nouvel historien, ne pouvant conte-
nir une troupe de guerriers beaucoup plus
occupés du soin de faire des prisonniers, dont
la rançon pouvoit les enrichir, que du gain
de la bataille, il s'abandonna lui-même à la
poursuite de la cavalerie ennemie, sans son-
ger aux périls auxquels il exposoit le reste de
son armée. Les Francs-Archers François,
voyant la cavalerie Allemande entièrement
dissipée, croient la bataille gagnée; se jet-
tent sur les bagages, & ne songent qu'au bu-
tin. Le comte de Romont, qui commandoit
l'infanterie de l'empereur, profite du désor-
dre des François; attaque leur infanterie; la
met en déroute; tombe sur les Francs-Ar-
chers; les taille en pièces, & ramene la vic-
toire sous les étendards de son maître. Des-
querdes, apprenant le malheur de ses trou-
pes, fit sonner là retraite, & n'osa hasarder
un second combat. Maximilien resta maître
du champ de bataille; mais il paya ce stérile
honneur par la perte de toute sa cavalerie,
& d'un grand nombre d'officiers illustres.

1479.

GULIA. (*bataille de*) L'an 891, quatre-
vingt-dix mille Normands débarquerent en-
tre le Rhin & la Meuse, & porterent dans

tous les Pays-bas la mort & le ravage. Arnoul, roi de Germanie, rassembla son armée, & la fit marcher à l'ennemi. On se joignit près du torrent, nommé *Gulia*. On se battit une grande partie du jour avec une égale fureur; mais enfin les François, enveloppés de toutes parts, & accablés par le grand nombre, s'étant ouvert un passage au milieu des bataillons Normands, chercherent leur salut dans une prompte fuite. Quelques officiers de distinction voulurent résister; mais ils furent tués par les Barbares, ainsi que tous les prisonniers; & le camp fut livré au pillage.

GURAU. (*journée de*) Le roi Auguste, déthroné, & toujours poursuivi par Charles XII, confia le commandement de son armée au comte de Schullembourg, capitaine de grande expérience, & qui déjà s'étoit signalé par des exploits sans nombre. « Ce gé-
 » néral, dit M. de Voltaire dont nous em-
 » prunterons le récit, avoit toujours pré-
 » tendu, malgré l'avis des généraux Alle-
 » mands, que l'infanterie pouvoit résister en
 » pleine campagne, même sans chevaux de
 » frise, à la cavalerie. Il en osa faire l'expé-
 » rience contre cette cavalerie victorieuse,
 » commandée par Charles XII & Stanislas,
 » & par l'élite des généraux Suédois. Il se
 » posta si avantageusement, qu'il ne pût être
 » entouré. Son premier rang mit un genou en
 » terre. Il étoit armé de piques & de fusils.
 » Les soldats, extrêmement ferrés, présen-
 » toient aux chevaux des ennemis une espece
 » de rempart hérissé de piques & de bayon-
 » nettes. Le second rang, un peu courbé sur

avage. Ar-
son armée,
se joignit
On se battit
ne égale fu-
veloppés de
grand nom-
milieu des
nt leur salut
officiers de
is ils furent
ous les pri-
village.

oi Auguste,
par Char-
ent de son
g, capitaine
déjà s'étoit
re. « Ce gé-
at nous em-
ujours pré-
éraux Alle-
t résister en
chevaux de
faire l'expé-
victorieuse,
& Stanislas,
édois. Il se
ne pût être
un genou en
& de fusils.
és, présen-
une espece
& de bayon-
a courbé sur

» les épaules du premier, tiroit par-dessus ;
» & le troisieme, debout, faisoit feu en
» même tems derriere les deux autres. Les
» Suédois fondirent avec leur impétuosité or-
» dinaire sur les Saxons qui les attendirent
» sans s'ébranler. Les coups de fusils, de pi-
» ques & de bayonnettes, effaroucherent les
» chevaux qui se cabroient, au lieu d'avan-
» cer. Par ce moyen, les Suédois n'attaque-
» rent qu'en désordre, & les Saxons se dé-
» fendirent, en gardant leurs rangs.

» Si Charles avoit fait mettre pied à terre
» à sa cavalerie, l'armée de Schullembourg
» étoit détruite sans ressource. Ce général
» ne craignoit rien tant. Il s'attendoit à tout
» moment que les ennemis alloient prendre
» ce parti ; mais ni le roi de Suède, qui
» avoit si souvent mis en pratique toutes les
» ruses de la guerre, ni aucun de ses gé-
» néraux n'eurent cette idée. Ce combat iné-
» gal d'un corps de cavalerie contre des fan-
» tassins, interrompu & recommencé à plu-
» sieurs reprises, dura trois heures. Les Sué-
» dois perdirent plus de chevaux que d'hom-
» mes. Schullembourg ceda enfin ; mais ses
» troupes ne furent pas rompues. Il en fit
» un bataillon carré long ; & , quoique
» chargé de blessures, il se retira en bon
» ordre, en cette forme, au milieu de la
» nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois
» lieues du champ de bataille. A peine com-
» mençoit-il à respirer dans cet endroit, que
» les deux rois paroissent tout-à-coup der-
» riere lui.

» Au-delà de Gurau, en tirant vers le

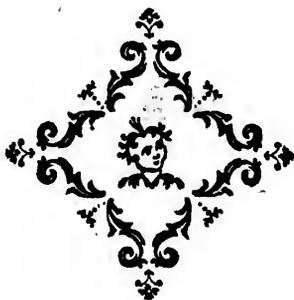
» fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, au
 » travers duquel le général Saxon sauva son
 » infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se
 » rebuter, le poursuivirent par le bois même,
 » avançant avec difficulté par des routes à
 » peine praticables pour des gens de pied.
 » Les Saxons n'eurent traversé le bois que
 » cinq heures avant la cavalerie Suédoise.
 » Au sortir de ce bois, coule la riviere de
 » Parts, au pied d'un village nommé *Rursen*.
 » Schullembourg avoit envoyé en diligence
 » rassembler des bateaux. Il fait passer la ri-
 » viere à sa troupe qui étoit déjà diminuée
 » de moitié. Charles arrive dans le tems que
 » Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais
 » vainqueur n'avoit poursuivi si vivement
 » son ennemi. La réputation de Schullem-
 » bourg dépendoit d'échapper au roi de
 » Suède. Le Roi, de son côté, croyoit sa
 » gloire intéressée à prendre Schullembourg
 » & le reste de son armée. Il ne perd point
 » de tems. Il fait passer sa cavalerie à la nage.
 » Les Saxons se trouvoient enfermés entre
 » cette riviere de Parts & le grand fleuve de
 » l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie,
 » & qui est déjà profond & rapide en cet
 » endroit. La perte de Schullembourg paroît-
 » soit inévitable. Il essaya encore de se tirer
 » de cette extrémité, par un de ces coups
 » de l'art, qui valent des victoires, & qui
 » sont d'autant plus glorieux que la fortune
 » n'y a point de part. Il ne lui restoit plus
 » que quatre mille hommes. Un moulin, qu'il
 » remplit de grenadiers, étoit à sa droite ;
 » un marais à sa gauche. Il avoit un fossé
 » avant

» avant lui ; & son arriere-garde étoit sur
 » le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pon-
 » tons pour traverser ce fleuve ; mais , dès
 » la veille , il avoit commandé des radeaux.
 » Charles arrive ; attaque aussi-tôt le mou-
 » lin , persuadé qu'après l'avoir pris , il fau-
 » dra que les Saxons périssent , ou dans le
 » fleuve , ou les armes à la main , ou que du
 » moins ils se rendent à discrétion avec leur
 » général. Cependant les radeaux étoient
 » prêts ; les Saxons traversoient l'Oder à la
 » faveur de la nuit ; & , quand Charles eut
 » forcé le moulin , il ne trouva plus d'armée
 » ennemie. » Cette ingénieuse retraite , faite
 l'an 1705 , mérita les éloges des deux mo-
 narques , & l'admiration de toute l'Europe.
 Charles , qui avoit fait tant de merveilles ,
 & qui passoit , avec raison , pour le plus
 grand guerrier de son siècle , étonné , &
 comme interdit , ne put s'empêcher de s'é-
 crier : « Aujourd'hui Schullembourg nous a
 » vaincus ! »

GYTHIUM. (*prises de*) Le frere du pro-
 consul Quintius , dans la guerre des Romains
 contre Nabis , tyran de Sparte , mit le siège
 devant Gythium , place importante , & port
 des Lacédémoniens. Elle se défendit long-
 tems avec succès ; mais les légions Romaines ,
 secondées par les troupes du roi Eumène &
 des Rhodiens , remporterent enfin la victoire ;
 & le tyran fut obligé de demander la paix.
An. R. 557.

2. Nabis profita du traité fait avec les Ro-
 mains , pour reprendre les villes qu'il avoit
 S. & B. Tome II. I

perdues, & dont plusieurs étoient possédées par les Achéens. L'an 192 avant Jesus-Christ, il vint assiéger Gythium qui étoit de ce nombre. Le célèbre Philopémen accourut aussitôt, avec une flotte, au secours de la place, & attaqua le tyran. Mais, comme il n'avoit point d'expérience dans la marine, il fut vaincu. Il eut bientôt sa revanche sur terre, & remporta une grande victoire sur Nabis, qu'il ne put cependant empêcher de prendre la ville assiégée.



tr
de
av
qu
à
att
ca
ob
vin
cha
de
les
l'E
un
par
2
can
lign
de
réu
Alle
il d
tion
cam
ses
de r
eût
tent

[H A G]

HAGUENAU. (*sièges de*) 1. En 1675; le célèbre Montécuculi, général des troupes de l'empereur, vint mettre le siège devant Haguenau, ville forte de l'Alsace, avantageusement située entre les deux rideaux qui règnent le long des prairies, à droite & à gauche de la rivière de Motter. Il pressa ses attaques avec toute la vivacité dont il étoit capable; & peut-être que la place eût été obligée de se rendre, lorsque M. le Prince vint, le 22 d'Août, à son secours. Alors tout changea de face. La fortune, qui paroïssoit devoir favoriser Montécuculi, se rangea sous les drapeaux de la France; & le général de l'Empire, trop foible pour se mesurer avec un rival toujours heureux, prit sagement le parti de la retraite.

2. En 1706, Le prince de Bade s'étoit campé près de Haguenau, & avoit fait des lignes sur la Motter. M. de Villars entreprit de lui faire abandonner ce camp; & il y réussit. Il sçut tromper la vigilance du prince Allemand; &, par des évolutions sçavantes, il déranga tellement le plan de ses opérations, qu'il l'obligea non-seulement de décamper, mais même d'abandonner ses tentes, ses munitions, presque tout son bagage, & de repasser le Rhin. Ce succès, qui peut-être eût satisfait plus d'un grand général, ne tenta point encore M. de Villars. Il voulut,

en quelque sorte , mettre le comble à sa victoire par un nouveau triomphe ; & la conquête de Haguenau tenta son courage. Il assiégea cette ville ; livra assauts sur assauts ; & ses efforts furent si heureux , qu'il s'en rendit maître , au bout de huit jours. La garnison fut faite prisonniere de guerre.

HAÏ. (*siège de*) Josué , pour se rendre maître de cette place occupée par les Chananéens , usa d'un ingénieux stratagème. Profitant des ténèbres de la nuit , il mit un corps de troupes en embuscade près des murailles , dans un lieu profond & couvert , avec ordre d'entrer dans la ville , & d'y mettre le feu , quand il leur donneroit le signal. Le jour venu , le général marche lui-même avec le gros de l'armée , comme pour donner l'assaut. Les habitans veulent le prévenir. Ils sortent avec fureur. Les Israélites seignent de la crainte ; lâchent le pied , & sont vivement poursuivis. Dans ce moment , les troupes postées en embuscade entrent dans la ville dépourvue de défenseurs , & répandent partout un fatal incendie. Les Chananéens cessent la poursuite , & volent au secours de leur patrie. Les Hébreux les environnent , & les passent au fil de l'épée. 1451 avant J. C.

HALBERSTAT. (*surprise d'*) En 1760 , le marquis de Stainville , officier d'une capacité peu commune , excellent sur-tout pour ces occasions où il faut surprendre l'ennemi , & déployer soudain toutes les ressources du courage , fut chargé de faire une course jusqu'aux portes d'Halberstat , afin d'arrêter les couriers qui passioient par-là , pour aller du

ca
o
à
qu
pa
ch
ve
pr
ho
le
tic
ôta
pa
no
ter
l'o
les
qu'
mi
par
fan
fol
I
con
sole
sur
cett
ma
nere
pillé
H
s'éta
char
avec
toye

camp du roi de Prusse à celui des Alliés, ou en Angleterre. Le capitaine François avoit à ses ordres quatre régimens de dragons, & quelques troupes légères. Les Alliés n'eurent pas la moindre connoissance de cette marche, dont la possibilité ne leur étoit jamais venue à l'esprit. M. de Stainville, après avoir pris toutes les patrouilles qui se trouvoient hors des portes, entra dans Halberstat; y leva, sans le moindre obstacle, les contributions qu'il en avoit exigées; emmena des otages, pour la sûreté de ce qui n'étoit pas payé; alla culbuter trois ou quatre cens Hanooviens postés dans un village voisin; intercepta des couriers chargés de dépêches où l'on vit le plan d'opérations qu'avoient formé les cours de Londres & de Berlin; & lorsqu'il ne lui resta plus rien à faire, il s'achemina vers l'armée Française, commandée par le maréchal de Broglie, & la rejoignit, sans avoir perdu qu'un très-petit nombre de soldats.

HALIARTE. (*prise d'*) Les Romains, commandés par le préteur Lucrétius, se consolèrent de l'échec qu'ils venoient de recevoir sur les bords du fleuve Pénée, par la prise de cette importante place dont ils se rendirent maîtres après un siège pénible, & qu'ils ruinèrent jusqu'aux fondemens, après en avoir pillé les richesses. *Avant J. C. 171.*

HALICARNASSE. (*prise d'*) Alexandre, s'étant rendu maître de Milet, attaqua sur le champ Halicarnasse. Jamais on ne se défendit avec plus de courage que le firent les citoyens. La constance seule, ou, pour mieux

dire , l'opiniâtreté du roi de Macédoine ; triompha de tous les obstacles qu'il rencontra dans ce siège ; & tout autre que lui y auroit échoué. La ville fut rasée jusqu'aux fondemens. *An du monde 3670.*

HAM. (*siège de*) L'ambition , la rivalité , les haines ébranloient de plus en plus le thrône François. L'autorité du monarque n'étoit plus qu'un vain phantôme ; & , sous le nom du foible Charles VI , le duc de Bourgogne régnoit en effet. Ce prince , revêtu d'une puissance sans bornes , & voyant en ses mains les rênes de l'Etat , entra dans le Vermandois , en 1411 , & se présenta devant la ville de Ham. Cette place , prodigieusement fortifiée , & défendue par une nombreuse garnison , sous les ordres du connétable d'Albret , soutint les premières attaques avec le plus grand courage. Les assiégeans , avec leurs *ribauldequins* , especes de couleuvrines , dont l'effet étoit terrible , la réduisirent bientôt à l'extrémité. D'Albret , jugeant sa perte inévitable , propose de capituler. On le refuse. Poussé par un généreux désespoir , il sort à la tête de ses troupes ; fond sur les Bourguignons ; écarte , renverse , écrase tout ce qui s'oppose à son passage , & , par cette audace imprévue , étonne tellement les ennemis , qu'ils ne songent pas à le poursuivre. La ville se rend. Les soldats du duc de Bourgogne s'y précipitent , le fer & la flamme à la main ; pillent , violent , massacrent , brûlent , détruisent , & ne cessent de se livrer aux excès de leur fureur aveugle , que quand la place ne leur offre plus qu'un triste monceau de cen-

dres. Six moines seulement, précédés de leur prieur, portant la Croix, échapperent à la mort : tant étoit grand alors le respect qu'on portoit à la besace !

HARBOURG. (*prise d'*) En 1757, au milieu de l'hyver, le prince Ferdinand de Brunswick attaqua les François dans Harbourg situé presque vis-à-vis Hambourg, sur la rive occidentale de l'Elbe. Le marquis de Péreufe, officier de considération, commandoit dans la place. Quoique pris au dépourvu, il fit la plus belle défense. Les Hanovriens, ne pouvant le forcer suivant la méthode ordinaire, convertirent le siège en blocus. Il se termina par la reddition de la place, dont la garnison promit de ne pas servir durant toute la guerre contre l'Angleterre ni contre ses Alliés.

HARFLEUR. (*sièges de*) 1. Henri V ; roi d'Angleterre, ayant déclaré la guerre à la France, descendit en Normandie, & se présenta devant Harfleur dont il forma le siège. Cette ville n'avoit pour défenseurs que quatre cens hommes d'armes, commandés par de braves officiers. Cette petite garnison fit des sorties vives & fréquentes, quoique sans espérance de pouvoir tenir long-tems ; faute de munitions. La poudre leur ayant manqué, & n'espérant aucun secours, ils se rendirent enfin, & sortirent vêtus de leurs simples pourpoints, sous la promesse de se rendre prisonniers à Calais, « si le roi d'Angleterre n'étoit combattu & défait » avant que d'y arriver. Les vainqueurs prirent possession de leur conquête, d'où ils chasserent la plupart des habitans. *L'an 1415.*

2. Le 8 de Décembre 1449, le comte de Dunois voulut reprendre Harfleur. Il l'investit avec un corps de dix mille hommes, tandis que vingt-cinq gros vaisseaux l'environnoient du côté du port. Jean Bureau, maître de l'artillerie, avoit fait fondre de grosses *bombardes* d'un calibre extraordinaire. Le roi Charles VII se rendit en personne au siège, pour voir l'effet de ces nouvelles machines. Il y donna des preuves d'un courage héroïque. Plusieurs fois on le vit dans les tranchées & dans les mines, « la salade en tête, & » son pavois à la main, » s'exposer comme le moindre soldat. La garnison Angloise étoit forte de deux mille hommes. Cela n'empêcha pas le gouverneur de capituler, le 24 du même mois. Ainsi la valeur des François triomphoit, tous les jours, d'un ennemi superbe.

HARLEM (*siège de*) par les Espagnols, en 1572 & 1573. Depuis l'année 1568, que Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, avoit été chargé, par Philippe II, roi d'Espagne, du gouvernement de la Flandre, l'esprit de rébellion, prêt à s'éteindre, avoit fait les progrès les plus rapides. Les remèdes violens, qu'on avoit employés pour pacifier ces provinces, étoient devenus, au contraire, la source & le prétexte d'une infinité de révoltes. Le duc d'Albe, l'un des plus grands capitaines de son siècle, mais d'un caractère dur, sévère, impitoyable, après avoir lassé les bourreaux par des exécutions sans nombre, avoit accablé du poids de ses armes victorieuses plusieurs villes & forteresses dont les

malheureux Flamands s'étoient servis comme d'autant de boulevards, pour défendre leur vie & leur liberté. Rotterdam, Mons, Tergoës, Malines, Zutphen, Naerden, prises ou saccagées par les Espagnols, n'avoient pas rendu les rebelles plus traitables; & déjà même les provinces de Zélande & de Hollande avoient presqu'entièrement secoué le joug. Le duc d'Albe, persuadé qu'un coup de vigueur pourroit seul les faire rentrer dans le devoir, envoya son fils aîné, Frédéric de Toledé, mettre le siège devant Harlem, l'une des plus grandes & des plus fortes places de la Hollande, située entre Amsterdam & Leyde.

Frédéric obéit, & commença les opérations du siège, au mois de Décembre 1572. Il avoit sous ses ordres douze mille hommes, tous soldats d'élite; une artillerie nombreuse, & plusieurs grands capitaines, compagnons des travaux & de la gloire du duc d'Albe. Ses premiers soins furent de ferrer étroitement la ville, & d'empêcher que le prince d'Orange, qui s'étoit avancé jusqu'à Leyde, n'y fit entrer aucun convoi. Mais les assiégés ne comptoient pas moins sur leurs propres forces que sur celles du dehors; & plusieurs forties vigoureuses firent pressentir aux Espagnols les peines & les fatigues que devoit leur coûter ce siège. Ils en furent plus particulièrement convaincus, le 21 de Décembre, après un assaut très-meurtier, qui leur emporta beaucoup de monde. Le feu d'une batterie dressée contre le ravelin de la porte de la Croix avoit été si vif, que cet ouvrage se trouvoit fort endommagé. Les ingénieurs Es-

pagnols , ayant représenté la facilité de donner un affaut de ce côté , François de Vargas avoit été chargé de soutenir avec un corps de troupes l'approche d'un pont portatif , qui fut jetté sur les fossés. Aussi-tôt les Espagnols s'y précipitent en foule ; mais , la brèche n'étant pas assez large pour assurer l'assiette de ce pont , il devient non-seulement inutile , mais funeste même aux assiégeans. Ceux qui s'étoient hâtés d'y monter sont renversés dans les fossés : les autres demeurent exposés au feu de l'ennemi. L'impuissance d'avancer & la honte de reculer les transportent d'un désespoir infructueux. Ils attendent & reçoivent la mort en forcenés , sans vouloir quitter leur place , jusqu'à ce qu'enfin les ordres réitérés du général & les cris de leurs officiers les arrachent avec peine de ce lieu fatal.

Les Espagnols , n'ayant pu se rendre maîtres du ravelin par la force ouverte , eurent recours à la sappe & aux mines. Dès le 17 de Janvier , ils étoient parvenus à le ruiner totalement. Les assiégés n'avoient rien négligé pour parer ce coup redoutable. Ils n'en furent point étonnés ; & l'ennemi , croyant trouver la porte dégarnie , fut surpris , au contraire , de la voir environnée & soutenue de fossés , de murailles , & d'autres ouvrages. D'un autre côté , la rigueur de la saison cauçoit autant de dommage aux assiégeans , qu'elle étoit favorable aux assiégés. Ceux-ci vivoient dans une abondance de toutes choses , parce qu'à la faveur des glaces qui couvroient , depuis quelque tems , la mer de Harlem , (on appelle ainsi un grand lac au midi de la ville ,) les

té de don
 de Vargas
 n corps de
 rtatif, qui
 Espagnols
 rèche n'é-
 affiette de
 t inutile,
 Ceux qui
 versés dans
 exposés au
 avancer &
 t d'un dé-
 reçoivent
 uitter leur
 es réitérés
 iers les ar-

ndre maî-
 e, eurent
 Dès le 17
 le ruiner
 en négligé
 n'en furent
 nt trouver
 traire, de
 fossés, de
 d'un autre
 autant de
 toit favo-
 dans une
 qu'à la fa-
 puis quel-
 n appelle
 le,) les

payfans des campagnes voisines, très-adroits
 à se servir de patins, ne cessoient de leur ap-
 porter des vivres & des munitions de toute
 espece. Tout cela se faisoit à la vue des Es-
 pagnols qui non-seulement souffroient extrê-
 mement du froid, mais qui manquoient même
 des choses les plus nécessaires à la vie. Les
 maladies causées par le besoin emportoient,
 chaque jour, un grand nombre de leurs plus
 braves soldats. Ils continuoient cependant
 leurs travaux avec autant de vigueur que de
 constance. Loin de se laisser abbatre par la
 longueur & par les difficultés du siège, ils
 ne s'occupoient que des moyens de le faire
 réussir; & la vengeance, puissant motif pour
 des Espagnols, excitoit merveilleusement leur
 courage.

La perte d'un grand nombre de leurs com-
 pagnons n'étoit pas ce qui les irritoit le plus.
 Les insultes, les affronts, les repréailles
 cruelles des habitans de Harlem les avoient,
 en quelque sorte, transportés de rage & de
 fureur. Un jour, les assiégeans s'étant avisés
 de faire jeter par-dessus les murailles la tête
 d'un officier Hollandois, mort les armes à la
 main, en conduisant un convoi dans la ville,
 les assiégés répondirent à cette bravade par
 douze têtes d'Espagnols, qu'ils lancerent,
 dans un baril, au milieu du camp, avec cette
 inscription: « Tribut du dixieme (a) en-
 » voyé par les habitans de Harlem au duc

(a) Cet impôt, inconnu jusqu'alors aux peuples
 de la Flandre, avoit été la principale cause de leur
 révolte.

» d'Albe, avec les intérêts pour le retard du
 » paiement. » Le récit de toutes les cruautés
 de cette nature, qui se commirent de sang
 froid de part & d'autre, nous meneroit trop
 loin.

L'hyver continuoit d'être très-rigoureux.
 Encouragés par les nouveaux renforts qu'ils
 avoient reçus, les assiégés faisoient de fré-
 quentes sorties, dans lesquelles ils avoient pres-
 que toujours l'avantage. Frédéric de Tolède,
 voyant ses troupes s'affoiblir considéra-
 blement, résolut de redoubler ses efforts, pour
 obliger du moins les ennemis à se défendre.
 Il fit donner à-la-fois plusieurs assauts où les
 Espagnols se comporterent avec la dernière
 intrépidité. Mais par-tout les Hollandois op-
 poserent une résistance opiniâtre, & repous-
 serent les assaillans, après en avoir fait un
 grand carnage.

Quoique Frédéric n'eût qu'à se louer de la
 conduite de ses troupes, il commençoit à dé-
 sespérer du succès; & plusieurs même de ses
 principaux officiers opinoient à la retraite,
 lorsque le duc d'Albe, instruit des dispositions
 du conseil de guerre, envoya des ordres ri-
 goureux à son fils de s'enfvelir sous les murs
 de la ville, plutôt que de lever le siège. Il lui
 fit passer, en même tems, les secours d'hom-
 mes & de vivres dont il avoit besoin; &
 la saison étant devenue un peu moins rude,
 Frédéric ne songea plus qu'à signaler son
 obéissance & ses talens militaires.

Le dégel avoit rendu le lac navigable. Il
 fut bientôt couvert de vaisseaux dont les uns
 portoient des rafraîchissemens aux assiégés,

les autres s'efforçoient d'empêcher cette communication. Les combats sur l'eau devenoient, de jour en jour, plus fréquens. La ville d'Amsterdam, qui tenoit pour les Espagnols, leur fournissoit des flottes entières. Plusieurs batailles navales, dont ils eurent presque toujours l'honneur, contribuerent beaucoup à leur faire supporter courageusement les pertes qu'ils ne cessioient d'essuyer sous les murs de Harlem. Celle du 28 de Mai fut une des plus considérables. Les assiégés, commandés par leurs plus braves chefs, étoient venus fondre sur la partie des retranchemens ennemis défendus par les Allemands. Ils en firent un carnage horrible; pillerent leur bagage; brûlerent leurs tentes; se saisirent de leurs drapeaux & de leur artillerie, & rentrèrent victorieux dans la ville, ayant à peine perdu huit à dix hommes.

Malgré ces avantages des Hollandois, comme les Espagnols étoient, en quelque forte, maîtres de la mer, la disette commençoit à se faire sentir dans Harlem. Tous les passages étoient exactement fermés. Peu s'en fallut cependant que les assiégés ne triomphassent de tous ces obstacles. Ils avoient, dit-on, dressé un grand nombre de pigeons qui portoient des lettres au prince d'Orange, & qui rapportoient ses réponses. Par l'entremise de ces nouveaux couriers, ils concerterent avec lui les moyens d'approvisionner la place; mais la vigilance des assaillans rompit toutes leurs mesures. Le désespoir leur en suggéra d'autres. Ils inonderent toute la campagne, en faisant plusieurs saignées à la riviere de

Sparen , qui coule dans la ville. Heureux , si les ressources qu'ils se promettoient eussent été plus abondantes , ou de plus longue durée ! Elles furent bientôt épuisées par l'industrie & par les travaux des Espagnols.

Les armes & le courage leur restoient encore. Ils sçurent les rendre plus d'une fois funestes à leurs opiniâtres ennemis. Tout étoit soldat dans Harlem. Hommes, femmes, vieillards, tous se disputoient la gloire de défendre la patrie. On rapporte qu'une dame, d'une illustre naissance, nommée *Kennaw-Hasselaar*, âgée d'environ cinquante ans, prit les armes, & fit tant par ses discours pleins d'éloquence & de feu, que trois cens femmes se rangerent autour d'elle, résolues de le disputer en valeur aux plus braves soldats. En effet, on les vit, dans les postes les plus périlleux, affronter la mort, & soutenir les plus grandes fatigues; &, dit l'historien Strada, ces nouvelles Amazones ne furent pas moins un modèle de bravoure & d'intrépidité pour leurs concitoyens, qu'un objet d'admiration pour leurs ennemis.

Il n'étoit cependant point possible, après tant d'efforts réitérés, que les habitans de Harlem pussent se flatter encore d'une longue résistance. Depuis sept mois que duroit le siège, ils avoient vu périr l'élite de leurs guerriers. Une famine cruelle désoloit la ville, dont les fortifications n'étoient plus qu'un amas de ruines. Il fallut enfin songer à se rendre. On députa, pour cet effet, quelques bourgeois à Frédéric; mais le fier Espagnol étoit bien éloigné de laisser échapper une vengeance

assurée. Il refusa toute espece de composition. Lorsque cette réponse fut rapportée aux malheureux habitans de Harlem, la fureur & le désespoir s'emparerent de tous les cœurs. D'un consentement unanime, ils résolurent de tenter une dernière sortie, & de vendre du moins chèrement leur vie aux Espagnols. Ce projet parvint aux oreilles de Frédéric. Il en frémit; & moins par compassion pour les assiégés que par la crainte de quelque nouvel échec, il envoya leur promettre un traitement plus favorable qu'ils n'oseroient l'espérer, s'ils vouloient s'en remettre à sa clémence. Il les fit assurer, en particulier, de les garantir du pillage. Sur cette promesse, la ville se rendit, le 13 de juillet 1573. Mais le vainqueur, tenant en apparence la parole qu'il avoit donnée, ne perdit rien du plaisir de la vengeance; & s'il parut épargner aux habitans les horreurs du pillage, ce ne fut que pour les livrer de sang froid à la rage des boureaux. Il en fit périr plus de deux mille par les formalités de la justice; & ces exécutions horribles mirent le comble à la haine des Flamands contre les Espagnols.

HASLOU. (*journee de*) Les Normands, l'an 882, s'étoient retranchés sur les bords de la Meuse, aux environs de Haslou. Charles le Gros entreprit de les forcer dans leur camp. Il en forma le siège; y fit donner plusieurs assauts sanglans, meurtriers, mais inutiles. Les élémens semblerent combattre pour les Barbares. Un orage furieux, s'élevant tout-à-coup, abbatit un pan de muraille, & renversa les tentes de l'armée impériale. Bien-

tôt la peste se mit dans l'un & l'autre camp, & y causa d'horribles ravages. Effrayées de tant de maux, les deux nations parlerent d'accommodement. On fit un traité, mais honteux pour la France, & qui valoit mille fois mieux qu'une victoire pour les Barbares. On convint qu'ils resteroient maîtres des pays dont ils étoient actuellement en possession; qu'on les dédommageroit de leurs pertes; que Godefroi, l'un de leurs rois, se feroit Chrétien, & se marieroit avec la princesse Gisèle, fille du roi Lothaire & de Valdrade. Ainsi fut établi, au centre de la France, cet ennemi barbare, dangereux, insatiable, dont il avoit été, & fut encore long-tems le fléau le plus terrible.

HASTEMBECK. (*bataille d'*) Les François avoient uni leurs armes à celles de la reine de Hongrie. Le maréchal d'Estrées, qui les commandoit, avoit déjà passé le Wéser. Il suivoit pas-à-pas le duc de Cumberland, qui s'efforçoit de couvrir l'électorat d'Hanovre, avec une armée de cinquante mille hommes, composée d'Hanovriens, de Hessois & de quelques régimens Prussiens. Enfin il le joignit, le 29 de Juillet 1757, dans une position très-avantageuse. Il avoit à sa droite le Wéser, la ville d'Hamelen un peu en arriere. Le village d'Hastembeck & une redoute couvroient son front. Entre le village & le fleuve sont des marais impraticables. Sa gauche, qui s'étendoit jusqu'aux bords d'un bois épais, étoit protégée par une batterie de canon. Le Maréchal le fit attaquer par la gauche. Elle fut culbutée & renversée. M. de
Contades

Co
tou
rein
là,
lon
lom
infa
sur
vict
nad
cha
réta
ble
Cet
gée
Elle
aussi
s'est
mée
enne
Cun
ver
Fran
ravi
part
dang
que
d'ab
Fran
Mar
leurs
com
offic
en c
de fr
S.

Contades chargea la droite, & triompha de tous les obstacles. Malgré la difficulté du terrain, le village fut emporté. Pendant ce tems-là, les grenadiers de France débouchoient le long des haies. La cavalerie, en plusieurs colonnes, suivoit & soutenoit cette redoutable infanterie, pour tomber, de concert avec elle, sur le centre de l'ennemi. Tout annonçoit une victoire presque unique. Tout-à-coup les grenadiers Hanovriens, qui avoient quitté le champ de bataille, y reviennent avec fureur; rétablissent le combat, & font un feu terrible sur une brigade Françoisé qui s'avançoit. Cette même brigade est, en même tems, chargée, comme ennemie, par un corps des siens. Elle perd son avantage; elle recule. On croit aussi-tôt qu'un corps supérieur d'Hanovriens s'est emparé des hauteurs pour tourner l'armée victorieuse. On suspend la poursuite des ennemis, qui plioient par-tout. Le duc de Cumberland profite de cette erreur pour sauver ses troupes. Il évite le feu de l'artillerie Françoisé, qui, après avoir franchi tous les ravins, alloit foudroyer les Alliés de toutes parts. Il vint à bout de faire sa retraite, sans danger, à la vue des vainqueurs. Il ne perdit que cinq mille hommes; mais il fut obligé d'abandonner l'Electorat à la discrétion des François. Les princes de Condé & de la Marche-Conti signalerent dans cette journée leurs premières armes. On pleura la mort du comte de Laval-Montmorenci, & d'un brave officier de la maison de Bussy, qui périrent en combattant à la tête des soldats. Un coup de fusil, qu'on crut long-tems mortel, perça

le comte du Châtelet, de la maison de Lorraine, fils de cette célèbre marquise, dont le génie s'est trouvé presque de pair avec celui du grand Newton, qu'elle a commenté. On rappelloit le maréchal d'Estrées, pendant qu'il gagnoit la bataille. Le duc de Richelieu, qui lui succéda, combattit encore le duc de Cumberland, & le poussa jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, où il le força de capituler avec toute son armée.

HASTINGS. (*bataille d'*) L'an 1066 de J. C. fut signalé par la révolution la plus surprenante. Guillaume, duc de Normandie, qu'une longue suite de victoires fit surnommer *le Conquérant*, conçut le hardi projet de s'emparer de l'Angleterre. Pour autoriser ses armes, il intéressa la cour Romaine, offrant de rendre tributaire du siège apostolique le royaume qu'il alloit conquérir. Alexandre II, qui ceignoit alors la triple couronne, faisoit cette occasion d'augmenter son pouvoir, & sans chercher d'autre preuve du droit de Guillaume, lui donne un étendard béni, un cheveu de S. Pierre, & une bulle d'excommunication contre quiconque oseroit s'opposer à son entreprise. Muni de ces foudres sacrés, Guillaume partit de Saint-Valeri avec une flotte de neuf cens voiles, sans compter les frégates & les bateaux de moindre grandeur. Son armée étoit de cent mille hommes, François, Aquitains, Bretons, Manceaux & Normands. Le Duc, débarqué sur les côtes de Suffex, fait mettre le feu à tous ses vaisseaux, pour annoncer au soldat qu'il falloit vaincre ou mourir. Il marche ensuite à la rencontre du

roi qu'il venoit déthrôner, c'étoit Harald II, prince courageux & digne du sceptre, & le joint près de Hastings. Ce fut-là que se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de l'Angleterre. En voici la description tirée de Mathieu Paris. » Les Anglois, dit ce célèbre » moine, avoient passé toute la nuit à se ré- » jouir & à boire. Dès la pointe du jour, » encore fumans de débauche, ils marchent » avec ardeur à l'ennemi. Les fantassins, tous » armés de haches, & ferrés les uns contre » les autres, unissent leurs boucliers, & en » forment un mur impénétrable. Les Nor- » mands, qui s'étoient occupés, toute la » nuit, à confesser leurs péchés, après s'être » nourris, le matin, du pain des forts, atten- » doient l'ennemi d'un air assuré. Guillaume » demande ses armes : on les lui apporta ; » mais l'empressement de ses officiers occa- » sionna quelque changement dans les pièces » de son armure, qu'ils placèrent à contre- » sens. Le Duc, riant de leur méprise, dit » à haute voix : J'accepte l'augure ; voilà qui » m'annonce que mon duché va se changer » en royaume. . . Il fait ensuite chanter la » chanson de Rolland, pour animer ses sol- » dats, & les mene au combat. On se battit » de part & d'autre avec un courage égal, » pendant la plus grande partie du jour, sans » que la victoire penchât d'aucun côté. Guil- » laume alors fait prendre la fuite à ses trou- » pes. Les Anglois, se croyant vainqueurs, » se débänderent pour poursuivre les fuyards. » Alors les Normands font volte-face, & » font à leur tour reculer les Anglois. Ceux-

» ci se retranchent sur une colline. Les Nor-
 » mands veulent y monter ; mais ils sont re-
 » poussés. Tant qu'Harald fut vivant, les An-
 » glois se soutinrent dans ce poste. Ce prince
 » remplit dans cette journée tous les devoirs
 » d'un brave soldat & d'un grand capitaine.
 » Il renversoit tout ce qui se présentoit de-
 » vant lui. Guillaume, de son côté, payoit
 » de sa personne. Il eut trois chevaux tués
 » sous lui. Enfin Harald, atteint d'un coup de
 » flèche à la tête, tomba mort. Un soldat,
 » le voyant étendu sur le champ de bataille,
 » lui coupa la cuisse. Guillaume, indigné de
 » cette action, chassa ce soldat de l'armée.
 » Les Anglois, après la mort de leur roi,
 » prirent la fuite. » Tel fut le succès de ce
 » mémorable combat, qui dura plus de douze
 » heures, & dans lequel il périt soixante-sept
 » mille Anglois & six mille Normands. Pour
 » en conserver le souvenir, Guillaume bâtit
 » une église avec une abbaye, au lieu même
 » où Harald avoit été tué. Le temple fut dédié
 » à S. Martin, & l'abbaye reçut le nom de *la*
 » *Bataille*. Ce monastere eut le singulier privi-
 » lège de servir d'asyle & de franchise à quel-
 » que scélérat que ce pût être. Tout plia devant
 » l'armée victorieuse. Douvres, quoique défen-
 » due par une nombreuse garnison, se rendit,
 » sans aucune résistance. Cantorbéri suivit son
 » exemple. Londres sembloit promettre une
 » plus belle défense ; mais elle étoit remplie
 » d'évêques & de prêtres. Dès que le conqué-
 » rant se montra, portant devant lui l'éten-
 » dard béni, tous vinrent lui offrir la couronne,
 » qu'il accepta sans peine ; & l'archevêque

d'Yorck , quelque tems après , lui donna l'onction sacrée des rois.

» Guillaume , dit le sçavant abbé Velly ,
 » plus sage qu'Alexandre , qui prenoit les fa-
 » çons de vivre des peuples qu'il avoit vain-
 » cus , ordonna que les Anglois se conforme-
 » roient aux usages des Normands ; qu'ils
 » porteroient le même habit ; que , comme
 » eux , ils se raseroient la barbe ; qu'ils se
 » gouverneroient par les mêmes loix ; que
 » l'idiome Normand , qui étoit un François
 » mêlé d'un peu de Danois , seroit la seule
 » langue du pays ; qu'on ne plaideroit , qu'on
 » ne prononceroit les sentences , qu'on n'ex-
 » pédieroit les actes que dans ce langage
 » barbare ; ce qui dura jusqu'au règne d'E-
 » douard III. . . L'élévation de Guillaume sur
 » le thrône des Anglois est l'époque de la
 » grandeur & de la puissance de l'Angleterre
 » qui cependant le déteste. Les mœurs s'y
 » adoucirent par le commerce des François.
 » Les arts & les sciences commencerent à y
 » fleurir : de-là cette célébrité dont elle
 » jouit , & le grand rôle qu'elle fait aujour-
 » d'hui dans l'Europe. »

HAVANE. (*conquête de la*) Au nord de l'Amérique méridionale , à l'entrée du golfe du Mexique , s'éleve la fameuse isle de Cuba , qui peut avoir environ deux cens cinquante lieues de longueur. La Havane , sa capitale , est située sur la côte qui regarde la Floride , à vingt-cinq degrés de latitude septentrionale. Son port est très-renommé , & si bien fortifié par l'art & par la nature , que cette place peut être regardée comme imprenable. Il reçoit

la mer par une embouchure fort étroite, mais assez profonde. Au milieu, les rivages s'éloignent en forme de cercle, & viennent ensuite se réunir au pied de la ville. Les montagnes qui l'environnent le défendent contre l'agitation des vagues, & contre la fureur des tempêtes ; en sorte que les vaisseaux y sont comme dans un golfe sûr, sans avoir besoin ni de cables ni d'ancres. Aux deux côtés de l'embouchure sont deux pointes très-escarpées, avec deux châteaux assez bien fortifiés pour fermer le passage à une très-grande flotte. La citadelle, construite dans une situation des plus avantageuses, protege également & le port & la ville.

Telle étoit la place dont les Anglois projetterent la conquête en 1762. Ils s'en approcherent, le 6 de Juin, au matin, sous les ordres de l'amiral Pocock, & du milord-comte d'Albemarle. Les Espagnols n'oublierent rien pour empêcher la descente. Mais, comme on avoit partagé leur attention, en feignant de débarquer à l'ouest de la Havane, elle se fit heureusement à six milles à l'est du fort Moro. Ce premier succès fut suivi d'un second, puis d'un troisieme, coup sur coup. On battit un corps qui, couvert d'un fort qui défendoit le passage de la riviere de Coximar, présentoit un front redoutable. Ensuite on attaqua, & l'on prit deux vaisseaux de guerre Espagnols, qui cherchoient à gagner l'isle de Saint-Domingue. Enfin on s'approcha du fort Moro, dont la prise entraînoit la soumission des autres & de la ville même. On vit alors combien la passion des richesses est capable d'ani-

me
co
né
ét
c'é
en
vit
qui
fol
par
va
les
ye
To
l'ou
est
reu
éto
se
aff
la
que
fon
de
ma
rich
Ell
eut
pou
Lo
éta
pou
qui
&

mer une nation dont tous les membres sont commerçans, & pour qui la guerre n'est qu'un négoce. Une partie des thrésors de l'Espagne étoit renfermée dans la ville. La conquérir, c'étoit s'enrichir à jamais. L'amour de l'or enflamma tous les cœurs. Le soldat avide ne vit plus les obstacles. Docile à ses généraux, qui le conduisoient à la fortune, il étoit résolu de vaincre ou de périr. On attaque Moro par mer & par terre. Le feu prend aux travaux; & la flamme consume, en un instant, les fruits d'un mois de fatigue. On ferme les yeux sur cet accident: on redouble d'ardeur. Tous, officiers & soldats, mirent la main à l'ouvrage: on rétablit les batteries. La place est foudroyée de nouveau avec plus de fureur. Ses murs s'écroulent; & les Espagnols, étonnés d'une attaque si vive & si opiniâtre, se garantissent des malheurs inséparables d'un assaut, en ouvrant aux Anglois les portes de la Havane, le 12 du mois d'Août. Les vainqueurs y entrèrent, le lendemain. La garnison sortit devant eux avec tous les honneurs de la guerre, & fut reconduite en Espagne, mais sans pouvoir transporter avec elle les richesses dont le dépôt lui avoit été confié. Elles devinrent le prix de la valeur; & il n'y eut ni matelot ni soldat qui n'en eût assez pour le reste de ses jours.

HÉLIGERLÉE. (*bataille d'*) Le comte Louis de Nassau, frere du prince d'Orange, étant entré en Frise avec une armée bien pourvue de munitions de toute espece, & qui montoit à-peu-près à dix mille fantassias & trois mille cavaliers, voulut se rendre maî-

tre de Groningue , dont la conquête lui paroïſſoit facile. Mais les ſages précautions du duc d'Albe firent échouer ſes efforts. Le comte d'Aremberg, l'un des plus grands ſeigneurs de Flandres , & capitaine célèbre , commandoit dans ces contrées , & avoit ſous ſes ordres un régiment Allemand. Le comte de Mégue , gouverneur de Gueldres & de Zutphen , provinces voisines de la Friſe Flamande , en avoit un autre. Le Duc oppoſa ces deux corps au comte Louis , & les fit joindre par le régiment Eſpagnol de Bracamonté, en y ajoutant pluſieurs compagnies de cavalerie , & un train de fix pièces d'artillerie de campagne. Cette armée s'approcha des révoltés , ſous les ordres du comte d'Aremberg. Le comte de Mégue étoit encore en marche. Le comte Louis fortifioit alors la ville de Dam. Les Royaliſtes l'obligerent d'en ſortir , & d'aller choiſir un meilleur poſte auprès de l'abbaye voisine d'Héligerlée. Le comte d'Aremberg n'étoit point aſſez fort pour attaquer l'ennemi avantageuſement campé ; & c'étoit commettre la faute la plus grande , que d'en venir aux mains dans l'abſence du comte de Mégue. Mais les Eſpagnols, enflés d'un petit succès qu'ils avoient eu la veille , forcèrent leur général à engager l'action , le 24 de Mai 1568. Les Eſpagnols formoient la première ligne. Les Allemands compoſoient la ſeconde. On choiſit le terrain le plus propre pour placer la cavalerie , ſans s'arrêter à ce que preſcrivoit l'ordre de bataille. L'artillerie , placée dans l'endroit le plus découvert , tiroit ſur le flanc de l'ennemi. Le comte Louis

conno
joie le
il s'en
à la d
vrer ,
Adolp
fut m
une p
bon c
trouv
& un
lerie
ravag
la col
que l
Déja
pidité
erreu
ils fai
cher ;
faisoie
penda
eux à
nage.
par fa
achev
en dé
vie da
cun A
qui le
ne ser
bagage
proie
les de
détermi

connoissoit tous ses avantages. Saisissant avec joie les espérances que lui offroit la Fortune, il s'empressa de disposer ses troupes. Il plaça à la droite, où il étoit plus facile de manoeuvrer, la cavalerie commandée par le comte Adolphe de Nassau, son frere. L'infanterie fut mise à la gauche, & étoit défendue par une petite hauteur que le Comte garnit d'un bon corps de Mousquetaires. Le centre se trouvoit entre un bois qui étoit par-derrriere, & un marais qui étoit sur le devant. L'artillerie des Espagnols fit d'abord beaucoup de ravage. Les Mousquetaires, qui défendoient la colline, furent assaillis avec tant de vigueur, que les Royalistes s'en crurent les maîtres. Déjà ils s'avançoient avec la plus fiere intrépidité, lorsqu'ils s'apperçurent bientôt de leur erreur. Enfoncés dans des marais fangeux, ils faisoient de vains efforts pour s'en arracher; & ceux qui venoient les en tirer ne faisoient que s'y plonger eux-mêmes. Cependant l'infanterie des rebelles frappoit sur eux à coup sûr, & en faisoit un grand carnage. Le comte Louis, les ayant fait tourner par sa cavalerie, les enferma de toutes parts; acheva de les rompre, & les mit sans peine en déroute. Six cens Espagnols perdirent la vie dans ce combat, où il ne périt presque aucun Allemand. Le reste se rendit à l'ennemi, qui leur fit quartier, sous la condition qu'ils ne serviroient plus l'Espagne. L'artillerie, les bagages, la caisse militaire, devinrent la proie du vainqueur. D'Aremberg, oubliant les devoirs d'un général, se battit en soldat déterminé. Si l'on en croit Strada, ce sei-

gneur, quoique blessé d'un coup de feu, attaqua au plus fort de la mêlée le comte Adolphe; déchargea sur lui son pistolet, & le perça d'un coup d'épée. Adolphe ne mourut point sans vengeance. Enflammé d'une noble colere, il porta plusieurs coups mortels à son terrible ennemi; & tous deux ils expirerent l'un auprès de l'autre. La mort d'Adolphe fut la seule disgrâce du comte Louis, dans cette journée glorieuse. Un corps de cavalerie, envoyé par le comte de Mégue, fut témoin de la défaite des Royalistes, & servit à assurer la fuite de ceux qui s'étoient dispersés.

HELLESPONT. (*bataille au passage de l'*)
Gaiinas, qui s'étoit révolté contre l'empereur Arcadius, de concert avec Tribigilde, ayant été déclaré ennemi de l'Empire, essaya de traverser l'Hellespont, pour entrer en Afrique dont il espéroit se rendre maître. On lui opposa Fravite, personnage habile, qui, dans un corps foible & valétudinaire, portoit une ame vigoureuse & saine. Les deux armées demeurèrent campées pendant quelque tems, le détroit entre deux. Fravite profita de cette inaction, pour discipliner ses troupes novices encore dans l'art des combats. Il sçut bientôt en faire des guerriers pleins de courage, & qui ne desiroient que l'occasion de signaler leur bravoure naissante. Gaiinas avoit épuisé ses subsistances. Dépourvu de tout, il voulut enfin risquer le passage dont Fravite s'étoit emparé, & qu'il fermoit avec une flotte. L'ennemi fit faire à la hâte un bon nombre de bateaux pour le transport des hommes & des

chev
il les
de ga
Fray
les v
il se
dessu
heur
coula
imite
vert
d'abo
blabl
verfo
quoi
débr
vaiss
en m
se sa
trouv
& q
ache
L'an
H
sé
genc
le m
1710
d'Ha
cien
nou
des
d'av
peau
à let

chevaux ; & , les ayant chargés de troupes , il les abandonna dans le détroit , avec ordre de gagner , à force de rames , le bord opposé. Fravite les laissa d'abord avancer. Quand il les vit en désordre , emportés par le courant , il se mit à la tête de sa flotte ; & , prenant le dessus du vent qui souffloit avec force , il alla heurter de sa proue le premier bateau , & le coula à fond avec toute sa charge. Ses gens imiterent sa manœuvre. Les Goths à découvert , percés de flèches , tâchoient en vain d'aborder les vaisseaux ennemis , qui , semblables à des tours flottantes , brisoient , renversoient , abymoient tout ce qu'ils choquoient. Bientôt l'Hellespont fut couvert de débris & de cadavres , au travers desquels les vaisseaux Romains achevoient leur victoire , en massacrant tous ceux qui s'efforçoient de se sauver à la nage. Gainas prit la fuite , & trouva bientôt une mort qu'il vouloit éviter , & qu'il méritoit. Uldès , chef des Huns , acheta au prix de sa tête l'amitié des Romains.

L'an 400 de J. C.

HEL SIMBOURG. (*bataille d'*) Pendant le séjour de Charles XII à Bender , la Régence de Stockholm mit à la tête des troupes le maréchal de Steinbock. Le 10 de Mars 1710 , ce général joignit les Danois près d'Hel simbourg avec huit mille hommes d'anciennes troupes , & environ douze mille de nouvelles milices. C'étoient pour la plupart des laboureurs qui , n'ayant pas eu le tems d'avoir l'ordonnance , vinrent sous leurs drapeaux , vêtus de leurs saraux de toile , ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des

cordes. Dès qu'ils furent en présence de l'ennemi, ils demanderent la bataille. Elle se donna. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillerent en pièces celui des Gardes du roi de Danemarck, dont il ne resta que dix hommes. La victoire fut complete. Les Danois, commandés par le général Rantzaw, laisserent quatre mille morts sur la place. L'on prit trois mille hommes, avec le canon, l'artillerie & le bagage. Steinbock n'eut que seize cens hommes mis hors de combat.

HÉNARÈS. (*journee de l'*) Sertorius s'étoit retiré en Espagne, & rendoit cette province heureuse par un gouvernement équitable. Les Characitains ne vouloient point reconnoître son autorité. Ce peuple, établi près de la petite riviere de l'Hénarès, n'habitoit point dans des villes ni dans des bourgades. Il occupoit une colline assez haute, qui avoit un grand nombre d'antrès & d'enfoncemens tournés vers le nord. La campagne, qui étoit au pied de la colline, n'étoit qu'une espece de boue argilleuse & friable, qui se résolvoit aisément en poussiere. Sertorius ordonna à ses soldats de prendre le plus qu'ils pourroient de cette terre poudreuse, & d'en faire un grand amas vis-à-vis la colline. Les Barbares crurent d'abord qu'on prétendoit élever une terrasse pour les attaquer, & se moquerent des vains efforts des Romains. Mais ils changerent bien de langage, le lendemain matin, lorsqu'ils virent que le petit vent, qui s'étoit élevé avec le soleil, leur apportoit une grande quantité de poussiere. Ce fut bien pis encore, quand le vent,

deven
poudr
foin d
tôt les
de ce
étoier
penda
rent o

HE
de Ne
renco
Henne
Gorli
vemen
gue,
monar
soldats
pièces
dards.

HÉ
rempo
Syrie,
Aciliu
prince
comm
Ses re
tinatio
avoit l
donc
leurs v
étendu
vigour
de suit
Aciliu
& tou

devenu plus violent , forma d'épais nuages de poudre , que les soldats de Sertorius avoient soin d'augmenter en remuant cette terre. Bientôt les cavernes des Barbares furent si pleines de cette incommode pouffiere , qu'ils en étoient étouffés. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours ; mais au troisieme ils furent obligés de se rendre. 77 ans avant J. C.

HENNERDORFF. (*combat de*) Au mois de Novembre 1745 , le roi de Prusse , ayant rencontré le régiment de Saxe-Gotha près de Hennerdorff , dans la haute Lusace , entre Gorlitz & la riviere de Queis , l'attaqua vivement ; & , après une résistance assez longue , il remporta une victoire complete. Ce monarque fit prisonniers près de onze cens soldats & trente-un officiers ; enleva quatre pièces de canon , trois drapeaux , deux étendards , & quatre paires de tymbales.

HÉRACLÉE. (*siège d'*) Après la victoire remportée sur Antiochus le Grand , roi de Syrie , au Pas des Thermopyles , le consul Acilius engagea les Etoliens , alliés de ce prince , à rentrer dans le devoir , & à s'unir , comme auparavant , à la république Romaine. Ses remontrances furent méprisées ; & l'obstination des Etoliens , pour être vaincue , avoit besoin de la violence. Le Consul forma donc le siège d'Héraclée , la principale de leurs villes , place très-forte , d'une grande étendue , & capable de faire une longue & vigoureuse défense. Durant vingt-quatre jours de suite , sans interruption ni jour ni nuit , Acilius fit jouer ses balistes , ses catapultes , & toutes les autres machines de guerre , qu'il

avoit en grand nombre , & fit attaquer la ville par quatre endroits différens. Les assiégés se défendoient avec un courage , ou plutôt avec une fureur que rien ne pouvoit intimider ; & , quoique la garnison fût peu nombreuse , ils rétablissoient les murs abatus , brûloient les machines , renversoient les travaux , & faisoient des sorties si vives , que les Romains étoient toujours enfoncés. Le Consul , fatigué par tant d'obstacles , changea de méthode. Il faisoit cesser l'attaque sur le minuit , & ne la faisoit recommencer que le lendemain-matin , sur les neuf heures. Les Etoliens , persuadés que cette inaction avoit sa cause dans la lassitude des assiégeans , profitoient du repos qu'on leur laissoit , & se retiroient en même tems que les Romains. Au bout de quelques jours , le Consul , ayant fait retirer ses troupes à l'ordinaire , fit attaquer la ville , trois heures après , lorsque les assiégés étoient plongés dans le sommeil. L'assaut ne se donnoit qu'à trois endroits seulement ; mais un corps de troupes choisies étoit placé à un quatrième côté , & y attendoit le signal pour monter sur les murailles. Les Etoliens allarmés s'éveillent tout-à-coup , & courent de tous côtés où le bruit les appelle. Au point du jour , on donna le signal au quatrième corps de troupes. Il se mit en mouvement , & monta sans peine sur les remparts , parce que les assiégés s'étoient tous rassemblés dans les lieux où paroissoient les Romains. La place fut emportée dans le moment ; & les ennemis se réfugièrent précipitamment dans la citadelle qui ne tint pas long-tems , & qui se

rendit
vrée a

HE

avoit
donne
qui vo
le voit

Le gé
gligen
la bata
présen

bat fut

Dans l

cavale

camp

derrier

Cartha

ronnés

qu'à t

fuite ;

Le plu

mille h

Fulvius

de Rom

HE

& les

glante

Herfan

la vict

& d'au

rible ,

être cr

lonelle

prendre

merci

rendit à la première attaque. La ville fut livrée au pillage. *An du monde 3813.*

HERDOUÉE. (*bataille d'*) Cette ville avoit quitté le parti des Romains, pour se donner à Annibal. Le proconsul Cn. Fulvius, qui vouloit la reprendre, s'étoit campé dans le voisinage, où il se tenoit peu sur ses gardes. Le général Carthaginois fut instruit de sa négligence. Il arriva à l'improviste, & présenta la bataille que Fulvius, plein d'audace & de présomption, accepta sans balancer. Le combat fut vif, & la victoire long-tems disputée. Dans le feu de l'action, Annibal détacha sa cavalerie, dont une partie alla fondre sur le camp des ennemis, & l'autre attaqua par derrière ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Les Romains, se voyant environnés de toutes parts, ne songerent plus qu'à tâcher d'échapper. Les uns prirent la fuite; les autres combattirent jusqu'à la mort. Le plus grand nombre, qui se montoit à treize mille hommes, resta sur la place. La mort de Fulvius fut le prix de son imprudence. *L'an de Rome 542.*

HERSAN. (*bataille de*) Les Impériaux & les Turcs, qui se faisoient une guerre sanglante, s'étant rencontrés dans la plaine de Hersan, en 1687, se préparèrent à disputer la victoire. D'abord on etcarmouche de part & d'autre, mais d'une manière vive & terrible, qui annonçoit combien l'action alloit être cruelle. Le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci se laisse prendre son étendard. Le prince de Commerci demande à l'instant au duc de Lor-

raine, général de l'armée, la permission d'aller en enlever un autre aux infidèles. Ses instances réitérées font qu'il obtient enfin ce qu'il desire. Il part : il vole avec une ardeur extrême. Il aperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye : il court à lui, le pistolet à la main ; tire de fort près ; manque son coup, & jette son pistolet à terre, pour tirer son épée. Le Musulman profite de cet instant pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la saisit froidement de la main gauche, & de la droite assène un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune prince arrache lui-même de son corps la zagaye ; porte le fruit de sa victoire, encore tout ensanglanté, à son général ; fait appeller son cornette, & lui dit, sans s'émouvoir : « Voilà, monsieur, un » étendard que je vous confie. Il me coûte » un peu cher ; & vous me ferez plaisir de le » mieux conserver que celui que vous vous » êtes laissé enlever. » Cette réprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. L'empereur, dans la vue de récompenser ce jeune héros d'une manière digne de lui, fit placer l'étendard, avec des cérémonies extraordinaires, dans le temple principal de sa capitale. L'impératrice, de son côté, en fit de sa propre main un autre qu'elle envoya au prince de Commerci, pour remplacer celui que sa compagnie colonelle avoit perdu.

Bientôt la mêlée devient générale. L'acharnement fut terrible. Les Ottomans firent des prodiges de valeur ; mais enfin, après une
longue

longue
plus t
mand
cham
mour
de m
troph

HE
Louis
pressa
quis d
tions
de ter
de Ju
échell
à ses
fégur.
Louis
lerai
» lui
» don
» dus
» me
répon
» Trè
» je n
» cœu
n'en a

HIL
d'un t
ses, c
ment
en Sic
mée d
de deu
S. C

longue & opiniâtre résistance, ne pouvant plus soutenir les efforts victorieux des Allemands, ils prirent la fuite, abandonnant le champ de bataille couvert de morts & de mourans, de riches dépouilles, de canons, de mousquets, de drapeaux, & de tous les trophées d'un glorieux triomphe.

HESDIN. (*siège de*) En 1639, le roi Louis XIII forma le siège de Hésdin, qu'il pressa vivement. Charles de la Porte, marquis de la Meilleraie, conduisoit les opérations, sous les auspices du monarque. En peu de tems, la brèche fut praticable. Le 30 de Juin, on ordonne l'assaut. On dresse les échelles. Le Roi monte des premiers, ayant à ses côtés MM. de la Meilleraie & de Puyfégur. Ce dernier avoit une canne à la main. Louis la prend; &, la présentant à la Meilleraie: « Je vous fais Maréchal de France, » lui dit-il; voilà le bâton que je vous en donne: les services que vous m'avez rendus m'obligent à cela; vous continuerez à me bien servir. » Le nouveau Maréchal répond qu'il n'est pas digne de cet honneur. » Trêve de complimens, reprend le Roi: » je n'ai pas fait un Maréchal de meilleur cœur que vous. » Au moins jamais on n'en avoit fait d'une façon plus glorieuse.

HIMERE. (*sièges d'*) 1. En conséquence d'un traité conclu avec Xerxès, roi des Perses, dont l'objet étoit d'exterminer entièrement les Grecs, les Carthaginois entrèrent en Sicile, l'an du monde 3520, avec une armée de trois cens mille hommes, une flotte de deux mille vaisseaux, & de plus de trois

mille petits bâtimens de charge, sous la conduite d'Amilcar, le plus célèbre capitaine de son tems. Ce général voulut signaler ses armes par la prise d'Himère, place très-forte, & en forma le siège. Théroü, qui la défendoit, se voyant ferré de très-près par l'ennemi, députa à Syracuse vers Gélon qui s'en étoit rendu maître. Il accourut aussi-tôt à son secours avec une armée de cinquante mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage & l'espérance aux assiégés qui, depuis ce tems-là, se défendirent très-vigoureusement. Gélon connoissoit bien le métier de la guerre : il excelloit sur-tout dans les stratagèmes. On lui amena un courier chargé d'une Lettre des habitans de Sélinonte, ville de Sicile, pour avertir Amilcar que la troupe de cavaliers, qu'il leur avoit demandée, arriveroit un certain jour. Gélon en choisit dans son armée un pareil nombre qu'il fit partir vers le tems dont on étoit convenu. Ayant été reçus dans le camp, comme amis, ils se jetterent sur Amilcar qu'ils tuèrent, & mirent le feu aux vaisseaux. Gélon, dans ce moment, attaqua avec toutes ses forces les Carthaginois qui se défendirent d'abord fort vaillamment. Mais, quand ils apprirent la mort de leur général, & qu'ils virent leur flotte en feu, ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible ; & plus de cent cinquante mille restèrent sur la place. Le reste de cette armée si nombreuse fut obligé de se rendre à discrétion. Cette défaite consterna & découragea Carthage qui demanda la paix.

.. 2. L'an 3592, les Carthaginois, dont l'am-

bition
guerr
le soi
génér
famill
mère
maître
cruau
soldat
depuis
furent
même
valier
satisf
par le
HII
Roma
condu
contre
néraux
pis, p
pellée
opiniâ
avoir
poursu
arrêtés
rage ex
son co
étroite
vivacit
ribles
procho
fin il fu
fut pris
HIP

bition convoitoit la Sicile , reporterent la guerre dans cette province , & en donnerent le soin à Annibal , petit-fils d'Almicar. Ce général , animé d'un vif desir de venger sa famille & sa patrie , se présenta devant Himère ; y fit donner l'assaut , & s'en rendit maître. Il traita les habitans avec la dernière cruauté ; donna le pillage de la ville à ses soldats , & la fit raser entièrement , 240 ans depuis sa fondation. Trois mille prisonniers furent égorgés , par son ordre , dans l'endroit même où son aieul avoit été tué par les cavaliers de Gélon. Il prétendoit appaiser & satisfaire les manes de cet infortuné capitaine par le sang de ces malheureuses victimes.

HIPPIS. (*bataille de l'*) L'an 550 , les Romains , étant entrés en Lazique , sous la conduite de Gubaze & de Dagisthée , rencontrèrent Choriane , l'un des meilleurs généraux de Chosroës , sur les bords de l'Hippis , petite riviere qui baigne la contrée appelée *Muchirise*. Le combat fut sanglant & opiniâtre. Les Perses prirent la fuite , après avoir perdu Choriane ; & les vainqueurs les poursuivirent jusqu'à leur camp , où ils furent arrêtés par un Alain d'une force & d'un courage extraordinaires. Ce Barbare , fermant de son corps l'entrée du camp , qui étoit fort étroite , tirant sans cesse des flèches avec une vivacité surprenante , & déchargeant d'horribles coups de cimeterre sur ceux qui l'approchoient , disputa long-tems le passage. Enfin il fut terrassé d'un coup de lance. Le camp fut pris ; & l'on y fit un grand carnage.

HIPPONE. (*siège a³*) Cette ville , située

sur le bord de la mer, étoit l'une des plus fortes places de la Numidie. Genseric, roi des Vandales, qui s'étoit jetté dans cette province de l'empire Romain, vint y assiéger le général Boniface, vers la fin de Mai de l'an 430. Les Barbares conduisirent leurs opérations avec toute la vivacité possible. Durant les trois premiers mois du siège, le grand S. Augustin, renfermé avec son troupeau dans les murs d'Hippone, ne cessa de relever le courage des citoyens. Il nourrissoit les pauvres; il instruisoit les foibles; il veilloit; il prioit; il montrait à tous une patrie plus heureuse, où le fer des Vandales ne pouvoit pénétrer. Enfin, succombant à tant de pieux travaux, il tomba malade, & rendit entre les bras du Tout-Puissant cette ame tendre & sublime qu'il avoit décorée des plus éclatantes vertus. Après la mort du saint prélat, les citoyens, remplis de son esprit, soutinrent avec courage les assauts de Genseric, jusqu'au mois d'Août de l'année suivante. Le roi Barbare, pressé par la famine, & rebuté par tant de résistance, se retira, après quatorze mois d'inutiles efforts. Mais, l'année suivante, ayant défait Boniface, il retourna devant Hippone, dont les habitans épouvantés avoient pris la fuite, & la réduisit en cendres.

HIRAH. (*bataille d'*) Arzémidokht, reine de Perse, voulant chasser les Sârasins de ses Etats, prit dans toute sa cavalerie douze mille chevaux d'élite, qu'elle envoya, l'an 634, sous la conduite de Mahran, habile capitaine, contre ces Barbares campés dans l'Irak, près

de l
cont
La
& le
bat,
au s
moth
dans
bles.
term
H
de V
se hâ
nube.
lecte
éche
pereu
néral
d'env
nir à
auprès
» dit
» faut
» à-l'
pondit
néraux
» nistr
» lars.
» quan
Prince
culoit
» Hé
» éléc
» ses
» Fran

de la ville d'Hirah. A peine se fut-on rencontré, qu'on en vint aux mains avec fureur. La victoire balança long-tems. Les Persans & les Infidèles plierent tour-à-tour. Le combat, commencé sur le midi, duroit encore au soleil couchant, lorsque Mahran & Almothanna, chefs des Arabes, s'étant joints dans la mêlée, se portèrent des coups terribles. Le général Persan fut tué; & sa mort termina cette sanglante bataille.

HOCHSTEDT. (*batailles d'*) Le maréchal de Villars, ayant joint l'électeur de Baviere, se hâta d'entraîner ce prince au-delà du Danube. Mais, quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voyant que le moindre échec laisseroit ses Etats à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, maréchal général des Impériaux, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit se réunir à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donawert. « Il faut les prévenir, » dit le capitaine François à l'Electeur; il « faut tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure. » Le prince temporisoit. Il répondit qu'il en devoit conférer avec ses généraux & ses ministres. « Je suis votre ministre & votre général, lui repliquoit Villars. Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille? » Le Prince, occupé du danger de ses Etats, reculoit encore. Il se fâchoit contre le général. « Hé bien ! lui dit Villars, si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les François; » & sur le champ, il ordonne

l'attaque. Le Prince indigné, & ne voyant dans ce François qu'un téméraire, fut obligé de combattre, malgré lui: c'étoit dans les plaines d'Hochstedt, sur la gauche du Danube, ville du duché de Neubourg. Le marquis d'Usson, qui s'étoit approché du camp ennemi, par ordre du Maréchal, avec un gros détachement, commença l'action, le 20 de Septembre 1703. Mais, n'ayant pas donné le signal au moment dont on étoit convenu, il succomboit sous les efforts des Impériaux, & cédoit au grand nombre, lorsque les armées Française & Bavaroise vinrent à son secours, & le dégagerent. Cet incident, que le comte de Styrum n'avoit pas prévu, mit le désordre dans ses lignes. Il vint pourtant à bout de les rétablir, & se mit en devoir de combattre avec toutes ses troupes. Après la première charge, on vit un effet de ce que peut dans les batailles le caprice de la Fortune. Les soldats Allemands & François, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite en même tems; &, durant quelques minutes, le maréchal de Villars se vit presque seul sur le champ de bataille. Dans cette circonstance critique, capable de faire perdre la tête aux plus grands généraux, Villars se posséda tout entier; &, faisant entendre sa voix, il rallie ses soldats; les ramene à l'ennemi, que cette déroute volontaire avoit dispersé çà & là. Il le charge; il le dissipe; il gagne une victoire complète. La bataille dura sept heures; & le comte de Styrum y perdit plus de trois mille hommes avec toute son artillerie composée de trente-trois pièces de fonte, & tous ses bagages. On

fit plus de quatre mille prisonniers; & les vainqueurs ne perdirent pas deux cens hommes. Après le maréchal de Villars, l'électeur de Baviere eut toute la gloire de cette action. Tous les régimens François firent des prodiges. Parmi les officiers généraux qui signalèrent leur valeur, on compte particulièrement le marquis de Lévy, commandant de la cavalerie, & MM. de Conflans, Bouzols, Maffembach, brigadiers; de la Vrilliere, d'Heudicourt, Choiseul, le chevalier de Tressemanes, major général; M. de Beaujeu, maréchal-des-logis de la cavalerie, & le brave Kercado. Ce dernier entra seul au milieu de l'infanterie ennemie, qu'il auroit massacrée du premier choc, si l'on avoit pu le soutenir. Le frere du maréchal de Villars contribua beaucoup, par son ardeur, au triomphe du général.

2. L'année suivante, la France vit flétrir ces lauriers dans la même plaine où elle les avoit cueillis; & la précipitation aveugle du maréchal de Tallard fit disparaître, en un instant, la gloire dont la sage activité de l'immortel Villars avoit couvert la nation. Le duc de Marlborough, ayant été joint par le prince Eugène, après avoir battu les Bavares & les François à Donawert, les suivit jusques dans les plaines d'Hochstedt & de Bleinheim où ils s'étoient retranchés. L'armée de France, en comptant les troupes de l'électeur de Baviere, étoit de quatre-vingt-deux bataillons, & de cent soixante escadrons; ce qui faisoit à-peu-près soixante mille combattans, parce que les corps n'étoient

pas complets. Soixante-quatre bataillons, & cent cinquante-deux escadrons composoient l'armée ennemie, qui n'étoit forte que d'environ cinquante mille hommes.

La plaine qui fut le théâtre de la bataille, s'étend depuis Munster jusqu'à Dillingen, l'espace de deux lieues, & est coupée par plusieurs ruisseaux qui la rendent assez marécageuse, comme la plupart des campagnes de l'Allemagne. La riviere de Warnitz la borne vers l'orient : elle est fermée à l'occident & au nord par des bois fort épais, & le Danube coule à son midi. Le camp des Alliés étoit adossé à une partie du bois, & avoit devant le village de Bragstet avec un gros ruisseau. Leurs batteries étoient derriere Niederklau & Schoubach, deux villages au milieu de la plaine, vis-à-vis des batteries Bavoises & Françoises. Un ruisseau les séparoit. Le camp des François & des Bavois s'étendoit derriere, & bien près de leurs batteries, depuis le village de Bleinheim vers le Danube, jusqu'à celui de Lutzingen, au bord d'un bois. Le 12 du mois d'Août, dès le grand matin, les Alliés firent quelques mouvemens. Eugène & Marlborough jetterent un pont sur le Kessel, ruisseau de la plaine. On tira sur les ouvriers; ce qui retarda l'ouvrage, qui ne fut achevé que sur les deux heures après minuit. Les deux généraux monterent alors à cheval, & commencerent à régler leur marche. Leur armée se forma sur neuf colonnes, les Impériaux à la droite, sous les ordres du prince Eugène; les Anglois & les Hollandois à la gauche commandée

par
ma
Fra
Ma
cru
deu
rag
bat
I
fau
ava
fide
con
fép
cha
tion
ma
sero
mit
de
deu
tif,
ress
dan
foib
vin
flan
foit
Ma
en
sens
d'un
teu
un

par Marlborough; & , le 13, à six heures du matin, ils se trouverent devant le camp des François. Tout y étoit tranquille. Tallard, Marfin, l'électeur de Baviere, n'avoient pas cru qu'on oseroit les attaquer. Ils firent tirer deux coups de canon pour rappeler les fourrageurs; & l'armée Françoisé se rangea en bataille à la tête de son camp.

Le marquis de Feuquières compte douze fautes capitales, que firent les trois généraux, avant & après la bataille. Une des plus considérables étoit de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé les deux corps de l'armée. Le maréchal de Villars, ayant appris cette disposition, la trouva inexcusable, & dit que, si le maréchal de Tallard vouloit combattre, il seroit infailliblement défait. Ce général se mit à l'aîle droite. L'Electeur & le maréchal de Marfin se placerent à la gauche.

Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Françoisé, un esprit actif, pénétrant, fécond en expédiens & en ressources; mais il avoit un malheur bien dangereux pour un général. Sa vue étoit si foible, qu'il ne distinguoit pas les objets à vingt pas de lui. D'ailleurs son courage, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissoit pas à son esprit une liberté assez entiere. Marfin n'avoit jusques-là jamais commandé en chef; & , avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avoit, disoit-on, l'expérience d'un officier, plus que d'un général. L'électeur de Baviere étoit regardé moins comme un grand capitaine, que comme un prince

vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. Les Alliés avoient un ruisseau à traverser. On ne leur opposa, pour en disputer le passage, que trois escadrons commandés par M. de Zurlauben. Ils chargerent avec beaucoup de vigueur les Danois & les Hano-vriens. Ceux-ci se replierent avec perte, & reculerent jusqu'à trois fois; mais cette poignée de François, qui faisoit des prodiges, ne fut point soutenue. Elle eut bientôt une armée entiere sur les bras, & fut contrainte de se retirer. C'étoit à ce passage qu'il falloit attendre l'ennemi. Tallard & Marfin négligerent cet avantage. Leur artillerie, qui jouoit avec beaucoup de fracas, ne suffit pas pour empêcher l'ennemi de passer le ruisseau avec des planches, des pontons & des fascines. Le général Wickles attaque deux moulins qui servoient de redoute au village d'Oberklau, & les emporte. La résistance n'y fut pas aussi grande qu'on auroit pu la faire. Les François mirent le feu aux moulins, & se retirerent dans Oberklau qu'ils défendirent avec valeur. Quatre régimens Hollandois y furent taillés en pièces; il ne revint pas cinquante hommes de celui de Goor. Tout ce qui se présenta d'ennemis fut tué, dispersé, ou pris. Le prince de Holstein-Ploën, qui conduisoit l'attaque, fut blessé & fait prisonnier.

Le prince Eugène se trouvoit dans un endroit où les bords du ruisseau étoient escarpés, & l'eau embarrassée de joncs. La moin-

dre
On
doit
avec
fant
avec
Imp
des
le p
com
n'ét
mê
gén
faï
tan
sou
elle
Ma
rée
foi
C
fan
vil
nic
tr'
pr
qu
fo
de
te
te
fo
ce
p
se

dre résistance l'eût empêché de le franchir. On ne lui en opposa aucune. Tallard l'attendoit sur la hauteur du village de Lutzingen, avec son artillerie à la tête de l'armée. L'infanterie Prussienne & Danoise fit son attaque avec beaucoup de vivacité; mais la cavalerie Impériale prit honteusement la fuite. Le feu des François l'avoit tellement effrayée, que le prince Eugène ne put jamais la ramener au combat. Les Danois & les Prussiens, qui n'étoient pas secondés, furent enfoncés de même, & n'écoutèrent plus la voix de leur général qui eut un cheval tué sous lui, en faisant tous ses efforts pour les rallier. Un instant après, la cavalerie revint à la charge, sous les ordres du duc de Wirtemberg; & elle enfonça à son tour la cavalerie Française. Mais cet avantage ne fut pas de longue durée. Elle fut chargée & culbutée une seconde fois.

Cependant Marlborough s'aperçut que, l'infanterie Française étant distribuée dans les villages, il seroit aisé de couper la communication que ces corps devoient avoir entr'eux, & qu'il n'étoit question que de rompre & de repousser leur cavalerie. Il fit attaquer le village d'Oberklau, pour la seconde fois. Il en sortit un feu si terrible de grenades, de canons à cartouches & de mousqueterie, que la terre se trouva en un instant toute couverte de morts. Les Anglois, qui formoient cette attaque, furent un peu déconcertés: cependant ils ne se débandèrent pas. Ils firent un mouvement en arrière, pour se mettre hors de la portée du canon, & de

maniere que l'infanterie du village ne pouvoit plus donner aucun secours à la cavalerie François. Ce fut peut-être ce qui décida le sort de la bataille. Par cette manœuvre, les escadrons se trouverent exposés seuls à toute la cavalerie & à toute l'infanterie des Alliés. Tallard, qui auroit dû faire agir son infanterie, entrelaça dans ses escadrons huit bataillons de nouvelles levées, & fit tirer par manches. Ce petit corps culbuta la premiere ligne des Anglois. Que n'eût pas fait l'infanterie entiere ? Jusqu'à ce moment, l'armée François pouvoit s'attribuer la victoire. Un instant changea la face des choses. Les cavaliers François, accablés par le nombre, furent contraints de céder. Ils se retirent vers le village d'Hocinstedt, abandonnant huit bataillons qui sont incontinent écrasés par l'ennemi. Ils sont poursuivis jusques dans les marais. La Gendarmerie se jette dans un coude du Danube, au-dessus du village de Soudern. Elle fait face ; elle résiste à une armée entiere & victorieuse. La brigade de Grignan vole à son secours. Elle redouble ses efforts ; renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & vient à bout de faire retraite.

Tallard avoit posté dans le village de Bleinheim vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'étoit une petite armée séparée, & désormais l'unique ressource des François. Il envoie M. de Maisongelle leur ordonner de se retirer. Cet officier trouve le village investi par les troupes de Marlborough. Le Maréchal, dans cette cruelle situation, court pour rallier sa cavalerie. La foiblesse de sa vue lui fait

pre
çois
Hel
Au
prin
enf
&
du
» v
» a
» v
» f
» g
» a
» b
» l
» h
» f
» a
» p
» p
» n
» r
» c
» c
» p
» l
» c
» n
» f
» v
» p
» l
» l

prendre un escadron ennemi pour un François. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étoient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général étoit pris, le prince Eugène, trois fois repoussé, gaignoit enfin l'avantage. La déroute étoit déjà totale, & la fuite précipitée dans le corps d'armée du Maréchal captif. « La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étoient » au point qu'officiers & soldats, dit un écrivain célèbre, se jettoient dans le Danube, » sans sçavoir où ils alloient. Aucun officier » général ne donnoit d'ordre pour la retraite : » aucun ne pensoit ou à sauver ces vingt-sept » bataillons & ces douze escadrons des meilleurs troupes de France, enfermés si malheureusement dans Bleinheim, ou à les » faire combattre. Le maréchal de Marsin fit » alors la retraite. Le comte du Bourg, depuis » maréchal de France, sauva une petite » partie de l'infanterie, en se retirant par les » marais d'Hochstedt ; mais ni lui, ni Marsin, » ni personne ne songea à cette armée qui » restoit encore à Bleinheim, attendant des » ordres & n'en recevant point. Elle étoit » d'onze mille hommes effectifs. C'étoient les » plus anciens corps. Il y a vingt exemples de » moindres armées qui ont battu des armées de » cinquante mille hommes, ou qui ont fait des » retraites glorieuses. Mais l'endroit où l'on » se trouve posté décide de tout. Ils ne pouvoient » sortir des rues étroites d'un village, » pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de » bataille devant une armée triomphante, qui » les eût, à chaque instant, accablés par un

» plus grand front , par son artillerie , & par
 » les canons même de l'armée vaincue , qui
 » étoient déjà au pouvoir du vainqueur. L'of-
 » ficier général , qui devoit les commander ,
 » le marquis de Clairambaut , fils du maré-
 » chal de Clairambaut , courut demander les
 » ordres au maréchal de Tallard. Il apprend
 » qu'il est pris. Il ne voit que des fuyards :
 » il fuit avec eux , & va se noyer dans le
 » Danube.

» Sivieres , brigadier , qui étoit posté dans
 » ce village , tente alors un coup hardi. Il
 » crie aux officiers d'Artois & de Provence
 » de marcher avec lui. Plusieurs officiers ,
 » même des autres régimens , y accourent.
 » Ils fondent sur l'ennemi , comme on fait
 » une sortie d'une place assiégée. Mais , après
 » la sortie , il fallut rentrer dans la place. Un
 » de leurs officiers , nommé *Desnonvilles* ,
 » revint à cheval , un moment après , dans
 » le village , avec milord Orknay d' Hamil-
 » ton. Est-ce un Anglois prisonnier que vous
 » nous amenez , lui dirent les officiers , en
 » l'entourant ? . . . Non , messieurs : je suis
 » prisonnier moi-même ; & je viens vous
 » dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous , que
 » de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà
 » le comte d'Orknay qui vous offre la capi-
 » tulation. » Toutes ces vieilles bandes fré-
 » mirent. Navarre déchira & enterra ses dra-
 » peaux. Mais enfin il fallut plier sous la né-
 » cessité ; & cette armée se rendit sans com-
 » battre. »

Environ douze mille morts , quatorze mille
 prisonniers , tout le canon , un nombre pro-

digie
 les
 douz
 du v
 la v
 mill
 huit
 O
 une
 laque
 deta
 par t
 est r
 dans
 tran
 fut p
 élevo
 à ses
 trion
 H
 Suéd
 s'ava
 Sur t
 1708
 dans
 le re
 tête
 bord
 à l'en
 aiffel
 faire
 Mosc
 cune
 foncé
 taque

digieux d'étendards, de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cens officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalerent cette journée. Mais la victoire coûta bien du sang. Près de cinq mille Alliés restèrent sur la place, & près de huit mille furent dangereusement blessés.

On dit que l'empereur Léopold fit ériger une pyramide dans le champ de bataille, sur laquelle on avoit gravé, en lettres d'or, le détail de l'action. Ce fait, quoique rapporté par toutes les relations, toutes les histoires, est révoqué en doute par l'historien déjà cité dans cet article. L'Angleterre se livra aux transports de la joie la plus vive. Marlborough fut préconisé par tous ses compatriotes. On éleva des monumens à sa gloire : on ajoûta à ses titres ; & le célèbre Addison chanta son triomphe.

HOLOFFIN. (*bataille d'*) Le roi de Suède, toujours accompagné par la victoire, s'avançoit à grands pas vers le Boristhène. Sur sa route, il rencontra, le 14 de Juillet 1708, trente mille Moscovites retranchés dans Holoffin & aux environs. Sans attendre le reste de son infanterie, il se jette, à la tête de ses gardes, dans le canal de Vabitz, bordé des deux côtés par un marais, & court à l'ennemi, ayant souvent de l'eau jusqu'aux aisselles. Il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais, pour prendre les Moscovites en flanc. Ceux-ci, surpris qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie , s'étant fait jour à travers les ennemis , joignit le Roi au milieu du combat. Alors ce prince monta à cheval ; mais , » quelque tems après , dit M. de Voltaire , » il trouva dans la mêlée un jeune gentil- » homme Suédois , nommé *Gullenstiern* , » qu'il aimoit beaucoup , blessé & hors d'é- » tat de marcher. Il le força de prendre son » cheval , & continua de commander à pied » à la tête de son infanterie. De toutes les » batailles qu'il avoit données , celle-ci étoit » peut-être la plus glorieuse , celle où il avoit » effuyé les plus grands dangers , & où il » avoit montré plus d'habileté. » Les vain- » cus , après deux heures & demie de combat , laisserent sur le champ de bataille quatre mille morts , & douze piéces de canon ; & Charles ne perdit pas trois cens hommes. Le Czar , étonné des progrès rapides de son ennemi , fit hazarder quelques propositions de paix. » Nous en parlerons à Moscou , » répondit Charles. Quand on rapporta ces paroles hau- » taines au monarque Ruffien : « Mon frere » Charles , dit-il , prétend faire toujours l'A- » lexandre ; mais je me flatte qu'il ne trou- » vera pas en moi un Darius. »

HONAÏN. (*bataille de*) Quelques tribus d'Arabes avoient pris les armes pour s'opposer aux progrès rapides de Mahomet. Ce prétendu prophète , informé de leurs mouvemens , marcha contre eux , l'an 629 , à la tête de douze mille combattans , & les rencontra près de Honain , entre la Mecque & Taïf. Dès la premiere charge , les Musulmans plierent & furent mis en déroute. Mahomet,

dans

dans
préfo
en le
de ra
mène
Les M
cre ,
furent
ensuit
d'ang
ses ba
HC
gneur
nots c
aux in
à bou
diligen
ble d'i
secour
dans M
déric
appris
cher d
s'avant
avant-
& du
gere e
à s'eng
Franç
comba
de leu
cavaler
du terr
Roi fu
sa cava
S, &

dans son Alcoran , attribue cette défaite à la présomption de ses soldats qui se confioient en leur multitude. Cependant il vint à bout de rallier ses troupes fugitives , & de les ramener au combat. Alors la fortune changea. Les Musulmans , honteux de s'être laissés vaincre , firent d'heureux efforts ; & les ennemis furent vaincus à leur tour. Mahomet assura ensuite que sa victoire étoit dûe à une légion d'anges , dont l'invisible secours avoit soutenu ses bataillons déconcertés.

HOTÉPAGE. (*bataille d'*) Genlis , seigneur François , agent principal des Huguenots dans la Flandre , & lié très-étroitement aux intérêts du prince d'Orange , étoit venu à bout de rassembler en France , avec une diligence extrême , un corps très-considérable d'infanterie & de cavalerie , & venoit au secours du comte Louis de Nassau , assiégé dans Mons par l'armée du roi d'Espagne. Frédéric de Toledé , qui la commandoit , ayant appris que ce capitaine commençoit à déboucher d'un bois voisin du château d'Hotépage , s'avance aussi-tôt , & , faisant attaquer son avant-garde , l'oblige de s'éloigner du bois & du château. Ce ne fut d'abord qu'une légère escarmouche ; mais l'action ne tarda pas à s'engager , & devint bientôt générale. Les François , forcés de soutenir le choc & de combattre , formerent deux gros bataillons de leur infanterie , & les appuyerent de leur cavalerie , suivant que la position du bois & du terrain put le permettre. L'infanterie du Roi fut également partagée en deux corps , & sa cavalerie avantageusement postée. Vitelli

se faisoit porter sur un brancard , à cause de la blessure qu'il avoit reçue , peu de jours avant , au siège de Mons ; & , malgré ses souffrances & le danger auquel il s'exposoit , il fit lui-même les dispositions du combat. Julien Romero , mestre-de-camp Espagnol , d'une valeur & d'une expérience éprouvées , conduisit l'avant-garde. L'affaire dura peu. Les François ne croyoient pas se trouver si-tôt en présence de l'ennemi , & n'étoient pas préparés à se battre. Vigoureusement assaillis par les Espagnols , ils firent d'abord quelque résistance ; mais leur premier feu se rallentit aussi-tôt. Le désordre se met dans leurs rangs. Ils prennent la fuite. Ils perdirent beaucoup en cette rencontre. De six ou sept mille hommes que conduisoit Genlis , le tiers périt dans l'action , ou fut fait prisonnier. Presque tous les drapeaux furent enlevés. Genlis lui-même fut pris avec le seigneur de Génissac qui commandoit la cavalerie , & le Rhingrave , capitaine Huguenot très-qualifié. Le baron de Renti & le seigneur de Jumelles , colonels d'infanterie , furent tués. C'étoient les principaux officiers de cette armée. Tout ce qui ne périt pas dans l'action , dispersé par la crainte , ou réduit à un petit nombre par le massacre qu'en firent les payfans , étoit hors d'état de pouvoir servir désormais le parti Protestant. Genlis fut conduit au château d'Anvers , & y mourut presque-aussi-tôt de maladie. L'armée royale souffrit peu , & ne perdit aucune personne de distinction. Ce combat se livra le 19 de Juillet 1572.

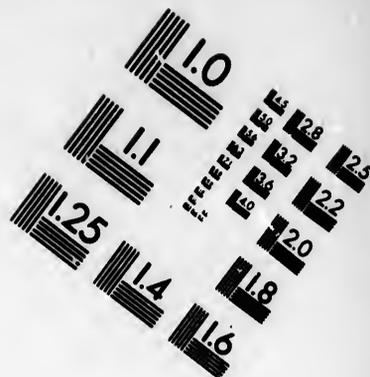
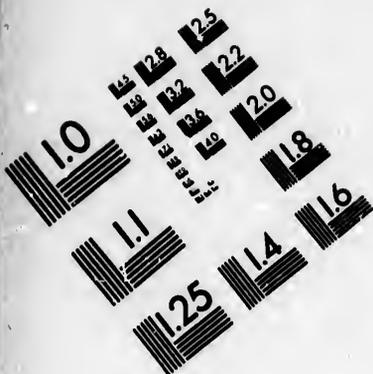
HULST. (*sièges de*) 1. Cette ville , située

da
tan
d'a
sié
tre
il l
à s
159
duc
neu
hon
de
mill
fort
aprè
à po
droi
velin
desq
ce l
dired
chid
taque
valie
répar
camp
taine
& co
une f
En n
la viv
gnols
reux
l'inter

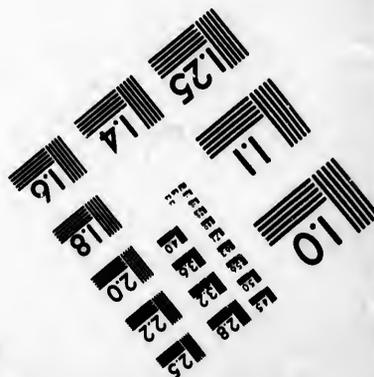
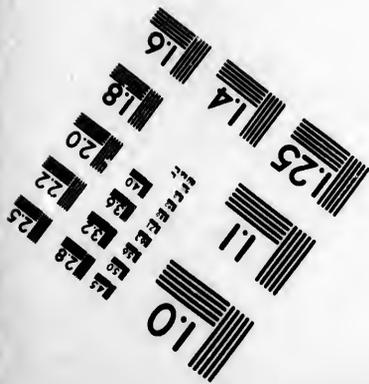
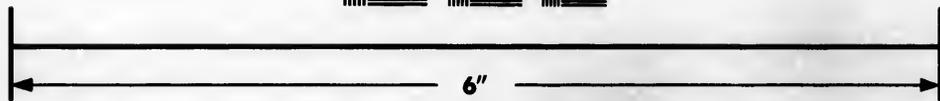
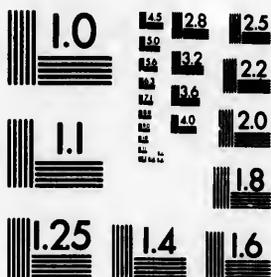
dans un terrain enfoncé, étoit très-importante, parce qu'elle commandoit le pays d'alentour. Le prince Maurice en forma le siège, en 1591; &, après s'être rendu maître des forts qui en défendoient l'approche, il l'obligea de capituler.

Elle ne fut pas long-tems sans voir encore à ses portes les horreurs de la guerre. En 1596, au commencement de Juillet, l'archiduc Albert, nommé, depuis peu, gouverneur de Flandres, vint l'investir avec une bonne armée. Il avoit à combattre le comte de Solms à la tête d'une garnison de deux mille sept cens hommes. Il fit attaquer les forts voisins, & vint à bout de les emporter, après bien des efforts. On s'attacha sur-tout à pousser les travaux de la tranchée dans l'endroit où la ville étoit défendue par trois ravelins, & un cavalier fort élevé, du haut desquels on foudroyoit les assiégeans. Rôna, ce baron si connu par sa valeur, avoit la direction du siège, sous les ordres de l'Archiduc. Un matin qu'il concertoit quelque attaque, un boulet de canon, qui partit du cavalier, lui emporta la tête & la vie. Pour réparer cette perte, on nomma mestre-de-camp-général le comte de Varas. Ce capitaine habile établit contre les trois ravelins, & contre les ouvrages qui les soutenoient, une forte batterie dont le feu étoit très-vif. En même tems, on combla le fossé, malgré la vive résistance des assiégés; & les Espagnols monterent à l'assaut. Il fut assez heureux, & l'on emporta les ouvrages. Dans l'intervalle qui les séparoit, le comte de Va-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 36
E 40
E 44
E 48
E 52
E 56
E 60
E 64
E 68
E 72
E 76
E 80
E 84
E 88
E 92
E 96
E 100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

ras fit placer dix pièces de canon pour renverser une courtine qui étoit vis-à-vis. On eut recours à la sappe & à la mine pour détruire les remparts, & l'on combla les fossés profonds, qui en empêchoient l'accès; mais il en coûta bien du sang. L'artillerie ennemie tonnoit sans cesse, & les foudres meurtrières, qu'elle lançoit de toutes parts, écrasoient tous les audacieux qui osoient approcher. Ils se servoient aussi de grenades qui, éclatant trois ou quatre fois, immoloient une infinité de victimes. Cependant les Royalistes se logerent au pied des remparts, mais non sans livrer un sanglant combat, durant lequel, dit Grotius, les guerriers, placés sur un terrain inégal, & que le sang des morts & des blessés rendoit glissant, se formoient un point d'appui des membres encore palpitans de leurs camarades pour se soutenir, & porter plus sûrement des coups mortels à leurs ennemis. On se dispoit à donner un dernier assaut, lorsque l'Archiduc, ayant appris que l'ennemi s'étoit couvert, derrière le rempart, d'une bonne coupure, que la brèche étoit minée, & que le projet des assiégés étoit de faire sauter en l'air les aiffaillans, lorsqu'ils s'y seroient établis, fit retarder l'attaque de quelques jours, jusqu'à ce qu'on eût contre-miné le terrain. Tel étoit l'état du siège, quand le comte de Solms parla de se rendre à des conditions honorables. L'Archiduc en accepta la proposition sur le champ, & accorda sans peine au gouverneur, à la garnison & aux habitans de Hulst, la capitulation la plus avantageuse. Elle fut signée, le 18 d'Août; & la

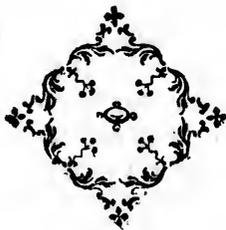
place fut remise aussi-tôt aux Espagnols. Cette conquête leur coûtoit plus de deux mille hommes, & même plus de cinq mille, si l'on en croit les Annales de Hollande.

2. En 1747, un détachement de l'armée Françoisé, s'étant porté vers la ville d'Hulst, en forma le blocus, & la pressa vivement. On somma le gouverneur de rendre la place & les forts qui en dépendent. La terreur des armes Françoisés étoit si grande, que le commandant n'osa résister. La capitulation fut signée, le 11 de Mai, & quatre-vingt-dix-sept officiers furent faits prisonniers avec seize cents quatre-vingt-un soldats.

HYDASPE. (*bataille de l'*) Alexandre voulut passer ce fleuve; mais, outre que l'entreprise étoit dangereuse, à cause de la rapidité du courant, Porus, le plus vaillant & le plus puissant roi des Indes, l'attendoit à l'autre bord, avec une armée nombreuse & aguerrie. Sa prudence le rendit supérieur à ces difficultés. Les Indiens suivoient toutes ses opérations; & s'imaginant que le dessein des ennemis étoit de tenter le passage au lieu où ils étoient campés, ils n'osoient se répandre dans la campagne. Alexandre, pour entretenir cette erreur, fit ranger ses troupes en bataille, sur les bords de l'Hydaspe, tandis que lui-même, à la tête d'un corps choisi d'infanterie & de cavalerie, il franchissoit le fleuve plus haut, & sans risques. Le roi des Indes en fut averti, lorsqu'il n'étoit plus tems de s'y opposer. Il envoya d'abord un bon détachement sous la conduite de son fils. Il fut défait, & le jeune prince tué. Porus cou-

rut alors avec toute son armée au-devant d'Alexandre qui mit une partie de sa cavalerie à la tête de l'aîle droite, & l'autre au-dessous, l'étendant en demi-cercle dans la plaine. Il rangea de même son aîle gauche en ligne courbe, & la composa de sa redoutable phalange. Porus, qui avoit un grand nombre d'éléphants, se plaça sur le premier à gauche, & mit les autres sur la même ligne, jusqu'à l'aîle droite, à la distance de cinquante pieds les uns des autres, & remplit les intervalles d'infanterie. On eût dit une longue muraille, dont ces terribles animaux formoient les tours, & les fantassins les courtines qui menoient de l'une à l'autre. Le roi de Macédoine fit charger l'ennemi par son infanterie, & lui-même avec la cavalerie l'attaqua brusquement à l'aîle droite. Porus voulut prévenir ce mouvement ; mais la marche lente des éléphants déranga son ordre de bataille, & entr'ouvrit tous les rangs. Les Macédoniens se firent jour à travers ces intervalles, & obligèrent l'Indien à changer de position pour leur faire tête. Cependant Alexandre prit en queue l'armée Indienne, qui, se trouvant serrée de deux côtés, plia, prit la fuite, & abandonna le champ de bataille, la victoire & son roi à la discrétion de l'ennemi. Vingt mille fantassins & trois mille cavaliers restèrent sur la place. Tous les chariots furent brisés, & tous les éléphants pris ou tués. Porus, qui, plus intrépide que le grand roi Darius, s'étoit défendu courageusement jusqu'à l'entière défaite de ses troupes, se voyant sans ressources, se

rendit au vainqueur. Alexandre admira sa taille qui étoit de sept pieds & demi, son port majestueux, & sa noble fierté qui, jusques dans les fers, sembloit encore donner la loi. Il demanda d'un air gracieux à cet illustre prisonnier, comment il vouloit qu'on le traitât? « En Roi, répondit-il. »... Mais, ajoûta Alexandre, » ne demandez - vous » rien davantage? ». . . Non : ce seul mot dit » tout. » Charmé de cette grandeur d'ame, Alexandre lui rendit ses Etats, auxquels il ajoûta plusieurs autres provinces; & Porus reconnoissant lui demeura fidèle jusqu'à la mort. Cette célèbre victoire, qui ne coûta pas quatre cens hommes au roi de Macédoine, fut le terme de la vie du fameux Bucéphale, ce cheval belliqueux, compagnon des triomphes d'Alexandre, & pour lors âgé de trente ans. Le Roi le pleura comme un ami; lui fit de magnifiques funérailles, & bâtit une ville en son honneur, qu'il nomma *Bucéphalie*. (*An du monde 3677.*)





[I C H]

IAXARTE. (*journee de l'*) Alexandre ; toujours avide de triomphes , cherchoit fans cesse de nouveaux peuples qu'il pût soumettre à son Empire. Ses victoires le conduisirent sur les bords de l'Iaxarte. Les Barbares , qui habitoient le pays arrosé par ce fleuve , descendirent tout-à-coup de leurs montagnes , & vinrent attaquer brusquement les Macédoniens. Après avoir fait un grand nombre de prisonniers , & tué beaucoup de monde , ils regagnerent leurs retraites ; & le roi alla en personne les assiéger. Mais , dès la premiere attaque , il fut blessé d'une flèche à l'os de la jambe ; & le fer demeura dans la plaie. Les soldats l'emportent aussi-tôt ; & , tremblant pour une vie qui leur étoit si chère , ils s'assemblent tous autour de lui pour le conduire en sûreté dans sa tente. Les Barbares en eurent avis. Le lendemain , ils envoyèrent des ambassadeurs au Roi qui les fit entrer sur le champ , & , ôtant le bandage & l'appareil de sa plaie , leur fit voir sa jambe , sans leur témoigner la grandeur de son mal. Les députés , étonnés de cette grandeur d'ame , excuserent de leur mieux leurs concitoyens , & demanderent au Prince l'honneur d'être ses sujets. Il les traita avec bonté , & les laissa vivre suivant leurs usages. *An du monde 3675.*

ICHNÉE. (*bataille d'*) Ce fut à quelques lieues de cette ville , située dans les déserts

de la M
si fame
livra a
laquell
d'un e
avoit
son av
l'enne
bre de
un pe
mier d
célébr
qui co
rer aux
montr
rible s
Crassu
cachoi
eux , p
multitu
vertes
vît br
craint
avoien
prome
gagere
vantag
alors
mée.
bruit
de clo
sons s
le coe
accou
de S

de la Mésopotamie, que Crassus, ce Romain si fameux par ses richesses & par sa défaite, livra aux Parthes une funeste bataille dans laquelle il perdit la vie, & couvrit sa patrie d'un éternel opprobre. Sa présomption lui avoit fait espérer une victoire facile; & déjà son avarice comptoit les riches dépouilles de l'ennemi. L'arrivée soudaine & le grand nombre des Barbares le déconcertèrent pourtant un peu; mais, reprenant bientôt son premier caractère, il voulut, malgré l'avis du célèbre Cassius, engager le combat. Suréna, qui commandoit les Parthes, voulant inspirer aux Romains une fatale confiance, ne se montra point d'abord avec cet appareil terrible sous lequel un traître l'avoit annoncé à Crassus. Les premiers rangs de ses troupes cachèrent de nombreux bataillons derrière eux, pour dérober aux yeux de l'ennemi leur multitude immense. Leurs armes étoient couvertes de cuirs qui empêchoient qu'on ne les vît briller. Les Romains, honteux d'avoir craint un ennemi qui paroissoit si foible, avoient banni leur première terreur, & se promettoient un glorieux triomphe. Ils s'engagerent inconsidérément dans un poste désavantageux, & se rangerent en bataille. Ce fut alors que Suréna donna le signal à son armée. Aussi-tôt toute la plaine retentit d'un bruit effroyable de tambours, accompagnés de clochettes, ce qui faisoit un mélange de sons sourds & aigus, qui jeta le trouble dans le cœur des Romains qui n'y étoient point accoutumés. Un instant après, tous les soldats de Suréna jetterent les surtouts qui cou-

vroient leurs armes ; & les Parthes , hommes & chevaux parurent tout resplendissans de fer & d'acier : spectacle imprévu , non moins propre à troubler les regards , que le bruit de leurs rambours ne l'étoit à épouvanter les oreilles. Crassus détacha sur les ennemis ses gens armés à la légère , qui n'allèrent pas loin ; car , se trouvant accueilli d'une grêle de flèches , ils se replierent sur les légions où ils commencerent à jeter l'épouvante. Les Parthes s'avancerent à leur tour , mais avec plus de succès ; car les Romains étoient si ferrés , qu'il n'étoit presque pas possible qu'aucun coup portât à faux. Quelque mouvement qu'ils fissent , il leur étoit funeste. S'ils se tenoient dans leur poste , ils essuyoient la décharge de l'ennemi , sans avoir même la consolation de se venger. S'ils s'avançoient , le Parthe fuyoit , & les accabloit dans sa fuite , parce que la fuite étoit pour ces Barbares un nouveau moyen de combattre plus sûrement. Dans cette extrémité , le fils de Crassus , jeune homme plein de valeur , s'élança avec impétuosité sur les Parthes , à la tête de deux ou trois mille braves , & les enfonça dès le premier choc ; mais bientôt ils revinrent à la charge. Le jeune guerrier , qui s'étoit cru vainqueur , fut vaincu à son tour & ferré de si près , que , pour éviter de tomber vivant entre les mains des ennemis , il se fit tuer par son écuyer , après avoir fait les plus généreux efforts. Les Parthes lui couperent la tête , & la donnerent en spectacle aux Romains. Crassus , sans se livrer à sa douleur à la vue de ce triste objet , consoloit & encourageoit ses soldats ,

mais
se ba
défav
que le
rerent
une r
tion e
Crass
ver.
rence
armé
IG
Prusse
le blo
fins d
A l'a
la ter
donna
rieux
conqu
ILL
druba
raux
une a
ble c
mains
mérita
guerre
maux
passer
& jet
march
d'Asie
quer.
secour

mais sans pouvoir ranimer leur valeur. On se battit jusqu'au soir, toujours avec le même désavantage pour les Romains. Enfin, lorsque le soleil se couchoit, les Parthes se retirèrent, en disant qu'ils laissoient à Crassus une nuit pour pleurer son fils. La consternation des Romains annonça assez leur défaite. Crassus fit en vain tous ses efforts pour se sauver. Suréna, l'ayant engagé à une conférence, le fit tuer. Après sa mort, toute son armée se dissipa. *L'an 53 avant J. C.*

IGLAW. (*prise d'*) En 1742, le roi de Prusse envoya un détachement pour former le blocus d'Iglaw, ville de Moravie, aux confins de la Bohême, entre Polna & Feltsch. A l'approche de ces troupes, que précédoit la terreur, la garnison Autrichienne abandonna la place; & le détachement, victorieux sans combattre, prit possession de cette conquête facile, le 14 de Février.

ILLITURGIS. (*bataille & prise d'*) 1. Asdrubal, Magon & Amilcar, tous trois généraux de Carthage, & commandant chacun une armée considérable, assiégeoient ensemble cette ville d'Espagne, fidèle aux Romains. Les deux Scipions, à qui leur valeur mérita le glorieux surnom de *foudres de guerre*, & qui rendoient à Carthage tous les maux qu'Annibal causoit à Rome en Italie, passèrent au milieu des trois camps ennemis, & jetterent du secours dans Illiturgis; puis, marchant avec la même fierté vers le camp d'Asdrubal, ils se mirent en devoir de l'attaquer. Les deux autres généraux vinrent au secours de leur collègue. Les Carthaginois

étalerent aux yeux de l'ennemi soixante mille combattans bien armés. Les Romains n'étoient pas plus de seize mille hommes; mais ils étoient accoutumés à remporter des victoires: aussi les Scipions donnerent aussi-tôt le signal. Ce fut moins une bataille qu'une horrible boucherie. Les Romains tuèrent plus de seize mille hommes; firent plus de trois mille prisonniers, & se rendirent maîtres des trois camps: ainsi fut levé le siège d'Illiturgis, l'an de Rome 537.

2. Plusieurs années après, cette ville se rendit aux Carthaginois. Scipion l'Africain vint la punir de sa révolte. Les habitans, avertis de loin par les reproches de leur conscience de ce qu'ils avoient à craindre, avoient fait tous les préparatifs nécessaires pour se bien défendre. Hommes & femmes, vieillards & enfans, tout étoit soldat, tout étoit déterminé à vendre chèrement sa vie. L'armée Romaine, qui avoit dompté l'Espagne, se vit plus d'une fois repoussée par la simple bourgeoisie d'une seule ville. Scipion, irrité de ces mauvais succès, reproche aux soldats leur peu de vigueur, & prend lui-même une échelle pour monter à l'assaut. Le danger où s'exposoit ce général, adoré de ses troupes, les anima d'une telle ardeur, que les légions furent, en un instant, sur les remparts. Le désordre se met parmi les assiégés. Les assiégeans les poursuivent & en font un horrible carnage. En même tems, la citadelle est emportée sans résistance. Tous les citoyens furent passés au fil de l'épée. On mit le feu aux maisons, & l'on détruisit tout ce que

l'incen
vengea
la gloir
IMM
de Ty
taquer
d'Imma
tioche.
eut do
l'ennen
taqua,
heureu
taille.

. IN
1. L'I
célèbre
& les
tre fan
ou la
conque
premiè
& l'im
que les
les sex
de sa
d'Assy
puissan
Ninus
limites
quêtes
pes in
chame
avoit
battere
sans &

l'incendie avoit épargné : tristes effets d'une vengeance implacable, & qui ternit peut-être la gloire du grand Scipion ! *An de Rome 546.*

IMMÆ. (*bataille d'*) Après la conquête de Tyane, l'empereur Aurélien se hâta d'attaquer l'armée de Zénobie, campée près d'Immæ, bourgade de Syrie, voisine d'Antioche. La cavalerie Romaine, aussi-tôt qu'on eut donné le signal, feignit de fuir ; attira l'ennemi dans un terrain désavantageux, l'attaqua, le fatigua, le vainquit, &, par cet heureux stratagème, décida du sort de la bataille. *An de J. C. 272.*

INDIENS. (*expéditions contre les*)
 1. L'Inde, cette vaste contrée de l'Asie, si célèbre autrefois par le nombre, la valeur & les richesses de ses habitans, fut le théâtre sanglant de bien des guerres ; & l'avarice ou la gloire y conduisirent les plus grands conquérans du monde. Une femme osa la première y porter la terreur de son nom ; & l'immortelle Sémiramis fit voir à l'univers que les vertus guerrières peuvent être de tous les sexes. Cette Princesse, que les charmes de sa personne avoient placée sur le trône d'Assyrie, avoit l'ame aussi grande que sa puissance. Suivant les glorieuses traces de Ninus, son époux, elle essaya de reculer les limites de son Empire par de nouvelles conquêtes. Dans cette vue, elle amassa des troupes innombrables, & fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans, parce qu'elle avoit appris que les peuples qu'elle alloit combattre avoient un grand nombre de ces peuples & terribles animaux, si utiles alors dans

les batailles. Quand la Princesse eut fait tous ses préparatifs, elle tourna ses pas vers l'Ethiopie. Rien n'osa résister à ses armes victorieuses. Les peuples étonnés ouvrirent les portes de leurs villes. Chacun s'empressoit de fléchir sous le joug Assyrien. Cette marche triomphante conduisit la Reine sur les bords de l'Inde, fleuve fameux, qui borne le pays auquel il donne son nom. Le roi des Indes, à cette nouvelle, envoie des ambassadeurs à Sémiramis, pour lui demander ce qu'elle venoit faire dans ses Etats, & ce qui l'engageoit à troubler la paix de ses peuples? L'audience ne fut pas longue : « Allez, dit » l'intrépide Princesse aux députés du Roi, » rapporter à votre maître que, dans peu, » Sémiramis satisfera sa curiosité. » Aussi-tôt elle se dispose à traverser le fleuve sur un grand nombre de barques. En vain les ennemis s'opposent à la descente. Ils prennent la fuite, après un combat sanglant; perdent plus de mille bateaux, & laissent au pouvoir des vainqueurs plus de cent mille prisonniers. Animée par cet heureux succès, déjà Sémiramis se croyoit maîtresse des Indes. Elle laisse soixante mille hommes pour garder un pont de bateaux qu'elle avoit fait construire, & s'avance dans le pays avec le reste de son armée; c'est ce que demandoit le Roi qui, dans ce dessein, avoit pris la fuite. Quand il l'eut fait courir, durant plusieurs jours, & qu'il la vit bien éloignée du fleuve, il s'arrête, & range ses troupes en bataille. Cette résolution subite déconcerte d'abord notre illustre guerrière. Mais, ce premier mouvement faisant place

au con
tête d
comb
mier.
plus g
ayant
Reine
lons.
menac
fut pl
roles.
vance
droits
telles.
la vi
couro
la con
jonct
soldat
se fau
Etats
d'une
millie
Jesus
2.
soltri
gypte
le m
éduc
de so
les je
parta
coute
dre,
Qua

au courage, elle accepte le défi; se met à la tête des escadrons, & donne le signal. Ce combat fut plus terrible encore que le premier. De part & d'autre, la valeur fit les plus grands efforts; mais les éléphans Indiens, ayant enfoncé sans peine les chameaux de la Reine, mirent le désordre parmi ses bataillons. Sémiramis employa les prières & les menaces pour rallier ses troupes. La crainte fut plus puissante que ses exemples & ses paroles. Le Roi, la voyant dans la mêlée, s'avance contre elle, & la blesse en deux endroits, mais sans que ces plaies fussent mortelles. La vitesse de son cheval la dérobe à la vive poursuite des ennemis. Comme on courroit en foule vers le pont, le désordre & la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de soldats. La Princesse recueillit ceux qui purent se sauver; rompit le pont, & revint dans ses Etats, après avoir perdu plus des deux tiers d'une armée qui, selon Ctésias, étoit de trois millions d'hommes. *Vers l'an 2090 avant Jesus-Christ.*

2. Plusieurs siècles après Sémiramis, Sésostris, le plus fameux des anciens rois d'Egypte, conçut le grand dessein de conquérir le monde entier. Ce Prince avoit reçu une éducation toute guerrière. Les premiers jeux de son enfance avoient été des combats. Tous les jeunes gens nés, le même jour que lui, partageoient ses pénibles amusemens, & s'accoutumoient, avec lui, dès l'âge le plus tendre, à mener une vie dure & laborieuse. Quand le jeune héros eut atteint cet instant

de la vie où les passions se développent, son grand courage parut dans tout son éclat. Le Roi, son pere, le mit à l'épreuve dans une guerre contre les Arabes; & l'apprentissage du Prince fut un coup capable d'immortaliser les plus grands maîtres. Les Arabes, jusqu'alors indomptables, subirent le joug des Egyptiens, & se soumirent au tribut que le vainqueur voulut leur imposer. A peine Sésostris fut-il monté sur le trône que la mort de son pere avoit laissé vacant, qu'il se hâta de remplir sa glorieuse destinée. Il leve une armée de six cens mille fantassins, & de vingt-quatre mille cavaliers, sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre, & subjugué l'Ethiopie, tandis qu'une flotte de quatre cens voiles, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'Histoire, le rendoit maître de toutes les isles & de toutes les villes placées sur les bords de la mer Rouge. A son approche, les nations de l'Asie venoient lui faire hommage. Les Indiens seuls oferent résister à un Prince dont le nom & la fortune jettoient l'effroi dans tous les cœurs. Leurs efforts ne furent point heureux. Sésostris triompha de tous leurs Rois; s'enrichit de leurs dépouilles, & poussa ses conquêtes au-delà du Gange, plus loin que ne fit depuis le grand Alexandre. Pour perpétuer la gloire de ses exploits, il fit ériger dans tous les pays où son bonheur l'avoit conduit, de superbes pyramides, avec cette inscription fastueuse: « Sésostris, Roi des » Rois, Seigneur des Seigneurs, a conquis » ces contrées par ses armes invincibles. » Heureux ce Prince, s'il n'eût pas terni l'éclat
de

de fo
cule
troit
les ro
se cro
ner p
peup
des p
folle
avant

3.
roi de
armée
pays
de vo
dans
cette
dit pa
c'est q
verner
payoit
millio

4. L
sent p
succes
voit a
belliqu
rant to
trée;
voulur
défit le
de lut
toute
part de
très-fa
S. C

de son mérite par un orgueil aveugle & ridicule ! Quand il alloit au temple, ou qu'il entroit dans la ville, il faisoit atteler à son char les rois & les chefs des nations vaincues. Il se croyoit bien grand, en se faisant ainsi traîner par les maîtres & les seigneurs des autres peuples. L'historien Diodore met au nombre des plus éclatantes actions de Sésostris cette folle & inhumaine vanité. *Vers l'an 1718 avant J. C.*

3. Hérodote rapporte que Darius Ochus, roi de Perse, entra dans les Indes avec une armée nombreuse, & réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On seroit curieux de voir comment ce Prince, si peu fortuné dans la guerre des Scythes, a pu réussir dans cette importante expédition. L'historien n'en dit pas un mot. Tout ce qu'il nous apprend, c'est que l'Inde faisoit le vingtième des gouvernemens de l'Empire des Perses, & qu'il payoit, tous les ans, un tribut de près d'onze millions.

4. Les triomphes du grand Alexandre n'eussent pas été complets, si, comme le digne successeur de Bacchus & d'Hercule, il n'avoit attaqué, vaincu, subjugué les peuples belliqueux des Indes. Il parcourut en conquérant toutes les provinces de cette vaste contrée ; il assiégea ; il prit toutes les villes qui voulurent résister à ses armes invincibles ; il défit les rois les plus vaillans & les plus dignes de lutter contre sa puissance ; enfin il enrichit toute son armée d'un immense butin. La plupart de ces victoires furent peu sanglantes & très-faciles. Quelques-unes exigèrent bien des

fatigues ; & ce fut dans ces occasions périlleuses qu'il s'écria : « O Athéniens ! à quels dangers je m'expose pour mériter vos éloges ! » Ainsi le mobile de tant de grandes actions étoit un peu d'encens donné par un peuple inconstant , capricieux , qui n'érigeoit des statues au mérite , que pour les briser indignement.

Alexandre n'employa que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays renfermé entre l'Indus & l'Hydaspe , appelé encore *Pengab* , c'est-à-dire *les Cinq Eaux* , à cause des cinq rivières qui l'arrosent. Avant de partir , le roi de Macédoine voulut donner aux siècles à venir un témoignage éclatant de son ridicule orgueil. Il fit dresser , en l'honneur des dieux , des autels hauts de soixante & quinze pieds. Il fit tracer un camp qu'il environna de fossés de cinquante pieds de profondeur , sur dix de largeur. Enfin il ordonna à tous ses soldats de dresser & de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept pieds & demi de long , & pour les chevaux , des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Après ce nouveau trait de folie , il quitta les Indes ; alla voir l'Océan , & arriva dans la Perse , l'an du monde 3678 , & 326 avant J. C.

INDISTAVISUS. (*bataille d'*) Arminius , ce fameux chef des Germains , y fut défait par Germanicus ; & , forcé de prendre la fuite , après avoir montré toute l'intrépidité d'un brave soldat & la sagesse d'un grand capitaine , il s'ouvrit un passage à travers les bataillons Romains , & se barbouilla le visage

de so
Les
perfo
comp
dant
les va
arme
néral
fleur
doub
Indis
voisin
IN
sur la
le fié
places
l'emp
Gran
comm
de ses
même
les aff
soutin
cun ré
ne pe
de pru
dit, le
norabi
qu'Ing
à l'em
en enl
guerre
INT
de Ca
son av

de son propre sang, pour n'être pas reconnu. Les Barbares perdirent un grand nombre de personnages illustres dans cette journée, sans compter une multitude de soldats. Cependant, quelques jours après, irrités de ce que les vainqueurs avoient fait un trophée de leurs armes, ils revinrent à la charge. Mais le général Romain les battit encore; leur tua la fleur de leur jeunesse, & illustra par cette double victoire la plaine que Tacite appelle *Indistavifus*, & que Juste-Lipse croit être voisine de Bréman. *L'an 16 de J. C.*

INGOLSTADT. (*prise d'*) En 1743, sur la fin de Juillet, les Autrichiens formèrent le siège d'Ingolstadt, l'une des plus fortes places de la Bavière, & la seule qui restât à l'empereur dans cet Electorat. Le comte de Granville, officier d'une valeur reconnue, commandoit la garnison de cette ville. Il fit de ses soldats autant de héros. Son exemple même rendit les habitans guerriers. En vain les assaillans firent les plus grands efforts. Ils soutinrent leurs attaques avec ce courage qu'aucun revers ne peut ébranler, qu'aucun succès ne peut éblouir. Mais cette bravoure pleine de prudence ne put sauver la ville. Il la rendit, le 2 de Septembre, à des conditions honorables. Par cette capitulation, il fut dit qu'Ingolstadt & le château seroient conservés à l'empereur, sans que les Hongrois pussent en enlever autre chose que des munitions de guerre & l'artillerie.

INTERCATIE. (*prise d'*) Après la ruine de Cauca, Lucullus, toujours entraîné par son aveugle cupidité, vint attaquer Intercatie,

autre ville des Vaccéens, défendue par d'excellentes fortifications, & par une garnison de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux. Le Consul employa d'abord les exhortations, & offrit des conditions raisonnables. « Nous ignorons sans doute, lui » dit-on en l'insultant, la bonne foi dont » vous vous êtes piqué à Cauca? » Les assiégés se tinrent sous leurs murailles, se contentant de harceler l'ennemi. Un Espagnol d'une taille énorme, & couvert d'une riche armure, vint défier les Romains. Le jeune Scipion, tribun légionnaire, ne pouvant souffrir cette insolence, s'avance fièrement contre ce rival, l'attaque, le terrasse & le tue. Le vainqueur, peu de jours après, soutint l'honneur de cette victoire, en montant le premier sur le mur dans un assaut donné à la ville, mais sans succès. Le siège traînant en longueur, & la maladie faisant de grands ravages de part & d'autre, on parla d'accommodement. Les assiégés ne voulurent se fier qu'à la parole de Scipion. L'accord fut fait. On fournit au Consul dix mille casques de soldats, du bétail, cinquante étages, mais point d'or ni d'argent, seul objet des travaux de Lucullus. 151 ans avant J. C.

INVERNESS. (*prise d'*) En 1746, le prince Edouard, étant entré en Ecosse pour remonter sur le trône de ses peres, vint camper devant les murs d'Inverness, dans la province de Murray. Le comte London, général des troupes Angloises, s'étoit enfermé dans cette forte place, située sur la riviere de Ness, avec quinze cens hommes, dans le

desse
tiers
cher
aux
le p
avec
suite
vern
dats.
ville
l'aba
forte
entre
Edou
En v
versé
teint
de I
trou
barq
rasser
rens
veur
premi
tôt i
s'opp
Perth
le m
teaux
déba
furer
ou q
mer
en b
vive

dessein de surprendre quelques-uns des quartiers du Prince. Il sortit; & , croyant marcher à la victoire , il se montra tout-à-coup aux ennemis. Il alloit attaquer. Les Ecoffois le préviennent , & fondent sur ses troupes avec tant d'impétuosité , qu'ils le mettent en fuite du premier choc. Il se retire dans Inverness , ayant à peine la moitié de ses soldats. Le prince Edouard le suit , & assiège la ville. London , trop foible pour la défendre , l'abandonne au vainqueur , & ses Anglois sortent par une porte , tandis que les Ecoffois entroient par l'autre. Maître de la place , Edouard le fit poursuivre par un détachement. En vain il voulut échapper. Après avoir traversé trois *firths* , ou bras de mer , il fut atteint , le 10 d'Avril , sur les bords de celui de Dornoch. Il venoit de le passer ; & les troupes du Prince , qui n'avoient point de barques , ne pouvoient en faire autant. Elles rassemblèrent trente-quatre bateaux de différens endroits , & franchirent le *firth* , à la faveur d'un brouillard. Milord London fut le premier qui s'aperçut de leur passage. Aussitôt il détacha cinq ou six cens hommes pour s'opposer à leur débarquement. Le duc de Perth , qui commandoit les Ecoffois , voyant le mouvement du Milord , fit mettre les bateaux en ligne , afin que tout son monde pût débarquer en bataille ; & , lorsque ses soldats furent assez près de terre pour n'avoir que trois ou quatre pieds d'eau , le Duc se jeta à la mer le premier ; & sa petite armée le suivit en bon ordre. Il se préparoit à une action vive & sanglante ; mais , lorsqu'il étoit près

de se précipiter sur les ennemis, ils prirent la fuite, effrayés, sans doute, de la fermeté des Ecoissois, & se débänderent de toutes parts. Le fruit de cette double victoire fut la possession tranquille d'Inverness, dont le prince Edouard fit démolir le château, & la conquête de Dornoch, dont la garnison, composée de trois mille hommes, se rendit prisonnière de guerre. La déroute du comte London fut telle, qu'il ne s'en sauva que les trois chefs.

IPRES. *Voyez* YPRES.

IPSUS. (*bataille d'*) Ce fut près de cette ville de Phrygie que se donna, l'an du monde 3703, un grand combat entre les armées d'Antigone & de Démétrius son fils, & des quatre princes confédérés, Ptolémée, Cassandre, Séleucus, Lyfimaque, qui vouloient abbatre la trop grande puissance de leur rival. Les troupes d'Antigone montoient à plus de soixante mille hommes de pied, dix mille chevaux, & soixante-quinze éléphants. Ses adversaires avoient soixante-quatre mille fantassins, dix mille cinq cens cavaliers, quatre cens éléphants, & six vingt chariots armés de faux. Ces deux grands corps restèrent quelque tems en présence, comme pour s'épier, & choisir l'instant favorable de s'attaquer avec avantage. Mais Démétrius, trop impatient pour arrêter plus long-tems l'ardeur qui l'animoit, fait sonner les trompettes; donne le signal du combat, & fond, à la tête de sa cavalerie, sur les bataillons ennemis, qu'il rompt par ce premier choc, & qu'il met en fuite. Cette prompte victoire le trahit. S'a-

bando
qui e
parce
armée
prince
les fu
qu'il t
profite
de ce
sage p
vit ar
oppo
cus,
garnis
taque
pour
de pa
pour
Dans
tomb
tint q
cablé
mort
jusqu
velle
troup
mille
cava
Le f
lors
versa
voir
vit c
voit
Il

bandonnant en aveugle à cette impétuosité qui est toujours funeste dans un général , parce qu'en s'exposant , il expose toute son armée dont le salut dépend du sien , le jeune prince se mit à poursuivre trop chaudement les fuyards , & se laissa ravir un triomphe qu'il tenoit déjà dans ses mains , s'il avoit sçu profiter de son avantage ; car , lorsqu'il revint de cette poursuite , il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie ; & il se vit arrêté par les éléphans ennemis , qui lui opposèrent une barriere impénétrable. Séleucus , voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de cavalerie , feignit de vouloir les attaquer , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , pour les effrayer , & pour leur donner le tems de passer dans son parti. C'est ce qu'ils firent pour la plûpart. Le reste fut mis en fuite. Dans ce moment , un gros détachement alla tomber avec fureur contre Antigone qui soutint quelque tems leur effort. Mais enfin , accablé de traits , & percé de coups , il tomba mort , après s'être défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. A cette triste nouvelle , Démétrius rassembla ce qu'il put de troupes , & se retira à Ephèse , avec cinq mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie , seuls débris de sa grande armée. Le fameux Pyrrhus , tout jeune encore pour lors , accompagna par-tout Démétrius ; renversa tout ce qui se présenta devant lui , & fit voir dans cette premiere action , qui lui servit comme d'apprentissage , tout ce qu'on devoit espérer de lui dans la suite.

IRA. (*journee d'*) Ce fut près de cette

montagne de la Grèce que se donna un grand combat entre les Messéniens & les Lacédémoniens, qui se faisoient la guerre pour la seconde fois. Les Lacédémoniens avoient été battus plusieurs fois, & rebutés par tant de pertes, qu'ils consulterent l'oracle qui leur dit de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil & les conduire. Ils députerent vers Athènes; & cette ville, alarmée de la puissance où s'élevoit Lacédémoné, leur donna Tyrtée, bon poète, mais mauvais général, & très-mal fait de corps. Les Lacédémoniens le reçurent comme un envoyé du ciel. Le succès ne répondit pas d'abord à leur attente. Il furent battus trois fois consécutivement; & ils vouloient se retirer, lorsque Tyrtée les anima tellement par sa poésie pleine de feu, qu'il les détermina à mourir plutôt que de se deshonorer par une fuite honteuse. On retourna donc au combat. Il fut très-sanglant, & la victoire long-tems disputée. Mais enfin les Messéniens céderent; & après plusieurs années de résistance, ils furent tellement vaincus, qu'ils abandonnerent leur pays. Cette seconde guerre, terminée l'an du monde 3334, avoit duré quatorze ans, & même dix-huit, si l'on en croit quelques auteurs.

ISAFLENS. (*défaite des*) Firme, prince Africain, s'étoit révolté contre Valentinien, & avoit attiré sur lui les armées de ce prince, commandées par Théodose. Ce général, après plusieurs victoires, avoit obligé le rebelle à fuir de contrée en contrée. Il apprit bientôt qu'il étoit allé chercher un asyle chez les Isafliens, peuple barbare, mais terrible

dans
nou
le pa
rend
» ne
dofe
de c
beau
con
» Je
» le
» ch
» tu
» à
si m
Le
sent
com
feco
voit
& e
plus
d'au
ave
hou
des
ren
Isaf
son
prix
supp
tair
I
de
dev

dans les combats. Il le poursuivit dans cette nouvelle retraite ; & , comme il entroit dans le pays , le roi Igmazen vint hardiment à sa rencontre. « Qui es-tu , demanda-t-il au général Romain , & qui t'amene ici ? » Théodose , jettant sur le Barbare un regard plein de cette fierté Romaine si commune dans les beaux tems de la république , mais qu'on ne connoissoit plus dans la vieillesse de l'Empire : » Je suis , lui dit-il , un des officiers de Valentinien , maître de l'Univers. Je viens chercher un brigand que tu receles ; & , si tu ne le remets entre mes mains , malheur à toi ! malheur à ta nation ! » Un discours si menaçant enflamma la colere d'Igmazen. Le lendemain , dès le point du jour , il présenta la bataille. Le front de son armée étoit composé de près de vingt mille hommes. La seconde ligne , encore plus nombreuse , devoit peu-à-peu s'étendre pendant le combat , & enfermer les Romains qui n'étoient guères plus de trois mille. On s'ébranle de part & d'autre : on se choque ; on se donne la mort avec fureur. Les Romains , couverts de leurs boucliers , soutiennent sans reculer les efforts des Barbares. Enfin les ténèbres de la nuit purent seules séparer les combattans. Bientôt les Sassiens , épuisés par leurs fréquentes défaites , songerent à faire la paix. Firme en étoit le prix. On l'arrêta ; mais ce rebelle évita le supplice qu'il méritoit , en terminant volontairement sa vie. *L'an 374.*

ISPAHAN. (*siège d'*) Après la bataille de Giulnabat , les Aghuans se presenterent devant Ispahan , capitale de la Perse , & en

formerent le siège. Après deux mois de blocus, la ville fut réduite aux plus tristes extrémités. La viande manqua d'abord ; & l'on fut obligé de tuer les chameaux, les mulets, les chevaux & les autres bêtes de charge. La famine devint si cruelle, que, quand on eut épuisé ces foibles ressources, on se trouva réduit à manger des feuilles & des écorces d'arbre ; des racines broyées, auxquelles on mêloit un peu de son pour en faire du pain ; des cuirs bouillis, des chiens & des chats, & même de la chair humaine. Les rues & les places publiques étoient couvertes de cadavres. Quelques misérables se jetoient avidement sur les moins décharnés, & leur coupoient les cuisses pour les dévorer. On enleva dans les maisons plusieurs enfans qui servirent de pâture à leurs cruels ravisseurs. On vit même des peres & des meres qui se nourrirent de ces funestes alimens. La mortalité devint si grande, que, de plus d'onze cens mille ames qui étoient dans Ispahan, il n'en restoit pas cent mille à la fin du siège. Tant de maux obligèrent les Persans à se soumettre aux rebelles. Leur roi ouvrit les portes de la capitale ; vint s'humilier devant Mahmoud, & lui céda son Empire.

ISSUS. (*batailles d'*) 1. C'est la fameuse journée d'Issus, qui décida du sort de Darius, roi des Perses, & qui mit, en quelque sorte, le grand Alexandre en possession du vaste Empire de ce prince. Le roi des Perses, à la tête de six cens mille hommes, tous superbement armés, vint chercher le monarque Macédonien, près de la petite ville d'Issus,

& f
van
d'au
deu
étoi
prés
ple,
dan
par
dité
de
pre
gra
éta
Gro
fure
vici
don
&
les
pri
pér
car
ne
en
tra
qui
&
tac
tés
leu
da
re
ell
A

& se campa dans un terrain tout-à-fait défavantageux. L'ordre de bataille, de part & d'autre, fut tel qu'on le devoit attendre de deux grands généraux; mais les Macédoniens étoient pleins de courage, & animés par la présence d'un prince qui leur donnoit l'exemple, & qui partageoit avec eux les plus grands dangers. Les Perses, au contraire, énervés par les délices, & déjà vaincus par leur timidité, n'avoient de valeur que dans la personne de quelques seigneurs intrépides; &, à proprement parler, il n'y avoit dans toute cette grande armée que trente mille hommes en état de résister à Alexandre. C'étoient des Grecs que Darius avoit pris à sa solde. Aussi furent-ils les seuls qui disputèrent long-tems la victoire; & il n'y eut que la phalange Macédonienne, ce vaste corps hérissé de piques, & qu'il étoit impossible de pénétrer, qui put les enfoncer & les mettre en déroute. Darius prit la fuite, quand il vit que tout étoit désespéré: ses richesses, ses femmes, sa mere, son camp, il abandonna tout au vainqueur pour ne sauver que sa personne. Alexandre s'acquit encore plus de gloire par la maniere dont il traita les Princesses, que par la célèbre victoire qu'il venoit de remporter. Il eut, à leur égard, & la tendresse respectueuse d'un fils, & l'attachement fidèle d'un époux, & l'amour intéressé d'un pere. Sa grande ame leur rendit leurs chaînes si douces, que le tems calma dans le cœur de Syfigambis la douleur qu'elle ressentit de la mort de Darius, son fils; mais elle ne put survivre à la perte d'Alexandre.

An du monde 3671.

2. Niger s'étoit fait proclamer Empereur par son armée. Sévere, qui régnoit alors, fit marcher ses légions contre le rebelle. Après plusieurs combats considérables dans lesquels Niger fut toujours battu, les armées des deux rivaux se rencontrèrent près d'Iffus, & en vinrent aux mains. Niger fut encore défait, & laissa vingt mille des siens sur la place. Cette victoire fut décisive pour Sévere; & son rival, vaincu & fugitif, termina bientôt sa vie par une mort tragique. *An de Jesus-Christ 194.*

ISTRIE. (*bataille dans l'*) Les Istriens, peuple belliqueux établi dans cette partie de l'Italie que nous appellons l'*Etat de Venise*, avoient allumé contr'eux la vengeance des Romains. Le consul Manlius entra dans leur pays, & campa à cinq milles de la mer. Pour assurer les convois, & soutenir les fourrageurs, il plaça plusieurs corps de troupes autour de son camp. Les Istriens avoient suivi l'armée ennemie par des chemins de traverse, sans en être vus, épiant l'occasion de l'attaquer avec avantage. Ayant remarqué que les corps-de-garde, qui environnoient le camp, étoient peu nombreux, & gardoient peu d'ordre, ils fondirent sur l'un d'eux, à la faveur d'un brouillard qui, laissant paroître une lumière sombre, grossissoit les objets, & présentoit aux yeux des Romains l'apparence d'une armée beaucoup plus considérable que n'étoit réellement celle des Barbares. Les soldats effrayés s'enfuirent dans le camp où ils causerent encore plus de terreur qu'ils n'en avoient eux-mêmes apporté. Les cris que l'on jette aux portes,

l'obscu
l'agita
tous c
sur les
plus é
les re
zard,
la mer
suite,
cinius
viron
Roma
l'effor
qu'apr
avec t
Ebul
rent à
triomp
s'appe
il arrê
duit à
somm
place;
par la
IT
queste
leur,
reco
Italiq
du so
tranch
tellus
chaleu
de so
dispo

l'obscurité qui augmente encore le tumulte, l'agitation des soldats qui, s'empresant de tous côtés, s'embarrassent & tombent les uns sur les autres; tout fait craindre, même aux plus éloignés, que l'ennemi ne soit entré dans les retranchemens. Une voix, poussée au hazard, exhorte les troupes à fuir du côté de la mer. Ce fut comme un signal; tout prit la fuite, jusqu'au Consul. Il ne resta que M. Licinius Strabon, tribun légionnaire, avec environ cinq ou six cens hommes. Ce brave Romain soutint seul avec sa généreuse troupe l'effort de l'ennemi qui n'entra dans le camp, qu'après que l'intrépide officier eut été tué avec tous les siens. Les Istriens & leur roi Ebulon se mirent aussi-tôt à table, & se livrerent à la bonne chère pour célébrer leur triomphe, & jouir de leur victoire. Manlius s'aperçut de cette faute. Sans perdre de tems, il arrête la fuite de ses troupes, & les reconduit à l'ennemi déjà vaincu par le vin ou le sommeil. Huit mille Barbares resterent sur la place; & leur roi évita la colere du vainqueur par la fuite. 178 ans avant J. C.

ITALIQUE. (*journée d'*) Hirtuléius, questeur de Sertorius, officier plein de valeur, mais moins prudent que son général, rencontra Métellus près d'une ville nommée *Italique*, sur le Guadalquivir. Dès le lever du soleil, il fit sortir ses troupes de ses retranchemens, & présenta la bataille. Métellus lui laissa supporter tout le poids de la chaleur excessive jusqu'à midi. Alors il sortit de son camp avec des soldats frais & bien disposés; & , sçachant que les meilleures

troupes des ennemis étoient au centre, il fit beaucoup avancer ses aîles, pendant que son corps de bataille demeurait derrière. Par ce moyen, les deux aîles d'Hirtuléius ayant été facilement défaits, il attaqua le centre de trois côtés à la fois. Le combat fut terrible. Les chefs se ménagerent si peu, que Métellus reçut un trait dans sa cotte d'armes, & Hirtuléius dans le bras. Mais enfin ce dernier prit la fuite, laissant vingt mille hommes des siens sur la place. 76 ans avant J. C.

ITHOME. (*bataille d'*) La huitième année de la première guerre de Sparte contre les Messéniens, commencée l'an du monde 3261, se donna près de cette ville un sanglant combat, dans lequel Euphaès, treizième descendant d'Hercule, & roi de Messénie, fut couvert de blessures qui le mirent au tombeau, peu de jours après.

Quelques années se passèrent encore en différentes batailles; mais enfin les Messéniens, réduits à la dernière extrémité, notablement affaiblis par de fréquentes défaites, épuisés par vingt années de guerre, sans espérances & sans ressources, abandonnerent Ithome que les Lacédémoniens détruisirent entièrement. Ce ne fut point assez pour leur vengeance. Ils obligèrent les vaincus à jurer qu'ils leur seroient toujours fidèles: vain serment extorqué par la crainte, & que les Spartiates, par leur dureté, rendirent bientôt inutile! Un des articles de ce traité portoit que tous les Messéniens, hommes & femmes assisteroient en habits de deuil aux funérailles des rois & des principaux citoyens de La-

cédé
de d
natio

IT
nuoi
térel
Fabi
de p
d'arr
parti
vint
ague
main
choc
& le
suivi
quit
atten
parn
tour
Rom
tes c
fans
puff
tre
retir

I
de l
la t
dev
vau
tou
la h
la p
la c

cédémone. C'étoit, sans doute, une marque de dépendance, & un hommage rendu à la nation triomphante.

ITUQUE. (*combat d'*) Viriathus continuoit à étonner l'univers par le spectacle intéressant de son intrépide courage. Le consul Fabius, envoyé contre lui, avec une armée de près de vingt mille hommes, se hâtoit d'arriver à Ituque dans la Bétique, avec une partie de ses troupes. Le général Espagnol vint à sa rencontre avec six mille hommes aguerris & accoutumés à vaincre. Les Romains soutinrent, avec peine, le premier choc de l'ennemi. Ils tinrent ferme pourtant; & le Consul poursuivit sa marche, toujours suivi par Viriathus. Enfin il l'attaqua; le vainquit, & le mit en fuite. Mais l'Espagnol, attentif à tout, ayant apperçu du désordre parmi les troupes qui le poursuivoient, retourne contr'elles; les défait; tue trois mille Romains, & poursuit le reste jusqu'aux portes du camp, où les vaincus se renfermerent, sans que ni le consul ni les autres officiers pussent obtenir d'eux qu'ils marchassent contre l'ennemi qui, content de sa victoire, se retira dans la Lusitanie. 142 avant J. C.

IVOI. (*siège d'*) En 1552, Henri II, roi de France, étant entré dans les Pays-bas, à la tête d'une armée formidable, se présenta devant Ivoi, ville alors très-forte. Les travaux furent poussés avec cette vivacité qui toujours a caractérisé les François. Bientôt la brèche fut praticable; & peut-être que la place se fût soumise, dès ce moment, à la domination du monarque assaillant, si le

courage du brave comte de Mansfeld, qui la défendoit, n'eût opposé mille obstacles à l'impétuosité de l'ennemi. Après bien des attaques inutiles; après bien des combats sanglans, mais infructueux, les assiégeans fatigués résolurent enfin de brusquer la fortune dans un assaut général. On alloit le donner; & Mansfeld se dispoisoit à le soutenir, lorsque treize mille Allemands, qui composoient sa garnison, refuserent de seconder sa valeur intrépide. En vain il veut se faire obéir: prières, promesses, menaces, rien n'est entendu. Désespéré, le gouverneur fait venir un gentilhomme François, son prisonnier, & lui dit, en présence des troupes: « Allez, je » vous donne la liberté, & vous prends à » témoin du tort qu'on fait aujourd'hui à » l'empereur & à moi. Ivoi, assiégée, il y » a quelques années, par le duc d'Orléans, » fut vaillamment défendue par un forgeron, » à la tête de quelques paysans, & ne se rendit, à l'extrémité, qu'à des conditions très- » honorables; & moi, homme de naissance, » capitaine expérimenté, je me vois forcé, » par la honteuse lâcheté de mes soldats, de » subir humblement les loix que l'ennemi » voudra m'imposer! Toutes les fois que » vous rappellerez dans votre mémoire la » grace que je vous accorde, n'oubliez pas » de me justifier contre les calomnies de ceux » qui voudroient noircir ma réputation. »

Quand il eut prononcé ces mots, il fit arborer le pavillon blanc, & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Les fortifications de la place furent entièrement démolies. Ivoi fut,

fut
de
gèn
I
Ven
foie
Ivre
deu
fenc
fort
imp
autr
Prin
17
feu
pou
tinu
gear
&
étoi
de g
I
s'ét
alla
Gra
ave
vou
Roi
que
vill
vre
tou
de
mes
con
S

fut, en 1662, érigé en duché, sous le nom de *Carignan*, par Louis XIV, en faveur d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons.

IVRÉE. (*prise d'*) En 1704, le duc de Vendôme, dont le nom & la fortune faisoient trembler l'Italie, se présenta devant Ivree, capitale du Canavez. Située entre deux collines, sur la Doire, ou Doria, défendue par un ancien château & une bonne forteresse, cette ville importante paroissoit imprenable. Elle l'eût été, en effet, pour tout autre capitaine que le général François. Ce Prince belliqueux fit jouer ses foudres dès le 17 de Septembre. Jusqu'au 28, une pluie de feu ne cessa de tomber sur la place qui, ne pouvant plus résister à ce bombardement continuel, & aux attaques réitérées des assiégeans, se rendit enfin, ainsi que le château & la forteresse. Onze bataillons, qui s'y étoient enfermés, furent arrêtés prisonniers de guerre.

IVRI. (*bataille d'*) Le duc de Mayenne, s'étant rendu maître de Pontoise, en 1590, alla mettre le siège devant Melun. Henri le Grand vint aussitôt au secours de la place avec un petit détachement. Le Duc, qui ne vouloit point livrer bataille, se retira: le Roi en fit autant. Mais à peine fut-il éloigné, que le Duc se présenta de nouveau devant la ville, & força le monarque à la venir délivrer une seconde fois. Toutes ces marches, toutes ces contre-marches produisirent le siège de Dreux, que le Roi entreprit dans les formes. Le duc de Mayenne, puissamment secondé par les Espagnols, ayant appris le des-

sein de Henri, voulut le faire échouer avec une armée de plus de seize mille hommes; mais le Roi l'avoit prévenu, & marchoit à lui, à la tête d'environ dix ou douze mille combattans. Ils se rencontrèrent dans les plaines d'Ivri; &, pour cette fois, le Duc, malgré toute sa répugnance, fut obligé de donner bataille.

Le 14 de Mars, au matin, les deux chefs rangerent leurs troupes avec toute l'intelligence dont ils étoient capables; & bientôt on donna le signal. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque Henri, levant les yeux au ciel: « Seigneur, s'écria-t-il, ôtes-moi la vie » avec la couronne, si je dois être du nombre de ces rois que tu donnes en ta colère; » agréés que je sois aujourd'hui la victime de » tes saintes volontés: fais que ma mort délivre la France des calamités de la guerre, » & que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle. » Aussi-tôt il se fit donner son habillement de tête, sur la pointe duquel il y avoit un panache de trois plumes blanches; &, l'ayant pris, avant que de baisser la visière: « Mes compagnons, » dit-il à son escadron, si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. » Gardez bien vos rangs, je vous prie. Si la chaleur du combat vous les fait quitter, » pensez aussi-tôt au ralliement; c'est le gain de la bataille: vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là-haut à main droite, » (c'étoient trois poiriers;) &, si vous perdez vos enseignes, cornettes & guidons,

» ne p
 » Vou
 » l'ho
 exhor
 grand
 che o
 comm
 tres,
 l'avoie
 d'allen
 étoier
 répon
 » nel
 » d'ho
 » il fa
 Le co
 voroit
 fiante
 de s'é
 faite;
 Schon
 » voi
 » j'y
 » por
 » con
 » rec
 » pab
 mots
 entre
 » nel
 » l'ho
 » m'
 » je r
 » vic
 » tou

» ne perdez point de vue mon panache blanc.
» Vous le trouverez toujours au chemin de
» l'honneur & de la victoire. » Après avoir
exhorté de la sorte ses braves guerriers, ce
grand monarque alla trouver le colonel Thif-
che ou Théodoric Schomberg. Cet officier
commandoit quelques compagnies de Reî-
tres, soldats mutins, mais intrépides, qui
l'avoient obligé, la veille de la bataille,
d'aller demander au Roi les payes qui leur
étoient dûes. Henri, plein de colère, avoit
répondu à Schomberg : « Comment, colo-
» nel Thifche, est-ce le fait d'un homme
» d'honneur de demander de l'argent quand
» il faut prendre les ordres pour combattre ? »
Le colonel s'étoit retiré tout confus, & dé-
voroit en silence dans sa tente cette morti-
fiante disgrâce. Lorsqu'on étoit sur le point
de s'ébranler, le Roi se ressouvint de cette
faute ; &, voulant la réparer, il courut à
Schomberg, & lui dit : « Colonel, nous
» voici dans l'occasion ; il se peut faire que
» j'y demeurerai. Il n'est pas juste que j'em-
» porte l'honneur d'un brave gentilhomme
» comme vous. Je déclare donc que je vous
» reconnois pour homme de bien, & inca-
» pable de faire une lâcheté. » En disant ces
mots, il l'embrasse avec bonté, & le serre
entre ses bras. « Ah ! Sire, s'écrie le colo-
» nel, les larmes aux yeux, me rendant
» l'honneur que vous m'aviez ôté, vous
» m'ôtez la vie ; car j'en serois indigne, si
» je ne la mettois aujourd'hui pour votre fer-
» vice. Si j'en avois mille, je les voudrois
» toutes répandre à vos pieds. » Dans ce

moment, on sonne la charge. Schomberg part comme un trait ; fond sur l'ennemi comme un lion furieux, & meurt les armes à la main. Tous les bataillons, tous les escadrons le suivent, en criant : « Vive le Roi ! » & le combat devient général. Il fut long ; il fut opiniâtre ; & , durant quelques heures, les différens corps étoient attaqués & enfoncés tour-à-tour, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou pour l'autre parti. C'étoit à la valeur, à l'intrépidité de Henri que le Ciel avoit réservé le triomphe. Le comte d'Egmont, à la tête d'un formidable bataillon hérissé de piques, s'avançoit, en bon ordre, contre l'escadron du Monarque, composé de gentilshommes. Henri l'attend, le reçoit, l'attaque, & se mêle, avec quelques braves, au milieu de cette forêt de lances. Trois Cornettes veulent l'envelopper. Il s'élançe sur eux : il les immole. Mais, dans cet instant, la terreur fait tous ses soldats. Un page qui portoit, comme lui, un panache blanc, ayant été tué, le bruit court aussi-tôt que le Roi est mort ; & l'escadron commençoit à plier, lorsqu'on aperçut le monarque au milieu d'un gros d'ennemis, massacrant les uns, écartant les autres, donnant par-tout des marques d'un courage invincible. On s'empresse de le joindre : on l'environne ; on l'imité. En moins d'un quart d'heure, ce corps redoutable est dissipé, après avoir perdu le comte d'Egmont. En un moment, la déroute devint générale, malgré les efforts du duc de Mayenne qui couroit çà & là pour rétablir le combat. Sa voix ne fut point en-

tendu
Ligue
Wail
fuite
Henr
» vez
» bas
comp
leur p
un bo
prison
pont
Toute
vaux
sonni
nemi
décor
récha
réserv
beauc
ses ba
secour
tion,
cesse
cha d
» lui
» fait
» &
Ce g
le par

tendue. La terreur boucha toutes les oreilles. Ligueurs, Espagnols, Flamands, Reîtres, Wallons, infanterie, cavalerie, tout prit la fuite pêle-mêle. Dans ce désordre affreux, Henri parcouroit les rangs, & crioit : « Sau-
» vez les François, Compagnons ! & main-
» basse sur l'étranger ! » Il reçut les Suisses à composition, & les renvoya avec bonté dans leur pays. Il traita comme ses sujets, comme un bon pere, tous les rebelles qui furent faits prisonniers. On poursuivit les vaincus jusqu'au pont d'Ivry ; & l'on en fit un grand carnage. Toute l'infanterie & plus de deux mille chevaux restèrent sur la place. Quatre cens prisonniers de marque, le canon, le bagage ennemi, vingt cornettes & soixante enseignes décorèrent le triomphe du monarque. Le maréchal de Biron, qui commandoit le corps de réserve, ne combattit point ; mais il contribua beaucoup à la victoire, en se présentant avec ses bataillons dans tous les endroits où son secours pouvoit être nécessaire. Après l'action, comme tous les soldats répétoient sans cesse : « Vive le Roi ! » ce général s'approcha de Henri, & d'un ton vif : « Ah ! Sire,
» lui dit-il, cela n'est pas juste. Vous avez
» fait aujourd'hui ce que Biron devoit faire ;
» & Biron a fait ce que devoit faire le Roi. » Ce grand événement consterna la Ligue ; & le parti du Prince légitime devint formidable.





[J A P]

JABÈS. (*siège de*) Saül venoit de monter sur le trône d'Israël, lorsque Nahas, roi des Ammomites, entreprit le siège de Jabès, ville capitale du pays de Galaad. Après une assez vive résistance, les habitans effrayés demandèrent à capituler. L'infidèle répondit que toute la composition qu'il vouloit faire, étoit de leur arracher à tous l'œil droit, pour les rendre l'opprobre de l'humanité. Cependant il leur accorda sept jours pour solliciter du secours auprès de leurs freres. Tous se mirent à pleurer au récit de la triste situation de Jabès. Mais Saül, qui s'étoit retiré dans son pays après son sacre, assembla sur le champ une armée de trois cens mille hommes, fondit tout-à-coup sur les Ammonites, & délivra la ville dont ils se croyoient déjà les maîtres. Cette victoire fut le premier acte que Saül fit de sa royauté, l'an 1094 avant J. C.

JAPHA. (*prise de*) Pendant que Vespasien emportoit Jotapat, Trajan, l'un de ses premiers officiers, fut envoyé contre Japha, dont les habitans montroient une audace bien au-dessus de leurs forces. Trajan s'empara d'abord, sans beaucoup de difficulté, de la première enceinte; car la ville en avoit deux; & ceux qui s'étoient retirés dans la seconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entraissent avec leurs concitoyens, les malheureux, qui se trouverent enfermés

entre
au nom
réserve
la prise
à Vesp
cens c
l'entre
par es
de l'é
porter
rester

JAB
levée
d'Alen
homme
compa
assiége
ses de
renfer
bord
dressa
brèche
» l'ass
lenço
des é
Le co
haut
croya
exem
» gn
» pa
» de
on f
roine
flotte

entre les deux enceintes, y furent massacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réserver au fils de son général l'honneur de la prise de Japha. Il manda l'état des choses à Vespasien qui donna mille fantassins & cinq cents chevaux à Tite, pour aller mettre fin à l'entreprise. La seconde enceinte fut forcée par escalade. Les vainqueurs passerent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Les femmes & les enfans restèrent prisonniers. *An de J. C. 68.*

JARGEAU. (*prise de*) Aussi-tôt après la levée du siège d'Orléans, en 1429, le duc d'Alençon, à la tête d'un corps de six mille hommes, & ce qui valoit une armée, accompagné de l'intrépide Jeanne d'Arc, vint assiéger Jargeau, où le comte de Suffolk & ses deux freres Guillaume & Poll s'étoient renfermés avec douze cens hommes. D'abord on emporta les fauxbourgs ; puis on dressa des batteries ; & en peu de jours, la brèche fut praticable. « Avant, gentil duc, à l'assaut, » dit alors la Pucelle au duc d'Alençon. Au même instant, ils partent comme des éclairs, & sont suivis de leurs guerriers. Le combat est terrible. Les ennemis, du haut de leurs remparts, font des efforts incroyables. Jeanne les brave. Sa voix & ses exemples animent les François. « Ne craignez rien, dit-elle au Duc : ne savez-vous pas la promesse que j'ai faite à votre épouse de vous ramener sain & sauf ? » Cependant on fait pleuvoir une grêle de traits sur l'héroïne. L'un déchire sa bannière qu'elle faisoit flotter au haut de son échelle, & qu'elle

alloit arborer sur la brèche. L'autre l'atteint à la tête, & se brise sur son casque; mais la violence du coup la renverse au pied de la muraille. Devenue plus terrible par sa chute: » Or sus, amis! amis, sus, sus! s'écria-t-elle. Notre-Seigneur a condamné les Anglois. Ils sont à nous. Bon courage! » Aux cris de la guerrière, les François sont transportés; ils s'empresent; ils se précipitent. Gagner la brèche, culbuter les ennemis dans la ville; les massacrer, les écraser, les poursuivre l'épée dans les reins; en immoler onze cens, forcer Suffoik, Guillaume Poll & les autres à se rendre prisonniers, fut l'action d'un instant.

JARNAC. (*bataille de.*) Catherine de Médicis, qui vouloit terrasser les Huguenots, en écrasant le prince de Condé & l'amiral de Coligny, leurs chefs, avoit mis à la tête des troupes royales le duc d'Anjou, son fils. Ce jeune général avoit pour conseillers le maréchal de Tavanès, capitaine plein de prudence, de bravoure, d'intrépidité, & que cinquante ans de service rendoient recommandable, le maréchal de Cossé, guerrier galant & courageux, & le duc de Biron. Par l'avis de ces lieutenans habiles, le Duc chercha l'occasion de combattre le prince hérétique, avant que le duc de Deux-Ponts eût réuni ses troupes à celles des Huguenots. Il la trouva bientôt; &, le 13 de Mars 1569, il joignit les rebelles auprès de Jarnac, dans l'Angoumois. L'action dura long-tems, & ne fut pas meurtrière. Les Réformés, qui furent battus, ne perdirent que quatre cens hommes,

& le
toit e
mais
Il fut
son c
tilsho
Un r
capit
appel
coup
sans
leme
fut m
le re
à Ve
Henr
Béarn
donn
génér
moye
droit
Princ
jou p
tentie
vainc
JA
que l
pes,
1739
pitale
roisse
ter;
de T
dre c
pour

& les vainqueurs deux cens. Le combat s'étoit engagé contre l'avis du prince de Condé; mais, dès qu'on se fut mêlé, il agit en héros. Il fut pris couvert de glorieuses blessures; & son cheval s'étant abbatu sous lui, deux gentilshommes le mirent au pied d'un buisson. Un moment après, le baron de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, l'ayant apperçu, s'approcha, & lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Cette action détestable, qui, sans être avouée, resta impunie, fut généralement attribuée au Duc. Le corps du Prince fut mis sur une ânesse, & porté à Jarnac. On le rendit ensuite à ses parens; & il fut inhumé à Vendôme dans le tombeau de sa maison. Henri IV, qui n'étoit encore que prince de Béarn, & âgé de seize ans, ayant vu l'ordonnance des deux armées, dit aux deux généraux de son parti, qu'il n'y avoit pas moyen de livrer la bataille, & qu'on la perdroit infailliblement, parce que les forces des Princes étoient éparfes, & celles du duc d'Anjou parfaitement ordonnées. On fit peu d'attention à cet avis d'un enfant; & l'on fut vaincu.

JASSI. (*prise de*) Le comte de Munich; que la Czarine avoit mis à la tête de ses troupes, ayant pénétré dans la Moldavie, en 1739, voulut faire la conquête de Jassi, capitale de cette province. Cette entreprise paroïssoit téméraire. Il falloit traverser le Nies-ter; combattre & vaincre une grande armée de Turcs, campée près de Choczin; prendre cette ville, & faire de nouveaux efforts pour triompher des plus grands obstacles. Les

Ruffiens, Munich à leur tête, passerent le fleuve à la vue des Ottomans; se présentèrent, le 8 d'Août, devant les lignes de Choczin; les attaquèrent; les forcerent; dissipèrent les infidèles; escaladerent la place, & conduits par la victoire, formerent le siège de Jassi. Là, le général Ruffien déploya tous ses talens. L'art & le génie présiderent à ses opérations. Des batteries, habilement dirigées contre les remparts, contre les mosquées, contre les maisons, ne firent bientôt de cette grande ville, qu'un vaste amas de débris. En vain les Turcs voulurent-ils l'écartier par des sorties vives & fréquentes. Munich les ferra de si près, que, pour éviter la mort qui les menaçoit de toutes parts, ils furent obligés de se rendre à discrétion.

JÉNISHÉHIR. (*prise de*) En 1401, le fameux Tamerlan, étant entré dans l'Asie mineure, campa dans la plaine de Jénishéhir, ou Néapolis. A l'approche de ce conquérant terrible, les habitans se préparèrent à se défendre. Mais le célèbre Nasruddin-Hoja leur persuada de subir le joug, & s'offrit d'aller trouver Tamerlan de leur part. Près de partir pour cette ambassade, l'Esope Turc se mit à songer en lui-même, quel présent il pourroit faire à cet ennemi redoutable, pour l'engager à traiter favorablement ses concitoyens.

» Un avis, se dit-il à lui-même, est toujours
 » bon; il faut que je consulte ma femme.
 Il la va donc trouver, & lui dit: « Quels
 » fruits te semblent devoir être plus agréa-
 » bles à Tamerlan, des figues ou des coings?...
 » Des coings, répondit-elle: ils sont plus

» beau
 » Qu
 » Nat
 » celu
 Il par
 aux p
 frande
 lui fit
 Nasru
 ému:
 la cur
 la rai
 » ba
 » co
 » le
 » des
 » m'
 Tam
 Prin
 dix
 Le n
 rudd
 com
 tent
 de l
 qu'i
 con
 y c
 pro
 fois
 ren
 eût
 qu'
 cir
 av

» beaux & plus gros; ils plairont davantage...
» Quelqu'utile que soit un conseil, repliqua
» Nasruddin, il n'est jamais sage de suivre
» celui d'une femme; je porterai des figues.»
Il part; il arrive: on l'introduit; il paroît
aux pieds de Tamerlan, & lui fait son of-
frande. Il étoit chauve & nue tête. Ce prince
lui fit jeter ses figues à la tête. A chaque coup,
Nasruddin crioit, sans cependant paroître
ému: « Dieu soit loué! » Cette saillie excita
la curiosité de Tamerlan qui lui en demanda
la raison. « Je remercie Dieu, répondit l'am-
» bassadeur, de ce que je n'ai point suivi le
» conseil de ma femme; car, si, comme elle
» le vouloit, j'avois offert à Votre Majesté
» des coings au lieu de figues, mon présent
» m'auroit tué.» Bientôt Nasruddin plut à
Tamerlan, & devint très-familier avec ce
Prince. Quelques jours après, il lui apporta
dix concombres cueillis dans leur primeur.
Le monarque lui donna dix écus d'or. Nas-
ruddin revint à la charge; remplit de con-
combres un chariot, & s'achemina vers la
tente de Tamerlan pour les lui offrir. Le garde
de la porte refusa de l'introduire, à moins
qu'il ne lui promît de partager avec lui la ré-
compense de ce nouveau présent. Nasruddin
y consent; paroît devant le Prince, & se
prosterne devant son thrône. Mais, pour cette
fois, Tamerlan lui fit un accueil bien diffé-
rent du premier. Il ordonna que Nasruddin
eût à recevoir autant de coups de bastonnade
qu'il y avoit de concombres. Il y en avoit
cinq cens. Nasruddin se soumit; &, après
avoir reçu, sans rien dire, deux cens cin-

quante coups de baton , il se mit à crier qu'il avoit reçu sa part , & qu'il espéroit que le Roi feroit justice du reste au garde de la porte , suivant les conditions faites entr'eux. On va chercher le garde. Il avoue son marché , & reçoit , non sans se plaindre , les autres deux cens cinquante coups de bâton. Tamerlan , à la considération de Nasruddin , pardonna aux habitans de Jénishéhir ; & ce Prince , pour mettre le comble à son bienfait , lui dit de lui demander ce qu'il voudroit , avec promesse de n'être point refusé. Nasruddin ne demanda que dix piéces d'or , pour en bâtir un monument qui pût , disoit-il , passer à la postérité. On lui compta cette somme modique , & il en fit construire une porte de pierre au milieu d'un champ. Cette phantaisie frappa bientôt les yeux. On lui en demanda la raison ? « La postérité la plus reculée , répondit-il , conservera la mémoire » de cette porte aussi sûrement que celle des » victoires de Tamerlan ; & , tandis que le » monde rira de ce monument qui rappellera » les actions de Nasruddin , le souvenir des » exploits de Tamerlan tirera les larmes des » yeux , d'un bout du monde à l'autre. »

JÉRICHŒ. (*siège de*) Après l'entrée des Hébreux dans le pays de Chanaan , & le passage du Jourdain , la premiere ville qui les arrêta fut Jéricho. Cette ville étoit environnée de fortes murailles , & défendue par de bonnes troupes. Le Seigneur traça lui-même à Josué l'ordre de l'attaque. Durant six jours , on fit six fois le tour de la ville. L'armée marchoit la premiere ; ensuite l'arche d'at-

liance
cateur
le ref
septie
ordre
siégés
ridicu
que t
cri. L
dans
d'une
bitans
court
caché
Josué
JÉ
mort
méon
dre fu
avec
ville
ils ég
fureur
rêta l
breux
rent
porte
pieux
toute
ment
Jébu
que
à l'a
teux
sulte

liance, autour de laquelle étoient les sacrificateurs qui sonnoient de la trompette : tout le reste du peuple suivoit les sacrificateurs. Le septieme jour, on fit sept fois, dans le même ordre, le tour de Jéricho, tandis que les assiégés, spectateurs tranquilles, tournoient en ridicule ces fréquentes processions. Mais voici que tout-à-coup le peuple pousse un grand cri. Les murailles tombent, & l'armée entre dans la ville. Les vainqueurs, enflammés d'une fureur religieuse, immolent tous les habitans. Ils n'épargnerent que Rahab, célèbre courtisane, parce qu'avant le siège, elle avoit caché dans sa maison des espions envoyés par Josué. *L'an 1451 avant J. C.*

JÉRUSALEM. (*sièges de*) 1. Après la mort de Josué, les tribus de Juda & de Siméon, ayant réuni leurs forces, vinrent fondre sur cette place, dès-lors très-importante, avec une formidable armée. Ils prirent la ville basse; &, fidèles aux ordres de Moïse, ils égorgerent tout ce qui s'offrit à leur sainte fureur. La haute ville, nommée *Sion*, arrêta leur victoire; & tous les efforts des Hébreux, durant près de quatre siècles, échouèrent contre cette citadelle. La gloire de l'emporter étoit réservée au célèbre David. Ce pieux héros, ayant été proclamé Roi par toutes les tribus, voulut signaler son avènement au trône par la prise de Jérusalem. Les Jébuséens, qui l'habitoient, bien convaincus que leur ville étoit imprenable, n'opposèrent à l'armée ennemie que les aveugles, les boiteux & les estropiés. David, outré de l'insulte, leur fit payer cher ce téméraire orgueil.

Il fit donner un assaut général. Joab, que ses vertus, ses crimes & sa naissance ont rendu si fameux, monta le premier sur la brèche, à la tête d'une troupe de braves; renversa les infidèles; les poursuivit jusques dans la forteresse, où il entra avec eux, & en ouvrit les portes à son roi. David chassa les habitants; fit réparer les murs; augmenta les fortifications; &, ayant établi sa demeure dans cette ville, elle devint la capitale du royaume des Juifs. 1048 ans avant J. C..

2. Sous le règne de Roboam, petit-fils de David, Sésac, roi d'Égypte, forma le siège de Jérusalem avec un terrible appareil. Il menaçoit de la détruire de fond en comble, si l'on osoit s'opposer au succès de ses armes. Le peuple, indigné de ce superbe langage, vouloit attaquer l'ennemi du Seigneur & de sa ville sainte; mais Roboam, aussi lâche guerrier que monarque impérieux, intimidé par l'infidèle, lui ouvrit les portes de sa capitale qu'il vit piller sans oser remuer, après avoir subi un joug honteux, mais digne de lui. 971 ans avant l'ère chrétienne.

3. Dès la première année du règne d'Achaz, roi de Juda, Rafin, roi de Syrie, & Phacée; roi d'Israël, se présentèrent devant Jérusalem. Leur dessein étoit de déthrôner Achaz, & de mettre à sa place un monarque qui ne fût pas de la maison de David. Dieu fit avorter l'ambitieux projet des princes ligués. La vue des fortifications les effraya; &, après quelques vains efforts, ils se retirèrent honteusement.

Quelque tems après, un ennemi bien plus

redou
toit S
avoit
auque
s'étoi
rie, a
contro
Jérusa
alloit
superb
salut
penda
tua qu
bligea
pitée.

4. I
çoient
tomb
venge
Babyl
la livr
les fe
qu'il l
viola
le jou
fut re
perfid

L'in
fier d
contro
ter, c
des C
se me
rend
Jérusa

redoutable vint attaquer la ville sainte. C'étoit Sennachérib, roi d'Assyrie. Ezéchias avoit refusé de payer à ce prince le tribut auquel Achaz, son pere, foible monarque, s'étoit vu forcé de consentir. Le roi d'Assyrie, après avoir soumis l'Ethiopie, marcha contre Ezéchias, & l'assiéga dans sa capitale. Jérusalem étoit perdue; & tout le royaume alloit tomber entre les mains d'un vainqueur superbe & irrité. Mais la piété du roi fut le salut de ses Etats. L'ange du Seigneur frappa, pendant la nuit, l'orgueilleux Sennachérib; lui tua quatre-vingt-cinq mille hommes, & l'obligea de sauver sa vie par une fuite précipitée.

4. Depuis long-tems, les prophètes annonçoient à l'infidèle Sion les maux qui alloient tomber sur sa tête criminelle. Le tems des vengeances arriva. Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint l'assiéger; la prit de force; la livra au pillage; mit le roi Joachim dans les fers, & le relâcha ensuite, à condition qu'il lui payeroit tribut; mais ce prince insensé viola bientôt ses promesses. Il voulut secouer le joug. Nabuchodonosor reparut: Jérusalem fut reprise; & Joachim expia par sa mort sa perfidie & sa révolte.

L'impie Sédécias, un de ses successeurs, fier de l'alliance contractée avec l'Egypte, contre l'aveu du prophète Jérémie, osa tenter, comme lui, de se soustraire à l'Empire des Chaldéens. Nabuchodonosor l'apprend; se met en campagne; ravage la Judée; se rend maître des plus fortes places, & assiége Jérusalem pour la troisieme fois. Le roi d'E-

gypte vole au secours de son allié. Nabuchodonosor marche contre lui ; l'atteint ; le bat , & l'oblige d'aller cacher sa honte au fond de ses Etats. Jérusalem , qui s'étoit livrée aux transports d'une joie folle , se voit en proie à de nouvelles terreurs. Le roi de Babylone recommence le siège ; & Sédécias se détermine à le soutenir en homme qui a tout à gagner & rien à perdre. La ville est bloquée. Les ennemis arrêtent tous les convois & ravagent la campagne. Un peuple immense s'étoit renfermé dans cette capitale. La circonvallation le réduisit bientôt à la plus affreuse disette. On donnoit pour un grain de froment ce qu'on avoit de plus précieux. L'eau même , qu'une sécheresse extraordinaire avoit rendue très-rare , l'eau s'achetoit au poids de l'or. La peste , non moins redoutable que la famine , causoit de terribles ravages. Les rues étoient jonchées de corps morts , laissés sans sépulture , & dont l'odeur fétide tuoit les vivans. La désolation & le désespoir étouffoient tous les sentimens de la nature. On vit des meres tendres égorger leurs enfans , pour les arracher à tant de maux , & expirer ensuite sur leurs cadavres sanglans.

L'ennemi cependant pressoit vivement la place. Le bélier frapoit les murs de toutes parts. On avoit élevé de vastes tours de bois , du haut desquelles on lançoit des pierres énormes , qui écrasoient ceux que la famine & la peste avoient épargnés. Dans cette cruelle extrémité , les Juifs s'opiniâtroient encore à ne point se rendre. Sédécias , cachant ses alarmes sous un visage assuré , les encourageoit
par

par
ples.
étoie
force
élev
sans
feillo
déen
la ru
firent
décia
une p
de ch
vu m
mém
long-
queut
falem
ces s
mon
tans ;
avoir
princ
prem
latrie
livren
jalou
1468
Melc
la co
busée
Pl
bâtit
Perse
tions
S.

par ses paroles , & les animoit par ses exemples. Plus l'ennemi étoit ardent , plus ils étoient furieux. Ils oppofoient la force à la force ; & l'art détruiſoit ce que l'art avoit élevé. Dix-huit mois ſe paſſerent de la ſorte, ſans qu'on voulût entendre Jérémie qui conſeilloit ſans ceſſe d'ouvrir les portes aux Chaldéens , & d'empêcher, par des ſoumiſſions, la ruine de la ſainte cité. Enfin les ennemis firent une grande brèche. Il fallut céder. Sédecias ſortit , avec les gens de guerre , par une porte dérobée ; mais il fut atteint, chargé de chaînes, conduit en captivité, après avoir vu maſſacrer ſes enfans , après avoir été lui-même privé de la lumière du jour , qui trop long-tems avoit éclairé ſes ſacriléges. Le vainqueur fit ſon entrée triomphante dans Jérusalem ; enleva toutes les richesses du temple, ces ſuperbes monumens du règne de Salomon ; immola la plus grande partie des habitans ; emmena le reſte en eſclavage, après avoir réduit en cendres & le temple & les principaux quartiers de la ville. Telle fut la première deſtruction de Jérusalem que l'idolâtrie de ſes rois & l'impiété de ſes habitans livrerent à la vengeance d'un Dieu juſte & jaloux, l'an 588 avant la naiſſance du Meſſie, 1468 ans après ſa fondation par le célèbre Melchiſédec , & près de cinq ſiècles après la conquête qu'en avoit fait David ſur les Jébuſéens.

Plusieurs années après , Zorobabel la rebâtit, avec la permiſſion de Cyrus , roi de Perſe ; & Néhémie en releva les fortifications. Elle ſe ſoumit au grand Alexandre ; &

quand la mort eut enlevé ce conquérant, elle foutint plusieurs sièges, mais peu mémorables, & qui se terminèrent au pillage du temple, jusqu'au grand Pompée.

5. Les Juifs, ayant refusé de recevoir l'armée Romaine, qui marchoit contre Aristobule, Pompée, plein de colere, se présenta devant la capitale. La vue de cette place que la nature & l'art sembloient avoir fortifiée de concert pour la rendre imprenable, lui fit craindre, pour la premiere fois, l'inconstance de la fortune qui, jusqu'à ce jour, avoit couronné tous ses exploits. Il étoit dans cette inquiétude, lorsque les Juifs, renfermés dans la ville, se divisèrent en deux factions. Les uns, favorables aux Romains, s'étant trouvés les plus forts, ouvrirent les portes à Pompée; & les autres, partisans d'Aristobule, se retirèrent dans le temple, dont aussi-tôt le général Romain forma le siège. Il éleva de grandes terrasses sur lesquelles il fit placer des tours garnies de balistes & d'autres machines de guerre, dont le jeu continuel écartoit ceux qui défendoient les murs. Mais les Juifs, que rien n'étonnoit, rendoient inutiles, par leur valeur, tous les efforts des Romains. Ils se défendirent avec tant d'art & d'intrépidité, que, durant trois mois, l'ennemi ne put forcer qu'une seule tour. Enfin la vigoureuse opiniâtreté des légions triompha. Le temple fut pris d'affaut. Cornélius Faustus, fils du dictateur Sylla, suivi de quelques braves, entra le premier par la brèche. On massacra tous ceux qui osèrent se montrer. Plusieurs sacrificateurs furent immolés durant les fonctions de leur

mini
à la
haut
qui l
flam
insta
du t
par o
6.
des J
voul
de S
ques
tête
siège
noier
loit t
sur le
les r
chine
Tyr.
priso
donn
Ils en
on un
contr
milie
moin
ni pa
qui se
pend
main
la vil
On v
de la

ministere. Tous ceux qui purent se soustraire à la fureur du soldat, ou se précipiterent du haut des rochers, ou mirent le feu à tout ce qui les environnoit, & se jetterent dans les flammes. Douze mille Juifs périrent dans cet instant funeste. Pompée respecta les richesses du temple, & mit le comble à sa victoire par ce trait de générosité. 63 avant J. C.

6. Hérode le Grand avoit été déclaré roi des Juifs par les Romains; mais Jérusalem ne vouloit point le reconnoître. Ce prince, aidé de Sosius, envoyé par Antoine avec quelques légions, marcha contre cette ville à la tête d'une nombreuse armée. Il en forma le siège; éleva trois plates-formes qui dominoient les murs, & du haut desquelles on faisoit tomber une grêle de traits & de pierres sur les assiégés, & fit battre continuellement les remparts avec le bélier, & d'autres machines de guerre, qu'il avoit fait apporter de Tyr. Mais les Juifs, toujours intrépides, méprisoient la mort, & ne cherchoient qu'à la donner à l'ennemi. Abbatoit-on un mur? Ils en élevoient aussi-tôt un autre. Creusoit-on une mine? Ils la rendoient inutile par une contre-mine, & se trouvoient tout-à-coup au milieu des assiégeans, lorsqu'ils y pensoient le moins. Ce fut ainsi que, sans être abatus, ni par les fréquens assauts, ni par la famine qui se faisoit cruellement sentir, ils soutinrent pendant cinq mois les efforts réunis des Romains & des Juifs partisans d'Hérode. Enfin la ville & le temple furent emportés d'assaut. On vit alors paroître par-tout l'affreuse image de la mort. Les Romains se baignoient dans

le sang d'un ennemi trop opiniâtre ; & les Juifs du parti du roi , étouffant tout sentiment d'humanité , immoloient à leur fureur tous ceux de leur nation qu'ils rencontroient dans les rues , dans les maisons , & même dans le temple. Hérode obtint pourtant , à force de prières , de promesses & de menaces , la cessation de cette horrible boucherie ; & , pour empêcher le pillage de la ville & du temple , il offrit généreusement aux Romains de le racheter de ses propres biens. Cette prise de Jérusalem arriva 37 ans avant J. C. au même jour que Pompée l'avoit emportée d'affaut , vingt-sept ans auparavant.

7. Vers la fin du règne de Néron , sous le pontificat de Mathias , fils de Théophile , commença la fameuse guerre des Juifs contre les Romains. La tyrannie , les vexations , les sacrilèges des gouverneurs en furent la cause ; & , fatiguée de gémir si long-tems sous le joug d'une domination étrangere , la nation Juive crut n'avoir plus de ressources que dans son désespoir. La fortune sembla d'abord lui être favorable. Les Romains furent battus plusieurs fois. Mais Vespasien ; que le tyran de Rome avoit chargé de cette guerre , scut bientôt , par son habileté & par sa prudence , fixer le bonheur sous ses étendards. Après avoir conquis toute la Palestine , il se disposoit à bloquer Jérusalem , lorsque son armée récompensa ses vertus de l'Empire. Le nouvel empereur donna à Tite , son fils , la commission de dompter les rebelles , & de former le siège de la capitale.

Jérusalem , bâtie sur deux montagnes très-

escarpées, étoit divisée en trois parties; la ville haute, la ville basse & le temple; & chacune avoit ses fortifications particulières. Le temple étoit comme la citadelle des deux villes. Plusieurs murailles épaisses & fort élevées en rendoient l'accès impraticable. A côté, s'élevoit une forteresse qui le défendoit, & qu'on nommoit *Antonia*. Un triple mur, qui occupoit l'espace de trois cens stades, enfermoit la ville entière. Le premier de ces murs étoit flanqué de quatre-vingt-dix tours très-hautes & très-fortes: celui du milieu n'en avoit que quatorze, & l'ancien soixante. Les plus belles de ces tours étoient celles d'Hippicos, de Phazaël & de Marianne, qui n'étoient prenables que par famine. Au septentrion, étoit encore le palais d'Hérode, qui pouvoit passer pour une forte citadelle. Ainsi, pour se rendre maître de Jérusalem, il falloit former successivement plusieurs sièges; & si l'on emportoit quelque partie, le plus fort restoit encore à faire. Telle étoit la place que Tite vint attaquer avec des soldats accoutumés à vaincre; & malgré leur valeur, peut-être auroient-ils échoué, si les plus cruelles divisions n'eussent déchiré les entrailles de cette ville infortunée.

Une troupe de brigands & d'assassins, que l'impunité avoit rassemblés, s'étoient jetés dans Jérusalem, & avoient à leur tête Eléazar, de race sacerdotale. Ces scélérats, qui se donnoient le beau nom de *Zélateurs*, souilloient le temple par les plus grands crimes, & faisoient souffrir aux citoyens tous les malheurs d'une ville prise d'affaut par l'ennemi

le plus cruel. Bientôt cette faction se divisa ; & tourna ses armes contre elle-même. Un malheureux , nommé *Jean de Giscala* , avoit supplanté Eléazar , & s'étoit rendu seul chef des Zélateurs. Celui-ci , jaloux de l'autorité de son rival , se sépara de lui , & , s'étant fait un grand nombre de partisans , s'empara de la partie intérieure du temple , d'où il dominoit sur les troupes de Jean. D'un autre côté , Simon , fils de Gioras , que le peuple , dans son désespoir , avoit appelé à son secours , s'étoit emparé de l'autorité , & tenoit en son pouvoir presque toute la ville entière. Ces trois séditieux se faisoient une guerre horrible & continuelle , dont le peuple étoit toujours la triste victime. On ne trouvoit plus de sûreté dans sa maison ; & il étoit impossible de sortir de la ville dont les factieux gardoient tous les passages. On tuoit tous ceux qui osoient se plaindre , ou parler de se rendre aux Romains. La crainte étouffoit la parole , & la contrainte renfermoit les gémissemens au fond des cœurs. Lorsque Tite eut reconnu la place , qu'il eut fait avancer son armée , & commencer les travaux , ces tyrans , voyant le danger qui les menaçoit tous également , suspendirent leurs divisions , & réunirent leurs forces pour conjurer l'orage. Ils firent coup sur coup plusieurs sorties si furieuses , qu'ils enfoncerent les Romains. Mais ces légers désavantages ne purent ralentir l'ardeur des assiégeans. Tite fit une seconde fois le tour de la ville , pour connoître par quel endroit il faudroit l'attaquer ; & , après que sa sagesse eut pris toutes les précautions

néc
chin
don
bien
des
bou
il fi
ter
obl
ner
ma
avo
de
lui ;
lut
pen
la fé
cédé
les p
timi
trou
pabl
ne p
géné
gea
côté
avan
enco
enve
pre
étoit
un
fit u
conj
ple ,

nécessaires pour réussir, il fit jouer ses machines; mit ses béliers en batterie, & ordonna l'attaque par trois côtés différens. Après bien des efforts, &, malgré la vive résistance des assiégés, il emporta le premier mur au bout de quinze jours. Animé par ce succès, il fit attaquer le second; commanda de pointer le bélier contre une tour qui le soutenoit; obligea ceux qui la défendoient à l'abandonner, & la fit tomber. Cette chute le rendit maître du second rempart, cinq jours après avoir pris le premier. Mais à peine jouissoit-il de cet avantage, que les assiégés fondent sur lui; l'enfoncent, & regagnent le mur. Il fallut donc l'attaquer de nouveau. On le battit, pendant quatre jours, en plusieurs endroits à la fois; & les Juifs furent enfin obligés de céder. Tite ne vouloit point leur perte. Pour les porter à rentrer dans le devoir en les intimidant, il fit à leurs yeux la revue de ses troupes. Jamais spectacle n'avoit été plus capable d'inspirer la terreur. Mais les séditieux ne purent se résoudre à penser à la paix. Le général Romain, s'en étant aperçu, partagea son armée pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia. Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, il voulut encore essayer de ramener les rebelles. Il leur envoya l'historien Joseph, comme plus propre que tout autre à les persuader, parce qu'il étoit Juif, & qu'il avoit tenu dans sa nation un rang considérable. Ce bon patriote leur fit un long & pathétique discours, pour les conjurer d'avoir pitié d'eux-mêmes, du peuple, du temple & de leur patrie. Il leur fit

voir les malheurs qui les attendoient , s'ils n'écoutoient point un avis sage. Il leur rappella adroitement tous les maux qui avoient accablé leurs peres , quand ils avoient cessé d'être fidèles à Dieu , & les merveilles que ce Maître absolu de la nature avoit opérées en leur faveur , lorsqu'ils lui furent attachés. Il finit sa harangue , comme il l'avoit commencée , en répandant un torrent de larmes. Les factieux se moquerent de son zèle. Plusieurs furent persuadés ; & , cherchant à se sauver , ils vendirent ce qu'ils avoient de plus précieux , pour une petite quantité de pièces d'or , qu'ils avalèrent , de peur que les tyrans ne les leur enlevassent , & se retirèrent vers les Romains. Tite les reçut avec bonté , & leur permit d'aller où ils voudroient. Comme il s'en échappoit tous les jours , quelques soldats s'apperçurent de cet or qu'ils avoient avalé. Aussi-tôt le bruit courut , dans le camp , que ces transfuges avoient le corps tout rempli de richesses. Ils en firent quelques-uns ; leur fendirent le ventre , pour vérifier ce bruit & chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice. Deux mille de ces malheureux périrent de la sorte. Tite en conçut une telle horreur , qu'il auroit fait tuer tous les coupables , si leur nombre n'eût point excédé celui des morts. Cependant ce prince pressoit vivement le siège. Après avoir fait élever de nouvelles terrasses , pour remplacer celles que les ennemis avoient détruites , il tint conseil avec ses principaux officiers. La plupart proposerent de donner un assaut général ; mais Tite , qui n'étoit pas

moins
gue du
affligés
besoin
à la fu
le proj
ne per
L'ouvr
gions ,
les fac
rerent

Si le
qui co
toient
dre , s
mine
croisso
ditieux
croisso
ils arra
Une p
vivres
presqu
violen
on tra
égards
On n'
voit à
encore
le plu
grain
viand
chez e
se tra
enflés

moins avare du sang des soldats , que prodigue du sien , fut d'un sentiment contraire. Les alliégés se détruisoient eux-mêmes ; qu'étoit-il besoin d'exposer tant de guerriers courageux à la fureur de ces forcenés ? Il forma donc le projet d'environner la place d'un mur qui ne permît plus aux Juifs de faire des sorties. L'ouvrage fut distribué entre toutes les légions , & fini en trois jours. Ce fut alors que les factieux , pour la première fois , désespérèrent de leur salut.

Si les maux du dehors étoient grands , ceux qui consommoient l'infortunée Jérusalem n'étoient pas moins terribles. Qui pourroit peindre , s'écrie Joseph , les tristes effets de la famine qui dévorait ces malheureux ? Elle croissoit de jour en jour ; & la fureur des séditieux , plus redoutable encore que ce fléau , croissoit avec elle. Rien de sacré pour eux : ils arrachotent tout aux infortunés citoyens. Une porte fermée signifioit qu'il y avoit des vivres : ils l'enfonçoient , & leur tiroient presque les morceaux de la gorge , avec une violence brutale. On fraploit les vieillards : on traînoit les femmes par les cheveux , sans égards pour l'âge , le sexe ou la condition. On n'avoit nulle pitié de l'innocent qui pouvoit à peine bégayer. Ceux à qui il restoit encore quelque nourriture , s'enfermant dans le plus secret de leurs maisons , avaloient le grain sans l'écraser , ou se remplissoient de viandes crues , de peur que l'odeur n'attirât chez eux ces inquisiteurs inhumains. On voyoit se traîner d'un pas chancelant des hommes enflés , ou plutôt des phantômes , le visage

desséché, les yeux creux, & tomber tout-à-coup où la faim leur donnoit la mort. On n'avoit plus ni la force ni le courage d'ensevelir les cadavres, tant le nombre en étoit grand ! On ne voyoit plus de larmes : les malheurs publics en avoient tari la source. On n'entendoit plus de soupirs : la faim avoit étouffé tous les sentimens de l'ame. Une multitude affamée couroit çà & là, & se jettoit avidement sur ce qui ne seroit pas à l'usage des bêtes les plus immondes. Enfin, & c'est le dernier trait de cet affreux tableau, une femme noble & riche, après avoir été dépouillée de ses biens, & par la misere & par les factieux, lasse de ne préparer à manger que pour ces brigands insatiables, privée elle-même de toute espece de vivres, & consummée d'une faim dévorante, se porta, dans sa fureur & dans son désespoir, au plus horrible, au plus inouï des attentats. Etouffant dans son cœur le cri de la nature, elle arrache de son sein l'enfant qu'elle nourrissoit de son lait ; & , jettant sur cet innocent des yeux farouches & terribles : « Malheureux, lui dit-elle, dans la guerre, dans la famine, dans la sédition, hélas ! pourquoi es-tu né ? Pourquoi vis-tu encore ? Quel sort t'attend ? la servitude. La famine la prévient ; & les implacables tyrans qui nous oppriment sont encore plus redoutables que l'une & l'autre. Meurs ! . . . Sois en même tems & la nourriture de ta mere, & la furie de ces brigands, & la fable de l'univers. » A ces mots, cette mere furieuse égorge son fils ; le fait cuire ; en mange une partie, & cache

le re
l'od
rent
de l
mon
» e
en l
enfa
Hur
rent
yeu
» d
» v
» E
» p
» n
» fi
» j
mic
dor
& v
s'en
cur
mi
co
vé
La
se
far

re
po
le
de
d

le reste avec soin. Les fédirieux , attirés par l'odeur de cette viande abominable , accoururent de toutes parts ; menacent cette femme de la tuer , si , dans le moment , elle ne leur montre le mets qu'elle a préparé. « Je vous » en ai gardé une bonne part , » dit-elle , en leur montrant les malheureux restes de son enfant. A ce spectacle , ils reculent d'horreur. Humains pour la première fois , ils demeurent immobiles. Ils n'en peuvent croire leurs yeux. « C'est mon fils , continue la femme » d'un air tranquille ; c'est moi qui l'ai tué : » vous en pouvez bien manger après moi. » Êtes-vous plus délicats qu'une femme , ou » plus tendres qu'une mère ? Si la férocité » n'a pas étouffé chez vous tous les scrupules , » si vous avez horreur d'une telle viande , » j'acheverai de la dévorer. » Foibles & timides pour cette fois seule , ces scélérats abandonnent une maison souillée d'un tel crime , & maudissent cette action détestable. Le bruit s'en répandit aussi-tôt par toute la ville. Chacun en eut horreur , comme s'il l'eût commise. On souhaitoit la mort. On envioit la condition de ceux que la famine avoit enlevés , avant que de voir un semblable désastre. La nouvelle en vint jusqu'aux Romains. Tite se hâta de terminer tant de maux par un assaut général.

On voulut escalader le temple. Les assiégés repoussèrent les Romains. On mit le feu aux portiques ; & la flamme gagna jusqu'aux galeries , sans que les Juifs se missent en peine de l'éteindre. Enfin ils voulurent faire un dernier effort , & se délivrer , s'il étoit possi-

ble, d'un ennemi qui les pressoit si vivement, ou périr les armes à la main, & vendre chèrement le peu de vie qui leur restoit. Ils sortirent avec impétuosité par une porte du temple; se jetterent sur les Romains; les enfoncerent; & sans doute ils les auroient poursuivis jusques dans leur camp, si Tite, qui voyoit ce combat, du haut de la forteresse Antonia, dont il s'étoit rendu maître, n'eût volé promptement au secours des vaincus. Les nouvelles troupes firent changer la fortune. Les Juifs sont accablés par le nombre, & contraints de se renfermer dans le temple, dont le prince ordonne l'affaut pour le lendemain. Mais, dans ce moment, un soldat, sans en avoir reçu l'ordre, & comme poussé par un mouvement surnaturel, se fait soulever par un de ses compagnons, & jette par une fenêtre de ce vaste & superbe édifice une pièce de bois toute enflammée. Le feu prend aussi-tôt. Les Juifs s'en apperçoivent; jettent de grands cris, & font d'inutiles efforts pour arrêter le progrès de l'incendie. Tite lui-même accourt avec son armée pour aider les rebelles. Le soldat furieux ne songe qu'à repaître sa vengeance, & trompe les desseins de son général. Enfin la flamme consuma tout; & ce temple fameux fut réduit en cendres, la seconde année du règne de Vespasien. Les Romains firent un grand carnage. Les factieux, par une nouvelle attaque, retarderent leur perte de quelques instans, & se cantonnerent dans la ville & dans les trois tours d'Hippicos, de Phazaël & de Mariamne. Les vainqueurs se disposerent à les assiéger;

mais,
intimi
promp
tres d
millie
Tite
august
leur.
admir
tions
tours
mille
rable:
prison
où ce
aux Ro
pétuell
avoir
vit à d
on l'ex
qui av
fortere
Ainsi
bares
trie. J
fois, l
dation
leur d
du mo
rieux
8.
une m
la cor
rent in
le me

mais , à la vue des machines , les rebelles intimidés chercherent leur salut dans une prompte fuite , & laisserent les Romains maîtres de tout. Ils pillerent la ville ; tuerent des milliers d'habitans , & mirent le feu par-tout. Tite fut déclaré *Imperator* ; dénomination auguste , qu'il avoit méritée par sa rare valeur. Il entra dans Jérusalem en triomphe ; admira la beauté & la solidité des fortifications qu'il fit abbatre , à la réserve des trois tours qu'avoient tenues les factieux. Onze cens mille hommes périrent dans ce siège mémorable : quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers. Jean fut trouvé dans des égouts , où ce scélérat s'étoit caché pour échapper aux Romains , & condamné à une prison perpétuelle. Simon fut obligé de se rendre , après avoir défendu vaillamment sa liberté. Il servit à décorer le triomphe du vainqueur ; puis on l'exécuta publiquement à Rome. Eléazar , qui avoit échappé , s'étant retiré dans une forteresse , fut obligé de se donner la mort. Ainsi périrent d'une maniere cruelle ces barbares qui avoient causé la chute de leur patrie. Jérusalem fut ruinée , pour la seconde fois , l'an de J. C. 72 , & 2177 depuis sa fondation. Tite , après avoir récompensé la valeur de ses soldats , retourna dans la capitale du monde , où il reçut les honneurs d'un glorieux triomphe.

8. L'an 615 , sous l'Empire d'Héraclius , une multitude innombrable de Perses , sous la conduite de Sarbar , vint comme un torrent inonder la Palestine , & porta le ravage , le meurtre & l'incendie jusqu'aux portes de Jérusalem.

rusalem dont elle s'empara. Près de cent mille Chrétiens périrent dans cette ville. Mais, ce qui leur fut plus sensible mille fois, fut la perte de la vraie Croix que Sarbar emporta dans un étui scellé du sceau de Zacharie, alors patriarche de Jérusalem. Le saint sépulcre & les églises devinrent la proie des flammes. On sauva l'éponge qui avoit été présentée à J. C. dans son sacrifice, & la lance dont son divin côté avoit été percé. Nicétas les racheta pour une grosse somme d'argent, & les envoya à Constantinople, où les fidèles les baignèrent de leurs larmes.

9. L'empereur Romain rentra bientôt dans la ville sainte. Mais à peine l'avoit-il réparée, qu'en 637, les Sarafins vinrent l'assiéger, sous les auspices du fameux Khaled, le plus redoutable général de l'Arabie. Les premières attaques durèrent dix jours; & les Chrétiens se défendirent avec le courage le plus héroïque. Pendant quatre mois, il ne se passa aucun jour sans quelque combat sanglant. Mais enfin les malheureux citoyens, sans espérance de secours, cédèrent à l'opiniâtreté des Barbares, & prirent le parti de capituler, par l'entremise du patriarche Sophrone, avec le Calife Omar en personne. Voici quelles furent les conditions de ce traité fameux, qui servit depuis de modèle aux Musulmans. « Au » nom de Dieu très-miséricordieux. De la » part d'Omar-Ebn-Alkhattab, aux habitans » d'Ælia. » (L'empereur Elien avoit rebâti Jérusalem; & cette ville, selon l'usage, avoit pris le nom de son restaurateur.) « Ils seront » protégés. Ils conserveront leurs vies &

» leur
 » dén
 » nou
 » terr
 » n'er
 » trer
 » por
 » que
 » leur
 » gra
 » ron
 » parl
 » & r
 » n'er
 » Mu
 » gne
 » levé
 » Ils r
 » mar
 » nets
 » Ils r
 » eux
 » & r
 » ron
 » por
 » serv
 » les
 » dro
 » fort
 » & i
 » n'é
 » &
 » leur
 » Mu
 » clo

» leurs biens. Leurs églises ne feront point
» démolies ; mais ils n'en élèveront point de
» nouvelles , ni dans la ville , ni dans son
» territoire : eux seuls en auront l'usage. Ils
» n'empêcheront pas les Musulmans d'y en-
» trer ni jour ni nuit. Ils en ouvriront les
» portes aux passans & aux voyageurs. Si
» quelque Musulman , qui voyage , passe par
» leur ville , ils seront obligés de l'entretenir
» *gratis* pendant trois jours. Ils n'enseigne-
» ront point l'Alcoran à leurs enfans. Ils ne
» parleront pas ouvertement de leur religion ,
» & n'engageront personne à l'embrasser. Ils
» n'empêcheront pas leurs parens de se faire
» Musulmans , s'ils en ont envie. Ils témoi-
» gneront du respect aux Musulmans , & se
» leveront lorsque ceux-ci voudront s'asseoir.
» Ils ne seront pas vêtus comme les Musul-
» mans. Ils ne porteront pas les mêmes bon-
» nets , ni les mêmes souliers , ni des turbans.
» Ils ne partageront pas leurs cheveux comme
» eux. Ils ne parleront pas la même langue ,
» & n'auront pas les mêmes noms. Ils n'i-
» ront point à cheval avec des selles. Ils ne
» porteront aucune sorte d'armes , & ne se
» serviront point de la langue Arabique dans
» les inscriptions de leurs cachets. Ils ne ven-
» dront point de vin. Ils garderont la même
» sorte d'habillement par-tout où ils iront ;
» & ils porteront toujours des ceintures. Ils
» n'érigeront point de croix sur leurs églises ;
» & ils ne montreront point ouvertement
» leurs croix & leurs livres dans les rues des
» Musulmans. Ils ne sonneront point leurs
» cloches : il se contenteront de les tinter.

» Ils ne prendront chez eux aucun domestique, qui aura servi un Musulman. »

Il fallut ratifier cet acte de servitude ; & , dans cet instant douloureux , le patriarche ne put s'empêcher de dire , en versant un torrent de larmes : « Ah ! c'est bien ici l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel. » On ouvrit les portes aux infidèles qui prirent possession de leur conquête.

10. Durant plus de quatre siècles , Jérusalem fut obligée de subir le joug des ennemis de son Dieu. Cette cité sainte avoit passé des Sarasins aux Turcs Selgiucides ; & le Calife d'Egypte venoit , en dernier lieu , de la soumettre à sa domination , lorsqu'en 1099 , les Croisés , au nombre de vingt-deux ou vingt-trois mille hommes , se présentèrent devant ses remparts pour la délivrer. Elle étoit défendue par trente mille infidèles , que vingt mille habitans capables de porter les armes pouvoient seconder dans le besoin. La valeur des Chrétiens suppléa à leur nombre. Ils ne comptèrent point leurs ennemis : ils n'écouterent que leur zèle. L'avant-mur fut emporté du premier assaut , & la ville du second , après cinq semaines de siège. On ne fit aucun quartier aux infidèles. Tout ce qui n'étoit pas Chrétien fut impitoyablement égorgé. Quand le fanatisme ne trouva plus de victimes , le vainqueur fit succéder tout-à-coup la religion à la vengeance. La piété calma la fureur. On quitte le casque , la cuirasse & l'épée. On se revêt de l'habit de pèlerin. On va , nuds pieds , en procession , se prosterner devant le
saint

saint
sainte
Roi de
fut pro

II.

dire,
le fam
attaqu
ble. C
vemen
leur d
comm
cours
comm
doient
» les
» rez
» de
prend
armes
vers le
le cou
ajôta
carnag
fin de
Sibille
euren
escort
droier
berté
tête u
quator
lem. A
porto
S.

saint sépulcre qu'on arrose de ses larmes. Ensuite on procéda à l'élection d'un Duc, ou Roi de Jérusalem; & Godefroi de Bouillon fut proclamé d'une voix unanime.

II. Ce nouveau royaume ne fit, pour ainsi dire, que se montrer à l'univers; car, en 1187, le fameux Sultan Salahédin, ou Saladin, vint attaquer Jérusalem avec une armée redoutable. Ce monarque infidèle fit donner successivement plusieurs assauts terribles, que la valeur des Chrétiens rendit inutiles. Mais, comme ils n'avoient aucune espérance de secours, ils envoyèrent demander au Sultan comment il vouloit les traiter, s'ils se rendoient? « Comme vos ancêtres ont traité » les Musulmans, répondit Saladin. Vous serez tous égorgés, sans distinction d'âge ni » de sexe. » Cette réponse désespérante fit prendre aux assiégés la résolution de périr les armes à la main, ou de se faire jour à travers le camp ennemi. Le Sultan connoissoit le courage des Chrétiens. Persuadé qu'en y ajoutant le désespoir, ils feroient un affreux carnage des Musulmans, il leur accorda enfin des conditions plus recevables. La reine Sibille, la noblesse & les gens de guerre, eurent permission de sortir en armes & avec escorte, pour aller en telle ville qu'ils voudroient. Le reste du peuple eut aussi la liberté d'emporter ses meubles, en payant par tête une certaine taxe. Ainsi fut prise, après quatorze jours de siège, la ville de Jérusalem. Avec sa liberté, expira le royaume qui portoit son nom, & qui ne dura que quatre-

vingt-huit ans. Depuis cette époque fatale, elle est restée au pouvoir des infidèles.

JOANNESBERG. (*bataille de*) Les François, commandés par les maréchaux d'Estrées & de Soubise, s'étoient retranchés près des salines de Friedberg en Hesse. L'armée des Alliés, conduite par le prince héréditaire de Brunswick, voulut les déloger de ce poste important, qui leur assuroit la communication de leurs différens corps. Déjà elle s'étoit avancée jusqu'à Joannesberg, à trois quarts de lieues du camp François, lorsque le prince de Condé, qui commandoit la division, vint à sa rencontre. Le 30 du mois d'Août 1762, à dix heures du matin, les François s'ébranlerent & commencerent l'action. Ils furent d'abord enfoncés; mais, s'étant ralliés tout-à-coup à la voix de leur auguste général, ils firent une seconde attaque si brusque & si bien soutenue, que les Alliés ne purent résister, abandonnerent l'avantageuse position où ils étoient, & laissèrent le prince de Condé maître du champ de bataille. L'action avoit duré quatre heures, sans être trop meurtrière. La perte fut à-peu-près égale de part & d'autre; mais les vaincus abandonnerent aux François quinze cens prisonniers, quinze piéces de canon, douze cens chevaux & un régiment entier d'Anglois, qui, s'étant égaré dans un bois, fut obligé de déposer ses armes aux pieds du vainqueur.

JOSSEAU. (*combat de*) En 1745, le comte de Lautreck, ayant pénétré dans la vallée de Pragelas, pour opérer une diver-

fion
rene
mer
vill
lign
tua
font
J
réve
avo
entr
arm
plac
Jose
trou
sur u
vall
doie
cessi
de f
les e
vit h
com
guer
ies r
fes;
il ex
côté
xant
tre
n'ét
ils f
ruin
des
con

sion en faveur des projets de dom Philippe ;
rencontra, le 11 d'Octobre, un gros détache-
ment de Piémontois, qui s'étoit retranché au
village de Joffeau. Il les attaqua dans leurs
lignes ; les força, après un combat assez vif ;
tua cent trente hommes ; fit quatre cens pri-
sonniers, & mit le reste en fuite.

JOTAPAT. (*siège de*) Les Juifs s'étoient
révoltés contre les Romains, & Vespasien
avoit été chargé de les soumettre. Ce général
entra dans la Palestine, & voulut signaler ses
armes par la prise de Jotapat, la plus forte
place de la Galilée, & défendue par l'historien
Joseph, qui s'y étoit renfermé avec de bonnes
troupes. Jotapat étoit presqu'entièrement bâti
sur un rocher très-escarpé. De trois côtés, des
vallées d'une profondeur effrayante en défen-
doient l'approche. Un seul endroit étoit ac-
cessible ; mais Joseph l'avoit fait environner
de fortes murailles, capables de faire échouer
les efforts de l'ennemi. Le capitaine Romain
vit bien, après quelques assauts, qu'il avoit à
combattre & contre la nature, & contre des
guerriers déterminés. Il eut recours à toutes
les ressources de l'art : il épuisa toutes les ru-
ses ; il fit jouer toutes les machines. D'abord
il entreprit d'élever une grande terrasse du
côté le moins fortifié ; puis il disposa cent soixante
balistes qui tiroient incessamment contre
ceux qui défendoient les murailles. Rien
n'étonnoit les Juifs. Enflammés de courage,
ils faisoient des sorties vives & fréquentes ; ils
ruinoient des ouvrages qui avoient coûté bien
des sueurs ; enfin ils mettoient en fuite qui-
conque osoit s'approcher trop près de leurs

remparts. Néanmoins ils ne purent empêcher la confection de la terrasse. A l'abri d'une multitude de claies, les travailleurs Romains bravoient les traits ennemis; mais Joseph la rendit inutile, en élevant un mur qui la dominoit.

Le succès ne répondoit ni aux desirs ni à l'attente de Vespasien; & l'industrielle activité du gouverneur faisoit échouer tous ses efforts. Il essaya d'affamer la ville. Les assiégés avoient du bled en abondance; mais ils manquoient d'eau; & les Romains s'en doutoient. Joseph, pour les tromper, fit suspendre aux créneaux des murs quantité d'habits tous dégouttans d'eau. Ce stratagème, dont Vespasien ne soupçonnoit point l'artifice, l'affligea tellement, qu'il en revint aussi-tôt à la voie de force. Cependant il falloit de l'eau. Joseph sçut en trouver. A l'occident de la ville étoit une ravine si creuse, que les Romains négligeoient de la garder. Il écrivit aux Juifs du dehors de lui apporter, de nuit, par cet endroit, & l'eau, & toutes les provisions dont il avoit besoin; mais, afin que, s'ils étoient aperçus, on les prit pour des animaux, & non pour des hommes, il les avertit de se couvrir de peaux toutes velues. Ce moyen dura assez long-tems. Enfin les Romains s'en aperçurent, & fermerent le passage. Alors les assiégés, réduits à la dernière extrémité, ne consulterent plus que leur désespoir. Pour empêcher leurs sorties continuelles, Vespasien fit donner un nouvel assaut. Dans cette action, un Juif, nommé *Saméas*, ayant saisi une pierre énorme, la

jetta a
qu'il re
il faut
ennem
de sa v
jusqu'a
Une g
blessé
fut cap
sur la r
deux a
plaies
qu'il n
Vespa
toit au
d'une
mit le
comme
cliers,
dispos
Joseph
midabl
lante.
cette l
la retr
enflam
plates-
au-dess
nies d
feu. A
marche
de boi
dre qu
toient
veillât,

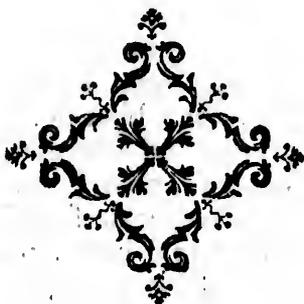
jetta avec tant de violence sur un bélier , qu'il rompit la tête de cette machine. Aussi-tôt il saute du haut des remparts au milieu des ennemis étonnés. Il saisit cette tête, trophée de sa vigueur ; il la porte d'un air intrépide jusqu'au pied du mur. Il n'étoit point armé. Une grêle de traits pleuvoit sur lui. Il est blessé de cinq coups de flèches ; mais rien ne fut capable d'abatre son courage. Il remonta sur la muraille , & il y demeura à la vue des deux armées, jusqu'à ce que la douleur de ses plaies le fit tomber avec cette tête de bélier, qu'il ne voulut jamais quitter. Cependant Vespasien , qui pressoit l'attaque & se portoit aux endroits les plus périlleux , fut blessé d'une flèche tirée de la ville. Cet accident mit les Romains en fureur ; ayant formé comme un mur impénétrable avec leurs boucliers, ils s'avancerent vers la place, & se disposerent à l'emporter d'emblée , lorsque Joseph, qui les attendoit, fit jeter sur ce formidable bataillon des chaudières d'huile bouillante. L'ennemi, dévoré par l'activité de cette liqueur brûlante , fut obligé de sonner la retraite. Vespasien , que tant d'obstacles enflammoient de plus en plus, fit hausser ses plates-formes ; & , par son ordre , on dressa au-dessus de vastes tours que l'on avoit garnies de fer, pour les mettre à l'épreuve du feu. Au point du jour, il ordonnoit de faire marcher contre les murailles ces forteresses de bois, lorsqu'un transfuge vint lui apprendre que les Juifs, accablés de fatigue, s'étoient livrés au sommeil, sans qu'aucun d'eux veillât. Le général Romain , au comble de

ses vœux, se hâte de profiter de cette heureuse circonstance. Il entre dans la ville par une brèche faite dans le dernier assaut; tue tout ce qu'il rencontre; ne pardonne qu'aux femmes & aux enfans, & fait douze cens prisonniers. Quarante mille hommes périrent dans ce siège qui dura quarante-sept jours.

Joseph n'attendit pas que sa patrie fût en cendres, pour songer à sa conservation. Il se réfugia dans une profonde caverne, avec quarante compagnons, dans le dessein d'échapper aux vainqueurs après le sac de Jotapat. Mais il fut découvert; & Vespasien, qui vouloit conserver un homme de ce mérite, lui envoya deux Tribuns pour lui offrir la vie /sauve, s'il vouloit se rendre. Joseph dit qu'alors il se sentit inspiré par un mouvement divin, qui n'étoit, sans doute, autre chose que l'amour de la vie, & qu'il accepta l'offre du général Romain. Mais ses compagnons, qui n'avoient pas l'avantage d'être inspirés, ayant appris sa résolution, se livrèrent aux plus violens transports de fureur. Ils l'environnerent tous ensemble; &, lui faisant les plus terribles menaces, ils voulurent le forcer à se donner la mort. Dans cette extrémité, Joseph prit un parti hasardeux, mais unique. Il leur persuada de ne point imposer à chacun la triste nécessité de se tuer lui-même: « Tirons au sort, » leur dit-il. Le premier que le sort marquera, sera tué par le suivant, & ainsi des autres jusqu'à la fin. Nous mourrons tous, & personne n'aura trempé les mains dans son propre sang. » La proposition

fut ac
torien
les ch
resta
d'enga
ses de
à Nic
de fo
fin d'
une g
le tra
L'an

fut acceptée ; & , soit par hazard , dit l'historien , soit par une providence spéciale , les choses s'arrangerent de façon que Joseph resta seul avec un autre , qu'il vint à bout d'engager à prendre confiance aux promesses des Romains. Il se livra donc , avec lui , à Nicanor qui , accompagné d'une troupe de soldats , avoit eu la patience d'attendre la fin d'une si longue tragédie. Vespasien conçut une grande estime pour son prisonnier , & le traita toujours avec beaucoup d'égard.
L'an de J. C. 68.





[K A L]

KALISK. (*bataille de*) Lorsque le roi Auguste traitoit secrettement de la paix avec Charles XII, son vainqueur, le prince Menzikoff, généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, & le pressa d'aller à l'ennemi. En vain le prince déthroné voulut-il retenir cette ardeur indiscrette : il fallut marcher à l'ennemi ; & bientôt on joignit le général Maderfeldt qui campoit à Khalisk, près du Palatinat de Posnanie, à la tête de dix mille hommes. Le prince Moscovite renouvela ses instances pour donner la bataille. Enfin Auguste, après bien des prétextes, prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour l'instruire du secret de la paix, & l'avertir de se retirer. Cet avis produisit un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Maderfeldt crut qu'on lui tendoit un piège pour l'intimider ; & sur cela seul il résolut de risquer le combat. Les Moscovites vainquirent, ce jour-là, les Suédois en bataille rangée, pour la première fois. Cette victoire, que le roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complete. Il entra triomphant dans Varsovie ; fit chanter le *Te Deum*. Mais ce succès ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; & Charles, pour se venger, devint plus inflexible sur tous les articles du traité. *L'an 1706.*

KA
ayant
cent
meux
la Po
camp
tale d
encom
remp
& le
base.
de se
autou
homm
à l'ap
ble,
habili
rir. E
droy
nom
& le
ble q
effray
roit
tomb
tans
loit
fem
la de
core
un a
affié
de v
tran
jusqu

KAMINIEK. (*siège de*) Mahomet IV, ayant passé le Danube avec une armée de cent cinquante mille hommes, dont le fameux Visir Kiuperli étoit l'ame, entra dans la Podolie, &, sur la fin de Juillet 1672, campa dans les plaines de Kaminiek, capitale de cette province. Cette ville, plus forte encore par la nature que par l'art, étoit le rempart de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Un rocher escarpé lui sert de base. Une riviere, le Smotricz, l'environne de ses ondes. Un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Toute la noblesse du pays, hommes, femmes, enfans, s'y étoit réfugiée à l'approche des Turcs. La garnison étoit foible, mais brave; & le gouverneur, homme habile & intrépide, sçavoit vaincre & mourir. Pendant près d'un mois, Kiuperli foudroya tous les ouvrages avec une artillerie nombreuse. Il ne restoit plus que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit accessible que par un pont; & l'habile Visir étoit effrayé de tout le sang Musulman qui couleroit dans un assaut. Il employa la bombe qui, tombant avec fracas sur des milliers d'habitans resserrés dans un lieu si étroit, accumuloit les morts sur les mourans. Les cris des femmes & des enfans énervoient le soldat & la défense. Cependant on ne parloit pas encore de se rendre. Kiuperli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit sçavoir aux assiégés que, s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout seroit passé au tranchant du cimeterre, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mammelle. Cette menace,

accompagnée de toutes les dispositions qui annonçoient un assaut général , glaça tous les cœurs ; & l'on battit la chamade.

Le 29 du mois d'Août , « un major d'artillerie , au désespoir de voir rendre une place qu'on auroit pu mieux défendre , ne voulut pas survivre à une si grande perte. Il y avoit une grosse tour à l'entrée du pont , qui servoit de magasin à poudre. Il y ajusta une mèche allumée , & monta sur la plate-forme , d'où il voyoit les Turcs entrer dans la place , & les Polonois accourir pour adoucir les vainqueurs. Le magasin fut , & l'engloutit dans ses ruines brûlantes , avec tout ce qui se trouva à une certaine distance , Turcs & Polonois. Les Polonois qui échapperent eurent bien de la peine à se faire pardonner un crime dont ils étoient innocens. Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation. Mais la consternation fut grande , lorsqu'on le vit entrer à cheval dans l'église cathédrale , comme autrefois Mahomet II dans Sainte-Sophie , à Constantinople. Les Polonois , indignés de cette profanation , ne se rappelloient pas que les Chrétiens , plus d'une fois , avoient traité de même les mosquées Turques. » Les Polonois essayèrent plusieurs fois , mais toujours inutilement , de reprendre Kaminiek. Cette ville leur fut rendue , en 1699 , par le traité de Carlowitz.

KARIXFERGUS. (*attaque de*) En 1760 , le célèbre M. Thurot , capitaine plein de hardiesse & d'intelligence , capable de faire des entreprises d'éclat , fut chargé de tenter

quelq
lande
conn
fréga
dats l
cieux
fergus
où il y
pes , &
à se r
Bedfo
rer à
soient
dépêc
mand
mens
forma
incess
le 24
gloise
d'où
Le 27
l'enn
vert à
sans
l'atta
mie ,
Franc
l'esca
on d
M. T
cour
gue
pour
l'His

quelques descentes, soit en Ecoſſe, ſoit en Irlande, dont les côtes lui étoient exactement connues. Il n'avoit ſous ſes ordres que trois frégates bien équipées, & montées de ſoldats hardis & déterminés. Il fut aſſez audacieux pour débarquer aux environs de Karixfergus, en Irlande, pour attaquer cette place où il y avoit quatre compagnies de vieilles troupes, & aſſez heureux pour forcer cette garniſon à ſe rendre priſonniere de guerre. M. le duc de Bedford, viceroi d'Irlande, ne pouvant parler à toutes les descentes que les François faiſoient avec tant de rapidité dans ce royaume, dépêcha un exprès au capitaine Elliot, commandant près de Kinfale un nombre de bâtimens égal à celui des ennemis; &, en l'informant du danger, il lui enjoignoit de venir inceſſamment à ſon ſecours. L'avis fut reçu le 24 de Février. Le 26, les frégates Angloiſes mouillèrent à la baie de Karixfergus, d'où étoit partie la petite eſcadre Françoisé. Le 27, M. Elliot marcha à la poursuite de l'ennemi; &, le lendemain, l'ayant découvert à neuf heures, il cingla droit contre lui, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître; l'attaqua, &, en moins d'une heure & demie, le mit hors de combat. Le capitaine François ayant été tué d'un coup de canon, l'eſcadre ſe rendit priſonniere. En France, on donna de ſinceres regrets à la perte de M. Thurot. Ses talens, ſon expérience, ſon courage, ſon zèle, méritoient une plus longue carrière; mais elle a été aſſez brillante pour lui aſſigner une place diſtinguée dans l'Hiſtoire. Il a porté l'eſſroi juſqu'au ſein de

l'Angleterre éblouie par ses propres victoires. Il a montré à sa patrie ce que peut un bon officier dans sa marine.

KELL. (*sièges de*) 1. Le maréchal de Villars, ayant passé le Rhin, en 1703, voulut s'ouvrir le chemin de la Bavière, & vint assiéger le fort de Kell, situé à la tête du pont de Strasbourg. La tranchée fut ouverte le 25 de Février; & l'infatigable général poussa les approches avec tant de vigueur, que la garnison, composée de trois mille hommes, capitula le 9 de Mars.

2. Le fort de Kell fut encore assiégé par les François, en 1733. Il fit quelque résistance. Mais enfin il fut obligé de fléchir pour la seconde fois; & le 28 d'Octobre, la garnison en sortit par capitulation, sur les sept heures du matin. Les vainqueurs trouverent dans cette forteresse vingt-six canons, beaucoup de poudre, de boulets, de grenades, & tous les trophées d'un brillant triomphe.

KENOQUE. (*prise du fort de la*) En 1744, après la conquête d'Ypres, Louis XV envoya le duc de Boufflers, avec un détachement, pour s'emparer du fort de la Kenoque. L'entreprise n'étoit pas facile. Le célèbre maréchal de Vauban avoit fait de la Kenoque, sous le règne précédent, une forteresse régulière, & capable de braver les efforts du plus redoutable ennemi. Elle est flanquée de quatre bastions revêtus de pierres de taille; & deux demi-lunes, placées du côté où il n'y a pas d'inondation, achevent de la rendre presque inexpugnable. On vit alors combien étoit grande la terreur que les

rapie
inspi
vrit
lend
man
dit,

K

le ro
Saxe
de l
chée
Saxe
mes
fix n
nom
du c
tem
nie
mill
la v
tion
Dou
cinc
glor
K
d'E
glet
Gé
Le
con
mie
Le
opi
par
cel

rapides succès des armes Françoises avoient inspirée à l'ennemi. Le duc de Boufflers ouvrit la tranchée le 8 de Juin au soir ; & le lendemain , à une heure après-midi , le commandant arbora l'étendard de paix , & se rendit , sans oser résister davantage.

KESSELDORFF. (*bataille de*) En 1745 , le roi de Prusse , s'étant avancé dans la haute Saxe , vers les rives de l'Elbe , attaqua , le 15 de Décembre , les troupes Saxones , retranchées au village de Kesseldorff. L'armée des Saxons étoit de cinquante-cinq mille hommes. Le monarque Prussien n'avoit que trente-six mille soldats ; mais , malgré l'infériorité du nombre , il n'hésita point de donner le signal du combat. Il fut terrible & opiniâtre. Long-tems on vit balancer la victoire. Enfin le génie de Frédéric triompha. Près de douze mille Saxons perdirent dans cette bataille ou la vie ou la liberté. L'artillerie , les munitions , le bagage , le camp , tout fut emporté. Douze cens Prussiens tués , & deux mille cinq cens blessés furent le prix de ce succès glorieux.

KEYNTON. (*bataille de*) Le comte d'Essex , général des troupes rebelles d'Angleterre , s'avançoit , entre Keynton & Ed-Géhill , à la tête de dix-huit mille hommes. Le roi Charles I marcha sur l'heure à sa rencontre ; & , le 2 de Novembre 1642 , sur le midi , de part & d'autre on donna le signal. Le combat dura jusqu'à la nuit , & fut très-opiniâtre. La cavalerie royale , commandée par le prince Robert , neveu du roi , attaqua celle des Parlementaires avec tant de furie ,

qu'elle la rompit entièrement. La bataille étoit gagnée, si le Prince, au lieu de poursuivre inutilement les fuyards, eût tombé tout-à-coup avec ses guerriers victorieux sur l'infanterie ennemie, qui, chargée en tête & en flanc, auroit infailliblement suivi la déroute de la cavalerie. Le comte d'Effex vit la faute du Prince; &, pour en profiter, il fit attaquer dans le moment, par son corps de réserve, le centre de la bataille du Roi, qui bientôt prit la fuite. Les ténèbres firent cesser le carnage; &, ce qui doit étonner, sans doute, le comte d'Effex abandonna le champ de bataille aux Royalistes, avec un grand nombre de canons, d'étendards, & les meilleurs bagages. Des deux côtés, cinq mille morts restèrent sur la place. Les Rebelles perdirent plus de soldats, & le Roi plus d'officiers.

KEYSERWERT. (*siège de*) Les Etats de Hollande, voulant éloigner les François de leurs frontières, ordonnerent au prince de Nassau-Saarbrug de former le siège de Keyserwert. Ce général obéit; &, vers la fin de Mars 1702, il bloqua la place avec son armée. Elle étoit défendue par le marquis de Blainville, de la maison de Colbert. Au premier bruit de cette tentative, le comte de Tallard vint se poster en-deçà du Rhin avec un camp-volant. Sa position étoit si avantageuse, qu'il pouvoit, quand il le jugeoit à propos, & foudroyer le camp Hollandois, & ravitailler la ville. Elle capitula cependant le 15 de Juin, mais après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte, & quand le canon eut

pulvé
vion n
garnis
ble;
rester
dépen
des ôt
cet ar
ner la

KH
bitoier
projet
J. C.
rent d
bar, v
cha co
déjà v
mée,
donner
valeur
conqué
met a
toyens
mée Z
législat
empoi
ce met
Cepen
depuis
naire,
deman
sonné
créé d
» répo

KH

pulvérisé tous les remparts. Jamais capitulation ne fut plus honorable. Non-seulement la garnison sortit avec toute la distinction possible ; mais il fut stipulé que ce qui pouvoit rester encore de fortifications seroit rasé aux dépens des assiégeans , & qu'ils donneroient des ôtages qui répondroient de l'exécution de cet article & des autres. N'étoit-ce pas donner la loi en cédant au vainqueur ?

KHAÏBAR. (*prise de*) Les Juifs qui habitoient l'Arabie ne cessèrent de traverser les projets ambitieux de Mahomet. L'an 628 de J. C. ils prirent les armes , & se rassemblèrent de toutes parts dans le territoire de Khaïbar , ville très-forte. L'Apôtre de Dieu marcha contre ces opiniâtres ennemis qu'il avoit déjà vaincus plusieurs fois ; dissipa leur armée , & les assiégea dans leur ville. Il y fit donner un assaut dans lequel Ali signala sa valeur ; & Khaïbar fut emporté. Mais cette conquête devint funeste au vainqueur. Mahomet alla loger chez un des principaux citoyens , appelé *Hareth* , dont la fille , nommée *Zainab* , voulant se venger du nouveau législateur , lui servit une épaule de mouton empoisonnée. A peine Mahomet eut-il goûté ce mets mortel , qu'il le rejetta avec horreur. Cependant l'activité du poison fut telle , que , depuis ce moment , il fut toujours valétudinaire , & mourut au bout de trois ans. On demanda à *Zainab* pourquoi elle avoit empoisonné des mets destinés pour la bouche sacrée du grand prophète ? « J'ai voulu voir , » répondit-elle , s'il l'étoit en effet. »

KIERNAL. (*bataille de*) Le fameux

Nadir-Shah, (Thamas-Kouli-Khan) après avoir usurpé le trône de Perse, entra dans l'Inde, par le Candahar, en 1739, dans la vingt-unième année du règne de Mohammed-Shah. Trouvant peu de résistance dans cette province, il marcha droit à Lahor, dont il s'empara avec la même facilité. Ensuite il s'avança jusqu'à Kiernal, entre Delhi & Lahor; & ce fut-là que les Mogols, commandés par leur empereur, lui livrèrent une sanglante bataille qu'ils perdirent. Mohammed vaincu demanda la paix. Pendant qu'on en régloit les conditions, ce monarque imprudent se transporta au lieu de l'entrevue. Le roi Perfan, qui s'y étoit rendu le premier, vint le recevoir à la porte de la tente, dans laquelle on avoit préparé un grand festin. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir, après quelques propos indifférens, changea de ton tout-à-coup, & tint au Mogol ce discours terrible, que les Européens lui mettent dans la bouche :

» J'admire ton indolence; j'admire le soin
 » que tu prends de tes Etats. As-tu pu me
 » laisser venir jusqu'ici? Quand je me dispo-
 » sois à pénétrer dans l'Inde, ne devois-tu
 » pas envoyer une armée à Kabul, pour me
 » disputer les passages? Ne devois-tu pas toi-
 » même marcher contre moi jusqu'à Lahor?
 » Ton imprudence me surprend encore plus
 » que ta lâcheté. Quoi! tu oses te présenter
 » à ton ennemi? tu viens traiter avec un
 » prince qui te fait la guerre? Ne sçais-tu
 » pas que, se mettre à la discrétion de son
 » ennemi, c'est la plus grande faute d'un Sou-
 » verain? Si j'avois quelque mauvais dessein
 » sur

» fu
 » J
 » se
 » se
 » qu
 » Je
 » qu
 la m
 dans
 après
 ville
 dans
 rapp
 de f
 suiv
 » tu
 » du
 » he
 répo
 » en
 » ch
 » pe
 » vo
 » fai
 K
 roi d
 de R
 vint
 imm
 des p
 fit le
 suppo
 les h
 derer
 ne le
 S.

» sur-toi, qui m'empêcheroit de l'exécuter ?
 » Je connois tes sujets : grands & petits, ce
 » sont des lâches ou des traîtres. Mon des-
 » sein n'est pas de t'enlever une couronne
 » qu'il me seroit facile d'ajouter à la mienne.
 » Je veux voir ta capitale ; je veux y rester
 » quelques jours. » En disant ces mots, il mit
 la main sur l'Alcoran, & jura qu'il entreroit
 dans Dehli. En effet, il s'y rendit, bientôt
 après, avec Mohammed ; livra cette grande
 ville au pillage, & réduisit toute la nation
 dans un état peu différent de l'esclavage. On
 rapporte qu'un Dervis, touché des malheurs
 de sa patrie, osa présenter à Nadir la requête
 suivante : « Si tu es dieu, agis en dieu. Si
 » tu es prophète, conduis-nous dans la voie
 » du salut. Si tu es roi, rends les peuples
 » heureux, & ne les détruis pas. » Nadir
 répondit : « Je ne suis pas dieu, pour agir
 » en dieu ; ni prophète, pour montrer le
 » chemin du salut ; ni roi, pour rendre les
 » peuples heureux. Je suis celui que Dieu en-
 » voie contre les nations sur lesquelles il veut
 » faire tomber le poids de sa vengeance. »

KIOVIE. (*sièges de*) 1. Boleslas Chrobri,
 roi de Pologne, ayant défait Jaroslaw, duc
 de Russie, dans une grande bataille, en 1008,
 vint assiéger Kiovie. C'étoit alors une ville
 immense, & mieux fortifiée que la plûpart
 des places de ce tems-là. Bientôt la famine y
 fit les plus terribles ravages ; & les habitans
 supporterent d'abord avec constance toutes
 les horreurs de ce fléau destructeur. Ils ne cé-
 derent qu'à la dernière extrémité, & lorsqu'il
 ne leur restoit plus, pour ainsi dire, qu'un

léger souffle de vie. Ils se livrerent à la discrétion du vainqueur qui ne pilla que le trésor ducal, rempli d'immenses richesses.

2. Un autre Boleslas, second du nom, ataquua Kiovie, en 1075, avec autant de bonheur, mais plus de peine. Les assiégés faisoient à chaque instant des sorties furieuses, qui formoient presque des batailles complètes; car tous les braves de la Russie s'étoient jettés dans cette ville, pour la sauver ou pour y périr. Malgré leur résistance, on fit les approches de la place. On éleva des machines. La brèche fut ouverte; & tout se dispoit à un assaut. On n'en livra point. La famine commençoit à consumer la ville. Le Roi se contenta de la bloquer exactement; &, pour se mettre hors d'insulte, il fortifia son camp de tous côtés. Après plusieurs mois d'attente, les citoyens de Kiovie, sans ressources, sans espérances, ouvrirent enfin leurs portes. Le vainqueur les traita avec bonté; & ses bienfaits furent le seul appareil de son triomphe.

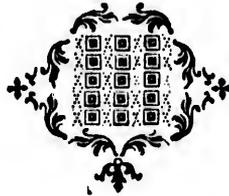
KNOTSEMBOURG. (*siège de*) C'étoit un fort bâti par les Hollandois, vis-à-vis de Nimègue, qu'ils n'avoient pu prendre. L'artillerie de ce château tiroit sans cesse, battoit en ruine la partie de la ville qui lui étoit opposée, & en avoit détruit toutes les maisons. Sa garnison maîtrisoit le cours du fleuve, sans que les habitans pussent rompre ces entraves. Elle dévastoit encore tous les environs de la ville; &, si les Royalistes ne se hâtoient de s'emparer de Knotsembourg, il falloit que Nimègue tombât entre les mains des Rebelles. Au mois de Juin 1591, le duc

de F
Mau
néra
& d
bonn
pour
tablin
de de
n'éto
que c
fired
réuffi
tiges
prince
faire r
qu'il f
l'enne
barras
tranch
gauche
quée d
barque
trepren
Juillet
couver
siculté
concer
après,
se rend
KO
Mayen
modem
réchal
prince
tir, le

de Parme vint assiéger ce fort que le prince Maurice, qui soupçonnoit le dessein du général Espagnol, avoit bien pourvu de troupes & de vivres. Il entoura ses quartiers d'une bonne circonvallation, & fit tous ses efforts pour avancer la tranchée. Il vint à bout d'établir des batteries, mais qui causèrent peu de domnage, parce que les remparts du fort n'étoient formés, dans toute leur épaisseur, que d'une terre encore molle. Les assiégés firent plusieurs sorties très-vives, & qui leur réussirent toujours. Enfin, après bien des fatigues, & tenu en échec par l'armée du prince Maurice, le duc de Parme songea à faire retraite. Elle paroissoit impossible, parce qu'il falloit repasser le Vahal en présence de l'ennemi. Mais l'habileté du duc le tira d'embarras. Il fit creuser en peu d'heures une large tranchée qui fut prolongée, à droite & à gauche, jusqu'au bord de la rivière, & flanquée de redoutes destinées à protéger l'embarquement de ses troupes, si le Prince entreprenoit de l'inquiéter. Ensuite, le 26 de Juillet, il passa le Vahal sans opposition, à couvert de ces défenses. Maurice sentit la difficulté de le troubler dans un passage si bien concerté, & n'osa le tenter. Quelques mois après, Nimègue, abandonnée à elle-même, se rendit au général Hollandois.

KONIGSTEIN. (*prise de*) L'électeur de Mayence ayant fait, en 1745, son accommodement avec la reine de Hongrie, le maréchal de Maillebois, pour faire sentir à ce prince le mécontentement du roi, fit investir, le 27 de Mars, par un détachement de

troupes Françoises , le fort de Konigstein ; l'un des remparts de l'Electorat. C'est une petite ville qui n'a presque point de murs , mais qui est défendue par un château qui consiste en un vieux corps de bâtiment à l'antique , flanqué de quelques petites tours. Au milieu de ce château , s'éleve une grosse tour carrée , laquelle est environnée d'une terrasse qui a près de cinquante pieds de large , soutenue par un gros mur de trente pieds de haut , & flanqué de quatre grosses tours. Une telle conquête n'étoit pas facile ; & le moindre officier , avec une poignée de gens , pouvoit faire échouer les efforts du plus grand général. Mais à peine le gouverneur de la place eut-il vu flotter les drapeaux de la France , qu'il songea à la retraite ; & , pour éviter les foudres des assaillans , il abandonna une forteresse qu'il avoit juré de défendre jusqu'à la mort , & chercha un asyle dans Mayence.



L
 alloit
 Porte
 tirer
 équip
 voile
 s'ava
 la Ca
 due.
 plus g
 sept
 1645
 quant
 canon
 & lai
 pouvo
 LA
 comte
 sur les
 C'éto
 quarré
 cés à
 tres o
 & en
 étoit
 laissa
 nir l'a
 gnol
 troupe


 [L A]
 

L A CANÉE. (*prise de*) Une escadre Maltoise avoit enlevé une caravane qui alloit de Constantinople au Caire. La sublime Porte, irritée de ce brigandage, jura d'en tirer une vengeance éclatante. Aussi-tôt on équipa une flotte nombreuse, & l'on fit voile pour l'isle de Crète. On débarque; on s'avance dans les terres, & l'on se jette sur la Canée, place importante, & bien défendue. Durant deux mois, les Turcs firent les plus grands efforts, & livrerent inutilement sept assauts généraux. Enfin, le 12 d'Août 1645, les assiégés, accablés de fatigues, manquant de vivres, exposés de toutes parts aux canons des infidèles, ouvrirent leurs portes, & laisserent entrer un ennemi auquel ils ne pouvoient plus désormais résister.

LA CAPELLE. (*siège de*) En 1594, le comte de Mansfeld assiégea cette ville située sur les frontieres de Picardie & du Hainaut. C'étoit alors une place très-forte, de forme quarrée, défendue par de bons bastions placés à ses quatre angles, & par plusieurs autres ouvrages qui couvroient ses courtines, & environnée d'un large fossé. La garnison étoit foible & mal pourvue; mais elle ne se laissa point intimider, & se prépara à soutenir l'assaut avec courage. Le général Espagnol le livra; mais il ne fut pas heureux. Ses troupes furent repoussées avec beaucoup de

perte. Il en préparoit un second, lorsque les assiégés capitulerent, le 9 de Mai. On leur accorda des conditions honorables & la liberté de se retirer.

LACÉDÉMONE. (*sièges de*) 1. Pyrrhus vint se présenter devant Lacédémone, & croyoit emporter, sans coup férir, cette cité fameuse. Mais les Spartiates lui opposèrent un mur impénétrable, en offrant leurs corps à ses coups. Les femmes & les filles le disputèrent aux hommes en courage. Elles partagerent leurs travaux; armerent elles-mêmes les jeunes gens, qui combattirent avec tant de valeur que le roi d'Épire fut obligé de se retirer honteusement. *L'an 272 avant J. C.*

2. Les Romains ayant déclaré la guerre à Nabis, tyran de Sparte, Q. Flaminius, général de l'armée Romaine, vint l'assiéger dans cette ville, qu'il emporta en grande partie. Ce succès étonna tellement le tyran, qu'il vint humblement demander la paix. *195 ans avant J. C.*

LAGNY. (*sièges de*) 1. Le duc de Bedford, qui tenoit en ses mains la puissance du jeune Henri VI, son neveu, voyoit avec dépit la fortune de Charles VII, roi de France, prendre chaque jour un nouvel ascendant. Toutefois, pour cacher sa foiblesse, il entreprit, en 1432, la conquête de Lagny, ville alors très-importante, qu'il avoit déjà manquée trois fois. Par son ordre, Arondel, Warwick, Lisle-Adam & le bâtard de Saint-Paul, les meilleurs généraux de l'Angleterre, formerent une quatrième tentative. Après avoir rompu le pont, & détruit le boulevard

qui
Mar
fure
leurs
& le
outr
Il fai
vient
gny,
ne s'e
avec
L'arti
plu
tous
rage.
bloit
éviter
cinq
trém
& de
Saint
l'Orlé
ils pas
vant
nemis
ville,
tre-ten
Bedfor
il déca
l'armée
tité de
rie qui
L'effe
que l'un
du pon

qui protégeoit la ville de l'autre côté de la Marne, ils livrerent plusieurs assauts, où ils furent repoussés avec une si grande perte, que leurs soldats découragés déserterent en foule, & les obligèrent de se retirer. Le Régent, outré de cet affront, jura d'en tirer vengeance. Il fait un amas prodigieux de machines, & vient avec six mille combattans investir Lagny, résolu de n'en pas lever le siège qu'il ne s'en soit rendu maître. Ambroise de Lore, avec huit cens hommes, défendoit la place. L'artillerie Angloise la foudroya. On livra plusieurs assauts que les assiégés repoussèrent toujours avec autant de bonheur que de courage. L'espérance d'un prochain secours redoubla leur zèle. Cependant ils n'auroient pu éviter de subir un joug odieux. Un siège de cinq mois les avoit réduits aux dernières extrémités, lorsque les maréchaux de Bouffac & de Rais, le hâtard d'Orléans, Gaucourt, Xaintrailles & Villandras rassemblèrent dans l'Orléanois huit cens hommes, avec lesquels ils passèrent la Seine à Melun; arriverent devant Lagny; forcerent un des quartiers ennemis, & firent entrer un convoi dans la ville, sous la conduite de Gaucourt. Ce contre-tems fâcheux étonna tellement le duc de Bedford, qu'oubliant ses sermens téméraires, il décampa avec tant de précipitation, que l'armée laissa la moitié de ses bagages, quantité de munitions, & toute la grosse artillerie qui consistoit en canons & bombardes. L'effet de ces dernières étoit si prodigieux, que l'une d'elles rompit d'un seul coup l'arche du pont de Lagny.

2. Pendant que Henri le Grand assiégeoit Paris, en 1590, pour forcer des sujets rebelles & fanatiques à reconnoître son droit à la couronne, le duc de Parme, qui, par ordre du roi d'Espagne, étoit venu au secours des Ligueurs, voulut essayer de délivrer la capitale. Afin d'exécuter ce projet, ce général habile s'approcha de Lagny, dont le sieur La Fin étoit gouverneur pour le monarque François. Cet officier, qui ne s'attendoit point à cette attaque soudaine, n'avoit sous ses ordres que quinze compagnies d'infanterie Française. Sans considérer sa foiblesse & la force des ennemis, il ne songea qu'à se défendre. Il commença par abandonner les fauxbourgs qui, séparés de la ville, & situés au-delà de la Marne, du côté par où l'ennemi s'acheminoit, ne pouvoient être défendus sans la plus grande témérité. Ensuite il fit rompre le pont, & se renferma dans l'enclos de la place. Cependant le duc de Parme paroît avec son armée redoutable. Il s'établit dans les fauxbourgs; &, pour fermer tous les passages, il fortifie son camp de tranchées, de fossés, de redoutes & de demi-lunes. Henri, tenu en échec par l'avant-garde Espagnole, sous les ordres du marquis de Rami, ne pouvoit pénétrer le dessein des Ligueurs, ni croire qu'en sa présence ils osassent attaquer une ville très-bien fortifiée. Tandis qu'il s'occupoit de ces pensées, le Marquis s'ébranle pour aller joindre son général. Le Roi le fait suivre aussi-tôt par Biron & de la Nouë. On s'atteint; on se choque; on se bat jusqu'au soir, & la nuit seule sépare les guerriers, sans que

la v
l'au
pro
la p
se r
pag
lui
éto
qu'
pes
à l'
gue
vol
con
ani
gue
for
len
dél
cib
fon
do
l'ex
cha
fem
blo
se
cès
de
reu
riv
pe
vil
le
me

la victoire se fût déclarée ni pour l'un ni pour l'autre parti. Durant ce combat, le Duc, qui profitoit de tous les instans, faisoit foudroyer la place avec douze piéces de canons. La Fin se moqua d'abord de toutes les batteries Espagnoles, parce qu'il espéroit que la riviere lui serviroit de rempart, si celui de la ville étoit renverti. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il apperçut au pied des murailles les troupes Italiennes & Walonnes prêtes à monter à l'assaut ! La trompette donne le signal. Les guerriers dressent leurs échelles. Les assiégés volent sur les remparts : tout annonce un combat sanglant & terrible. Les Espagnols, animés par cette fureur martiale, qui distingue les vieux soldats, se précipitent sur les fortifications ; écartent, renversent, immolent tout ce qui s'oppose à leur bravoure. Les défenseurs de Lagny, soutenus par cet invincible courage qu'inspire un beau désespoir, font les plus grands efforts, & d'un bras redoutable, frappent, accablent, massacrent l'ennemi qui veut triompher. La victoire chancelle. La Fin couroit par-tout où sa présence étoit nécessaire. Ce brave François sembloit se multiplier pour engager la fortune à se déclarer en sa faveur. Afin de hâter le succès, il entreprend de rafraîchir ceux qui, depuis plusieurs heures, soutenoient vigoureusement l'assaut. Les nouveaux guerriers arrivent, mais en désordre. L'ennemi s'en apperçoit. Il redouble d'ardeur : tout cède. La ville est emportée. Le vainqueur entre dans le château ; & l'infortuné La Fin, digne d'un meilleur sort, est contraint de se rendre pri-

sonnier avec les tristes restes de sa garnison. La prise de Lagny fut d'autant plus sensible à Henri, que ce monarque fut témoin lui-même de cette conquête. Suivi de toute son armée, ils s'approchoit du duc de Parme, dans le dessein de secourir la place assiégée; mais le général Espagnol fit des dispositions si sçavantes, que le Roi n'osa rien entreprendre, & fut obligé de fuir, en quelque sorte, devant son ennemi victorieux.

3. Durant les guerres civiles, qui déchirent la France, Lagny fut, dit-on, cédée par un comte de Lorges, sans doute l'un des parens du fameux Montgomeri. Les habitans se défendirent avec courage. La populace, toujours extrême dans sa conduite, se livrant aux transports d'une aveugle fureur, jetta par-dessus les remparts des sacs remplis d'orge, pour outrager l'ennemi. De Lorges, justement indigné, pressa ses attaques; donna assaut sur assaut, & vint enfin à bout d'entrer dans la ville. Il voulut tirer une vengeance éclatante, & apprendre à tous les siècles qu'il n'est jamais permis d'insulter un cœur généreux. Par une sévérité qui tient de la barbarie, il ordonna à ses soldats de massacrer tous les hommes en état de porter les armes, & d'abuser de toutes les filles & femmes. Les guerriers n'obéirent que trop fidèlement; & quand ils quitterent leur conquête, ils laissèrent à toutes leurs maîtresses des preuves parlantes de leur victoire. Les fruits de ces brutales amours servirent à repeupler la cité, qui ne se rappelle jamais cette anecdote sans rougir. Depuis cette triste époque, si quelqu'un

a l'imprudence de demander, en plaisantant ;
» Combien vaut l'orge ? » la populace, dont
le caractère féroce & brutal n'a point changé,
se porte à la vengeance la plus singulière. Les
plus vigoureux se saisissent du moqueur qui
vainement implore leur indulgence ; &, avec
de grands cris, ils le plongent, à plusieurs
reprises, dans un grand bassin d'eau, qui se
trouve au milieu de la ville. On a vu plu-
sieurs de ces malheureux inconsidérés perdre
la vie, quelque tems après cette triste péni-
tence, dont les officiers municipaux n'avoient
pu les garantir. Une licence si effrénée méri-
teroit bien l'attention d'un ministère plein de
sagesse, qui n'a pour but que la conservation
& la sûreté du citoyen.

LAGOS. (*combat naval de*) Le sieur de
la Clue, après avoir passé le détroit de Gi-
braltar, en 1759, avec une flotte destinée à fa-
voriser les projets de la France contre l'Angle-
terre, fut séparé de son escadre par un coup
de vent, & forcé de cingler vers la côte de
Lagos. L'amiral Boscawen l'épioit avec qua-
torze vaisseaux Anglois. Dès qu'il eut aperçu
la disgrâce du capitaine François, il voulut
en profiter. Le 17 d'Août, il donna le signal ;
&, ses vaisseaux se précipitant à pleines voi-
les, il engagea le combat. La partie n'étoit
point égale. Il ne restoit à M. de la Clue que
sept bâtimens ; cependant l'action n'en fut ni
moins vive ni moins terrible. Le comman-
dant François opposa la plus vigoureuse résis-
tance au feu de l'ennemi. Un boulet de ca-
non lui emporta la jambe ; il se fit descendre
à terre. Son vaisseau, démâté & brisé, fut

obligé de se rendre. Des sept navires, deux furent brûlés, l'*Océan* & le *Redoutable*; trois furent pris, le *Centaure*, le *Téméraire* & le *Modeste*. Le *Guerrier* & le *Souverain* chercherent leur salut dans la fuite, & furent assez heureux pour arriver sans danger à Lisbonne.

LAMIA. (*bataille & siège de*) Après la mort d'Alexandre le Grand, les Grecs formèrent une puissante Ligue pour recouvrer leur liberté. Antipater, lieutenant de ce Prince, entra dans la Grèce avec treize mille hommes, & fut vaincu par Léosthène, général des Athéniens, chefs de la confédération. Antipater se retira dans la ville de Lamia en Thessalie, pour y attendre des secours qui lui venoient d'Asie. Les vainqueurs l'y assiégèrent : l'attaque fut vive, & la résistance non moins vigoureuse. Enfin désespérant de prendre la place de vive force, Léosthène l'environna d'un mur de contrevallation, &, par ce moyen, lui coupa les vivres. La disette se fit bientôt cruellement sentir dans la ville; & les assiégés songeoient à se rendre, lorsque Léonat approcha de Lamia, & marcha droit aux Athéniens avec vingt mille hommes d'infanterie & deux mille cinq cens chevaux. Le combat fut sanglant; & la victoire incertaine ne se déclaroit encore pour aucun parti. Mais, dans ce moment, Léonat tomba mort, couvert de blessures. La déroute devint générale; & les vainqueurs en firent un grand carnage. Les Athéniens pressèrent Lamia plus vivement que jamais; en sorte qu'Antipater, frustré de ses

espé
tula
L
Gra
la ré
form
xim
écou
men
ne l
» gr
» qu
» La
fauv
L
été d
gne.
Sédé
rava
man
porta
furen
dus d
fort p
dant
que
posit
quan
Les
reur
attaq
nom
Conf
se re
furen

espérances, fut obligé de se rendre par capitulation. *An du monde 3682.*

LAMPSAQUE. (*prise de*) Alexandre le Grand marcha contre cette ville pour punir la rebellion de ses habitans. Mais à peine en formoit-il le siège, qu'il vit venir à lui Anaximène, célèbre rhéteur, & dont il avoit écouté les leçons. Se doutant de ce qui l'amenoit, il lui jura, en termes formels, qu'il ne lui accorderoit point sa demande: « Seigneur, lui dit Anaximène, toute la grace » que je vous demande, c'est de détruire » Lampsaque. » Par cet ingénieux détour, il sauva sa patrie. *An du monde 3670.*

LANCI. (*siège de*) Q. Pompéius, ayant été déclaré Consul, fut envoyé dans l'Espagne. Il assiégea inutilement Numance; délivra Sédétanie d'une troupe de brigands qui la ravageoient, & vint attaquer Lanci. Les Numantins envoyèrent au secours de cette importante place quatre cens jeunes gens qui y furent reçus comme des libérateurs descendus du ciel. Quelque tems après, se sentant fort pressés, ils offrirent de se rendre, demandant la vie pour toute condition. On exigea que les Numantins fussent livrés: cette proposition fut d'abord rejetée. Mais enfin, manquant de tout, ils se déterminèrent à obéir. Les Numantins l'apprennent; entrent en fureur, &, pour punir cette indigne trahison, attaquent les habitans; en tuent un grand nombre, & excitent un horrible tumulte. Le Consul en profite pour escalader les murs, & se rend maître de la ville. Tous les citoyens furent passés au fil de l'épée; & les Numan-

tins, restés au nombre de deux cens, eurent la liberté de retourner chez eux. 141 avant *Jesus-Christ*.

LANDAU. (*sièges de*) 1. En 1702, le roi des Romains, à la tête des troupes alliées, vint se présenter devant Landau, l'une des plus fortes villes de l'Alsace. Cette place importante a la figure d'un octogone allongé, composé de sept tours bastionnées, & de courtines qui les joignent. Ces ouvrages sont couverts de huit contre-gardes qui, avec les tenaillons qui sont devant les courtines, forment une seconde enceinte séparée de la première par le fossé. Au-delà se voit un autre grand fossé défendu de tous côtés par des demi-lunes, un chemin couvert, & un glacis. Au-delà du glacis, du côté des montagnes, il y a un avant-fossé fort large, qui règne presque tout autour de la place, & dans lequel sont des redoutes, dont l'une couvre une écluse, & l'autre couvre le pont qui communique de la ville à un fort bâti sur la hauteur. Ce fort est une espece d'ouvrage à couronne, composé de deux demi-bastions & de trois bastions entiers, qui forment quatre fronts de fortification. Les deux fronts, qui sont sur la hauteur, sont couverts chacun d'une demi-lune de terre. Tous les autres ouvrages sont défendus par tout ce que l'art a imaginé pour rendre les villes inexpugnables. Landau paroïssoit l'être; & le brave M. de Mélac, qui la défendoit contre les efforts des Allemands, soutint long-tems avec le plus grand succès leurs inutiles assauts. Le canon pulvérisoit bien quelques ouvrages; mais les fortifi-

cation
qu'à
tacles
rant p
mer
qui se
de vi

2. l

Land
courin
ou Sp
la vic
dema
la bata
à repa
le prin
& vin
comm
la dése
les deu
rendit
maines

3. E

du pa
Juin. L
capable
que des
ses atta
ville qu

LAN

bres vi
le maré
le comb
phe. Il
tête le

cations étoient si multipliées, si compliquées, qu'à chaque pas on trouvoit de nouveaux obstacles. Il falloit former un nouveau siège. Durant près de quatre mois, on ne cessa de former des attaques, & de foudroyer la place qui se rendit enfin, le 11 de Septembre, faute de vivres & de munitions.

2. L'année suivante, M. de Tallard attaqua Landau. Le prince de Hesse entreprit de secourir la place. On en vint aux mains à Spire, ou Spierbach. Le général François remporta la victoire, le 15 de Novembre; &, le lendemain, Landau ouvrit ses portes. Après que la bataille d'Hochstedt eut forcé les François à repasser le Rhin, le roi des Romains, & le prince de Bade traversèrent aussi ce fleuve, & vinrent assiéger Landau. M. de Laubanie commandoit dans la ville. Ce brave officier la défendit en héros; &, quoiqu'il eût perdu les deux yeux pendant les attaques, il ne se rendit, le 23 de Novembre, qu'après six semaines de la plus vigoureuse résistance.

3. En 1713, M. de Villars fit investir Landau par le maréchal de Besons, le 22 de Juin. La place se défendit avec un courage capable de déconcerter tous autres guerriers que des François. Ils furent repoussés à diverses attaques; & le général ne put réduire la ville que le 20 d'Août.

LANDEN. (*bataille de*) Après les célèbres victoires de Fleurus & de Steinkerque, le maréchal de Luxembourg voulut mettre le comble à sa gloire par un nouveau triomphe. Il chercha les ennemis qui avoient à leur tête le roi Guillaume III; &, les ayant

rencontrés, le 28 de Juillet 1693, près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles, il se disposa à les combattre. Il comptoit sous ses ordres cent cinquante-cinq escadrons, & soixante-quinze bataillons des meilleures troupes de France. Il avoit pour lieutenans-généraux les maréchaux de Villeroi & de Joyeuse, le prince de Conti, le duc de Chartres, depuis Régent du royaume, & le duc de Bourbon. L'armée des Alliés n'étoit composée que de cent douze bataillons & de cinquante-un escadrons, tous soldats d'élite. Une foule de princes & de grands capitaines la conduisoient, & partageoient avec le roi d'Angleterre la fatigue & les soins du commandement. Depuis long-tems, l'on n'avoit vu deux armées si redoutables; & toute l'Europe fixoit ses regards sur ces deux grands corps, dont la destinée alloit régler celle de l'Etat.

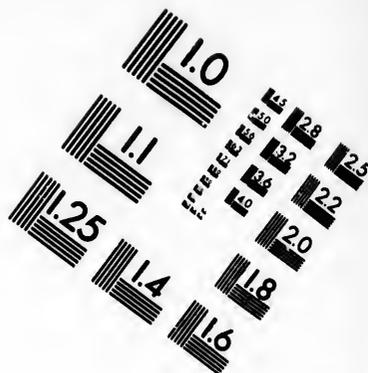
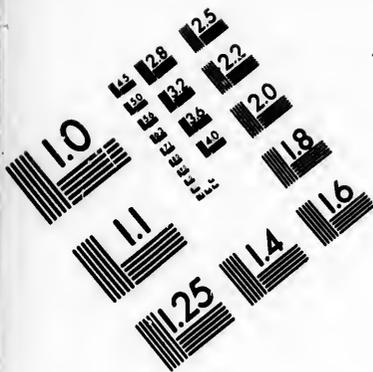
Le Maréchal rangea ses troupes en bataille. L'infanterie de la droite occupa le village de Landen; & celle de la gauche s'avança vers le village de Neer-Winde. Entre ces deux villages, dont la bataille prit le nom, il fit former une ligne de cavalerie, composée de sept escadrons. Derrière, il en plaça une autre d'infanterie, afin que ces troupes différentes pussent se soutenir réciproquement. Guillaume, ayant remarqué que le terrain étoit ouvert depuis Winden jusqu'à Neer-Landen, fit faire un retranchement derrière lequel il mit une partie de son infanterie. Quatre-vingt piéces de canon bordoient ce terrible rempart. Il étendit son aîle droite depuis le village d'Elixem & le château de Wang, jusqu'au

jusq
prot
creu
couv
jusqu
elle
retra
gnes
de L
Lo
vante
lança
voit
siffan
signal
gnes
de l'er
en plu
descen
tranch
s'entre
comb
On en
l'éle&t
droite
corps
tombe
qu'il le
l'aîle g
porter
contre
vingt-d
lomme
Wang.
rage. I
S. &

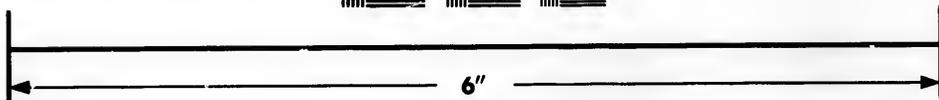
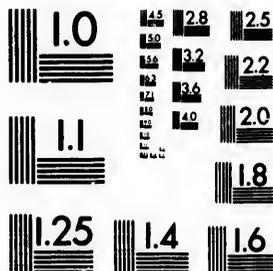
jusqu'au village de Neer-Winde. Elle étoit protégée par des haies épaisses, des chemins creux, un ruisseau profond. L'aîle gauche, couverte du ruisseau de Landen, s'étendoit jusqu'à Neer-Landen, d'où, faisant un coude, elle retournoit derrière l'infanterie placée au retranchement, afin de la soutenir. Trois lignes de cavalerie faisoient face aux villages de Laren & de Neer-Winde.

Lorsque le jour du 29 eut éclairé cette savante disposition, Luxembourg étonné balança quelques momens sur le parti qu'il devoit prendre. Mais l'amour de la gloire saisissant tout-à-coup son ame, il fait donner le signal. Les François s'avancent sur deux lignes, & bravent durant deux heures le feu de l'ennemi. Sur les six heures, ils se rangent en plusieurs colonnes; &, d'un air fier, ils descendent dans la plaine pour attaquer le retranchement & la droite des Anglois. On s'entre-choque : on se frappe avec fureur. Le combat est terrible, & la mêlée sanglante. On enfonce; on recule tour-à-tour. Enfin, l'électeur de Baviere, qui commandoit à la droite, ayant mis en mouvement un grand corps qui n'avoit point encore combattu, tombe sur les François avec tant de furie, qu'il les oblige de se retirer. Ils se jettent sur l'aîle gauche, & font mille efforts pour emporter le village de Neer-Landen. Ils y rencontrent une résistance aussi vive. Cependant vingt-deux bataillons, formés en deux colonnes, se précipitent sur le château de Wang. Les Anglois le défendent avec courage. Ils repoussent plus d'une fois les assail-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5
10
15
20
25
30
35
40

lans. Enfin, épuisés, ils abandonnent ce poste. Les François s'y retranchent. Tout-à-coup l'ennemi revient à la charge. Le vainqueur est vaincu & chassé. Luxembourg survient. Il rallie les fuyards. Seize bataillons arrivent sous les ordres du duc de Bourbon. L'Anglois se retire pour la seconde fois : il fuit. Guillaume l'arrête : il retourne au poste abandonné ; charge les François, & les dissipe encore. Enfin, après un troisième combat, aussi sanglant, aussi opiniâtre que les précédens, Wang est emporté avec le retranchement. Les soldats de Guillaume se réfugient sous le canon de Neer-Winde. On les poursuit : on les attaque dans leur asyle. Deux fois les assaillans triomphent ; & deux fois ils sont repoussés. Enfin le prince de Conti, secondé du maréchal de Villeroi, des ducs de Chartres & de Bourbon, & suivi des Gardes-Françoises & du régiment de la Sarre, fait une dernière tentative. Elle est heureuse. La cavalerie entre par les brèches. Les Alliés sont mis en déroute. Guillaume, désespéré, fait sa retraite, & abandonne enfin la victoire. Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ vingt mille morts ; douze mille des Alliés, & huit mille François. C'est à cette occasion qu'on disoit qu'il falloit chanter plus de *De profundis* que de *Te Dum*. Deux mille prisonniers, soixante-seize pièces de canon, huit mortiers, douze paires de tymbales, & quatre-vingt-cinq étendards ou drapeaux, furent les trophées du triomphe de Luxembourg que le prince de Conti appelloit, pour cette raison, *le grand Tapissier*.

de Notre-Dame. Le général écrivit en ces termes au Roi, pour lui apprendre sa victoire : « Sire, M. d'Arragnan dira à Votre » Majesté comme tout s'est passé. Les enne- » mis ont fait des merveilles ; mais vos trou- » pes ont encore mieux fait. Les Princes de » votre sang s'y sont surpassés. Pour moi, » toute la part que j'ai dans cette journée, » c'est d'avoir donné le combat au prince » d'Orange, (c'est ainsi qu'on nommoit en » France Guillaume III,) & de l'avoir battu, » ainsi que Votre Majesté l'avoit expresse- » ment ordonné. »

Il est malheureux pour la gloire de Luxembourg, qu'il en ait senti tout l'éclat. Turenne parloit bien autrement, après la célèbre bataille des Dunes : « Les ennemis sont venus » à nous, disoit ce grand homme à son » épouse ; ils ont été battus : Dieu en soit » loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée. » Je vous donne le bon soir, & je m'en vais » coucher. » Un grand capitaine, après un exploit mémorable, doit laisser à la renommée le soin de faire son éloge.

LANDRECIES. (*sièges de*) 1. L'empereur Charles-Quint, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, vint, en 1543, se présenter devant Landrecies, ville des Pays-bas, dans le Hainaut François. Cette place étoit médiocrement fortifiée. Bâtie sur la Sambre, dans une plaine basse & très-unie, un fossé rempli d'eau & quelques ouvrages faisoient toute sa défense. Mais elle comptoit dans son enceinte trois mille fantassins aguerris, & deux cens cavaliers d'é-

lite, que les exemples & l'intrépidité du sieur La Lande, leur commandant, rendoient invincibles. En vain le monarque Allemand fit-il foudroyer la ville avec cinquante piéces de canon; en vain épuisa-t-il toutes les ressouces de sa formidable puissance, pour faire réussir ses attaques multipliées : Landrecies fut l'écueil de sa fortune; & ce prince, qui prétendoit envahir toute la France, vaincu devant une bicoque, fut obligé d'en abandonner la conquête, après six mois d'inutiles efforts.

2. En 1637, les François, sous la conduite du cardinal de la Valette, se rendirent maîtres de Landrecies. Il y eut trois différentes attaques; & la ville fut foudroyée par huit batteries de canon. Les Espagnols la reprirent, le 18 de Juillet 1647, parce qu'elle ne put être secourue. Ils la retinrent jusqu'en 1655, que les maréchaux de Turenne & de la Ferté s'en emparèrent, le 14 de Juillet. Elle ne soutint contre eux que dix-huit jours de tranchée ouverte; & ils la prirent à la vue de l'armée d'Espagne, commandée par le prince de Condé, qui fut obligé d'être le spectateur oisif des exploits de ses compatriotes.

3. Landrecies fut encore assiégée, en 1712, par le prince Eugène. Le maréchal de Villars voulut secourir la place; mais, trouvant le général de l'Empire trop bien retranché, il résolut de forcer le poste de Dénain, qui favorisoit le passage des convois que les ennemis faisoient venir de Marchiennes à Landrecies. Dénain fut effectivement forcé, puis

Ma
La
vil
ran
cho
tien
Ils
La
yvr
L
baro
pita
cou
dès
géné
de l
rer p
qui
étoit
Schw
voul
gros
plein
ces c
reux
s'ouv
duiser
Queir
faits,
gros
garni
confi
escad
retran
de sim

Marchiennes ; & ce double succès délivra Landrecies , le 2 d'Août. L'attaque de cette ville fut la dernière entreprise des Alliés. Durant le siège , on n'entendoit parler d'autre chose , dans l'armée des Alliés , que des quartiers qu'ils espéroient aller passer en France. Ils se croyoient déjà maîtres de ce royaume. La journée de Dénain , en dissipant cette ivresse , leur apprit à être plus modestes.

LANDSHUT. (*bataille de*) Le général-baron de Laudhon , l'un des plus habiles capitaines de la reine de Hongrie , entra tout-à-coup dans la Silésie , en 1760 , & s'occupa , dès qu'il eut pris poste , à tendre un piège au général Fouquet qui commandoit pour le roi de Prusse dans cette province. Pour l'y attirer plus sûrement , il fit tous les mouvemens qui pouvoient lui persuader que son dessein étoit de lui couper la communication entre Schweidnitz & Breslaw ; & , feignant d'en vouloir à la forteresse de Glatz , il manda la grosse artillerie qu'il fit ensuite arrêter en pleine marche , jusqu'à nouvel ordre. Dans ces circonstances , M. Fouquet se crut heureux de pouvoir retourner à Landshut , & de s'ouvrir par-là les différens chemins qui conduisent en Bohême , à Glatz , & vers la Queifs. Là , il trouva des retranchemens tout faits , que les Croates avoient abandonnés. Il grossit ensuite son armée d'une partie de la garnison de Schweidnitz. Son corps d'armée consistoit en dix-huit bataillons & dix-sept escadrons postés sur huit ou dix hauteurs bien retranchées. Ces retranchemens n'étoient pas de simples redoutes. C'étoient des ouvrages

solides, bien revêtus, bien palissadés, ayant des ponts-levis, de profonds fossés, & garnis d'une ligne de communication. Ces difficultés n'effrayèrent point les Autrichiens qui, sous la conduite de M. de Laudhon, se croyoient invincibles; & quand ils partirent des environs de Glatz, pour venir attaquer ce camp formidable, ils y volèrent comme à un triomphe assuré. Le signal fut donné, à deux heures & demie du matin, le 23 de Juin, par quatre coups d'obusier. Dans l'instant, les attaques commencerent de tous côtés avec tant de résolution, que, dans l'espace de trois quarts d'heure, les deux retranchemens les plus redoutables furent franchis. Les Autrichiens se formerent aussi-tôt dans les lignes tracées entre les deux montagnes; chassèrent l'ennemi de hauteur en hauteur, & le relancerent même de la ville où il s'étoit jetté. Les bataillons furent enfoncés & renversés les uns sur les autres. Enfin, vers les huit heures, la cavalerie & l'infanterie furent obligées de jeter les armes en pleine campagne, & de demander grace. De tout ce corps d'armée, à peine s'en échappa-t-il quatre ou cinq cents hommes. Il auroit manqué quelque chose à cette mémorable journée, si la prise de Glatz ne l'eût suivie de près. Les gros bagages de l'armée vaincue y étoient enfermés comme dans un asyle inexpugnable; & la résistance que pouvoit faire la garnison laissoit au roi de Prusse le tems de venir la secourir. Mais M. de Laudhon, ayant quitté brusquement son armée, pour venir voir ce qui se passoit au siège de cette place, ne voulut point s'as-

tre
De
d'a
pla
qui
Bie
ver
les
rein
ave
des
Cen
L
s'éto
gres
cam
haza
de n
port
raill
tré
dem
river
ville
leur
hom
voit
L'an
L
tems
des
Etru
état
rent
Cam

treindre aux régles générales des ingénieurs. De concert avec M. de Rouvroi, colonel d'artillerie, il réfolut de tenter la prife de la place, en faifant donner l'affaut à la flèche qui couvroit les ouvrages. Elle fut emportée. Bientôt les affiégeans & les affiégés fe trouverent pêle-mêle dans le chemin couvert; & les Autrichiens, ayant fuivi, l'épée dans les reins, les Pruffiens qui fuyoient, entrèrent avec eux dans la ville qui offrit au vainqueur des magazins & des équipages en abondance. Cette conquête fe fit un mois après la bataille.

LANGRES. (*bataille de*) Les Allemands s'étoient avancés jufqu'au voifinage de Langres, où Conftance-Chlore avoit placé fon camp. Ce prince fut furpris; &, ayant ofé hazarder la bataille, il fut repouffé, & forcé de reculer vers la place dont il trouva les portes fermées. On le tira par-deffus les murailles avec des cordes. A peine étoit-il rentré dans la ville; que les troupes qu'il avoit demandées, à l'approche des Barbares, arrivèrent. Conftance les apperçoit; fort de la ville; fond fur les ennemis qui jouiffoient de leur triomphe; leur tue plus de fix mille hommes, &, dans l'efpace de fix heures, fe voit alternativement vaincu & victorieux.
L'an de J. C. 301.

LANUVIUM. (*bataille de*) Quelque tems après la prife de Rome, & la défaite des Gaulois, les Volfques, les Eques & les Etrufques, croyant profiter du malheureux état où la guerre avoit réduit cette ville, prirent les armes, & fe mirent en campagne. Camille fut nommé Dictateur; &, ayant par-

tagé ses troupes en trois corps, il partit avec l'un d'eux, & s'avança vers Lanuvium où étoient campés les Volîques. Le nom du Dictateur les épouvanta tellement, qu'ils se tinrent renfermés dans leur camp, après l'avoir fortifié avec de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers. Camille, profitant d'un vent favorable, qui donnoit contre les ennemis, fit préparer beaucoup de feux. Au lever du soleil, le vent soufflant avec violence, il fait commencer une fausse attaque qui attire tous les Volsques: en même tems, on jette dans les retranchemens une multitude de dards enflammés, qui causent bientôt un affreux incendie. La flamme & le fer firent périr presque toute l'armée ennemie, & les Romains, pour sauver le butin, se mirent eux-mêmes à éteindre le feu. *Art de Rome 366.*

LAON. (*siège de*) Après la mort de Louis V, Hugues Capet fut reconnu roi de France, & devint la tige de cette longue suite de monarques fameux qui, depuis près de huit cens ans, gouvernent ce royaume avec tant de gloire. Les descendans de Charlemagne firent d'inutiles efforts pour remonter sur le thrône de leurs ancêtres. Charles, duc de Lorraine, oncle du dernier Roi, & frere de Lothaire, mit sur pied une armée nombreuse, & vint former le siège de la ville de Laon. La place, avantageusement située, défendue par de bonnes troupes, & ce qui valoit mieux encore, par le grand courage de la reine Emme & de l'évêque Ascelin, sembloit promettre une longue & vigoureuse résistance.

Le
qu'
Rei
& l
nuif
auff
quen
quêt
deux
qu'il
listes
de l
victo
faite
cher
vec
Char
Des
fit en
mour
LA
cier d
la Ca
forme
ble q
les ha
sister
queur
femm
tout c
rent l
des li
flamn
dité d
Le bu

Le Prétendant l'attaqua avec tant de vivacité qu'il s'en rendit maître en peu de jours. La Reine & le Prélat demeurèrent prisonniers, & le vainqueur les traita avec une dureté qui nuisit beaucoup à ses affaires. Hugues se mit aussi-tôt à la tête de ses Fidèles, & vint attaquer son rival jusques dans sa nouvelle conquête. Charles se défendit en héros, pendant deux mois. Enfin il fit une sortie si à propos, qu'il pénétra jusques dans le camp des Royalistes; brûla quelques quartiers, & passa au fil de l'épée tout ce qui voulut s'opposer à sa victoire. Le carnage fut si grand, & la défaite si entiere, que Hugues, forcé de chercher son salut dans la fuite, n'échappa qu'avec peine à la poursuite de l'ennemi; mais Charles ne jouit pas long-tems de sa gloire. Des traîtres le livrerent au Monarque, qui le fit enfermer dans la tour d'Orléans, où il mourut, en 993.

LARANDE. (*prise de*) Perdicas, officier d'Alexandre le Grand, étant entré dans la Cappadoce avec une grosse armée, vint former le siège de Larande. Il n'est mémorable que par l'horrible résolution que prirent les habitans. Ils se voyoient hors d'état de résister, & n'espéroient aucun quartier du vainqueur. Ils enfermerent dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux; y mirent le feu, & après avoir combattu comme des lions, se jetterent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage. L'avidité du soldat vint à bout d'arrêter l'incendie. Le butin fut immense. *An du monde 3682.*

LARINE. (*journalée de*) Le dictateur Fabius, obligé de se rendre à Rome, avoit recommandé à Minucius, son général de la cavalerie, de ne point combattre Annibal pendant son absence. Le premier soin de Minucius fut de chercher l'occasion de manquer à ces ordres. Annibal étoit campé près de Géraunium dans l'Apulie. Le nouveau général, pour mieux exécuter son projet, s'approcha des ennemis, & vint se poster dans le territoire de Larine. De-là il tomba sur les fourrageurs Carthaginois, & en tua un grand nombre. Ce petit succès augmenta beaucoup l'opinion avantageuse qu'il avoit de son mérite. Le bruit en vint à Rome. La sage lenteur de Fabius y avoit aliéné tous les esprits. On crut voir dans son lieutenant cette activité & cette noble hardiesse qui jusques-là avoient fait l'honneur des armes Romaines. Le peuple, excité par ses Tribuns, égala le pouvoir de Minucius à celui du Dictateur. Ces deux capitaines partagerent leurs troupes, & camperent assez près l'un de l'autre; Fabius sur une hauteur d'où il pouvoit voir toutes les démarches de son collègue, & Minucius dans un poste moins avantageux. Annibal, qui connoissoit le caractère présomptueux du général de la cavalerie, lui présenta la bataille, & le fit tomber dans une embuscade. Il auroit été entièrement vaincu, si le Dictateur ne tût accouru à son secours. Le général Carthaginois se retira dans ce moment, en disant « que ce » nuage, qui paroissoit sur les hauteurs, étoit » enfin tombé, avec un terrible fracas, & » avoit causé un grand orage. » Minucius ré-

para
Fab
& e
An
L
d'H
gloi
le fi
qui
& e
Rein
pes
célé
rend
Dée
d'eu
de
Les
rurer
Mais
mise
leur
de d
L
anne
du f
écha
ving
fui
gno
accu
lui
terr
été
hér

para glorieusement sa faute , en restituant à Fabius l'autorité dont le peuple l'avoit chargé, & en faisant l'aveu sincere de sa témérité.
An de Rome 535.

LATMUS. (*siège de*) Artémise , reine d'Halicarnasse , princesse qui s'acquît tant de gloire à la journée de Salamine , vint mettre le siège devant cette petite ville de Carie , qui étoit à sa bienséance. La place étoit forte , & en état de résister long-tems. L'ingénieuse Reine eut recours à la ruse. Elle mit ses troupes en embuscade ; & , sous le prétexte de célébrer la fête de la Mere des Dieux , elle se rendit dans un bois consacré à la Bonne Déesse , & peu éloigné de Latmus. Une foule d'eunuques , de femmes , de trompettes & de tambours accompagnoient la Princesse. Les habitans , se croyant en sûreté , accoururent pour voir cette cérémonie religieuse. Mais , durant ce tems , les troupes d'Artémise s'emparerent de la ville , & défrayerent leur Reine du beau spectacle qu'elle venoit de donner.

LAURENTE. (*bataille de*) 1. Quelques années après la ruine de Troie , Enée , prince du sang royal des Dardanides , qui s'étoit échappé d'entre les mains des Grecs , avec vingt-deux vaisseaux , vint aborder en Italie , suivi de six cens hommes , tristes compagnons de ses disgraces. Il y fut humainement accueilli par Latinus , roi de Laurente , qui lui donna Lavinie , sa fille , avec un vaste terrain pour bâtir une ville. La Princesse avoit été promise à Turnus , roi des Rutules. Ce héros , jeune & brave , piqué de cet affront

sanglant, prit les armes, & déclara la guerre à son heureux rival. Enée mit dans ses intérêts le bon roi Evandre, prince qui régnoit sur ces contrées où, dans la suite, le fameux Romulus jetta les fondemens de sa superbe ville. Il lui donna quelques légions commandées par son fils Pallas. Des Tyrrhéniens, qui faisoient alors la guerre au cruel Mézence, leur roi, se rangerent encore sous ses étendards. Turnus avoit pour lui ce même Mézence, & l'intrépide Camille, redoutable héroïne dont le courage égaloit celui des plus vaillans guerriers. On en vint aux mains. La victoire parut d'abord pencher pour le roi des Rutules. Nifus & Euryales, jeunes guerriers unis par l'amitié la plus étroite, & dévoués au pieux Enée, furent tués, en combattant à ses yeux pour sa querelle. Pallas, fils d'Evandre, eut le même sort. Ces pertes causèrent au monarque Troyen une douleur très-vive, & des regrets qui durèrent long-tems. Epris d'une noble fureur, il s'élança au milieu des bataillons ennemis; frappe tout ce qu'il rencontre, & répand des flots de sang pour appaiser les manes de ses généreux défenseurs. L'impie Mézence, & son fils Laurus, prince digne d'un meilleur pere, tombent sous ses coups. Le perfide Aruns ôte indignement la vie à la brave Camille. Les plus grands guerriers, de part & d'autre, expirent dans la chaleur de ce combat terrible. Cependant les Troyens, enfoncés d'abord, reprennent courage à la vue d'une blessure que reçoit Enée, & dont Vénus, sa mere, le guérit dans l'instant. Le danger de leur chef

les
lions
sur l'
tent
comp
princ
confé
phe.
cham
nes le
gloire
Lavin
la vie
doubl
sieurs
& de
priva
J. C.
de Lat
en cro
Roma
le pre
LA
pée,
vaillan
homm
Lauro
appro
& d'e
qué un
avanta
rer; r
logea.
fâché
enfern

les enflamme de colère. Semblables à des lions affamés, ils fondent avec impétuosité sur l'infanterie Rutule; l'enfoncent; la mettent en déroute, & remportent une victoire complete. Turnus désespéré fait proposer au prince Troyen de se battre en duel. Enée y consent, & se prépare à ce nouveau triomphe. Les deux rivaux paroissent dans le champ de bataille, & fixent sur leurs personnes les regards étonnés de la multitude. La gloire, l'honneur, l'espérance de vaincre, & Lavinie sur-tout, qui devoit être le prix de la victoire, les animoient au combat, & redoubloient leur intrépide courage. Après plusieurs coups portés avec beaucoup d'adresse & de force, Enée renversa son rival, & le priva de la lumière, vers l'an 1204 avant J. C. Enée monta bientôt après sur le trône de Latinus, son beau-pere, & devint, si l'on en croit les anciennes Annales, la tige des Romains, qui l'ont toujours regardé comme le premier fondateur de leur nation.

LAURONE. (*journee de*) Le grand Pompée, jeune encore, armé par les ennemis du vaillant Sertorius, alla chercher ce grand homme en Espagne, & l'atteignit devant Laurone que Sertorius assiégeoit. Pompée s'en approcha, dans le dessein de secourir la place, & d'en faire lever le siège; &, ayant remarqué une colline qui devoit donner un grand avantage aux assiégeans, il voulut s'en emparer; mais son sage ennemi le prévint, & s'y logea. Il resta donc derriere, & ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir Sertorius enfermé entre la ville & son armée. Il s'en

vanta même, & invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiéger ceux qui les assiégeoient. Sertorius, l'ayant sçu, ne fit qu'en rire. « Nous » apprendrons, dit-il, à l'écolier de Sylla, » (c'est ainsi qu'il appelloit Pompée,) qu'un » général doit plus regarder derriere que de » vant soi. » En effet il avoit laissé dans le camp, d'où il étoit parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenoient Pompée en échec, & ne lui permettoient pas de l'attaquer, sans s'exposer à avoir les ennemis, en même tems, en tête & en queue. Le présomptueux général s'aperçut trop tard de sa témérité, & se trouva singulièrement embarrassé. Le mauvais succès d'un fourrage qu'il avoit entrepris, acheva de le déconcerter. Ses gens tomberent dans une embuscade dressée par l'ennemi. Aussi-tôt une légion courut à leur secours; mais elle fut elle-même enveloppée, & périt presque toute entiere avec son commandant. Les assiégés, voyant bien qu'ils ne pouvoient rien espérer de Pompée, se rendirent à discrétion. Sertorius leur laissa la vie, mais brûla leur ville, non par cruauté, (jamais on ne fut moins cruel,) mais pour apprendre à Pompée à ne point se croire le plus habile & le plus redoutable des guerriers, (77 ans avant J. C.) Il est bien triste pour l'humanité de donner de pareilles leçons à des généraux.

LAWFELD. (*bataille de*) Le maréchal de Saxe fixoit ses regards sur Mastricht; & le grand objet de cet immortel capitaine étoit

de c
prise
réuss
gran
gran
guer
de se
duc d
tre l
uniqu
les p
poier
faire
lage
armé
une e
villag
& qu
y avo
Hano
avec
l'arme
presq
glissan
cher;
loit tr
de La
de la
frayer
toire.
son th
plus g
obéit
le 2 de
& du

de couronner les conquêtes de Louis par la prise de cette importante ville. Mais, pour réussir dans ce projet, il falloit livrer une grande bataille; il falloit remporter une grande victoire. Le Roi, pour animer ses guerriers par sa présence, s'étoit mis à la tête de ses troupes. Les Alliés, sous les ordres du duc de Cumberland, s'étoient retranchés entre l'armée du monarque & la ville. Leur unique attention étoit de couvrir les places les plus exposées; & le poste qu'ils occupoient ne pouvoit être plus avantageux pour faire échouer le dessein des François. Le village de Lawfeld couvroit le front de cette armée. Les revêtemens terrassés, qui faisoient une espece de citadelle de chaque verger de ce village; les flancs naturels, qui s'y trouvoient, & qui donnoient des feux croisés à ceux qu'on y avoit placés; l'élite des troupes Angloises, Hanovriennes & Hessoises, qui le défendoit, avec quelques régimens Hollandois; toute l'armée qui les soutenoit, une pluie froide & presque continuelle, qui rendoit le terrain glissant, au point qu'on pouvoit à peine marcher; enfin mille autres obstacles dont il falloit triompher pour forcer les retranchemens de Lawfeld, sembloient rendre les ennemis de la France inexpugnables. Louis, sans s'effrayer de ces difficultés, ne voit que la victoire. Il ordonne la bataille. Le soutien de son thrône, le vengeur de sa couronne, le plus grand homme de son Etat, Maurice obéit, & la prépare. L'action commença, le 2 de Juillet 1747, à dix heures du matin, & dura jusqu'au soir. Un corps de troupes,

que les ordres du comte de Clermont ren-
doient invincible, fondit sur le village fortifié.
Le maréchal de Saxe, à la tête de quelques
brigades, tomba lui-même sur les retranche-
mens. Ils furent défendus avec autant de
vigueur qu'ils étoient attaqués. Les Anglois
sur-tout s'y distinguèrent par la plus brave
résistance. Eux seuls balançoient encore la
victoire, lorsque les cris de triomphe annon-
cerent la prise de Lawfeld. Ils céderent alors
à la valeur Françoisé, & se retirèrent en bon
ordre sous les murs de Mastricht. Le comte
d'Estrées les poursuivit, & fit un grand nom-
bre de prisonniers, entre lesquels on comptoit
le général Ligonier. Ce capitaine fut conduit
au Roi. « Général, lui dit ce grand Monar-
» que, ne vaudroit-il pas mieux songer sérieu-
» sement à la paix, que de faire périr tant de
» braves gens? » Il le fit manger à sa table;
&, quoiqu'il fût né son sujet, il daigna dimi-
nuer la pesanteur de ses chaînes, par la bien-
veillance qu'il lui témoigna. Dix mille en-
nemis étendus sur le champ de bataille, vingt-
neuf pièces de canon, deux paires de tym-
bales, une foule de drapeaux & d'étendards
attesterent le triomphe des François. Ils eu-
rent à pleurer le comte de Baviere, frere
naturel de l'empereur Charles VII, le mar-
quis de Froulai, le colonel Drillon, le bri-
gadier d'Erlach, & plusieurs autres guerriers
de ce nom & de ce mérite. Le jeune marquis
de Ségur, dont la destinée étoit d'être cou-
vert de glorieuses blessures, eut un bras em-
porté. Le Roi dit au comte de Ségur, son
pere : « Votre fils méritoit d'être invulnéra-
» ble. »

» ble
menc
avoit
LE
toires
thrida
flotte
attein
viven
guerre
& fit
mand
LE
les Ca
victor
féroce
& la
les co
succès
d'Espa
25 an
LE
marécl
capitai
le sièg
dans l'
après
cette
France
intrépi
à un se
liffade
du péri
de cou
çant d'
S. &

» blé. » Le Roi coucha, le soir, à la Com-
menderie du Jonc, où le duc de Cumberland
avoit couché la veille.

LEMNOS. (*bataille de*) Après les vic-
toires de Lucullus au siège de Cyzique, Mi-
thridate, sans se décourager, mit une grande
flotte en mer. Mais le général Romain, l'ayant
atteint dans la rade de Lemnos, l'attaqua si
vivement, qu'il prit trente-deux vaisseaux de
guerre, avec plusieurs bâtimens de charge,
& fit prisonniers les trois généraux qui com-
mandoient la flotte. 73 ans avant J. C.

LENCIA. (*prise de*) Après avoir dompté
les Cantabres, Agrippa conduisit son armée
victorieuse contre les Astures, nation aussi
féroce. Mais la perte d'une grande bataille,
& la prise de Lencia, leur principale ville,
les contraignirent à se soumettre. L'heureux
succès de cette expédition mit fin à la guerre
d'Espagne, qui duroit depuis deux cens ans.
25 ans avant J. C.

LENS. (*siège & bataille*) 1. Le fameux
maréchal de Gassion, l'un des plus habiles
capitaines de son siècle, entreprit, en 1647,
le siège de Lens, malheureuse bicoque située
dans l'Artois. Elle fut prise, le 3 d'Octobre,
après dix jours de tranchée ouverte. Mais
cette conquête dut coûter des larmes à la
France, puisqu'elle y perdit l'un de ses plus
intrépides défenseurs. Gassion, ayant ordonné
à un sergent d'aller arracher le pieu d'une pa-
lissade, & le voyant balancer par la crainte
du péril, il s'y exposa lui-même, avec plus
de courage que de prudence; & , en s'effor-
çant d'arracher le pieu, il reçut un coup de

mousquet à la tête. Ce général n'avoit que trente-huit ans, & avoit déjà mérité les glorieux surnoms de *Foudre de guerre*, de *Fléau des Flamands*, & du plus redoutable ennemi des Espagnols, dont il étoit la terreur.

2. A peine la petite ville de Lens fut-elle au pouvoir des François, que les Espagnols songerent à la reprendre; & l'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, vint en former le blocus, en 1648. La Régente & Mazarin porterent aussi-tôt leurs regards sur l'Artois; & se livrant à la terreur, ils ne trouverent que le prince de Condé capable d'arrêter les progrès & de renverser les desseins d'un ennemi formidable. Condé, l'unique ressource de la patrie, dans ces instans d'allarmes, se met à la tête de ces braves soldats, compagnons de ses triomphes, & les conduit sur l'heure à l'Archiduc. Son armée n'étoit composée que de huit mille hommes d'infanterie & de six mille de cavalerie. Le Prince commandoit la droite, Grammont la gauche, Châtillon le corps de bataille, & d'Erlach la réserve. En rangeant les corps en bataille, l'auguste général ne leur recommanda rien tant que de se regarder marcher les uns les autres, afin de mieux observer les distances & les intervalles; de combattre toujours, infanterie & cavalerie, sur la même ligne; de n'aller à la charge que lentement & au petit pas; enfin, d'essuyer le premier feu de l'ennemi sans tirer. A la vue de ces préparatifs qui annonçoient une action générale, l'armée se livra à des transports de joie & d'allégresse, interrompant son général par

mill
L'in
cava
eût
Cett
caus
Les
avoi
qu'a
çois
renc
jette
ridic
que
nale
Si
impa
failoi
comp
bloit
batta
ces d
préte
Beck
leur,
com
berge
tous
venu
camp
bourg
de sa
noms
18 au
duc;

mille cris de « Vivent le Roi & M. le Prince ! » L'infanterie jettoit ses chapeaux en l'air : la cavalerie mit le sabre à la main , comme s'il eût été question de charger sur le champ. Cette espece de folie militaire avoit pour cause un sentiment bien vif , la vengeance. Les Espagnols , fiers de leurs petits succès , avoient osé insérer dans la Gazette d'Anvers , qu'après avoir cherché vainement les François par-tout où ils devoient être , sans les rencontrer , ils avoient enfin pris le parti de jeter des Monitoires pour les trouver. Cette ridicule rodomontade n'étoit-elle pas plus que suffisante pour ajoûter à la haine nationale , qui divisoit alors les deux peuples ?

Si les François témoignoient une si grande impatience de combattre , les Espagnols ne faisoient pas paroître moins d'ardeur. Léopold comptoit sur une victoire éclatante : tout sembloit la lui promettre. Dix-huit mille combattans , dont il étoit l'ame ; trente-huit piéces de canon , & l'avantage du poste où il prétendoit recevoir la bataille. Le baron de Beck , général plein d'expérience & de valeur , partageoit avec le Prince les fatigues du commandement. De postillon , ou même de berger , Beck , devenu soldat , avoit passé par tous les grades militaires , & enfin étoit parvenu à la dignité de Maréchal-général-de-camp , & de Gouverneur du duché de Luxembourg. Son seul mérite avoit élevé l'édifice de sa fortune ; & son nom figuroit parmi les noms les plus illustres de l'Europe. La nuit du 18 au 19 d'Août , Lens se rendit à l'Archiduc ; & , lorsqu'au matin Condé parut , le

général Espagnol s'étoit placé dans la position la plus formidable. Son aîle droite, composée de tout ce qui restoit à l'Espagne de vieilles bandes nationales, échappées au désastre de Rocroi, étoit appuyée à la ville de Lens même, & couverte, sur son front, de ravins & de chemins creux. Le corps de bataille occupoit plusieurs bourgs & hameaux naturellement retranchés par des haies vives & des fossés. Enfin l'aîle gauche étoit postée sur une éminence qu'on ne pouvoit aborder qu'après avoir franchi quantité de petits défilés.

Condé eut recours à toutes les ressources de son génie, pour arracher Léopold de ce poste avantageux. Escarmouches, canonnades furieuses, stratagèmes; il employa tout, & rien ne réussit. A cette ardeur impétueuse, l'Archiduc n'opposa que le phlegme & la circonspection. Le jour manqua au prince François. Il auroit bien voulu camper à la vue de l'ennemi; mais le terrain qu'il occupoit étoit si stérile & si ingrat, qu'on n'y trouvoit ni eau ni fourrages. Cependant il y avoit seize heures que les chevaux n'avoient ni bu ni mangé. Dans cette situation, il se voyoit obligé de rebrousser chemin, & de gagner le village de News, sur la route de la Barlée, où il trouveroit en abondance tous les secours nécessaires à une armée. Cette résolution prise, il délibéra s'il l'exécutoit la nuit ou le jour. Mais, quoique le premier parti fût le plus sûr, il préféra le plus glorieux. Il voulut que le soleil éclairât sa retraite, dans l'espérance que l'ennemi, témoin d'un mouvement si hardi, le suivroit dans cette même

plain
victo
A
s'ébr
en si
droit
proté
quis
perço
cieuse
toute
y eût
pace
arrête
riere-
guein
cois t
Dans
la Ge
fond
cherch
fait m
dain
au co
cavale
que d
bute,
Le da
manif
paroit
huit e
battre
de mo
donne
son a

plaine, dont il souhaitoit faire un théâtre de victoire.

Au lever de l'aurore, le corps de réserve s'ébranla. Il étoit suivi de l'armée distribuée en six colonnes. La première ligne de la droite formoit l'arrière-garde, couverte & protégée par dix escadrons aux ordres du marquis de Noirmouftier. Le baron de Beck s'aperçoit le premier de cette marche audacieuse. Aussi-tôt il part avec les Cravates & toute la cavalerie Lorraine, la meilleure qu'il y eût au service de l'Espagne. Il franchit l'espace qui le sépare des François. Condé fait arrêter ses Gendarmes. Beck tombe sur l'arrière-garde. Noirmouftier le reçoit avec vigueur. Le combat est sanglant. Enfin les François sont enveloppés, enfoncés, massacrés. Dans cet instant, le Prince donne le signal à la Gendarmerie. Châillon la conduit. Elle fond comme un torrent sur les Lorrains qui cherchent leur salut dans la fuite. L'Archiduc fait marcher la cavalerie à leur secours. Soudain ils reprennent courage, & retournent au combat. Bientôt cette masse énorme de cavalerie, se précipitant avec autant de furie que d'impétuosité sur les Gendarmes, les culbute, les disperse, & leur arrache la victoire. Le danger ne pouvoit être plus grand & plus manifeste. Condé, qui l'avoit prévu, se préparoit à soutenir tous les efforts de Beck avec huit escadrons. Il exhorte ses guerriers à combattre en François; & tous lui promettent de mourir à ses pieds, plutôt que de l'abandonner. Il s'avance, à la tête du régiment de son nom, pour recevoir l'ennemi. Tout-à-

coup ces mêmes hommes, qui venoient de lui promettre des prodiges de valeur, étonnés de la défaite des Gendarmes, du nombre, de la fureur & des cris de ceux qui les poursuivoient, perdent la tête & le courage. En un instant, le Prince se trouve seul sur le champ de bataille. En vain il appelle le soldat de la voix & de la main : le soldat est sourd à ses prieres, à ses menaces. Il est sur le point d'être pris. Un page, qui le suivoit, est arrêté à ses yeux. Il va rejoindre, en frémissant, quatre escadrons qui, honteux de s'être laissés emporter aux mouvemens contagieux de la frayeur, font halte à un rideau situé au pied d'une éminence sur laquelle les autres étoient allés chercher un asyle. Il les rallie avec les Gendarmes, & les fait tourner vers l'ennemi. Ce mouvement soudain & hardi étonne Beck qui, dans le désordre où l'a mis la même une poursuite trop vive, n'ose les charger. Il ramene sa cavalerie sur une hauteur, en attendant l'Archiduc. Il envoie à ce Prince aide-de-camp sur aide-de-camp, pour l'exhorter d'accélérer sa marche, lui exagérant le désordre & la frayeur des François, lui promettant de lui amener Condé prisonnier, le félicitant enfin d'une victoire aussi glorieuse que celles de Pavie & de Saint-Quentin.

Agréablement flatté, le crédule Léopold précipite, en quelque sorte, ses troupes, & quitte un poste inattaquable, pour achever son triomphe. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu du trouble & de la confusion, il vit tout en ordre parmi les François ! Ce n'étoit que

par de
& d'l
de ter
qu'il v
général
recev
» il fa
cun co
passe,
cœur
rien a
premi
core
conde
hardi
causes
d'espr
fonde
se fit a
pidité
lignes
les int
nemi
vre au
facilit
Ensuit
» Am
» vou
» ling
A cet
profon
s'emb
la tête
sonno
dit da

par des prodiges d'activité , de prévoyance & d'habileté , que le Prince avoit , en si peu de tems , réparé les suites funestes de l'échec qu'il venoit de recevoir. Tous les officiers généraux vinrent se ranger à ses côtés , pour recevoir des ordres. « Messieurs , leur dit-il , » il faut vaincre ou mourir. » On obéit : chacun court à son poste. L'ame du grand Condé passe , pour ainsi dire , toute entiere dans le cœur des François. Le Prince ne changea rien au plan de la bataille ; seulement , de la premiere ligne de la droite , fatiguée & encore effrayée de sa déroute , il en fit la seconde. On a toujours regardé ce mouvement hardi & décisif comme une des principales causes de la victoire. Il caractérise la présence d'esprit , le sang froid & la connoissance profonde que Condé avoit du cœur humain. Il se fit avec la même précision & la même rapidité qu'une évolution ordinaire. Les deux lignes changerent de poste , en passant par les intervalles l'une de l'autre. A peine l'ennemi attentif s'apperçut-il de cette manœuvre audacieuse. Le Prince rallia avec la même facilité les Gendarmes qu'il plaça au centre. Ensuite il parcourut les rangs , en s'écriant : » Amis , ayez bon courage , & souvenez-vous de Rocroi , de Fribourg & de Nort- » lingue ! » Il dit ; & l'air retentit de fanfares. A cette musique guerriere , succede un silence profond & menaçant. Condé & Grammont s'embrassent tendrement , & volent chacun à la tête de chaque ligne. Huit heures du matin sonnoient , lorsque l'armée Françoisé descendit dans la plaine. L'artillerie la précède , fai-

fant sans cesse des décharges terribles sur l'ennemi. Quand il n'y eut plus entre les deux armées que l'espace de cinquante pas, l'Archiduc donna le signal, en faisant tirer trois coups de mousquet. Le prince de Salve, à la tête de la première ligne de la gauche des Espagnols, s'avance au-devant de celle du Prince. Toutes deux ne font plus qu'à quatre pas l'une de l'autre, escadron contre escadron, homme contre homme. On eût dit que c'étoit un duel, & non une bataille. Chacun présente le pistolet, attendant, dans un profond silence & sans aucun mouvement, que l'ennemi ait tiré. Condé avertit les siens qu'ils vont avoir un choc furieux à soutenir, mais que, ce danger effuyé, la victoire est à eux. Tandis qu'il parle, l'ennemi, plus impétueux, fait une décharge si terrible, qu'on eût dit que l'enfer en courroux entr'ouvroit ses flancs ténébreux. Presque tous les officiers du premier rang furent blessés ou démontés. Condé, à la tête du régiment de Villette, (autrefois de Gassion,) enfonce, l'épée à la main, l'escadron qui lui est opposé. Tous les autres l'imitent, & triomphent avec lui. La seconde ligne ennemie, composée des troupes Lorraines, s'ébranle, attaque, renverse celle des François. Le Prince accourt; rallie les fuyards, & les ramène à la charge. L'action devient terrible. L'on enfonce & l'on est enfoncé tour-à-tour. Condé, comme un lion, ne connoît plus le danger. Il frappe l'ennemi d'un bras redouable. En une heure, il le charge douze fois. Il passe d'un lieu à l'autre avec la rapidité de la fou-

dre
 ves
 abb
 tem
 l'ail
 vait
 I
 ten
 éto
 des
 fon
 lui
 suiv
 où
 pou
 l'un
 Ma
 ven
 lire
 espe
 cha
 ven
 - C
 çois
 exc
 rég
 mar
 par
 dui
 pié
 tête
 Ent
 per
 l'in
 son

dre. Il semble se multiplier. Bientôt ces braves Lorrains tant de fois vainqueurs, épuisés, abbatus, plient, reculent & prennent ouvertement la fuite, entraînant dans leur déroute l'aîle entière & le corps de réserve, dont le vainqueur fait un grand carnage.

De son côté, Grammont, après avoir soutenu, à bout portant, une charge terrible, étoit tombé sur la première ligne de la droite des Espagnols, & l'avoit renversée. Il enfonça ensuite & battit la seconde ligne, sans lui donner le tems de se reconnoître. Il poursuivit enfin les vaincus jusqu'au défilé de Lens où il rencontra Condé. Ces deux généraux, pour se féliciter de leur succès, s'approchoient l'un de l'autre pour s'embrasser tendrement. Mais les chevaux de ces deux guerriers, devenus furieux par la chaleur du combat, faillirent à se dévorer; & le danger auquel cette espèce de duel exposa le Prince & le Maréchal ne fut guères moins grand que celui qu'ils venoient de braver dans l'action.

Cependant le régiment des Gardes-Françoises, emporté au-delà de la ligne par un excès de courage, avoit attaqué & détruit un régiment Espagnol & deux régimens Allemands. Mais bientôt, pris en flanc lui-même par un corps de cavalerie que l'Archiduc conduisoit en personne, il alloit être taillé en pièces, sans Châtillon qui parut soudain à la tête des Gendarmes & des Gardes du Prince. Enfoncer la cavalerie Espagnole & la dissiper ne fut que l'ouvrage d'un instant. Toute l'infanterie s'ébranla dans ce moment, & fondit sur les bataillons ennemis, qui, décou-

ragés par l'entière défaite des escadrons ; étoient à moitié vaincus. En vain le général Beck, qui les commandoit, fit tout ce qu'on devoit attendre d'un capitaine blanchi sous les lauriers. Il vit lui-même la fuite de ses guerriers. Il fut pris, percé de coups, baigné de son sang, & conduit à Arras, où, peu de tems après, le désespoir lui donna la mort. L'Archiduc, ne voyant plus d'espérances, prit enfin la fuite avec le comte de Fuensaldagne, & chercha un asyle dans la ville de Douai. Le vainqueur fit grace aux débris de l'infanterie, qui s'étoient ralliés en un seul bataillon, & donna la vie à huit cens hommes renfermés dans Lens. Près de quatre mille morts restèrent sur la place. Six mille prisonniers, huit cens officiers, tous les drapeaux, tous les étendards, au nombre de cent vingt, toute l'artillerie, tous les bagages, furent les trophées de la victoire. Il n'en coûta qu'une heure & cinq cens hommes au Prince pour anéantir cette armée si florissante, qui ne prétendoit pas moins que de pénétrer jusqu'à Paris.

» Turenne, dit M. de Voltaire, eut l'honneur, dans cette journée, d'aider puissamment le prince de Condé, & de contribuer à une victoire qui pouvoit l'humilier. » Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant son émule. Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui plioit avec l'aîle gauche. Il prit le général Beck. » Nous ignorons où ce grand Ecrivain a pris cette anecdote. Tous les historiens que nous avons consultés n'en parlent point. Ils nous

difent
Cond
triom

LE

l'eunu
l'emp
s'opp
étoit
de ter
sive.
lieu
entre
cherch
de l'es
les ge
deme
par C
d'un
Ils fu
de se
Paul
lerent
rangs
& un
autant
de flè
fés, il
vrant
l'effor
ces à
sienne
sissant
valier
vive f
tres ;

disent, au contraire, que, dans le tems que Condé triomphoit en Flandres, Turenne triomphoit en Allemagne.

LENTAGIO. (*bataille de*) L'an 552, l'eunuque Narsès, général des armées de l'empereur Justinien, arriva en Italie pour s'opposer aux progrès de Totila. Son dessein étoit de ne point s'arrêter à des sièges, & de terminer la guerre par une action décisive. Le roi des Goths étoit campé dans un lieu nommé *Tagines*, aujourd'hui *Pagina*, entre Urbin & Fossombrone. Narsès alla l'y chercher, & posta ses troupes à quatre lieues de l'ennemi, dans la plaine de Lentagio, que les gens du pays appelloient alors, sans fondement, les *tombeaux des Gaulois vaincus par Camille*. Les Goths voulurent s'emparer d'un poste défendu par cinquante Romains. Ils furent repoussés plusieurs fois, & obligés de se retirer avec perte. Dans cette attaque, Paul & Aufilas, officiers de Narsès, se signalèrent en héros. S'étant élancés hors des rangs, & maniant leur arc avec une force & une adresse incroyables, ils abattoient autant d'hommes & de chevaux qu'ils tiroient de flèches. Quand leurs carquois furent épuisés, ils s'armerent de leurs épées; & se couvrant de leurs boucliers, ils soutinrent seuls l'effort des Goths, abbatant la pointe des lances à coups d'épée. Enfin Paul, voyant la sienne émouffée, la jette par terre; & faisant à deux mains la lance du premier cavalier qui court sur lui, il la lui arrache de vive force; il en fait de même trois autres; & ce prodige d'audace & de vigueur

acheve de décourager les Goths. Après que Narsès eut dignement récompensé cet exploit, il rangea son armée en bataille, & donna le signal du combat. Avant qu'on s'ébranlât, de part & d'autre, Totila, pour gagner du tems, s'avança au milieu des deux armées. Sa bonne mine, sa contenance fiere & intrépide, la vigueur qui paroissoit dans toute sa personne, la richesse & l'éclat de ses armes & de ses habits étonnoient tous les regards. Il montoit un cheval vigoureux & parfaitement dressé, qu'il manioit, sur toutes les voltes, avec une merveilleuse adresse. Il lançoit en l'air sa javeline, en courant; la reprenoit par le milieu; la changeoit de main; se renversoit sur la croupe; fléchissoit son corps à droite & à gauche, avec tant de souplesse, qu'on voyoit bien que, dès son enfance, il s'étoit formé avec soin à tous les exercices militaires. On en vint aux mains, après cette comédie militaire. La fureur fut égale; mais les Goths, trop précipités dans leurs attaques, furent enfoncés avec une grande perte. Bientôt, ne pouvant plus soutenir la sage impétuosité des Romains, ils prirent la fuite de toutes parts. En vain Totila voulut les retenir, & par ses prieres & par ses exemples. Il ne fut point écouté. Il fut même obligé de fuir avec eux, pour la première fois de sa vie. Ce fut alors qu'Asbade, général des Gépides, qui le poursuivoit avec chaleur, le blessa mortellement. Cet accident acheva la déroute des Goths. Leur roi, contraint de s'arrêter à Capra, expira, quelque tems après. Telle fut la fin du fameux

Toti
valeu
mon
L
les X
Poloy
du co
du gr
murs
un de
Le R
troupe
postés
Les S
qu'ils
se can
Le len
dragon
cheren
les; s'
qui s'
tres de
ranger
Là, ce
dre pri
du pill
par l'o
quatre
monne
ses, qu
encore
Suédoi
les em
armes
sieur C

Totila, prince que sa justice, sa sagesse & sa valeur doivent placer au rang des plus grands monarques.

LÉOPOLD. (*prise de*) Le roi Charles XII, voulant achever la conquête de la Pologne, s'avança, le 5 de Septembre 1704, du côté de Léopold ou Lemberg, capitale du grand Palatinat de Russie, ville dont les murs & les fortifications régulières faisoient un des plus sûrs boulevards de la Pologne. Le Roi détacha d'abord un bon corps de troupes pour écarter quinze cens Polonois postés près d'une église, à portée de la place. Les Suédois obéirent avec tant d'ardeur, qu'ils entrèrent dans les fauxbourgs, où ils se cantonnerent, malgré le canon de la ville. Le lendemain, Charles commanda quelques dragons & quatre cens cavaliers qui s'approcherent des remparts; y planterent leurs échelles; s'en emparerent, & renversant tout ce qui s'offroit à leurs coups, se rendirent maîtres de Léopold. Les troupes victorieuses se rangerent en bataille dans la grande place. Là, ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonniere de guerre. La ville se racheta du pillage pour quatre cens mille écus; & par l'ordre du Roi, les habitans apporterent quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselles, & de choses précieuses, qui appartenoient à Auguste. L'on trouva encore cent quarante piéces de canon que les Suédois firent crever, faute de chevaux pour les emmener, excepté quatre marquées aux armes de Suède, & qu'on avoit données au sieur Galeski, gouverneur de la ville, dans

son ambassade de Suède. Charles signala tellement sa valeur dans la prise de Léopold , que ses généraux se jetterent à ses pieds pour le conjurer de se conserver avec plus de soin. Mes » amis , leur répondit-il , il est vrai que vous » n'avez pas besoin de mon exemple pour sou- » tenir l'honneur de la nation ; mais il faut du » moins que je fasse comme vous autres , pour » remplir les devoirs d'un roi de Suède. »

LÉRIDA. (*bataille & sièges de*) 1. Le maréchal de la Mothe-Houdancourt , étant entré , en 1642 , dans la Catalogne , avec une armée de douze mille hommes , rencontra , près de Lérida , le marquis de Leganès , qui commandoit vingt-cinq mille combattans. S'appercevoir & s'attaquer ne furent qu'une même chose. On se battit avec cette fureur qui régnoit entre les deux nations , avant qu'un heureux génie n'eût formé qu'une seule famille des royaumes de France & d'Espagne. Enfin , après un long acharnement , la victoire couronna les drapeaux François ; & deux mille cinq cens Espagnols restèrent , dit-on , sur la place. Leganès écrivit au roi Catholique qu'il avoit chassé les François de leur poste , & pris leur canon. Philippe IV le crut d'abord ; mais , détrompé à la fin de la campagne , il fit arrêter le général imposteur , & le reléqua dans sa maison de Madrid , avec défense d'en sortir.

2. Le 8 de Mai 1647 , le prince de Condé quitta Barcelone , & , en six jours , arriva devant Lérida , dans le dessein d'en former le siège. Cette ville fameuse est située sur la Sègre. Un mur épais , divers bastions , quel-

qu
fo
de
po
pr
en
Bri
rop
rie
lite
mil
d'un
qua
qu'i
de
mor
&
réch
ordr
duc
de li
Mou
glio
de l
celle
blit
qui,
leme
gnols
assura
tes se
ques
flaté
resta
de jo

ques ouvrages à corne, un fossé large & profond, un beau château qui lui sert de citadelle, la rendent moins redoutable, que sa position sur un roc si vif & si dur, qu'il est presque impossible de le percer. Philippe IV en avoit confié la défense à dom Georgio Britt, Portugais, l'un des hommes de l'Europe qui avoit le plus de valeur, d'expérience, de réputation, de générosité, de politesse. Sa garnison étoit composée de quatre mille hommes d'élite; & la place munie d'une artillerie nombreuse, & d'une si grande quantité de vivres & de munitions de guerre, qu'il eût été difficile de les épuiser en six mois de tranchée ouverte. L'armée Françoisse ne montoit qu'à seize mille hommes, mal payés, &, par conséquent, mauvais soldats. Le maréchal de Grammont la commandoit sous les ordres du Prince: le comte de Marfin & le duc de Châtillon remplissoient les fonctions de lieutenans-généraux; le marquis de la Moussaie, M. d'Arnauld, le comte de Broglio, le chevalier de la Valière, le marquis de la Trouffe & le comte de Tavannes, celles de maréchaux-de-camp. Condé s'établit dans les lignes du comte d'Harcourt, qui, quelques mois auparavant, avoit inutilement bloqué Lérída. La paresse des Espagnols les avoit laissé subsister. Le Prince les assura par de nouveaux forts, & forma toutes ses dispositions. Dès les premières attaques, le chevalier de la Valière, qui s'étoit flaté d'un prompt succès, fut tué; & sa mort resta sans vengeance, parce qu'on attendoit, de jour en jour, la grosse artillerie qui n'arri-

voit point. Ce délai, dont l'avare Mazarin étoit la cause, faisoit languir le bouillant général dans une inaction douloureuse. Il frémissait contre l'indigne ministre, ennemi de sa gloire. Pour surcroît de disgrâce, la Sègre, grossie par la fonte des neiges des Pyrénées, déborde avec tant de violence, qu'elle entraîne avec ses eaux rapides les ponts de communication. A l'instant, Britt, qui suivoit d'un œil judicieux toutes les démarches, toutes les situations de l'ennemi, qui étoit toutes les occasions favorables, sort de la place, avec la plus grande partie de sa garnison; & , profitant de l'absence du Prince & du Maréchal occupés à prendre quelques châteaux, il fond sur le quartier de Marfin, abandonné à ses propres forces, & qui avoit envoyé la cavalerie fourrager à plusieurs lieues du camp. Dans cette circonstance funeste, Marfin s'arme de tout son courage. Tel qu'un lion furieux, qui brave les coups qu'on lui porte, il se présente d'un air intrépide à la garnison de Lérída, & soutient, pendant près de deux heures, tous les efforts des Espagnols. Animés par l'exemple de leur chef, les François font des prodiges. Ils repoussent le gouverneur: ils attaquent; ils renversent quatre cens chevaux embusqués dans les mafures d'un fauxbourg. L'ennemi déconcerté cherche son salut dans la fuite. Les vaincus se jettent dans la riviere, & regagnent, à la nage, les remparts de leur ville. Cependant Condé revient au camp; rétablit les ponts, & dispose deux attaques. L'une, qu'il conduit lui-même, embrasse une vieille église,

égli
cen
Gra
non
Mai
des
vren
les
ranc
affié
cier
se liv
de la
eux;
geme
marti
chaqu
jusqu
le Pri
& ré
fufe
vu tr
des F
gir. I
fa mo
forties
il nett
il ren
action
se pré
de plu

(a)
tion de
M. de
S. &

église, changée en forteresse, & située à deux cens pas de la ville. L'autre, dirigée par Grammont, est dressée vers une chapelle non moins fortifiée que le temple. Le 27 de Mai, le régiment de Champagne, précédé des vingt-quatre violons du Prince (a), ouvrent la tranchée, en plein jour, avec toutes les démonstrations de la joie & de l'espérance. Tout répond d'abord aux vœux des assiégeans. Les progrès sont rapides. L'officier, le soldat même, animés par le succès, se livrent avec ardeur aux travaux pénibles de la guerre, que leur général partage avec eux; mais bientôt tout change. Le découragement succede tout-à-coup à cette allégresse martiale. Les obstacles, qui se rencontrent à chaque pas, dissipent la douce illusion qui, jusqu'alors, avoit séduit les esprits. En vain le Prince prie & menace; en vain il punit & récompense. Le guerrier immobile se refuse à d'inutiles fatigues. Britt, qui avoit vu tranquillement les premières approches des François, s'apperçoit qu'il est tems d'agir. Il redouble le feu de son artillerie & de sa mousqueterie. Il prépare, chaque jour, des forties terribles & meurtrières. Plusieurs fois il nettoie la tranchée; il détruit les travaux; il renverse les batteries. Dans l'une de ces actions, qui fut la plus sanglante du siège, il se précipita sur la tranchée de Condé, suivi de plus de la moitié de sa garnison: en moins

(a) Dans toute l'Europe, on a traité cette action de fanfaronade. « On ne sçavoit pas, dit M. de Voltaire, que c'étoit l'usage en Espagne. »

de quelques minutes, il massacra tous les mineurs ; brûla les fascines ; encloua le canon ; blessa à la tête & prit M. d'Arnauld. Déjà le régiment Suisse de Bromme, effrayé d'un si grand désastre, avoit abandonné tous les postes, lorsque Condé accourt lui quatrième. D'abord il force les Suisses, à grands coups d'épée, de retourner à la tranchée : il dégage Arnauld ; regagne, à découvert & sous le feu prodigieux de la place, tous les postes abandonnés. Enfin il oblige le gouverneur à chercher un asyle dans Lérida. Cette victoire est d'autant plus remarquable, qu'elle fut remportée par ces mêmes Suisses qui, un peu auparavant, avoient paru si épouvantés : tant il est vrai que, pour l'ordinaire, les soldats ne sont que des machines dont toute la force consiste dans l'ame qui les dirige !

Le Prince, après cet exploit glorieux, se hâta de rétablir les ouvrages. Cinq jours entiers furent employés à ce pénible travail ; & l'on se porta aux attaques avec une nouvelle ardeur. Britt, étonné de tant de constance, résolut de tout hazarder pour arrêter des progrès qui pouvoient bientôt lui devenir funestes. Le 11 de Juin, entre midi & une heure, c'est-à-dire, dans l'instant même que Condé quittoit la tranchée pour aller dîner chez le comte de Marfin, au-delà de la Sègre, la garnison presque entière sort de Lérida, & tombe sur le régiment de Montpouillon, à la tête duquel le marquis de la Mousfaie gardoit les travaux. Le succès des assiégés fut rapide. Une partie du régiment est taillée en pièces. L'autre se conserve par une

pron
que
que
froy
prêt
reille
causé
abba
le m
gards
une a
qui,
par d
Princ
Leur
joie d
ploits
fierté,
de leu
gnols,
dant
blessé
parts
plus e
les, au
lerie,
sous le
une si
& de
de brû
fut réta
si opin
ragé l'i
dès qu
à la m

prompte retraite. La Mouffaiie défend presque seul la batterie, n'ayant d'autre espoir que de périr, l'épée à la main. Au bruit effroyable, qui se fait entendre, le Prince, prêt à passer la riviere, s'arrête; prête l'oreille; distingue des clameurs; en devine la cause; donne ses ordres, & court, à bride abbatue, vers la tranchée dont l'ennemi étoit le maître. Le premier objet qui frappe ses regards, ce sont ces mêmes Suisses qui, dans une autre occasion, avoient pris la fuite, & qui, dans celle-ci, réparoient leur honneur par des faits d'armes héroïques. A la vue du Prince, ils remplissent l'air de cris d'allégresse. Leur fureur guerriere se ranime; &, dans la joie d'avoir Condé pour témoin de leurs exploits, ils témoignent tant d'audace & de fierté, que l'auguste général n'eut besoin que de leur secours, pour triompher des Espagnols, & regagner les postes perdus. Cependant l'infatigable Britt, dangereusement blessé, se faisoit traîner en chaise sur les remparts & à la brèche, encourageant le soldat, plus encore par ses actions que par ses paroles, augmentant sans cesse le feu de son artillerie, paroissant enfin déterminé à s'ensevelir sous les débris de sa place. Il avoit rassemblé une si prodigieuse quantité de feux d'artifice & de grenades, qu'il vint à bout deux fois de brûler la galerie des assiégeans. Elle ne fut rétablie qu'avec beaucoup de peine. Une si opiniâtre résistance avoit tellement découragé l'infanterie Française, qu'elle s'enfuyoit, dès qu'elle entendoit le funeste cri d'*Alerte à la muraille!* qui partoit de la place, &

qui étoit toujours suivi d'un sanglant combat.

Toutefois, malgré la défense héroïque du gouverneur, il est constant que Lérida eût succombé, si le Prince eût reçu de la France le nombre de troupes & la quantité de munitions qui lui avoient été promises, ou même si la désertion causée par l'excès des chaleurs & des fatigues n'eût ruiné l'armée. Déjà il étoit venu à bout de faire brèche à la contrescarpe de la ville & à celle du château. Tout-à-coup il apprend que l'armée Espagnole, une fois supérieure à la sienne, s'approche pour le combattre. Il n'y avoit pas à délibérer : il falloit ou emporter la place d'assaut, ou se résoudre à lever le siège ; cruelle alternative ! Condé, que l'Europe s'étoit accoutumée à regarder comme invincible, doit-il céder à un ennemi qu'il a tant de fois vaincu ? Quelle source de chagrins & d'amertume pour un conquérant qui ne respire que la gloire ! Mais hazardera-t-il un assaut avec des troupes consternées ? & s'exposera-t-il à la même destinée qu'Harcourt, pour être ensuite le triste témoin de la perte de la Catalogne ? Cette dernière réflexion décide le magnanime général. L'amour de la patrie l'emporte sur celui de la gloire. Il assemble ses capitaines, & leur expose son projet. Cette résolution étoit désirée depuis long-tems. Elle fut applaudie ; & l'on se disposa à la retraite avec tous les transports de la joie la plus vive. On la fit heureusement, le 17 de Juin ; & Britt, qui étoit sorti de Lérida avec toute sa garnison, n'osa attaquer l'arrière-garde. Ce capitaine,

dura
par
aucu
au P
son
une
Lérid
reme
avoit

3.
gardé
taines
en 17
flatteu
de Sep
ayant
rempar
dres de
lançoi
On br
nuit du
chée, à
cinq to
brèche
les app
disposé
le signa
compag
d'Auve
d'Ango
ver les
défende
l'exemp
neur de
leur. M

durant tout le cours du siège, s'étoit distingué par des procédés généreux. Il ne laissa passer aucun jour sans envoyer des rafraîchissemens au Prince; &, quand ce héros eut abandonné son entreprise, il lui écrivit qu'il se seroit fait une véritable joie de lui apporter les clefs de Lérída, si son devoir ne l'eût forcé de ne les remettre qu'entre les mains du roi qui lui en avoit confié la garde.

3. Lérída, depuis cette époque, fut regardée comme l'écueil des plus grands capitaines, & comme une ville imprenable. Mais, en 1707, le duc d'Orléans détruisit ce préjugé flatteur. Ce Prince s'en approcha, vers la fin de Septembre, avec une armée nombreuse, ayant sous ses ordres le marquis de Légal. Les remparts étoient bordés de quarante-cinq foudres de bronze, & de quelques mortiers qui lançoient une douzaine de grenades à la fois. On brava ces instrumens de mort; &, la nuit du 2 au 3 d'Octobre, on poussa la tranchée, à la faveur d'un ravin, jusqu'à cinquante-cinq toises de la place. Le Prince fit battre en brèche; &, pour ménager le soldat, on fit les approches à la sappe. Dès le 12, tout fut disposé pour l'affaut. Le duc d'Orléans donna le signal, à l'entrée de la nuit. Aussi-tôt six compagnies de grenadiers, deux bataillons d'Auvergne, un bataillon de Bresse, un autre d'Angoumois, se disputent l'honneur d'arriver les premiers aux remparts. Les assiégés se défendent durant deux heures. Animés par l'exemple du prince de Darmstadt, gouverneur de la ville, ils firent des prodiges de valeur. Mais enfin, accablés par les François,

ils abandonnent les murailles, & cherchent un asyle dans le château. Le 13 au matin, les vainqueurs entrèrent dans Lérida, où ils ne trouverent que des femmes, des enfans, des vieillards, dont les églises étoient remplies. Ils respectèrent ces refuges sacrés, & la foiblesse des ennemis qui s'y étoient renfermés. Seulement la colere des soldats se tourna contre des moines qui avoient paru sur la brèche, les armes à la main. Toutefois ils n'exercerent leur vengeance que sur la cuisine des bons peres qu'ils forcerent de jeûner durant plusieurs jours. Après cette premiere conquête, le duc d'Orléans essaya celle du château qui fit une brave résistance, & qui ne capitula que le 11 de Novembre, lorsqu'on étoit près de faire jouer une mine & de donner l'assaut.

LESZNO. (*bataille de*) Le 7 d'Octobre 1708, le Czar, à la tête de cinquante mille hommes, atteignit près du village de Leszno, à deux lieues de Propoïsk, sur le Sofs, le général Lewenhaupt, qui alloit joindre le roi de Suède avec à-peu-près seize mille combattans & une grande quantité de provisions de guerre & de bouche. On en vint aux mains. Dès le premier choc, les Moscovites laissèrent quinze cens morts sur la place, & prirent la fuite. Le Czar courut à l'arrière-garde, pour les arrêter, & cria à ses généraux : « Tuez les fuyards, & ne m'épargnez » pas moi-même, si je suis assez lâche pour » me retirer. » Les paroles & les ordres de ce Prince, devenu le digne rival de Charles XII, rétablirent en un instant la bataille. Mais le

géné
succ
à on
mara
lopp
dura
opini
beau
rangs
heure
sieme
ment
bre l
enfon
Lewe
riots.
honn
lieu a
partie
riots.
quer ;
quatre
forcé ;
veur d
coûta
procur
l'incen
LÉ
souven
renver
affermi
pagné ;
qui avo
règne ,
peufes

général Suédois se contenta de son premier succès, & continua sa marche. Le lendemain, à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout; & durant deux heures, on se battit avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent beaucoup de monde; mais ils gardèrent leurs rangs, & la victoire fut indécise. A quatre heures, la bataille recommença, pour la troisième fois, avec plus de furie & d'acharnement, & dura jusqu'à la nuit. Enfin le nombre l'emporta. Les Suédois furent rompus, enfoncés, & repoussés jusqu'à leurs bagages. Lewenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots. Elles ne montoient plus qu'à neuf mille hommes. Le 9 au matin, il se retira dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon, & mis le feu à ses chariots. Les Moscovites vinrent encore l'attaquer; & le général Suédois perdit plus de quatre mille soldats. Mais le reste ne put être forcé; & Lewenhaupt fit sa retraite à la faveur de la nuit. Cette victoire du Czar lui coûta plus de vingt mille hommes, & lui procura plus de six mille chariots sauvés de l'incendie, & seize pièces de canon.

LÉTÉ. (*journee du fleuve*) Il ne faut souvent qu'un simple abus du pouvoir, pour renverser les thrones & les empires les mieux affermis. Rodrigue, ou Rodéric, roi d'Espagne, à peine délivré des guerres civiles, qui avoient agité les premières années de son règne, s'abandonna sans réserve aux trompeuses douceurs de la volupté. Tout devint

la victime de la lubricité de ce Prince. La pudeur n'eut plus d'asyles. Encore, si, pour satisfaire ses passions brutales, il n'eût fixé ses regards que sur des objets vulgaires, il n'eût fait qu'amuser la censure, sans exciter la vengeance. Mais ce monarque téméraire osa porter une main profane & libertine sur les têtes les plus respectables, & souiller le plus beau sang de son royaume. Il séduisit la fille du comte Julien, l'un des plus puissans seigneurs de sa cour, & la renvoya, quelques jours après. Cette amante outragée, qui sans doute auroit pu pardonner à Rodrigue son audace, ne lui pardonna point son inconstance. Elle confia sa honte & ses malheurs à son pere. Julien, le plus fier & le plus vindicatif des hommes, ne balance pas un moment. Il s'adresse à Moufa-Ben-Nafir, gouverneur de l'Afrique, & conclut avec lui un traité qui livre aux Arabes l'Espagne, & hazarde toute l'Europe. Oppas, évêque de Séville, & frere de Vitiza, le plus mauvais prêtre & le plus mauvais citoyen d'Espagne, s'unit au comte pour perdre le roi & la monarchie, & vend aux infidèles sa foi & sa patrie.

Moufa, fier d'être le premier, parmi les Arabes, qui portât les armes des Califes en Europe, fait descendre en Espagne douze mille soldats d'élite, sous la conduite de Tarik-Ben-Ziad-Ben-Âbdoullah, officier d'un rare mérite, qui avoit servi avec distinction dans les guerres d'Afrique. Les vassaux, les créatures & les amis de Julien se rangent en foule sous les drapeaux de Mahomet. Héraclée, Algésire, & plusieurs autres villes cèdent au

törrens
luptues
avec C
pent p
le pré
joigner
la tête
vance
cette m
toyens
point c
tous vi
aux co
pirant
connoir

Les
bords c
y eut,
très-viv
ples eût
d'en ve
huitièm
714, le
gue, me
sur la r
la digni
& don
se mêle
donne p
droit q
des plai
ple, for
n'osent
poir a r
cablés d

torrent. Ces progrès réveillent enfin le voluptueux Rodrigue. Il se réconcilie d'abord avec Oppas & les fils de Vitiza, qui le trompent par leurs sermens perfides, & qui, pour le précipiter plus sûrement dans l'abyme, joignent leurs forces aux siennes. Ensuite, à la tête de plus de cent mille hommes, il s'avance fièrement vers les ennemis. Mais, dans cette multitude, on ne comptoit que des citoyens amollis par les délices, & presque point de soldats. Les Arabes, au contraire, tous vieux guerriers endurcis à la fatigue & aux coups, avides du sang chrétien, ne respirant que la propagation de l'Alcoran, ne connoissoient que la victoire ou la mort.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Léthé. Durant sept jours, il y eut, de part & d'autre, des escarmouches très-vives, comme si chacun des deux peuples eût voulu essayer ses forces, avant que d'en venir à une bataille décisive. Enfin, le huitième jour, un Dimanche 11 Novembre 714, les deux armées s'ébranlèrent. Rodrigue, monté sur un char d'ivoire, la couronne sur la tête, & décoré des autres marques de la dignité royale, se place aux premiers rangs, & donne le signal. On s'entre-choque; on se mêle; on se frappe avec fureur. Le Roi donne par-tout l'exemple de la bravoure. On diroit qu'il n'a jamais somméillé dans le sein des plaisirs. Les Goths, animés par son exemple, font des prodiges de valeur. Les infidèles n'osent résister à ces guerriers que le désespoir a rendus redoutables. Déjà, culbutés; accablés de toutes parts, ils cédoient la vic-

toire , lorsque l'évêque Oppas & les fils de Vitiza vont tout-à-coup se ranger du côté des vaincus , pour accabler le monarque vainqueur. Les Goths , chargés à leur tour au milieu de leur triomphe , sont frappés de terreur , se découragent & prennent la fuite. En vain Rodrigue veut les arrêter ; prières , promesses , menaces , tout est inutile. Il est lui-même emporté par le torrent des fuyards , & se sauve sur un cheval , sans qu'on ait sçu ce qu'il devint. On trouva seulement son char , sa couronne , ses brodequins & son manteau de pourpre dans un borbier. Cette fameuse bataille décida du sort de l'Espagne & de l'empire des Goths , qui subsistoit dans ce royaume depuis plus de trois cens ans.

LEUCATE. (*attaque de*) Durant les troubles de la Ligue , en 1590 , du Barri de Saint-Aunez , gouverneur , pour Henri le Grand , à Leucate , en partit , afin de communiquer un projet au duc de Montmorenci , qui commandoit dans le Languedoc. Il fut pris en chemin par les Ligueurs qui marcherent aussi-tôt , avec les Espagnols , vers Leucate. Ils presserent ce gouverneur de leur livrer la place. Ils le menacerent même de le faire mourir , s'il n'engageoit Constance de Cézelli , sa femme , qui s'étoit mise à la tête de la garnison , de faire ouvrir les portes. Il fut inébranlable. Constance , avertie du danger de son époux , répond que , si les Ligueurs veulent commettre une injustice , elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté , & qu'elle ne rachetera jamais la vie de son mari , en livrant une forteresse pour la conservation

de la
siège
toute
rageu
auroi
mena
voulu
Loup
qui a
Const
comp
faisoit
breve
surviv

2.

par le
de Le
viguet
redout
oblige
vainer
empon

LEU

les ro
rerent
dans l
lieu in
des pl
les pri
rons le
ment
que do
troupe
& la r

LEU

de laquelle il feroit gloire de mourir. Les assiégeans font plusieurs tentatives ; & , dans toutes , ils sont repouffés. Irrités de cette courageuse résistance , qu'un ennemi généreux auroit admirée , ils exécuterent leur cruelle menace , & leverent le siège. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian , qui étoit du parti de la Ligue , & qui avoit été fait prisonnier. La généreuse Constance s'y opposa. Henri , qui sçavoit récompenser les belles actions , parce qu'il en faisoit lui-même , envoya à cette héroïne le brevet de Gouvernante de Leucate , avec la survivance pour son fils.

2. En 1637 , les Espagnols , commandés par le célèbre Sarbellon , formerent le siège de Leucate. Cette ville soutint avec toute la vigueur possible les attaques réitérées de ces redoutables assailans que le duc de Halluin obligea de se retirer , après avoir employé vainement tout ce que peut la valeur pour emporter une place.

LEUCOFAO. (*bataille de*) L'an 596 , les rois d'Austrasie & de Soissons se déclarerent la guerre , & en vinrent aux mains dans les plaines de Leucofao , en Gâtinois , lieu inconnu aujourd'hui. Le combat fut un des plus sanglans qui se soient donnés entre les princes d'un même peuple. Nous en ignorons le détail. L'Histoire nous apprend seulement que les rois , dont le plus âgé n'avoit que douze ans , marcherent à la tête de leurs troupes , & que la victoire couronna Clotaire & la régence de Frédegonde.

LEUCTRES. (*bataille de*) Lacédémone

déclara la guerre aux Thébains, qu'elle alarma un peu par cette résolution, à cause du peu de troupes qu'ils avoient sur pied. Mais le célèbre Epaminondas étoit à leur tête, & ce général valoit seul une grande armée. Lacédémone arma plus de vingt-quatre mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Epaminondas ne put ramasser que quatre cens chevaux, & six mille fantassins, avec le *bataillon sacré*. C'étoit un corps de trois cens jeunes gens unis d'une étroite & tendre amitié, engagés par un serment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à se défendre les uns les autres jusqu'au dernier soupir. On se mit en bataille dans la plaine de Leuctres, petit bourg en Béotie. Cléombrote commandoit la phalange Lacédémonienne, qui faisoit la force de son armée. Le général Thébain s'attacha à l'enfoncer; & il en vint à bout, après la mort de Cléombrote qui fut tué en combattant avec courage. Les Spartiates firent des efforts extraordinaires pour enlever le corps de ce Prince, l'un de leurs rois, & réussirent à l'emporter. Après ce glorieux avantage, ils vouloient retourner à la charge; mais les Alliés prirent la fuite avec tout le reste de l'armée. Quatre mille hommes restèrent sur la place; & cette célèbre victoire ne coûta que trois cens hommes aux Thébains. (*An du monde 3633.*) La nouvelle, qui en fut portée à Sparte par les fuyards qui étoient en grand nombre, y causa une morne tristesse; & la douleur de cette fière république étoit d'autant plus réelle, qu'elle se voyoit sans ressources. Les loix lui

défen
aband
cette
posoi
de gu
on ch
avec
les o
les ch
Prince
tranch
moyen
» tiat
» aujo
» elles
Quant
fut ju
dont,
le libé
en éloy
ce hér
diffeme
» est d
» pere
» phe.
blessé
qui res
LEU
prince
çois ét
avoient
occup
tacha le
méritz,
l'Elbe.

défendoient d'employer les soldats qui avoient abandonné le champ de bataille; &, dans cette occasion, pour obéir aux loix, elle s'exposoit à périr, en se privant de tant de gens de guerre. Dans cette circonstance critique, on choisit le roi Agésilas pour législateur, avec un souverain pouvoir d'introduire dans les ordonnances sacrées de Lycurgue tous les changemens qu'il lui plairoit. L'habile Prince, sans y rien ajoûter, sans en rien retrancher, sans y rien changer, sçut trouver le moyen de sauver les fuyards & l'état. « Spar-
» tiates, dit-il dans l'assemblée, laissons pour
» aujourd'hui dormir les loix, & que demain
» elles reprennent toute leur autorité. » Quant à Epaminondas, ce grand capitaine fut justement préconisé dans toute la Grèce dont, par cette victoire, il fut regardé comme le libérateur. Toutes les villes se répandoient en éloges: par-tout on exaltoit sa gloire; mais ce héros modeste, au milieu de ces applaudissemens, se contentoit de dire: « Ma joie
» est celle que je sçais qu'éprouveront mes
» pere & mere, à la nouvelle de mon triom-
» phe. » Quelle grandeur d'ame! quelle noblesse! Où trouvera-t-on aujourd'hui des fils qui ressemblent à Epaminondas?

LEUTMÉRITZ. (*siège de*) En 1742, le prince de Lobkowitz, voyant que les François étoient rentrés dans Prague, & qu'ils avoient évacué la plupart des postes qu'ils occupoient aux environs de cette place, détacha le comte de Wallis pour attaquer Leutméritz, ville voisine, bâtie sur la rive de l'Elbe. Le Comte alla camper avec toutes ses

troupes devant la place, & fit sommer le marquis d'Armentieres, qui y commandoit, de la rendre. Le brave gouverneur répondit qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité; &, sur cette réponse, le comte de Wallis fit attaquer la ville par trois endroits à la fois. Malgré le feu vif & continuel de l'artillerie & de la mousqueterie, qui foudroyoit les remparts; malgré le peu de monde qu'avoit le marquis d'Armentieres, il soutint, pendant trois jours, les attaques des assiégeans, avec ce phlegme guerrier que rien ne déconcerte. Enfin, voyant les Croates près d'entrer dans la place, & les Autrichiens arrivés à la troisième barrière du fauxbourg, il demanda à capituler. Sa garnison, réduite à sept cens hommes, sortit avec tous les honneurs militaires.

Au mois de Novembre 1744, Leutméritz fut prise par le roi de Prusse, qui y donna le rendez-vous aux troupes qu'il avoit à Prague, & qui l'abandonna, en se retirant de la Bohême.

LEUZE. (*combat de*) L'armée des Alliés, commandée par le prince de Waldeck, & celle des François, conduite par le maréchal de Luxembourg, se cherchoient dans les Pays-bas pour en venir aux mains. Le 18 de Septembre 1691, elles se rencontrèrent près de Leuze, sur les bords de la Denre, où le général Allemand étoit campé. A peine eut-il aperçu les François, qu'il voulut quitter Leuze, pour aller s'établir à Cambron, qui n'est qu'à trois lieues & demie de-là; mais, avant qu'il eût passé le ruisseau de la Catoire,

son ar
de Lux
& la
Enfin,
la Ma
vrirent
pha; &
salut da
toire fit
qu'il n'a
soixante

LEW

maîtres
rent ar
de Lew
écluses
rendoien
nel de L
commune
entreprise
qu'il eut
il arriva
de joncs,
qu'aux pa
Cette au
Craignant
plus grand
la garnison
de l'auron
En 170
que l'élect
delà de L
place n'av
garnison. L
à la premi

son arriere-garde fut chargée par le maréchal de Luxembourg. Le choc fut rude. L'attaque & la résistance furent également terribles. Enfin, après un long combat, dans lequel la Maison du Roi & la Gendarmerie se couvrirent de gloire, la valeur Française triompha; & le prince de Waldeck chercha son salut dans une prompte retraite. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur au Maréchal, qu'il n'avoit que vingt-huit escadrons contre soixante & quinze.

LEWE. (*prise de*) En 1678, les François, maîtres de plusieurs places du Brabant, voulurent arrondir leurs conquêtes, en s'emparant de Lewe, petite ville que sa situation, ses écluses & les ouvrages qui l'environnent rendoient importante. M. de Brétesch, colonel de Dragons, officier qu'une activité peu commune rendoit capable des plus grandes entreprises, exécuta ce projet presque aussitôt qu'il eut été conçu. Au milieu des ténèbres, il arriva devant la place; se servit de bateaux de joncs, & s'avança, par ce moyen, jusqu'aux palissades qui furent forcées sans peine. Cette audace héroïque étonna les assiégés. Craignant de résister à des ennemis que les plus grands obstacles ne pouvoient arrêter, la garnison se rendit, le 4 de Mai, au lever de l'aurore.

En 1705, les Alliés, ayant forcé les lignes que l'électeur de Bavière avoit fait faire au-delà de Louvain, firent assiéger Lewe. Cette place n'avoit alors que trois cens hommes de garnison. Elle ne put se défendre, & se rendit à la première sommation.

LEWES. (*bataille de*) Les barons d'Angleterre s'étoient révoltés contre Henri III, leur souverain, & lui faisoient une guerre ouverte, sous la conduite du comte de Leicester. Après quelques combats, qui ne furent pas décisifs, on en vint, en 1264, à une action générale dans la plaine de Lewes. Les Royalistes, encouragés par l'exemple & les exhortations du monarque, de son fils Edouard & de Richard, roi des Romains, combattirent avec beaucoup de courage. Les Confédérés n'en montrèrent pas moins, & soutinrent le choc avec cette fermeté qu'inspire l'espérance certaine de la victoire. L'un & l'autre parti fit, pour la remporter, des efforts extraordinaires. On attaque; on résiste; on pousse; on repousse: le succès est longtemps incertain. Enfin le prince Edouard, entraîné par une ardeur indiscrete, abandonne tout l'avantage qu'il avoit eu jusqu'alors, & poursuit vivement les troupes qu'il avoit mises en déroute. Le roi son pere, trop foible pour résister à l'impétuosité des Confédérés, plie, recule, se laisse enfoncer & prendre. Le roi des Romains subit le même sort. Le téméraire Edouard, revenant de la poursuite des fuyards, trouve le champ de bataille occupé par les Barons, & devient leur prisonnier. Ce triomphe rendit le Comte rebelle maître du gouvernement qu'il changea au gré de ses caprices.

LEYDE. (*siège de*) Dom Louis de Requesens venoit d'être déclaré successeur du duc d'Albe dans le gouvernement de la Flandre. Ce nouveau chef voulut signaler les commencemens

men
hard
Leyd
land
ainfi
vives
toutes
Le R
contri
Valdè
se ren
avant
dre; n
n'avoit
Il saisi
parer s
une ar
présent
dont il
Les R
plus ca
nemi,
Deux v
rent sur
bâti sur
& dont
tablir le
corps de
sur le ch
principa
même.
peine ce
qua le p
doute a
se rendit
S. &

mencemens de son administration par un coup hardi. Il chargea François Valdès d'assiéger Leyde, l'une des principales villes de la Hollande, située dans un terrain bas, &, pour ainsi dire, au milieu d'un labyrinthe d'eaux vives & d'eaux dormantes, qui coupent de toutes parts les campagnes qui l'entourent. Le Rhin, qui la baigne de ses eaux rapides, contribue beaucoup à la rendre imprenable. Valdès avoit déjà fait quelques tentatives pour se rendre maître de cette place importante, avant l'entrée du comte Louis dans la Flandre; mais il avoit échoué, & tous ses efforts n'avoient servi qu'à manifester sa foiblesse. Il saisit donc avec joie cette occasion de réparer son honneur; &, sûr de triompher avec une armée courageuse & formidable, il se présenta, le 26 de Mai 1574, devant Leyde, dont il forma le blocus pour la seconde fois.

Les Rebelles avoient fortifié les passages les plus capables de retarder les progrès de l'ennemi, & de favoriser l'entrée des secours. Deux villages, Alfen & Masencluse, attirèrent sur-tout leur attention. Le premier est bâti sur un canal qui est traversé d'un pont, & dont les écluses peuvent suspendre ou rétablir le cours de l'eau. On y mit quelques corps de troupes choisies. Le second, élevé sur le chemin de Leyde, commandé un des principaux passages. On s'y retrancha de même. Valdès surmonta sans beaucoup de peine ces premiers obstacles. D'abord il attaqua le pont d'Alfen, dont il emporta la redoute après un combat sanglant. Le village se rendit aussi-tôt, & Masencluse suivit son

exemple , quelques jours après. Ensuite le général Espagnol enferma la ville de plusieurs forts , dont le plus redoutable étoit celui de Lammène. Les bourgeois , résolus de défendre leur patrie jusqu'à la dernière extrémité , voulurent chasser les Royalistes de ce poste incommode. Ils firent une sortie furieuse , & tombèrent sur ceux qui le gardoient avec une telle impétuosité , qu'ils furent sur le point de s'en emparer ; mais les Espagnols l'emportèrent enfin ; & les Rebelles , trop foibles , cherchèrent un asyle sous leurs remparts. Cet échec ne rallentit point leur courage intrépide. On répara les murailles ; on construisit de nouveaux ouvrages ; on épuisa toutes les ressources de l'art. Les femmes , animées d'un zèle magnanime , oublièrent leur sexe pour partager avec les hommes les travaux les plus pénibles. Afin de conserver plus long-tems les vivres , on en restreignit d'avance la consommation. Jean Vanderdoës , poëte fameux , connu dans la littérature sous le nom de *Janus - Douza* , commandoit dans Leyde. Cet homme célèbre remplissoit avec une ardeur & une capacité rares , sur-tout dans un sçavant , tous les devoirs de sa place. Il animoit , il soutenoit ses concitoyens ; il remplissoit leurs cœurs de ce zèle patriotique , qui fait braver la mort & les plus affreux dangers. Le seigneur de Liques , gouverneur de Harlem , les exhortoit à se soumettre aux conditions que le Roi leur offroit. « Nous sçavons , répondirent ces généreux citoyens ; nous sçavons que le projet des Espagnols est de prendre Leyde par

» fam
 » Qu
 » vre.
 » & r
 » tre
 » dou
 » tisme
 la ville
 prompt
 tomber
 Les Et
 après u
 résolut,
 la répub
 Dès l
 en diver
 la Meuse
 Rotterdam
 ayant m
 Rotterdam
 couvertes
 daine éto
 Néanmoins
 la place a
 tement aff
 mergé un
 sembleren
 ils avoient
 cours qu'il
 bre de vai
 galères , &
 sent plus l
 vres néces
 pour attaq
 tendant que

» famine. Nous n'en sommes point effrayés.
» Quand nous aurons consumé tous nos vi-
» vres, nous mangerons notre bras gauche,
» & nous nous défendrons avec le droit con-
» tre nos tyrans. La mort est mille fois plus
» douce pour nous, que leur odieux despo-
» tisme. » Cependant la famine faisoit dans
la ville de terribles ravages ; & , sans un
prompt secours, elle ne pouvoit manquer de
tomber au pouvoir d'un implacable ennemi.
Les Etats de Hollande s'assemblerent ; & ,
après une longue & vive délibération, on
résolut, de l'avis de Louis Boifot, amiral de
la république, d'inonder toute la province.

Dès les premiers jours d'Août, on coupa
en divers endroits les principales digues de
la Meuse, ainsi que celles de l'Yssel, entre
Rotterdam & Goude ; & sur le champ, le flux
ayant monté, les campagnés situées entre
Rotterdam, Goude, Delft & Leyde, furent
couvertes d'eau. Une inondation aussi sou-
daine étonna singulièrement les Espagnols.
Néanmoins leurs forts les mirent à l'abri ; &
la place attaquée n'en resta pas moins étroi-
tement assiégée. Les Rebelles, après avoir sub-
mergé une grande partie de leur pays, ras-
semblerent aussi-tôt tous les bâtimens dont
ils avoient besoin pour porter à Leyde le se-
cours qu'ils lui destinoient. Un grand nom-
bre de vaisseaux furent construits en forme de
galères, & garnis de rames, afin qu'ils fus-
sent plus légers & plus propres aux manœu-
vres nécessaires pour forcer les passages, &
pour attaquer les forts des Royalistes. En at-
tendant que ces préparatifs fussent entièrement

achevés, Boisot voulut commencer l'entreprise. Les eaux n'étoient assez hautes que dans les canaux & les rivières, dont les passages étoient bien gardés. Il ne put approcher de la ville. L'instant favorable n'étant pas arrivé, la Hollande attendoit avec impatience les grandes marées; & ce tems, jusques-là redouté, étoit alors l'objet de ses vœux les plus ardens. La délivrance de Leyde & de la province y sembloit attachée. Les Royalistes s'occupaient sans relâche à garantir leurs redoutes de l'inondation, en fermant leurs issues avec de la terre, du foin, & toutes les matieres qui pouvoient empêcher l'eau d'y pénétrer. Tout-à-coup, contre leur attente, l'Océan, se montrant, en quelque sorte, avec toute sa puissance, se déborda dans les campagnes, & fit des environs de Leyde une vaste mer. Les Rebelles mirent aussi-tôt à la voile; & leur flotte composée, dit-on, de cent cinquante navires chargés de vivres, s'avança dans la meilleure disposition. Il ne fut pas besoin de faire de grands efforts. Les Royalistes, consternés par cet accident imprévu, ne songerent qu'à se retirer dans des lieux sûrs. Toutefois, malgré leur promptitude, ils ne purent évacuer leurs redoutes où ils s'étoient renfermés, sans perdre beaucoup de monde. Exposés de toutes parts aux plus grands périls, poursuivis par l'eau & par l'ennemi, les uns étoient impitoyablement massacrés, les autres engloutis au milieu des flots. Strada rapporte qu'un capitaine Espagnol, ayant été atteint avec de grands crocs par ses habits, lorsqu'il se sauvoit, & attiré dans

une b
du fo
&, à
des h
tres de
avec
de ses
On cr
triste re
Espagn
siège,
échoue
mis,
qu'ils l
môire
tems en
plus de
cus, pé
LEYDE
l'année
général
Leypfick
la campa
& opule
que la
gner ses
sion.
2. Le
tête de
dans la S
sick, dan
place n'é
rent d'en
Le roi de
d'un Mar

une barque des ennemis, se releva tout-à-coup du fond de la barque où ils l'avoient jetté, & , à grands coups de hallebarde , tua trois des hommes qui l'avoient pris ; força les autres de sauter dans l'eau , & revint joindre seul , avec son bâtiment chargé de vivres , ceux de ses camarades qui s'étoient mis en sûreté. On croit que l'armée royale perdit dans cette triste retraite quinze cens hommes , la plûpart Espagnols. C'est ainsi qu'après cinq mois de siège , Leyde eut la satisfaction de voir échouer les projets de ses plus cruels ennemis , & eux-mêmes accablés des malheurs qu'ils lui préparoient. Néanmoins la mémoire de cet heureux évènement fut longtemps empoisonnée par le triste souvenir de plus de six mille citoyens qui , durant le blocus , périrent de faim & de misere.

LEYPSTICK. (*prises de*) 1. Sur la fin de l'année 1745 , le prince d'Anhalt-Dessau , général du roi de Prusse , se présenta devant Leypsick , dans la haute Saxe , pour terminer la campagne par la conquête de cette grande & opulente cité. A peine se fut-il montré , que la ville ouvrit ses portes , afin d'épargner ses richesses par cette prompte soumission.

2. Le prince Ferdinand de Brunswick , à la tête de soixante mille Prussiens , étant entré dans la Saxe , en 1756 , s'approcha de Leypsick , dans le dessein de s'en rendre maître. La place n'étoit pas en état de résister à ce torrent d'ennemis. Elle se rendit sans résistance. Le roi de Prusse accompagna cette invasion d'un Manifeste , dans lequel il déclara qu'il

étoit forcé à cette entreprise par les projets ambitieux de la reine de Hongrie, projets qu'il devoit sagement prévenir, en attaquant cette Souveraine dans ses Etats de Bohême, mais qu'il regardoit ceux de Saxe comme un dépôt sacré qu'il remettroit au roi de Pologne, aussitôt qu'il le pourroit faire, sans s'exposer.

En 1759, on somma les Prussiens de restituer Leyplick. Cette proposition les mit en furie; & , durant plusieurs mois, ils ne répondirent que par des menaces de brûler cette ville. Mais ils se calmerent bientôt; & leur disposition changea avec la situation de leur monarchie. Le 6 d'Août, ils évacuèrent la place au premier ordre que leur en donna le prince de Deux-Ponts, qui n'avoit avec lui qu'un simple détachement. Il leur accorda les honneurs de la guerre.

LÉZART. (*combat du Cap-*) En 1707, le célèbre Duguay-Trouin, ayant reçu de Louis XIV le commandement des vaisseaux le *Lys*, l'*Achille*, le *Jason*, la *Gloire*, l'*Amazone* & l'*Astrée*, sortit de Brest avec le comte de Forbin, chef d'escadre, qui avoit aussi sous ses ordres six vaisseaux de guerre; & tous deux allèrent se poster à l'ouverture de la Manche, vers la hauteur du Cap-Lézart, pour y attendre une flotte considérable que l'Angleterre devoit envoyer en Portugal & en Catalogne. Écoutons Duguay-Trouin lui-même faire le récit de sa victoire.

» Après avoir resté trois jours sans rien
 » rencontrer, il me parut que M. de Forbin
 » faisoit route du côté de Dunkerque, lieu
 » de son désarmement. Il étoit déjà éloigné

» de
 » ren
 » sa
 » déc
 » per
 » être
 » çoi
 » de l
 » ble
 » me
 » qu'i
 » mis
 » char
 » cad
 » M.
 » n'ét
 » non
 » gran
 » trav
 » nier
 » ter
 » subo
 » jalou
 » mon
 » nous
 » cette
 » blée.
 » glois
 » ligne
 » tre-v
 » man
 » vonst
 » la têt
 » seize
 » Ruby

» de moi d'environ quatre lieues, lorsque je
 » remarquai qu'il changeoit sa manœuvre &
 » sa route. Je jugeai qu'il avoit fait quelque
 » découverte ; & , courant de ce côté, j'ap-
 » perçus effectivement une flotte qui me parut
 » être de deux cens voiles. Le jour commen-
 » çoit à paroître. Je crus devoir m'approcher
 » de M. de Forbin , pour concerter ensem-
 » ble la maniere d'attaquer cette flotte ; & je
 » me pressois de le joindre. Mais, ayant vu
 » qu'il avoit arboré le pavillon de chasse, je
 » mis aussi-tôt toutes mes voiles au vent, &
 » chassai sur la flotte. La légéreté de mon es-
 » cadre carénée de frais, me fit devancer
 » M. de Forbin d'environ une lieue ; & je
 » n'étois plus qu'à une bonne portée de ca-
 » non de cette flotte, quand il s'avisâ, au
 » grand étonnement de tous, de venir en
 » travers, & de prendre un ris dans ses hu-
 » niers, par un tems où nous aurions pu por-
 » ter perroquets sur perroquets. L'esprit de
 » subordination, dont j'ai toujours été plus
 » jaloux que qui que ce soit, me fit, contre
 » mon gré, imiter cette manœuvre qui seule-
 » nous fit manquer l'entiere destruction de
 » cette importante flotte. Elle étoit rassem-
 » blée sous le vent de cinq gros vaisseaux An-
 » glois, qui nous attendoient rangés sur une
 » ligne. Le vaisseau le *Cumberland*, de qua-
 » tre-vingt-deux canons, qui étoit le com-
 » mandant, s'étoit placé au milieu ; le *Dé-*
 » *vonshire*, de quatre-vingt-douze canons, à
 » la tête ; & le *Royal-Oak*, de soixante &
 » seize canons, à la queue. Le *Chester* & le
 » *Ruby*, de cinquante-quatre à cinquante-six

» canons chacun, étoient matelots de l'avant
» & de l'arrière du *Cumberland*.

» Impatient de voir que M. de Forbin ne
» se pressoit pas d'arriver, & réfléchissant
» que la journée s'avançoit beaucoup, puis-
» qu'il étoit près de midi, & que nous étions
» à la fin d'Octobre, (le 21,) je fis signal
» à tous les vaisseaux de mon escadre de ve-
» nir me parler les uns après les autres. J'or-
» donnai à M. le chevalier de Beauharnois
» d'aborder le *Royal-Oak*; à M. le cheva-
» lier de Courserac, d'aborder le *Chester*; à
» M. de la Moinerie-Miniac, d'aborder le
» *Ruby*; &, comme je me réservoïs le com-
» mandant, je donnai ordre à M. de la Jaille
» de me suivre avec la *Gloire*, & de venir
» me jeter une partie de son équipage, aussi-
» tôt qu'il m'y verroit accroché, afin de me
» trouver, par ce renfort, plus en état de
» secourir les vaisseaux de mon escadre, que
» je verrois pressés, ou même ceux de l'es-
» cadre de M. de Forbin, qui pourroient être
» assez hardis pour se mesurer avec le *Dé-
» vonshire*. Mais aussi, comme il y avoit de
» l'équité à songer un peu aux intérêts de mes
» armateurs; &, prévoyant que nous trouve-
» rions assez de difficultés à surmonter les
» vaisseaux de guerre, pour n'être pas en état
» de prendre & d'amariner les vaisseaux de
» transport, je chargeai M. le chevalier de
» Nesmond, qui commandoit la frégate l'*A-
» mazone*, la meilleure de mon escadre, de
» donner au milieu de la flotte, pourvu ce-
» pendant qu'aucun des vaisseaux du Roi ne
» se trouvât dans le cas d'avoir un besoin

» pre
» nés
» cou
» dor
» J'es
» Che
» lan
» qui
» inst
» pié
» ten
» au v
» pré
» han
» seul
» artill
» mou
» rier
» dan
» M.
» d'ar
» cute
» ne p
» mer
» trou
» berl
» qu'i
» mor
» l'en
» mes
» gens
» l'abo
» pén
» fire
» rend

» pressant de son secours. Ces ordres don-
» nés, j'arrivai sur les ennemis ; & , faisant
» coucher tout mon équipage sur le pont, je
» donnai mon attention à bien manœuvrer.
» J'essuyai d'abord, sans tirer, la bordée du
» *Chester*, matelot de l'arrière du *Cumber-*
» *land*, ensuite celle du *Cumberland* même,
» qui fut des plus vives. Je feignis, dans cet
» instant, de vouloir plier. Il donna dans le
» piège ; & , ayant voulu arriver, pour me
» tenir sous son feu, je revins tout-à-coup
» au vent ; & , par ce mouvement, son beau-
» pré se trouva engagé dans mes grands hau-
» bans, avant que de lui avoir riposté d'un
» seul coup de canon ; ensorte que toute mon
» artillerie, chargée à double charge, & ma
» mousqueterie l'enfant de l'avant à l'ar-
» rière, ses ponts & ses gaillards furent,
» dans un instant, jonchés de morts. Aussi tôt
» M. de la Jaille, mon fidèle compagnon
» d'armes, s'avança avec la *Gloire* pour exé-
» cuter ce que je lui avois ordonné ; mais,
» ne pouvant m'approcher que très-difficile-
» ment, par rapport à la position où il me
» trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cum-*
» *berland* même, de long en long. Il est vrai
» qu'il rompit son beaupré sur la poupe de
» mon vaisseau, dans le même moment que
» l'ennemi achevoit de rompre le sien dans
» mes grands haubans. Alors ceux de mes
» gens, que j'avois nommés pour sauter à
» l'abordage du *Cumberland*, s'efforcèrent de
» pénétrer à son bord ; mais très-peu y réus-
» sirent, à cause de son beaupré rompu, qui
» rendoit l'approche de ce vaisseau aussi dif-

» ficile que dangereuse. MM. de la Calandre,
 » de Blois, & Du-Ménage, officiers sur la
 » *Gloire*, furent les premiers qui s'élançerent
 » dedans, à la tête de quelques vaillans hom-
 » mes. Il taillerent & mirent en fuite ce qui
 » restoit d'Anglois sur le pont & sur les gaillards,
 » & se rendirent maîtres du vaisseau. Alors,
 » voyant qu'ils me faisoient signe avec leurs
 » mouchoirs, & que l'on baissoit le pavillon
 » Anglois, je fis cesser le feu, & j'empêchai
 » qu'il ne fautât un plus grand nombre de
 » mes gens à bord. Au même instant, je fis
 » pousser au large, pour me porter dans les
 » lieux où je pourrois être de quelqu'utilité.
 » M. le chevalier de Beauharnois, qui mon-
 » toit l'*Achille*, avoit abordé, de son côté,
 » avec toute l'audace possible, le *Royal-Oak*;
 » &, ses gens s'étant présentés pour sauter à
 » l'abordage, il étoit près de s'en rendre maî-
 » tre, lorsque le feu prit dans son vaisseau à
 » des gargouffes pleines de poudre. Ses ponts
 » & ses gaillards en furent enfoncés; & plus
 » de cent hommes y perdirent la vie. Il fit
 » pousser au large, & fut assez heureux pour
 » éteindre cet embrasement, après bien du
 » travail. Mais, pendant ce tems-là, le *Royal-*
 » *Oak*, dont le beaupré se trouvoit rompu,
 » avoit profité de l'occasion, & s'étoit servi
 » de toutes ses voiles pour se sauver.

» M. le chevalier de Courserac, qui com-
 » mandoit le *Jafon*, aborda aussi le *Chester*;
 » &, ses grappins s'étant rompus, les deux
 » vaisseaux se séparèrent. M. le chevalier de
 » Nesimond, qui le suivoit sur l'*Amazone*,
 » voulut en profiter, & aborder à son tour.

» ce
 » dé
 » ma
 » de
 » ce
 » pa
 » do
 » il
 » tin
 » M
 » le
 » ét
 » vir
 » sur
 » M
 » pi
 » un
 » tio
 » le
 » fav
 » pu
 » fio
 » A
 » sea
 » ave
 » pre
 » Oa
 » éta
 » d'e
 » effu
 » être
 » gla
 » Je
 » dan
 » par

» ce vaisseau Anglois ; mais , n'ayant pas mo-
» déré sa course assez à tems , il le dépassa
» malgré lui. Alors M. de Courserac revint
» dessus , & l'enleva à ce dernier abordage ;
» ce qui fit prendre à M. de Nesmond le
» parti d'exécuter l'ordre que je lui avois
» donné de fondre au milieu de la flotte ; &
» il enleva un assez grand nombre de ces bâ-
» timens de transport. M. de la Moinerie-
» Miniac avoit , suivant sa destination , abordé
» le *Ruby* ; & , dans le tems même qu'il y
» étoit accroché , M. le comte de Forbin
» vint à toutes voiles donner de son beau-pré
» sur la poupe de cet Anglois qui se rendoit.
» M. de Forbin prétendit que c'étoit à lui
» qu'il s'étoit rendu , quoiqu'il n'eût pas jetté
» un seul homme à son bord. Cette préten-
» tion lui fit d'autant moins d'honneur , que
» le témoignage des Anglois ne lui étoit pas
» favorable , & que ce brave général auroit
» pu trouver , s'il l'avoit voulu , des occa-
» sions plus glorieuses d'exercer son courage.
» Aussi-tôt que j'eus fait pousser mon vais-
» seau au large du *Cumberland* , j'examinai
» avec attention la face du combat ; & ma
» première pensée fut de courir sur le *Royal-*
» *Oak* , que je voyois fuir en très-mauvais
» état , & que j'aurois certainement enlevé
» d'emblée , sans beaucoup de danger & sans
» effusion de sang. Cette action m'auroit peut-
» être fait plus d'honneur que le combat san-
» glant que je rendis contre le *Dévonshire*.
» Je crois pouvoir avancer hardiment que ,
» dans cette occasion , l'intérêt de ma gloire
» particulière céda à un motif plus généreux.

» Je vis que M. le chevalier de Tourouvre ;
 » qui commandoit le *Blak-Owal*, vaisseau
 » de cinquante-quatre canons de l'escadre de
 » M. de Forbin, osoit attaquer ce *Dévon-*
 » *hire* qui en portoit quatre-vingt-douze ,
 » & que, suivi du *Salisbury*, monté par
 » M. Bart, il s'avançoit pour l'aborder avec
 » une intrépidité héroïque. Je remarquai
 » même qu'il avoit déjà brisé son beaupré
 » sur la poupe de ce gros vaisseau, dont le
 » feu, infiniment supérieur, & l'artillerie for-
 » midable hâchoient en pièces ces deux pau-
 » vres vaisseaux. Touché de cet exemple de
 » valeur, je volai au secours de ce brave
 » chevalier, & je pris la résolution d'abor-
 » der de long en long le *Devonshire*. J'avois
 » déjà prolongé ma civadiere ; & j'étois sur
 » le point de l'accrocher, quand je vis sortir
 » de sa poupe une fumée si épaisse, que la
 » crainte de brûler avec lui me fit le battre
 » à portée du pistolet, jusqu'à ce que j'eusse
 » vu ce commencement d'incendie éteint. Il
 » me seroit difficile de tracer une peinture
 » sensible du feu terrible de canon & de mouf-
 » queterie que j'en essayai, pendant trois
 » quarts d'heure, attendant toujours que la
 » fumée de sa poupe fût un peu rallentie,
 » pour l'aborder. Il me mit, dans cette at-
 » tente, plus de trois cens hommes hors de
 » combat. Enfin, désespéré de voir périr
 » tous mes gens l'un après l'autre, je me ré-
 » solus, à tout évènement, de l'accrocher,
 » & fis pousser mon gouvernail à bord. Déjà
 » nos vergues commençoient à se croiser,
 » lorsque M. de Brugnon, l'un de mes lieute-

» na
 » ma
 » ren
 » dan
 » niq
 » Pa.
 » fis
 » ver
 » toir
 » alle
 » des
 » emb
 » peir
 » du
 » l'ar
 » tant
 » moi
 » pag
 » eaur
 » qui
 » de r
 » verg
 » du r
 » abor
 » m'af
 » hom
 » outre
 » ciers
 » peina
 » quell
 » servis
 » Tel
 Un des
 distingu
 mune.

» nans, qui commandoit la mousqueterie & la
» manœuvre, vint précipitamment me faire
» remarquer que le feu, qui s'étoit fomenté
» dans la poupe du *Devonshire*, se commu-
» niquoit à ses haubans & à ses voiles de
» l'arrière. Frappé d'un danger si pressant, je
» fis à l'instant changer la barre de mon gou-
» vernail, & appareiller tout ce qui me res-
» toit de voiles, détachant des officiers pour
» aller sur le bout des vergues, couper avec
» des haches mes manœuvres qui étoient
» embarrassées avec celles de l'ennemi. A
» peine m'en étois-je éloigné de la portée
» du pistolet, que le feu se communiqua de
» l'arrière à l'avant de ce gros vaisseau avec
» tant de violence, qu'il fut consumé en
» moins d'un quart d'heure. Tout son équi-
» page périt au milieu des flammes & des
» eaux, à l'exception de trois de ses matelots
» qui se trouverent, après l'affaire, à bord
» de mon vaisseau où ils étoient passés de
» vergues en vergues, lorsqu'ils s'apperçurent
» du motif qui me faisoit abandonner mon
» abordage avec tant de précipitation. Ils
» m'assurèrent qu'il y avoit plus de mille
» hommes dans ce vaisseau, lequel portoit,
» outre son équipage, plus de trois cens offi-
» ciers ou soldats passagers. Je n'eus pas de
» peine à le croire, vu la vivacité avec la-
» quelle son canon & sa mousqueterie étoient
» servis. »

Tel fut le fameux combat du Cap-Lézart.
Un des contre-mâîtres de Duguay-Trouin s'y
distingua par un acte d'intrépidité peu com-
mune. Il sauta le premier à bord du *Cumber-*

land, par-dessus son beaupré rompu, & pénétra jusqu'au pavillon de poupe, pour le baïsser. Il en coupoit la drisse, quand tout-à-coup il voit quatre soldats Anglois, qui s'étoient tenus ventre à terre, s'avancer sur lui le sabre haut. Dans ce péril imprévu, il conserva assez de jugement pour jeter à la mer le pavillon Anglois, & pour s'y lancer ensuite lui-même. Il ramassa le pavillon; gagna à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque: il en coupa le cablot; &, se servant d'une voile qu'il trouva dedans, il arriva, vent arriere & d'un air triomphant, à bord de l'*Achille*. Ce brave homme, qui s'appelloit *Honorat-Toscan*, fut fait maître d'équipage, & récompensé d'une médaille d'or. Les vainqueurs prirent soixante Lâtimens de transport, sans compter trois vaisseaux de guerre. Le continuateur de *Rapin Thoyras*, dans son Histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'Archiduc, que la bataille d'Almanza.

LIÈGE. (*siège de*) Les Liégeois s'étoient soulevés contre le duc de Bourgogne par les menées de Louis XI. Le Duc, outré de colère, fit arrêter dans Péronne le monarque François; l'obligea d'arborer la croix rouge de S. André, enseigne de la maison de Bourgogne, & de suivre son armée devant la ville rebelle. Liège, instruite de la tempête qui menaçoit ses remparts, se disposa à une vigoureuse résistance; &, quoiqu'elle n'eût que six cens hommes de garnison, le beau feu dont elle les voyoit embrasés lui faisoit espé-

rer de
implac
renver

Le
vant-ga
vint se
siégés,
vôt de
ches d
Bourgu
l'allarm
presque
se retra
après,
combat
seul hor
les Lié
de cet
pagné d
troupes
que, da
& de-l
plusieur
sieurs j
ce tems
la ville
périr ou
veur de
étoit de
gogne.
où ces
de guid
un roche
du fauxh
avoir ég

rer de soutenir avec succès les efforts d'un implacable ennemi qui avoit fait vœu de la renverser de fond en comble.

Le maréchal de Bourgogne, suivi de l'avant-garde, ouvrit la tranchée, en 1468, & vint se loger dans un des fauxbourgs. Les assiégés, sous la conduite de Jean Wild, prévôt de la ville, firent une sortie par les brèches de leurs murailles; fondirent sur les Bourguignons; en tuèrent huit cens; jetterent l'allarme parmi le reste, & mirent en fuite presque toute l'infanterie. Wild, victorieux, se retira en bon ordre, & mourut, deux jours après, des blessures qu'il avoit reçues dans le combat. La mort de ce brave capitaine, le seul homme en état de commander, fut pour les Liégeois une perte irréparable. Au bruit de cet échec, le duc de Bourgogne, accompagné de Louis XI, se hâta de joindre ses troupes vaincues. Il se logea, avec le monarque, dans quelques maisons des fauxbourgs; & de-là, il ordonna plusieurs attaques & plusieurs assauts qui furent tous inutiles. Plusieurs jours se passerent de la sorte. Durant ce tems, les six cens hommes renfermés dans la ville, soldats intrépides & déterminés à périr ou à vaincre, firent une sortie à la faveur des ténèbres & du silence. Leur projet étoit de se saisir du Roi & du duc de Bourgogne. Les propriétaires des deux maisons où ces Princes étoient logés, leur servoient de guides. Un chemin creux, pratiqué dans un rocher, qui conduisoit jusqu'à cet endroit du fauxbourg, couvroit leur marche. Après avoir égorgé quelques sentinelles qu'ils ren-

contrerent sur leur route, ils arriverent au logis des deux Souverains , où tout étoit plongé dans la sécurité la plus profonde. Heureusement pour Louis & pour Charles , les Liégeois s'arrêterent à un pavillon où logeoit le comte du Perche, fils du duc d'Alençon. Ils manquerent le moment décisif. Le bruit qu'ils firent répandit l'allarme. Trois cens hommes d'armes saisissent leurs piques & leurs épées , & se présentent à l'ennemi qui perd du tems à vouloir les forcer. Les deux Princes s'éveillent & se mettent en défense. Le tumulte devient horrible. Le bruit des armes, l'incertitude d'où provient le péril, & contre quel ennemi il faut combattre, les cris de » Vive le Roi ! vive le duc de Bourgogne ! » Tuez ! tuez ! » mille fois répétés dans une épaisse obscurité, tout augmente la confusion de cette affreuse mêlée. Les Liégeois , certains désormais de leur entiere défaite, combattent comme des lions. Ils se font tous massacrer, en vendant chèrement leurs vies. Le Roi & le duc de Bourgogne, l'épée à la main, à la tête de leurs gardes, se rencontrent au milieu de la rue, & se rassurent par leur présence, contre leurs soupçons réciproques. Ils se séparèrent, après s'être mutuellement félicités de leur bonheur & de leur intrépidité dans une action si périlleuse. L'infructueuse tentative des habitans de Liège ne servit qu'à aigrir de plus en plus le courroux du prince Bourguignon. Sur le champ, il donna ses ordres pour un assaut général ; & , le dimanche 30 d'Octobre, dès le point du jour, un coup de bombe & deux serpentes

tines
rante
tromp
perfor
cès. l
suite.
femme
foible
dans la
plorab
entren
criant
Le per
soustrai
ses gue
suint le
croix d
queurs
livrée a
peu de
sein un
vient le
avare &
fices pu
yeux. Le
du Sand
gées, a
facrilège
royens c
soient v
les impr
douleur
mes, de
poir ; le
ble, bie
S. & I

tines donnerent le signal. A l'instant, quarante mille hommes s'avancent au son des trompettes jusqu'aux pieds des remparts, où personne ne se présente pour en défendre l'accès. Presque tous les citoyens avoient pris la fuite. Il ne restoit plus dans la ville que des femmes, des vieillards, des enfans; triste, foible, malheureuse multitude qui attendoit dans la consternation & le silence le sort déplorable qui la menaçoit. Les Bourguignons entrent dans la place sans résistance, en criant: « Ville gagnée! vive Bourgogne! » Le peuple se réfugie dans les églises pour se soustraire à la fureur du soldat. Le Duc suit ses guerriers d'un air triomphant. Louis XI suit le Duc, à quelque distance, portant la croix de S. André, & répétant avec les vainqueurs: « Vive Bourgogne! » La ville est livrée au pillage; & cette cité superbe, qui, peu de mois auparavant, voyoit dans son sein un peuple florissant & nombreux, devient le théâtre de mille horreurs. Le soldat avare & cruel n'épargne rien. Maisons, édifices publics, temples, rien n'est sacré à ses yeux. Les prêtres sont immolés jusqu'aux pieds du Sanctuaire. Les vierges sacrées sont égorgées, après avoir servi de jouet à la licence sacrilège du vainqueur. On arrache les citoyens des églises où ces infortunés embrassoient vainement les autels. Les juremens, les imprécations, les accens plaintifs de la douleur aux abois, les gémissemens des femmes, des enfans; les cris funèbres du désespoir; le meurtre, le viol, plaisir abominable, bien digne de ces hommes de sang, la

honte & l'effroi de toute espece, varioient, de rue en rue, le spectacle affreux de la nature outragée. La plupart des habitans qui avoient pris la fuite périrent dans les bois, de faim & de froid, ou furent massacrés par des gens de leur parti, qui voulurent à ce prix acheter leur réconciliation avec le duc de Bourgogne. Ce prince n'avoit pas encore assouvi sa vengeance; &, comme s'il n'eût été Souverain que pour détruire, il fit précipiter dans la Meuse tous les prisonniers qui se trouverent dans l'impuissance de payer leur rançon. La ville, changée en un désert, n'offrant plus d'êtres sensibles sur lesquels cet impitoyable vainqueur pût exercer son inhumanité barbare, il tourna toute l'atrocité de son aveugle ressentiment contre les objets inanimés. Quatre mille hommes du pays de Limbourg, infâmes ministres de ses fureurs, furent commandés pour embraser les édifices, & démolir ceux que la flamme ne pouvoit dévorer. Ces scélérats ne furent que trop fidèles à ces ordres; & bientôt Liége n'offrit plus aux regards attendris qu'un triste monceau de ruines.

LIÈRE. (*prise de*) Jamais on ne vit mieux qu'en 1756, combien l'impétuosité Françoisse est capable d'inspirer de la terreur, lorsqu'elle est animée par la présence du monarque, & dirigée par d'habiles généraux. Il suffisoit qu'ils se montrassent. L'ennemi prenoit la fuite. Les villes ouvroient leurs portes. Tout s'empressoit de subir le joug, pour éviter de tomber sous les coups d'un ennemi généreux, qui traitoit les vaincus en amis &

en
sion
étoit
qu'u
tout
Lier
Mar
peine
rie; l
vole
qui s
Cond
senter
comm
Sainte
jours,
bant.
LIG
multitu
comme
de tou
noit la
& crue
fonçoit
fût cach
pendan
milieu
ver la
des trou
Teuton
Souvera
ennemi
bords d
Lignitz.
cent mi

en freres, quand, par une prompte soumission, on prévenoit son courroux. Louvain étoit emporté. Malines n'avoit présenté qu'une foible résistance. Pour être maître de tout le pays, il ne restoit plus à prendre que Lierre, Arschoot, Hérentals & le fort Sainte-Marguerite. On court d'abord à Lierre. A peine fait-on quelque décharge de mousqueterie; la ville se rend; la garnison se disperse. On vole vers Arschoot; on surprend les troupes qui s'y étoient renfermées; on les dissipe. Conduits par la victoire, les François se présentent devant Hérentals. Ils y sont reçus comme dans une ville amie. Enfin le fort Sainte-Marguerite acheve, en moins de huit jours, la conquête de presque tout le Brabant.

LIGNITZ. (*bataille de*) En 1241, une multitude immense de Tartares se répandit, comme un torrent, dans la Pologne, portant de tous côtés le ravage & la mort. Tout prenoit la fuite devant ces brigands insatiables & cruels. On abandonnoit les villes; on s'enfonçoit dans des cavernes profondes; on se fût caché dans les entrailles de la terre. Cependant Henri le Pieux, duc de Breslaw, au milieu de la terreur publique, songeoit à sauver la patrie menacée. Ce Prince assembla des troupes; &, secondé par les chevaliers Teutoniques, par les Polonois, par plusieurs Souverains, il osa marcher au-devant d'un ennemi formidable. Il le rencontra sur les bords de la riviere de Neifs, à un mille de Lignitz. Les Tartares, au nombre de plus de cent mille hommes, étoient partagés en cinq

colonnes. Henri, qui ne comptoit pas trente mille combattans sous ses drapeaux, observa la même disposition, & fit donner le signal. A l'instant, un corps de troupes, composé de croisés & de mineurs, s'élançe sur la première ligne des Barbares; l'enfonçe du premier choc; la disperse, & la poursuit dans la campagne. Cette victoire, trop prompte & trop facile, trahit les guerriers Chrétiens. Eloignés du centre de l'armée, ils ne sont point soutenus. Les fuyards, honteux de céder à une poignée d'ennemis, reviennent à la charge; tombent sur leurs vainqueurs; les enveloppent, & les massacrent presque tous avec le duc de Moravie, leur chef. D'un autre côté, les Polonois, qui s'étoient jettés sur un gros de Barbares, en faisoient un horrible carnage. Déjà ils l'avoient mis en déroute, & ils s'efforçoient pour l'empêcher de se rallier. Tout-à-coup on entend au milieu des vainqueurs une voix effrayante, qui crie plusieurs fois: » Fuyez! fuyez! » La crainte s'empare des esprits. On s'arrête; on suspend ses coups; on n'ose plus combattre; on cède; on recule; on fuit enfin devant un ennemi près d'être accablé. Le trouble & la confusion se mettent parmi les Teutoniques. Henri s'en aperçoit. Son unique ressource est dans son courage. Il rassure les Chevaliers; se met à leur tête, & se précipite avec eux sur les Barbares qu'il fait reculer de nouveau. Déjà l'armée Chrétienne pouffoit des cris de victoire; mais les ennemis reviennent encore au combat. Le grand nombre des vivans supplée à celui des morts. Une grêle de traits dérobe

la cla
fonda
pouffi
mole
terrib
dats d
phant
les cro
ficièr
ploie u
cée la
une té
les yeu
longue
violem
épaisse
bares a
est si fé
fait tom
Quoi q
ridicule
mais la
victoire
toit en
foule d'
veloppa
les autr
veut pu
Tartare
au-desso
La chut
déroute.
tués, av
se noien
répand

la clarté du jour. Les bataillons mêlés & confondus sont aveuglés par des tourbillons de poussiere. On se frappe au hazard. On s'immole sans se reconnoître. L'action devient terrible. Les Barbares cèdent encore, & les soldats de Henri réiterent leurs clameurs triomphantes. Dans ce moment, si l'on en croit les crédules historiens de la Pologne, un officier Tartare, magicien de profession, déploie un grand étendard sur lequel étoit tracée la lettre X. Le haut de la pique portoit une tête d'homme, noire & hideuse, ayant les yeux enfoncés & ardents, ayant une barbe longue & affreuse. De ce funeste drapeau, violemment secoué, il sort une fumée si épaisse, qu'en un instant elle dérobe les Barbares aux yeux des Polonois; & cette vapeur est si fétide, qu'elle étourdit ceux-ci, & les fait tomber à terre, privés de connoissance. Quoi qu'en disent les auteurs de cette fable ridicule, ce ne fut point ce vain épouvantail, mais la mort de Henri, qui fit perdre une victoire presque certaine. Ce Prince combattoit en héros au plus fort de la mêlée. Une foule d'ennemis le reconnut; l'attaqua; l'enveloppa. L'un des Barbares, plus hardi que les autres, s'approche de plus près. Henri veut punir le téméraire. Il lève son sabre. Le Tartare saisit cet instant; le perce de sa lance au-dessous du bras, & le terrasse à ses pieds. La chute du chef fut comme le signal de la déroute. Tout prend la fuite. Les uns sont tués, avant de trouver des asyles. Les autres se noient dans les rivières. Le peu qui échappe répand dans toutes les provinces la conster-

nation & le désespoir. Cette action fut aussi funeste à la Pologne, que la bataille de Cannes l'avoit été aux Romains. Les Barbares, pour connoître le nombre des vaincus, leur couperent à chacun une oreille, & en remplirent, dit-on, neuf grands sacs.

Affaire de Lignitz. L'inaction du comte de Daun durant le siège de Dresde, en 1760, n'est pas la seule faute que la postérité reprochera au Feld-Maréchal. Il étoit convenu avec M. de Laudhon d'attaquer, le 15 d'Août, le roi de Prusse, à cinq heures du matin. Le projet fut éventé par ce monarque, lequel, ayant quitté son camp secrètement, à l'insçu du Maréchal, se porta, avec quarante-cinq mille hommes, à la rencontre de M. de Laudhon, sur le chemin qu'il devoit nécessairement tenir. Le comte de Daun s'aperçut, à la pointe du jour, que sa proie lui étoit échappée. Avec un peu de diligence, il atteignoit les derrières de l'armée Prussienne, & la mettoit entre deux feux. Malheureusement il crut ne devoir rien précipiter; &, pendant qu'il consuroit à ne rien faire un tems précieux, les Prussiens & les Autrichiens étoient violemment aux prises, même avant le jour, aux environs de Lignitz. « A peine le jour » avoit-il percé, dit M. de Laudhon, écrivant » au Maréchal; à peine m'étois-je remis en » mouvement pour occuper les hauteurs, » que je vis qu'elles étoient couvertes de » beaucoup d'infanterie, avec de l'artillerie. » Je ne pouvois me retirer; & je fus ainsi » obligé de m'engager. Je me mis à la tête » du corps de réserve, qui combattit avec

» tant
 » nem
 » les l
 » cano
 » table
 » tout
 » de H
 » gage
 » para
 » j'éto
 » mie.
 songer
 être le
 gnit à l
 voir ét
 finir ce
 core da
 humain.

LIHÉ
 révoltés
 Charlen
 les bord
 lieu nor
 fameux
 taines d
 l'idole.
 cher aux
 animés
 des effor
 veloppé
 que tous
 constern
 vainqueu
 les ferm
 & d'obé

» tant de bravoure & de fermeté , que l'en-
 » nemi se trouva forcé d'abandonner toutes
 » les hauteurs , avec soixante-douze piéces de
 » canon. Un brouillard me cachoit les véri-
 » tables forces de l'ennemi. Tout d'un coup
 » toute son armée , rangée derriere le bois
 » de Humeln , s'avança ; & le combat s'en-
 » gagea avec beaucoup plus de violence qu'au-
 » paravant. . . Vers les six heures , je vis que
 » j'étois aux prises avec toute l'armée enne-
 » mie. » M. de Laudhon fut contraint de
 songer à la retraite. Cette manœuvre est peut-
 être le plus beau trait de sa vie. On le plain-
 gnit à la ville , on le plaint à l'armée d'a-
 voir été sacrifié ; & la guerre , qui devoit
 finir ce jour-là , ne fit que s'enflammer en-
 core davantage , pour le malheur du genre
 humain.

LIHÉSI. (*bataille de*) Les Saxons s'étant
 révoltés , pour la quatrième fois , en 778 ,
 Charlemagne vint dompter ces rebelles sur
 les bords de l'Eder , dans la Hesse , en un
 lieu nommé *Lihési*. Ils avoient à leur tête le
 fameux Vitikind , l'un des plus habiles capi-
 taines de son siècle , & dont la liberté étoit
 l'idole. Le combat dura long-tems , & coûta
 cher aux deux partis. Mais enfin les François ,
 animés par l'exemple de leur prince , firent
 des efforts si généreux , que les ennemis , en-
 veloppés de toutes parts , demeurèrent pres-
 que tous sur le champ de bataille. La nation
 consternée s'humilia de nouveau devant son
 vainqueur , & calma son juste courroux par
 les sermens les plus solennels de fidélité ,
 & d'obéissance.

LILLE. (*sièges de*) 1. La guerre s'étant allumée, en 1296, entre le comte de Flandres & Philippe IV, roi de France, le monarque se mit à la tête de ses troupes, & après plusieurs victoires éclatantes, vint former le siège de Lille. Cette ville, dès-lors fort importante, étoit défendue par une garnison nombreuse & par des citoyens guerriers, qui, sous la conduite de Robert, fils du vassal rebelle, se croyoient invincibles. Aussi se défendirent-ils avec une opiniâtreté qui fit d'abord douter du succès des armes Françaises. Mais, après quelques mois de résistance, fatigués des terribles assauts qu'ils avoient essuyés, tristes témoins des horribles brèches que les machines de guerre avoient faites à leurs murailles, peu contents d'ailleurs du fils de leur Comte, qui n'avoit osé tenter aucune sortie, ils songerent sérieusement à sauver leurs biens du pillage, en ouvrant les portes au Roi. Robert prit la fuite avec ses créatures; & Philippe fit dans la ville son entrée triomphante.

2. Louis le Grand, après avoir conquis Tournay, Douay, & plusieurs autres places de cette importance, vint porter la terreur de ses armes victorieuses devant les remparts de Lille. C'étoit dès-lors la plus florissante ville de ces pays, & la seule bien fortifiée. Sa situation entre Gand, Anvers & Bruxelles la rendoit encore moins redoutable que les ouvrages qui fermoient son enceinte. Quatorze bastions royaux, un double fossé, une garnison de six mille hommes, & plus de cinquante mille habitans en état de combattre

avec co
de cet a
le mona
chée le m
riva à ce
sur le ha
min-cou
place. L
ne leur
capituler
d'avoir
fante. C
tance, a
tellenie
Il en ca
& pour
çoise, i
garnison
tenant a
soufflet
ses solda
lui-mêm
manda
cette inf
cœur de
récomp
3. La
armé pr
étoit de
sanglant
drapeau
ces gén
prirent l
de témé
foible, C

avec courage, sembloient la mettre à l'abri de cet ascendant qui accompagnoit par-tout le monarque François. Louis ouvrit la tranchée le 19 d'Août 1667; & , dès le 22, on arriva à cent pieds du glacis. Le 24, on se logea sur le haut de la contrescarpe & dans le chemin-couvert, d'où l'on voyoit le fossé de la place. Le 26, les assiégés firent une sortie qui ne leur réussit pas; ce qui les fit résoudre à capituler le 27. Le Roi y entra le 28, fier d'avoir conquis en neuf jours une cité florissante. Ce prince, qui en connoissoit l'importance, a bien sçu la garder avec toute sa châtellenie, & se l'assurer par la paix d'Utrecht. Il en captiva les citoyens par ses bienfaits; & , pour les accoutumer à la domination Française, il recommanda sur toutes choses à la garnison de les traiter avec douceur. Un lieutenant aux Gardes, ayant reçu sans sujet un soufflet d'un bourgeois emporté, empêcha ses soldats de le mettre en pièces, & le mena lui-même au Bourg-mestre, à qui il demanda moins la justice, que le pardon de cette injure. Cette action généreuse gagna le cœur des Lillois; & le Roi, qui l'apprit, la récompensa dignement.

3. La fameuse succession d'Espagne avoit armé presque toute l'Europe; & la Flandre étoit depuis long-tems le théâtre d'une guerre sanglante. Bientôt Lille vit à ses portes les drapeaux ennemis. Eugène & Marlborough, ces généraux couverts de lauriers, entreprirent le siège, en 1708. Toute la terre traita de témérité ce projet hardi. Leur armée étoit foible, Cent mille François, sous les ordres

des ducs de Bourgogne & de Vendôme, pouvoient les accabler. Mais la méfintelligence, qui régnoit parmi les généraux de Louis XIV, rendit cette témérité heureuse. Lille, fortifié par Vauban, étoit défendue par le maréchal de Boufflers qui, avec une garnison de huit mille hommes, s'étoit renfermé dans cette capitale de son gouvernement. Les Alliés ouvrirent la tranchée, la nuit du 22 au 23 d'Août, & foudroyerent les remparts avec quatre-vingt mortiers & cent vingt piéces de canon. L'armée Françoisé essaya de forcer les retranchemens ennemis. On n'osa les attaquer, malgré l'avis du duc de Vendôme qui vouloit se précipiter sur les quartiers du prince Eugène, avant qu'il eût perfectionné ses lignes. On se retira, & l'on abandonna la place à ses propres forces. Boufflers n'en opposa que plus de résistance aux assiégeans qui, durant quatre mois, n'emportèrent aucune piéce que par un combat dans les formes. Les habitans s'accoutumerent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siège, qu'on donnoit dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix, & qu'une bombe, qui tomba près de la salle de la comédie, n'interrompit point le spectacle. Le maréchal de Boufflers avoit mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande & superbe ville vivoient dans la sécurité la plus profonde. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis qui le laisserent maître des articles de la capitulation, les cœurs des citoyens qui le comblèrent d'éloges, & les récompenses du roi. Quelques-uns de ces

politiques
noître le f
dans leurs
n'avoit ren
lier de la c
avoit prom
madame de
dres étoit
illustre, po
narque, fir
n'auroit po
n'avoit enc
Au reste,
France qui
attachés au
faute sur le
& ce conse
de Vendôm
gogne pouf
dôme : «
» jamais à
» sont nos
» répondit
» borough
LILLO.
de Berg-op
Lowendhal
du fort Lill
bas, à deux
juger de la
d'avoir une
les siècles p
de l'Espagn
contribué à
part est flar

politiques imbécilles , qui prétendent connoître le secret des cours , publioient alors , dans leurs conseils privés , que le Maréchal n'avoit rendu Lille que sur un ordre particulier de la cour. « Louis XIV , disoient-ils , avoit promis de faire couronner la célèbre madame de Maintenon , si la capitale de Flandres étoit sauvée. Les ennemis de cette dame illustre , pour faire échouer le dessein du monarque , firent livrer la ville à l'ennemi. » On n'auroit point parlé de ce conte puérile , s'il n'avoit encore un grand nombre de partisans. Au reste , la conquête de Lille consterna la France qui auroit pu l'empêcher. Les officiers attachés au duc de Vendôme en jetterent la faute sur le Conseil du duc de Bourgogne ; & ce conseil l'attribuoit toute entiere au duc de Vendôme. Un courtisan du duc de Bourgogne poussa l'animosité jusqu'à dire à Vendôme : « Voilà ce que c'est que de n'aller » jamais à la Messe ; aussi voyez quelles » sont nos disgraces. » . . . Croyez-vous , lui » répondit tranquillement le Duc , que Marlborough y aille plus souvent que moi ? »

LILLO. (*siège du fort*) Après la conquête de Berg-op-Zoom , en 1747 , le maréchal de Lowendhal voulut finir la campagne par celle du fort Lillo , l'un des boulevards des Pays-bas , à deux lieues au-dessous d'Anvers. Pour juger de la grandeur de cet exploit , il est bon d'avoir une idée de cette forteresse qui , dans les siècles précédens , avoit bravé les efforts de l'Espagne. Lillo est bâti sur l'Escaut qui contribué à le rendre imprenable. Son rempart est flanqué de six bastions , entouré d'un

fossé large & profond, & défendu par une contrescarpe. Vis-à-vis, sur l'autre rive du fleuve, s'éleve le fort de Liefkenshoëk. A une demi-lieue au-dessous de Lillo, du côté d'Anvers, on voit un autre fort, appelé *Kruiffchans*, ou Fort de la Croix, flanqué de quatre bastions. Un peu au-dessous de Lillo, toujours le long du fleuve, on trouve deux autres forts appelés *Blangaren* & *Frédéric-Henri*. A quelque distance de ce dernier, du côté de la terre, on apperçoit une redoute; & près de Lillo, on remarque une citadelle que l'on nomme *le vieux Lillo*. Ainsi, pour s'emparer d'une seule place, il falloit former plusieurs sièges, & se diviser en plusieurs corps, pour donner à la fois divers assauts. On attaqua dans le même tems toutes ces forteresses. En vain l'ennemi, à l'abri du canon sous ses remparts, vouloit écarter les François par un feu terrible: les guerriers braverent les foudres & la mort. On planta les échelles sur les brèches: on monta sur les ouvrages; on s'y maintint, malgré la résistance des assiégés: enfin on emporta toutes ces citadelles avancées; & toutes les troupes se réunirent pour l'attaque de Lillo qui soutenoit encore le siège avec courage. On redoubla d'ardeur; & le 12 d'Octobre, le gouverneur du fort, voyant que toutes les dispositions étoient faites pour l'assaut, prit le parti d'arborer le pavillon blanc. On le fit prisonnier de guerre, avec sept cens hommes qui composoient sa garnison.

LILYBÉE. (*siège de*) 1. C'étoit la plus forte place qu'eussent les Carthaginois en Sicile; &

sa perte de
leur restoi
rent rien p
nemis, po
ayant fait
plusieurs t
ferrés de
flamme à
Ils furent
tre fois, a
l'incendie
tous les e
rêter. Ce
blocus. La
d'abbatre
deur & le
hommes p
joindre au
ne hâta pa
maines, c
machines
verte, ou
prit. Enfi
mage à
leur rest
nonceren
tant le fi
nées sans
tous les j
des piège
attaques;
faire de
nouvelle
bientôt n
donna le

sa perte devoit entraîner celle de tout ce qui leur restoit dans l'isle. Les Romains n'oublièrent rien pour s'en rendre maîtres, ni les ennemis, pour la bien défendre. Les Consuls, ayant fait jouer leurs machines, abbatirent plusieurs tours à coups de bélier. Les assiégés, ferrés de fort-près, firent une sortie, la flamme à la main, pour ruiner les ouvrages. Ils furent repoussés avec perte; mais une autre fois, ayant profité d'un vent favorable, l'incendie qu'ils causèrent fut si grand, que tous les efforts des assiégeans ne purent l'arrêter. Cet accident fit changer le siège en blocus. La nouvelle qui en vint à Rome, loin d'abatre les esprits, sembla renouveler l'ardeur & le courage des citoyens. Dix mille hommes passèrent le détroit, & allèrent se joindre aux assiégeans. Cependant ce renfort ne hâta pas le succès du siège. Les flottes Romaines, chargées de porter des vivres & des machines, furent ou défaites, à forte ouverte, ou brûlées par Carthalon qui les surprit. Enfin une tempête causa tant de dommage à la marine des Romains, qu'il ne leur restoit plus que deux vaisseaux. Ils renoncèrent donc à la mer, sans lever pourtant le siège de Lilybée. On fut plusieurs années sans rien faire de mémorable. C'étoient tous les jours de nouvelles ruses de guerre, des pièges, des surprises, des approches, des attaques; mais rien n'étoit décisif. Il fallut faire de nouveaux efforts pour équiper une nouvelle flotte. Le zèle des particuliers eut bientôt mis deux cens galères en mer. On en donna le commandement au consul Lutatius

qui s'empara de tous les postes avantageux qui étoient aux environs de Lilybée. Il prévoyoit qu'il en faudroit incessamment venir à un combat : aussi n'oublia-t-il rien pour en assurer le succès. La flotte ennemie parut bientôt. Le dessein d'Hannon, qui la commandoit, étoit d'approcher d'Eryx, sans être apperçu des Romains, pour y décharger ses vivres, & prendre avec lui le vaillant Amilcar. Mais le Consul pénétra ses vues, & les fit échouer par sa présence subite. Il indiqua le combat pour le lendemain. Malheureusement le vent se trouva favorable aux ennemis. Il hésita s'il devoit donner la bataille. Cependant, faisant réflexion qu'il n'auroit à faire qu'à des vaisseaux chargés & pesans ; au lieu que, s'il attendoit le calme, il lui faudroit combattre contre l'élite de l'armée de terre, & ce qui étoit encore plus formidable, contre le courage intrépide d'Amilcar, il ne délibéra plus ; il fit donner le signal. L'animosité des deux nations rendit le combat cruel & douteux ; mais l'infatigable valeur des Romains l'emporta. Les Carthaginois prirent la fuite. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, & soixante & dix furent pris avec tout l'équipage. Le nombre des prisonniers passa dix mille. Cette défaite désespéra Carthage. Elle demanda la paix, à quelque prix que ce fût. Rome la lui vendit cher. Un des articles du traité étoit l'évacuation de Lilybée & de toute la Sicile. Ainsi finit la première guerre Punique. *An de Rome 511.*

2. L'an de Rome 534, au commencement de la seconde guerre Punique, les Carthagi-

nois vou
se ranger
la nuit. l
instruit c
précautio
voir. Ils
y furent
Romaine
pointe du
Carthagi
laissant a
vaisseaux

LIMBO

prince de
de Limbo
comme e
l'univers.
presqu'iso
Cependant
qu'elle po
d'Allema
de l'armé
mier cou
s'étoit ret
s'y défend
soldats qu
sans espé
mieux se l
que de s'e
vainqueur
grace, &
où il lui p
2. Les
Limbourg
d'Enghien

nois voulurent surprendre Lilybée, & vinrent se ranger près des isles Egates, à la faveur de la nuit. Mais M. Emilius, préteur de Sicile, instruit de leur projet, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour les bien recevoir. Ils approchoient de la ville, lorsqu'ils y furent apperçus au clair de la lune. La flotte Romaine cingla aussi-tôt vers eux. Dès la pointe du jour, on en vint aux mains. Les Carthaginois furent battus, & prirent la fuite, laissant au pouvoir des ennemis sept de leurs vaisseaux avec dix-sept cens prisonniers.

LIMBOURG. (*prises de*) 1. En 1578, le prince de Parme fut chargé de faire le siège de Limbourg, capitale d'un duché nommé comme elle, mais la plus affreuse capitale de l'univers. Elle est située sur une montagne presqu'isolée, dans un pays triste & aride. Cependant elle pouvoit tenir long-tems, parce qu'elle pouvoit aisément recevoir des secours d'Allemagne; mais, intimidée à l'approche de l'armée Espagnole, elle se rendit au premier coup de canon. Le gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, se préparoit à s'y défendre. Il ne fut pas secondé par ses soldats qui, se trouvant en petit nombre & sans espérance d'être secourus, aimerent mieux se livrer à la discrétion de l'ennemi, que de s'exposer à la terrible vengeance d'un vainqueur impitoyable. Le Prince leur fit grace, & permit au gouverneur de se retirer où il lui plairoit.

2. Les François se présentèrent devant Limbourg, en 1675, sous les ordres du duc d'Enghien. Louis XIV commandoit lui-même

l'armée d'observation, & empêchoit le secours. La ville fut obligée de se rendre, le 21 de Juin, après onze heures de tranchée ouverte; & , deux ans après, le Roi, prévoyant qu'il seroit obligé de la rendre par le traité de paix, en fit sauter le château, ruiner les fortifications, & brûler les maisons.

3. Les Espagnols la rétablirent, & en formèrent une place importante. En 1703, le duc de Marlborough, après la prise de Hui, marcha vers Limbourg, & en forma le siège. Le comte de Reinac, qui y commandoit, se défendit vaillamment jusqu'à la veille de l'assaut. Mais, le feu continuel de huit batteries ayant presque réduit la ville en cendres, il se rendit prisonnier de guerre, le 27 de Septembre, avec toute sa garnison.

LIMERIK. (*siège de*) Iréton, gendre de Cromwel, pour achever d'écraser, en Irlande, le parti des Royalistes, entreprit, en 1651, le siège de Limerik. Cette ville avoit pour gouverneur François Fannin, homme d'un grand courage, & qui ne démentit point le sang de ses ancêtres, que l'on fait descendre de Caius Fannius, au sixieme siècle. Ce généreux citoyen, fidèle à ses maîtres, avoit fait bâtir, à ses frais, les murs de la place qu'il défendoit. Durant quatre mois, il signala son courage par la plus héroïque résistance. Enfin, le 19 de Novembre, ne pouvant plus arrêter les progrès de l'ennemi, il aima mieux s'enfvelir sous les ruines des remparts élevés par ses bienfaits, que de les livrer à l'usurpateur. Cette conquête fut la dernière d'Ireton qui mourut, peu de tems après, & qui fut

fut enter
gleterre.

LIMO

Guesclin

Le prince

put reteni

sur-tout i

été livrée

gues de B

» sard, f

» moins

» d'Eglise

» foi.» I

rible. La

fait comb

entra par

char; on

ternoit sur

lards, les

pouffoient

aux pleurs

plutôt ses

ni le sexe

cré; & l

aux flamm

duit dev

nes, & j

qu'Edouar

flétrit, p

qu'il avoi

& de Na

LINCO

de Jean-fa

qu'entiere

fil de Ph

S. & B

fut enterré dans le tombeau des rois d'Angleterre.

LIMOGES. (*prise de*) Le connétable du Guesclin s'étoit emparé de Limoges, en 1370. Le prince de Galles, à cette nouvelle, ne put retenir les transports de sa colère. Il étoit sur-tout indigné de ce que cette ville avoit été livrée à ses mortels ennemis par les intrigues de l'évêque, « son compere, dit Froissard, son ami, son confident. Si en tint » moins de compte, & de tous autres gens » d'Eglise, où il ajoûtoit au-devant grand » foi. » Il jura d'en tirer une vengeance terrible. La place fut assiégée. Les mineurs ayant fait tomber un pan de muraille, ce Prince entra par cette brèche. Il étoit porté sur un char; on se jettoit à ses pieds; on se prosternoit sur son passage; les femmes, les vieillards, les enfans, tous les malheureux citoyens pouffoient des cris lamentables. Il fut sourd aux pleurs; il fut inexorable. Ses soldats, ou plutôt ses bourreaux, ne respectèrent ni l'âge, ni le sexe, ni la condition. Tout fut massacré; & la ville, inondée de sang, fut livrée aux flammes. On arrêta l'évêque qui fut conduit devant le vainqueur, chargé de chaînes, & jeté dans un noir cachot. C'est ainsi qu'Edouard, séduit par une passion aveugle, flétrit, par ce dernier exploit, les lauriers qu'il avoit cueillis dans les plaines de Poitiers & de Navarette.

LINCOLN. (*bataille de*) Après la mort de Jean-sans-Terre, la grande Bretagne presque entière s'étoit soumise au prince Louis, fils de Philippe Auguste. Mais ce Souverain,

mal affermi sur son thône, s'en précipita lui-même par une sévérité déplacée. Il devint pour les Anglois un objet de haine. Les Barons, résolus de l'abandonner, rechercherent le jeune Henri. Une grande & terrible révolution se préparoit. Louis, pour la déterminer en sa faveur, entreprit le siège du château de Lincoln, qui étoit comme l'arsenal & la place d'armes de son compétiteur. Le comte du Perche, chargé de cette expédition, temporisa trop, & donna le tems au comte de Pembrok de venir au secours des assiégés. A son approche, les François s'enfermerent dans la ville, où ils furent assiégés à leur tour, d'un côté, par le général ennemi, de l'autre, par le gouverneur du château. Lincoln manquoit de fortifications. Les Anglois s'emparèrent sans peine d'une de ses portes; &, de-là se répandant dans tous les quartiers, chaque rue devint un champ de bataille. De part & d'autre, on fit des prodiges de valeur. Mais enfin, la confusion s'étant mise parmi les François, ils furent enfoncés, poursuivis, taillés en pièces; & la victoire demeura au parti du jeune Roi. Le comte du Perche ne voulut point survivre à la défaite: d'une partie de ses troupes, & à la captivité de l'autre. Il se fit tuer sur le champ de bataille, en combattant en héros. Le butin fut si considérable, que les Anglois appellerent cette sanglante journée *la Foire de Lincoln*. Dans le même tems, une petite flotte, qui venoit de Calais au secours de Louis, fut entièrement battue. « Ce » qui contribua le plus à notre victoire, dit » un historien Anglois, c'est que nous avions

» sur
 » de
 » ven
 » Fran
 double
 dres. «
 lace ar
 cois. »
 dont l'a
 France
 LIN
 rice n'e
 rendre
 Meurs,
 d'Olden
 obéissio
 Linghen
 avoit un
 Il en pou
 Frédéric
 soutint l
 fut oblig
 des cond
 bre 1597
 de recon
 à sa post
 ses déper
 digne du
 républiqu
 En 160
 nola qui
 jours de
 LINT
 l'électeur
 s'étoit em

» sur nos vaisseaux une très-grande quantité
 » de chaux vive. Nous la jettions en l'air : le
 » vent favorable la pouffoit dans les yeux des
 » François, & les aveugloit. » Après cette
 double perte, Louis se vit bloqué dans Lon-
 dres. « Il faut s'en défaire, crioit une popu-
 lace arrogante & lâche; c'est un prince Fran-
 çois. » Il fut obligé de traiter avec Henri,
 dont l'armée s'approchoit, & de se retirer en
 France.

LINGHEN. (*prise de*) Le prince Mau-
 rice n'eut besoin que de se montrer pour se
 rendre maître d'Alpen, de Rhinberg, de
 Meurs, de Groll, de Brévoort, d'Euschede,
 d'Oldensel, d'Otmarse, & de tout ce qui
 obéissoit encore à l'Espagne au-delà du Rhin.
 Linghen seule, ville bien fortifiée, & qui
 avoit un bon château, l'arrêta quelques jours.
 Il en poussa le siège avec vigueur. Le comte
 Frédéric de Bergh, qui en étoit gouverneur,
 soutint l'attaque avec courage. Cependant il
 fut obligé de se rendre, après avoir obtenu
 des conditions honorables, le 12 de Novem-
 bre 1597. Les Provinces-Unies, pénétrées
 de reconnoissance, donnerent à Maurice &
 à sa postérité la seigneurie de Linghen avec
 ses dépendances; riche domaine, présent
 digne du prince à qui il étoit fait, & de la
 république qui le faisoit.

En 1605, cette place fut attaquée par Spi-
 nola qui y entra, le 18 d'Août, après huit
 jours de siège.

LINTZ. (*siège de*) Le 2 d'Octobre 1741,
 l'électeur de Baviere, aidé par les François,
 s'étoit emparé de la ville de Lintz, capitale

de la haute Autriche, & s'y étoit fait prêter le serment de fidélité. Il n'y resta pas long-tems tranquille. Au mois de Janvier suivant, le grand-duc de Toscane, depuis empereur, vint former le siège de la place, & l'attaqua vivement. Le comte de Ségur, qui y commandoit, la défendit autant qu'il étoit possible; mais, voyant qu'elle étoit déjà presque ruinée par le feu continuel de l'artillerie, & embrasée en plusieurs endroits par les boulets rouges & les bombes, il arbora le drapeau de capitulation. Il sortit de la place, le 23, avec les honneurs de la guerre, mais à condition que le corps de troupes qu'il commandoit ne serviroit point, pendant un an, contre la reine de Hongrie.

LIPARI. (*siège de*) Cette ville, située dans l'isle de même nom, fut assiégée, l'an de Rome 500, durant la première guerre Punique. Pendant l'absence du consul C. Aurélius, un jeune officier, qui commandoit en sa place, forma une attaque imprudente. Les assiégés firent une vigoureuse sortie; lui tuèrent beaucoup de monde; le poussèrent jusqu'à son camp, & brûlerent tous les ouvrages. Le retour d'Aurélius répara ces pertes. La ville fut prise, & la plus grande partie des habitans passée au fil de l'épée. On épargna les descendans de Timasithée qui, pendant son règne dans l'isle, avoit rendu aux ambassadeurs Romains une coupe d'or qu'ils portoient à Delphes, & que des pirates leur avoient enlevée.

LIPSTAD. (*prise de*) Le prince de Soubise, en moins de huit jours, s'étoit rendu

maître
dres. L
syles e
fuge as
tite vill
tion, F
tuosité
tems tra
à la tête
d'Avril
décharg
stad ouv

LISB

de Hen
titre de
roit véri
pitale de
puis long
tion. Ce
dre tout
pella, e
& les Fl
courent
baigne le
bles. Ils
Lisbonne
tandis qu
une armé
cinq mo
bats sang
sans que
fin, vou
range ses
parts de
tions pou

maître de tout l'État de Clèves & de Gueldres. Les troupes Prussiennes, chassées d'asyles en asyles, cherchant vainement un refuge assuré, se retirèrent enfin à Lipstad, petite ville, mais qui, par sa force & sa situation, pouvoit les mettre à l'abri de l'impétuosité Françoisse. Elles n'y furent pas long-tems tranquilles. Le comte de Saint-Germain, à la tête d'un détachement, se présenta, le 16 d'Avril 1757, devant la place; fit quelques décharges; chassa l'ennemi; &, le 17, Lipstad ouvrit ses portes.

LISBONNE. (*siège de*) Alphonse I, fils de Henri de Bourgogne, qui avoit pris le titre de Roi de Portugal, crut qu'il ne le seroit véritablement qu'en s'emparant de la capitale de ce royaume. Cette ville faisoit depuis long-tems l'unique objet de son ambition. Ce prince, trop foible pour entreprendre tout seul cette conquête importante, appella, en 1147, les Allemands, les Anglois & les Flamands. Ces peuples belliqueux accoururent à sa voix, & couvrent la mer, qui baigne le Portugal, de leurs flottes redoutables. Ils se placent à l'embouchure du port de Lisbonne, & bloquent cette ville par mer, tandis qu'Alphonse l'assiége par terre, avec une armée plus brave que nombreuse. Durant cinq mois, ce monarque livra plusieurs combats sanglans & plusieurs assauts terribles, sans que le succès couronnât ses efforts. Enfin, voulant faire une dernière tentative, il range ses soldats en bataille devant les remparts de la place, & fait toutes ses dispositions pour une attaque générale. « Guerriers,

» dit-il à ses troupes , je vous mène à la
 » gloire. Osez vaincre , & vous triomphe-
 » rez. Avancez fièrement au travers des pier-
 » res , des flèches , du feu : bravez la mort ;
 » & rien ne résistera à votre courage. Cou-
 » rez , amis , courez vous enrichir des dé-
 » pouilles des Arabes. » Il dit ; & tous les
 soldats se précipitent contre les murailles. Ils
 gravissent aussi-tôt sur les ruines & sur les
 débris des brèches. Alphonse est à leur tête.
 En vain les assiégés opposent la force à la
 force : les Chrétiens les repoussent , & en-
 foncent une porte nommée *Alfama*. En un
 moment , ils se répandent comme un torrent
 dans la ville. Ils massacrent tous ceux qui se
 trouvent les armes à la main ; pillent les ri-
 chesses des infidèles , & plantent sur toutes
 les tours l'étendard de leur prince. La prise
 de Lisbonne rendit bientôt Alphonse maître
 de tout le Portugal.

LISSA. (*bataille de*) Le roi de Prusse ,
 après avoir obligé , par ses victoires , ses en-
 nemis de sortir de la Saxe , de la Poméranie
 & de la Prusse , rassembla en diligence ses
 troupes dispersées , & s'avança fièrement vers
 les Autrichiens campés dans la plaine de Lissa
 en Silésie. Il les atteignit , le 5 de Décembre ,
 & dans l'instant leur livra bataille. Un peu de
 patience , de la part des soldats de la Reine ,
 suffisoit pour laisser les Prussiens , & les con-
 traindre à s'en retourner. Ils perdirent tout
 l'avantage de leur position , en quittant les re-
 tranchemens qu'ils occupoient ; & ils mar-
 cherent à l'ennemi , comme à une victoire
 certaine. Par ce mouvement téméraire , ils

dégar
 rent
 dans
 nœuv
 cultbu
 LIS
 cédoi
 tre le
 châtea
 vallon
 Roi y
 pes , &
 fort to
 lenden
 Les ha
 courag
 ment p
 pour av
 gés. C
 cade en
 Philipp
 tourner
 tans jus
 de jours
 monde
 LIT
 devoit p
 Gaule C
 comman
 teurs , le
 inouï , p
 A droite
 néral R
 avoient
 qu'ils de

dégarnirent les endroits foibles ; & fortifièrent ceux qui n'en avoient pas besoin ; & , dans la confusion qui accompagna leur manœuvre , ils se laisserent battre , enfoncer & culbuter par une armée inférieure & fatiguée.

LISSUS. (*siège de*) Philippe , roi de Macédoine , étant entré dans l'Illyrie , vint mettre le siège devant la ville de Lissus , dont le château passoit pour imprenable. Un petit vallon séparoit la ville de cette forteresse. Le Roi y plaça , la nuit , l'élite de ses troupes , & les fit cacher sous les arbres qui étoient fort touffus & très-pressés en cet endroit. Le lendemain , il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitans se défendirent avec un grand courage. Philippe prit la fuite. Il fut vivement poursuivi ; & la garnison du château , pour avoir part au butin , se joignit aux assiégés. Cependant ceux qui étoient en embuscade entrèrent dans ce fort abandonné ; & , Philippe ayant donné le signal , les fuyards tournèrent visage , & poursuivirent les habitans jusques dans la ville , qui se rendit , peu de jours après , au roi de Macédoine. *An du monde 3792.*

LITANE. (*journée de*) L. Postumius devoit passer par cette forêt , située dans la Gaule Cisalpine , avec tous les soldats qu'il commandoit. Si l'on en croit quelques auteurs , les Gaulois s'aviserent d'un stratagème inouï , pour le faire périr lui & son armée. A droite & à gauche du chemin que le général Romain devoit suivre , les Barbares avoient scié les arbres par le pied , de façon qu'ils demeuroient debout ; mais le moindre

effort suffisoit pour les renverser. Quand l'armée, qui montoit à quinze mille hommes, se fut engagée dans le bois, les Gaulois poussèrent ces arbres qui, tombant les uns sur les autres, écrasèrent les Romains d'une manière si effroyable, qu'à peine y en eut-il dix qui échapperent. Postumius perdit la vie. Les Barbares prirent son crâne; le garnirent d'or; & on le fit servir de coupe pour les libations. Cet accident arriva à la république, l'an de Rome 536.

LIVRON. (*prise de*) Louis de Saint-Lary-Ballegarde, l'un des favoris de Henri III, fut envoyé par ce monarque, en 1574, contre les Huguenots du Dauphiné. Il étoit à la tête d'une bonne armée, & croyoit remporter de grands avantages. Dans cette persuasion, il attaqua la petite ville de Livron, qui n'étoit défendue que par les habitans. Mais il fut repoussé dans trois assauts; & les femmes trouverent sa conduite si méprisabled, que, pour l'insulter, elles vinrent en foule s'iler leur quenouille sur la brèche. Ces bravades piquèrent enfin le général Catholique. Il donna un nouvel assaut. Les femmes le soutinrent seules; le repoussèrent avec vigueur, & forcèrent Ballegarde à lever le siège.

LOCRES. (*prise de*) Cette ville, qui s'étoit rendue à Annibal, fut, pendant plusieurs années, le sujet de bien des combats. Scipion l'Africain, ayant appris qu'un grand nombre de citoyens vouloient rentrer sous l'obéissance des Romains, y envoya trois mille soldats commandés par le propréteur Pléminius. Cette troupe fut reçue, de nuit, dans la ci-

tadelle
endormi
d'une
perent
conde
voisins
maître
deux p
qui rest
li vroit
nibal n
de Lo
gueil d
Romain
Rome

LO
heureu
Guillan
France
faveur
narque
lande,
un part
dery,
d'entre
étoit la
en fav
Londo
tions,
Valker
mais p
brave
tans,
qu'ils s
assiéga

adelle, d'où elle fondit sur les Carthaginois endormis. Dans le trouble & la confusion d'une attaque si imprévue, ceux qui échapperent au carnage se réfugièrent dans la seconde citadelle; car il y, en avoit deux assez voisines l'une de l'autre. Les habitans étoient maîtres de la ville qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui resteroit vainqueur. Tous les jours, on se livroit de petits combats. Mais, lorsqu'Annibal marchoit au secours des siens, le peuple de Locres, indigné de l'avarice & de l'orgueil des Carthaginois, se déclara pour les Romains, & se livra à Pléminius. *L'an de Rome 547.*

LONDONDERY. (*siège de*) Le malheureux Jacques II., chassé d'Angleterre par Guillaume III., son gendre, s'étoit réfugié en France, où Louis XIV. faisoit armer en sa faveur. Bientôt les puissans secours du monarque le mirent en état de descendre en Irlande, où les Catholiques formoient encore un parti qui paroissoit considérable. Londondery, ville bâtie par les Anglois, pour servir d'entrepôt & pour assurer leur commerce, étoit la seule place qui ne se fût pas déclarée en faveur de Jacques. Il en forma le siège. Londondery manquoit de vivres, de munitions, & n'avoit pas même un gouverneur. Valker, ministre Protestant, qui n'avoit jamais porté les armes, mais naturellement brave & intrépide, anima si bien les habitans, par son exemple & par ses discours, qu'ils soutinrent avec vigueur les efforts des assiégeans, & donnerent le tems au général

Kirck , envoyé par Guillaume , de jeter du secours dans la place. Elle en avoit besoin ; car déjà la famine avoit emporté plus de six mille personnes. Jacques fut obligé de renoncer à son entreprise , le 10 de Juin 1689 ; & ce premier échec , reçu devant une bicoque , fut le commencement de ses nouvelles disgraces.

LONGS-PONTS. (*action des*) Cécina , que Germanicus avoit laissé sur les bords de l'Adrana , courut un grand danger avec ses quatre légions. Il se hâtoit de gagner la chaufée qu'on appelloit les *Longs-Ponts* , connue aujourd'hui sous le nom d'*Etangs de Bourtaug*. Mais , embarrassé par les bagages , il ne put faire grande diligence. Tout-à-coup Arminius , chef des Germains , vient fondre sur lui avec ses troupes , & engage un combat où les Romains couroient risque de périr , si la nuit , survenue à propos , n'eût forcé les vainqueurs à se retirer. La supériorité qu'avoient eue les Barbares augmenta leur ardeur. Ils passerent toute la nuit à inonder le pays ; enforte que Cécina , dont la valeur étoit à l'épreuve des bons & des mauvais succès , fut obligé de faire filer ses troupes par un passage étroit & de toutes parts environné de marais. L'armée , intimidée par la vive poursuite d'Arminius , exécute mal les ordres du général , & s'enfonce dans la fange avec tous ses bagages. Son courage cependant la tire de ce premier danger ; & l'on vient à bout de gagner un terrain solide , où l'on dresse un camp. A peine ce grand ouvrage est-il achevé , qu'un accident renouvelle la terreur. Un che-

val ; ayant rompu son licol , & courant cà & là , fut effrayé par les cris jettés pour le retenir ; & , fuyant au grand galop , il renverse ceux qui s'opposent à sa course impétueuse. Aussi-tôt le bruit se répand que les Germains ont enfoncé les retranchemens. La peur saisit les esprits. Tous courent aux portes pour se sauver. En vain Cécina fait tous ses efforts. pour retenir le soldat , employant les prieres , les menaces , saisissant par le bras ceux qui fuyoient. Enfin il se couche par terre au travers de la porte. Le soldat , qui ne pouvoit sortir sans marcher sur le corps de son commandant , s'arrête. Le calme revient peu-à-peu : le courage renaît dans les cœurs. Enfin les légions , honteuses du sujet de leur terreur , demandent à combattre l'ennemi. La victoire fut aisée ; & les Barbares perdirent beaucoup de monde. 15^e année depuis J. C.

LONGUEIL. (*siège de*) Pendant que Jean II languissoit à Londres dans une triste prison , ses sujets opposoient aux efforts des Anglois un courage invincible. Jamais on ne vit en France tant d'héroïsme que dans ce siècle malheureux. Nos Annales nous offrent dans de simples paysans des exemples de valeur , des actions de courage , qu'on trouve à peine dans la vie des plus célèbres capitaines. Environ deux cens villageois s'étoient renfermés dans Longueil , bourg situé vis-à-vis S. Corneille de Compiègne , déterminés à le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils avoient élu pour général un d'entr'eux , appelé *Guillaume Lalouette*. Une compagnie Angloise , qui occupoit le château de

Creil, croyant défaire sans peine cette poignée de rustres, vint les attaquer. Les ennemis entrèrent en effet, sans presque trouver d'autre obstacle que le chef avec quelques-uns des plus résolus. Dès le commencement du combat, Guillaume Lalouette tombe mort, percé de coups. Il avoit avec lui un valet de ferme, d'une stature & d'une force de corps prodigieuses, appelé le *Grand-Ferré*. Ce généreux domestique, ému par la vue de son maître expirant, s'attendrit; verse des larmes, & devient un autre homme. Il ranime ses camarades; se met à leur tête; saisit une hache; tombe sur les Anglois; en tue dix dès le premier choc; met le reste en fuite; les chasse hors du bourg; les poursuit; ouvre leurs rangs; arrache leur drapeau, & les dissipe entièrement. Non content de ces premiers exploits, il dit à l'un des siens d'aller jeter le drapeau des ennemis dans le fossé. Celui-ci refuse, parce qu'un gros d'Anglois coupoit le seul passage qui pouvoit y conduire. Le *Grand-Ferré* se fait suivre par son homme; attaque seul les ennemis; les renverse; s'ouvre le chemin; jette le drapeau dans le fossé; revient au combat, & ne cesse de frapper, qu'après avoir tué quarante ennemis de sa propre main, & mis le reste en fuite. Quelques jours après, il remporta un semblable triomphe; mais, ayant bu de l'eau froide après sa victoire, ce Samson moderne tomba dangereusement malade, & fut obligé de retourner à son village, nommé *Rochecour*, voisin de Longueil. Les Anglois en furent instruits. Douze d'entr'eux entreprennent de le

surpren
les app
le dan
le guer
che; v
malgré
cinq, &
niere v
lit; de
Chrétie
l'an 13
LO
tille &
res, v
armes
vallon
rempar
étoit d
soldats
mieux
Attar,
monarc
domine
rable t
qui pa
çut de
garniso
contre
& les
rompt
sordre.
témoir
volent
tant; &
s'empa

surprendre dans son lit. La femme du malade les apperçoit, & court apprendre à son mari le danger qui le menace. A cette nouvelle, le guerrier saute de son lit; s'arme de sa hache; vole dans sa cour; fond sur l'ennemi, malgré leur nombre & sa foiblesse; en immole cinq, & fait disparoître les autres. Cette dernière victoire redoubla son mal. Il se mit au lit; demanda les Sacremens, & mourut en Chrétien, après avoir combattu en héros, l'an 1358.

LOJA. (*siège de*) Ferdinand, roi de Castille & d'Aragon, encouragé par ses victoires, vint porter, en 1582, la terreur de ses armes devant la ville de Loja, bâtie dans un vallon sur le bord du Xénil qui baigne ses remparts. Cette place, alors bien fortifiée, étoit défendue par trois mille hommes, tous soldats d'élite, & ce qui valoit peut-être mieux qu'une grande armée, par le brave Ali-Attar, le plus habile capitaine des Arabes. Le monarque voulut se saisir d'une montagne qui dominoit la ville. Un détachement considérable fut commandé pour cette expédition qui paroïssoit facile. Le gouverneur s'apperçut de ce mouvement. Aussi-tôt il partage sa garnison en deux corps. Le premier marche contre les Chrétiens postés sur la montagne, & les charge avec tant de furie, qu'il les rompt du premier choc, & les met en désordre. Les Espagnols, restés dans le camp, témoins de la défaite de leurs compagnons, volent à leur secours. Ali-Attar saisit cet instant; & suivi du second corps de troupes, il s'empare du camp, presque sans coup férir.

Les Chrétiens, au désespoir de voir tous leurs effets au pillage, veulent en chasser les Maures, & recommencer le combat. Mais ils rencontrent de tous côtés l'ennemi victorieux. Ils prennent la fuite, & mettent le comble au triomphe des infidèles.

LOKEM. (*prise de*) Cette petite ville, que sa position rendoit importante, fut investie, en 1606, par l'armée Espagnole sous les ordres du mestre-de-camp Borgia. Les Royalistes ayant gagné le fossé en deux jours, & mis du canon en batterie, elle se rendit le troisieme, qui étoit le 23 de Juillet. Le prince Maurice la reprit, au mois d'Octobre suivant.

LOKON. (*prise de*) Bernard Van-Galen, évêque de Munster, homme féroce, cruel, barbare, plus propre à porter la cuirasse & le mousquet, que la croffe & la mitre, prétendoit que les Etats-Généraux des Provinces-Unies avoient usurpé sur lui la seigneurie de Borkélo. Sur ce prétexte, il leur déclara la guerre; &, fier de se voir à la tête des soldats qu'il préféroit à son clergé, le fougueux prélat commença les hostilités, en faisant d'horribles ravages dans l'Over-Yssel. Les Hollandois, indignés, mirent sur pied une armée puissante; &, le fer & la flamme à la main, ils se jetterent sur la ville de Lokon, l'une des plus fortes de la domination de l'évêque. Le siège fut sanglant & difficile; mais enfin les assaillans triompherent & entrèrent dans la place, le 14 de Décembre 1665. La plus grande partie des citoyens expira sous le glaive des vainqueurs, en mau-

dissant
dans sa

LOU

que la
ces de
les col
un né
proposé
pes pou
l'Isle - F
mais bi
clef du
se cotif
on les a
porte d
duite d
Warren
tous ce
de muni
capitula
vigouren
avec tou
conduit
quelques
l'Europé
veau-M
des Fran
port de
ques des
livrer d'

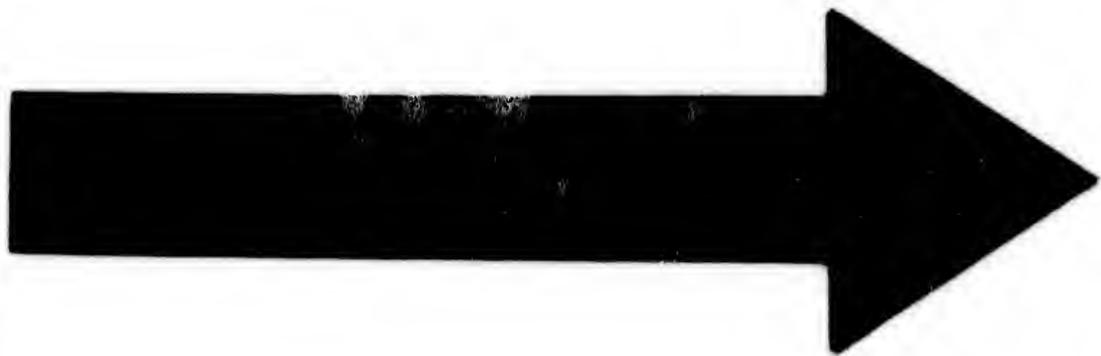
2. La

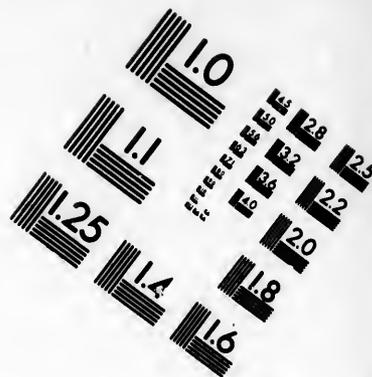
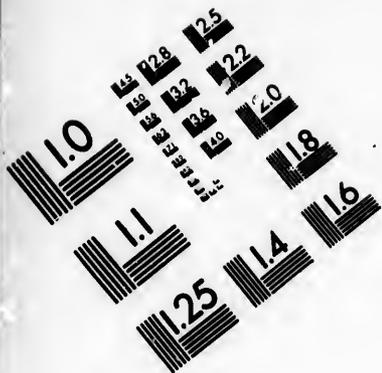
& la gue
importan
qui com
grande B

disant un pasteur que le ciel leur avoit donné dans sa colère.

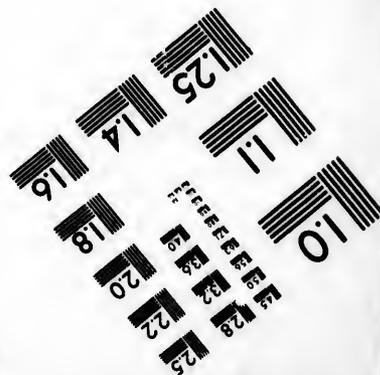
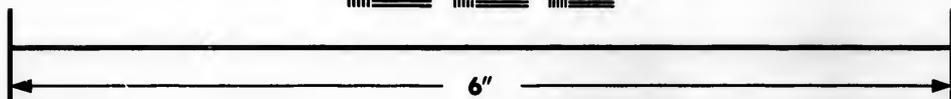
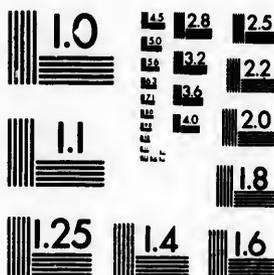
LOUIS-BOURG. (*prises de*) 1. Pendant que la guerre de 1741 animoit tous les princes de l'Europe, ce triste fléau ébranloit aussi les colonies du Nouveau-Monde. En 1746, un négociant de la nouvelle Angleterre proposa à ses concitoyens de lever des troupes pour assiéger Louis-Bourg, capitale de l'Isle-Royale, ou Cap-Breton, ville petite, mais bien bâtie, bien fortifiée, & qui est la clef du Canada. On applaudit au projet; on se cotisa; on soudoia quatre mille hommes: on les arma; on les embarqua; on les transporta devant la ville ennemie, sous la conduite du général Pepperel, & de l'amiral Warren. Elle pouvoit se défendre & rendre tous ces efforts inutiles; mais elle manquoit de munitions. Le commandant de la place ne capitula qu'après cinquante jours de la plus vigoureuse résistance. On le fit prisonnier avec toute la garnison Française, qui fut reconduite dans son ancienne patrie. Durant quelques mois, cette prise fut ignorée dans l'Europe, & même dans presque tout le Nouveau-Monde. Aussi plusieurs vaisseaux, amis des François, qui croyoient trouver dans le port de Louis-Bourg un asyle contre les attaques des armateurs Anglois, vinrent-ils se livrer d'eux-mêmes?

2. La paix rendit Louis-Bourg à la France; & la guerre lui enleva de nouveau cette place importante, en 1758. L'amiral Boscawen, qui commandoit les forces maritimes de la Grande Bretagne, & M. Amherst, qui con-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



duisoit celles de terre, voulurent signaler leur valeur par la conquête de cette forteresse. Afin d'en accélérer la reddition, ils s'assurèrent de toutes les hauteurs qui dominent la ville; y placèrent des batteries de canon & de bombes, & commencèrent l'attaque par un feu continu, qui fit bientôt taire celui des remparts. Les assiégés avoient coulé à fond dans le port trois vaisseaux de guerre, & autant de bâtimens marchands. C'étoit se priver des ressources qui pouvoient devenir nécessaires dans l'occasion; mais on voulut se battre en désespérés, en attendant que l'on reçût le secours qui devoit arriver de France. Enfin, le canon des assiégeans ayant ruiné toutes les défenses de la ville qui n'étoit qu'un amas de ruines, la garnison se trouvant épuisée de fatigues, & accablée par une résistance de près de quarante jours, il fallut prévenir l'affaut par une capitulation. Les articles en furent tels qu'il plut au vainqueur de les prescrire; & le 26 de Juillet, les François se rendirent prisonniers de guerre.

LOURDE. (*siège de*) Le duc d'Anjou, étant entré dans le comté de Bigorre, en 1373, vint mettre le siège devant Lourde, occupée par les Anglois. Cette ville importante étoit extrêmement fortifiée; mais sa plus grande défense consistoit dans la valeur de Pierre Arnaud de Berne, parent de Gaston, comte de Foix, & gouverneur de la place. Ce brave seigneur opposa tant de courage aux efforts des François, que le duc d'Anjou, désespérant d'emporter la citadelle, eut recours à la négociation pour y entrer.

Gaston,

Gaston
 Charles
 de le
 dire a
 naud
 » Lou
 » pas
 » sans
 sement
 tans de
 » & h
 » lier
 » le ch
 » Vous
 » ce q
 » d'An
 » à per
 » lui.
 tueuse e
 ton. Fur
 poignar
 » que n
 » pour r
 tuné gou
 se inette
 Comte,
 tant de l
 » monse
 » Vous n
 longs & c
 digne assa
 la redditi
 abandonn
 LOUV
 fioit de n'
 S. & B.

Gaston, qui craignoit de voir les troupes de Charles V fondre sur ses Etats, offrit au Prince de le mettre en possession de la ville. Il fait dire au gouverneur de le venir trouver. Arnaud obéit. « Il faut, lui dit le Comte, livrer » Lourde aux François, parce que je ne veux » pas me brouiller avec des ennemis si puissans. »... Monseigneur, répondit généreusement le gentilhomme, après quelques instans de silence, « vraiment je vous dois foi » & hommage; car je suis un pauvre chevalier de votre sang & de votre terre; mais » le châtel de Lourde ne vous rendrai je jà. » Vous m'avez mandé; si pouvez faire de moi » ce qu'il vous plaira; je le tiens du roi » d'Angleterre, qui m'y a mis & établi, & » à personne qui soit ne le rendrai, fors à » lui. » Une fermeté si noble, & si respectueuse en même tems, irrita l'impérieux Gaston. Furieux, ne se possédant plus, il tire son poignard: « Oh! traître, s'écria-t-il, as-tu dit » que non? Par cette tête, tu ne l'as pas dit » pour rien. » Aussi-tôt il s'élança sur l'infortuné gouverneur qui reçoit cinq coups, sans se mettre en défense, & tombe aux pieds du Comte, qu'il arrose de son sang, se contentant de lui dire d'une voix-épirante: « Ha! » monseigneur, vous ne faites pas gentillesse. » Vous m'avez mandé, & me occiez! » De longs & de cuisans remords vengerent cet indigne assassinat, qui ne produisit pas toutefois la reddition de Lourde, dont le duc d'Anjou abandonna la conquête.

LOUVAIN. (*prise de*) Louvain se glorioit de n'avoir jamais été pris; &, quoique

S. & B. Tome II.

A a

les fortifications de cette ville soient peu de chose, elle avoit vu, en effet, en 1635, les forces combinées de la France & de la Hollande échouer devant ses portes. Mais, en 1756, le comte de Lowendalh, par l'ordre du maréchal de Saxe, lui fit perdre cette flatteuse prérogative. A l'approche du général François, les ennemis prirent la fuite, & la place se mit en devoir de reconnoître un vainqueur. Le Comte se contenta de la soumission des habitans; &, ayant reconnu les environs de la ville, il y passa la nuit avec son détachement.

LOWOSITZ. (*bataille d.*) Le comte de Brown, général des troupes Autrichiennes, & le roi de Prusse cherchoient, l'un à délivrer les Saxons bloqués dans le camp de Pirna, l'autre à forcer ce camp pour pénétrer ensuite dans la Bohême. Après bien des marches & des contre-marches, le 1^{er} d'Octobre 1756, les deux partis se rencontrèrent enfin entre Lowositz & Wilmina; &, dans le moment, ils en vinrent aux mains. Le combat fut sanglant & terrible. On se disputa longtemps le terrain. Enfin la nuit vint séparer les guerriers qui, de part & d'autre, s'attribuèrent la victoire. Les Prussiens perdirent beaucoup plus de monde que leurs ennemis; mais ceux-ci semblerent avouer leur défaite, en faisant retraite peut-être avec trop de célérité. Au reste ce fut du sang inutilement répandu, puisque cette bataille ne procura ni aux uns ni aux autres les avantages qu'ils s'en étoient promis.

LUCANIE. (*combat dans la*) M. Cen-

ténus
senta au
tête de
rendre
blique
Anniba
servi po
néraux
ces fure
étoient
mille ho
&, plu
marche
double
Rome.
que les
donna le
Le com
Romains
tant qu'il
comme il
bientôt l
cherent p
An de R
LUCÉ
la triste j
Sénat n'a
par les Co
se dispose
pour con
les autres
faite. Les
dans leur
puis, près
par le fam

ténus Pénula, officier très-estimé, se présenta au sénat, & demanda qu'on le mît à la tête de cinq mille hommes, promettant de rendre quelque service important à la république, & d'employer avec succès contre Annibal les ruses dont ce Carthaginois s'étoit servi pour faire tomber dans ses filets les généraux & les armées des Romains. Ces avances furent acceptées aussi légèrement qu'elles étoient faites avec témérité. Au lieu de cinq mille hommes, on lui en accorda huit mille; & , plusieurs s'étant joints à lui pendant sa marche, il arriva dans la Lucanie avec le double des forces qu'il avoit en partant de Rome. Ce fut-là qu'il trouva Annibal. Dès que les deux armées furent en présence, on donna le signal, & l'on en vint aux mains. Le combat dura plus de deux heures. Les Romains firent des efforts extraordinaires, tant qu'ils eurent Centénus à leur tête. Mais, comme il s'exposoit sans se ménager, il trouva bientôt la mort; & aussi-tôt ses soldats lâchèrent pied. A peine s'en sauva-t-il mille.

An de Rome 540.

LUCÉRIE. (*batailles & prise de*) 1. Après la triste journée des Fourches-Caudines, le Sénat n'ayant pas ratifié l'indigne traité fait par les Consuls, les Samnites & les Romains se disposerent à continuer la guerre, les uns, pour conserver l'honneur de leur victoire, les autres, pour effacer la honte de leur défaite. Les Samnites furent vaincus, d'abord dans leur pays, par le consul Q. Publilius, puis, près de Lucérie où ils s'étoient jettés, par le fameux L. Papirius Cursor. Ce général,

après cette victoire , assiégea sur le champ Lucérie , & la serra de si près , que les Samnites demanderent à capituler. On leur proposa les mêmes conditions qu'ils avoient eux-mêmes proposées à Caudium. Sept mille soldats passerent sous le joug , n'emportant avec eux qu'un seul habit. Des historiens ont dit que Pontius , ce général si fier à Caudium , supporta aussi cette ignominie , & qu'il passa le premier sous le joug , dépouillé de toutes les marques du commandement *An de R. 434.*

2. En 458 , cette ville fut assiégée par les Samnites. Le consul Atilius marcha sur le champ à son secours. Le combat se donna. Il fut douteux. Les Romains se retirèrent découragés , & auroient pu être entièrement défaits , si les Samnites , qui n'étoient pas plus assurés qu'eux , ne se fussent mis en devoir de regagner leur pays. Mais leur route les conduisit près du camp des Romains. On se battit encore , mais sans ardeur. Cependant les Romains furent mis en fuite. Alors le Consul pria , menaça les fuyards , voua des temples , & recommença le combat. Le succès se déclara enfin pour les Romains ; mais il leur coûta cher. Ils tuèrent quatre mille huit cents Samnites ; firent sept mille trois cents prisonniers , & perdirent eux-mêmes sept mille trois cents hommes.

LUCQUES. (*siège de*) Narsès attaqua cette ville , l'an 553 , & la réduisit bientôt à l'extrémité. La garnison convint de se rendre , si , dans trente jours , elle n'étoit secourue par une armée considérable. Des ôtages furent délivrés en conséquence ; mais , le terme

étant
leurs
cond
suivi
parei
ses or
les at
dire c
de la
inutil
génér
qui le
les co
& se
patrio
d'être
Narsès
sang in
ôtages
avoit i
doutan
voie pr
à leurs
leur en
même
vent , &
surprise
de leur
de se de
forts. I
résisten
rendent
honneur
LUN
& de D

étant expiré , les Lucquois refuserent d'ouvrir leurs portes. Narsès , pour les intimider , fait conduire aux pieds des murailles les ôtages , suivis de plusieurs bourreaux & de tout l'appareil du dernier supplice. Avant de donner ses ordres pour l'exécution , il envoie sommer les assiégés de tenir leur parole , & leur fait dire que leur réponse va décider de la vie ou de la mort de leurs parens. Ces menaces sont inutiles. Alors les bourreaux , par l'ordre du général , frappent les malheureuses victimes qui leur sont livrées. On les voit tomber sous les coups. Les assiégés éclatent en regrets , & se reprochent le triste sort de leurs compatriotes. Mais le spectacle dont ils venoient d'être témoins n'étoit qu'une vaine illusion. Narsès , trop humain pour se souiller d'un sang innocent , avoit fait garnir le cou des ôtages de colliers de bois rembourrés , & les avoit instruits de ce qu'ils devoient faire. Ne doutant plus du succès de son artifice , il envoie promettre aux Lucquois de rendre la vie à leurs concitoyens , s'ils consentent à tenir leur engagement. Tous le promettent. Au même instant , les prétendus morts se relevent , & jettent les assiégés dans la plus grande surprise. Mais ceux-ci , bientôt après , confus de leur crédulité , reprennent la résolution de se défendre. Narsès piqué redouble ses efforts. Il livre assaut sur assaut. Les Lucquois résistent encore pendant trois mois , & ne se rendent enfin qu'après avoir obtenu tous les honneurs de la guerre.

LUN DEN. (*combat de*) Les rois de Suède & de Danemarck , qui se faisoient une guerre

cruelle , se rencontrèrent près de Lunden , le 14 de Décembre 1676. On en vint sur le champ aux mains. La mêlée fut terrible. La victoire incertaine balança long-tems entre les deux partis. Enfin elle se rangea sous les drapeaux Suédois. Le roi de Danemarck prit la fuite , après avoir perdu sept mille hommes , toute son artillerie , tout son bagage.

LUNI. (*bataille de*) Muget , roi des Sarafins , avoit surpris Luni , ville de Toscane , l'an 1016. Benoît VIII , pontife aussi guerrier que politique , voulut exterminer cet infidèle. Sur le champ , il équipe une flotte , & la fait cingler vers le port de Luni , afin que les Barbares , qu'il regardoit déjà comme vaincus , ne pussent s'enfuir par mer. Muget trompa cependant la vigilance du saint pere , & vint à bout d'échapper avec un petit nombre des siens. L'armée papale attaqua les bataillons Sarafins , & , après trois jours de combat , en fit un si horrible carnage , qu'il n'en resta pas un seul. La reine , que son époux , aussi peu galant que le héros de Virgile , avoit laissée derriere lui , tomba entre les mains des vainqueurs. Le pape , pour manifester son triomphe , envoya à l'empereur la coëffure de la princesse captive , toute éclatante de pierreries , & dont on faisoit monter le prix à cent mille livres.

LUSITANIE. (*défaite des Romains en*) Paul-Emile , si fameux par la défaite de Persée , roi de Macédoine , commandoit , en qualité de Proconsul , les armées de la république , en Lusitanie. Il fut attaqué & battu par les Barbares ; laissa six mille hommes sur

la place ,
troupes.
capitaine
utile , en
pour la r
ral dont
surprit les
hommes ;
para de le
ce tems ,
Emile ; &
scut fixer
fortune.

LUTZ
çois , maît
leurs gran
par un co
berg un e
Il étoit aff
d'Octobre
prince de
près du vil
mée , se t
le nom de
vert. Les
une telle h
soise-Hano
mise en fu
propos po
échappé la
pallier leu
cieuse. Ma
t-on dans
lerie péle-
pitation , s

la place, & prit la fuite avec le reste de ses troupes. Une défaite ne doit pas décrier un capitaine; car souvent elle lui devient fort utile, en le portant à faire de généreux efforts pour la réparer. C'est ce qui arriva au général dont nous parlons. L'année suivante, il surprit les Barbares; leur tua dix-huit mille hommes; fit treize cens prisonniers, & s'empara de leur camp, (189 ans avant J. C.) Depuis ce tems, la victoire fut toujours fidèle à Paul-Emile; & sa sagesse, instruite par des revers, sut fixer sous ses étendards l'inconstance de la fortune.

LUTZELBERG. (*bataille de*) Les François, maîtres de la Hesse, établirent, en 1758, leurs grands magasins à Cassel. S'en emparer par un coup de main parut au général Olberg un exploit également facile & glorieux. Il étoit assez près d'y réussir, lorsque, le 10 d'Octobre, il fut prévenu par la diligence du prince de Soubise, qui vint à sa rencontre, près du village de Lutzelberg. Dans cette armée, se trouvoient le prince de Saxe, sous le nom de *Comte de Luzace*, & M. de Chevert. Les différentes attaques se firent avec une telle harmonie, que toute l'armée Hessoise-Hanovrienne fut culbutée, écrasée & mise en fuite. Sans la nuit, qui survint fort à propos pour les vaincus, il n'en seroit pas échappé la vingtième partie. Ils tâchèrent de pallier leur défaite dans une relation artificieuse. Mais perd-on vingt canons, & passe-t-on dans les villes, l'infanterie & la cavalerie pêle-mêle, fuyant toujours avec précipitation, sans avouer que la déroute est com-

plette ? Ainsi fut réparée en partie la journée de Rosbach ; & les ennemis du Prince victorieux , réduits au silence , eurent encore la mortification de voir le Roi lui rendre justice , & l'honorer du bâton de Maréchal de France.

LUTZEN. (*bataille de*) Le grand Gustave , après avoir rempli toute la terre du bruit de ses armes victorieuses , & fait trembler plus d'une fois l'aigle de l'Empire , s'avança , le 16 de Novembre 1632 , dans la plaine de Lutzen , pour attaquer le général Pappenheim , qui commandoit une armée nombreuse , dernière espérance de la puissance Germanique. Le combat fut terrible. Les Suédois mirent le comble à leur gloire ; & leurs efforts furent si heureux , que les Impériaux , dont le général étoit blessé à mort , se retirèrent , à la faveur de la nuit , laissant sur le champ de bataille dix à douze mille hommes & vingt-une pièces de canon. Mais les vainqueurs perdirent leur monarque. Jamais mort n'a été racontée plus diversement que celle de ce grand Roi , le héros & l'effroi de son siècle. Les uns disent qu'il fut tué avant la bataille , en allant reconnoître un poste ; que , le cheval du Prince étant retourné dans le camp sans son maître , le duc de Wéimar , l'un des capitaines de l'armée Suédoise , l'aperçut , & reconnut le malheur de sa patrie ; que ce général , pour animer les soldats à la vengeance , leur annonça la perte qu'ils venoient de faire , en parcourant les escadrons. D'autres avancent que Gustave , après avoir tout renversé , tomba mort de deux coups de

pistol
perçu
» le
firent
» po
» Ho
» per
le ca
doute
terra
ces d
vérité
fame
mage
batail
ment
assista
roi d
dont
ainsi
mérit
LU
le ma
Luxer
Pays-
dès l'
le 8
avec
que le
dans
vingt-
çois.
passa
pagno
traité

pistolets ; que les Allemands , s'en étant aperçus , se mirent à crier : « Le Roi est mort ! » le Roi est mort ! » & que ces clameurs ne firent qu'animer les Suédois , « & les transfèrent de cette fureur & de cette rage dont Homere dit qu'Achille fut saisi , quand il eut perdu Patrocle. » Enfin l'on a prétendu que le cardinal de Richelieu , commençant à redouter le roi de Suède , dirigea la main qui terrassa ce héros. Mais , sans nous arrêter à ces différentes opinions qui nous dérobent la vérité , disons que la mort de ce monarque fameux consola les vaincus , & les dédommagea , pour ainsi parler , de la perte de la bataille. L'année qui suivit ce grand événement , le roi d'Espagne , qui en triomphoit , assista à une comédie intitulée , *La Mort du roi de Suède* , pièce en vingt-quatre actes , dont la représentation dura douze jours. C'est ainsi que la foiblesse couronnée se joue du mérite abbatu.

LUXEMBOURG. (*siège de*) En 1684 , le maréchal de Créqui mit le siège devant Luxembourg , l'une des plus fortes places des Pays-bas. Il avoit déjà bombardé cette ville dès l'année précédente. Il ouvrit la tranchée le 8 de Mai ; & les travaux furent poussés avec tant de vigueur , avec tant de succès , que le prince de Chimai , qui commandoit dans la place , ne put soutenir que pendant vingt-six jours les efforts multipliés des François. Il capitula le 4 de Juin ; & Luxembourg passa sous la domination Françoisé. Les Espagnols y rentrèrent , en 1697 , en vertu du traité de Riswick.

LUZARA. (*bataille de*) Le 15 d'Août 1702, les troupes Françoises & Espagnoles, commandées par M. de Vendôme, sous les ordres du roi Philippe V, attaquèrent les Impériaux près de Luzara, ville située sur les confins des duchés de Mantouë & de Guastalla. Le combat fut vif, opiniâtre & sanglant; &, après une mêlée de plusieurs heures, les deux partis se firent honneur de la victoire, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Cependant la prise de Luzara & de quelques autres places parut attester que la fortune avoit suivi les étendards de la France & de l'Espagne.

LYON. (*bataille de*) Albin s'étant révolté contre Sévere, l'an 197 de J. C. cet empereur marcha contre le rebelle qui s'étoit retranché près de Lyon. Le voir & l'attaquer ne fut qu'une même chose. Le combat fut terrible. La victoire balança & fut long-tems disputée. Enfin Albin prit la fuite & se réfugia dans Lyon. Les vainqueurs l'y suivirent; pillèrent & ravagerent la ville; &, ayant trouvé le malheureux fugitif qui s'étoit percé de son épée & qui respiroit encore, ils lui couperent la tête, & terminerent cette guerre.



M
 une t
 de Jé
 mer l
 l'orie
 offroi
 vallée
 pénib
 vigou
 néann
 dre,
 la réfi
 un je
 zar,
 jours
 toujou
 traite
 Il ar
 Eléaz
 que t
 d'en-
 & oc
 de la
 ce m
 il le
 tout
 ordo
 & q
 à-vis

[M A C]

MACHÉROUTE. (*prise de*) C'étoit une place très-forte où s'étoit retirée une troupe de Juifs factieux, après la prise de Jérusalem. Le général Romain vint en former le siège; & , remarquant que, du côté de l'orient, le roc sur lequel la place étoit bâtie, offroit un accès plus facile, il fit combler la vallée qui étoit au pied, & finit ce grand & pénible ouvrage, malgré les fréquentes & vigoureuses sorties des assiégés. Le succès néanmoins pouvoit se faire long-tems attendre, si une aventure particuliere n'eût amolli la résistance des Juifs. Ils avoient parmi eux un jeune officier très-brave, nommé *Eléazar*, qui étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer, toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que, dans une de ces occasions, *Eléazar*, plein de confiance, demeura quelque tems seul hors de la porte, s'entretenant d'en-bas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment; & , s'approchant à petit bruit, il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Le général ordonne, sur le champ, qu'on le dépouille, & qu'on le frappe cruellement de verges vis-à-vis de la place. A cette vue, les assiégés,

qui chériffoient Eléazar, pouffent des gémissens, & versent des larmes. Pour accélérer l'effet de cette compassion, on dresse une croix, & l'on fait semblant d'y vouloir attacher le prisonnier. Alors ce ne fut qu'un cri de la part des Juifs; &, attendris à l'excès, ils envoyerent un député qui offrit d'ouvrir les portes, si l'on vouloit rendre Eléazar. Les Romains accepterent la condition; & la capitulation fut exécutée de bonne foi, de part & d'autre. Non-seulement les gens de guerre, qui occupoient la citadelle, la livrerent aux vainqueurs; ils les avertirent encore que le peuple s'enfuyoit de la ville basse. Sur cet avis, les Romains y entrerent, l'épée à la main; &, s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux & les plus alertes de se sauver, ils arrêterent & massacrerent les traîneurs, au nombre de dix-sept cens, & firent prisonniers les femmes & les enfans. La garnison se retira avec Eléazar, suivant la convention. *An de J. C. 72.*

MADRAS. (*prise de*) Le sieur Mahé de la Bourdonnai, gouverneur des isles de Bourbon & de Maurice, arrêtoit dans les Indes orientales les progrès rapides des Anglois. Cet habile officier se mit en mer avec neuf vaisseaux qu'il avoit armés en guerre, & sur lesquels il avoit fait monter environ deux mille trois cens Blancs, & huit cens Noirs, qu'il avoit disciplinés lui-même, & dont il avoit fait d'excellens canonniers. Une escadre Angloise, conduite par l'amiral Barnet, défendoit Madras, l'une des places les plus importantes de la province d'Arcate, & dans

laquel
riches
éloign
perfe,
Madr
appro
la vill
cens
Anglo
étoien
nomm
Europ
peuple
les na
mènie
de di
diens
alloit
verne
La ra
mille
lions
dre da
mes,
dans
avec
phant
En 1
Ma
de M
de Su
& Pa
après
& la
péria

laquelle étoient comme en dépôt toutes les richesses que l'Angleterre tire de ces pays éloignés. La Bourdonnai l'attaque ; la disperse, & se hâte d'aller mettre le siège devant Madras. Il débarque sans résistance, & fait approcher son canon devant les murailles de la ville mal fortifiée, & qui n'avoit que cinq cens soldats de garnison. L'établissement des Anglois consistoit dans le fort S. George, où étoient tous les magasins ; dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les Européens, & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négocians & d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, Juifs, Banians, Arméniens, Mahométans, Idolâtres, Nègres de différentes especes, Indiens rouges, Indiens de couleur bronzée : cette multitude alloit à plus de cinquante mille ames. Le gouverneur se rendit, après une molle défense. La rançon de la ville fut évaluée à onze cens mille Pagodes, qui valent environ neuf millions de France. Le vainqueur rétablit l'ordre dans la place ; calma les frayeurs des femmes, toutes réfugiées dans des temples & dans des pagodes ; les fit reconduire chez elles avec honneur, & rendit la nation triomphante, respectable & chere aux vaincus.

En 1746.

MAGDEBOURG. (*prise de*) La ville de Magdebourg, s'étant déclarée pour le roi de Suède, fut investie par les généraux Tilly & Pappenheim, qui l'emportèrent d'assaut, après deux mois de siège, le 9 de Mai 1631, & la livrerent au plus affreux pillage. Les Impériaux y commirent mille cruautés horribles ;

& c'est l'unique reproche que les historiens font à Tilly, l'un des plus sages & des plus vertueux capitaines de son siècle. Prié deux fois de faire cesser le massacre, il répondit qu'il falloit attendre encore quelques heures, & que la saignée, quelque abondante qu'elle fût, ne l'étoit point encore assez pour calmer la fureur de ce peuple rebelle.

MAGÉDO. (*journee de*) Nécao, roi d'Egypte, voulant essayer la conquête de l'Asie, marcha vers l'Euphrate, pour faire la guerre aux Mèdes & aux Babyloniens. Quand ses troupes furent arrivées près de Magédo, ville de Juda, Josias s'opposa à son passage. Le roi d'Egypte lui fit exposer son dessein, & l'assura que ce n'étoit point à lui qu'il en vouloit. Le roi de Juda ne voulut rien entendre, & se disposa au combat. Mais, tandis qu'il marchoit de rang en rang pour animer les soldats, une main Egyptienne lui tira une flèche, & le blessa si rudement, qu'il s'en retourna sur le champ à Jérusalem, suivi de son armée. Il mourut bientôt après, l'an 3394. Il en avoit régné trente-un, dans l'exercice des vertus d'un véritable fils de David. Heureux s'il avoit eu plus de prudence !

MAGNÉSIE. (*journee de*) Scipion, surnommé depuis l'*Asiatique*, frere de Scipion l'Africain, fut chargé de la guerre contre Antiochus le Grand, roi de Syrie. Ce général passa en Asie avec une nombreuse armée, &, ce qui valoit mieux encore, avec son illustre frere; rencontra l'ennemi près de Magnésie, ville de la Carie, dans l'Asie mineure, & lui livra bataille. Antiochus, qui

avoit
mon
entiè
rester
cupio
fléchi
prière
mona

M
de ce
turé c
pour
tête d
l'avoit
l'infon
troupe
monte
tit no
rance
le Cie
malgre
généra
lom fu
grande
touffu
Digne

MA
ter les
dans l
Pondic
leur de
1761,
Malab
compa
comm

avoit compté sur la valeur de ses troupes qui montoient à près de cent mille hommes, fut entièrement défait. La plûpart de ses soldats restèrent sur la place ; & ce prince, dont la cupidité vouloit envahir l'Asie, fut obligé de fléchir, & de demander, avec d'instantes prieres, la paix au peuple Romain *An du monde 3814.*

MAHANAÏM. (*journee de*) Ce fut près de cette ville de la Palestine qu'un fils dénaturé osa marcher contre le meilleur des peres, pour lui arracher la couronne. Absalom, à la tête d'une nombreuse armée de rebelles qui l'avoient proclamé Roi d'Israël, suivit de près l'infortuné David qui fuyoit devant lui. Les troupes de ce monarque proscrit & errant montoient à quatre mille hommes ; & ce petit nombre avoit donné au parricide l'espérance d'une victoire certaine & facile. Mais le Ciel vengea l'innocence opprimée ; & , malgré les ordres du Roi, qui avoit supplié ses généraux d'épargner son coupable fils, Absalom fut vaincu, mis en fuite, arrêté par sa grande chevelure aux branches d'un arbre touffu, & tué par Joab dont il avoit été l'ami. Digne récompense d'un forfait si énorme !

MAHÉ. (*prise de*) Rien ne pouvoit arrêter les progrès des Anglois en Amérique & dans les Indes ; & , depuis la conquête de Pondichery, ils étendoient, de jour en jour, leur domination en Asie. Au mois de Février 1761, une escadre s'approcha de la côte de Malabar, & vint assiéger Mahé, ville de la compagnie Françoisé, qui y fait un grand commerce de poivre. Cette place opulente

auroit pu résister, si ses défenseurs avoient eu le tems de prendre les précautions nécessaires. Mais, surpris par l'apparition soudaine de l'ennemi, ils furent obligés de se rendre, le 10 du même mois, après quelques jours de siège.

MALAGA. (*siège & bataille de*) 1. Ferdinand, roi de Castille & d'Aragon, pour achever d'abatre la puissance des Maures en Espagne, entreprit, en 1487, le siège de Malaga. Des fortifications redoutables, un peuple nombreux & guerrier, firent espérer aux infidèles que les Chrétiens échoueroient devant les remparts de cette ville importante. Le monarque livra plusieurs assauts inutiles; &, sans doute, ses efforts eussent été infructueux, si la famine, plus terrible que le fer & le feu, n'eût combattu pour lui. Les assiégés, après avoir lutté long-tems contre ce fléau destructeur, après avoir épuisé les alimens les plus vils, se virent enfin réduits à capituler. Ferdinand les reçut à discrétion, & ne leur accorda que la vie. Les Mahométans possédoient Malaga depuis sept cens soixante-dix ans.

2. C'est à onze lieues au nord & sud de Malaga, que, le 24 d'Août 1704, une flotte Angloise de soixante-cinq gros vaisseaux & de quelques galiottes à bombes, attaqua celle des François, composée de vingt-quatre galeres & de cinquante vaisseaux, & commandée par M. le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, amiral de France, & par le maréchal de Cœuvres, vice-amiral. Le combat, qui commença sur les dix heures du matin, dura jusqu'à cinq heures du soir, & fut très-

très-
qui
élon
bor
troi
Fran
bata
puif
M
de B
se n
d'Au
lines
Cett
cepe
ble q
intin
activ
fus d
la gu
aux
M
dit M
avoit
capit
Adrie
Perse
reprit
chang
des
toute
que c
aux C
ces lie
racles
S. c

très-violent, à cause du calme. Les ennemis, qui avoient le vent, se tinrent toujours si éloignés, qu'il fut impossible d'en venir à l'abordage. Toutefois cette journée leur coûta trois mille hommes tués ou blessés; & les François n'en eurent que quinze cens. Cette bataille indécise fut la dernière époque de la puissance maritime de Louis XIV.

MALINES. (*prise de*) Après la conquête de Bruxelles, en 1746, le prince de Soubise se mit à la tête des brigades de Piémont, d'Auvergne & du Roi, & s'avança vers Malines, que ses dentelles ont rendue fameuse. Cette place, quoique peu fortifiée, pouvoit cependant arrêter une armée plus considérable que n'étoit le détachement François. Mais, intimidée à l'approche d'un général que son activité & sa noble audace mettoient au-dessus des obstacles, elle prévint les horreurs de la guerre, en se soumettant de bonne grace aux conquérans des Pays-bas.

MALLEVILLE. (*siège de*) La Palestine, dit M. l'abbé Velly, n'étoit plus ce qu'elle avoit été sous le gouvernement des Juifs. Sa capitale, détruite par Vespasien, rebâtie par Adrien, ornée par Constantin, ruinée par les Perses, repeuplée par les Sarasins, prise & reprise autant de fois que ses voisins avoient changé de maîtres, gémissoit sous la tyrannie des Turcs appellés *Selgiucides*. Ennemi de toute religion, il n'y avoit point d'outrages que ce peuple, naturellement féroce, ne fit aux Chrétiens que la dévotion amenoit dans ces lieux consacrés par la naissance, les miracles, les souffrances & la mort d'un Homme.

Dieu. Un pèlerin d'Amiens, touché de ces excès, dont il avoit été le témoin & l'objet, entreprit d'exciter le pape & les princes à joindre leurs forces pour exterminer ces Barbares. De retour à Rome, Cucupiètre, (c'étoit le nom du Picard, que nous appellerons *Pierre l'Hermite*,) parla d'une manière si touchante, & peignit avec des couleurs si vives les malheurs de la ville sainte, que le pape Urbain II, pontife à vastes projets, l'envoya de province en province communiquer, par son imagination forte, l'ardeur de ses sentimens, & semer l'enthousiasme. Pierre se hâta de remplir sa mission. Un grand crucifix à la main, la tête & les pieds nus, des habits déchirés, & la corde au col, il parcourut l'Italie, la France & l'Allemagne, inspirant à tous ceux qui l'écoutoient le zèle dont il étoit embrasé. Il promettoit, de la part de Rome, les plus amples indulgences; &, comme elles étoient très-nécessaires dans ce siècle corrompu, chacun s'empressa de les mériter. Ceux qu'un faux zèle de religion ou la passion des voyages emportoient, ceux que les remords d'une conscience allarmée tourmentoient, ceux que des créanciers impitoyables poursuivoient, ceux même que l'amour du libertinage & de la licence aveugloit, en un mot, des milliers de brigands, de scélérats, d'incestueux, d'adulteres, évêques, abbés, moines, seigneurs, marchands, ouvriers, laboureurs, vieillards, femmes, enfans, dociles à la voix du bon hermite, se liguerent à l'envi pour cette sainte entreprise; attachèrent une croix d'étoffe rouge sur leur

épa
don
par
gou
ces
les a
d'am
bre,
mens
trè-v
geren
qui n
der u
d'une
ses tr
mier a
nomm
dans l
comm
se mit
qu'aux
gares,
de-Ma
la cont
à ces s
religieu
déterm
pillage
l'ordre
pas lon
injuste
sur lui
dix mill
ges, se
gent. C

épaule droite ; s'armerent d'épées & de bourdons , & se disposerent au départ , en jurant par S. Pierre de répandre jusqu'à la dernière goutte le sang des infidèles. Le nombre de ces premiers Croisés monta , si l'on en croit les auteurs du tems , à plus de six millions d'ames. On eût cru , dit une Princesse célèbre , que l'Europe , arrachée de ses fondemens , alloit tomber sur l'Asie. Plus de quatre-vingt mille de ces pieux vagabonds se rangerent sous les drapeaux de Pierre l'Hermitte , qui ne put se refuser à la vanité de commander une armée , en froc , en sandales , & ceint d'une grosse corde. Le dévot Général partagea ses troupes en deux corps. Il confia le premier à la fidélité d'un gentilhomme François , nommé *Gautier-sans-Argent* , qui vint échouer dans la Bulgarie où ces fanatiques avoient commis les plus horribles désordres. Pierre se mit à la tête du second , & s'avança jusqu'aux frontieres des Hongrois & des Bulgares , où ce guerrier solitaire forma le siège de Malleville , l'une des plus fortes places de la contrée , parce qu'on avoit refusé des vivres à ces soldats de Jesus-Christ , qui , malgré leur religieux dessein , se conduisoient en brigands déterminés. La ville fut prise d'assaut , livrée au pillage ; & tous ses habitans furent égorgés par l'ordre du pieux anachorète ; mais il ne jouit pas long-tems impunément du fruit de cette injuste victoire. Les peuples irrités tomberent sur lui avec toutes leurs forces ; lui tuerent dix mille hommes ; lui enleverent ses bagages , ses chariots , ses provisions & son argent. Cependant , ayant ramassé , non sans

beaucoup de peine, les débris de son armée; il fut assez heureux pour rejoindre Gautier devant Constantinople, avec vingt mille Enthousiastes qui mouroient de faim. *L'an 1096.*

MALPLAQUET. (*bataille de*) Le duc de Marlborough & le prince Eugène, voulant mettre le comble à leurs triomphes par la conquête de Mons, s'approcherent de cette ville, dans le dessein d'en former le siège. Aussi-tôt les François s'avancerent pour faire échouer ce projet hardi; & le 11 de Septembre 1709, on se rencontra près des bois de Blangis & du village de Malplaquet. Les deux armées étoient chacune d'environ quatre-vingt mille combattans; mais celle des Alliés étoit supérieure de quarante-deux bataillons. Les François traînoient avec eux quatre-vingt pièces de canon; les Alliés cent quarante. Le duc de Marlborough commandoit l'aîle droite, où étoient les Anglois & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre. Le prince Eugène étoit au centre, Tilli & un comte de Nassau à la gauche avec les Hollandois. Les François avoient pour généraux Villars, l'immortel Villars qui commanda la gauche, & le maréchal de Boufflers, le meilleur citoyen de la France, qui prit la conduite de la droite. Ils retrancherent leur armée à la hâte; manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuses, dont la moitié étoit composée de nouvelles recrues, & convenable encore à la situation critique du royaume, qu'une défaite entière eût mis aux derniers abois. Plusieurs Ecrivains, &

le m
que
riere
fait
prat
post
tes,
plein
attac
brig
trou
tager
Su
figna
ayan
de le
plus
on se
fauts
fut e
com
toute
nette
droit
forts.
son
glois
par l
mens
l'enn
qui l
tance
son d
du ge
de ba

le maréchal de Saxe, entr'autres, ont prétendu que, si, au lieu de placer les guerriers derrière des retranchemens, on eût simplement fait des abbatis de bois vis-à-vis des trouées pratiquées dans les forêts, & que l'on eût posté dans ces trouées trois ou quatre redoutes, l'armée Françoisé auroit remporté une pleine victoire, & que, si les Alliés avoient attaqué ces redoutes soutenues de plusieurs brigades, ils auroient vu périr l'élite de leurs troupes, sans pouvoir forcer ces postes avantageux.

Sur les huit heures du matin, on donna le signal du combat. Le soldat François, qui, ayant manqué de pain un jour entier, venoit de le recevoir, en jetta la moitié pour courir plus légèrement à l'ennemi. On s'attaqua; on se frappa avec fureur. Après plusieurs affaires terribles, le retranchement des François fut emporté. La gauche des ennemis, où combattoient les Hollandois, fut presque toute détruite, & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. Marlborough, à la droite, faisoit & soutenoit les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer au général Anglois; & alors même ce centre fut chargé par le prince de Hesse-Cassel. Les retranchemens qui le couvroient tombèrent devant l'ennemi vainqueur. Le régiment des Gardes, qui le défendoit, ne fit qu'une foible résistance. Villars, en accourant de sa gauche à son centre, reçut un coup de feu au-dessus du genou, & fut obligé de quitter le champ de bataille. Boufflers se vit alors l'unique res-

source de l'armée. Quatre fois, par son ordre, la Maison du Roi chargea la cavalerie des ennemis, & quatre fois la plia & la renversa sur son infanterie. Cependant le désordre se mit dans les troupes Françoises. Boufflers s'en apperçut. Il ordonna la retraite. Aidé du prince de Tingri-Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ses peres, le Maréchal la fit d'une maniere bien glorieuse, puisqu'il emmena tout le canon, plusieurs étendards & drapeaux enlevés à l'ennemi, & que les vainqueurs ne firent pas trente prisonniers. La Maison du Roi, qui, durant la bataille, avoit donné des preuves éclatantes de sa valeur invincible, forma l'arriere-garde. « C'étoit, » dit l'ingénieux M. de Saint-Foix, c'étoit le » lion qui se retire. Dès que l'ennemi, qui » nous suivoit, s'avançoit de trop près, elle » se retournoit; & aussi-tôt il se replioit. Les » Mousquetaires firent voir, dans cette jour- » née, à quel point l'honneur sçait captiver » le naturel & commander au caractère. Cette » troupe, qu'on peint si vive, si ardente, » toujours empressée d'attaquer, & frémissant d'impatience sous la main qui l'arrête, » resta, pendant cinq heures, exposée au feu » d'une batterie de trente piéces de canon. » Sa contenance parut toujours ferme & tranquille dans cette position & ces momens » critiques où il n'est pas même permis de » quitter son rang pour s'élaner contre la » foudre qui s'allume, & n'en être du moins » écrasé qu'en marchant pour l'attaquer. Ce » mouvement si naturel seroit regardé comme

» u
 » n
 » l'
 » t
 » fa
 I
 mid
 poi
 &
 lasse
 étoi
 ou r
 de h
 mor
 mill
 t-il
 puté
 aussi
 cour
 bleff
 plus
 » gé
 » J'a
 M
 de R
 retir
 men
 acco
 dre
 fort
 entr
 pres
 de
 for
 de

» un instant de foiblesse. Il faut attendre la
 » mort, rester immobile devant elle, la voir,
 » l'envifager, pendant des heures entieres,
 » toujours prête à nous frapper, & frappant
 » fans cesse autour de nous. »

La bataille cessa vers les trois heures après midi. Depuis plusieurs siècles, on n'en avoit point vu de plus disputée, de plus meurtriere; & si les Alliés la gagnerent, c'est qu'ils se laisserent les derniers de combattre. La plaine étoit jonchée de près de trente mille morts ou mourans. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée mémorable : ses ennemis en laisserent vingt-un mille tués ou blessés. Aussi Louis XIV comptait-il pour une victoire l'honneur de l'avoir disputée si long-tems & avec tant de succès : aussi le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assura-t-il le monarque, que, sans sa blessure, il auroit remporté le triomphe le plus glorieux, le plus complet. « J'en ai vu ce » général persuadé, dit M. de Voltaire; mais » j'ai vu peu de personnes qui le crussent. »

MALTE. (*siège de*) Après la conquête de Rhodes par Soliman II, les Chevaliers se retirèrent dans l'isle de Malte, du consentement de l'empereur Charles-Quint qui leur accorda cet asyle. Entre les mains de cet ordre militaire, Malte devint bientôt le plus fort boulevard de la Chrétienté contre les entreprises des Turcs. Aussi ces infidèles s'empresserent-ils de détruire ce nouveau refuge de la Religion; & le fameux Dragut vint en former le siège, en 1565, avec une armée de plus de trente mille hommes. Il livra plu-

sieurs affauts terribles, que les Chevaliers soutinrent avec leur bravoure ordinaire. Le général Ottoman y trouva la mort. Le Bacha qui lui succéda, le terrible Mustapha, attaqua vivement le fort Saint-Elme, le plus petit de la ville; & il l'emporta, après bien des fatigues. Mais, en y entrant, il ne put s'empêcher de dire: « Que ne fera pas le pere, puisqu'il est le fils, qui est si petit, nous coûte nos plus braves soldats? » Il vit dès-lors que la conquête de Malte étoit humainement impossible. Il ne songea plus qu'à se retirer; mais, avant, il voulut donner une preuve de son caractère féroce & barbare. Pour intimider les Chevaliers qui étoient dans toutes les forteresses de l'isle, il fit prendre tous ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui conservoient encore quelque souffle de vie. On leur ouvrit l'estomac; on leur arracha le cœur; & pour insulter à l'instrument de notre salut, dont ces malheureux guerriers portoient la marque sur leurs habits, on fendit leurs corps en croix; on les revêtit de leurs subrevestes; & après les avoir attachés sur des planches, on les jeta dans la mer. Ces cadavres défigurés furent portés dans la ville par les ondes. Le grand-maître, Jean de la Vallette, ne put retenir ses larmes. Animé d'une juste indignation, il usa de représailles; & pour apprendre au Bacha à respecter les droits de l'humanité, il fit égorger, sur le champ, tous les prisonniers Turcs; & par le moyen du canon, on jeta les têtes toutes sanglantes de ces infortunés, jusques dans le camp de leurs compatriotes.

M
 quêt
 peup
 brut
 arme
 Bélin
 toit
 Il se
 bonn
 à la
 Auga
 signa
 étend
 digné
 habit
 embu
 bares
 tous l
 défait
 à tou
 les va
 porte
 en c
 quelq
 escad
 tent
 les M
 leurs
 ronné
 rent.
 jusqu'
 fures,
 encor
 bare,
 cette

MAMMA. (*bataille de*) Depuis la conquête de l'Afrique sur Gélimer, les Maures, peuple perfide, amoureux d'une aveugle & brutale licence, ne cessoient de prendre les armes. Salomon, capitaine expérimenté, que Bélifaire avoit laissé dans cette contrée, n'étoit pas assez fort pour réprimer les rebelles. Il se contenta de garantir les places par de bonnes garnisons, & plaça dans la Bizacène, à la tête d'un corps de cavalerie, le vaillant Augan qui, dans mille rencontres, avoit signalé son courage, & le brave Rufin, portant l'étendard de Bélifaire. Ces deux officiers, indignés de voir les campagnes ravagées, & les habitans traînés en esclavage, se posterent en embuscade dans un défilé; surprirent les Barbares; les taillèrent en pièces, & délivrèrent tous les prisonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas, chef des Maures, accourt à toute bride; arrive sur le soir, & enveloppe les vainqueurs. La supériorité du nombre l'emporte sur la bravoure. Les Romains périrent en combattant. Augan & Rufin, suivis de quelque cavalerie, se font jour à travers les escadrons; quittent leurs chevaux, & montent sur une roche voisine, d'où ils écartent les Maures à coups de flèches. Mais bientôt, leurs carquois étant épuisés, ils se virent environnés d'une foule d'ennemis qui les accablèrent. Augan se fit hacher en pièces, & combattit jusqu'au dernier soupir. Rufin, couvert de blessures, fut pris par un des chefs, qui, craignant encore sa valeur, lui coupa la tête. Ce Barbare, frappé de l'air terrible & martial que cette tête conservoit encore après la mort,

la porta dans sa demeure pour en donner le spectacle à ses femmes, aussi féroces que leur mari. Salomon, ayant appris la perte de ces deux guerriers, songea à la vengeance. Cependant il essaya de ramener les Maures, & manda à leurs rois « qu'ils eussent à rentrer » dans leur devoir; qu'ils songeassent à leurs » sermens, & à leurs propres enfans donnés » en ôtages, dont ils hazardoient la vie. Ils » répondirent à cette menace, qu'ils ne re- » doutoient pas les Romains; qu'ils étoient » libres; que c'étoit à leurs ennemis à ménager leurs enfans, parce qu'ils n'avoient » qu'une seule femme; que pour eux, qui pouvoient en avoir cinquante, ils ne craignoient pas de manquer de postérité. » Salomon marcha donc contre les Barbares qu'il trouva campés dans la plaine de Mamma, au pied d'une chaîne de montagnes. Les Maures étoient au nombre de cinquante mille hommes, & le général Romain n'en avoit que dix mille; mais, grace à la mauvaise disposition de l'ennemi, avec ce petit nombre, il lui fut supérieur. Les Barbares avoient une multitude innombrable de chameaux. Ils les rangerent en cercle, sur douze rangs; enforte que ces animaux faisoient face de tous côtés, chaque file étant composée de douze. Les fantassins, qui étoient presque nus, n'ayant pour armes qu'une épée, une rondache & deux javelots, remplissoient les intervalles. On mêla, suivant la coutume, avec les combattans, quelques femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, pour les animer, sans doute, par la vue de ce qu'ils avoient de plus

cher. La cavalerie, placée sur le penchant des montagnes, laissoit un grand espace entr'elle & l'infanterie. Salomon donna le signal du combat. D'abord il ne fut pas favorable aux Romains. Leurs chevaux, effarouchés de l'aspect & du cri des chameaux, prenoient la fuite; jettant par terre leurs cavaliers que les Maures perçoient à coups de dards. Salomon, avec toute la cavalerie, met pied à terre; fait ferrer les rangs; & lui-même, à la tête de cinq cens hommes, il court entamer le cercle; tombant sur les chameaux à grands coups d'épée. Tout prend la fuite. Les Romains pénétrèrent jusqu'au centre où étoient les femmes, & les font prisonnières avec leurs enfans. En un instant, le désordre devint général dans l'armée Barbare. Dix mille Maures restèrent sur la place; & les vainqueurs revinrent à Carthage avec leur butin, l'an 536.

MANENVERDER. (*bataille de*) En 1629, le 24 de Juin, Gustave-Adolphe, ayant voulu se saisir d'un poste dans la plaine de Manenverder, à la vue des Polonois, fortifiés d'un corps d'Allemands, que l'empereur avoit envoyé au secours du roi de Pologne, fut obligé d'en venir à un combat sanglant. Le monarque Suédois, inférieur en forces, abandonna le champ de bataille, après s'être battu en soldat, & avoir couru risque plus d'une fois d'être pris. L'histoire du chapeau de ce Prince est trop singulière pour ne pas trouver ici sa place. D'ailleurs elle peut servir à faire voir quelle croyance méritent la plupart de ceux qui écrivent l'histoire. Le baron de Sirot rapporte qu'ayant été man-

qué d'un coup de carabine que lui tira le roi de Suède, il déchargea son pistolet sur ce Prince, sans le connoître; qu'il lui brûla les cheveux, & que le mouvement de tête que fit Gustave au passage de la balle, fit tomber son chapeau. Sirot s'en faisoit; l'emporta; & les officiers Suédois prisonniers ne purent le voir, après la bataille, sans verser beaucoup de larmes, persuadés que leur Prince étoit mort. Un des historiens du grand Gustave ajoûte que ce fameux chapeau fut envoyé à Walftein. Un autre écrivain dit que ce fut un soldat Allemand, qui emporta le chapeau que le monarque avoit laissé tomber. Enfin, selon Puffendorf, ce fut un Polonois qui avoit saisi Gustave par le baudrier, & à qui il resta entre les mains, parce que ce Prince eut l'adresse de le faire couler par-dessus sa tête, & de le laisser tomber. Voilà, dit le sçavant & judicieux d'Avrigny; voilà bien des versions différentes sur un fait de nulle considération par lui-même; mais qui prouve combien Gustave s'exposoit dans les occasions.

MANTES. (*siège de*) Guillaume le Conquérant étoit devenu extrêmement gros & pesant; & ce Prince prenoit des remèdes pour diminuer un embonpoint incommode. Philippe I, roi de France, en faisoit des railleries, & demandoit, en plaisantant: « Quand » donc ce gros homme relevera-t-il de ses » couches? » Le conquérant, naturellement emporté, fit dire au Roi que « quand il seroit » accouché, il iroit faire ses relevailles à » sainte Genevieve de Paris, avec dix mille » lances en guise de cierges. » L'effet sui-

vit
Fra
il se
pri
108
&
son
che
que
soix
M
du
Ath
Gr
val
toie
part
Ma
avo
mes
mill
batt
brev
avan
des
qu'i
Qua
qua
les
dell
nem
plus
se c
étei
& s

vit de près la menace. Il entra dans le Vexin François ; & , mettant tout à feu & à sang , il se présenta devant la ville de Mantes, la prit d'affaut, & la réduisit en cendres, l'an 1087. Cette action violente termina la vie & les projets de ce monarque , le héros de son siècle. Une fièvre le prit. Il tomba de cheval ; se blessa dangereusement , & mourut , quelques jours après , à Rouen , à l'âge de soixante ans.

MANTINÉE. (*batailles de*) 1. L'amour du commandement avoit armé Lacédémone, Athènes & plusieurs autres républiques de la Grèce contre la puissance Thébaine , que la valeur & la sagesse d'Epaminondas augmentoient de jour en jour. Les armées des deux partis se rencontrèrent dans les plaines de Mantinée, ville d'Arcadie. Les Confédérés avoient plus de vingt-deux mille hommes , & les Thébains plus de trente-trois mille. Jamais les Grecs n'avoient combattu entr'eux avec des troupes plus nombreuses ou plus aguerries. Epaminondas fit avancer son armée sur une colline , le long des hauteurs , pour faire croire aux ennemis qu'il ne pensoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux , environ à un quart de lieue , il s'arrêta , & fit mettre bas les armes à ses troupes , comme s'il avoit eu dessein de camper dans cet endroit. Les ennemis y furent trompés ; & , ne comptant plus sur le combat , ils quitterent leurs armes ; se disperferent dans le camp , & laisserent éteindre cette ardeur guerriere , qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des soldats , à la

vue d'une bataille prochaine. Cependant le général Thébain, ayant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, converti sa colonne en ligne, plaça sur le front de son aîle gauche un corps de troupes choisies, qu'il commandoit en personne, & en fit une colonne, pour attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, qui faisoit presque toute la force des ennemis. Mais, afin d'empêcher les Athéniens, qui étoient opposés à son aîle droite, de venir au secours des Spartiates, dans l'attaque qu'il méditoit, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie & d'infanterie, & le posta sur des hauteurs, à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger sa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, & leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc & en queue, s'ils avançaient pour soutenir leur droite. Il entre-mêla dans les rangs de sa cavalerie des archers, des frondeurs & des gens de trait, afin qu'ils commençassent à mettre le désordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de flèches & de javalots. Après avoir fait cette disposition de toutes ses troupes, il s'ébranla pour tomber sur les Spartiates, avec tout le poids de sa colonne. Ils furent étrangement surpris, & de ce mouvement soudain, & de cet ordre de bataille. Ils saisissent leurs armes; brident leurs chevaux, & courent à la hâte reprendre leurs rangs. La cavalerie Thébaine enfonça d'abord celle des Alliés, & la força de se retirer derrière son infanterie. En même tems, Epaminondas attaqua la phalange qui le reçut

avec
tre,
croy
ne c
la gl
das,
crut
paye
se m
impé
la pl
blessé
résiste
Dans
tiates
à son
d'eux
tel, q
mence
vienne
dans s
Spartie
par la
bains,
sonner
comm
comb
d'Épar
frappé
rent q
neral
tous l
douleu
tance.
servé?

avec courage. On combattit, de part & d'autre, avec une ardeur & un acharnement incroyables. Chacun méprisoit le danger, & ne cherchoit qu'à se distinguer, en défendant la gloire & la liberté de sa patrie. Epaminondas, pour déterminer la victoire en sa faveur, crut devoir faire un effort extraordinaire, & payer de sa personne, sans ménager sa vie. Il se met à la tête des plus braves, & fond avec impétuosité sur les ennemis, où la mêlée est la plus vive. Du premier coup qu'il porte, il blesse le général Lacédémonien. Rien ne lui résiste : tout s'enfonce ; tout prend la fuite. Dans cet instant de triomphe, quelques Spartiates, s'apercevant qu'il s'abandonnoit trop à son ardeur, se rallient, l'attaquent ; & l'un d'eux lui porte dans la poitrine un coup mortel, qui le fait tomber. Le carnage recommence autour de ce héros ; & les Thébains viennent à bout de l'enlever, pour le porter dans sa tente & y faire panser sa plaie. Les Spartiates, accablés de fatigues & affoiblis par la perte qu'ils avoient faite, & les Thébains, consternés du malheur de leur général, sonnent ensemble la retraite, & se retirent comme de concert. Cependant l'honneur du combat resta aux derniers. On visita la plaie d'Epaminondas. Le fer du javelot qui l'avoit frappé y étoit resté. Les chirurgiens déclarèrent qu'aussi-tôt qu'on l'en auroit tiré, le général expireroit. Ce fut un arrêt cruel pour tous les assistans. Epaminondas, dans cette douleur générale, s'arma de toute sa confiance. Il demanda si son bouclier s'étoit conservé ? On le lui montra. Il s'informa ensuite

de l'état de la bataille. Apprenant que les Thébains étoient vainqueurs : « J'ai assez » vécu, s'écria-t-il; je meurs content; » & , faisant aussi-tôt arracher le fer de sa blessure , il rendit l'esprit. La puissance de Thèbes , ouvrage de ce grand homme , expira avec lui. Le chevalier Follard , dans la description qu'il fait de cette célèbre bataille , la donne comme le chef-d'œuvre de cet habile capitaine. 363 ans avant J. C.

2. Les Achéens ayant déclaré la guerre à Machanidas , tyran de Lacédémone , Philopémen fut mis à la tête de leur armée , & se campa sur les terres de Mantinée. Le tyran s'avança fièrement contre l'ennemi , & présenta la bataille avec de nombreuses troupes. Le premier choc fut violent. Les Illyriens & les Cuirassiers , qui soutenoient les soldats étrangers de Philopémen , après une vigoureuse résistance , furent entièrement rompus , & s'enfuirent à la hâte vers la ville de Mantinée , éloignée d'un quart de lieue. Tout paroissoit perdu du côté des Achéens ; & les Spartiates vainqueurs célébroient déjà leur triomphe. Mais on vit alors que le succès dans les combats dépend ordinairement de la sagesse des généraux. Philopémen , toujours maître de lui-même au milieu du tumulte de son armée , n'étoit attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet , qui est fort ordinaire dans ces occasions , & dont on ne peut trop se donner de garde. Machanidas , au lieu de mettre à profit son avantage , se laisse emporter , en jeune homme , par l'ardeur de ses troupes ,

tro
pe
sur
ter
ter
en
tu
du
pou
mo
dep
cou
épo
con
un g
alors
sépé
son
fossé
lança
place
hom
sonni
aband
3798
Ma
prince
tes en
blocus
tion ,
poète
de lui
reuse ,
ne se
trer d
S. é

troupes, & poursuit sans ordre les fuyards, pendant que le général Achéen va se poster sur le bord d'un fossé qui défendoit l'infanterie ennemie. Les Lacédémoniens, sans attendre le signal, & pleins de mépris pour un ennemi déjà vaincu, s'avancent avec impétuosité vers les Achéens, jusques sur le bord du fossé, & sans balancer, se jettent dedans pour les attaquer & les vaincre. C'étoit-là le moment décisif, que Philopémen attendoit depuis long-tems. Il fait sonner la charge. On court sur eux, piques baissées, avec des cris épouvantables; & les Lacédémoniens déconcertés prennent la fuite, après avoir perdu un grand nombre de soldats. Le tyran sentit alors sa faute. Il accourt, mais trop tard. Désespéré, il cherche son salut dans la vitesse de son cheval; mais, lorsqu'il alloit franchir le fossé, Philopémen, qui l'avoit reconnu, lui lança un javelot, & l'étendit mort sur la place. Les Spartiates perdirent quatre mille hommes, outre un grand nombre de prisonniers, tout leur bagage & leur camp qu'ils abandonnerent aux Achéens. *An du monde 3798.*

MANTOUE. (*attaques de*) En 1702, le prince Eugène, voulant étendre ses conquêtes en Italie, fit former, par ses troupes, le blocus de Mantouë, ville forte par sa situation, & célèbre par la naissance du plus grand poëte de Rome. Cette expédition dura près de huit mois; & peut-être qu'elle eût été heureuse, si, le 1^{er} d'Août, les généraux François ne se fussent approchés, & n'eussent fait entrer dans la place des munitions de guerre &

de bouche. Ce secours, presqu'inespéré, ranima le courage des assiégés, & déconcerta les ennemis qui, dès ce moment, renoncèrent à leur entreprise, & disparurent. Dans la suite, Mantouë eut encore diverses attaques à soutenir. Les Impériaux s'en emparèrent, en 1707, après que les troupes Françaises & Espagnoles eurent évacué toute la Lombardie, par une capitulation qui fut signée, le 13 de Mars. En 1735, le duc de Montemar fit le siège de Mantouë, & le pressa vivement; mais les troupes combinées de France, d'Espagne & de Sardaigne le firent lever, en vertu de la suspension d'armes qui se fit, la même année, entre les Puissances belligérantes; &, le 2 de Novembre, toutes les portes de la ville furent ouvertes.

MAOGAMALQUE, (*prise de*) ville de Perse, très-importante, & qui arrêta Julien, pendant quelque tems. Il en conduisit le siège avec tant de vigueur, & encouragea tellement ses troupes par l'exemple de sa témérité, qu'il s'en rendit maître, l'an 363. Les sentinelles s'étoient vantés, dans leurs chansons militaires, que les Romains escaladeroient le ciel, avant que de prendre la place. Ils payerent cher cette raillerie; car le soldat, furieux, passa tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. De tout le butin, Julien ne se réserva qu'un jeune enfant muet, qui sçavoit, par ses gestes, énoncer clairement toutes ses idées, & parler, en quelque sorte, un langage intelligible à toutes les nations. A l'exemple de Scipion l'Africain, l'empereur ne voulut voir aucune des filles qu'on

av
pl
fui
l'A
reu
pro
gra
ren
ran
fut
con
quel
plet
poin
faite
queu
la va
pou
les f
vint
bras
s'em
il s'é
le no
on lu
sur un
sa mo
rant :
chute
Le co
charne
para l
fés de
après,

avoit mises à part, quoiqu'elles fussent les plus belles du monde.

MARANGA. (*bataille de*) La victoire suivoit constamment les drapeaux de Julien l'Apostat; & les Perses, si long-tems la terreur de l'Empire Romain, trembloient à l'approche de ce prince redoutable. Après un grand nombre de succès éclatans, l'empereur rencontra les Barbares dans la plaine de Maranga. Les attaquer, les enfoncer, les dissiper fut l'affaire d'un moment. Ils ne purent tenir contre l'infanterie Romaine, à la tête de laquelle combattoit Julien. La victoire fut complète. Cependant les Perses ne perdirent point courage. Quelques jours après leur défaite, ils tombèrent tout-à-coup sur les vainqueurs. Ils furent reçus avec intrépidité; & la valeur Romaine triompha encore. Julien, poussé par la victoire, s'attacha à poursuivre les fuyards; mais son ardeur aveugle lui devint funeste. Une flèche vient lui effleurer le bras, & entre bien avant dans le foie. On s'empresse pour le secourir. Son sang se perd: il s'évanouit. Etant revenu à lui, il demande le nom du lieu où il se trouve; & , comme on lui répond qu'il s'appelle *Phrygiè*, il juge, sur une vaine prédiction de ses devins, que sa mort est prochaine, & s'écrie en soupirant: « O soleil! tu as perdu Julien! » La chute du prince rendit le courage aux Perses. Le combat recommença de toutes parts. L'acharnement devint terrible. La nuit seule sépara les guerriers couverts de blessures, épuisés de sang & de forces. Quelques heures après, Julien mourut en sophiste, comme il

avoit vécu, l'an 363. Il est faux que ce prince ; en rendant les derniers soupirs , ait proféré ce blasphême : « Tu as vaincu , Galiléen ! » La passion a imaginé cette anecdote.

MARATHON. (*journee de*) Ce fut l'an du monde 3514, que se donna cette fameuse bataille qui affermit la grandeur d'Athènes , & humilia la fierté du roi des Perses. L'armée de Darius , commandée par Datis , étoit de cent mille hommes & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix chefs , mais qui remirent toute leur autorité à Miltiade , parce qu'il étoit plus habile. Il ne trompa pas l'attente publique. Ce grand homme , afin de rendre inutile la multitude des ennemis , se campa au pied d'une montagne , & fit jeter , sur les côtés , de grands arbres , pour empêcher que la cavalerie des Perses ne pût l'incommoder. Datis sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable ; mais , comptant sur le nombre de ses troupes , & ne voyant que de la témérité dans la conduite des Athéniens , il accepta le combat. Les Grecs se précipiterent sur les deux ailes des Perses , qu'ils enfoncerent & mirent en fuite ; puis , accourant au secours de leur corps de bataille , qui plioit , ils environnerent les ennemis , & en firent un horrible carnage. Alors les Perses prirent la fuite vers leur flotte. Les Athéniens vainqueurs les y poursuivirent , en tuèrent un grand nombre , & mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. Six mille Perses perdirent la vie dans le combat ; & cette victoire ne coûta que deux cens hommes aux

Ath
reu
arri
» se
dit-
com
leur
Grè
thon
chef
l'exe
la cu
rable
qu'au
de la
Tha
tems
qu'à
conn
mettr
de so
des A
où il
lui pla
de gr
deven
noble
M
journ
fondit
rieuse
étoit
en pre
bout c
les fit

Athéniens. Un soldat courut en porter l'heureuse nouvelle à Athènes ; & , quand il fut arrivé à la maison des magistrats : « Rejouissez-vous , nous sommes vainqueurs , » leur dit-il , & tomba mort à leurs pieds. Pour récompenser Miltiade , dont la sagesse & la valeur venoient de déliyrer Athènes & toute la Grèce , on fit peindre la bataille de Marathon ; & on le représenta à la tête des dix chefs , exhortant les soldats & leur donnant l'exemple : foible reconnoissance aux yeux de la cupidité & de l'avarice , mais noble & durable alors , parce qu'elle n'étoit accordée qu'au vrai mérite ! Ce tableau fameux étoit de la main du célèbre Polygnote , de l'isle de Thafos , l'un des premiers peintres de son tems. Ce grand artiste , plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt , avoit voulu contribuer à la reconnoissance publique par ses talens , sans les mettre à prix. Athènes le paya en monnoie de son goût , en lui décernant , par l'ordre des Amphictyons , un logement dans la ville , où il demeureroit & seroit traité , tant qu'il lui plairoit , aux dépens de la république. Que de grandeur ! que de générosité ! Que sont devenus maintenant tous ces sentimens de noblesse ?

MARCHIENNE. (*prise de*) Après la journée de Dénain , le maréchal de Villars fondit sur Marchienne avec son armée victorieuse. Cette petite ville , assez bien fortifiée étoit défendue par quatre mille hommes. On en pressa le siège avec tant de vivacité , qu'au bout de trois jours , le 30 de Juillet 1712 , on les fit prisonniers ; & l'on se rendit maître de

toutes les munitions de guerre & de bouche ; amassées dans cette place par les ennemis , pour la campagne. On y trouva plus de cent pièces de canon , & cent bélandres , ou grands bateaux plats , chargés de toutes sortes de marchandises.

MARDICK. (*prise de*) En 1622, le roi d'Espagne fit bâtir un fort à Mardick, pour assurer la navigation & le commerce. Il étoit d'une grande importance : aussi fut-il plusieurs fois pris & repris, dans les guerres du dernier siècle, entre l'Espagne & la France. M. le duc d'Orléans en entreprit la conquête, en 1645 ; & , après quelques attaques, il s'en rendit maître, le 10 de Juillet. Les Espagnols y rentrèrent pendant l'hiver ; en sorte que, l'année suivante, le Prince fut encore obligé de l'assiéger dans les formes. Cette expédition fut meurtrière, & dura dix-sept jours, parce que les Espagnols, campés sous Dunkerque, rafraîchissoient la place. Mais la flotte Hollandoise, qui parut, hâta la reddition de cette forteresse qui ouvrit ses portes, le 24 du mois d'Août. Elle ne resta pas long-tems au pouvoir du vainqueur ; & ses premiers maîtres trouverent bientôt le moyen de s'y rétablir. M. de Turenne fit investir Mardick, en 1657 ; & ce grand Général l'obligea de capituler, le 3 d'Octobre. La place fut remise aux Anglois, suivant le traité conclu avec Cromwel. Elle fut rendue aux François par la paix des Pyrénées ; & , comme ils augmentèrent considérablement les fortifications de Gravelines & de Dunkerque, ils démolirent Mardick qui devenoit inutile.

MARDIE. (*bataille de*) Après la bataille de Cibales, Constantin, qui vouloit mettre le comble à sa victoire par un nouveau triomphe, poursuivit Licinius, & l'atteignit dans la plaine de Mardie, en Pannonie. A peine fut-on en présence, que, de part & d'autre, on en vint aux mains. Le premier choc fut terrible; mais les soldats de l'usurpateur épuiserent bientôt leurs forces, déjà notablement affoiblies par une fuite pénible. Animées par le succès, les troupes impériales redoublaient de courage. Enfin elles firent un dernier effort; & les rebelles furent dissipés ou massacrés comme un troupeau timide. Licinius se confondit dans la foule des fuyards; & ayant eu le bonheur d'échapper au carnage, il chercha les moyens d'appaîser son vainqueur. Ce grand Prince lui pardonna ses coupables excès, & poussa même l'indulgence jusqu'à le maintenir sur le throné qu'il avoit usurpé. Ce dernier exploit termina la guerre, l'an 314.

MARFÉE. (*bataille de la*) Les François mécontens, sous la conduite du comte de Soissons, s'étant assemblés près de Sedan, à la tête d'une armée, le maréchal de Châtillon eut ordre de les aller chercher pour leur livrer bataille. Châtillon obéit à la voix de Richelieu; & le 6 de Juillet 1641, il rencontra l'ennemi campé dans les plaines de la Marfée. Aussi-tôt il présenta le combat qui fut accepté, & soutenu avec valeur. Après une foible résistance, les soldats de la premiere ligne du Maréchal reculerent en désordre, & se jetterent sur la seconde qui, par cette impulsion,

fut jettée vers l'artillerie. C'est-là qu'on se battit long-tems avec fureur; mais enfin les Cardinalistes prirent la fuite, laissant sur la place plus de cinq cens morts, & , entre les mains des vainqueurs, environ deux mille prisonniers. Lorsque l'armée des mécontents pouffoit des cris triomphans, le comte de Soiffons tomba mort au milieu de ses gardes & d'une troupe de gentilshommes, sans qu'on pût voir ni par qui, ni comment il avoit été tué : aussi les historiens ont-ils donné pour des certitudes ce qui n'étoit que simple conjecture. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la mort du Comte fit pour les vaincus, plus que n'auroit pu faire la victoire la plus complete.

MARGUS. (*bataille de*) Sabinien, général de l'armée Romaine en Illyrie, se dispofoit, par l'ordre de l'empereur Anastase, à faire le siège du château de Herta, à la tête de dix mille hommes. Pizia, général de Théodoric, accourut aussi - tôt à la tête seulement de deux mille fantassins & de cinq cens chevaux. Il atteignit les ennemis sur les bords du fleuve Margus, qui se jette dans le Danube, près de la ville du même nom. Malgré l'inégalité du nombre, il fait sonner la charge. Les Romains fuient, & laissent la victoire à leurs ennemis, l'an 505. Tonic & Vitigès donnerent dans ce combat les premières preuves de cette haute valeur qui plaça le premier à la tête des troupes, & le second sur le trône de sa nation.

MARIENDAL. (*journée de*) Le vicomte de Turenne avoit passé le Rhin pour aller barrer le chemin aux Impériaux qui marchaient

en
pro
dur
con
rafr
Ro
avo
cess
Ma
vien
s'av
Tur
sem
de
rend
qu'e
&
d'un
qui
çois
la p
join
faut
la ré
bois
tra
d'év
milli
régie
de t
d'un
par
aile
qu'il
esca

en Franconie. Ils s'étoient retirés à son approche ; & le colonel Roze les avoit suivis , durant quatre jours. Sur son rapport, le Vicomte distribua les troupes en quartiers de rafraîchissement , du côté de Mariendal. Mais Roze ne s'étoit point apperçu que les ennemis avoient rebrouffé chemin , dès qu'il avoit cessé de les observer. Tout-à-coup, le 5 de Mai 1545 , dès cinq heures du matin, on vient dire aux François que le général Mercy s'avance à grands pas avec toute son armée. Turenne se leve à la hâte ; ordonne de rassembler les quartiers, à une lieue & demie de Mariendal, & commande à Roze de s'y rendre pour y recevoir les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. Le colonel y court ; &, voyant une assez vaste plaine, au-delà d'un bois de cinq à six cens pas de longueur, qui étoit à la tête de la grande-garde Française, il lui fait passer ce bois, & range dans la plaine quelques régimens qui s'étoient joints à lui. Le Vicomte survient, & voit la faute énorme de son lieutenant. Il se hâte de la réparer ; & déjà il ordonnoit de repasser le bois, lorsque l'avant-garde ennemie se montra dans la plaine. Il n'y avoit plus moyen d'éviter le combat. Turenne n'avoit que trois mille hommes d'infanterie, & sept ou huit régimens de cavalerie. Il forme son aîle droite de toute son infanterie qu'il place à l'entrée d'un petit bois à droite, & qu'il fait soutenir par deux escadrons seulement. Il compose son aîle gauche de tout le reste de sa cavalerie qu'il met sur une seule ligne, excepté deux escadrons dont il fait une espece de seconde

ligne. A peine avoit-il fini ces dispositions , que Mercy s'avance en bon ordre , soutenu du feu de son artillerie. Turenne attend l'ennemi , sans s'ébranler. Mercy , à la tête de son infanterie , fond sur le petit bois. En même tems , le Vicomte avec sa cavalerie se précipite sur l'aîle droite des Impériaux ; l'enfonce ; rompt tous les escadrons ; ébranle même la seconde ligne , & prend douze étendards. Mais , dans ce moment , Mercy se rend maître du bois ; & l'infanterie Françoisse prend la fuite. Il ne restoit plus que l'aîle gauche , composée de cavalerie. Mercy fait avancer la sienne pour l'envelopper. Turenne , vainqueur , voit ce mouvement , & cesse de combattre , pour ne songer qu'à la retraite , dont il dresse le plan , en un instant. Il fait rallier son infanterie , & lui commande de marcher droit à Philipsbourg. Il fait passer à sa cavalerie le Thauber & le Mein : il se met lui-même à la tête de l'arrière-garde ; repasse le bois , & soutient avec les derniers escadrons tous les efforts de l'ennemi qui le poursuit avec chaleur. A la sortie du bois , un gros corps de cavalerie l'arrête , & lui bouche le chemin de Mariendal. Il n'y a pas moyen de reculer. Turenne prend son parti sur l'heure. Il s'élançe contre ces cavaliers , & s'ouvre un passage , l'épée à la main. L'ennemi cessa de l'inquiéter alors ; & le Vicomte acheva tranquillement cette retraite qui fut presque aussi glorieuse qu'une victoire. L'échec de Mariendal est le seul que M. de Turenne , commandant en chef les troupes du Roi , ait jamais reçu ; & , comme il étoit infiniment modeste , on

ne lo
ploit
pellâ
espec
ordin
mens

M
çois
lut f
duch
qués
seurs
brav
ce m
Sept
ses d
voisi
de la
le tra
porte
Scha
romp
leva
cités
nent
force
du R
pes ,
taille
milit
donn
l'enn
d'un
ces c
Le d

ne louoit jamais dans la suite ses grands exploits admirés de l'univers, qu'il ne rappellât cette défaite, dont il se faisoit une espece de préservatif contre la vanité, fruit ordinaire de la gloire & des applaudissemens.

MARIGNAN. (*bataille de*) A peine François I fut-il monté sur le trône, qu'il voulut signaler son courage par la conquête du duché de Milan & des autres Etats revendiqués, les armes à la main, par ses prédécesseurs. Suivi de quarante mille hommes, du brave Lautrec & de l'intrépide Bayard, ce monarque passa les Alpes, & le 13 de Septembre 1515, joignit vingt-sept mille Suisses dans la plaine de Marignan, petite ville voisine de Milan. On tenta d'abord les voies de la négociation; & déjà l'on alloit conclure le traité, lorsqu'un prêtre, qui se mêloit de porter le mousquet, Matthieu Schifner ou Schaner, évêque de Scion, & cardinal Suisse, rompit tout-à-coup les conférences, & souleva ses compatriotes contre les François. Excités par le sermon guerrier du prélat, ils prennent les armes en tumulte; & comme des forcenés, ils tombent incontinent sur le camp du Roi. Ce Prince étoit à table; & ses troupes, qui ne s'attendoient pas si-tôt à la bataille, se livroient aux douceurs d'un loisir militaire. L'allarme sonne. Le Roi se leve; donne ses ordres; dispose ses guerriers; attend l'ennemi. Son avant-garde étoit couverte d'un large fossé, & de soixante & douze pièces d'artillerie, gardées par les Lansquenets. Le dessein des Suisses étoit d'attaquer ce corps

redoutable pour enlever les canons, comme ils avoient fait à la journée de Novare, où la prise de l'artillerie leur avoit donné la victoire. Ils s'approchent, & soutiennent avec fermeté le feu terrible des François. Huit cens Lanquenets fondent sur eux avec plus de courage que de prudence. Ils les reçoivent sans s'ébranler; les enfoncent ensuite; les accablent; les poursuivent jusques dans le camp; s'emparent de quatre coulevrines, & menacent d'une entière défaite ces assaillans téméraires. Le Roi voit leur danger. Bayard accourt, & repousse l'ennemi. Mais ce généreux chevalier pensa payer bien cher son intrépide valeur. Il montoit un cheval très-vigoureux. L'animal, blessé, s'agite; se débride, &, ne sentant plus son mors, prend sa course à travers les Suisses. Le péril étoit pressant; & Bayard alloit tomber au pouvoir d'un ennemi impitoyable. Heureusement un sep de vigne arrête son coursier fougueux. Le chevalier se jette à terre; dépouille son armure; se dérobe aux regards de l'ennemi, & revient sans malheur au camp du Roi. Dans ce moment, deux mille Suisses passèrent devant ce Prince qui les chargea vivement, & les mit en fuite. Ce ne fut pas sans un grand danger; car son buffle fut percé, de part en part, d'un coup de pertuisane. La nuit sépara les combattans, & fit cesser le carnage. On la passa toute entière sous les armes; & le Roi dormit sur un affût de canon, à cinquante pas d'un bataillon Suisse. A son réveil, il fit toutes les dispositions nécessaires pour recommencer le combat. Les

Suiff
furie
tés
çoise
men
ils co
que
batai
que
pas &
de tr
pouri
s'étoi
celle-
autres
coûta
perbe
leux,
Dom
Av
qu'il
C'éto
faire,
» pre
» tan
» Go
» tes
» que
» gue
monie
proch
& dit
» qui
» che
» fera

Suiffes revinrent à la charge, avec plus de furie que la veille. Mais ils furent si maltraités par le canon; & la gendarmerie Françoisé, qui fondit sur eux, les rompit tellement, que, vers les neuf heures du matin, ils commencerent à se retirer, laissant presque la moitié de leur armée sur le champ de bataille. Leur retraite leur fit plus d'honneur que toutes leurs victoires. Ils la firent au petit pas & en bon ordre, & repousserent un corps de troupes Vénitiennes, qui entreprit de les poursuivre. Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles, dit que celle-ci étoit un combat de géants; & les autres, des jeux d'enfans. Cette victoire coûta quatre mille hommes, & força les superbes Helvétiens de quitter le titre orgueilleux, qu'ils s'étoient donné, de Protecteurs & Dompteurs des Princes.

Avant le combat, François I dit à Bayard qu'il vouloit être fait chevalier de sa main. C'étoit le plus grand honneur que le Roi pût faire, même à un prince de son sang. « Alors » preint son épée Bayard, & dit: Sire, » tant vaille que si j'étois Roland ou Olivier, » Godefroy, ou Baudouin son frere; cer- » tes vous êtes le premier Prince que on- » ques feis chevalier. Dieu veuille qu'en » guerre ne preniez la fuite. » Après la cérémonie, le Chevalier Sans-peur & Sans-reproche fit une profonde révérence au Roi, & dit, en baisant son épée: « Glorieuse épée » qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire » chevalier le plus grand Roi du monde, tu » seras comme relique gardée; je ne t'em-

» ploierai jamais plus que contre les infidèles & ennemis du nom Chrétien.»

MARLBOROUGH. (*prise du fort*) Le comte d'Estaing, après la conquête du fort Tapponoly, en 1761, marcha contre celui de Marlborough. C'étoit un quarré avec quatre grands bastions, situé sur une montagne près du rivage. Ses remparts sont de briques, bien épais & assez élevés. Les Anglois avoient fait des retranchemens en dehors pour en défendre l'approche de tous côtés. Un de ces ouvrages extérieurs s'étendoit jusqu'au vieux Bencole. Tous les chemins jusqu'à Sellibar, tous les lieux accessibles étoient retranchés. Il y avoit dans le fort, ou dans ses ouvrages extérieurs plus de quarante bouches à feu, sans compter plusieurs pièces de campagne. Il y avoit beaucoup de vivres & de munitions; deux cens hommes de troupes Européennes; trois cens Noirs, Cafres ou Sipayes, & quatorze cens Malais, tous armés: forces respectables, si elles eussent eu une ombre de valeur! Elles ne soutinrent pas deux canonnades. Le fort de Tapponoly les avoit tellement effrayées, qu'elles prirent la fuite au milieu de la nuit; & le gouverneur Anglois, craignant d'être fait prisonnier, en restant seul, se vit obligé de les suivre dans cette retraite précipitée. Les autres forts ne firent pas plus de résistance. Anglois, Asiatiques, tout se dispersoit. Les François étoient vainqueurs, avant même d'avoir été vus dans leurs approches. En moins de quelques mois, la Compagnie du Sud perdit ses riches comptoirs; & les magasins immenses, qu'elle y

avo
rop
M
ceff
vain
dou
ses
autr
seule
ce d
tant
pour
vant
qu'il
haut
mult
nitio
doul
trier.
Pour
dans
de la
sieurs
comb
pend
dans
mon
mour
terrib
tentat
partie
a fait
ler qu
comm
un aff

avoit amassés , furent transportés en Europe.

MAROC. (*siège de*) Ishak , fils & successeur de Tashin , Sultan d'Afrique , toujours vaincu , toujours poursuivi par l'heureux Abdoulmoumen , se voyoit dépouiller de tous ses Etats ; & il ne restoit plus à ce Prince , autrefois si puissant & si redoutable , que la seule ville de Maroc. Il chercha un asyle dans ce dernier refuge ; mais l'usurpateur , profitant de sa fortune , ne tarda pas à l'attaquer pour la dernière fois. Il vint se présenter devant Maroc , avec son armée formidable , qu'il fit camper , à l'occident , sur une petite hauteur. Les fortifications de la place , la multitude des citoyens , l'abondance des munitions , tout enfin fit d'abord prévoir à Abdoulmoumen que le siège seroit long & meurtrier. Les obstacles irritent son grand courage. Pour prendre une ville , il en bâtit une autre , dans laquelle ses guerriers bravent les rigueurs de la saison. Durant onze mois , il forme plusieurs attaques : il livre un grand nombre de combats ; tous ces efforts sont inutiles. Cependant les vivres commencent à manquer dans la ville , & la famine fait périr plus de monde que le fer des assiégeans. Mais Abdoulmoumen ne peut tirer avantage de ce fléau terrible. Fatigué de voir échouer toutes ses tentatives , il a recours à la ruse. Il place une partie de ses troupes au-delà de la ville qu'il a fait bâtir , & leur ordonne de ne s'ébranler qu'au signal qu'il leur seroit entendre. Il commande au reste de ses soldats de livrer un assaut à la place assiégée , de se retirer en-

suite, comme si la terreur s'étoit emparée de leurs esprits, & de fuir du côté de l'embuscade. Les guerriers obéissent. Ils courent en foule vers les murailles de Maroc; ils dressent leurs échelles; ils montent; ils s'empres- sent avec une ardeur simulée; mais bientôt ils cèdent aux efforts des assiégés: ils abandonnent les remparts. Les habitans tombent sur eux de tous côtés. Ils prennent la fuite. Ils sont poursuivis jusqu'à leur camp, dont les tours & les fortifications sont renversées: enfin ils attirent l'ennemi dans l'embuscade. Dans le moment, tout change. Une foule de gens armés paroît sortir tout-à-coup du sein de la terre. Les fuyards font volte-face. Les ennemis, qui s'étoient crus vainqueurs, sont chargés, enveloppés, enfoncés, culbutés, vaincus, taillés en pièces. Très-peu rentrèrent dans la ville où ils porteroient la désolation & la terreur. Toutefois les débris des citoyens résolurent de se défendre jusqu'à la mort. La famine augmentoit tous les jours; & déjà plus de cent mille personnes étoient devenues les tristes victimes de la misère publique. Ceux qui leur avoient survécu, étoient si foibles & si languissans, qu'ils ne pouvoient donner la sépulture aux morts. Parmi les troupes qui composoient la garnison, il y avoit une compagnie de Francs que l'on appelloit les *Marantons*. Ces soldats, vaincus par les maux dont ils étoient accablés, ouvrirent au général ennemi la porte confiée à leur garde. En un moment, toute l'armée d'Abdoulmoumen se répandit dans la ville, & s'y livra aux plus horribles excès.

Ishak

Le
rens
mon
loit
» Q
» fo
» de
» le
» d'
» m
» de
» to
mire
ce se
bâton
princ
qui r
& sur
Christ
Ma
de Br
tation
grand
causoi
la tête
Juillet
sa situa
châtea
du sié
consta
fentoit
de cap
pas lon
vée, le
par les
S. 6

Ishak fut fait prisonnier avec tous ses parens, & conduit au supplice. Le malheureux monarque, les yeux baignés de larmes, vouloit implorer la clémence du vainqueur :
 » Quoi ! seigneur, lui dit un Emir issu de
 » son sang, vous abaisserez-vous à de timi-
 » des supplications ? Verrois-je, en ce jour,
 » le sublime Ishak remper bassement aux pieds
 » d'un barbare ! Non, Prince ; mourons, &
 » mourons sans foiblesse. La vie est un far-
 » deau, quand on la doit au plus cruel de
 » tous les hommes. » Ces généreuses paroles
 mirent en fureur Abdoulmoumen. Il fit saisir ce seigneur intrépide, & le fit expirer sous le bâton. Ishak eut la tête tranchée. Dans ce prince finit la dynastie des Almoravides qui régnerent près de cent ans sur l'Afrique, & sur une partie de l'Espagne. *L'an de Jesus-Christ 1148.*

MARPURG. (*prise de*) En 1758, le duc de Broglie soutenoit dans la Hesse la réputation qu'il s'étoit si justement acquise ; & ce grand Général, avec un simple détachement, causoit autant de terreur, qu'il eût pu faire à la tête d'une armée formidable. Au mois de Juillet, il s'approcha de Marputg, place que sa situation au pied d'une montagne, & son château rendoient importante. Les travaux du siège furent poussés avec une ardeur si constante, que, malgré les obstacles que présentoit cette expédition, la ville fut obligée de capituler, le 6. Les François ne garderent pas long-tems cette conquête qui leur fut enlevée, le 10 de Septembre de l'année suivante, par les Hanovriens & les Hessois réunis.

MARSAILLE. (*bataille de la*) Le maréchal de Catinat, voulant secourir la ville de Pignerol, que le duc de Savoie assiégeoit, descendit les Alpes, à la tête de quarante bataillons, & de soixante-seize escadrons, & joignit le Prince dans la plaine de la Marfaille, le 3 d'Octobre 1693. On s'occupa, durant tout le jour, à faire les dispositions de la bataille que, de part & d'autre, on vouloit livrer le lendemain. A la gauche de l'armée Savoyarde étoit une montagne: à sa droite s'étendoit la plaine; devant elle couloit la petite riviere de Chisole. Ce poste étoit avantageux; mais le Duc voulut l'abandonner pour franchir, le premier, la riviere. Il commandoit l'aîle droite: le marquis de Léganez conduisoit la gauche. Le corps de bataille devoit combattre sous les auspices du prince Eugène. Catinat prit la conduite de l'aîle droite de son armée; & le duc de Vendôme, secondé du Grand-Prieur, son frere, fut mis à la tête de la gauche. Le 4, sur les neuf heures du matin, on donne le signal: on s'ébranle; on s'approche; on se menace. Catinat & Vendôme fondent, en même tems, sur la premiere ligne des ennemis. Ils frappent: ils renversent tout ce qui s'offre à leur premier effort. Tout prend d'abord une fuite précipitée; mais bientôt on vole au secours des vaincus. On les arrête: on les oblige de retourner au combat. Le désespoir, la fureur s'emparent de leur ame. On n'ose se mesurer avec ces guerriers devenus tout-à-coup redoutables. Les François sont culbutés à leur tour, & vivement poursuivis. Dans ce mo-

men
surv
les c
sur l
ronn
L'en
deve
de b
com
duc
régim
ou m
la cu
valet
sur lu
» qua
& ce
de so
» tué.
» Let
» mil
» de
» dar
» les
» tirés
» à d
fut d'a
du duc
prince
MA
de Ma
revo
avoien
Cesar,
vables,

ment; Catinat, Vendôme & le Grand-Prieur surviennent; rallient les fuyards; enfoncent les deux lignes de l'aile gauche; se précipitent sur la droite; l'attaquent; la pressent; l'environnent de toutes parts: rien ne leur résiste. L'ennemi déconcerté jette loin de lui ses armes devenues inutiles, & abandonne le champ de bataille, après quatre heures & demie de combat. Un instant auparavant, on prioit le duc de Schomberg de faire retraite avec son régiment. » Non, répondit-il, il faut vaincre ou mourir. » En disant ces mots, il reçoit à la cuisse une blessure qui le fait tomber. Son valet de chambre, appelé *la Sale*, se jette sur lui pour le sauver, en criant: « Quartier! » Ses cris ne sont point entendus; & ce généreux serviteur est tué sur le corps de son maître. « Neuf ou dix mille ennemis tués sur la place, dit Louis XIV dans sa Lettre à l'archevêque de Paris; près de deux mille faits prisonniers; trente-quatre pièces de canon, & cent six drapeaux ou étendards pris sur eux; le désordre avec lequel les restes de leur armée dispersée se sont retirés en divers endroits, ne laissent rien à désirer à l'éclat de cette victoire. » Elle fut d'autant plus glorieuse, qu'en triomphant du duc de Savoie, Catinat avoit triomphé du prince Eugène, qui avoit disposé l'armée.

MARSEILLE. (*sièges de*) 1. Les habitans de Marseille s'étoient déterminés à ne point recevoir César dans leur ville, parce qu'ils avoient de grandes obligations à Pompée. César, à qui ils n'étoient pas moins redevables, fut très-irrité de cet affront; & sur

le champ, il mit le siège devant cette ingrate cité. Il fut long, parce que ce grand général ne le conduisit point en personne, & qu'il étoit passé en Espagne pour détruire un parti contraire à son ambition; mais, quand il se fut présenté de nouveau devant la place, elle se rendit. Le vainqueur se contenta de désarmer les citoyens, & ordonna qu'on lui apportât tout l'argent du trésor public. *An de Rome 703.*

2. Maximien se faisoit un jeu de quitter la pourpre impériale, & de la reprendre. L'an de J. C. 309, il remonta, pour la troisième fois, sur le trône des Césars; &, afin d'engager les Gaules à se déclarer en sa faveur, il fit courir par-tout le bruit que Constantin étoit mort. Cette nouvelle n'eut pas le tems de s'accréditer. Constantin, à la tête d'une armée dont le zèle précipitoit la marche, se présente devant Marseille, où s'étoit retiré Maximien au bruit de son approche, & fait donner l'assaut. Cette ville étoit prise, si les échelles ne se fussent trouvées trop courtes. Cependant plusieurs soldats, s'élançant de toutes leurs forces, & se faisant soulever par leurs camarades, s'attachoient aux créneaux, & s'empressoient de gagner le haut du mur, lorsque l'Empereur, pour épargner le sang de ses troupes, & celui des habitans, fit sonner la retraite. Dans ce moment, Maximien se montre sur la muraille. Constantin s'en approche; &, d'un ton plein de douceur, il lui représente l'indécence & l'injustice de son procédé. Tandis que le vieillard se répand en invectives outrageantes, on ouvre, à son

int
les
mi
ter

rite
Qu
ent
assu
si fo
la co
ville
se d
fem
avec
bles;
que l
que,
pour
Un
deux
broit
couru
dema
caire
» Mo
» qui
mérito
rante
dont l
que sa
redoub
il vint
fidérah
envoy

insçu, une porte de la ville; & l'on introduit les soldats ennemis. Ils se saisissent de Maximien; le conduisent devant l'Empereur, & terminent cette guerre en un moment.

3. Le connétable de Bourbon, voulant mériter, par ses services, la faveur de Charles-Quint, à qui ce Prince perfide s'étoit vendu, entreprit le siège de Marseille, en 1524. Il assuroit que trois coups de canon étonneroient si fort ces bons bourgeois, qu'ils viendroient, la corde au col, lui présenter les clefs de leur ville; mais ces braves citoyens résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les femmes même les plus qualifiées partagerent avec les hommes les travaux les plus pénibles; & l'ardeur de ces héroïnes fut si grande, que les contre-mines, faites du côté de l'attaque, furent appellées *la tranchée des dames*, pour en perpétuer le souvenir.

Un boulet de canon, parti de la ville, tua deux gentilshommes, & un prêtre qui célébroit la messe. Le connétable de Bourbon accourut au bruit que causoit cet accident, & demanda ce que c'étoit. Le marquis de Pescaire, rival de sa puissance, lui répondit: » Monsieur, ce sont les consuls de Marseille, » qui nous en apportent les clefs. » Bourbon méritoit cette raillerie sanglante. Depuis quarante jours, il s'épuisoit devant une place dont la conquête, selon lui, ne demandoit que sa seule présence. Furieux, il ordonna de redoubler le feu de son artillerie, & bientôt il vint à bout de faire une brèche assez considérable pour donner l'affaut. Les ingénieurs, envoyés pour la visiter, rapportèrent qu'il y

avoit un fossé profond, rempli de feux d'artifice, & défendu par un grand nombre de soldats. L'éternel ennemi du connétable, Pescaire vient en faire le détail au conseil de guerre, & ajoute malignement: « Vous voyez, » Messieurs, que les Marseillois tiennent toute » prête une table bien couverte, afin de recevoir, comme il faut, ceux qui voudront » aller les visiter. Si vous avez envie d'aller » souper en paradis, courez-y, à la bonne » heure. Pour moi, je n'ai pas envie d'y aller » si tôt: nous ferions mjeux, je pense, de » retourner en Italie, où les François pour- » roient bien nous prévenir. » La haine qu'on portoit au duc de Bourbon fait applaudir à cet avis. D'ailleurs, François I venoit au secours de la ville assiégée, avec une armée de quarante mille hommes. Les Impériaux plièrent bagage, & se hâtèrent de se retirer, avec la honre de n'avoir pu réussir.

MARTINIQUE. (*conquête de la*) Depuis long-tems, le conseil d'Angleterre méditoit la conquête de la Martinique, île considérable des Antilles, qui barroit, en quelque façon, le chemin de la Jamaïque, & dont la position & la richesse peuvent la faire considérer comme le Pérou des François. L'amiral Rodney fut chargé de cette expédition; &, pour que le succès en fût également prompt & certain, il avoit sous ses ordres plus de quarante vaisseaux montés de douze ou treize mille hommes de débarquement, sous les ordres du général Montckton. L'escadre Angloise se montra devant la Martinique, le 7 de Janvier 1762, & com

me
De
fure
Ma
vail
Gén
atta
ci.
voit
van
rivie
fut
à la
res,
ensu
dit
teurs
de t
vec
dans
à ch
avoi
nes
cain
quat
Roy
la m
& si
conn
mais
form
de la
le tit
rité
pays

mença ses hostilités par le quartier du Marin. Deux mille hommes, qui y débarquerent, furent reçus bien chaudement par quatre cens Martinicains, & contraints de regagner leurs vaisseaux, avec la plus grande célérité. Le Général avoit cependant pratiqué une fausse attaque, qui devoit assurer le succès de celle-ci. Pour réparer l'échec qu'il venoit de recevoir, & tenter une meilleure fortune, il s'avança vers l'anse d'Arlets, & entra dans la riviere de la Caze - Navire. Là, il ne lui fut pas difficile de faire son débarquement, à la faveur d'une canonnade de cinq à six heures, qui foudroya tout le rivage. Il s'étendit ensuite le long de la Caze-Pilote, & ne perdit pas un moment pour s'établir sur les hauteurs. Le Morne-Tartenson fut enlevé, peu de tems après. Monckton ne marchoit qu'avec crainte & beaucoup de circonspection dans un terrain coupé, & qu'on lui disputoit à chaque pas, avec la plus grande valeur. Il avoit sous lui dix-huit mille hommes de bonnes troupes réglées, tandis que les Martinicains ne pouvoient lui en opposer que treize à quatorze mille. C'étoient cinq cens Grenadiers Royaux, quatre mille cinq cens hommes de la milice du pays, deux mille Flibustiers, & six à sept mille Nègres; troupe brave, qui connoissoit bien l'impétuosité du courage, mais que l'habitude n'avoit pas également formée à la discipline militaire. M. le Vallor de la Touché étoit à la tête de ce corps, avec le titre de Gouverneur général, & une autorité illimitée. Il avoit à défendre son propre pays qu'il devoit connoître assez pour en tirer

tout le parti possible. Mais que peuvent la capacité & la bravoure contre des forces supérieures, & conduites aussi par une main également habile ?

Les François livrèrent bien des combats qui leur coûtèrent beaucoup de sang. Ils disputèrent chaque ravin, & ne furent jamais heureux. Du Morne-Tartenson, ils se retranchèrent sur le Morne-Palate, & se virent de même forcés à l'abandonner. Le général Monckton n'eut bientôt plus qu'un poste de conséquence à attaquer : c'étoit le Morne-Garnier, le dernier boulevard de l'isle ; mais, avant d'y parvenir, la prudence demandoit qu'on s'assurât des hauteurs du Fort-Royal. Monckton exécuta l'un & l'autre. C'étoit avoir vaincu toutes les difficultés. De-là, il marcha contre le fort, & se rendit maître de la citadelle, en moins de huit heures. Comme il sçavoit que M. de Blénaç venoit à toutes voiles au secours de cette isle, il se hâta de faire les derniers efforts pour la réduire, afin de ne point avoir de nouveaux ennemis à combattre.

Cependant, à l'armée de France, on étoit partagé pour sçavoir si l'on devoit se cantonner au poste de la Lambette, afin de couvrir, par cette position, le quartier du Lamentin, ou se retirer au fort Saint-Pierre. Ce dernier parti prévalut. M. de la Touche le crut le plus avantageux ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il eut la douleur d'apprendre que les habitans du Lamentin venoient de capituler sans sa participation. Le danger étoit pressant pour eux ; & il ne le devint pas moins pour la

you
jusq
ann
sage
gén
par
tain
les
bita
Il s'
les.
des
ne p
les
tout
Fran
une
tile.
qui
mér
jour
Mar
cito
char
Leu
sach
de l
vou
trou
M
Said
clam
cont
sur l
le g

gouverneur lui-même, qui se vit bientôt forcé jusques dans son dernier retranchement. Tout annonçoit une attaque meurtrière ; tout présageoit une défense opiniâtre. D'un côté, le général Anglois, résolu d'emporter cette place par le fer & par le feu ; de l'autre, le capitaine François, déterminé à s'enfvelir sous les dernières ruines de sa patrie. Mais les habitans décidèrent cette importante querelle. Il s'éleva des cris du sein de toutes les familles. Déjà chacun croyoit voir ses foyers inondés de son sang. L'assaut, le bombardement ne présentoient que des horreurs. Les pleurs, les gémissemens, les requêtes adressées de toutes parts fléchirent enfin le gouverneur François ; & il fut sage pour préférer une capitulation honorable à une mort inutile. Tel fut le sort de la plus riche possession qui restoit à la France, dans ces mers de l'Amérique. Monckton la fit passer, en trente-six jours, sous le joug Anglois. Cependant la Martinique avoit des défenseurs. Ses habitans, citoyens & soldats, sçavoient cultiver leurs champs d'une main, & combattre de l'autre. Leur chef, connu par ses services, par son attachement à la patrie, avoit toute la confiance de ses compatriotes. C'étoit l'Hector qui devoit défendre Pergame, si Pergame eût dû trouver un bras capable de la défendre.

MARTOS. (*siège de*) Méhéméd-Abou-Said, gouverneur d'Ariona, s'étant fait proclamer Roi de Grenade, voulut s'attirer la confiance des Maures par quelque conquête sur les Chrétiens. En 1238, ayant appris que le gouverneur de Martos, forteresse impor-

tante, étoit parti, suivi de sa garnison, pour aller ravager les campagnes des infidèles, il se présenta tout-à-coup devant cette place. L'épouse du gouverneur, femme hardie & courageuse, fit aussitôt fermer les portes, & se prépara à une vigoureuse défense. Les autres femmes qui étoient dans la ville, s'étant toutes rassemblées sous la conduite de cette héroïne, firent pleuvoir des pierres, de la poix brûlante sur les assaillans, & combattirent avec tant de vigueur, qu'elles donnèrent à leurs époux le tems de venir à leur secours. Le roi de Grenade, craignant d'être attaqué par des troupes supérieures aux siennes, se retira avec la honte attachée aux projets mal exécutés.

MARTYROPOLIS. (*bataille & siège de*)
 1. Un corps de six mille Perses étoit campé sur les bords du Nymphée, près d'Amide, dans le dessein d'aller attaquer Martyropolis qui en est à dix lieues. Les Romains, renfermés dans cette place, en sortirent pour prévenir l'ennemi. Lorsque le combat fut engagé, ils feignirent de prendre la fuite, mais en bon ordre & sans rompre leurs rangs. Les Perses s'étant débandés dans la poursuite, ils retournerent sur eux, en tuèrent deux mille, enlevèrent leurs enseignes, & firent leurs commandans prisonniers. Peu de tems après, ils revinrent devant Martyropolis; en firent le siège, & mirent tout en usage pour s'en emparer. Les murailles étoient foibles en plusieurs endroits. La garnison, quoique remplie de valeur, étoit dépourvue de vivres & de machines. La ville n'auroit pas tenu long-

tem
 n'et
 tour
 ville
 plus
 assa
 gear
 res,
 tran
 les
 en é
 d'un
 des
 néra
 la vi
 renf
 cet a
 à re
 géné
 pre p
 au li
 joint
 bade
 fan à
 2.
 Mar
 aux
 il all
 pire
 hom
 teurs
 enga
 fuge
 tes,
 cepti

tems, si le génie fécond d'un seul homme n'eût suppléé à tous ces désavantages. Aux tours que les Perses élevoient pour battre la ville, ce nouvel Archimède en opposoit de plus hautes encore. Il rer doit inutiles tous les assauts: il éventoit toutes les mines des assiégeans. Faute de machines à lancer des pierres, il démolissoit les édifices, & en faisoit transporter les colonnes sur la muraille, d'où, les précipitant avec force sur les ennemis, il en écrasoit un grand nombre. Enfin la perfidie d'un espion ruina tout-à-fait les espérances des Perses. Ce fourbe vint avertir Sittas, général Romain, campé à cinq ou six lieues de la ville, que les Perses attendoient un grand renfort de Huns. Sittas, après avoir vérifié cet avis, engagea l'espion, à force d'argent, à retourner au camp ennemi, pour dire au général que les Huns s'étoient laissés corrompre par les Romains, & qu'ils l'attaqueroient, au lieu de le secourir. Cette fausse nouvelle, jointe à celle qui annonçoit la mort de Cabadé, roi des Perses, obligea le général Persan à lever le siège. *L'an 531.*

2. En 589, un des principaux habitans de Martyropolis, nommé *Sittas*, livra cette ville aux Perses. Durant l'absence de la garnison, il alla trouver ces éternels ennemis de l'Empire, & leur persuada d'envoyer quatre cens hommes qui se présenteroient comme déser-teurs. Etant ensuite rentré dans la ville, il engagea ses concitoyens à recevoir ces transfuges; & quand on leur eut ouvert les portes, ils chasserent tous les habitans, à l'ex-ception des jeunes femmes & des esclaves.

Philippique, général de l'empereur Maurice dans ces contrées, fit en vain tous ses efforts pour reprendre Martyropolis.

MASSADA. (*siège de*) Jérusalem étoit prise; & toute la Judée vaincue s'étoit soumise à Tite. Il ne restoit plus que Massada, place forte, située sur un rocher très-escarpé, près du lac Asphaltide, & occupée par Eléazar, ce chef des Sicaires, dont la cruauté avoit tant fait de mal, durant le siège de la ville sainte. Flavius Sylva, général des troupes Romaines, entreprit le siège de cette ville, pour terminer la guerre des Juifs. Il la fit d'abord environner d'un mur, afin que personne n'échappât; & ayant élevé plusieurs terrasses, il fit jouer ses machines, avec tant de force & de continuité, que les assiégés, quoique déterminés à tout, n'osoient plus paroître sur les murailles. La ville fut bientôt réduite à la dernière extrémité; & les assiégés ne pouvoient manquer de tomber en la puissance des Romains, au premier assaut qu'ils livreroient. Eléazar prit alors une résolution aussi désespérée que l'état de ses affaires. Voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il voulut du moins la rendre mémorable. Il assembla ses compagnons; leur parla long-tems & fortement sur le mépris de la vie & l'horreur de l'esclavage; & pour finir en gens de cœur, comme ils avoient vécu; il leur persuada de se donner la mort, & de mettre le feu à la place. Ces furieux applaudirent à ce discours; & encouragés par l'exemple de leur chef, ils tuèrent leurs femmes & leurs enfans; se donnerent la mort l'un à l'autre,

& le
côtés
foin
finit
coup
& un
à ses
rent
les R
pour
qui
bélie
sonne
deux
néral
voulu
tant
tous
finit
avoit
d'elle
causa
qu'un
fans
J. C.
M
assem
grand
lever
Maspl
à lou
tonna
ble;
vainq
pours

& le dernier qui restoit, ayant regardé de tous côtés s'il n'y avoit pas quelqu'un qui eût besoin de son secours, mit le feu à la ville, & finit cette sanglante tragédie, en se donnant un coup d'épée. Une vieille femme cependant & une cousine d'Eléazar sçurent se soustraire à ses regards, avec cinq enfans, & se cachèrent dans les aqueducs. Le lendemain matin, les Romains, qui s'approchoient des murailles pour donner l'assaut, furent surpris du silence qui régnoit dans la ville. Ils firent jouer le bélier, jetterent de grands cris; mais personne ne répondoit. Dans le moment, les deux femmes se montrèrent, & firent au général le récit du désespoir des assiégés. Il n'en voulut croire que ses yeux; &, à la vue de tant de morts péris d'une manière si cruelle, tous les Romains versèrent des larmes. Ainsi finit cette fameuse guerre où la nation Juive avoit fait tant d'efforts pour repousser loin d'elle le joug des Romains. Son acharnement causa sa ruine; & ce peuple choisi ne fut plus qu'un peuple errant & vagabond, sans ville, sans rois, sans temple & sans autels. *An de J. C. 72.*

MASPHA: (*journee de*) Samuel avoit assemblé le peuple de Dieu pour célébrer un grand sacrifice. Les Philistins, l'ayant appris, leverent des troupes, & vinrent attaquer à Maspha toutes les Tribus réunies & occupées à louer le Seigneur. Mais le Dieu de Jacob tonna sur les infidèles, avec un bruit effroyable; les frappa de terreur; & les Israélites, vainqueurs par les bienfaits du Tout-Puissant, poursuivirent les fuyards, en les taillant en

pièces, jusqu'aux frontieres de leur pays. Ce triomphe de Samuel rendit la liberté à son peuple qu'il gouverna pendant vingt ans.

MASTREICHT. (*sièges de*) 1. En 1576, la garnison Allemande que l'Espagne entretenoit dans Mastreicht, voulut, de concert avec les bourgeois, chasser les Espagnols, & se soumettre à la puissance naissante des Flamands révoltés. Mais Vargas, qui commandoit l'armée de Philippe II, ayant appris le danger de ses compatriotes, vola sur le champ à leur secours. La place est partagée par la Meuse. La plus grande partie porte le nom de *Mastreicht*; & la plus petite s'appelle *Vich*. Vargas, après avoir passé le fleuve, s'assura de cette dernière; repoussa les ennemis de dessus le pont qui réunit les deux villes, & les poursuivit l'épée dans les reins. Si l'on en croit Strada, souvent trop ami du merveilleux, chaque soldat Espagnol s'avança, forçant une femme de Vich de marcher devant lui, & de lui servir de bouclier, & tirant par-dessous ses bras sur les rebelles. Pendant que ceux qui défendoient le pont hésitoient de repousser les assaillans, de peur de tuer leurs compatriotes & leurs parentes, ils apprennent que les Royalistes ont pénétré dans la ville, d'un autre côté. A cette nouvelle, tout prit la fuite, le pont fut emporté, & l'infortunée ville livrée au plus affreux pillage.

2. Trois ans après cette fatale époque, le 8 de Mars 1579, Mastreicht, qui avoit enfin embrassé la confédération Flamande, fut investie par le prince de Parme, successeur de dom Juan d'Autriche, son oncle, dans le

gou
apr
ent
&
dev
bre
d'H
que
la c
par
y pe
pare
de l
bate
péra
pon
nica
bord
faite
qui
risqu
le co
ques
fois,
sieur
reur
attaq
l'autr
milie
Croi
men
ries,
en p
les l
carp

gouvernement de la Flandre. Ce Général, après avoir mis ses quartiers à l'abri de toute entreprise, s'étoit campé en face de la ville; &, comme c'étoit dans cette partie qu'on devoit former l'attaque, il y plaça sa nombreuse artillerie commandée par le seigneur d'Hierges. Mondragoné fut chargé de bloquer le côté de Vich. En très-peu de tems, la circonvallation fut si bien assurée, qu'il paroissoit impossible que les ennemis pussent y pénétrer ni par force ni par ruse. On ferma pareillement la Meuse au-dessus & au-dessous de la ville, par le moyen de deux ponts de bateaux assez solides pour ôter à l'ennemi l'espérance d'entrer par eau dans la place. Ces ponts servoient, en même tems, de communication à l'armée répandue sur l'un & l'autre bord de la riviere. Ces sages dispositions étant faites, on ouvrit la tranchée. La garnison, qui n'étoit pas nombreuse, ne pouvoit pas risquer beaucoup de sorties. Néanmoins, dès le commencement du siège, elle en fit quelques-unes avec beaucoup de succès. Plusieurs fois, elle détruisit les travaux de l'ennemi: plusieurs fois, elle jetta dans ses quartiers la terreur & le désordre. On avoit formé deux attaques; l'une à la porte de Bruxelles, & l'autre vis-à-vis la courtine qui se trouve au milieu de la porte d'Hoxter & de celle de la Croix. Lorsque les tranchées furent suffisamment avancées, Hierges fit jouer ses batteries, dont le feu terrible & continuel causa, en peu de tems, un horrible ravage. Déjà les Royalistes étoient parvenus à la contrescarpe, & tâchoient de déboucher dans le

fossé, pour le combler promptement, & pour voir seconder les opérations de l'artillerie par de vigoureux assauts. La porte de Bruxelles étoit défendue par un bon ravelin, & par un grand cavalier établi sur le terre-plein du rempart. Ces portes, d'où les rebelles lançoient des foudres destructeurs, nuisoient beaucoup aux progrès des assiégeans: On les battit avec quelques pièces de gros canon; qui les pulvérisèrent avec tant de fracas, que les ennemis furent obligés de les abandonner. Cependant l'audace des assiégés croissoit avec le péril. A mesure que les Espagnols avançoient, ils redoubloient d'effort pour les repousser. Leur ardeur étoit infatigable. Sans se reposer ni jour ni nuit, ils étoient par-tout: par-tout ils bravoient, à l'envi, le danger. Les citoyens & les paysans le disputoient en zèle & en intrépidité aux soldats les plus aguerris. Les femmes même, si l'on en croit Strada, les femmes devinrent de redoutables guerrières. On en forma trois compagnies; dont une partie fut occupée aux contre-mines, & les autres firent le service de la garnison, armées, & payant de leur personne sur le rempart, comme auroient fait les plus braves soldats. On les voyoit en foule partager avec joie les pénibles travaux des pionniers, & s'occuper avec ardeur, tantôt à réparer les anciennes fortifications, tantôt à en élever de nouvelles. Toutefois les Royalistes restèrent maîtres du fossé, & la brèche parut assez praticable, pour qu'on tentât l'assaut. On donna le signal; mais les Espagnols, après les efforts les plus courageux & les mieux soutenus;

tenus;

tenus, furent contraints de se retirer avec beaucoup de perte. On augmenta le feu des batteries; on perfectionna les travaux du fossé; on employa toutes sortes de moyens pour empêcher les ennemis de réparer les brèches faites aux remparts de la ville. Enfin on se prépara à livrer un second assaut; & pour affoiblir la résistance des Flamands, en les obligeant de se partager, on résolut de le donner, en même tems, aux deux attaques. La trompette sonne. On vole aux brèches; on se heurte; on se frappe; on veut accabler l'ennemi qui soutient avec courage ce choc impétueux. La victoire balance. Herle, d'un côté, & de l'autre Tappin, ce célèbre François, défenseur de Maastricht, s'illustrent par des prodiges de capacité & de valeur. On n'attaque plus de loin par des décharges de mousqueterie & par le feu du canon. On combat corps-à-corps, la pique ou l'épée à la main. Durant cette horrible confusion, le feu prend à des barils de poudre qu'on avoit approchés, de part & d'autre, à la portée des combattans; & dans le même instant, la terre est couverte de cadavres mutilés. Le combat, qui avoit été très-long & très-sanguinant, cessa tout-à-coup; & les Royalistes furent encore obligés de battre la retraite, sans avoir pu s'emparer de la brèche, & s'y établir. Cette tentative inutile coûta beaucoup aux Espagnols. Ils y perdirent un grand nombre d'officiers & des principaux chefs. Le seigneur d'Hierges y fut tué d'un coup de feu; & la mort de ce brave capitaine couvrit de deuil toute l'armée royale.

Cependant la ville étoit dans le plus triste état. La plus grande partie de la garnison avoit péri sur les murailles : le reste manquoit de tout. Les maladies, la fatigue, les veilles, la famine faisoient les plus grands ravages. On ne comptoit plus sur les secours qu'avoit promis le prince d'Orange; & les rebelles, déterminés à mourir plutôt que de se rendre, n'avoient de ressource que dans leur infatigable bravoure. Le ravelin, qui couvroit la porte de Bruxelles, n'avoit beaucoup aux assiégés. Le prince de Parme résolut de s'en rendre maître, à quelque prix que ce fût. Il fit faire de nouvelles mines; &, malgré les efforts des assiégés, le 24 de Juin, on parvint à les chasser de cet ouvrage qui avoit tenu plus d'un mois. Le Prince, profitant de cet avantage, fit élever encore plus haut le grand cavalier que l'on avoit construit en cet endroit, & en tourna le feu contre la place qu'il foudroya du haut de ce poste. Ces nouveaux tonnerres, joints aux foudres qui parloient sans cesse des autres batteries, ne laissoient aucun repos aux assiégés qui ne trouvoient de sûreté dans aucun endroit de la place. Dans cette fâcheuse situation, ils commencèrent à désespérer de se soutenir plus long-tems, sans néanmoins songer encore à recevoir une capitulation honorable que le Prince leur offroit. Ce Général étoit tombé malade. Le siège parut en souffrir; & l'attaque devint plus molle. Les assiégés, qui s'en apperçurent, se relâchèrent de même de leur vigilance ordinaire. Le Prince, qui, de son lit, veilloit encore à tout, voulut tirer avan-

tage
de
pou
de l
ne t
dorm
on n
emp
épar
les h
doit.
Tapp
geant
cens
plus
d'une
de les
3.
devan
rante
pour
Pays-
défen
mes,
Farjan
service
lande.
l'on d
ville p
qui co
se serv
invent
vice d
places
pour y

tage de ce moment de lenteur, & ordonna de livrer l'assaut. Le matin du jour désigné pour ce dernier effort, un soldat, s'étant glissé de bonne heure par une brèche mal réparée, ne trouva sur le mur que des sentinelles endormies. Il en instruit le Général. On le suit; on monte à la brèche, & la ville est enfin emportée. Le carnage fut si affreux, qu'on épargna à peine quatre cens personnes de tous les habitans & de la garnison qui les défendoit. On sauva pourtant la vie au généreux Tappin, par estime pour sa valeur. Les assiégeans perdirent dans ce siège deux mille cinq cens hommes. Mais un butin, qui leur produisit plus d'un million d'écus d'or, & la conquête d'une ville importante, étoient bien capables de les consoler.

3. Louis XIV parut, le 10 de Juin 1673, devant Mafrecht, avec une armée de quarante mille combattans. Cette place étoit pour le monarque François une clef des Pays-bas & des Provinces-Unies. Elle étoit défendue par une garnison de cinq mille hommes, & par un gouverneur intrépide, nommé *Farjaux*, né François, qui avoit passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. Le 17, on ouvrit la tranchée; & l'on dressa cinq batteries pour foudroyer la ville par cinq endroits différens. Vauban, qui conduisoit toutes les opérations du siège, se servit, pour la première fois, des parallèles inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il ajouta les places d'armes que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour

les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra, dans cette expédition fameuse, plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avoit encore été. Il accoutumoit, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant; que la fatigue épuise bientôt. Tant que dura le siège, il fut debout toute la nuit, depuis dix heures du soir, jusqu'à cinq heures du matin; &, après avoir ordonné tout ce qu'il croyoit nécessaire pour les attaques, il se retiroit dans sa tente pour prendre quelque repos, jusqu'au moment de son dîner. Au sortir de table, il montoit à cheval pour faire le tour des lignes, & visiter les quartiers: aussi ses guerriers, qui l'avoient pour témoin & pour compagnon de leurs travaux, se portoit-ils aux attaques avec une ardeur infatigable. La plus furieuse fut celle du 24, qui se fit à la contrescarpe de la porte de Tongres, avec les quatre bataillons du régiment du Roi, qui avoient le comte de Montbrun à leur tête. On y vit tour-à-tour les François & les Hollandois vainqueurs & vaincus, s'entre-disputant une demi-lune avancée. La première compagnie des Mousquetaires fut commandée pour fondre sur cette demi-lune, tandis que la seconde se précipiteroit sur les palissades entre ce poste & l'ouvrage à corne.

» On donne le signal, dit M. de Saint-Foix;
 » elles marchent; &, malgré la vigoureuse
 » résistance de l'ennemi, malgré le feu des
 » fourneaux qu'il fait jouer, & les éclats ter-
 » ribles des grenades qu'il jette sans cesse, ces
 » ouvrages furent emportés presqu'en même

» tems. » Il fallut livrer quatre combats sanglans ; & l'on ne triompha qu'au quatrieme , après avoir perdu beaucoup de monde. La nuit sépara les guerriers. « L'action du lendemain fut encore plus vive & plus meurtriere. On croyoit les logemens assurés ; & les Mousquetaires étoient rentrés dans le camp. L'ennemi fit jouer tout-à-coup un fourneau que nous n'avions pas découvert dans la demi-lune : on dut craindre qu'il n'y en eût d'autres. Farjoux , qui s'étoit mis à la tête des meilleures troupes de sa garnison , profitant de ce moment d'alarme , rentra dans cet ouvrage , & en chassa nos soldats. On commanda de nouveau les Mousquetaires pour le reprendre ; & ils le reprirent. Mais , après un combat des plus sanglans & des plus opiniâtres , cinquante-trois Mousquetaires y furent blessés , & trente-sept tués avec le comte d'Artagnan , commandant de la premiere compagnie. Les Mousquetaires qui en revinrent , dit Pélisson , avoient tous leurs épées sanglantes jusqu'aux gardes , & faussées des coups qu'ils avoient donnés. »

Tant d'attaques redoublées , & plus terribles les unes que les autres , faisoient périr les défenseurs de Mastrecht , sans déconcerter l'intrépide courage de ceux qui survivoient aux morts. Farjoux sur-tout vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A peine lui restoit-il assez de monde pour former un corps capable de conserver ce qui restoit encore de fortifications. N'importe : il préfere un trépas glorieux à une vie qu'il devoit à son vain-

queur ; & , pour mourir ou triompher , il prend la résolution de faire une dernière tentative. Par son ordre , on creuse une mine : on y met le feu avec trop de précipitation. Le volcan éclate avec fracas ; mais les soldats de Farjoux sautent , au lieu des François. Cet accident découragea tout-à-fait les bourgeois qui , s'étant assemblés tumultuairement , forcèrent leur gouverneur à parler de composition. Il fallut les satisfaire ; & signer , le 29 de Juin , une capitulation aussi avantageuse qu'elle pouvoit l'être. Les débris de la garnison sortirent avec tous les honneurs de la guerre ; & les habitans furent maintenus dans tous leurs privilèges. Cette conquête coûta à la France près de huit mille hommes. Les assiégés en perdirent plus de trois mille.

4. Louis XIV , connoissant toute l'importance de sa victoire , mit dans la place une garnison de six mille hommes de pied , & de douze cens chevaux ; & Vauban fut chargé de rétablir les fortifications ruinées , & d'en élever de nouvelles. Ces précautions étoient nécessaires ; car , trois ans après , le 7 de Juillet , le prince d'Orange vint attaquer la ville , avec une armée de vingt cinq mille hommes , pendant que le duc de Villa-Hermosa d'un côté , & le comte de Waldeck de l'autre , retranchés dans des postes avantageux , observoient les démarches des François , & se tenoient prêts à les empêcher de secourir les assiégés. Le comte de Calvo commandoit dans Mastrecht en l'absence du maréchal d'Estades , qui en étoit le gouverneur. C'étoit un Catalan qui s'étoit attaché à la France.

Le Roi n'avoit point de plus brave officier. Mais, comme toute sa vie il avoit servi dans la cavalerie, on le croyoit plus propre à la tête d'un parti que d'une garnison. C'est lui, dit-on, qui le premier imagina l'usage des faux emmanchées à revers, instrument terrible avec lequel ses soldats, dans les sorties, coupoient jusqu'à trois hommes d'un seul coup. On ouvrit la tranchée, le 19: on dressa les batteries, le 22. Durant huit jours, on ne cessa de tirer. Enfin on fit une large brèche au bastion Dauphin, & l'on ordonna l'assaut pour le 30. Il fut terrible, mais inutile. Les ennemis se retirèrent avec perte. Le lendemain, le Prince fit faire une seconde attaque qui fut plus meurtrière & aussi malheureuse. On fut obligé, afin d'enterrer les morts, de faire une suspension d'armes pour dix heures. Le Prince, sans se rebuter, fit donner un troisième assaut, & vint à bout d'emporter enfin le bastion. A peine y étoit-il logé, que les François firent jouer deux mines, dont ils soutinrent le fracas par une sortie furieuse. Ils furent repouffés; & l'ouvrage resta à l'ennemi. Quelques jours après, on prit un autre bastion; & l'on s'approcha de la contrescarpe. Lorsque les Hollandois se disposoient à fondre sur cette partie, le feu prit tout-à-coup à la poudre & aux grenades des assiégés. On profita du désordre, & l'on se rendit maître de la contrescarpe. Ensuite on se prépara pour l'attaque de l'ouvrage à cornes. Deux fois on donna l'assaut, & deux fois on fut obligé de reculer avec perte. Alors les Dragons & la Cavalerie ayant mis pied à terre pour soute-

nit l'infanterie rebutée de tant d'obstacles ; on fit un troisieme effort. Il fut si terrible , que le chemin-couvert fut jonché de cadavres ; & le sang des morts teignit l'eau du fossé. Mais les assaillans se virent contraints de regagner leurs premiers postes , après avoir perdu une foule de soldats. Cependant le maréchal de Schomberg se hâtoit de marcher au secours de la place. Le prince d'Orange , qui avoit déjà perdu douze mille hommes , n'osa l'attendre. Il décampa , la nuit du 26 d'Août , après quarante jours de tranchée ouverte ; & , pour faire plus de diligence , il embarqua sur la Meuse trente pièces de canon , cinq cens blessés , & une grande quantité de munitions. Au point du jour , la garnison s'aperçut de la retraite des Hollandois. Elle sauta par-dessus les travaux ; se mit à leur poursuite , & fit quelques prisonniers. Pour surcroît de malheur , les bateaux ennemis s'affablèrent , & tomberent entre les mains d'un gros détachement qui , par l'ordre du Maréchal , côtoyoit les bords du fleuve.

5. « La paix est dans Mastrecht , » disoit le maréchal de Saxe : aussi fut-ce par les préparatifs du siège de cette ville fameuse , que s'ouvrit la campagne de 1748. Il falloit s'assurer tous les passages , forcer une armée entiere à se retirer , & la mettre dans l'impuissance d'agir ; c'est ce que fit Maurice avec un succès qui a rendu son nom immortel. Comme il étoit à-la-fois nécessaire de tromper l'ennemi , & de laisser ignorer son secret à ses propres troupes , le Maréchal ne communiqua ses vues qu'à M. de Crémille. D'abord

on
Bré
vin
voi
le d
tre
che
de
&
trei
enn
tes
don
le d
n'ét
se t
vien
siég
qui
d'A
de
Aut
leur
but
de
dép
qu
con
Ma
ho
Sax
qu
av
av

on fit croire aux Alliés qu'on en vouloit à Bréda. Maurice alla lui-même, à la tête de vingt-cinq mille hommes, conduire un convoi à Berg-op-Zoom, & feignit de tourner le dos à Mastrecht. En même tems, une autre division s'avança vers Tirlemont, sur le chemin de Liége; une autre marcha du côté de Tongres: une autre menaça Luxembourg; & toutes enfin prirent leur route vers Mastrecht, à droite & à gauche de la Meuse. Les ennemis quitterent précipitamment leurs postes pour couvrir les endroits menacés; abandonnerent d'immenses magasins, & ne virent le dessein du comte de Saxe, que quand il n'étoit plus tems de s'y opposer. Ainsi la ville se trouva investie des deux côtés de la riviere, sans que nul secours y pût entrer. Le siège fut poussé avec cette vivacité victorieuse qui caractérise la nation Française. Le baron d'Aylva, gouverneur de la place, & le comte de Marschall, commandant de la garnison Autrichienne, déployerent vainement toute leur habileté pour chicaner le terrain & rebuter les assiégeans. Ils alloient être contraints de subir la loi du plus fort, quand un courier, dépêché par le duc de Cumberland qui, quoiqu'à la tête de plus de quatre-vingt mille combattans, ne pouvoit remuer en faveur de Mastrecht, vint annoncer la cessation des hostilités, & vérifier le mot du maréchal de Saxe. Ce fut le dernier exploit de cette guerre qu'une paix long-tems désirée termina enfin, avec l'applaudissement de toute l'Europe.

MAXEN. (*affaire de*) Le comte de Daun avoit pris Dresde, en 1759; & cet habile

Général prétendoit conserver la possession de cette capitale qui couvroit la Bohême. Mais il falloit la préserver des coups du roi de Prusse, qui la menaçoit, & qui vouloit même établir ses quartiers d'hiver dans le voisinage de cette ville. Le monarque comptoit sur une victoire facile. Il craignoit même que le Maréchal, par une prompte retraite, ne lui dérobat l'honneur d'un glorieux triomphe. Enfin, il paroissoit plus occupé du soin de lui couper le retour en Bohême, que de la pensée de le combattre. Frédéric crut avoir pris des mesures si justes, qu'il ne craignit point d'annoncer que l'armée Autrichienne étoit tournée, & qu'elle n'avoit plus de moyen de se tirer avec honneur du mauvais pas où elle se trouvoit engagée. C'auroit été la première fois qu'on eût mis le Comte en défaut. Loin de rien perdre de ce phlegme & de cette circonspection qui sont le désespoir de son ennemi, il forma tranquillement le hardi projet d'enlever, d'un seul coup, cette armée qui devoit le tourner. Elle étoit campée près de Maxen, sous les ordres de neuf généraux choisis, & pouvoit former un corps de dix-huit mille hommes. Dans le tems qu'elle se croyoit hors de tout danger, elle se trouva serrée & enveloppée de toutes parts, n'ayant pour toute perspective que les fers ou la mort. Elle se rendit prisonnière, presque sous les yeux du Roi qui n'osa pas même remuer pour la dégager. Le général Finck, tous ses collègues, tous les officiers, tous les soldats, vaincus presque sans combattre, furent obligés de suivre les guerriers Autrichiens.

M
de L
à Lé
Turc
pour
géné
toire
ville
dant
depu
les p
défe
ente
poin
soins
ties
mille
soit
l'une
cens
perc
vert
il fa
sept
gran
» V
» p
» fu
» in
» j
» t
» d
» j
» c
» a

MAYENCE. (*siège de*) Le prince Charles de Lorraine, après avoir conservé l'Empire à Léopold, après l'avoir fait triompher des Turcs & des Hongrois, fut choisi, en 1689, pour balancer la fortune de Louis XIV. Ce général, illustré par une longue suite de victoires, vint se présenter devant Mayence; ville très-mal fortifiée, & qui l'arrêta cependant près de deux mois. Le marquis d'Uxelles, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoyans, fit, pour défendre cette place, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'étoit presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt-une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Quelquefois même il en faisoit deux ou trois en un jour, à deux heures l'une de l'autre. Dans une seule, il resta neuf cens Impériaux sur la place; & les assiégés percerent jusqu'à l'endroit où l'on avoit ouvert la tranchée. Enfin, le 8 de Septembre, il fallut se rendre, faute de poudre, après sept semaines d'une résistance digne des plus grands éloges. « Cette défense, dit M. de » Voltaire, mérite place dans l'Histoire, & » par elle-même, & par la manière dont elle » fut reçue dans le public. Paris, cette ville » immense, pleine d'un peuple oisif, qui veut » juger de tout, & qui a tant d'oreilles & » tant de langues avec si peu d'yeux, regarda » d'Uxelles comme un homme timide & sans » jugement. Cet homme, à qui tous les bons » officiers donnoient de justes éloges, étant, » au retour de la campagne, à la Comédie,

» sur le théâtre , reçut des huées du public.
 » On lui cria : *Mayence ! Mayence !* Il fut
 » obligé de se retirer , non sans mépriser ,
 » avec les gens sages , un peuple si mauvais
 » estimateur du mérite , & dont cependant
 » on ambitionne les louanges. »

MAZAGUES. (*siège de*) Après la prise de Nyse & de plusieurs autres villes moins importantes dans les Indes , Alexandre fit avancer ses troupes victorieuses contre la ville de Mazagues , place forte , que la nature & l'art avoient rendue imprenable , & dont les habitans firent d'abord une vigoureuse résistance. Le Roi , qui s'exposoit toujours en aveugle , y fut dangereusement blessé. Mais bientôt les assiégés , surpris à la vue de ces hautes tours qu'on faisoit marcher contr'eux , & du terrible effet des béliers , objets nouveaux pour eux , prirent les Macédoniens pour des dieux , & vinrent trouver Alexandre , en lui offrant en sacrifice du vin dans des coupes d'or. La vanité calma la colere du vainqueur. Il traita les citoyens avec bonté , & rétablit Cléophe , leur reine , dans ses Etats. *L'an du monde. 3677.*

MÉADIA. (*prise de*) La guerre que l'Empire faisoit aux Turcs , en 1738 , n'étoit point heureuse ; & déjà plus d'une fois on avoit vu l'aigle Romaine s'humilier devant le Croissant. Pour mettre le comble à leur fortune , les infidèles formerent , au mois de Mai , le siège de Méadia , ville importante , & l'une des barrières de la Croatie. L'attaque fut vive , & la défense opiniâtre. Enfin , le 27 , la ville ouvrit ses portes ; & la garnison prit la fuite.

On
emp
Tur
qua
tout
&
Bog
cou
glar
l'av
Bel
M
des
en
une
que
leur
l'A
ébr
prin
Tri
rur
cou
cél
for
foi
tie
lou
un
fai
Fr
pr
ex
su
ce

On la poursuivit jusqu'à Orsowa qui fut aussi emportée. Enflés de ces deux conquêtes, les Turcs voulurent chasser de la Croatie tous les quartiers de l'armée impériale. Ils chargerent tour-à-tour celui de Cornia, celui d'Orsowa, & celui qui s'étoit établi sur les bords du Bog. En vain les Impériaux déployerent un courage héroïque dans toutes ces actions sanglantes. Les infidèles eurent presque toujours l'avantage, & regagnerent tout le pays jusqu'à Belgrade.

MÉANDRE. (*bataille du*) Les conquêtes des premiers Croisés s'affoiblissoient de jour en jour; & l'on voyoit disparaître, comme une ombre légère, ces monumens fameux, que les héros de l'Europe avoient élevés à leur valeur dans les différentes contrées de l'Asie. Les divisions, les discordes, les haines ébranlerent d'abord les thrônes fondés par les princes Chrétiens à Edeffe, à Antioche, à Tripoli, à Jérusalem. Ensuite les infidèles parurent, & s'apprêterent à frapper le dernier coup, le coup terrible, sous la conduite du célèbre Noradin. Les projets de cet ennemi formidable, près d'éclater, allarmerent les foibles Puissances de l'Orient; & ces Chrétiens, timides dans la guerre, aveugles & jaloux durant la paix, sollicitèrent vivement une nouvelle croisade. Aussi-tôt S. Bernard fait entendre sa voix dans les provinces de la France, de l'Allemagne & de la Flandre, & promet, au nom du Tout-Puissant, que cette expédition sera couronnée des plus glorieux succès. En vain Suger, abbé de S. Denis, ce citoyen zélé, qui mérita, par ses services,

le glorieux surnom de *Pere de la patrie*, s'op-
 pole à l'enthousiasme de l'abbé de Clairvaux.
 Il n'est point écouté. Le prophète, le thau-
 maturge l'emporte sur le sage & religieux po-
 litique. Par ses conseils, le roi Louis VII
 convoque un parlement à Vézelay, en Bour-
 gogne. Les évêques, les abbés, les gentils-
 hommes, les députés des villes s'y rendent
 en foule. L'homme de Dieu paroît à côté du
 monarque, & parle avec tant de force, qu'il
 inspire à tous ses auditeurs le desir de s'enrol-
 ler pour cette pieuse expédition. Louis tombe
 le premier aux pieds de Bernard, pour re-
 cevoir de sa main une croix bénite, que le
 pape lui avoit envoyée de Rome. La reine
 suit l'exemple de son époux. Les plus grands
 seigneurs imitent la princesse, & se croisent
 avec elle.

Cette pieuse fureur passa bientôt de la no-
 blesse au peuple. On crioit de tous côtés :
 » La croix ! la croix ! » Le prophète en avoit
 fait un ample magasin qui fut épuisé en un ins-
 tant. Il mit ses habits en pièces : les croix
 manquèrent encore. On envoyoit une que-
 nouille & un fuseau à quiconque pouvoit se
 croiser & ne le faisoit pas. La multitude de
 ces religieux fanatiques fut immense. Il ne
 resta plus, dans plusieurs bourgs, que les fem-
 mes & les enfans ; & la France se vit presque
 tout-à-coup épuisée de citoyens. On se pré-
 para au départ ; & l'on offrit le généralat de
 l'armée à l'auteur & à l'ame de cette sainte
 entreprise. Mais l'exemple de Pierre l'Her-
 mite étoit trop récent ; & l'abbé de Clairvaux
 étoit trop sensé pour s'exposer au même ri-

dicul
 crés
 coup
 mer
 prit
 main
 che
 homr
 Conf
 alors
 pire
 tous
 & pe
 narqu
 honn
 tout
 fortit
 avec
 qu'il
 bras.
 comm
 Cet e
 pour
 de C
 soixan
 d'une
 Sédui
 Grec
 l'enga
 trois
 fourra
 rent
 dable
 rad,
 heure

décule. La première faute de ces guerriers sacrés fut de préférer le chemin de terre, beaucoup plus long & plus difficile, à celui de mer, plus court & moins dangereux. Le Roi prit enfin l'oriflamme, ou étendard béni, des mains de l'abbé de S. Denis; se mit en marche, à la tête de plus de deux cens mille hommes, & arriva heureusement à la vue de Constantinople. Manuel Comnène régnoit alors dans cette capitale des débris de l'Empire Romain. Prince poli, mais tourbe comme tous les Grecs; affable & méchant, séduisant & perfide; pour gagner la confiance du monarque François, il l'accabla de traitemens honnêtes. Tout le peuple, toute la noblesse, tout le clergé, Constantinople, en un mot, sortit au-devant de Louis. Comnène y vint avec ses sujets, & se jeta au cou du Roi qu'il ferra long-téms & tendrement entre ses bras. Le traître songeoit déjà à le perdre, comme il avoit fait le malheureux Conrad. Cet empereur d'Allemagne s'étoit aussi croisé pour la Terre-sainte, & s'étoit avancé du côté de Constantinople, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes de cavalerie, & d'une multitude innombrable de gens de pied. Séduit par les funestes caresses du monarque Grec, il accepta de sa main des guides qui l'engagerent & l'abandonnerent dans les détroits du Mont-Taurus, sans vivres, sans fourrages & presque sans eau. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer ces légions brimables, capables de conquérir l'Asie; & Conrad, blessé de deux coups de flèches, fut très-heureux de se réfugier du côté de Nicée, pres-

que sans équipage & sans armes, & suivi à peine de la dixieme partie de ses troupes. Louis ignoroit cette infâme trahison : aussi refusa-t-il constamment de se rendre à l'avis de ses plus sages conseillers qui, pour s'assurer des Grecs, vouloient qu'on fit d'abord la conquête de leurs foibles provinces. Il quitta Connène, après avoir traité d'égal à égal avec ce prince, & s'avança vers Nicée, où il rencontra l'infortuné Conrad. Jamais entrevue ne fut plus touchante. Ils se séparèrent les larmes aux yeux ; & l'empereur trop crédule se retira dans ses Etats, tandis que le roi de France s'empressoit de joindre les infidèles. Ils étoient campés au-delà du Méandre, fleuve aussi large que profond. Louis se présente à l'autre bord ; ordonne le passage, & s'expose le premier. Tous les seigneurs, tous les soldats se précipitent pour imiter le prince. En vain les Turcs lancent une grêle de flèches sur ces guerriers terribles. Les casques & les cuirasses repoussent les traits infidèles. Les François gagnent en foule l'autre côté du fleuve ; enfoncent les premiers rangs de l'armée Musulmane ; les poursuivent jusques dans leur camp où ils entrent avec eux ; y font un horrible carnage, une multitude de prisonniers, & un butin immense. Heureux les vainqueurs, s'ils eussent soutenu par de nouveaux succès l'éclat de ce premier triomphe ! Peut-être eussent-ils soumis à l'empire de Christianisme ces vastes contrées occupées par les disciples de Mahomet, & rétabli Jérusalem. Mais, quelques jours après, la négligence fit perdre tous les avantages de
la

la
co
ga
fo
pe
ba
pr
cé
ét
fo
tro
un
pr
fai
fo
av
est
sec
ac
pas
pre
n'a
dé
po
s'a
fi v
Ba
ma
pre
d'
sc
&
qu
l'a
R

la victoire. Deux des principaux seigneurs commandoient alternativement, l'un l'avant-garde, l'autre l'arrière-garde, & ordonnoient souverainement du lieu où l'on devoit camper. Geoffroi de Rancou, l'un des premiers barons du Poitou, conduisoit, ce jour-là, le premier corps, portant l'étendard royal, précédé de l'oriflamme. Ce capitaine, pour être toujours maître des défilés, va placer son camp sur le haut d'une montagne. Il n'y trouve ni fourrages ni eau. Il descend dans une plaine qui lui paroît délicieuse. Les Turcs profitent de cette imprudente démarche; se saisissent des hauteurs; enveloppent le Baron; fondent sur l'arrière-garde, & la chargent avec tant de fureur, que la première ligne est renversée presque aussitôt qu'attaquée. La seconde résiste quelque tems; mais enfin, accablée par le nombre, elle recule pas-à-pas, & profite des ténèbres de la nuit, pour prendre ouvertement la fuite. Jamais le Roi n'avoit couru de plus grands dangers. Il se défendit seul contre plusieurs Sarasins qui le poursuivoient pour avoir ses éperons dorés. Il s'adossa contre un gros arbre, & les repoussa si vivement, qu'il eut le tems d'y monter. Les Barbares l'y attaquèrent à coups de flèches; mais la bonté de ses armes se trouva à l'épreuve de leurs traits. Quelques-uns essayèrent d'y grimper après lui: vains efforts! Louis sçut si bien se servir du sabre, coupant têtes & bras, du haut de son espece de citadelle, que les malheureux, ne le connoissant point, l'abandonnerent pour aller piller ailleurs. Le Roi descendit alors, & revint dans son camp,

après avoir erré dans l'obscurité ; & sa présence consola ses troupes de la perte de la moitié de l'armée. Depuis cette journée funeste, toutes les entreprises des Croisés échouèrent. On fit inutilement le siège de Damas ; & le Roi, rebuté de rencontrer par-tout des obstacles insurmontables, revint dans son royaume, avec le regret d'avoir perdu, sans aucun fruit, la plus belle armée qu'on ait jamais vue en France.

On ne sçauroit décrire l'étonnement & la consternation des François, en revoyant leur Prince. Tout le monde maudissoit un malheureux voyage qui avoit épuisé l'État d'hommes & d'argent. On se déchaînoit sur-tout contre l'abbé de Clairvaux. Les uns lui redemandoient un pere ; les autres leurs enfans, leurs époux, leurs freres, leurs amis : peu l'excusoient ; tous le condamnoient. « Que » ne restoit-il dans son monastere, occupé » des devoirs de son état, de la priere & de » la méditation ? Faut-il qu'un moine décide » de tout à sa phantaisie ? Qu'il gouverne ses » semblables. S'il veut commander & régner, » qu'il commande & qu'il règne dans les » cloîtres ; mais qu'il laisse aux princes & aux » rois le soin de conduire leurs sujets. Où » sont ces victoires & ces triumphes qu'il » promettoit de la part de Dieu ? C'étoit » donc pour nous perdre, qu'il nous exhortoit à la conquête de l'Asie ? » Ainsi s'exprimoit la douleur. Le pieux abbé répondoit tranquillement que Moÿse qui, comme lui, avoit promis aux Israélites, de la part de Dieu, de les conduire dans une terre de bé-

nédiction, avoit vu périr dans les déserts la première génération.

Au reste, si cette seconde croisade produisit un mal passager, elle occasionna, d'un autre côté, un bien qui subsiste encore, puisque c'est par le moyen de ce pieux enthousiasme, que S. Bernard fonda soixante-dix-sept monasteres de son ordre, trente-cinq en France, onze en Espagne, six dans les Pays-bas, cinq en Angleterre, cinq en Irlande, autant en Savoye, quatre en Italie, deux en Allemagne, autant en Suède, un en Hongrie, un en Danemarck; monumens éternels de la charité de ce siècle. Qu'importe qu'on se ruine sur la terre, si l'on amasse dans le ciel des trésors qu'on ne pourra jamais perdre ?

MEAUX. (*sièges de*) 1. L'an 888, sous le règne d'Eudes, une troupe de Normands vint assiéger Meaux; & l'attaqua, durant plusieurs jours, avec vigueur. Les habitans se défendirent avec un courage opiniâtre, quoiqu'ils n'eussent ni munitions ni vivres. Ils espéroient que le Roi viendrait à leur secours; mais ce Prince étoit occupé ailleurs. Ainsi ces braves citoyens furent obligés de capituler. On leur accorda la vie, & la permission de se retirer où ils voudroient. Mais à peine eurent-ils passé la Marne, que les Barbares les envelopperent avec leur évêque; les ramenerent à leur camp, & les firent tous esclaves. Ils couronnerent cette horrible perfidie par la ruine de Meaux qu'ils pillèrent & réduisirent en cendres.

2. On ne tarda pas à relever cette ville im-

portante ; & les rois semblerent se disputer l'honneur de la rendre imprenable. La Marne sépare au midi le marché de la ville. Un canal, formé des eaux de la même riviere , acheve d'environner & de former une isle de ce marché. Il étoit fortifié de murs revêtus de parapets , & flanqués , de distance en distance , de grosses tours rondes & massives d'une hauteur égale, sur le sommet desquelles on voyoit s'élever de grands arbres qui, dans l'éloignement, offroient l'aspect d'une forêt suspendue. Charles V n'avoit épargné ni soins ni dépenses pour réparer ou pour augmenter ces travaux : aussi avoit-on vu une poignée de guerriers soutenir dans cette petite forteresse les efforts multipliés d'une armée formidable ; & cette place étoit regardée comme l'écueil des plus grands capitaines. En 1421 , Henri V , roi d'Angleterre , & prétendu héritier de France , voulut essayer sa fortune contre cette ville redoutable. Dès le mois d'Octobre , elle fut investie par le comte d'Excester, qui s'empara des fauxbourgs ; & , peu de jours après, le monarque s'y rendit avec le reste de ses troupes qui pouvoient monter à vingt-cinq mille hommes. Il n'y avoit dans Meaux que mille hommes de garnison , mais tous gens d'élite , commandés par des chefs intrépides. Le bâtard de Vaurus étoit à leur tête. Tous paroissoient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les obstacles ne servirent qu'à exciter le Prince à tout employer pour les vaincre. La place fut attaquée avec toutes les machines de guerre en usage. Toutefois , malgré

Pa
po
co
de
ba
de
nu
ma
les
im
toy
l'a
cil
pré
reu
tou
ma
dit
Va
gé
ex
qu
cô
tir
ap
rai
ve
do
da
in
ge
ca
à
te
ho

l'ardeur avec laquelle les opérations furent poussées, le siège dura sept mois. Les habitans, conduits par Philippe de Gamaches, abbé de S. Faron, & trois braves religieux, combattirent avec une intrépidité égale à celle de la garnison. On faisoit des sorties continues; on en venoit, tous les jours, aux mains, aux portes & sur les remparts; & tous les prisonniers, de part & d'autre, étoient immolés à la barbarie d'un vainqueur impitoyable. Le gouverneur, afin de redoubler l'ardeur de ses soldats, en les rendant irréconciliables avec les ennemis, avoit donné, le premier, l'exemple de ces exécutions rigoureuses. Par son ordre, on traînoit au supplice tous les Anglois qui tomboient entre ses mains. « Qu'on les conduise à mon orme, » disoit-il. L'arbre en avoit retenu le nom de *Vaurus*. A ces cruautés réciproques, les assiégés joignoient les plus piquantes insultes. Ils exposoient sur les murailles un âne couronné, qu'ils supposoient être le roi d'Angleterre. A côté de cet animal, un homme faisoit retentir un cornet, & ne s'interrompoit que pour appeler les Anglois au secours de leur souverain. Henri frémissoit, & se promettoit une vengeance terrible. Ses troupes indignées redoubloient leurs efforts. Vaurus, tranquille dans sa place, s'attendoit d'ailleurs qu'il seroit incessamment secouru par le Dauphin-Régent. Mais les Anglois, retranchés dans leur camp fortifié de fossés & de palissades, étoient à l'abri de toute surprise. D'Offemont, ayant tenté d'entrer dans la place avec quarante hommes d'armes, fut fait prisonnier. Ce con-

tre-tems, joint aux pertes considérables que faisoient les assiégés, étonna & rallentit un peu leur courage. Vaurus fit retirer dans le marché les effets les plus précieux. Il étoit tems. Le lendemain, il se livra un assaut général, qui l'obligea de se battre en retraite, abandonnant la ville à la discrétion du vainqueur. Henri vint s'y loger, le même jour; & l'on commença les attaques du marché. La prise d'une petite isle, située à la partie orientale, & de quelques moulins, fit comprendre aux défenseurs de Meaux, qu'il faudroit à la fin reconnoître un maître. L'intrépide gouverneur préféroit la mort à cette démarche humiliante. Il inspire à ses braves compagnons ce sentiment généreux. Le monarque les fait sommer de se rendre. Ils le refusent d'une voix unanime; & le Prince donne un dernier assaut. Il dure sept heures. On se bat avec une fureur inexprimable. Les assiégés, manquant de lances, se servent de broches de fer; massacrent & repoussent les Anglois; mais ce terrible effort les épuise. On parle de recevoir l'ennemi. En vain Vaurus essaie de rassurer les courages allarmés. La crainte se saisit de ces cœurs magnanimes. Ils traitent, malgré le gouverneur désespéré. L'un des articles de la capitulation fut qu'il seroit livré, lui sixieme, à la discrétion du monarque, qui le fit décoller & attacher à l'arbre fatal où il avoit exposé tant de victimes. Les cinq autres proscrits, du nombre desqueis étoit celui qui avoit sonné le cor, furent conduits & exécutés à Paris. La garnison demeura prisonniere.

3. En 1439, le connétable de Richemont, l'un des plus habiles capitaines de Charles VIII, qui en avoit tant, se présenta devant la ville de Meaux, & l'investit, vers le commencement de Juillet. Ce Général, aidé par le célèbre Jean Bureau, « qui avoit appris choses très subtiles touchant l'artillerie, par le moyen d'un Juif qu'il avoit fait venir d'Allemagne, » emporta la place, après trois semaines de siège, & bloqua la garnison Angloise dans le marché. Le brave Talbot accourut de Normandie, à la tête de quatre mille hommes, résolu de délivrer ses compatriotes, à quelque prix que ce fût. Le connétable, qui ne vouloit pas manquer sa conquête, avoit muni son camp de lignes de circonvallation, fortifiées par des redoutes hérissées d'artillerie; en sorte qu'il ne pouvoit être forcé d'en venir aux mains. En vain les ennemis, pour l'attirer, vinrent le braver jusques sous ses retranchemens: en vain ils le désierent au combat. Assuré du succès, le sage capitaine demeura tranquille dans ses lignes; & le général Anglois, voyant l'inutilité de ses efforts, reprit la route de la Normandie. Les François presserent leurs attaques plus vivement que jamais; & trois semaines après la retraite de Talbot, les ennemis capitulerent.

La ville de Meaux, par les conseils de monsieur de Vitri, son gouverneur, donna, en 1594, le premier exemple de soumission au roi Henri le Grand. C'est pour perpétuer la mémoire de cette obéissance, qu'on

a gravé ce vers sur l'une des portes de la place :

Henricum prima agnovi , regemque recepi (a).

MECQUE. (*siège de la*) Ce fut en 629, que Mahomet porta le dernier coup aux Khoraischites, ses perpétuels ennemis. Ce prétendu prophète, s'étant mis à la tête de dix mille guerriers enivrés de son fanatisme, marcha contre la Mecque, où les adversaires de sa doctrine s'étoient renfermés sous la conduite d'Abou-Sofian. Les Khoraischites sortirent en ordre de bataille pour s'opposer au faux apôtre. On donna le signal aussi-tôt qu'on fut en présence. Le combat fut terrible, & la victoire balança long-tems; mais enfin Mahomet l'emporta. Les Arabes indociles prirent la fuite. Le prophète les poursuivit jusques dans la Mecque, dont il se rendit maître, & qui le reconnut pour Souverain. C'est de ce jour qu'il faut dater la fondation de l'empire des Sarafins, qui virent alors une foule de peuples se soumettre à leur croyance.

MÉDINE. (*prise de*) Les Médinois s'étoient révoltés contre le Calife Yézyd I, en 682. Ce Prince, justement irrité, envoya contre les rebelles une armée de douze mille cavaliers & de cinq mille fantassins,

(a) » C'est moi qui la première ai reconnu pour maître,

» Et reçu dans mon sein un roi digne de l'être. »

sous la conduite de Meslem, vieil officier qui retrouvoit encore dans un corps épuisé tout le feu de sa jeunesse. Ce Général somma, durant trois jours, la ville séditieuse, qui rejeta avec mépris ses propositions. Il se prépara donc à donner l'assaut. Les habitans se défendirent avec courage, jusqu'à ce qu'enfin ayant perdu leurs principaux officiers, ils parlerent de capituler. Meslem ne voulut les recevoir qu'à discrétion. Il entra dans la ville, l'épée à la main, & la livra au pillage. On passa au fil de l'épée tout ce qu'on rencontra. L'on fit un butin immense, & l'on prit mille femmes enceintes. Médine fut saccagée, durant trois jours, sans aucun égard pour l'honneur qu'elle avoit d'être le lieu de la sépulture du prophète Mahomet.

MÉDULLIE. (*sièges de*) Tullus Hostilius, après ce célèbre combat qui avoit soumis Albe à son empire, prétendoit que les villes du Latium, colonies d'Albe, lui appartenoient par droit de conquête. Les Latins, fiers de leur nombre, & comptant sur leurs forces, osèrent s'opposer, les armés à la main, à ses ambitieuses prétentions. Cinq ans se passèrent à faire des courses sur les terres les uns des autres; maniere ancienne de faire la guerre. Enfin le roi de Rome les atteignit près de Médullie, ville du Latium; les attaqua; les défit; assiégea la place; l'emporta d'assaut, & mit fin à cette guerre plus incommode que ruineuse. Les Latins voulurent encore tenter la fortune sous le règne d'Ancus Marcius. Ce Prince marcha contr'eux; les mit en fuite; força deux fois la ville de Po-

litoire; en transporta les citoyens à Rome, & la ruina totalement. Il assiégea ensuite Médullie qu'il prit d'emblée. Les Latins s'étoient emparés de cette ville dont on avoit fait une colonie Romaine. Irrités de tant de pertes, ils firent de nouveaux efforts qui ne servirent qu'à manifester leur impuissance. Ancus les vainquit par-tout, & ajouta aux fruits de la victoire ceux de la paix qu'il accorda aux vaincus.

MÉDULLIUS. (*journee du mont*) Les Cantabres, peuple guerrier établi dans l'Espagne, attirerent contre eux les armes des Romains. Agrippa, qu'Auguste avoit chargé du soin de les dompter, les enveloppa si bien sur le mont Médullius, que, désespérant d'échapper, ces cœurs fiers & intraitables aimerent mieux se donner la mort, que de recevoir la loi. Les femmes elles-mêmes le disputèrent à leurs époux en férocité, & l'on remarqua, parmi les prisonniers, un jeune garçon qui, ayant trouvé une épée, tua, par l'ordre de son pere, ses freres & toute sa parenté. Les restes de la nation subirent le joug du vainqueur. *L'an 25 avant J. C.*

MÉGALOPOLIS. (*prise de*) Cette ville étoit très-considérable, & ne le cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puissance. Cléomène, roi de Lacédémone, étant en guerre contre les Achéens soutenus par Antigone-Doson, roi de Macédoine, songea à brusquer cette place, & à l'emporter d'emblée. Il supposoit, avec raison, que la garnison de la ville n'étoit pas bien forte, & qu'elle seroit peu sur ses gardes, parce qu'elle

ne e
enne
il l'a
& en
le te
proc
trou
la vi
loric
reme
M
pire
ayan
de M
l'att
bat
corp
ne t
plus
fuit
leur
vis
de
I
tin
à l
ch
ca
la
ar
ne
pr
le
ra
d

ne craignoit aucune insulte de la part d'un ennemi aussi foible que lui. Tout arriva comme il l'avoit prévu. Il partit à grandes journées & en silence, & entra, pendant la nuit, dans le territoire de Mégalopolis. Aussi-tôt il s'approcha des murailles qu'il escalada; & sans trouver de résistance, il se rendit maître de la ville. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du remede. *An du monde 3781.*

MEISSEN. (*affaire de*) L'armée de l'Empire, commandée par le duc de Deux-Ponts, ayant rencontré celle du roi de Prusse, près de Meissen, ville du cercle de la haute Saxe, l'attaqua, le 21 de Septembre 1759. Le combat fut tel qu'on le devoit attendre entre deux corps de troupes parfaitement aguerris; & ce ne fut qu'après un choc très-vif, qui dura plusieurs heures, que les Prussiens prirent la fuite en désordre. Les Impériaux recueillirent leurs dépouilles, & en érigerent des trophées vis-à-vis les portes de Meissen dont le roi de Prusse s'étoit emparé, en 1756.

MÉLITINE. (*bataille de*) L'an 576, Justinien, général de l'empereur Justin II, vint, à la tête de cent cinquante mille hommes, chercher le roi Chosroës qui avoit placé son camp dans les plaines de Mélitine, ville de la petite Arménie. Le roi de Perse rangea son armée sur beaucoup de hauteurs, pour lui donner plus de force dans le choc. Les Romains présentèrent un front très-étendu; ce qui, vu leur grand nombre, n'empêchoit pas que leurs rangs ne fussent serrés, & leurs files profondes. Les deux armées, qui se redoutoient,

resterent long-tems en présence , & s'amuserent par des défis & des combats singuliers. Dans cet état d'incertitude , où sembloient flotter les guerriers des deux nations , un Scythe , nommé *Curs* , renommé par sa valeur , & que Justinien avoit chargé du commandement de l'aîle droite , s'élançe à la tête de ses escadrons ; renverse tout ce qu'il rencontre ; détruit l'aîle gauche des Perses ; pénètre jusqu'à la queue de leur armée , & s'empare de la tente de Chosroës , de tous les équipages , du char où brûloit le feu sacré , à la vue même du monarque que le reste de l'armée Romaine tenoit tellement en échec , qu'il n'osoit détacher aucune partie de la sienne. *Curs* , triomphant & chargé de riches dépouilles , vint rejoindre son Général. Chosroës , épouvanté pour la première fois de sa vie , se hâta de prendre la fuite , & d'aller cacher sa honte dans ses Etats. Ce Prince , par une loi aussi ignominieuse que sa défaite , défendit aux rois de Perse de jamais marcher en personne à la tête de leurs troupes , quand il s'agiroit de combattre les Romains.

MELUN. (*sièges de*) 1. Le Dauphin-Régent de France , pendant la prison de Jean II , rétablissoit , par sa sagesse & par son activité , les affaires de son malheureux pere. En 1359 , ce prince , voulant profiter des heureuses dispositions des peuples à son égard , entreprit le siège de Melun , qui , par sa situation sur la Seine , incommodoit beaucoup la capitale. Cette ville , alors considérable , renfermoit dans ses murs trois reines , Jeanne , veuve de Charles IV , Blanche de Navarre , veuve de

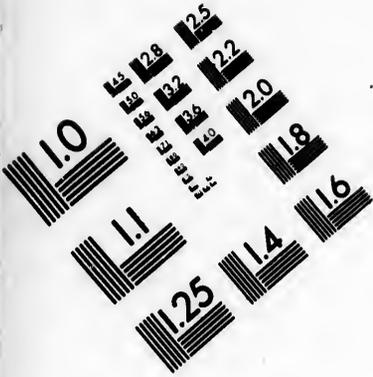
Phil
ce q
On
chée
vesti
des
ditio
depu
fois
adm
don
tagr
hérô
à l'a
éche
grou
de
pité
de
van
à l'
Na
bar
sur
liv
la
tra
cet
tra
pa

va
av
bl
r

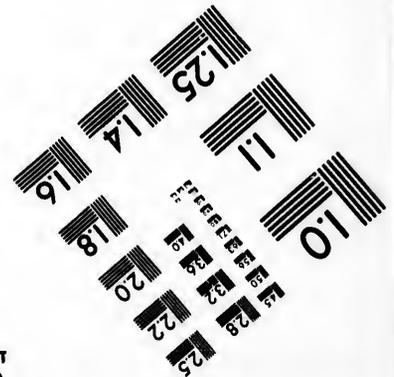
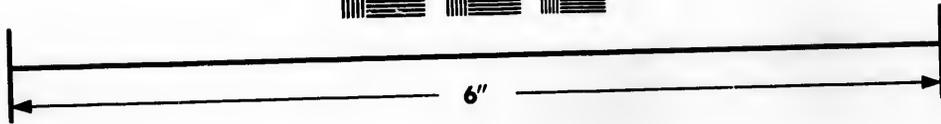
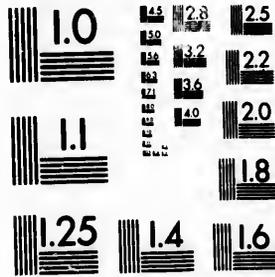
Philippe de Valois, & la reine de Navarre; ce qui en rendoit la conquête importante. On dressa les machines; on ouvrit les tranchées; on s'approcha des murailles; on investit la place; &, tous les jours, on forma des attaques terribles. Ce fut dans cette expédition que Bertrand du Guesclin, attaché depuis peu au Régent, servit pour la première fois dans l'armée Française. Il fit dès-lors admirer cette rare valeur dont il avoit déjà donné des preuves dans les guerres de Bretagne. Un jour, poussé par cette intrépidité héroïque, qui le caractérisoit, il monta seul à l'assaut d'une tour qu'il eût emportée, si son échelle n'eût été fracassée par un tonneau de grosses pierres qu'on lança sur lui. La trempe de ses armes le garantit; mais il fut précipité dans le fossé, d'où on le retira privé de connoissance. Lorsqu'il fut revenu de l'évanouissement causé par sa chute, il courut à l'assaut qui duroit encore; renversa plusieurs Navarrois; obligea les autres de repasser la barrière, & de lever le pont. La nuit, qui survint, sépara les combattans. On devoit livrer un second assaut, le lendemain; mais, la nuit même, les assiégeans demandèrent à traiter. On promit de rendre la ville. Sur cette assurance, le Dauphin se retira; & l'on travailla, de part & d'autre, à conclure une paix solide.

2. Henri V, roi d'Angleterre, voulant faire valoir le prétendu droit d'adoption, qu'on avoit arraché, par le traité de Troyes, au faible Charles VI, s'avança vers Paris, en 1420, à la tête de son armée. Mais, avant





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
1.8 3.2
2.2 2.5
2.0
1.8

10
1.5 2.8
1.8 3.2
2.2 2.5
2.0
1.8

d'entrer dans la capitale, il voulut se rendre maître de Melun. Le valeureux Barbazan, & le prince de Bourbon, seigneur de Préaux, défendoient cette ville avec une forte garnison. Ces braves capitaines soutinrent les attaques avec un courage qui étonna le monarque Anglois. Quoique l'artillerie eût renversé une partie des murailles, jusqu'au niveau des fossés de la ville, jamais l'ennemi n'osa tenter l'évènement d'un assaut. On creusa des mines & des contre-mines dans lesquelles les plus braves chevaliers firent assaut de valeur, suivant l'usage des guerriers de ce siècle. Durant quatre mois, il ne se passa presque point de jours où l'on ne livrât quelque combat sanglant. Les prêtres & les moines s'y distinguoient par-dessus tous les autres citoyens. On remarqua sur-tout un religieux Augustin, qui tiroit, sans relâche, sur les Anglois. Ce bon pere, excellent archer, ne perdoit pas un coup. On compta soixante hommes d'armes tués de sa main, sans les simples soldats. Cependant la famine faisoit dans la ville les plus tristes ravages. On eut recours à toutes les ressources qu'inspire un besoin extrême ; & , quand elles furent épuisées , on résolut enfin de se rendre. Le vainqueur convint que les assiégés sortiroient, « sauves leurs vies, » sans être mis à aucune rançon. » Mais, par une perfidie insigne, la plupart de ces malheureux furent arrêtés & conduits, avec l'intrépide Barbazan, leur digne chef, dans les prisons de Paris, où plusieurs périrent de faim & de misere. La reconnoissance des véritables François dédommagea par leurs élo-

ges ces généreux citoyens ; & l'on fit alors ces vers en l'honneur de leur ville :

Dire me puis, sur les villes de France,
 Pauvre de biens, riche de loyauté ;
 Qui, par la guerre, ai eu mainte souffrance,
 Et, par la faim, de maints rats ai tâté.

MEMBRESSE. (*bataille de*) L'an 536, les troupes Romaines, campées en Afrique, se révolterent ; élurent pour Roi un nommé *Stozas* ; ravagerent le pays, & formerent le siège de Carthage. Cette ville, dépourvue de défenseurs, alloit se rendre, lorsque Bélisaire arriva de Sicile, pour sauver l'Afrique. Les rebelles se retirèrent aussitôt ; & le général Romain, les ayant poursuivis, les atteignit près de Membresse, à seize ou dix-sept lieues de Carthage. Bélisaire n'avoit que deux mille hommes ; & *Stozas* comptoit sous ses drapeaux plus de huit mille combattans. On se rangea en bataille de part & d'autre. On s'ébranla : on s'attaqua avec fureur. A peine le combat fut-il commencé, qu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux, qui, donnant en face sur l'armée de *Stozas*, lui fit craindre que les traits de ses soldats ne perdissent de leur force, tandis que ceux des ennemis en acquerroient davantage. Dans cette pensée, il fit un mouvement à droite, pour tourner l'armée de Bélisaire, & prendre le dessus du vent. Comme il prêtoit le flanc, & que cette évolution ne se faisoit pas sans quelque désordre, Bélisaire profita du moment, & chargea les ennemis dans cette position flottante.

& mal assurée. Ils furent enfoncés du premier choc, & se réfugièrent en Numidie. Le vainqueur livra leur camp au pillage, & s'enrichit de leurs dépouilles.

MÉMEL. (*prise de*) Pendant que le prince Charles de Lorraine, & le feld-maréchal Dawn réunis, forçoient le roi de Prusse d'évacuer la Bohême, en 1757, une armée de Russes, répandue dans les Etats de ce monarque, y faisoit les plus importantes conquêtes. Elle s'approcha de Mémel, au mois de Juin, & forma le siège de cette ville qui lui assuroit l'entrée de la Prusse ducale. L'entreprise ne paroissoit pas facile. Outre une bonne garnison & des provisions immenses, cette place étoit environnée de fortifications qui pouvoient la mettre à l'abri des plus grands efforts. Rien n'arrêta les troupes Moscovites. On ouvrit la tranchée. Le canon des assiégeans fit taire celui de la place. Les attaques furent multipliées; & la fortune les seconda avec tant de promptitude, que la garnison se rendit le 5 de Juillet, & laissa le vainqueur maître de la place & de toutes ses richesses.

MENIN. (*prise de*) Louis XV, étant entré en Flandres, en 1744, à la tête d'une armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, s'approcha de Menin, place forte, sur la Lys, & en forma le siège. Les Anglois n'osèrent troubler les opérations du monarque; & la résistance des assiégés ne servit qu'à rendre plus éclatante la gloire du vainqueur. Durant les attaques, on dit au Roi qu'en brusquant un peu, en perdant quelques hommes, on

on seroit quatre jours plutôt dans la ville. « Eh » bien ! répondit ce bon Prince , prenons-la » quatre jours plus tard. J'aime mieux perdre » quatre jours devant une place , qu'un seul » de mes sujets. » On se contenta de raser les belles fortifications de cette ville , regardées comme l'un des chefs-d'œuvre de l'immortel maréchal de Vauban. On y trouva cent cinquante milliers de poudre , vingt mille boulets , cinquante-six pièces de canon , & quelques mortiers.

MEPPEN. (*prise de*) Le prince de Condé ; que le maréchal de Soubise avoit détaché de son armée , prouvoit à l'univers , par ses exploits , que le sang des Bourbons couloit dans ses veines. Cet auguste capitaine , en 1761 , entreprit la conquête de Meppen , ville de Westphalie , petite , mais très-forte , & digne du Prince qui venoit l'assiéger. La tranchée dura quatre jours , après lesquels la place ; étonnée de l'activité des François que l'exemple de leur chef rendoit invincibles , ouvrit ses portes , le 3 d'Octobre ; & la garnison se rendit prisonniere de guerre.

MÉROË. (*prise de*) Les Ethiopiens ; ayant fait une irruption dans la basse Egypte , s'avancerent jusqu'à Memphis ; désirent les Egyptiens en bataille rangée , & les menacerent d'une destruction totale. La terreur étoit générale ; & le Roi se dispoisoit à chercher quelqu'asyle , lorsque Moïse , qu'il avoit élevé dans son palais , & qui déjà se distinguoit par cette haute sagesse qui dans la fuite en fit le plus grand des législateurs , arrêta le monarque , & lui promit de le sauver. Aussi-

tôt il se met à la tête des troupes ; marche aux ennemis ; les surprend ; les taille en pièces , & se présente devant Méroé , leur capitale. Le Nil , l'Astapus & l'Astaboras la rendoient imprenable en l'environnant de leurs ondes. Après bien des tentatives inutiles , Moïse , désespérant de prendre cette ville , alloit porter ailleurs ses armes victorieuses , lorsque l'amour lui en ouvrit les portes. La fille du roi d'Ethiopie , remarquant , du haut des murs , avec quelle valeur le général Egyptien repoussoit les assiégés , toutes les fois qu'ils tentoient quelque sortie , ne put refuser son cœur à ce héros. L'amoureuse Princesse lui fit dire qu'elle lui livreroit la place , s'il consentoit à l'épouser. Elle étoit aimable : ses offres étoient flatteuses. Moïse les accepta sans balancer ; entra dans la ville , & remplit fidèlement les conditions de ce singulier contrat. Mais les infortunés Ethiopiens payerent cher l'imprudente passion de leur Princesse ; car le vainqueur , emporté par ce zèle inhumain , dont on ne trouve d'exemples que chez les Juifs & chez les Musulmans , ravagea leur pays ; renversa leurs villes ; immola les deux tiers de la nation. *Vers l'an 1515 avant J. C.*

MESRAH. (*prise de*) Amrou , étant entré en Egypte à la tête de ses braves Sarafins , vint assiéger Mesrah , ville située sur le bord oriental du Nil , & que quelques auteurs ont prise pour la célèbre Memphis. C'est probablement une erreur ; & Mesrah n'est autre que la Babylone d'Egypte , bâtie un peu au-dessus de la pointe du Delta. La place étoit défendue par un ancien château fortifié ; &

por
ful
da
tra
ho
ce
no
end
du
sec
tro
par
tite
infl
gue
les
tra
ren
réc
M
s'ét
par
Phi
lors
la t
tuel
nou
dité
Me
mai
Még
fa r
fuite
le p
l'ay

pour en rendre l'accès plus difficile aux Mulsulmans, on creusa tout autour un large fossé dans lequel on sema quantité de chaussetrapes. Amrou, qui n'avoit que quatre mille hommes, demeura sept mois entiers devant ce château, & fut contraint de demander de nouvelles troupes au Calife qui lui envoya encore quatre mille hommes. Mais la perfidie du gouverneur lui fut d'un bien plus grand secours. Macaucas (c'étoit le nom du traître) trouva moyen de persuader à la plus grande partie de la garnison de passer dans une petite isle voisine du château. Amrou, qu'il fit instruire du succès de ses criminelles intrigues, ordonna l'escalade. En un moment, les Sarafins furent vainqueurs, & passerent au tranchant de leurs épées tous ceux qu'ils purent atteindre. Un traité avantageux fut la récompense de Macaucas. 640 de J. C.

MESSÈNE. (*bataille de*) Les Messéniens s'étoient détachés de la Ligue des Achéens, par les intrigues de Dinocrate, ennemi de Philopémen. Ce grand homme, âgé pour lors de soixante-dix ans qu'il avoit passés à la tête des armées ou des affaires, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit, malgré son incommodité; fit une marche forcée, & s'avança vers Messène avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate, qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé & mis en fuite. Mais cinq cens chevaux, qui gardoient le plat pays de Messène, étant survenus & l'ayant renforcé, il tourna visage, & mit à

son tour Philopémen en déroute. Celui-ci ; uniquement attentif à sauver la jeunesse qui l'avoit suivi , fit des actions extraordinaires de courage ; mais , étant tombé de son cheval , & sa chute l'ayant blessé considérablement à la tête , il fut pris par les ennemis qui le menerent à Messène. Nous ne regarderons point , avec le sage Plutarque , ce malheur du plus grand homme qu'eut alors la Grèce , comme la punition d'une parole téméraire , qui lui étoit échappée , en entendant donner des éloges à un général pris les armes à la main. « Comment , dit-il alors , peut-on estimer un homme qui tout armé s'est laissé prendre en vie par les ennemis ? » Philopémen n'étoit point dans ce cas. Sa fortune l'a trahi : l'ennemi l'a surpris ; mais il ne s'est point rendu. Au reste , ce héros montra dans ses fers la même grandeur d'ame qu'il avoit fait éclater dans toutes les circonstances de sa vie. Quand il fut arrivé à Messène , on l'enferma dans un caveau souterrain , où jamais n'avoit pénétré la lumière du jour , où l'on ne respiroit plus l'air des vivans. C'étoit un véritable sépulcre , dont l'entrée se bouchoit avec une énorme pierre. A peine la nuit eut-elle dissipé le peuple répandu dans les places publiques , pour s'entretenir sur le sort du général Achéen ; que Dinocrate , craignant que la compassion de ses concitoyens ne lui arrachât sa proie , fit ouvrir la prison , & y fit descendre l'exécuteur , pour porter le poison à Philopémen , avec ordre d'attendre qu'il l'eût avalé. Quand l'exécuteur entra , ce grand homme étoit couché tranquillement

sur
men
l'ac
lum
lam
de
son
sans
nou
ave
» se
cia
dou
» d
» se
&
la
ma
l'in
qu'
pre
Ch
I
pui
de
&
ver
qui
Ro
s'é
mi
co
tha
rép
gir

sur son manteau, songeant aux malheurs qui menaçoient sa patrie, & oubliant ceux qui l'accabloient lui-même. Dès qu'il vit de la lumière & le bourreau près de lui, tenant sa lampe d'une main & la coupe empoisonnée de l'autre, il se releva avec peine, à cause de son extrême foiblesse; & prenant la coupe sans se plaindre, il demanda à l'exécuteur des nouvelles de ces jeunes cavaliers qui étoient avec lui. « J'ai ouï dire, répondit-il, qu'ils » se sont tous sauvés. » Philopémen le remercia d'un signe de tête; & le regardant avec douceur: « Mon ami, lui dit-il, tu me » donnes-là une bonne nouvelle; nous ne » sommes donc pas tout-à-fait malheureux? » & sans témoigner le moindre regret, il avale la liqueur mortelle, & se recouche sur son manteau. Le poison opéra bientôt son effet; car l'infortuné général étoit si abbatu & si épuisé, qu'en un instant il s'éteignit, sans efforts & presque sans douleur. Ce fut l'an avant Jésus-Christ 184.

MESSINE. (*jours & sièges de*) 1. La puissance Romaine avoit lutté, pendant près de cinq cens ans, contre les peuples d'Italie; & ce n'étoit qu'après bien des sueurs, qu'elle venoit de poser les fondemens d'un Empire qui devoit embrasser presque tout l'univers. Rome, maîtresse de ces vastes contrées qui s'étendent depuis le Rubicon jusqu'à l'extrémité de l'Italie, voulut pousser plus loin ses conquêtes. Elle osa attaquer les forces de Carthage, la plus puissante & la plus florissante république qui fût alors. L'union des Carthaginois avec Hiéron, roi de Syracuse, pour la

perte des Mamertins , ou Messinois , & le siège de Messine , fut le prétexte de la première guerre de ces deux républiques , & la conquête de la Sicile le véritable sujet. Messine s'étoit mise sous la protection des Romains. Appius Claudius eut ordre de marcher au secours de ces peuples opprimés. Mais il falloit passer un détroit ; & les Romains , sans expérience dans la marine , n'avoient que des bateaux grossièrement construits , assez semblables aux canots des Indiens. Une telle flotte pouvoit-elle résister à celle des Carthaginois , bien équipée & très-nombreuse , accoutumée d'ailleurs à dominer les mers ? Appius s'apperçut bien de sa foiblesse ; & cependant il falloit se hâter d'arriver à Messine que l'ennemi pressoit vivement. Dans cet embarras , le Consul eut recours à un stratagème ingénieux. Il essaie d'abord de passer le détroit ; mais , paroissant intimidé à la vue des Carthaginois , il prend brusquement la fuite , & feint d'abandonner l'entreprise. Les ennemis , bien persuadés qu'il ne reviendrait plus , & qu'il étoit retourné à Rome , se retirèrent , comme s'il n'y avoit plus rien à craindre. Appius , profitant de cette faute , traversa le détroit , pendant la nuit , & arriva en Sicile. L'endroit où il aborda étoit assez près du camp des Syracusains. Le Consul exhorta ses troupes à tomber tout-à-coup sur l'ennemi , leur promettant une victoire facile : elle le fut en effet. L'armée d'Hiéron ne put soutenir le choc impétueux des Romains. Elle prit la fuite , & abandonna à l'ennemi l'entrée de Messine. Le Consul y fut reçu comme un li-

béra
 fut c
 pére
 toire
 thag
 pert
 c'est
 la f
 tion
 fiste
 fuit
 Ce
 me
 vin
 jufo
 2
 les
 Co
 que
 mo
 ter
 de
 ma
 Pr
 pa
 co
 le
 to
 ni
 n
 la
 e
 c
 c

bérateur venu du ciel ; & la joie des citoyens fut d'autant plus sensible, qu'ils avoient désespéré de leur sort. Appius, profitant de sa victoire, attaqua sur le champ le camp des Carthaginois. Il y fut repoussé avec quelque perte, & obligé de se retirer. Il fut poursuivi : c'est à quoi il s'attendoit. Il tourna face. Alors la fortune du combat changea avec la situation du lieu. Les Carthaginois ne purent résister au courage des Romains. Ils prirent la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce fut par cette double victoire que commença la première guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, depuis l'an de Rome 488, jusqu'à l'an 511.

2. L'administration dure & sévère de Charles d'Anjou, vainqueur de Mainfroi & de Conradin, révoltoit toute la Sicile ; & , quoique les murmures fussent encore secrets, ce monarque ne pouvoit se dissimuler le mécontentement des peuples. Il essaya de réparer des maux dont sa négligence étoit la cause ; mais il étoit trop tard. Les François & les Provençaux rendirent ses soins inutiles ; & , par les excès auxquels ils se portèrent, ces conquérans farouches & cruels mirent enfin le comble à l'indignation publique. Rien n'étoit sacré pour eux, ni les droits de l'humanité, ni les loix de la religion & de l'honneur. Le peuple, accablé de tributs jusques-là inconnus dans cette isle, se voyoit encore exposé au pillage d'une soldatesque effrénée, qui se croyoit tout permis. Point de famille où il n'y eût quelqu'un de persécuté ; point de villes dont on ne violât les privilèges ;

point d'occasion où l'on ne méprisât ; comme des abus, les prérogatives du clergé. Si quelqu'infortuné osoit faire entendre le moindre soupir, aussi-tôt la tyrannie levoit sa tête altiere, &, d'un air terrible, présentoit aux regards effrayés les instrumens des supplices & des tortures. Tous les jours, on voyoit précipiter dans de noirs cachots une foule de malheureux, dont tout le crime étoit de gémir sur les maux dont on écrasoit la patrie. Toutes les villes, toutes les bourgades étoient remplies d'échafauds sur lesquels on faisoit couler le plus beau sang de la Sicile. Les peres n'étoient point maîtres de disposer de leurs filles. Il leur falloit, pour les établir, une permission expresse du gouvernement. Etoient-elles riches ? On les forçoit d'accepter pour époux leurs tyrans, leurs persécuteurs. Enfin, pour frapper les Siciliens dans la partie la plus sensible, on se faisoit un jeu d'outrager leurs femmes. D'infâmes satellites amenoient aux gouverneurs François les jeunes mariées qu'ils ne renvoyoient à leurs époux, qu'après en avoir arraché les prémices. Le soldat, sous prétexte d'exécuter les ordres du Roi, forçoit l'entrée des maisons, & portoit sur le beau sexe une main profane & brutale. On n'entendoit parler que de viols ou d'adultères, moitié de gré, moitié de force. Un commandant de Menon faisoit enlever, chaque semaine, une jeune fille des plus belles, & l'obligeoit à servir à ses infâmes plaisirs. Un gouverneur de Noto se faisoit amener les plus jolies femmes de sa juridiction, & les contraignoit de satisfaire son insatiable

passion. Tant d'indignités, tant d'outrages armerent enfin le désespoir. Un lundi de Pâques, 30 de Mars 1282, les habitans de Palerme allèrent, selon leur coutume, à Mont-réal, ville voisine, pour assister à une fête qui s'y faisoit tous les ans. Avant le départ des Palermitains, Saint-Remi, leur gouverneur, ordonna d'examiner s'ils n'avoient pas des armes : ce fut pour un soldat François une occasion de manquer de respect aux femmes. L'un d'eux, voyant passer une jeune personne d'une rare beauté, fille d'un homme de condition, l'arrête ; & , sous prétexte de la fouiller, il promene sur son sein & sous ses robes une main curieuse & impudente. L'outragée jette de grands cris. Son pere & son époux accourent. Leurs amis se joignent à eux. Tous, en même tems, fondent sur cette soldatesque licentieuse, armés les uns de stylets, les autres de pierres & de bâtons. La populace vient en foule soutenir les combattans. De tous côtés, on entend répéter ces terribles paroles : « Meurent les François ! » On les poursuit : on les massacre ; on les immole à une juste fureur. On poussa même la vengeance jusqu'à fendre le ventre aux femmes enceintes ; & l'on écrasoit leurs fruits contre les murailles, pour ne laisser dans la ville aucun vestige d'une nation odieuse. L'exemple de Palerme fut bientôt suivi par toutes les villes de la Sicile ; & , dans ce massacre, si connu dans l'Histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, parce qu'il commença, dit-on, au premier coup de Vêpres, il périt près de vingt mille François & Provençaux.

A cette nouvelle, Charles, au comble de la rage, exhala sa fureur en arrêts de morts. Il jura de tirer une vengeance éclatante, qui feroit trembler la postérité. Rome, dont il étoit l'ouvrage, se déclara pour lui. Elle lança contre les séditieux tous les foudres qu'elle a dans ses thrésors. Ces terribles anathèmes intimidèrent d'abord les coupables. Leurs députés essayèrent de toucher le saint pere. Ils se prosternerent devant son thrône; &, d'un ton respectueux, ils lui dirent ces touchantes paroles: « Agneau de Dieu, qui » effacez les péchés du monde, ayez pitié de » nous! » Le pontife leur répondit: « Ils le » nommoient roi des Juifs, & lui donnoient » des soufflets! » C'est ainsi que, dans ce siècle, on profanoit indignement la parole du Seigneur. Les Siciliens, outrés de la sévérité du pape, lui signifient que, puisqu'il les jugeoit indignes de la grace de S. Pierre, ils auroient recours à un autre Pierre. Ils vouloient parler du roi d'Aragon, qui paroissoit en mer, avec une flotte formidable.

Cependant le roi Charles avoit rassemblé ses troupes. Impatient de punir des sujets rebelles, il se met en marche, suivi d'un légat apostolique; passe le détroit, & vient investir Messine qu'il presse vivement. Les malheureux, sur le point d'être emportés d'assaut, demandent à capituler. Ils offrent de rentrer dans le devoir, si le monarque veut oublier tout le passé, & promettre de ne donner aux François ni charge ni magistrature dans leur ville. Charles leur répondit qu'il prétendoit les gouverner comme bon

lui sembleroit, & que, s'ils ne se soumettoient point promptement, ils se préparassent à être traités, comme ils avoient traité les François. Les Messinois, irrités de cette réponse désespérante, jurèrent qu'ils mangeroient plutôt leurs enfans, que d'être désormais esclaves. En vain on essaya de les ramener à un avis plus sage : en vain on leur fit les menaces les plus terribles; ils n'écouterent rien. Ils décidèrent qu'il valoit mieux périr en braves gens, que de se voir livrés aux bourreaux, comme d'infâmes scélérats. Vieillards, femmes, enfans, tout prit les armes pour la cause commune. Le Roi continua de les presser vivement. Mais les Messinois, animés d'un généreux désespoir, se défendirent toujours avec une valeur si héroïque, qu'ils donnerent à dom Pèdre, roi d'Aragon, le tems de venir à leur secours. Ce prince, à la tête d'une flotte de cinquante galères, qui avoit pour amiral Roger Doria, de Lauria, ou de Flor, le plus grand homme de mer de son siècle, s'avança dans le détroit de Messine, pour enlever la flotte Française, qui se trouvoit sans défense. Charles, instruit du projet, jugea qu'il se perdrait infailliblement, s'il continuoit le siège. Il prit donc le parti de se retirer sans vengeance; mais il ne put sauver ses vaisseaux, dont l'ennemi prit vingt-neuf, & brûla trente.

Cette guerre dura plusieurs années, & fut presque toujours malheureuse pour la maison d'Anjou, qui fut enfin réduite à partager la Sicile avec celle d'Aragon, & à se contenter de la Calabre, de la Pouille, de la Terre

de Labour, & de l'Abruzze, qu'elle posséda sous le titre de *Royaume de Naples*.

3. « La Sicile, dit M. de Voltaire, depuis
 » le tems des tyrans de Siracuse, sous lesquels
 » au moins elle avoit été comptée pour quel-
 » que chose dans le monde, a toujours été
 » subjuguée par des étrangers; asservie suc-
 » cessivement aux Romains, aux Vandales,
 » aux Arabes, aux Normands sous le vasse-
 » lage des papes; aux François, aux Alle-
 » mands, aux Espagnols; haïssant presque
 » toujours ses maîtres, se révoltant contr'eux,
 » sans faire de véritables efforts dignes de la
 » liberté, & excitant continuellement des
 » séditions, pour changer de chaînes.

» Les magistrats de Messine (en 1674)
 » venoient d'allumer une guerre civile con-
 » tre leurs gouverneurs, & d'appeller la
 » France à leur secours. Une flotte Espa-
 » gnole bloquoit leur port. Ils étoient réduits
 » aux extrémités de la famine. D'abord le
 » chevalier de Valbelle vint avec quel-
 » ques frégates à travers la flotte Espagnole.
 » Il rapporta à Messine des vivres, des ar-
 » mes & des soldats. Ensuite le duc de Vi-
 » vonne arrive (le 9 de Février 1675) avec
 » sept vaisseaux de guerre de soixante pièces
 » de canon, deux de quatre-vingt, & plu-
 » sieurs brûlots. Il bat la flotte ennemie, &
 » rentre victorieux dans Messine. L'Espagne
 » est obligée d'implorer, pour la défense de
 » la Sicile, les Hoïlandois, ses anciens en-
 » nemis qu'on regardoit toujours comme
 » les maîtres de la mer. Ruyter vient à son
 » secours, du fond du Zuiderzée; passe le dé-

» troit (le 8 de Janvier 1676) & joint à
» vingt vaisseaux Espagnols vingt-trois grands
» vaisseaux de guerre.

» Alors les François, qui, joints avec les
» Anglois, n'avoient pu battre les flottes de
» Hollande, l'emportèrent seuls sur les Hol-
» landois & les Espagnols réunis. Le duc de
» Vivonne, obligé de rester dans Messine
» pour contenir le peuple déjà mécontent
» de ses défenseurs, laissa donner cette ba-
» taille par du Quêne, lieutenant-général
» des armées navales, homme aussi singulier
» que Ruyter; parvenu, comme lui, au com-
» mandement, à force de mérite; mais n'ayant
» encore jamais commandé d'armée navale,
» & plus signalé, jusqu'à ce moment, dans
» l'art d'un armateur, que dans celui d'un
» général. Mais quiconque a le génie de son
» art & du commandement, passe bien vite,
» & sans effort, du petit au grand. Du Quêne
» se montra grand général de mer contre
» Ruyter. C'étoit l'être, que de remporter sur
» ce Hollandois un foible avantage. Il livra
» encore une seconde bataille navale aux
» deux flottes ennemies, près d'Agouste (le
» 12 de Mars 1676.) Ruyter, blessé dans
» cette bataille, y termina sa glorieuse vie.
» C'est un des hommes dont la mémoire est
» encore dans la plus grande vénération en
» Hollande. Il avoit commencé par être va-
» let & mousse de vaisseau: il n'en fut que
» plus respectable. Le nom des princes de
» Nassau n'est pas au-dessus du sien. Le con-
» seil d'Espagne lui donna le titre & les pa-
» tentes de Duc; dignité étrangere & frivole

» pour un républicain. Ces patentes ne vin-
 » rent qu'après sa mort. Les enfans de Ruyter,
 » dignes de leur pere, refuserent ce titre si
 » brigué dans nos monarchies, mais qui n'est
 » pas préférable au nom de bon citoyen.
 » Louis XIV eut assez de grandeur d'ame
 » pour être affligé de sa mort. On lui re-
 » présenta qu'il étoit défait d'un ennemi dan-
 » gereux. Il répondit qu'on ne pouvoit s'em-
 » pêcher d'être sensible à la mort d'un grand
 » homme.

» Du Quêne, le Ruyter de la France,
 » attaqua une troisieme fois les deux flottes,
 » après la mort du général Hollandois. Il leur
 » coula à fond, brûla & prit plusieurs vais-
 » seaux. Le maréchal-duc de Vivonne avoit
 » le commandement en chef de cette ba-
 » taille ; mais ce n'en fut pas moins du Quêne
 » qui remporta la victoire. L'Europe étoit
 » étonnée que la France fût devenue, en si
 » peu de tems, aussi redoutable sur mer que
 » sur terre. Elle le fut davantage encore, en
 » voyant les François évacuer Messine, dans
 » le tems qu'on croyoit qu'ils se rendroient
 » maîtres de toute l'isle. On blâma beaucoup
 » Louis XIV d'avoir fait, dans cette guerre,
 » des entreprises qu'il ne soutint pas, & d'a-
 » voir abandonné Messine, ainsi que la Hol-
 » lande, après des victoires inutiles.»

MÉTAURE. (*journée du*) Asdrubal ;
 malgré les efforts de Scipion, étoit passé en
 Italie. Il en donna avis à Annibal, son frere,
 par des couriers qui furent arrêtés par les Ro-
 mains. Néron, qui campoit aux pieds d'An-
 nibal, crut devoir faire un coup hardi &

imprévu , capable de jeter la terreur dans l'esprit des ennemis , en se hâtant d'aller joindre le consul Livius , son collègue , pour attaquer brusquement Asdrubal , avec leurs forces réunies. D'ailleurs c'étoit sauver l'Etat , que d'empêcher la jonction des deux freres. Néron prit donc avec lui sept mille hommes d'élite ; & , recommandant à son lieutenant de ne point combattre en son absence , il alla trouver son collègue , & il entra dans son camp , à la faveur de la nuit. Dès le lendemain , on rangea l'armée en bataille. Le général Carthaginois reconnut , à plusieurs marques , qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes. Il conjectura que son frere étoit défait , & fit sonner la retraite. La nuit survint ; & , ses guides l'ayant abandonné , il s'égara. Il suivoit au hazard les bords du fleuve Métaure ; & déjà il se dispoit à le passer , lorsqu'il fut joint par les deux Consuls. Il jugea , dans cette extrémité , qu'il lui étoit impossible d'éviter le combat. Ne consultant que sa prudence & son grand courage , il prit sur le champ un poste avantageux , se mit au centre de ses bataillons , & marcha le premier pour attaquer la gauche des ennemis ; bien persuadé que , dans cette action décisive , il falloit vaincre ou mourir. La mêlée fut très-vive , la résistance longue & opiniâtre ; & Asdrubal mit le comble à la gloire qu'il avoit méritée par une longue suite de grands exploits. Il animoit ses soldats par ses paroles ; les soutenoit par son exemple ; employoit les prieres & les menaces pour ramener les fuyards , jusqu'à ce qu'enfin , voyant que la victoire se déclaroit pour

les Romains, il se jetta au milieu d'une cohorte, où il périt en digne fils d'Amilcar. & en digne frere d'Annibal. Il fut tué, du côté des Carthaginois, cinquante-cinq mille hommes: on fit six mille prisonniers. Les Romains étoient si fatigués de tuer, que quelqu'un étant venu avertir Livius qu'il étoit aisé de tailler en piéces un gros d'ennemi, qui s'ensuyoit : » Il est bon, dit-il, qu'il en reste quelques-uns pour porter aux Carthaginois la nouvelle de leur défaite. » Cette grande victoire, dûe principalement à la sagesse du consul Néron, servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Néron arriva à son camp, le sixieme jour, après avoir quitté son collègue. Il fit jeter la tête d'Asdrubal dans le camp des Carthaginois; & ce funeste spectacle apprit à leur chef le triste sort de son frere. *An de Rome 545.*

MÉTHONE. (*siège de*) Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand, voulant assujettir la Thrace, dont la conquête assuroit celles qu'il avoit faites dans la Grèce, mit le siège devant Méthone, petite ville peu capable de lui résister, la prit & la rasa; mais elle lui coûta cher. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui, sur le pied d'un excellent tireur qui ne manquoit aucun oiseau, quelque rapide que fût son vol: « Eh bien! » lui dit Philippe, je vous prendrai à mon service, quand je ferai la guerre aux étourneaux. » L'arbalétrier, piqué de l'insulte, se jetta dans Méthone, &, du haut des murs, lui décocha une flèche où il avoit écrit: « A l'œil droit de Philippe. » Il prouva cruellement

lement au Prince qu'il sçavoit bien tirer; car il lui creva l'œil droit. Le Roi lui renvoya la même flèche, avec cette inscription: « Phi-
lippe fera pendre Aster s'il prend la ville; » & il lui tint parole. *An du monde 3651.*

MÉTULUM. (*siège de*) On est assez porté à croire que le fameux Octavien, surnommé, dans la suite, *César Auguste*, n'étoit qu'un heureux poltron qui, par le moyen d'habiles généraux, termina des guerres longues, difficiles, cruelles, sans jamais payer de sa personne. Pour détruire cet injuste préjugé, il suffiroit de rapporter la conduite pleine de valeur & de sagesse, qu'il tint dans plusieurs combats contre Antoine, son rival, & le seul auteur de ces soupçons injurieux, dont l'impression n'est point encore bien effacée aujourd'hui. Mais un fait qui met ce Romain au-dessus de toute critique, & qui fait briller dans tout son éclat son mérite guerrier, c'est sur-tout le siège de Métulum, ville capitale des Japodes, peuple d'Illyrie, contre lequel il faisoit la guerre depuis trois ans. Cette place, avantageusement située, & que la nature sembloit avoir rendue imprenable, étoit encore défendue si opiniâtement par les Barbares, qu'après que le mur eut été forcé, ils en reconstruisirent un nouveau, & formerent une seconde enceinte qui contraignit Octavien de recommencer ses travaux. Il éleva des terrasses; il dressa des tours du haut desquelles on devoit jeter sur le mur des ennemis quatre ponts volans à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec précipitation; & trois des ponts se rompirent. Personne n'osoit plus

avancer sur le quatrième. Alors Octavien ; qui, du haut d'une tour, examinoit tout ce qui se passoit, descend en hâte, presse, exhorte, conjure ses soldats intimidés ; mais inutilement. Enfin, pour réveiller leur courage par ses exemples, il monte lui-même sur le pont, & s'avance vers la muraille, tenant son bouclier devant lui. Le danger du général est une puissante exhortation pour ses troupes ; & il semble que les périls qu'il partage sont moins effrayans de moitié. A la vue d'Octavien qui s'exposoit si avant, chacun s'empresse de le suivre ; officiers & soldats, tous veulent l'accompagner. En un instant, la foule fut si grande, que le pont succomba sous le fardeau, & se rompit comme les trois premiers. Tous ceux qui étoient dessus firent une chute violente. Quelques-uns furent tués : plusieurs perdirent quelque membre, ou furent dangereusement blessés. Octavien eut la jambe droite toute froissée, & les deux bras considérablement offensés. Néanmoins, se soutenant contre un accident si fâcheux, par sa fermeté d'ame, sur le champ, il remonta au haut de la tour, & se présenta à la vue des siens pour prévenir leur découragement, & pour réprimer la présomption des ennemis qui bientôt furent obligés de se rendre.

• METZ. (*siège de*) Charles-Quint, ayant recommencé la guerre contre la France, vint, sur la fin d'Octobre 1552, mettre le siège devant Metz avec une armée de cent mille fantassins, de douze mille cavaliers, & une nombreuse artillerie. La ville étoit grande, & si foible, qu'il pouvoit se flatter, avec rai-

son
tanc
s'y
son
gne
tilsh
hom
Ave
Gui
effo
de
sans
fait
les
détr
prin
trist
gnie
bat.
reto
» v
» c
» r
pass
cor
cue
n'a
dif
hò

cie
fer
pl
qu
fie

son ; de n'y trouver pas beaucoup de résistance. François de Lorraine , duc de Guise , s'y étoit enfermé avec deux princes de sa maison , trois princes du sang , cinquante seigneurs de la premiere qualité , cinq cens gentilshommes avec leur suite , & cinq mille hommes de la meilleure infanterie de France. Avec cette poignée de guerriers illustres , De Guise soutint durant soixante-cinq jours les efforts opiniâtres du plus redoutable potentat de l'Europe , & l'obligea enfin de se retirer sans oser livrer l'assaut , quoique le canon eût fait brèche en plusieurs endroits. Le froid , les maladies , les sorties fréquentes , avoient détruit le tiers de cette armée formidable. Le prince de la Roche-sur-Yon en poursuivit les tristes restes. Ayant joint quelques compagnies de cavalerie , il leur présenta le combat. L'officier , qui les commandoit , s'étant retourné : « Seigneur , lui dit-il , comment » voulez-vous que nous ayons la force de » combattre ? Vous voyez qu'il ne nous en » reste pas assez pour fuir. » Touché de compassion , le prince permit à ces malheureux de continuer leur retraite. Le duc de Guise recueillit généreusement tous les malades qui n'avoient pu suivre leurs compagnons , & les distribua dans les villages voisins & dans les hôpitaux.

C'est dans ce siège que Metz perdit son ancienne splendeur. On fut obligé , pour la défendre , de détruire au dedans & au dehors plus de trente églises magnifiques , dont quelques-unes renfermoient les tombeaux de plusieurs rois de la Race Carlovingienne. On

frappa plusieurs médailles pour éterniser la mémoire de la délivrance de Metz. L'une représentoit la devise de l'empereur. C'étoient les colonnes d'Hercule, avec ce mot latin *Ultrà*, pour faire entendre que, par son expédition en Afrique, ce prince avoit porté ses armes victorieuses bien au-delà des pays qu'avoit parcourus le grand Alcide. On ajoûta au corps de la devise une aigle enchaînée & attachée aux colonnes, avec ces mots : *Non ultrà Metas*. L'équivoque du mot *Metas* devenoit très-piquante pour Charles-Quint, parce qu'elle signifioit également la ville de Metz & les colonnes d'Hercule.

MÉVANIA. (*bataille de*) L'an de Rome 445, les Ombriens déclarerent la guerre à la république ; & le consul Q. Fabius marcha contre eux à la tête d'une armée plus redoutable par le courage que par le nombre. Ce général, étant arrivé près de Mévania, choisit une plaine agréable, pour y placer son camp ; &, croyant l'ennemi éloigné, il donna ses ordres pour travailler à la construction des retranchemens. Tout-à-coup le bruit des instrumens militaires annonce l'arrivée soudaine des Barbares, la fureur qui les anime, & leur immense multitude. On court aux armes : on se range sous ses drapeaux ; on attend l'ennemi de pied ferme. Les Ombriens croyoient surprendre le Consul. Surpris eux-mêmes, ils sont déconcertés dès leur première attaque. Ils combattent cependant, mais sans ardeur ; & bientôt la crainte confond leurs rangs. Les Romains profitent du désordre. Ils se précipitent comme des lions

sur ce
sacre
qu'on
loit a
arme
liers
heure
vainc
M
les-C
conc
cinq
ville
poin
pouv
tems
que
conf
qu'il
prest
qu'il
la p
& c
les
s'op
père
» d
» b
» n
» r
gén
fou
put
en
tro

sur ces foibles victimes : ils frappent ; ils massacrent ; ils dispersent. Le Consul fait crier qu'on eût à mettre bas les armes, si l'on vouloit avoir la vie sauve. Dans le moment, les armes sont jetées dans la plaine ; & des milliers de soldats demandent à l'envi des fers , heureux d'éviter à ce prix le courroux du vainqueur !

MÉZIERES. (*siège de*) L'empereur Charles-Quint , ayant rompu tout-à-coup la paix conclue avec François I, fit marcher trente-cinq mille hommes vers la Champagne. Les villes frontieres de cette province n'étoient point en état de résister ; & les Impériaux pouvoient sans peine pénétrer , en peu de tems, dans le centre du royaume. Le monarque François , à cette nouvelle , assembla son conseil de guerre , pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre dans une circonstance si pressante. Après bien des avis , on conclut qu'il falloit brûler Méziers , ville qui auroit la premiere à soutenir les efforts de l'ennemi , & dévaster tous les environs , pour affamer les soldats du perfide empereur. Bayard seul s'opposa fortement à cette résolution désespérée. « Sire , dit-il au Roi , il n'y a point » de place foible , là où il y a des gens de » bien pour la défendre. J'irai moi-même » m'enfermer dans Méziers ; & je vous en » rendrai bon compte. » On applaudit au généreux projet de l'intrépide chevalier. Une foule de braves & l'élite de la noblesse se disputent l'honneur de le suivre. Ils partent , & en peu de jours arrivent dans Méziers qu'ils trouvent hors d'état de soutenir le siège dont

ils étoient menacés. Bayard commença par faire sortir toutes les bouches inutiles ; en suite , ayant fait rompre le pont de la Meuse , il ordonna de rétablir les anciennes fortifications , & d'en construire de nouvelles. Il encourageoit les travailleurs : il leur distribuoit des récompenses pécuniaires ; il partageoit avec eux leurs pénibles fonctions. « Cama- » rades , leur disoit-il souvent , nous sera-t-il » reproché que cette ville soit perdue par » notre faute , vu que nous sommes si belle » compagnie ensemble , & de si gens de bien ? » Il me semble que , si nous étions dans un » pré , n'ayant devant nous qu'un fossé de » quatre pieds , encore combattrions-nous un » jour entier , avant que d'être défaits. Dieu » merci , nous avons fossé , murailles & rem- » parts , où je crois , avant que les ennemis » mettent le pied , beaucoup des leurs dormi- » ront au fossé. » Ces paroles remplissoient tous les cœurs ; & chacun se croyoit invincible sous un chef si magnanime.

Il n'y avoit que deux jours que les François étoient entrés dans la place , lorsqu'on apperçut l'armée impériale , qui s'approchoit de deux côtés , en-deçà de la Meuse , sous les ordres du capitaine Sickengen , & au-delà , sous les auspices du comte de Nassau. Le lendemain , ils envoyèrent un hérault sommer Bayard de leur remettre la ville. Ce député lui dit « que ceux qui le messageoient par-de- » vers lui , estimoient la grande & louable » chevalerie qui en lui étoit , & seroient mer- » veilleusement déplaisans s'il étoit pris d'as- » saut ; car son honneur en amoindriroit , &

» par aventure lui coûteroit-il la vie. »...
 » Dites à ceux qui vous envoient, répondit
 » en riant le chevalier Sans-Peur & Sans-
 » Reproche, qu'avant que j'abandonne une
 » place que le Roi mon maître a bien voulu
 » confier à ma foi, j'aurai fait, des corps de
 » ses ennemis entassés, le seul pont par où il
 » me soit permis d'en sortir. » Le hérault,
 congédié avec cette réponse, la rendit à ses
 maîtres, en présence d'un capitaine François,
 nommé *Jean Picard*, qui leur dit : « Mes-
 » seigneurs, je connois Bayard; & j'ai servi
 » sous lui. Ne vous attendez pas d'entrer dans
 » Mézieres tant qu'il sera vivant : j'aimerois
 » mieux qu'il y eût dans la place deux mille
 » hommes de guerre davantage, & que sa
 » personne n'y fût point. »... Capitaine Pi-
 » card, demanda le comte de Nassau, ce
 » seigneur de Bayard est-il de bronze ou d'a-
 » cier ? S'il est si brave, qu'il se prépare à
 » nous le faire voir; car, d'ici à quatre jours,
 » je lui enverrai tant de coups de canon,
 » qu'il ne sçaura de quel côté se tourner. »...
 » A la bonne heure, dit Picard; mais vous
 » ne l'aurez pas comme vous croyez. » Aussi-
 tôt les généraux de Charles-Quint font dres-
 ser leurs batteries; &, en moins de deux
 jours, plus de cinq mille boulets tomberent
 dans la ville. C'est dans cette occasion qu'on
 employa, pour la première fois, les bombes
 & les mortiers, tels qu'ils sont aujourd'hui.
 » Ce n'étoient de dehors, dit Mézerai, que
 » canonnades, que bombes, que boulets en-
 » flammés : de dedans, il pleuvoit des lances
 » & des cercles à feu, de l'huile bouillante,

» des fascines goudronnées , des fusées qui
 » mettoient le feu par-tout. » Dès les pre-
 » mières décharges , mille hommes épouvantés
 » prirent la fuite. « Tant mieux ! dit Bayard ;
 » j'aime mieux de tels coquins dehors que
 » dedans : pareille canaille n'étoit pas digne
 » d'acquérir de l'honneur avec nous. » La
 » place étoit vivement attaquée depuis plus de
 » trois semaines. Le canon avoit renversé une
 » partie des murailles ; & les ennemis se flat-
 » toient d'avoir bientôt entre leurs mains le
 » Chevalier & ses soldats. Mais Bayard , qui
 » réunissoit dans un degré éminent les deux qua-
 » lités d'un grand capitaine , le courage & la
 » ruse , imagina l'expédient le plus singulier ,
 » pour se débarrasser de Sickengen qui l'incom-
 » modoit beaucoup. Il chargea un paysan d'al-
 » ler porter au seigneur Robert de la Marck ,
 » qui étoit à Sedan , une Lettre conçue en ces
 » termes : « Il me semble que , depuis un an ,
 » vous m'avez dit que vous vous proposiez
 » d'attirer le comte de Nassau au service du
 » Roi notre maître , & qu'il est votre parent.
 » Je le desirerois autant que vous , sur la ré-
 » putation qu'il a d'être gentil-galant. Si vous
 » croyez que cela puisse se faire , je vous
 » donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui
 » que demain , parce qu'avant qu'il soit vingt-
 » quatre heures , lui & tout son camp sera
 » mis en pièces. J'ai avis que douze mille
 » Suisses & huit cens hommes d'armes doi-
 » vent coucher , ce soir , à trois lieues d'ici ,
 » qui , demain , au point du jour , fondront
 » sur lui , pendant que , de mon côté , je fe-
 » rai une vigoureuse sortie ; & sera bienheu-

» re
 » vo
 » de
 Pa
 sa r
 pei
 réte
 tion
 mid
 mor
 Il de
 la li
 niqu
 tous
 Nass
 leve
 la r
 réfo
 légu
 qu'a
 de
 Du
 éto
 Ch
 écl
 for
 il
 »
 l'in
 ca
 ét
 F
 en
 m

» reux celui qui en échappera. J'ai cru de-
» voir vous en prévenir ; mais il faut me gar-
» der le secret. »

Par l'ordre du Chevalier, le villageois prend sa route du côté du camp de Sickengen. A peine s'est-il éloigné de la ville, qu'on l'arrête. On le conduit au général. On le questionne : on le menace. Le bon homme intimidé découvre son secret, pour éviter la mort qu'il croyoit voir au-dessus de sa tête. Il donne la Lettre à Sickengen. Ce capitaine la lit ; & , plein d'indignation, il la communique à son conseil. La fureur s'empare de tous les esprits. On s'écrie que le comte de Nassau est un traître. On bat le tambour : on leve l'étendard ; on plie le bagage : on passe la rivière. En vain le Comte, instruit de cette résolution précipitée, veut retenir son collègue : ses différentes députations ne servent qu'à augmenter les soupçons. On décampe, de part & d'autre ; & Mézieres est délivrée. Durant ce tumulte, le porteur de la Lettre étoit rentré dans la ville, & avoit appris au Chevalier tout ce qui lui étoit arrivé. Bayard éclata de rire en voyant l'heureux succès de son stratagème ; & , dans l'excès de sa joie, il dit : « Puisqu'ils n'ont pas voulu commen-
» cer le jeu, ce sera donc moi ; » & , dans l'instant, il leur envoya plusieurs volées de canon, qui leur firent beaucoup de mal.

Ainsi fut levé le siège de Mézieres ; siège éternellement mémorable, puisqu'il sauva la France, où il n'y avoit point alors d'armée en état d'arrêter quarante mille hommes. Il mit le comble à la gloire de Bayard. Tous

les bons citoyens s'empreslerent de célébrer la valeur de ce héros toujours victorieux ; & il eut l'honneur singulier de compter son Souverain au nombre de ses panégyristes. « Ma- » dame , écrivoit le monarque reconnoissant à la reine Louise de Savoye , sa mere , » tout » aféteure , ynfy que je me vouloys mètre o » lyt , est aryvé Laval , lequel m'a aporté la » fertèneté deu levement deu syege de Mé- » sferes. Je croy que nos aneims sont en » grant pène , vu la honteuse retrète qu'ys » ont fet. Pour tout le your de demayn , je » soré le chemyn qu'ys prendront ; & selon » sela il nous fodra gouverner. *Et , s'ys ont » joué le passyon , nous jourons la vanyanse.* » Vous suplyant , Madame , vouloyr mander » par-tout pour fere remercier Dieu ; car , » sans poynt de fote , il a montré se coup » qu'yl est bon François. Et fefant fyn à ma » Lètre , remetant le tout seur le porteur , » pry à Dieu qu'yl vous doynt très-bonne » vye & longue. *Votre très-humble & très- » obéissant fyls , FRANÇOIS.* »

Ce Prince , pour montrer au Chevalier combien il étoit satisfait de ses importants services , le fit Chevalier de son ordre , & lui donna , par une distinction sans exemple , & qui n'étoit réservée qu'aux seuls princes du sang , une compagnie de cent hommes d'armes en chef. Enfin , quand Bayard fut de retour à Paris , tous les habitans de cette célèbre capitale allèrent au-devant de lui , pour le voir & le féliciter ; & le parlement envoya pour le complimenter les présidens & les conseillers les plus illustres de son corps. *L'an 1520.*

MIDDELBOURG. (*siège de*) La défaite des Flamands rebelles, près de Gemminghen, loin d'abatre leur audace, sembloit leur avoir donné un nouveau degré de témérité. Fiers de leur nombre, que l'excessive sévérité du duc d'Albe augmentoit sans cesse, ils osèrent former le siège de Middelbourg, ville forte, mais dont la garnison étoit foible, & les habitans peu favorables aux Espagnols. Le gouverneur, à cette étrange nouvelle, se hâta d'envoyer du secours dans cette importante place; & Beauvoir partit sur le champ avec quatre cens fantassins Walons de vieilles troupes. Il fut reçu dans la ville, mais pour annoncer au Duc que le danger de la perdre devenoit pressant. Albe, sans plus attendre, fit partir les troupes dont on put disposer, sous la conduite de dom Sanche d'Avila, gouverneur du château d'Anvers, dont il estimoit beaucoup la valeur. Les rebelles, instruits des préparatifs du Duc, avoient pris toutes les mesures nécessaires pour les rendre inutiles. Ils se retrancherent par-tout où ils présumoient que les Espagnols tenteroient leur descente; & , après s'être pourvus d'un grand nombre de vaisseaux, ils projetterent même d'aller au-devant de la petite flotte qui s'avançoit pour secourir Middelbourg, & de la dissiper. D'Avila s'étoit embarqué vers la fin d'Avril. Il avoit rassemblé cinq cens hommes de pied, tous Espagnols & soldats choisis, commandés par les capitaines Osorio-d'Angulo, Gonsalve d'Ovalla, Ferdinand d'Aguaasco, Ignace de Médiniglia, & Jean d'Avila. On y avoit joint autant de Walons, vieux guerriers, qui

étoient aux ordres des seigneurs de Lignes ; de Glimes, & du capitaine Torrès. Un grand nombre d'officiers réformés & plusieurs volontaires, la plupart Espagnols, & gens de qualité, s'étoient rangés sous les mêmes drapeaux, & vouloient partager la gloire d'une entreprise si périlleuse. Le chef de ces braves soldats prit le tems de la basse marée, pour descendre d'abord dans l'Escout, afin de profiter du reflux, & se porta ensuite dans la partie intérieure du canal qui baigne l'isle de Valcheren. L'ennemi étoit trop bien retranché dans cet endroit, pour qu'il pût y débarquer ses troupes. Il les conduisit du côté opposé, qui regarde la pleine mer. On ne s'attendoit pas qu'il voulût y tenter une descente ; car l'abordage y étoit très-difficile ; &, d'ailleurs, il se trouvoit encore éloigné de la ville assiégée. Il n'y trouva donc d'autre obstacle que la nécessité de marcher quelque tems dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre. Il le surmonta sans peine ; &, après avoir animé ses guerriers par ses paroles, pour leur donner l'exemple de la bravoure, il marche le premier, accompagné de Lignes, à la tête d'un détachement composé d'Espagnols & de Walons, afin de découvrir les dispositions des rebelles. Ils n'apperçoivent aucun projet de défense dans cette partie. Aussitôt ils font avancer le reste de leurs troupes, & courent avec résolution aux assiégeans. Ceux-ci, étonnés de voir l'ennemi qu'ils attendoient si peu de ce côté, abandonnent leurs tranchées. Les assiégés font, en même tems, une sortie vigoureuse, & les rebelles

font
un g
nom
rend
157
N
nev
la
Ro
fon
toy
pes
Th
Av
qui
me
no
ent
n'é
au
ne
fo
ha
ti
pl
fe
fe
a
M
f
c
f
r

font enveloppés de toutes parts. On en fit un grand carnage. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui prirent la fuite, & se disperserent. Ainsi fut délivrée Middelbourg, l'an 1572.

MILAN. (*sièges de*) 1. L'an 538, Uraïas, neveu de Vitigès, assiégea cette ville, alors la plus considérable de l'occident, après Rome, par l'étendue de son enceinte, par son opulence & par le nombre de ses citoyens. Le général Goth avoit dans ses troupes dix mille Bourguignons envoyés par Théodebert, roi de la France Austrasienne. Avec ce renfort, il pressa vivement la place qui n'étoit défendue que par trois cens hommes, sous la conduite d'un brave officier, nommé *Mundilas*. Il soutint les efforts des ennemis, durant plus de six mois. Mais enfin, n'étant point secouru, il fut obligé de céder au grand nombre. Malgré sa résistance, l'ennemi entra dans la ville; fit la garnison prisonnière, & passa au fil de l'épée tous les habitans, sans distinction d'âge ni de condition. Si l'on en croit Procope, il en périt plus de trois cens mille. On abandonna les femmes aux Bourguignons, pour récompenser leurs services.

2. En 1733, l'armée du roi de Sardaigne, allié de la France, ayant passé le Tésin, & Milan se trouvant abandonnée de sa garnison Allemande, qui s'étoit retirée dans le château, fit présenter ses clefs au monarque, suivant un ancien privilège qu'elle a de se rendre à la première armée qui passe le Tésin. Ce Prince envoya M. de Coigni, géné-

ral de l'armée Françoisé, avec quelques régimens, pour occuper toutes les avenues du château. Il y vint bientôt lui-même avec toutes ses forces; & la tranchée fut ouverte, la nuit du 13 au 15 de Décembre. Le marquis de Visconti commandoit la garnison impériale; & ce capitaine, qui avoit abondamment pourvu la place de tout ce qu'il falloit pour soutenir un long siège, s'y défendit vaillamment. Mais les attaques des assiégeans furent si vives, & leurs travaux poussés avec tant de célérité, qu'il fit battre la chamade, le 29. Il sortit avec tous les honneurs de la guerre, abandonnant aux vainqueurs une nombreuse artillerie, & beaucoup de munitions.

3. En 1745, un détachement de l'armée du comte de Gages arriva près de Milan, le 12 de Décembre, & prit possession des deux principales portes. Sur l'avis qu'eurent les magistrats que l'infant dom Philippe s'approchoit, ils donnerent ordre que tout fût préparé pour la réception de ses troupes, & qu'on fit mettre, dès qu'il paroîtroit, la milice bourgeoisé sous les armes. Le 16, les troupes entrèrent dans la ville, & allèrent, aux acclamations du peuple, se ranger en bataille dans la grande place. Dès le même jour, on commença l'investissement du château. Le 19, l'Infant, accompagné du duc de Modène, s'y rendit, & fut reçu par les habitans avec les plus grandes démonstrations de joie. Il alla descendre au palais, où le sénat lui prêta le serment de fidélité. Ensuite les Espagnols fermerent, avec de fortes palissades, toutes les rues qui aboutissent à l'esplanade du châ-

teau
de la
mes
nitio
ouve
n'eû
1746
fant
du n
de c
dans
M
Lydi
mon
tre
men
avoit
au th
lui.
envo
trève
Mile
la pl
étoit
toye
chèr
éton
de
de
ren
ner
gue
sui
son

teau, afin que la ville fût à l'abri des sorties de la garnison. Elle étoit de deux mille hommes, mais mal pourvue de vivres & de munitions. Le siège fut formé, & la tranchée ouverte ; & sans doute que cette expédition n'eût pas été longue. Mais, au mois de Mars 1746, diverses circonstances engagèrent l'Infant à abandonner Milan, & à se rapprocher du maréchal de Maillebois. Après la retraite de ce Prince, le marquis de Palavicini rentra dans le Milanéz.

MILET. (*sièges de*) 1. Alyatte, roi de Lydie, ayant succédé à Sadyatte, l'an du monde 3385, poussa vivement la guerre contre les Milésiens, que son pere avoit commencée, & continua le siège de la ville, qui avoit déjà duré six ans, avant son avènement au trône, & qui en dura encore autant sous lui. Voici comment il fut levé. Alyatte avoit envoyé des ambassadeurs pour proposer une trêve de quelques mois. Trasymbule, tyran de Milet, averti de leur arrivée, fit porter dans la place publique toutes les provisions qui étoient dans la ville, & commanda aux citoyens de se livrer au plaisir de la bonne chère, au signal qu'il leur donneroit. Jamais étonnement n'égala celui des envoyés du roi de Lydie, à la vue de cette abondance ; &, de retour vers leur maître, ils lui conseillèrent, non de faire une trêve, mais de terminer, par un traité de paix, une guerre si longue & si ruineuse. Alyatte eut la sagesse de suivre leur avis, & regagna ses Etats avec son armée.

2. Milet résista long-tems, & avec vigueur,

aux troupes victorieuses d'Alexandre le Grand. Memnon, le plus habile des généraux de Darius, s'étoit jetté dans cette place, avec un grand nombre de braves, résolu de vendre chèrement leur vie. Le roi de Macédoine, après plusieurs jours d'un assaut continuel & inutile, mit toutes ses machines en œuvre; de sorte qu'il fit brèche en plusieurs endroits à la fois. Alors il ordonna l'escalade, & les assiégés, craignant d'être emportés d'assaut, & d'éprouver toute la fureur d'un vainqueur irrité, capitulerent. Memnon sortit avec la garnison; & Alexandre traita humainement les vaincus. *An du monde 3670.*

MINCIO. (*journée du*) Les Gaulois Insubiens, voulant humilier la puissance Romaine, s'avancerent jusques sur les bords du Mincio, l'an 197 avant J. C. Le consul C. Cornélius marcha aussitôt à la rencontre des Barbares, & leur livra bataille. Les Insubiens la perdirent. Trente-cinq mille morts, six mille prisonniers, tout le bagage & la soumission de tout le pays des vaincus, signalèrent le triomphe des Romains.

MINDEN. (*prises & bataille de*) 1. En 1626, le comte de Tilli, général des troupes de l'Empire, vint se présenter devant Minden, la plus puissante ville du cercle de Westphalie. Cette place est avantageusement située sur le Wetz. Elle est ceinte de murailles, & couverte de quelques demi-lunes qui n'empêchent pas qu'on ne découvre tout ce qui se passe dans son sein, en montant sur une hauteur qui la commande, & d'où il est facile de la battre en ruine. Avec cet avantage, le capitaine

capitaine Allemand se crut assuré de la victoire. Avant de commencer ses attaques, il proposa aux habitans une capitulation avantageuse. On rejetta ces propositions avec mépris; & le Comte ne songea plus qu'à réduire, par la force, ces présomptueux citadins. Ses troupes monterent à l'assaut. La place fut emportée sans peine; & le vainqueur irrité fit passer au fil de l'épée plus de trois mille personnes.

2. En 1759, Minden fut attaquée par le duc de Broglie, qui l'emporta, l'épée à la main, le 9 de Juillet. Ce Général sauva la ville du pillage, & se contenta de faire la garnison prisonniere de guerre.

Ce fut à Todenhausen, près de Minden, que se donna, le 1^{er} d'Août suivant, ce fameux combat si fatal à la gloire du célèbre maréchal de Contades. Le prince Ferdinand de Brunswick avoit placé son camp dans la plaine de Minden: l'attaquer, le forcer, le vaincre étoit un coup de partie. M. de Contades en forme aussi-tôt le projet. Il s'approche des retranchemens ennemis: il forme ses dispositions avec toute l'habileté dont il étoit capable; mais malheureusement il n'avoit pu connoître au juste la position des Alliés, ni même l'emplacement de leur artillerie. Cependant, comme il n'étoit plus possible de reculer, il voulut tenter la fortune, & livrer la bataille. Le général Hanovrien, qui ne pouvoit craindre que pour sa gauche, l'avoit rendue inattaquable. Dès qu'il eut deviné le dessein du Maréchal, il se crut assuré

de la victoire ; & , la veille du combat , il écrivit dans un billet : « Demain , je bats » les François. »

A peine le jour commençoit-il à paroître , que les Anglois , qui , faisant l'élite de l'armée , en occupoient le centre , s'avancent fièrement dans la plaine en colonne , & tout-à-coup se forment en ligne. Le duc de Fitz-James , qui conduisoit la gauche de la cavalerie Françoisé , s'ébranle ; s'approche , & commence l'action. Il n'étoit plus qu'à dix pas de l'ennemi. Il est aussi-tôt accueilli d'une terrible décharge de mousqueterie , qui fait dans ses rangs un horrible ravage. Il recule : on le presse ; il se retire. Les Gendarmes & les Carabiniers chargent à leur tour cette masse victorieuse , enflammée , hérissée de pointes , dont l'aspect seul inspire la terreur. Le prince de Condé , qui marche à leur tête , les anime par ses exemples , autant que par sa voix. Sous la conduite de cet auguste chef , les François se surpassent eux-mêmes. Ils pressent : ils entament de toutes parts cette redoutable colonne qui répare continuellement ses pertes. Enfin , épuisés , couverts de sang & de glorieuses blessures , ils renoncent à une victoire impossible ; & les Anglois triomphent encore. L'infanterie Françoisé , chargée de déloger l'Hanovrienne des haies qu'elle occupoit , est mise en fuite ; & , dans le même instant , la cavalerie du prince Ferdinand acheve ce que l'infanterie avoit commencé. L'infortuné Maréchal comprit alors qu'il n'y avoit plus d'espérance , & qu'il falloit faire

ret
des
une
ha
ses
tro
fio
étr
lifa
la
nie
cet
l'en
peu
nen
sop
jeu
ne
cor
ren
Ro
nag
rag
ress
&
les
gue
gue
pri
co
en
car

retraite. Dans cette circonstance critique, qui demande peut-être plus de génie que pour une bataille, M. de Contades répondit à la haute réputation qu'il s'étoit acquise. Il rallie ses soldats, à la vue de l'ennemi qui n'ose le troubler. Ses ordres sont exécutés avec précision; & l'armée se retire vers Cassel, sans être inquiétée dans sa marche.

MINDONE. (*bataille de*) L'an 529, Bélisaire, occupé à construire une forteresse dans la plaine de Mindone, par ordre de Justinien, fut sommé par les Perses d'interrompre cet ouvrage. Le général Romain en informa l'empereur, & lui représenta qu'il avoit trop peu de forces pour résister à un si puissant ennemi. Justinien fit aussitôt marcher en Mésopotamie Cuzès & Buzès, tous deux frères, jeunes & pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi, sans sçavoir encore préparer la victoire. Les deux partis coururent à Mindone. On combat avec chaleur. Les Romains sont repoussés avec un grand carnage. Cuzès est pris en combattant avec courage. Les Perses vainqueurs rasèrent la forteresse; firent passer le Tigre aux prisonniers, & les enfermerent dans des cavernes où ils les tinrent enchaînés pendant le reste de la guerre.

MIRANDA. (*prise de*) Le feu de la guerre, qui, depuis 1756, embrasoit les principales Puissances de l'Europe, s'étant communiqué à l'Espagne & au Portugal, en 1762, on se mit, de part & d'autre, en campagne; & les Espagnols vinrent eux-

mêmes attaquer les Portugais dans leur propre patrie. Le marquis de Sarria , vieux guerrier , avoit le commandement en chef de l'armée de France & d'Espagne. Son premier dessein étoit de voler d'abord à Lisbonne , dont la conquête pouvoit entraîner celle de tout le royaume ; mais deux obstacles insurmontables l'en détournèrent. Il auroit fallu , pour cet effet , laisser sur ses derrieres le camp retranché des Portugais ; & alors on lui auroit coupé les vivres : ou bien il auroit dû forcer ce camp ; ce qui n'étoit guères possible. Il prit un milieu ; ce fut de se rendre maître des villes qui , en lui assurant la campagne , le conduiroient à la capitale. La première qui s'offrit à son courage fut celle de Miranda. Il l'attaqua avec cette intrépidité qui le caractérisoit ; & , le 9 de Mai , il l'obligea de se rendre. Ensuite il fut arrêté par Almeyda. Il en forma le siège. La tranchée s'ouvrit la nuit du 15 au 16 du mois d'Août ; & les attaques furent poussées avec cette vivacité que l'on connoît aux François , quand ils assiègent une place. Leurs canoniers firent jouer l'artillerie avec tant de succès , que , le 25 , à trois heures après midi , l'on battit la chamade ; & , le lendemain , les Espagnols y entrèrent. Chavannes , Bragança , Salvatierra , Penamancor , par leur soumission , mirent le comble à ces conquêtes.

MIRANDOLE. (*sièges de la*) 1. Le pape Jules II , pontife plus propre à commander des armées , qu'à remplir la place de pere

com
gue
ranc
bier
de
xan
ver
com
ces
cou
fexe
an
enc
qui
sold
que
réu
mar
nes
tran
en
def
lev
mir
pap
de
Fr
ses
tro
att
pa
pi
hâ
ge

commun des Chrétiens , ayant déclaré la guerre au duc de Ferrare , fit assiéger la Mirandole , en 1510. C'étoit une petite place bien fortifiée , & défendue par une garnison de cinq cens fantassins François , & de soixante-dix cavaliers. Alexandre Trivulce , gouverneur de la ville , & cousin-germain de la comtesse de la Mirandole , étoit à la tête de ces braves. La princesse elle-même , qu'un courage héroïque élevoit au-dessus de son sexe , s'étoit enfermée avec son parent , pour animer les assiégés par sa présence , & plus encore par ses exemples. Tous les habitans , qui l'adoroient , étoient devenus autant de soldats intrépides. Leur résistance fut si belle , que les ennemis désespérèrent d'abord de réussir. Jules fulminoit contre ses généraux ; mais ses plaintes & ses menaces étoient vaines. Enfin le fougueux pontife résolut de se transporter dans le camp , pour y commander en personne. Le célèbre Bayard apprend le dessein du saint pere ; forme le projet de l'enlever , & se met en embuscade sur son chemin. Mais le bon chevalier prend les gens du pape pour le pape lui-même , qui , profitant de cette méprise , évite la rencontre du héros François , & gagne heureusement le camp de ses soldats. A la vue du monarque sacré , les troupes apostoliques recommencerent leurs attaques avec plus de vigueur. Le prêtre-roi parcouroit les rangs à cheval , armé de toutes pièces. Nuit & jour , il étoit sur les batteries ; hâtoit les travaux ; alloit à la tranchée ; logeoit à la portée du canon , pour accélérer la

ruine des assiégés dont il étoit le pere, & de l'ame desquels il devoit répondre comme de la sienne. Plusieurs fois Trivulce, ayant reconnu la tente pontificale, la fit renverser à coups de boulets. Il fallut des supplications réitérées pour engager le serviteur des serviteurs de Dieu à prendre un logement plus sûr. Enfin ; après bien des efforts, on fit une brèche considérable ; & le pape, au comble de ses vœux, se voyoit en état de donner un assaut général. Alors Trivulce, qui, jusqu'à ce moment, avoit compté sur un puissant secours, ne pouvant plus résister sans imprudence, arbora le pavillon pour demander à capituler. Jules, aux instances du duc d'Urbain, son neveu, accorda des conditions tolérables ; & , le 20 de Juin 1511, la garnison sortit de la ville, à la réserve des officiers qui restèrent prisonniers du prélat de Rome. Le même jour, le superbe pontife entra, par la brèche, dans sa conquête, avec tout l'appareil d'un guerrier victorieux, avec cette pompe orgueilleuse, qu'auroit affectée un héros de l'ancienne Rome, enyvré de ses lauriers.

2. Dans la suite, la Mirandole eut à soutenir plusieurs autres attaques, & passa plus d'une fois d'un Souverain à l'autre. Quand la fameuse succession d'Espagne eut mis, en 1700, les armes à la main de presque toutes les Puissances de l'Europe, les Impériaux s'emparèrent de cette ville. M. de Lipara en fit le siège en 1705, & la prit, le 11 de Mai, après trois semaines de travaux. En 1733, le

comte de Montemar la fit occuper par un détachement Espagnol, qui en fut chassé, l'année suivante, par les troupes impériales. Enfin, en 1735, un corps de huit mille Espagnols, sous les ordres du comte de Macéda, vint déployer devant la Mirandole toutes les horreurs de la guerre. Le siège fut commencé le 25 de Juillet, avec quatre-vingt-quatre pièces de canon & quatre mortiers. La garnison n'étoit que d'environ huit cens hommes : cependant ce ne fut que le 25 d'Août que les assaillans, après bien des fatigues, après avoir perdu beaucoup de monde, se rendirent maîtres du chemin-couvert. L'intrépide baron de Stenz, qui commandoit dans la ville, fit battre alors la chamade ; mais, le comte de Macéda n'ayant point voulu le recevoir à capitulation, à moins que la garnison ne fût prisonniere de guerre, le baron fit retirer le drapeau blanc, qu'il avoit arboré ; & les hostilités recommencerent, de part & d'autre, avec plus de fureur qu'auparavant. Enfin le brave commandant, manquant de poudre, entra de nouveau en négociation. Les articles furent signés le 31 ; & la garnison se rendit prisonniere. En 1742, après la conquête de Modène, les Impériaux & les Piémontois formerent le siège de la Mirandole, qui leur ouvrit ses portes le 22 de Juillet.

MITTAU. (*bataille de*) Le général Scharaméton, ou Schérémétoff, ou Czérémet, qui commandoit vingt mille Moscovites, fut rencontré, dans le mois de Juillet 1705, à trois lieues de Mittau, par le comte de Lewen-

haupt qui avoit sous ses ordres sept mille Suédois. Ce dernier mit son armée sur deux lignes; la premiere, sans distance entre les bataillons & les escadrons; la seconde, avec des intervalles. L'aîle droite étoit couverte par un marais, & la gauche par un ruisseau que l'on ne pouvoit passer de front. On posta le canon sur les deux lignes, entre les aîles & le centre; & le bagage resta dans les derrieres. Ensuite on donna le signal, sur les neuf heures du matin. Un détachement de cavalerie Suédoise fut d'abord enfoncé; & l'ennemi le poursuivit jusqu'au gros de l'armée. Alors la bataille devint générale. L'aîle gauche des Suédois fut mise en déroute, après une vigoureuse résistance; & la victoire se seroit déclarée pour les Moscovites, si l'infanterie de la seconde ligne n'eût pris la place de cette aîle, pour lui donner le tems de se rallier. L'aîle droite combattoit avec plus de succès. Elle fondit sur l'ennemi, l'épée & le sabre à la main, car les bataillons étoient mêlés avec les escadrons, & le tailla en pièces. Cependant les Moscovites, vainqueurs de l'aîle gauche, chargerent en queue les Suédois qui poursuivoient leur avantage. Le combat devint plus terrible. Mais enfin la premiere ligne des Suédois fit plier l'ennemi qui l'attaquoit de front; & la seconde ligne mit en confusion les Moscovites qui la combattoient en queue. Plusieurs fois ils se rallierent & revinrent à la charge. La sagesse & la présence d'esprit du comte de Lewenhaupt déconcertèrent toutes leurs attaques; ensorte qu'ils

furent obligés de prendre la fuite, aux approches de la nuit, après avoir perdu sur le champ de bataille plus de six mille hommes. Mille restèrent prisonniers; & cette victoire glorieuse, qui coûtoit aux Suédois près de quinze cens hommes, leur procura treize gros canons de fonte, huit drapeaux, un étendard & trois mille chariots de bagages. Mais ils éprouverent combien les Moscovites avoient profité de leurs défaites.

MITYLÈNE. (*siège de*) La quatrième année de la guerre du Péloponnèse, les peuples de l'isle de Lesbos, & principalement les habitans de Mitylène, ayant secoué le joug des Athéniens, & envoyé secrètement des députés à Sparte, la flotte Athénienne marcha contre eux. Mitylène fut bloquée; & la famine la contraignit bientôt à se soumettre aux vainqueurs. Après avoir inutilement attendu le secours qu'on leur avoit fait espérer, les citoyens se rendirent, à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne, jusqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athènes. Le peuple Athénien s'assembla. La conduite des révoltés avoit fort aigri les esprits. Dans le premier mouvement de colere, on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en servitude. On fit partir sur le champ une galere, pour mettre le décret à exécution. Mais, la nuit ayant donné lieu aux réflexions, cette sévérité parut excessive, & poussée au-delà des justes bornes. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mi-

tylène. Ils obtinrent des magistrats qu'on remit de nouveau l'affaire en délibération. On prononça un arrêt plus doux, qui ne condamnoit que les auteurs de la révolte. On fit partir sur l'heure une seconde galere pourvue de tout ce qui pouvoit hâter sa course; & les députés des coupables promirent une grande récompense à ceux qui la conduisoient, si elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. La premiere galere avoit un jour & une nuit d'avance; mais, comme elle portoit une triste nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y répandit la plus grande consternation. Le désespoir fut à son comble, lorsqu'on eut lu en pleine assemblée l'arrêt fatal qui proscrivoit tous les citoyens. Les hommes, les femmes, les enfans, tous se tenoient étroitement embrassés. Tantôt ils gardoient un morne silence qui n'étoit interrompu que par des sanglots: tantôt ils pouffoient des cris & des hurlemens horribles; accusoient le moment de leur naissance, & vouloient prévenir la mort cruelle qui devoit terminer leur malheureuse vie. Les Athéniens, forcés d'obéir, ne pouvoient retenir leurs larmes; & déjà ils se dispoient à exécuter le funeste décret, lorsqu'on vit la seconde galere entrer dans le port. La surprise suspendit tous les sentimens. Une espérance inquiète s'empara de tous les cœurs. On convoqua de nouveau l'assemblée; & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un silence & des transports de joie qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer. Plus de mille factieux furent mis à mort. La

ville fut démantelée : on prit tous les vaisseaux ; & toute l'isle fut soumise, pour la seconde fois, à l'empire d'Athènes. *An du monde 3577.*

MOABITES. (*defaite des*) Misa, roi des Moabites, ayant refusé de payer à Joram, roi d'Israël, un tribut de deux cens mille moutons avec leurs toisons, fut attaqué par ce prince, auquel s'étoient joints Josaphat, roi de Juda, & le roi d'Idumée. L'armée des Hébreux s'égara dans les déserts, & se vit sur le point de périr de soif. On consulta le prophète Elisée ; & l'homme de Dieu promit des miracles. Le lendemain matin, sans qu'on eût vu ni vent ni pluie, le désert se trouva rempli d'eau. Les infidèles, qui s'avançoient pour combattre les enfans de Jacob, aperçoivent cette eau sur laquelle le soleil dardoit ses rayons. Ils la prennent pour du sang, & s'imaginent que les Confédérés se sont tués de désespoir. Dans cette pensée, ils courent en désordre pour enlever le butin. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils se virent envelopper & tailler en pièces ! Après cette facile victoire, les trois Rois entrent dans le pays ennemi ; renversent plusieurs villes ; assiègent la capitale, où le roi s'étoit renfermé, & la réduisent à la dernière extrémité. Misa, se voyant sans ressources, essaie vainement de quitter la place. Alors, le désespoir dans le cœur & la fureur dans les yeux, il prend le prince, son fils aîné, & l'immole sur les murailles, à la vue des assiégeans. Cet affreux spectacle toucha les trois monarques de la plus vive compassion ; &, gémissant d'avoir

réduit un pere à cette dure nécessité, ils leverent le siège, & regagnerent la Palestine. 895 ans. avant J. C.

MODÈNE. (*bataille & sièges de*) 1. La guerre des Romains contre les peuples Gaulois, habitans de l'Italie, étoit devenue annuelle; & ces Barbares, pleins de fierté, ne pouvoient se résoudre à recevoir un joug odieux. L'an 193 avant J. C. les Boïens, s'étant ligués avec tous leurs compatriotes, s'emparèrent d'un défilé, près de Modène, dans lequel ils espéroient surprendre le consul Méru-la. Mais ce général, ayant pénétré leur dessein, les attaqua tout-à-coup; les défit; tua quatorze mille hommes; fit onze cens prisonniers. Mais il lui en coûta cinq mille guerriers & plusieurs officiers de la premiere distinction.

Une pareille victoire sembloit annoncer à la république des disgrâces plutôt que des succès. En effet, Minucius, l'autre Consul, occupé dans la Ligurie, se vit deux fois exposé au danger le plus grand. Les Barbares, toujours vaincus, mais toujours indomptables, firent un dernier effort pour se venger de tant de défaites. Ils surprirent les Romains; les assaillirent dans leur camp, & n'en furent repoussés qu'avec peine. Peu de jours après, le Consul s'étant engagé dans un défilé, les Gaulois s'emparèrent des passages, & l'enfermerent de toutes parts. L'image des Fourches Caudines s'offrit alors à tous les yeux; & Minucius auroit été forcé de subir cette ignominie, sans la généreuse résolution des Numides qui servoient dans son armée. Ces

guerriers, au nombre de huit cens, montent à cheval, & vont caracoller jusqu'au corps-de-garde des Liguriens, sans cependant faire aucune attaque. Au premier coup d'œil, rien de plus méprisable que cette cavalerie. Les chevaux étoient petits & maigres : les cavaliers étoient sans ceintures, & n'avoient pour arme qu'un simple javelot. Afin d'augmenter le mépris, ils se laissoient tomber, & se donnoient en spectacle par une fuite précipitée & par un retour plus soudain encore. Par ce moyen, ils s'avançoient peu-à-peu vers une issue, sans que l'ennemi songeât à s'y opposer. Enfin ils s'ouvrirent un passage; désolèrent le pays ennemi; &, forçant les Liguriens à voler au secours de leurs foyers, ils délivrèrent l'armée Romaine.

2. En 1707, la ville de Modène fut assiégée par l'armée des Alliés qui la ferrèrent de très-près. Elle se défendit avec vigueur, & n'ouvrit ses portes qu'après avoir soutenu plusieurs assauts terribles. La garnison se réfugia dans le château; & cet asyle lui donna moyen de faire encore une longue résistance. Elle fut à la fin obligée d'arborer l'étendard, & de reconnoître un vainqueur. Elle fut faite prisonnière, & traitée cruellement.

3. Le duc de Modène ayant montré des dispositions trop favorables pour les Impériaux, M. de Maillebois eut ordre de s'avancer vers cette place, & de s'en saisir, en 1734. Le Duc, allarmé de ses approches, s'étoit retiré à Boulogne. Le gouverneur de la ville alla au-devant des troupes Françaises; fit sa capitulation avec M. de Maillebois, &

ouvrit ses portes. On y mit deux bataillons en garnison.

4. En 1742, le roi de Sardaigne, allié de la reine de Hongrie, n'ayant pas pu engager le duc de Modène à se déclarer pour cette princesse, le fit sommer de livrer sa citadelle, pour sûreté de sa neutralité; &, ce prince l'ayant refusé, le monarque s'approcha de la ville pour en faire le siège. Au premier bruit de la marche des troupes ennemies, le duc & toute sa cour se réfugièrent dans le Ferrarois; &, le 7 de Juin, les magistrats envoyèrent des députés au roi de Sardaigne, pour lui remettre les clefs de leur ville. Il en prit possession; &, le lendemain, il fit toutes les dispositions nécessaires pour entrer dans la forteresse. La tranchée fut ouverte la nuit du 8 au 9; & le 13 on fut en état de battre la place. Le général Paludi, qui y commandoit, fit un feu très-vif. Son souverain lui avoit ordonné de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il obéit, & ne se rendit que le 28, après une vigoureuse résistance.

MODIN. (*prise de*) Après la célèbre victoire de Cadésie, Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, chef des Sarafins, porta la terreur de ses armes triomphantes aux portes de Modin, capitale de la Perse sous l'empire des Saffanides. Les Arabes l'appelloient *Madain*, c'est-à-dire, *les Deux-Villes*. En effet, elle réunissoit la fameuse Ctésiphon & Coqué, & s'étendoit sur les deux bords du Tigre. Le grand Chosroës l'avoit embellie; & le palais des rois passoit pour le plus superbe édifice de l'Orient. Les trésors, les richesses, les ma-

ga
ver
gar
me
tran
éta
vill
pal
d'o
ine
foix
d'a
fort
me
mis
cea
ma
que
ran
pré
fioi
Cer
gne
M
rain
arn
vo
Tu
ren
les
ma
gé
tor
re
fru

gafins de la Perse y étoient enfermés. Le gouverneur de la ville, étant sorti, à la tête de la garnison & des habitans, fut, en un moment, terrassé & fait prisonnier. Saëd lui fit trancher la tête au pied des murailles; puis, étant entré sans résistance, il abandonna la ville au pillage. Les Sarafins trouverent dans le palais plus de quarante millions en monnoie d'or, quantité de vases & de meubles d'un prix inestimable. On parle sur-tout d'un tapis de soixante aunes en quarré, tissu d'or, de soie, d'argent, & semé de pierreries, où toute sorte de plantes & de fleurs étoient artistement figurées à l'aiguille. Les soldats l'ayant mis en pièces pour le partager, un seul morceau fort petit fut vendu vingt mille écus à des marchands de Syrie. Ce fut dans ce pillage que les Sarafins perdirent cette heureuse ignorance des richesses & du luxe, thrésor plus précieux que ceux de Chosroës, & qui fortifioit leur fanatisme dans le mépris de la vie. Cette grande révolution arriva, l'an du Seigneur 645.

MOHATS. (*bataille de*) Le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, à la tête d'une armée de cinquante-cinq mille Impériaux, voulant attirer au combat quatre-vingt mille Turcs commandés par le Grand-Vifir, passèrent la Drave, & firent tous les mouvemens les plus adroits pour réussir dans leur dessein; mais leurs feintes, leurs ruses, leurs stratagèmes, leurs marches, leurs contre-marches, tout fut inutile. Les infidèles les virent, sans remuer. Enfin, après bien des tentatives infructueuses, les généraux de l'empereur se

virent forcés de s'éloigner des environs de Mohats & de Darde, où ils ne pouvoient plus subsister. Cette retraite nécessaire opéra ce que tant de combinaisons sçavantes & profondes n'avoient pu faire. Le 12 d'Août 1687, le Grand-Visir, voyant décamper les Allemands, crut qu'ils fuyoient: aussitôt il détacha un corps de troupes considérable pour attaquer l'arrière-garde. Insensiblement on en vint à une bataille générale. Elle fut longue & sanglante. Jamais les Turcs ne s'étoient battus avec plus d'ordre & de courage; mais enfin ils céderent & prirent la suite aux approches de la nuit. La sublime Porte perdit, dans cette journée, environ dix mille hommes, quatre-vingt pièces de canon, & dix mortiers. On se rendit maître du camp & de la tente du Grand-Visir, où l'on trouva tout son bagage & une cassette précieuse dans laquelle il y avoit deux millions en or ou en pierreries.

MOLVITZ. (*bataille de*) Un nouveau royaume s'étoit formé dans l'Europe; & la longue & sage œconomie de Frédéric-Guillaume II avoit mis la Prusse en état de faire pencher la balance des Etats qui partagent ce vaste & célèbre continent. Frédéric III, son fils, prince le plus guerrier, le plus philosophe de son siècle, fit usage de tout ce que son pere avoit préparé; &, pour profiter de la confusion où la mort de l'empereur Charles VI jettoit les potentats de la Chrétienté, il prétendit quatre duchés en Silésie. Ses aïeux, parce qu'ils étoient foibles, avoient renoncé à tous leurs droits, par des transac-
tions

tions réitérées. Il se trouva puissant : il les réclama. Il entra donc en Silésie, au milieu du mois de Décembre 1740. On voulut mettre cette devise sur ses drapeaux : *Pro Deo, pro Patriâ*. « Pour Dieu, pour la Patrie. » Il raya *pro Deo*, disant qu'il ne falloit point mêler le nom de Dieu dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissoit d'une province, & non de religion. Il fit porter devant son régiment des Gardes l'aigle Romaine, déployée en relief, au haut d'un bâton doré. Cette nouveauté, dit M. de Voltaire que nous suivons dans ce récit, cette nouveauté lui imposoit la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée, pour ressembler en tout aux Romains. Il entre en Silésie. Tout plie à son approche ; & cette province, dont on lui avoit refusé une partie, reconnoissoit déjà son empire, lorsque le général Neuperg vint, avec environ vingt-quatre mille Autrichiens, arrêter les progrès de ce conquérant rapide. Ce capitaine met le monarque dans la nécessité de donner la bataille à Molvitz, près de la riviere de Neiss. On donne le signal : on s'ébranle ; on s'approche. La cavalerie du Roi, moins forte de moitié que l'Autrichienne, est entièrement rompue du premier choc. La premiere ligne de son infanterie est prise en flanc ; son bagage est pillé ; lui-même est entraîné loin du champ de bataille par la foule de ceux qui l'environnent. On croit la bataille perdue. On vit alors ce que valoit l'infanterie formée par Frédéric-Guillaume II. La seconde ligne de cette infanterie rétablit tout, en un instant, par cette discipline iné-

branlable , à laquelle les soldats Prussiens sont accoutumés , par ce feu continuel qu'ils font , en tirant cinq coups au moins par minute , & chargeant , en un clin d'œil , leurs fusils avec leurs baguettes de fer. Frédéric recueillit les fruits des travaux de son pere. Il triompha ; & cet évènement devint le signal d'un embrasement universel.

MONA. (*prise de l'isle*) Suétonius , général Romain , instruit que l'isle de Mona , maintenant Anglesey , étoit la principale retraite des Druides , résolut d'attaquer & de réduire une place devenue le centre de leurs ridicules superstitions , & le soutien de leur autorité frauduleuse. Le fanatisme & la valeur réunirent leurs efforts pour s'opposer à la descente de l'ennemi dans cette isle sacrée. Au milieu des bataillons qui bordoient le rivage , se présentoient des femmes habillées en Furies , revêtues d'ornemens lugubres , les cheveux épars , des torches ardentes à la main. Des prêtres furieux levoient les mains au ciel ; lui demandoient la victoire , avec des cris affreux , & chargeoient l'ennemi d'horribles imprécations. A ce spectacle , les Romains restent immobiles. Mais bientôt , animés par les exhortations de leur chef , & s'excitant les uns les autres à ne point craindre des femmes forcenées & des prêtres fanatiques , ils s'avancent ; gagnent du terrain ; renversent , l'épée à la main , une foule de Barbares , & les précipitent dans les flammes qu'ils avoient eux-mêmes allumées. Cette isle cependant ne fut pas entièrement soumise. Peu de tems après la conquête de Suétonius ,

elle rompit les fers de la domination Romaine. Le fameux Agricola, beau-pere de l'historien Tacite, ayant été chargé de la guerre contre la Grande-Bretagne, débarqua ses troupes dans Mona, & signala, par l'entier assujettissement des rebelles, les commencemens de ses exploits.

MONS. (*sièges de*) 1. Le comte Louis de Nassau, frere de Guillaume, prince d'Orange, & digne compagnon de ce fondateur de la liberté Hollandoise, résolut, pour couronner ses exploits, de s'emparer, par surprise, de la ville de Mons, capitale du Hainaut. Plusieurs de ses soldats, gens intrépides & adroits, se déguisèrent en marchands. De concert avec quelques bourgeois qui s'étoient laissés gagner, ils font entrer dans la place des tonneaux remplis d'armes; se saisissent d'une porte; tuent celui qui en gardoit les clefs, & la défendent jusqu'à l'arrivée de leur Général qui, après avoir marché toute la nuit, paroît au point du jour, avec cent chevaux. Dès que le Comte se vit maître de cette importante cité, très-peuplée, bien bâtie, forte par sa situation avantageuse, environnée d'un triple fossé & d'anciennes murailles, il s'efforça de mettre tous les habitans dans ses intérêts. Mais aucun des François, sur lesquels il comptoit, ne se faisant voir, & personne ne remuant en sa faveur au dedans, il fut contraint de se retirer, & de renoncer à son avantage. Sa fortune, qui l'avoit favorisé jusques-là, ne l'abandonna pas. A peine étoit-il parti, qu'il rencontra deux cens chevaux François qui portoit des fantassins en

croupe , & s'avançoient pour le soutenir. Ils étoient conduits par Genlis , le principal agent des Huguenots dans ce canton. Louis reprit aussi-tôt courage ; & , sûr que la porte , par laquelle il venoit de sortir , étoit encore ouverte , il y marcha ; rentra dans la ville , lorsque les bourgeois commençoient à fermer le pont-levis. Guitri de Chaumont , gentil-homme Huguenot , si connu dans les guerres civiles de France , sauta avec son cheval sur le pont ; le fit retomber , & précéda l'armée du comte de Nassau. Ce Prince , voyant enfin Mons entre ses mains , & prévoyant bien que le duc d'Albe ne le laisseroit pas tranquille possesseur d'une place si considérable , se hâta de faire toutes les dispositions nécessaires pour la conserver & pour la défendre avec succès. Ses précautions étoient sages ; car le premier soin du gouverneur Espagnol fut de recouvrer cette puissante ville , dont le siège fut résolu dans le conseil. Sur le champ , on fit partir quelques compagnies de cavalerie pour l'investir du côté de la France ; & , peu de tems après , Frédéric de Tolède , fils du Duc , se mit lui-même en marche avec quatre mille hommes de pied & huit cens chevaux. Il avoit pour conseillers & pour lieutenans Vitelli & Noircarmes , capitaines qu'une longue expérience & de glorieux exploits avoient formés dans le grand art de vaincre. Ces troupes parurent à la vue de Mons , sur la fin de Juin 1572 ; & , s'étant emparées des meilleurs postes , elles en formerent le blocus. Les assiégés manquoient de vivres , & songeoient à s'en

procurer. Les bleds commençoient alors à être mûrs. Ils firent une sortie vigoureuse pour moissonner les champs qui étoient le plus à leur portée; mais ils rencontrèrent les plus fortes oppositions de la part des Royalistes. Il y eut, à cette occasion, une action très-sanglante. Après une longue résistance, les soldats de Philippe II enfoncerent les rebelles qui furent contraints de regagner leurs murs. Vitelli fut blessé d'un coup d'arquebuse à la jambe, en les poursuivant avec trop de chaleur.

Tel étoit l'état du siège, lorsque Genlis, qui n'étoit point resté dans Mons, à l'approche des Espagnols, ayant rassemblé quelques compagnies, accourut au secours des défenseurs de la ville. L'armée royale alla à sa rencontre. Se voir & s'attaquer ne fut qu'une même chose. Le capitaine François fut battu dans la plaine d'Hoterage; & les vainqueurs reprirent les opérations du siège que ce combat avoit interrompues. Bientôt ils furent joints par Polvillier qui conduisoit quatre mille fantassins & quelques cavaliers. Encouragé par ce renfort, & plus encore par l'arrivée de la cavalerie de Fronsberg, & du régiment de Bracamonté, infanterie, Frédéric resserra très-étroitement la place. Il y avoit, près des remparts de Mons, une abbaye d'une construction forte. Les assiégés s'y étoient retranchés, & paroissoient déterminés à bien défendre ce poste avantageux. Frédéric voulut les en chasser; mais les rebelles, soutenus de l'artillerie de la ville, repoussèrent son premier assaut. Les Espagnols l'atta-

querent, une seconde fois, en plus grand nombre; &, après l'avoir battu avec deux pièces de canon, ils se préparoient à planter leurs échelles, quand les François, désespérant d'y tenir plus long-tems, l'abandonnerent, & restèrent dans la ville.

Ce fut dans cet instant heureux, que le duc d'Albe joignit l'armée. Il venoit animer le siège par sa présence, & hâter les dispositions nécessaires pour faire échouer le projet du prince d'Orange, qui vouloit secourir Mons, & délivrer son frere. Le gouverneur fit dresser plusieurs batteries contre les endroits les plus foibles; & l'on ouvrit une tranchée dans la partie où l'on pouvoit plus aisément déboucher dans le fossé. La place fut attaquée avec fureur. La batterie principale fut dirigée contre la porte de Bertamont, & le ravelin qui la couvroit. Durant plusieurs jours, elle fit un feu si violent & si terrible, que plusieurs canons creverent, & que le ravelin fut presque totalement rasé. Mais, si l'attaque fut vive, la résistance des assiégés ne fut pas moins vigoureuse. Le comte Louis étoit secondé par le brave Lanouë, François, un des plus habiles capitaines du parti Huguenot. Cet illustre guerrier étoit l'ame des assiégés. La confiance qu'ils avoient en lui soutenoit, augmentoit leur courage. Craignant d'être enfin privés du ravelin que le canon de l'ennemi pulvérisoit, ils firent au dedans de la place un bon retranchement. Ils y monterent deux coulevrines, & incommoderent si fort les assiégeans, qu'ils les obligerent de différer l'assaut.

Cependant les intrépides défenseurs de Mons fixoient leurs regards sur le prince d'Orange, qui, pour les secourir, s'approchoit à la tête d'une armée puissante, levée presque toute entière en Allemagne. La renommée la faisoit monter à seize mille hommes de pied, & neuf mille chevaux. Le dessein du Prince étoit de livrer bataille au Duc. Mais ce Général avoit résolu d'en éviter l'occasion; &, comme un autre Fabius, il se proposoit de vaincre, en temporisant; ce nouvel Annibal. Il ignoroit de quel côté Guillaume oseroit se montrer. Le chemin le plus court étoit celui de Nimi & de Saint-Symphorien, qu'un bois épais séparoit l'un de l'autre. Il fortifia tous les postes, & ferma ce passage. Le Prince en fut instruit, &, changeant sa route, il détourna vers la gauche, du côté du levant, & vint à Péronne, village éloigné de Mons de plus de deux lieues. Il y traversa, sans difficulté, la Haine & la Trouille. Ensuite il marcha de l'autre côté de la ville assiégée; & prit le chemin de Jumenpel. C'est le terrain des environs de Mons le plus inégal, le plus coupé de ravins & de côreaux. Cette partie paroissoit moins susceptible d'être retranchée & bien plus propre à faciliter le secours. Mais le vigilant gouverneur y porta sur le champ le plus grand nombre de ses troupes, & joignit à cette disposition la précaution sage d'y construire un fort, dont le duc de Médina-Céli, que le Roi avoit envoyé pour lui succéder, lui suggéra l'idée. Pour arrêter encore mieux l'ennemi, le Duc enferma son camp dans de bonnes lignes; &, après les avoir

bien assurées, il défendit, sous les peines les plus sévères, de quitter les drapeaux sans ordre, & de sortir, sous quelque prétexte que ce fût, pour combattre.

Henri de Nassau, frere de Guillaume, jeune prince plein de courage, s'avança, suivi de cinq cens chevaux, pour escarmoucher l'armée Espagnole. Dans le même tems, un corps de cavalerie, envoyé par le Duc pour le même objet, prenoit le chemin du camp des rebelles. On se rencontre : on s'attaque ; on se bat avec fureur : l'action est sanglante ; la victoire balance, & se déclare enfin pour les Flamands. Un moment après, le prince d'Orange paroît à la tête de son armée, & d'un air intrépide, offre le combat. Cette bravade est inutile. Le Duc se contente de faire jouer son artillerie. Le Prince lui répond avec la même vivacité ; & , confus de n'avoir pu réussir, il va camper à Quézenon, village voisin de Jumempel, où son génie industrieux emploie tous les ressorts pour engager son adversaire à la bataille. On conseilloit, sans cesse, au Duc de l'accepter. On vantoit la bonté de ses troupes, ces soldats si disciplinés, si braves, vieillis dans les camps, & accoutumés, sous ses ordres, à remporter de glorieux triomphes. L'archevêque de Cologne sur-tout, prélat guerrier, & « qui pré-
» féroit l'épée de Mars à l'olivier de Mi-
» nerve, » tâchoit continuellement d'exciter le général Espagnol à prendre ce parti. Mais le Duc, inébranlable, refusoit constamment de se compromettre avec la fortune, toujours volage dans les évènements de la vie, &

mille fois plus perfide dans ceux de la guerre.
» Le but d'un général, répondoit il, est toujours de vaincre son ennemi, & non pas toujours de le combattre. On l'a bien combattu, quand on en a triomphé. »

Le prince d'Orange ne songea plus qu'à secourir la place attaquée, & le Duc s'attacha principalement à s'opposer à ce dessein. Guillaume étoit dans une position très-critique. Son armée alloit se dissiper, s'il ne délieroit Mons au plutôt. La disette d'argent & de vivres alloit exciter la révolte parmi ses troupes. Il falloit se hâter pour prévenir cette extrémité. Il choisit deux mille chevaux & mille fantassins parmi ses meilleurs soldats, & les fit marcher, avec la plus grande résolution, par Jumenpel, côté qu'il jugea le plus facile pour entrer dans la ville. Il partagea la cavalerie en deux escadrons qui couvroient l'infanterie. Il rangea son armée dans le meilleur ordre, & prit toutes les précautions qui pouvoient lui assurer la victoire, si la fortune vouloit assez le servir pour lui faire livrer bataille. Les Royalistes avoient prévenu tous ses projets. Plusieurs compagnies, sous les ordres de d'Avila & de Romero, se présentèrent au passage; attaquèrent le renfort; &, secondés par le canon du fort qui commandoit la campagne, ils le menerent si vivement, qu'il fut obligé de se retirer, après une action sanglante. Ce succès fut d'autant plus sensible, qu'il coûta très-peu de monde aux vainqueurs. Le prince d'Orange perdit trois cens hommes. Cette infortuné capitaine, désespéré de tant de disgraces, & ne pouvant

plus contenir ses troupes séditieuses, se retira vers le village d'Hermènes sur la Trouille. Le Duc, parfaitement instruit de la confusion qui régnoit dans l'armée ennemie, ne différa pas d'en profiter. Après avoir reconnu par lui-même les quartiers les plus voisins des Allemands, il résolut de les insulter au milieu de la nuit. Noircarmes fut chargé de l'entreprise. On choisit mille hommes d'infanterie Espagnole. On mit à leur tête Romero, & l'on y joignit autant de Walons destinés à favoriser la retraite, après le combat.

Dans le tems où tout ce qui respire se livre aux douceurs d'un repos nécessaire, les guerriers se mettent en marche; & chaque soldat, afin de se reconnoître, se couvre d'une chemise. Ils arrivent au camp ennemi. Ils y trouvent les Allemands plongés dans un sommeil plein de sécurité. Ils en font un affreux carnage. Les cris des blessés jettent l'allarme dans tous les cœurs. On croit d'abord qu'une querelle particuliere a mis les armes à la main d'une soldatesque licentieuse. Mais les flammes, qui s'élevent des quartiers des Allemands, font appercevoir des ruisseaux de sang, qui coulent de toutes parts, & l'ennemi qui, sans cesse, immole de nouvelles victimes. A ce spectacle d'horreur, les soldats du Prince, surpris, déconcertés, saisis d'épouvante, s'abandonnent honteusement à la fuite. En vain ils veulent éviter la mort; ils la rencontrent par-tout sur leurs pas. On ne sçait s'il en périt davantage, ou par le fer, ou par le feu, ou sous les eaux de la riviere dans laquelle la frayeur les faisoit précipiter. Enfin

les
tem
de
d'êt
de
lem
ne
ent
roit
dan
plei
de
fant
plus
sent
les
nen
diti
obé
Ma
son
Ho
A
retr
pou
rer
hât
dés
gue
esp
de
plus
qui
qui
ave

les Espagnols , après avoir continué long-tems ce terrible massacre , furent contraints de se retirer , parce que tout le camp , qui s'étoit réveillé , avoit pris les armes. Ce coup de main coûta la vie à plus de cinq cens Allemands ; & , si quelques guerriers du Duc ne se fussent égarés , ou ne se fussent laissés entraîner par l'ardeur de l'action , il n'en auroit perdu aucun. L'armée du Prince tomba dans la plus grande consternation. Ses soldats , pleins de colere & d'audace , lui reprochoient de les avoir trompés & trahis en les conduisant en Flandres pour éprouver les maux les plus cruels , pour effuyer les pertes les plus sensibles ; au lieu de les enrichir , comme il les en avoit flattés , des dépouilles de l'ennemi. Guillaume , confondu par ces cris séditieux , & réduit à plier , au lieu de se faire obéir , décampa tout-à-fait , & marcha vers Malines. Après y avoir mis une bonne garnison , il licencia son armée & se réfugia en Hollande.

A peine ce Prince infortuné avoit-il fait sa retraite , que le Duc revint au siège de Mons , pour ne s'occuper désormais que d'en accélérer le succès. Il fit augmenter les batteries & hâter les travaux. Les assiégés néanmoins se défendirent encore quelque tems avec une vigueur héroïque ; mais enfin , privés de tout espoir de secours , ils se déterminèrent , le 19 de Septembre , à capituler aux conditions les plus honorables. Les François , le comte Louis qui étoit malade , & la noblesse Flamande qui s'étoit enfermée dans la place , sortirent avec armes & bagages ; les soldats Flamands ,

avec leurs armes ; & les bourgeois ; qu'on avoit armés , avec leur mobilier , sans armes. On donna amnistie à ceux d'entr'eux qui étoient Catholiques , s'ils vouloient rester ; & à ceux qui professoient les nouvelles opinions , la liberté de se retirer où il leur plairoit , hors de la Flandre. On les obligea tous à jurer de ne point porter les armes contre les rois de France & d'Espagne , pendant un an. Le comte Louis fut seul dispensé de rien promettre à cet égard.

2. Le 14 de Mars 1691 , le maréchal de Luxembourg , s'étant approché tout-à-coup de la ville de Mons , l'environna avec une armée de près de quatre-vingt mille hommes. Louis XIV voulut assister à ce siège ; & ce grand monarque vint au camp le 21. Il étoit accompagné de Monseigneur , de Monsieur , du duc de Chartres qui , âgé de dix-sept ans , faisoit sa première campagne en qualité de Volontaire , de M. le Prince , du duc de Bourbon , du prince de Conti , du duc du Maine , du comte de Toulouse , du duc de Vendôme. Il sembloit que toute la famille royale s'étoit rassemblée pour illustrer le triomphe de son auguste chef. Le marquis de Louvois avoit pris des mesures si justes , que l'abondance régna dans l'armée , comme si l'on eût été au milieu de l'automne. Le lendemain de son arrivée , Louis visita les postes ; & , bravant le danger , il s'exposa si fort , que le cheval d'un officier fut tué tout près de lui. La nuit du 23 au 24 , il fit ouvrir la tranchée & dresser les batteries qui foudroyerent , en peu de tems , divers endroits de la place.

De
vrag
mai
deu
ave
père
trui
que
» ne
» le
Mou
n'eu
port
quat
la ch
con
le 10
hom
ciers

3.
les A
& d
de M
tus e
la pl
faire
le te
son f
Mais
culté
hazar
bre 1
: 4.
bre c
signa

Deux bataillons furent chargés d'attaquer l'ouvrage à corne. Ils s'y portèrent avec ardeur ; mais les assiégés se défendirent avec plus d'ardeur encore. Les François furent repoussés avec perte. Cet échec les déconcerta. Ils n'opérèrent plus qu'avec timidité. Le Roi, instruit de cette coupable lenteur, dit, avec quelque dépit : « J'enverrai des troupes qui ne reculeront pas, & qui sçauront vaincre les obstacles. » En effet, il commanda les Mousquetaires ; & ces guerriers invincibles n'eurent besoin que de se montrer pour emporter l'ouvrage. Enfin, le 8 d'Avril, sur les quatre heures du soir, les assiégés battirent la chamade. Le monarque leur accorda des conditions avantageuses. La garnison sortit, le 10, au nombre de quatre mille cinq cens hommes, & de deux cens quatre-vingts officiers, emmenant six pièces de canon.

3. Après la célèbre bataille de Malplaquer, les Alliés, sous la conduite de Marlborough & du prince Eugène, se jetterent sur la ville de Mons, pour ne paroître pas avoir été battus en gagnant le champ de bataille. Quoique la place fût très-mal pourvue, elle auroit pu faire une résistance assez longue pour donner le tems au maréchal de Boufflers de venir à son secours, comme le souhaitoit ce général. Mais le Conseil, devenu timide par la difficulté de recruter les troupes, ne voulut rien hazarder ; & Mons capitula, le 20 d'Octobre 1709, après vingt-six jours de siège.

4. Cette ville doit être comptée au nombre des conquêtes du prince de Conti, qui, signalant cette héroïque intrépidité & cette

valeur victorieuse, qui caractérisent cet auguste général, l'assiégea en 1746, & y entra en triomphe, le 10 de Juillet. Douze bataillons, qui la défendoient, furent faits prisonniers. La moitié de cette garnison étoit Hollandoise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats, que dans cette guerre. Le commandant de Mons avoit été trompé par les mouvemens de plusieurs corps de troupes Françoises; &, pour sauver Charleroi qu'il croyoit menacé, il avoit affoibli le nombre des guerriers destinés à la défense de la place où il s'étoit renfermé.

MONS-EN-PUELLE. (*bataille de*) La guerre s'étant allumée, en 1304, entre Philippe IV, roi de France, & les Flamands, ce monarque entra dans la Flandre, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie, & de douze mille chevaux. Les ennemis, sous la conduite de Philippe de Flandres, étoient campés entre Lille & Douai, à quelque distance de Mons-en-Puelle, ou Pévelle, où le Roi alla les chercher. Ils s'étoient retranchés fortement, en faisant de tous leurs chariots une barricade en rond, qui avoit près d'une lieue & demie de tour. Ils espéroient que Philippe les feroit attaquer dans cette position avantageuse; mais ce prince, qui n'avoit pas oublié le malheureux combat de Courtray, se contenta de les affamer dans leur camp. Cependant il fit approcher un corps d'infanterie avec des pierriers qui eurent bientôt rompu une partie de la palissade: Alors l'arbalétrier François sauta sur les chariots, d'où il décoche des traits qui portent par-tout la terreur & le carnage.

Tor
enle
tage
les
ils
bles
Les
retr
effo
plus
un
la
nem
Roi
ving
à la
& se
com
expir
narq
pagn
com
lois,
vole
nem
cable
zeray
place
de P
fix ce
cette
l'opit
rente
de P
cathe

Tout leur bagage fut pillé : leurs vivres furent enlevés. On se contenta de ce premier avantage ; & le Roi fit sonner la retraite. A peine les guerriers, rentrés dans leur camp, avoient-ils quitté les armes, que tout-à-coup d'horribles clameurs se font entendre de tous côtés. Les Flamands furieux se répandent dans les retranchemens François. Tout plie sous leur effort. Les corps avancés se culbutent sur les plus éloignés. L'effroi se communique comme un mal contagieux. Les plus braves prennent la fuite. Des milliers sont massacrés ; & l'ennemi vainqueur pénètre jusqu'à la tente du Roi. Ce prince invincible , accompagné de vingt gentilshommes à moitié armés, se voue à la Mere de Dieu ; met l'épée à la main , & se dispose à résister à tout un peuple. Le combat est terrible. Une foule de Flamands expirent aux pieds & sous les coups du monarque. Mais le nombre de ses braves compagnons diminue ; & il est sur le point de succomber lui-même , lorsque le comte de Valois, son frere, qui d'abord avoit pris la fuite, vole à son secours ; le dégage ; charge l'ennemi avec fureur ; l'enfonce ; le poursuit ; l'accable & le dissipe. Six mille Flamands (Mézeray dit trente-six mille) resterent sur la place ; & tout leur bagage tomba au pouvoir de Philippe le Bel, qui ne perdit que cinq ou six cens hommes, & qui, pour immortaliser cette glorieuse victoire, remportée, suivant l'opinion commune, le 18 d'Août, fonda une rente de cent livres à l'église de Notre-Dame de Paris, & fit élever dans la nef de cette cathédrale la statue équestre qu'on y voit en-

core aujourd'hui, vis-à-vis de l'autel consacré sous l'invocation de la sainte Vierge.

MONT-ALBAN. (*prise de*) Le nom seul du maréchal de Belle-Isle faisoit trembler l'Italie, en 1747; & souvent il suffisoit qu'il se montrât, pour dissiper des armées entières, pour conquérir des villes importantes. Ce grand général, voulant procurer une diversion en faveur de la ville de Gènes, fit passer le Var à son armée, le 3 de Juin, sur cinq colonnes commandées par le chevalier de Belle-Isle, les marquis de la Ravoie & de Bissy, & le comte de Mailly-d'Harcourt. Au premier bruit de ce mouvement, les Piémontois effrayés abandonnent la ville & le comté de Nice. Le Maréchal paroît, le 4, devant Mont-Alban, ville qui, dans cette guerre, avoit été plusieurs fois prise & reprise. Il fait ouvrir la tranchée; envoie quelques boulets sur la place; & le 5, la garnison consternée arbore le drapeau blanc, & se rend prisonnière de guerre.

MONTARGIS. (*siège de*) En 1427, trois mille Anglois, sous la conduite des comtes de Warwick, de Suffolk, & Jean de la Poll, fondirent sur Montargis, dans le dessein de s'en rendre maîtres. Cette ville, avantageusement située sur la petite riviere du Loing, se défendit durant trois mois, par le courage d'une garnison médiocre, que commandoit le brave la Faille, gentilhomme Gascon, & par le zèle de ses habitans. Une si longue résistance fit épuiser tous les magasins; & la place, dépourvue de vivres & de munitions, avoit besoin d'un prompt secours, pour soutenir

tenir encore les efforts de l'ennemi. Le comte de Dunois, avec seize cens hommes & l'intrépide Etienne de Vignoles, dit *la Hire*, se chargerent de chasser les Anglois. Ils étoient campés dans trois postes différens. Dunois se propose de former deux attaques. La Hire est commandé pour la premiere. Le chevalier part, & sur sa route rencontre un chapelain. Il lui demande l'absolution. « Confessez-vous, » dit le prêtre. « ... Je n'en ai pas le loisir, » répond le guerrier : il faut tomber sur les » Anglois. Au reste, j'ai fait tout ce que les » gens de guerre ont accoutumé de faire (a). » Là-dessus, le chapelain lui bailla l'absolution telle quelle. La Hire réconcilié se prosterna, & fit cette priere : « Dieu, je te prie que tu » fasses aujourd'hui pour la Hire, autant que » tu voudrois que la Hire fit pour toi, s'il » étoit Dieu, & que tu fusses la Hire. » Il se relève, & fond, comme un torrent, sur le quartier de Jean de la Poll, tandis que Dunois se précipite sur celui de Suffolk. La Poll résiste d'abord avec courage; mais enfin, accablé par les coups précipités des François, il prend la fuite, & se retire au quartier de Warwick. La Hire victorieux se réunit à Dunois. Tous deux achevent d'aterrer Suffolk qui combattoit encore, & forcent Warwick d'abandonner le siège. Les guerriers de Charles VII entrèrent en triomphe dans la ville,

(a) Telle étoit, dans ce siècle, la piété des gens de guerre; telles étoient les idées qu'ils avoient de la religion. Le fameux Talbot disoit que, « si Dieu » étoit homme d'armes, il seroit pillard. »

conduisant avec eux l'abondance & la sûreté. Le roi récompensa par des privilèges la valeur des habitans. Il leur accorda deux foires franches par chaque année, & la permission de porter sur leurs habits une *M* brodée d'or; distinction glorieuse, qui n'appartenoit alors qu'aux gens de condition. Cet heureux succès est la première époque de la supériorité que les armes de Charles reprirent sur celles de Henri VI.

MONTAUBAN. (*siège de*) Le connétable de Luines, suivi du roi Louis XIII, des maréchaux de Lesdiguières, de Saint-Géran, de Praslin, de Thémines & de Chaulnes, des ducs de Mayenne, de Guise, de Vendôme, de Montmorenci & de Chevreuse, du prince de Joinville, de Bassompierre, de Schomberg, en un mot, de tous les grands seigneurs du royaume, se présenta devant la ville de Montauban, le 17 d'Août 1621, & en forma le siège. Cette place, que les Huguenots avoient rendue imprenable, fut aussi vigoureusement défendue par la Force, le père, & elle fut mal attaquée par le favori du monarque François. Aussi fut-il obligé de se retirer, le 2 de Novembre, après avoir fait, pour l'emporter, d'inutiles efforts. Lesdiguières fut celui qui se distingua le plus dans cette expédition. Il se portoit aux endroits les plus dangereux : il bravoit le péril en simple soldat. On l'accusoit de témérité. « Bon ! dit-il, » ne vous mettez pas en peine : il y a soixante ans que nous nous connoissons, les mousquetades & moi. »

MONTBRISON. (*prise de*) En 1562,

le baron des Adrets, capitaine Huguenot, forma le siège du château de Montbrison, dans le Forez; &, l'ayant emporté d'assaut, il fit couper la tête aux chefs des Catholiques, qui défendoient la place. Il ordonne aux autres de monter sur une tour fort élevée, d'où on les force de se précipiter eux-mêmes. Un de ces malheureux s'avance deux fois pour faire le faut fatal; & deux fois il s'arrête & recule. « Allons donc, l'ami, dit le Baron, » point tant de façons; tu me fais perdre » mon tems: faute. »... Monsieur, reprend » le guerrier, je vous le donne en dix à faire » un pareil faut. » Cette plaisanterie lui sauva la vie.

MONTCONTOUR. (*bataille de*) Après la funeste journée de Jarnac, & la mort du prince de Condé, l'amiral de Coligni rallia les débris du parti Huguenot; &, les ayant joints à de nouvelles forces, il hazarda, le 3 d'Octobre 1569, une seconde bataille contre le duc d'Anjou, dans la plaine de Montcontour en Poitou. L'action commença à huit heures du matin, & dura deux heures. Les sages dispositions du maréchal de Tavannes donnerent la victoire à l'armée Catholique. On avoit placé sur une colline le jeune Henri, prince de Navarre, âgé de seize ans, & le jeune prince de Condé, avec quatre mille chevaux pour les garder. Henri, voyant l'avant-garde du duc d'Anjou enfoncée par l'Amiral, dit avec vivacité: « Donnons, mes » amis, donnons; voilà le point de la vic- » toire: ils branlent. » L'avis étoit bon: on ne le suivit point; & l'inaction de ce grand

corps de cavalerie fut la principale cause de la perte de cette bataille. Le duc d'Anjou voulut se mettre à la poursuite des fuyards : » Arrêtez, prince, lui dit le brave Crillon ; » songez que vous êtes responsable de votre » personne à l'Etat, & que les lauriers, qui » restent à cueillir, ne sont pas dignes de » vous. » Aussi tôt il va finir lui-même la déroute des ennemis. En revenant au camp, un soldat Huguenot, qui l'attendoit, le blesse d'un coup d'arquebuse. Crillon court à lui, & va le punir de son audace. Le soldat tombe à ses pieds, & lui demande la vie. « Je te la » donne, dit le guerrier ; & , si l'on pouvoit » ajouter foi à un homme rebelle à son Roi, » Je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain. » Le soldat, gagné par cette générosité héroïque, quitte à l'instant le parti & la religion des hérétiques. L'Amiral perdit la moitié de son armée, une partie de ses bagages, & toute son artillerie. Il sembloit qu'il ne lui restoit plus de ressources ; mais son courage étoit inébranlable. Blessé, vaincu, dépouillé de tout, il fit une retraite presque aussi glorieuse qu'un triomphe.

MONTE-MURLO. (*bataille de*) Les exilés de Florence, ayant résolu de rendre la liberté à leur patrie, & d'en chasser les Médicis, leverent des troupes, & s'avancerent dans le territoire de la république, sous les ordres du fameux Philippe Strozzi, chef de la maison rivale des Médicis. Côme II régnoit alors dans Florence. Ce prince fit marcher une armée contre les républicains, &

leur livra bataille à Monte-Murlo. Les exilés, surpris pendant la nuit, sont défaits & taillés en pièces. La plupart demeurèrent prisonniers; & Philippe Strozzi lui-même eut ce malheur. On enferma ce grand homme dans la citadelle: on l'appliqua à la question comme un scélérat; on voulut l'obliger d'avouer des crimes dont il étoit incapable. Enfin, on le traita si indignement, qu'ayant trouvé une épée, il s'en perça le cœur, & mourut, comme un autre Caton, l'an 1538. Son trépas fit triompher les Médicis, dont l'autorité, depuis ce jour, fut inébranlable.

MONTE-PHILIPPO. (*prise de*) Au commencement de la campagne de 1735, le comte de Montemar vint mettre le siège devant Montè-Philippo, forteresse d'Italie, dans la Toscane, près de Porto.-Hercole, dont elle est comme la citadelle. Elle étoit défendue par une garnison Impériale, qui fit une vigoureuse résistance; & peut-être eût-elle fait échouer les efforts du général Espagnol, sans un accident imprévu, qui décida la fortune. Une des bombes des assiégeans tomba sur un magasin, & mit le feu aux poudres, aux bombes, aux grenades & aux autres artifices qui s'y trouvoient. Les soldats profitèrent de cet événement. Fatigués des longs travaux qu'ils avoient essuyés, ils coururent en foule aux remparts; battirent la chamade, de leur chef, & reçurent les Espagnols dans les ouvrages. Les officiers furent obligés de se rendre à discrétion, & n'eurent que la liberté de se retirer. Pour les soldats, la plupart prirent parti dans les troupes victorieuses.

MONTEREAU-FAUT-YONNE. (*siège de*) Charles VII, suivi de six mille hommes d'élite & de ses plus braves capitaines, forma le siège de cette place importante, en 1437. Elle avoit pour gouverneur un vaillant officier, nommé *Thomas Guérard*, guerrier blanchi dans le métier des armes, & qui, avec une garnison de quatre cens Anglois seulement, fit une si belle défense, qu'il auroit conservé la ville, si l'on eût pu le secourir à propos. Le monarque fit dresser ses batteries : le canon gronda ; & , quand ces terribles instrumens de mort eurent abbatu de grands pans de muraille, on disposa tout pour un assaut général. Charles, à la tête de ses troupes, s'avança jusqu'aux pieds des remparts. On apportoit les fascines, pour combler le fossé. Impatient de signaler sa valeur, le Roi s'y précipite le premier ; le traverse, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; plante lui-même une échelle, &, l'épée à la main, parvient au haut des murs, à travers une grêle de traits. Les François, ravis d'admiration, s'empresent de suivre un prince si digne de les commander. La ville est emportée en un moment. On alloit voir des flots de sang inonder cette conquête. Le monarque arrête le bras de ses guerriers. Il pardonne, & court attaquer la garnison qui s'étoit réfugiée dans la citadelle. Elle résista encore pendant quelques jours. Enfin, le 22 d'Octobre, Charles lui accorda une capitulation honorable, à la priere du Dauphin qui, dans cette expédition, fit ses premières armes. Quelques Modernes ont dit que cette

forteresse fut assiégée par le Dauphin seulement, & que le gouverneur Anglois, en la rendant au jeune prince, lui dit que, contre tout autre, il auroit tenu plus long-tems. C'est de-là, ajoûtent les mêmes historiens, que naquit cette haine terrible, qui divisa, dans la fuite, le pere & le fils. Mais, n'en déplaise à Rapin-Thoyras & à Mézerai, cette fable absurde, qu'ils ont imaginée, est démentie par les registres du parlement de Paris; monument authentique & respectable.

MONTÉSÉMO. (*combat de*) Un gros corps de Piémontois étoit campé dans la plaine de Montésémo, &, de ce poste, incommodoit beaucoup les Alliés en Italie. Les forcer dans leurs retranchemens parut au marquis de Mirepoix une entreprise digne de son courage. Il se met à la tête de douze bataillons, & paroît, le 8 de Juin 1745, à la vue de l'ennemi. Un feu terrible annonce son approche. Le général & les soldats tombent comme un torrent sur les Piémontois étonnés. Ils résistent à peine. Après une courte défense, ils cherchent leur salut dans la fuite. Le camp est emporté; & les dépouilles du vaincu deviennent les trophées du vainqueur.

MONT-FAUCON. (*bataille de*) Les Normands ne cessent de désoler la France. Le besoin de l'Etat fit mettre la couronne sur la tête d'Eudes, comte de Paris, qui n'étoit point du sang de Charlemagne. Ce nouveau monarque marcha contre les Barbares, & les atteignit, l'an 888, près de la forêt de Mont-Faucon. Les Normands avoient près de vingt mille hommes, tant cavaliers que

fantassins ; & le Roi n'avoit que mille chevaux. Mais il se posta si avantageusement , & fondit sur les ennemis avec tant de vigueur , qu'il les mit en déroute dès le premier choc , & les tailla presque tous en pièces. Dans le fort de la mêlée , Eudes , que son grand courage avoit précipité au milieu des bataillons barbares , reçut par - derriere un si furieux coup de hache sur la tête , qu'il ne dut sa conservation qu'à la bonté de son armure. Le cavalier , qui l'avoit frappé , fut sur le champ puni de son audace ; & la défaite de ce guerrier fut le signal de la victoire.

MONTIEL. (*journée de*) Henri de Transfamare , soutenu du roi de France , & suivi du fameux connétable du Guesclin , continuoit la guerre qu'il avoit déclarée à Pierre le Cruel , son frere , roi de Castille. Ce dernier étoit campé près de Montiel. Tout-à-coup Transfamare paroît , & tombe sur l'ennemi qui n'a pas le tems de se ranger en bataille. Le désordre se communique de rang en rang. En un moment , tout prend la fuite. Pierre seul résiste long-tems , & se bat en désespéré. Enfin il se jette , avec douze cavaliers seulement , dans le château de Montiel. Le vainqueur lui coupe sur le champ la communication des eaux , & fait travailler , toute la nuit , à un mur , afin de lui fermer les chemins de la retraite. Dans cette cruelle perplexité , le roi de Castille offrit , dit-on , des sommes immenses , & sept ou huit terres considérables à du Guesclin , pour le laisser échapper. Le général François , à qui Transfamare en promettoit autant , pour l'engager à faire

tomber le Roi dans un piège , trahit le monarque , en feignant de consentir à ses propositions. Mais cette anecdote , qui n'est fondée que sur un passage d'Ayala , n'est point authentique , & ne peut , par conséquent , attaquer la réputation du héros de ce siècle. L'Histoire dit , au contraire , que l'infortuné Pierre , ayant essayé de se sauver , pendant l'obscurité , avec ses douze cavaliers , fut aperçu par Bègue de Vilaines , officier François , qui gardoit le passage. « Arrête , ou tu es mort ! » dit le chevalier , en saisissant les rênes du cheval du Roi. Pierre se fit connoître ; & , implorant la générosité du gentilhomme : « Je te prie , lui dit-il , au nom de » gentillesse , que tu me mettes en sauve-té , » & je me rançonnerai à toi tout ce que tu » voudras , mais que tu m'escheves des mains » du bâtard. » Bègue touché lui donne sa parole , & le conduit à sa tente. Transfamare en est informé. Il accourt : « Où est le fils du » P. Juif , qui se dit roi de Castille ? » Les deux freres s'apperçoivent. Furieux , ils s'élancent ; ils se saisissent. La rage égale , qui les anime , soutient , quelque tems , la violence de leurs efforts. A la fin , Pierre , plus vigoureux , renverse Henri sur un matelas. Il alloit l'immoler , lorsque le comte de Roquebertin , Aragonnois , prenant la jambe de Transfamare , le remet sur son frere. Henri profite de cet avantage. Il tire un long poignard qu'il portoit en écharpe ; il le plonge dans le corps de son ennemi , de son frere , de son roi. Il fut , à l'instant , achevé par les gens qui accompagnoient Transfamare. Sa tête , exposée sur

les murs de Montiel , & de-là portée à Séville , fut jettée dans le Guadalquivir. Ainsi périt , au mois de Mars 1368 , le cruel dom Père , victime de ses propres fureurs , & de l'emportement de ses passions. Bourreau de sa famille , tyran de ses sujets , ses cruautés firent , en quelque sorte , oublier le crime de celui qui lui ôta le jour. En ce prince finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne. La race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Translamare.

MONTLHÉRY. (*bataille de*) Les princes du sang & les grands seigneurs de France , mécontents du roi Louis XI , résolurent de prendre les armes , « pour parvenir , disoient-ils , au soulagement du pauvre peuple. » Le duc de Berri , frere du monarque , se mit à leur tête ; & , l'an 1465 , l'on commença cette guerre fameuse , connue , dans notre Histoire , sous le nom de **LIGUE DU BIEN PUBLIC**. Le comte de Charolois entra le premier en campagne , & se disposa à joindre l'armée du duc de Bretagne. Le Roi , ayant appris ce dessein , se mit aussi-tôt en devoir d'en empêcher l'exécution. Il marche au-devant des troupes Bourguignonnes , & les rencontre dans la plaine de Longjumeau , près de Montlhéry. De part & d'autre , on délibéra si l'on donneroit bataille ; & , de part & d'autre , on s'y détermina avec plus de courage que de prudence. L'armée royale étoit composée de soldats aguerris , & d'une gendarmerie bien montée , bien disciplinée. Celle des rebelles , d'un tiers plus nombreuse , brilloit de somptuosité & de richesse. Il n'y

avoit point de simple homme d'armes, qui n'eût pour lui seul cinq ou six coursiers de bataille. « Mais ils étoient mal armés & mal » adroits; car long-tems avoient été ces seigneurs en paix. »

Le 16 de Juillet, au matin, les deux armées sortirent de leurs retranchemens, & se préparèrent au combat. Suivant l'usage qui s'étoit introduit, depuis quelque tems, la gendarmerie Bourguignone mit pied à terre. Un instant après, on changea d'avis: la plupart remonterent à cheval. Il n'y eut que les anciens hommes d'armes, qui n'en voulurent rien faire, parce que c'étoit un point d'honneur que de combattre à pied parmi les archers. Ces mouvemens contraires causèrent quelque désordre dans l'armée du comte de Charolois, & lui firent manquer l'occasion d'attaquer les François, tandis qu'ils défiloient dans la plaine par le bois de *Torsou*. Les Royalistes eurent le tems de se ranger en bataille derriere un large fossé revêtu d'une forte haie qui les séparoit des ennemis. Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, commandoit l'avant-garde, le Roi le corps de bataille, & le comte du Maine l'arrière-garde. Ces trois corps, arrivés au lieu du combat, présenterent une chaîne formée d'un centre & de deux ailes. On passa toute la matinée à s'observer; &, de chaque côté, l'on attendit qu'on fût attaqué pour combattre. Enfin, à une heure après midi, les Bourguignons s'ébranlent; franchissent l'espace qui les séparoit des François, &, déjà fatigués par cette course trop rapide, tombent sur l'avant-

garde. Dès le premier choc, Brézé expire ; mais ses guerriers soutiennent avec succès l'effort de l'ennemi. Le Roi vole à leur secours. On saute le fossé. Les Bourguignons déconcertés prennent la fuite jusqu'aux charriots qui couvroient leur camp. Pendant que Louis triomphoit de l'aîle gauche, le comte de Charolois attaquoit le centre de l'armée Françoisé. Il est reçu d'abord avec intrépidité ; mais les Bourguignons, animés par sa présence, redoublent d'ardeur ; enfoncent, renversent, culbutent tout ce qui s'offre à leurs coups. Le centre est entièrement dissipé ; & le Comte victorieux poursuit les fuyards plus d'une demi-lieue au-delà de Montlhéry. Dans ce moment, le monarque, qui revenoit de la poursuite des vaincus, est rencontré par un gros d'ennemis, conduit par le bâtard de Bourgogne. Il se défend en héros. Son cheval est tué sous lui : il tombe. Cet accident répand l'allarme ; & le bruit court qu'il est mort. Ses gardes l'environnent, & le portent dans leurs bras jusqu'à Montlhéry, où les troupes, qui combattoient encore, vont se rallier. Lorsque le Roi entroit dans la tour, le comte de Charolois passe devant la porte. On envoie contre lui quinze ou seize archers de la garde. Il fait des prodiges de valeur. Blessé à la gorge, il résistoit encore, lorsque Saint-Bélin, baillif de Chaumont, mettant la main sur lui, & le saisissant : « Rendez-vous, monseigneur, lui dit-il, je vous connois bien ; » ne vous faites pas tuer. » Tout-à-coup un homme d'armes, fils d'un médecin de Paris, nommé *Cadet*, fond sur les assaillans ; les ren-

vert
cha
libé
là,
se v
me
mil
Tro
fur
ple
de
ner
me
D'
tre
s'a
dar
reu
»
»
»
»
»
»
»
tr
er
m

m
le
p
t
q

verse, & dégage le Prince qui regagne le champ de bataille, où il fait Chevalier son libérateur. Alors les soldats, dispersés çà & là, se rassemblent autour de lui. Bientôt il se voit à la tête de huit cens hommes d'armes. Le combat recommence. Le Roi fait mille efforts pour conserver sa supériorité. Trois fois, il rallie ses troupes. Enfin il est sur le point de remporter une victoire complète, lorsque le comte du Maine & l'amiral de Montauban prennent la fuite, & entraînent avec eux un tiers de l'armée. Heureusement la nuit survint, & fit cesser le combat. D'abord on se crut vaincu, de part & d'autre; &, le lendemain, de part & d'autre, on s'attribua l'honneur du triomphe. On vit, dans cette journée, tout ce que peut la terreur. « Tel, dit Comines, perdit ses offices » & états pour s'en être fui, qui furent donnés à d'autres qui avoient fui dix lieues plus loin. Un homme d'Etat, du côté du Roi, s'enfuit jusqu'à Lusignan, sans repaître; &, du côté du Comte, un homme de bien s'enfuit, à toute bride, jusqu'au Quesnoy. Ces deux n'avoient garde de se mordre l'un l'autre. » La perte des deux côtés ne passa pas trois mille six cens hommes. Le butin qu'on enleva aux Bourguignons fut estimé deux cens mille écus d'or.

MONTMEDY. (*siège de*) En 1657, le maréchal de la Ferté eut ordre d'aller faire le siège de Montmedy, l'une des meilleures places du Luxembourg, & située avec sa citadelle sur un roc de difficile accès. Pendant que ce Général travailloit à hâter sa conquête,

le vicomte de Turenne , à la tête de l'armée d'observation , couvroit toutes les opérations des alliégeans , & tenoit les ennemis en échec. En vain le prince de Condé & dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contremarches pour s'approcher de la ville & y jeter du secours : en vain ils feignirent de vouloir attaquer la plûpart des places voisines , pour déposer ce surveillant incommode. Rien ne fit prendre le change à l'habile capitaine. Il se présenta par-tout où ils essayèrent d'aborder les lignes ; il rompit toutes leurs mesures ; il prévint tous leurs desseins ; & , malgré leurs stratagèmes & leurs efforts , Montmedy fut pris en présence de Louis XIV , par le Maréchal , le 6 d'Août , après cinquante jours de résistance.

MONTMÉLIAN. (*sièges de*) 1. Henri IV , ayant déclaré la guerre au duc de Savoye , en 1600 , envoya une armée sur les terres de ce prince. Après une foule de triomphes , les François , toujours conduits par la victoire , s'approcherent de Montmélian , place importante , regardée comme imprenable. Le baron de Rosni , qui joignoit à la profonde sagesse d'un grand ministre , la valeur intrépide d'un capitaine invincible , fit placer six pièces de canon sur une montagne qui commandoit la ville , & , de-là , fit pleuvoir sur les remparts & sur les maisons un déluge de feu si terrible , que le gouverneur promit de se rendre , s'il n'étoit pas secouru dans un certain tems. Le Duc , à la tête de quinze mille hommes , fit alors quelques mouvemens ; mais il fut arrêté par les neiges & par les troupes du

Roi
per
qu'i
gue
gag
2
à se
nat
le
pha
le
Vil
em
mir
de
pou
de
çoi
plus
vou
ver
deu
lor
din
Un
cen
faif
des
par
cou
for
che
dan
du
s'o

Roi ; & le gouverneur ouvrit ses portes. La perte de cette ville fut si sensible au Duc, qu'il se hâta de faire cesser par un traité la guerre funeste où son imprudence l'avoit engagé.

2. En 1691, Montmélian vit encore flotter à ses portes les drapeaux de la France. Catinat, par ordre de la cour, s'en approcha, le 16 de Novembre, avec une armée triomphante. On forma deux attaques, l'une vers le fort de Barraux, & l'autre du côté de la Ville-brûlée. Durant trente-trois jours, on employa, de part & d'autre, les bombes, les mines, les fourneaux & tous ces instrumens de mort que la fureur humaine a imaginés pour se détruire. Jamais on ne montra plus de courage & d'habileté que le général François ; & jamais aussi l'on ne fit briller avec plus d'éclat la prudence, le génie, la bravoure, que le marquis de Bagnasque, gouverneur de la forteresse. Le mérite égal des deux capitaines tenoit la victoire en suspens, lorsque la fortune, par un de ses caprices ordinaires, la fit déclarer pour les François. Une de leurs bombes tomba, le 20 de Décembre, à l'endroit de la contre-mine que faisoient les assiégés, pour éventer la mine des ennemis. Tout-à-coup on voit sauter une partie du bastion attaqué, & qui avoit déjà coûté bien du monde. Catinat profite du désordre. Six cens grenadiers volent à la brèche. Il y court lui-même, & passe la nuit dans la tranchée, résolu de donner, au point du jour, un assaut général, si le gouverneur s'opiniâtroit à défendre la place. Mais Bagnas-

que battit la chamade, &, par une capitulation honorable, rendit la ville aux François qui, par cette conquête, se virent maîtres de toute la Savoye.

Lorsque le maréchal de Catinat formoit encore ses premiers ouvrages, il voulut sçavoir si le fossé de la place étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit seulement revêtu de maçonnerie. Pour s'en assurer, il faisoit descendre un soldat dans un gabion avec une corde. Mais un si grand nombre avoient péri dans cette dangereuse commission, que personne ne se présentoit plus pour la tenter. Un jeune soldat, du régiment de la Fare, eut seul cette audace. « Comment t'y prendras-tu, lui dit » le Maréchal, pour connoître si c'est ma- » çonnerie ou roc? »... Je le verrai bien, » répondit-il, par la fenêtre du gabion, en » sondant avec la pointe de ma bayonnette. » On le descend dans le fossé: il en revient heureusement, & rend un très-bon compte de ce qu'on a si grand intérêt de connoître. » Que veux-tu pour ta récompense, lui de- » manda le Général? »... Monseigneur, ré- » pondit-il, je vous supplie de m'accorder » l'honneur de me faire entrer dans la com- » pagnie des grenadiers. »

MONT-SAINT-MICHEL. (*siège du*)
Les vastes Etats du conquérant de l'Angleterre furent pour ses enfans une source de discorde. Henri, le plus jeune, mécontent de son partage, se fortifia dans le Mont-saint-Michel, petite ville de Normandie, que sa situation au milieu de la mer, sur un rocher escarpé, rendoit imprenable. Guillaume le

Roux,

Roux, successeur de son pere sur le thrône; & Robert, duc de Normandie, n'apprirent qu'avec indignation l'attentat de leur frere. Pleins de fureur, ils réunirent leurs armées, & vinrent assiéger le prince rebelle dans son asyle. Ils couperent tous les aqueducs; & bientôt la place, manquant absolument d'eau, se vit réduite à la derniere extrémité. Le triste sort de Henri toucha vivement le cœur généreux de Robert. Il lui envoya de l'eau & quelques piéces de vin pour sa table. Guillaume, dont l'ame n'étoit pas si belle, murmura contre un bienfait, selon lui, si déplacé: « Eh quoi! dit Robert, souffrirai-je » que mon frere meure de soif? Pourrions- » nous en trouver un autre, si nous perdions » celui-ci? » Cette noblesse de sentiment instruisit le monarque. Il voulut imiter Robert. Un jour, qu'il alloit seul observer la forteresse, deux soldats ennemis l'attaquerent; tuerent son cheval, & le renverserent. Déjà l'un d'eux levoit le bras pour l'immoler à sa vengeance: « Arrête, coquin, lui dit Guil- » laume, d'un ton intrépide, je suis le roi » d'Angleterre. » Le guerrier, plein de respect, s'arrête à ces mots; baisse la pointe de son épée; s'approche du prince; le relève, & lui donne son cheval. Guillaume, touché de cette action, récompensa son vainqueur, en jurant « par la face de S. Luc, » (c'étoit son serment ordinaire,) qu'il seroit désormais au nombre de ses plus chers amis. Le prince Henri capitula, & fut dépouillé de tout ce qu'il possédoit. *L'an 1090.*

MOOCH. (*bataille de*) Le comte Louis
S. & B. Tome II. Mm

de Nassau avoit trouvé moyen de rentrer en Flandres avec une armée de sept mille hommes de pied & de trois mille chevaux, pour y soutenir la cause des révoltés. Son dessein étoit de joindre le prince d'Orange, son frere, en côtoyant la rive droite de la Meuse. Mais d'Avila, général des troupes Espagnoles, pour faire avorter ce projet, le suivit de si près, qu'il l'obligea enfin à livrer la bataille auprès du village de Mooch. Cet habile guerrier, qui sentoit toute l'importance du combat qu'il engageoit, épuisa toutes les ressources de l'art dans la disposition de ses troupes. Il posta son infanterie à la droite, le long de la riviere. Il la partagea en plusieurs corps, & la fit soutenir, en quelques endroits, par ses arquebussiers & ses mousquetaires. La gauche fut formée par la cavalerie divisée en escadrons, sur le flanc desquels il plaça un gros corps de mousquetaires Espagnols & Walons. L'infanterie avoit pour chefs les mestres-de-camp Gonsalve Bracamonté, Ferdinand de Tolède & Christophe Mondragoné. La cavalerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza & du marquis de Monti. Les arquebussiers Allemands, de Schenck, & ceux des autres nations formerent la premiere ligne; & la seconde ligne fut composée par la gendarmerie. Les Rebelles, outre le comte Louis, avoient à leur tête le prince Henri, son frere, jeune homme plein de courage, & le prince Christophe de Baviere, l'un des fils de l'électeur Palatin. Ce dernier tenoit le premier rang dans l'armée, & s'étoit particulièrement réservé le commandement de la cavalerie. Ces prin-

ces laisserent quelques enseignes de gens de pied, pour défendre le retranchement du village, qui se prolongeoit, à leur gauche, vers la riviere, & placerent à sa droite, en bon ordre, le reste de leur infanterie, dont ils formerent un gros bataillon. Leur cavalerie s'étendit jusqu'aux collines, & se développa autant que le terrain put le permettre. Les deux généraux & le prince Henri se mirent à la tête d'un escadron d'élite, qui fut posté en réserve, pour s'en servir dans le besoin. A peine les deux armées étoient-elles rangées en bataille, que, le 14 d'Avril 1574, l'action commença par une escarmouche très-vive. Les Royalistes poussèrent les Rebelles jusqu'à leurs retranchemens qu'ils vinrent à bout de forcer. Cependant la cavalerie des deux armées en vint aux mains avec fureur. La victoire fut long-tems incertaine. Les Reîtres attaquèrent & mirent en déroute les Allemands de Schenck, qui étoient sur la première ligne. Ces lâches abandonnerent leur poste, &, fuyant jusques dans les places voisines, publierent par-tout que les Rebelles triomphoient. Les Reîtres, animés par ce succès, font un mouvement pour charger de nouveau & recommencer une seconde attaque; mais les lanciers de l'armée royale courent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils percent leurs rangs, & les contraignent de reculer. Le feu de l'infanterie Espagnole les prit en flanc, & acheva de les mettre en désordre. Tout prit la fuite, malgré les efforts du Comte qui partageoit lui-même tous les dangers. Dans ce moment, le carnage succéda

au combat. Les Royalistes se rendirent maîtres du camp ennemi ; firent un grand massacre, & tuerent plus de quatre mille hommes aux Rebelles. Eux-mêmes n'en perdirent que deux cens. La bataille fut sur-tout signalée par la mort du comte Louis de Nassau & de son frere, & par celle du Palatin. Ces princes, déterminés à s'ouvrir un passage au travers de l'armée Espagnole, périrent en combattant avec la valeur la plus héroïque.

MORAT. (*bataille de*) En 1476, Charles, duc de Bourgogne, vint assiéger Morat, ville de la dépendance des Suisses, pour se venger de sa défaite à Grançon par ces républicains. La place étoit bien fortifiée, & défendue par dix-huit cens hommes d'élite. Trois fois le Duc livra l'assaut avec fureur ; & trois fois il fut repoussé avec perte. Enfin, après quinze jours d'inutiles efforts, on lui apprend que l'armée des Suisses & des Confédérés du haut Rhin s'avançoit en bon ordre. A cette nouvelle, la joie éclate sur son visage. Déjà sa présomptueuse vanité lui promet un triomphe éclatant, une vengeance complete ; & , laissant deux cens lances pour garder ses lignes, il ose attaquer, avec moins de vingt-cinq mille hommes, un ennemi dont les forces montoient à trente mille fantassins & à quatre mille cavaliers. A son approche, l'infanterie des Confédérés se retranche derriere une haie vive, que la cavalerie ne pouvoit percer. Pour la déloger de ce poste, Charles envoie ses francs-archers, qu'il fait soutenir de quelques escadrons. Les archers sont repoussés dès le premier choc. Le Duc s'ébranle

pour les couvrir & les sauver. Les Suiffes profitent de ce mouvement ; tombent fur les premiers corps qui s'avancent ; les enfoncent & les dispersent. En vain Charles , écumant de rage , veut rallier ses soldats : il est entraîné lui-même dans la déroute qui , dans l'instant , devient générale , & ne se sauve qu'avec peine , laissant sur le champ de bataille seize ou dix-huit mille hommes & un butin immense.

MORTAGNE. (*siège de*) Le brave Yvain de Galles , l'un des plus grands guerriers de la France , voulant signaler son courage par quelque coup d'éclat , entreprit , en 1378 , le siège de Mortagne , ville de l'Angoumois , très-considérable par sa situation sur la Gironde. La place , défendue par le Soudich de l'Estrade , seigneur Gascon , du parti Anglois , ne pouvoit résister encore long-tems , lorsqu'elle fut préservée par un assassinat. Un scélérat du pays de Galles , nommé *Jacques Laube* , ayant trouvé le moyen de s'insinuer dans la familiarité d'Yvain , choisit le moment favorable , & lui plongea un poignard dans le cœur. Après ce coup détestable , il courut vers la ville , dont il se fit ouvrir les barrières ; & , d'un air satisfait , il se présenta devant le gouverneur : « Sire , lui dit-il , je » vous ai délivré d'un de vos plus grands en- » nemis. » Alors il raconta de quelle manière il avoit exécuté ce meurtre. Le Soudich indigné lui répondit : « Tu l'as meurdri ; & » sache bien , tout considéré , que , si je ne » voyois notre très-grand profit en ce fait , » je te ferois trancher la tête. Mais , puisqu'il

» est fait, il ne se peut défaire : mais c'est
 » dommage du gentilhomme, quand il est
 » ainsi mort ; & plus nous y aurons de blâme
 » que de louange. » Cette mort rallentit l'ardeur des assiégeans ; & , peu de tems après, le seigneur de Neuville, étant entré dans la riviere de Bordeaux avec une escadre Angloise, les mit dans la nécessité de ne plus songer qu'à la retraite.

MOTHE. (*siège de la*) Le maréchal de la Force forma le siège de la Mothe, petite ville assez foible, qui, n'ayant que quatre cens hommes de garnison, commandés par un brave officier, nommé *d'Iche*, se défendit pendant durant cinq mois, & ne se rendit que le 26 de Juillet 1634. *D'Iche* fut tué dès les premiers mois du siège. Un caucin, son frere, prit aussi-tôt sa place, & parut tout-à-coup capitaine habile & soldat intrépide. La garnison se crut invincible sous un chef de ce caractère. Il fit des sorties avec succès, & se disposa à soutenir l'assaut. On le vit sur la brèche, animant les Lorrains encore plus par son exemple que par ses paroles. Un coup de mousquet, qui lui cassa le bras, termina ses exploits militaires, & fut apparemment l'unique récompense d'une bravoure que sa profession paisible & tranquille ne demandoit pas, & que les rigoristes excuseront à peine en faveur du grand amour de la patrie. Cet accident fut ce qui obligea la garnison de capituler.

MOTYA. (*siège de*) Denis, tyran de Syracuse, ayant recommencé la guerre contre les Carthaginois, l'an du monde 3600, ou

prit la campagne par l'attaque de cette place, où étoient leurs arsenaux. Il en poussa vivement le siège, sans qu'Imilcon, qui commandoit la flotte ennemie, pût la secourir. Ce fut dans cette expédition que le tyran employa les catapultes, machines nouvellement inventées, qui lançoient en grand nombre & avec force des traits & des pierres contre les ennemis. La ville fut enfin obligée de céder. Elle fut prise d'assaut, & le pillage abandonné au soldat. Tous les citoyens furent passés au fil de l'épée. On n'épargna que ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples. Denis ne jouit pas long-tems de cette conquête qu'Imilcon lui enleva, l'année suivante, avec plusieurs autres villes.

MOUTA. (bataille de) Ce fut l'an 629 que s'alluma entre l'Empire de Constantinople & les disciples de Mahomet cette guerre cruelle, qui, dans le cours de plus de huit cens ans, couvrit de ruines l'Asie, l'Afrique, une grande partie de l'Europe; dépeupla les plus riantes contrées de l'univers; éteignit dans le sang des Chrétiens la Religion sainte & véritable, & ne se termina que par la chute de la puissance Romaine en Orient.

Un député de Mahomet avoit été assassiné à Mouta, par ordre du gouverneur de cette ville de Syrie. Le législateur des Arabes, justement courroucé, mit sur pied trois mille hommes d'élite, dont il donna le commandement à Zaïd, son affranchi. Cette petite armée rencontra près de Mouta les légions Romaines, que les historiens Arabes font monter, sans aucune vraisemblance, à plus

de cent mille hommes. Les infidèles furent d'abord repouffés. Zaïd, qui portoit la grande enseigne de l'Islamisme, fut tué. Giafar prend sa place, saisit le drapeau sacré, & rétablit le combat. Une légion entiere fond sur ce brave. Il soutient ce terrible choc : il fait trembler l'ennemi. On lui coupe la main droite, & un instant après, la gauche : alors il embrasse l'étendard, & le tient serré contre sa poitrine, étonnant les plus hardis par sa contenance fiere & redoutable. Enfin un soldat Romain lui fend la tête d'un coup de sabre. Abdoullah releve le guidon précieux, & rallie les troupes fugitives. Il tombe, comme les deux autres, sous le glaive ennemi. Les Sarafins se dispersent. Dans ce moment, Khaled-Ebn-Valid, que Mahomet appelloit *l'Epée de Dieu*, le plus déterminé des Musûlmans, & qui avoit déjà rompu huit épées dans ce combat, court vers les fuyards ; les rassemble ; les ramene à l'ennemi ; enfonce les Romains ; les dissipe, & en fait un horrible carnage. La nuit l'empêche d'achever sa victoire soudaine. Le lendemain, l'habile capitaine, voulant tromper l'armée Chrétienne, fit faire à ses soldats des mouvemens si variés, changeant l'arriere-garde en avant-garde, l'aîle droite en aîle gauche, que les Romains, s'imaginant qu'il lui étoit arrivé de nouveaux renforts, prirent l'épouvante & la fuite, abandonnant leur camp & leurs dépouilles aux infidèles.

MUCELLE. (*bataille de*) Après la bataille de Faënza, les Goths, qui s'étoient retirés près de Mucelle, à quatre ou cinq lieues

de Florence, y furent attaqués par Jean le Sanguinaire, capitaine de l'empereur Justinien. Le combat fut opiniâtre, & le carnage terrible. Mais, comme Jean s'exposoit plutôt en soldat qu'en général, le bruit courut parmi ses troupes, qu'il venoit d'être tué. Cette fausse nouvelle intimida tellement les Romains, qu'ils prirent la fuite de toutes parts, & abandonnerent la victoire à leurs ennemis. *L'an 541.*

MULBERG. (*bataille de*) La Ligue de Smalkade, formée par les Luthériens d'Allemagne, sembloit menacer l'Empire d'une ruine totale. Mais Charles-Quint, par une seule campagne, scut dissiper leurs desseins criminels. Le 24 d'Avril 1547, ce prince attaqua leur armée dans la plaine de Mulberg. Le combat fut opiniâtre. Une fureur religieuse animoit les deux partis. Charles & Ferdinand, son frere, s'exposèrent aux plus grands dangers. L'empereur couroit, l'épée à la main, où la mêlée étoit la plus vive, & croioit d'épargner le sang par-tout où l'on pourroit vaincre sans le répandre. « Il est plus glorieux à un capitaine de compter des prisonniers que des morts, » disoit ce grand monarque. Le duc d'Albe, quoique blessé dangereusement en trois endroits, poursuivit long-tems les hérétiques qu'il avoit enfoncés. Enfin un capitaine, nommé *Sobasso*, vint apprendre à l'empereur que la bataille étoit gagnée par la prise de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, chef de l'armée Luthérienne. Plus de dix mille hérétiques restèrent sur la place; & trois mille prisonniers décorerent

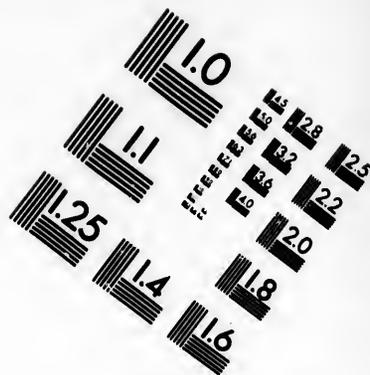
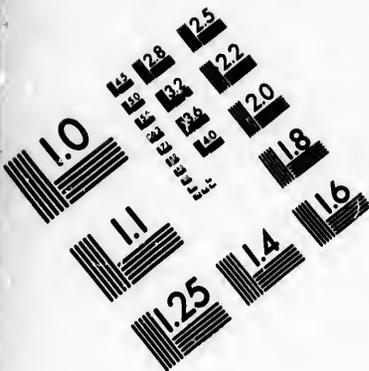
le triomphe de Charles qui ne perdit pas trois cens hommes. Ce prince dépouilla Frédéric de son électorat, pour en revêtir le prince Maurice, de la branche Albertine de Saxe.

MULHAUSEN. (*affaire de*) La jonction du marquis de Brandebourg avec les autres princes généraux de l'Empire avoit obligé le maréchal de Turenne d'abandonner une partie de l'Alsace. Il s'étoit retiré dans les détroits de Saverne, pour veiller sur cette place & sur Haguenau, qu'il faisoit fortifier. Par cette position sçavante, le Vicomte vouloit barrer le chemin à l'électeur de Brandebourg, dont le dessein étoit de pénétrer en Lorraine. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les généraux des Alliés, dont l'armée étoit de soixante mille hommes, furent obligés de se séparer pour vivre, & de se répandre dans la haute Alsace. Brandebourg prit son poste autour de Colmar; & les autres s'étendirent des deux côtés de la riviere d'Ill. Turenne ne les vit pas plutôt établis dans leurs quartiers, que, pour les mieux tromper, il fit courir le bruit qu'il alloit se cantonner en Lorraine. Il feignit d'en prendre la route, faisant marcher ses troupes en plusieurs corps séparés, pour la commodité de la subsistance, & par des chemins qui n'avoient point encore vu d'armée. Les Allemands le croyoient fort éloigné, lorsqu'au mois de Décembre 1674, il parut tout-à-coup devant Remiremont, dont il enleva la garnison que le duc Charles y avoit jettée, & d'où il marcha en diligence à la riviere d'Ill. Tout fuit; tout se disperse devant ce capitaine redoutable. Il traverse la ri-

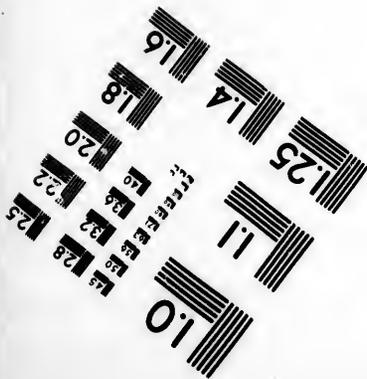
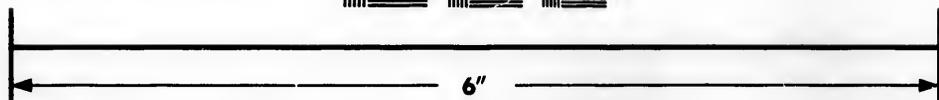
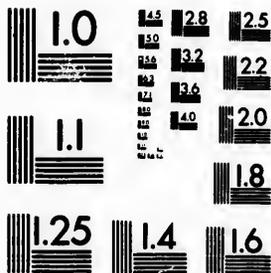
viere. Il court à Mulhausen, où la cavalerie de l'empereur, les troupes du duc de Lorraine, celles de l'évêque de Munster étoient rassemblées. Il les attaque : il prend ceux qui résistent ; il tue ou dissipe les autres. Il vole à Colmar : il y arrive dans le tems que l'électeur de Brandebourg & les autres Généraux se mettoient à table. Il fond sur eux : ils n'ont que le tems de chercher leur salut dans la fuite. En un moment, la campagne fut couverte de soldats errans & fugitifs. Les uns se jetterent dans l'armée Françoisse, ne sçachant où ils alloient au milieu des ténèbres : les autres trouverent des ayles dans les bois & dans les montagnes. Le Vicomte prit des régimens entiers & quatorze étendards, & ne perdit qu'un seul homme, officier de son armée, appelé *Montauban*, qui fut fait prisonnier.

MULHEIM. (*combat de*) Le marquis de Spinola étoit campé auprès de Roërorst, où il faisoit construire deux forts sur le Rhin. Maurice étoit venu s'établir à très-peu de distance sur la même rive du fleuve. Ils s'observoient mutuellement ; & chacun épioit les occasions de profiter de ses avantages, & des fautes qui pourroient échapper à son adversaire. Maurice, voyant que la cavalerie Espagnole étoit éloignée du gros de l'armée, dans des quartiers séparés, projetta de la surprendre ; & s'il ne parvenoit pas à la ruiner, comme il l'espéroit, de lui faire effuyer du moins un échec considérable. Elle étoit logée dans le village de Mulheim, & dans le château de Broëck, le château à la gauche, &





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



le village à la droite de la Roër. Trivulce, qui la commandoit, & qui sentoit la difficulté de sa position, avoit donné par-tout les ordres les plus précis de se tenir exactement sur ses gardes; mais il étoit mal obéi. Maurice, qui le scût, se mit en marche de nuit, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, & arriva sans bruit, à la pointe du jour, à la vue de l'ennemi. Sur le champ, il fait avancer le prince Henri, son frere, qui étoit à la tête de sa cavalerie. Ce jeune prince, le même qui, à la mort de Maurice, ayant succédé à ses emplois & à sa réputation, est devenu depuis un si grand capitaine, n'avoit alors que vingt ans, & monroit déjà une intelligence & une intrépidité au-dessus de son âge. Il dissipa d'abord les premières gardes, & mit en désordre une compagnie de cavalerie, commandée par François Arizazaval, Espagnol, qui étoit cantonné dans plusieurs maisons assez proches de Broëck. Il fit ensuite ses dispositions pour passer la riviere, & assaillir le principal quartier de Mulheim. Mais Trivulce étoit déjà à cheval, bien accompagné; &, s'étant porté au-devant du prince Henri, il en soutint les efforts avec tant de bravoure, qu'il l'empêcha de passer la Roër. Vélasco, général en chef de la cavalerie, étoit alors auprès de Spinola pour l'aider dans le travail de la construction des forts; &, par hazard, ils venoient l'un & l'autre visiter les quartiers de la cavalerie, quand ils rencontrèrent en chemin un courier de Trivulce qui leur envoyoit demander du secours. Aussi-tôt Spinola retourna au

camp pour le faire partir. Vélasco, au contraire, court en toute diligence vers le lieu du combat. Il a le bonheur de rencontrer quatre compagnies de cavalerie, que Fabrice Santo-Mago, Napolitain, conduisoit à Roërtort pour garder les forts. Il les fait revenir sur leurs pas, & les conduit à Mulheim. Lorsqu'il y arriva, Trivulce étoit près de succomber à la supériorité des ennemis; mais la vue de Vélasco ranima son courage, & l'action recommença avec une nouvelle vivacité. Vélasco s'y distingua beaucoup par la sagesse de ses dispositions, & par sa valeur. Cependant Spinola accouroit en personne à la tête de six cens hommes d'infanterie, & devoit bientôt être suivi de deux mille autres. Pour intimider les ennemis, en leur faisant accroire qu'il amenoit avec lui un corps de troupes plus considérable, il s'avisa d'un stratagème déjà connu. Il fit avancer un grand nombre de tambours qui battoient la générale. Cette ruse réussit. Maurice, persuadé que les ennemis arrivoient en forces, songea à la retraite. Il ne put néanmoins l'exécuter avec assez de promptitude, pour que Spinola ne pût le joindre, & lui faire perdre bien du monde. L'armée Espagnole fit alors une perte bien funeste par la mort de Trivulce, brave soldat & grand capitaine, qui, suivant l'ennemi avec une ardeur infatigable, fut emporté d'un boulet de canon. Elle regretta encore le capitaine Santo-Mago qui fut tué, & Nicolas Doria, capitaine de cavalerie, qui fut pris & dangereusement blessé. Le nombre des morts & des blessés y fut de trois cens. Il

monta à plus de cinq cens du côté des Hollandois. Ce fameux combat se donna en 1605.

MULUCHA. (*siège du château de*)
Après la prise & la ruine de Capsa, Marius forma une autre entreprise dont l'exécution paroissoit presqu'impossible. Non loin de la riviere de Mulucha, qui séparoit les royaumes de Jugurtha & de Bocchus, au milieu d'une vaste plaine, s'élevoit une roche escarpée, d'une hauteur prodigieuse, sur le sommet de laquelle étoit un château de médiocre grandeur, & qui n'avoit qu'une seule avenue fort étroite, & défendue par de profonds précipices. La garnison ne manquoit de rien. Elle avoit des vivres en abondance, & une fontaine d'eau vive dans le roc. C'étoit-là que Jugurtha avoit placé son thrésor; ce qui en rendoit la conquête importante aux yeux de la cupidité. Marius fit approcher ses machines, & ordonna quelques attaques; mais il vit échouer ses efforts. Les plus braves perdoient la vie: les machines étoient brisées ou brûlées par les Numides; en un mot, par-tout la nature oppoisoit à la valeur la plus déterminée des obstacles insurmontables. Le général Romain, après plusieurs jours d'inutiles tentatives, se dispoisoit à lever le siège, lorsqu'un soldat Ligurien, en cherchant des limaçons qu'il apperçut dans des fentes de rochers, arriva insensiblement presque jusqu'au sommet de la montagne. La curiosité, si naturelle à l'homme, le porta à s'avancer encore davantage; & s'attachant tantôt aux branches d'un chêne qui se rencontroit sous sa main, tantôt aux rochers qui lui donnoient le plus

de prise, il parvint jusqu'à la plate-forme de la forteresse, & vit que ce lieu étoit entièrement abandonné, parce que les Numides s'étoient retirés du côté que les Romains attaquoient. Le Ligurien, au comble de sa joie, descendit promptement, & vint rendre compte à son Général de ce qu'il avoit vu. Marius, après s'être assuré de la vérité de ce rapport, songea à profiter d'une si heureuse découverte. Il donna au Ligurien cinq trompettes & quatre centurions, avec leurs compagnies. Cette petite armée, après bien des fatigues & des dangers, arriva au haut de la forteresse, sous la conduite de son intrépide chef qui lui avoit donné l'exemple, & qui s'étoit, en quelque sorte, multiplié pour applanir les voies, & les rendre plus praticables. Cependant le Consul amusoit, par une attaque très-vive, les assiégés qui repoussioient ses efforts avec le succès ordinaire. Tout-à-coup ils entendent derrière eux un grand bruit de trompettes. Les femmes & les enfans, que la curiosité avoit amenés sur le rempart, prennent la fuite, à la vue des Romains qui, profitant de cette terreur soudaine, franchissent les murailles; renversent tout; font tout passer au fil de l'épée, & se rendent maîtres du château. Ainsi la témérité de Marius, corrigée par un heureux caprice de la fortune, lui fit trouver dans sa faute même un nouveau sujet de gloire. *An de Rome 645.*

MUNDA. (*bataille de*) Après la mort du grand Pompée, Sextus, son fils, héritier de la haine que ce célèbre Romain avoit portée à César, ranima les restes de son parti; &

s'étant mis à leur tête, l'an de Rome 707, il vint attaquer l'ennemi de sa famille & de sa patrie dans la plaine de Munda. Le combat fut terrible. On se disputa long-tems la victoire qui, plus d'une fois, pencha du côté de Pompée. Les soldats de César furent mis en désordre; & ce grand capitaine au désespoir se vit, pour la première fois, sur le point de prendre la fuite; mais il vint à bout d'arrêter ses guerriers. « Quoi! leur crioit-il, vous » livreriez à des enfans un Général qui a » blanchi avec vous sous les lauriers! » Ce peu de mots les enflamma d'une telle fureur, qu'en un instant, ils se rétablirent; attaquèrent; enfoncerent l'ennemi, & l'obligèrent à chercher une retraite dans les montagnes de la Celtibérie. Cet exploit fut le dernier triomphe de César.

MUNDERKINGEN. (*action de*) Le prince Louis de Bade, ayant fait, en 1703, un détachement considérable, l'envoya contre Aushourg, dans le dessein de surprendre cette ville, l'une des plus puissantes de la Souabe. Le maréchal de Villars, qui commandoit dans ces contrées, n'eut pas plutôt pénétré le projet du général Allemand, qu'il résolut de le faire échouer. Par son ordre, M. de Légal alla chercher le détachement; mais il fut prévenu par les ennemis qui, instruits de sa marche, avancèrent sur lui vers la ville de Munderkingen. On se rencontre: le combat s'engage; on se dispute long-tems la victoire; enfin le capitaine François, quoique surpris, défait les Impériaux, & les met en déroute, le 30 de Juillet. Cet avantage n'em-

n'empêcha point qu'Ausbourg ne reçût les troupes ennemies. Mais cette cité, peu fidèle à la neutralité qu'elle avoit promise, en fut bien punie, peu de tems après, par l'électeur de Baviere, qui, l'ayant foudroyée, avec quarante-cinq mortiers & cent trente canons, la contraignit d'ouvrir ses portes, & de payer d'excessives contributions.

MUNICH. (*prises de*) 1. Au commencement de l'année 1742, les troupes Autrichiennes, commandées par le baron de Mentzel, formerent le siège de Munich, capitale de la Baviere. Après quelques attaques, cette ville fut obligée de se rendre. Le comte de Kevenhuller en chassa le vainqueur, au mois d'Avril; mais, le 5 de Mai suivant, il envoya M. de Bérenklau pour la reprendre. Il n'y avoit pas lieu de croire qu'elle se défendît long-tems; car elle n'est pas fortifiée. En effet, les batteries des Autrichiens ayant été poussées avec vigueur, le feu ayant pris à plusieurs endroits des fauxbours, & le rempart ayant été escaladé, elle demanda à capituler. Les Pandoures & les Croates y entrerent en ennemis victorieux, & deshonorèrent leur triomphe par les plus grands désordres.

2. Munich rentra bientôt après sous la domination de l'électeur de Baviere; & il fallut que, dans les premiers jours de Juin 1743, M. de Bérenklau se présentât encore devant cette place pour la réduire de nouveau. Ses efforts furent heureux. A son approche, les Bavaurois se distinguèrent; & Munich reçut, pour la seconde fois, la loi de cet heureux guerrier. Les Autrichiens y resterent jusqu'au

mois d'Octobre 1744, qu'ils l'évacuerent, parce que le comte de Seckendorf, profitant de la diversion faite en Bohême par le roi de Prusse, s'avança pour la reprendre. L'électeur de Bavière, qui pour lors étoit empereur, y fit son entrée, le 22 du même mois.

MUNSTER. (*prises de*) 1. Christiern de Brunswich, évêque de Halberstad, le plus méchant homme de son siècle, se faisoit appeller l'*Ami de Dieu*, & l'*Ennemi des Prêtres*. Ornemens d'autel, vases sacrés, images des saints, il s'emparoit de tout pour assouvir sa sacrilège avarice. Il en donna une bien grande preuve dans la prise de Munster. A peine eut-il forcé les portes de cette ville, en 1622, qu'il marcha droit à la cathédrale, & s'en fit ouvrir le trésor où il sçavoit qu'il y avoit, entr'autres richesses, les statues des douze apôtres, toutes d'argent, & d'une grandeur énorme. Dès qu'il les aperçut: « Fainéans, » leur dit-il, d'un air moqueur, est-ce ainsi » que vous suivez l'ordre de votre Maître ? » est-ce ainsi que vous parcourez le monde ? » De par tous les diables, je vous ferai bien » obéir. » Les statues furent aussi-tôt enlevées & fondues, par l'ordre du prélat, pour en faire des richsdales.

2. La ville de Munster fut assiégée par les François, en 1759. Elle se défendit pendant quelques jours; mais, trop foible pour résister plus long-tems, elle se rendit, le 25 de Juillet. Les vainqueurs s'y établirent, & prirent toutes les précautions possibles pour conserver cette place importante. Cette conduite étoit sage; car, à la fin d'Août suivant, un

corps d'Hanovriens se présenta devant la ville, & l'auroit prise vraisemblablement, si le marquis d'Armentieres, qui arrivoit de Wésel, s'étant montré tout-à-coup, ne les eût obligés de se retirer.

MURADAL. (*bataille de*) L'Espagne étoit menacée, depuis long-tems, par la puissance redoutable des Almohades. Les princes Chrétiens se liguerent pour prévenir le joug infidèle, & ils obtinrent du pape une bulle & les mêmes indulgences pour ceux qui se croiseroient en leur faveur, que pour ceux qui alloient combattre en Palestine, ou contre les Albigeois. Méhémed-El-Nafir, Miramolin d'Afrique, au bruit de cet armement formidable, mit sur pied plus de six cens mille hommes, & se disposa à marcher contre les ennemis de sa religion. L'Europe entiere fixoit ses regards sur l'Espagne, & attendoit, avec inquiétude, quel seroit le sort de ce beau royaume. Les deux nations se chercherent enfin. Les Chrétiens avoient à leur tête les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon, & comptoient sous leurs drapeaux plus de cent mille combattans. Ils s'avançoient vers cette longue chaîne de montagnes, appelée *Gierra-Moréna*, dont Méhémed avoit occupé le principal passage. Engagés témérairement dans des défilés arides, ils se virent bientôt réduits aux plus tristes extrémités, & ne sçurent quel parti prendre. En s'arrêtant dans ce poste, on s'exposoit à périr de faim & de soif: en décampant, à la vue des Almohades, on hazardoit de perdre toute l'armée; en attaquant l'ennemi, il falloit défilér par une

gorge si étroite, que mille soldats pouvoient y arrêter & exterminer cent mille hommes. On se voyoit à la veille d'une destruction totale. Le Miramolín écrivoit déjà qu'il tenoit les trois monarques Espagnols enfermés dans les bois comme des bêtes fauves, qui ne pouvoient lui échapper, & que bientôt la grande église de S. Pierre de Rome serviroit d'écurie à ses chevaux. Le hazard & le désespoir les tirèrent pourtant de ses mains. Un berger se présente, & promet de conduire l'armée sur la cime des montagnes, par un chemin dont lui seul avoit la connoissance. On marche ; on s'avance sous la conduite du pâtre. On gravit contre des rochers : on franchit des abymes ; on traverse des vallons : on se fait jour à travers des bois qui n'avoient jamais vu les traces d'un mortel. Enfin, après mille fatigues essuyées avec joie, après mille obstacles vaincus avec courage, les Chrétiens arrivent sur le sommet d'une montagne ; y placent leur camp ; s'y fortifient en présence des Arabes étonnés & qui leur offrent la bataille. Les Espagnols, épuisés par une marche longue & pénible, se tiennent dans leurs retranchemens durant deux jours. Enfin, le troisieme, 16 de Juillet 1210, ils descendent dans la plaine, & l'on en vient à une bataille générale, connue sous le nom des *Naves de Tolose*, ou de *Muradal* chez les Espagnols, & d'*Akab* chez les Maures.

Le roi de Castille commandoit le corps de bataille, celui de Navarre conduisoit la droite ; la gauche combattoit sous les auspices du roi d'Aragon. Les infidèles firent quatre corps de

leurs troupes. L'entrée de leur camp étoit fermée par une chaîne de fer. Les généraux, de part & d'autre, haranguent leurs soldats, & donnent le signal. On s'ébranle : on se choque. Le centre des Chrétiens fond le premier sur les Mahométans. Méhémet, vêtu de noir, l'alcoran dans une main, & le sabre dans l'autre, le reçoit à la tête de ses plus braves chevaliers. Le combat est terrible. On se frappe sans pitié ; on s'immole avec fureur : des ruisseaux de sang inondent la terre ; on apperçoit de toutes parts les horreurs de la mort. Après mille efforts inutiles, les Espagnols reculent. Alphonse de Castille, au désespoir, veut s'élançer au milieu des bataillons, pour ne pas survivre à une défaite qu'il croit certaine. Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, retient le monarque furieux, qui fait avancer l'avant-garde, dernière espérance des Chrétiens. Ceux qui fuyoient, se voyant soutenus, retournent à l'ennemi, & recommencent le combat avec une nouvelle ardeur. Tout change. Le désordre se met parmi les Barbares. Ils sont enfoncés, poursuivis, renversés, culbutés, accablés, massacrés. Méhémed prend la fuite avec le reste de ses troupes, & cherche un asyle au fond de ses Etats, après avoir perdu plus de deux cens mille hommes. Cette victoire fut d'autant plus sensible, qu'elle avoit été moins espérée. Si l'on en croit la Lettre du roi de Castille au pape Innocent & les auteurs Espagnols, les vainqueurs ne perdirent que vingt-cinq soldats. On vit, durant la bataille, une croix de feu briller dans le ciel. Des anges & des saints

combattrirent en faveur des fidèles. Enfin, les Chrétiens ayant resté deux jours sur le champ de bataille, & ne s'étant servi, pour la cuisine & leurs autres usages, d'autre bois que de celui des flèches & des lances des ennemis, ne purent en brûler que la moitié. Pour éterniser la mémoire de cet heureux succès, qui sauvoit l'Espagne, on institua à Tolède une fête sous le nom de *Triomphe de la Croix*.

MURCIE. (*prise de*) Après la fameuse bataille de Léthé, le conquérant de l'Espagne, Tarik, voulant profiter de sa victoire, s'approcha de Murcie, l'une des principales villes du royaume, & se mit en devoir de l'assiéger. Le gouverneur n'étoit point en état de résister; mais il ne vouloit se rendre qu'à d'honnêtes conditions. Pour remplir ses vues, il usa de ce stratagème. Il fit habiller en hommes toutes les femmes qui se trouvoient dans la place; &, après leur avoir fait prendre les armes, il les rangea sur les remparts. Les Arabes, voyant une garnison nombreuse, accepterent avec joie l'offre, que leur firent les Chrétiens, de leur remettre la place, avec promesse que l'on ne troubleroit point les habitans dans l'exercice de leur religion, ni dans la possession de leurs biens.

MURET. (*bataille de*) Pierre II, dit *le Catholique*, ne voyoit qu'avec douleur la chute de Raimond, comte de Toulouse, son beau-frere, & la tyrannie de Simon de Montfort. Ce monarque résolut de faire enfin un grand effort en faveur du prince & des princesses dépouillés; &, en 1213, il vint mettre le siège devant Muret, vraie bicoque,

mais dont la garnison incommodoit beaucoup Toulouse. Monfort s'enferma dans la place, avec mille ou douze cens cavaliers, tant chevaliers que sergens, & sept cens fantassins. Il partage cette petite armée en trois corps, en l'honneur de la sainte Trinité; leur promet qu'ils iront droit en paradis, sans passer par le purgatoire, s'ils ont le bonheur de mourir dans cette sainte & glorieuse guerre; sort de Muret, comme un lion affamé de carnage; fond sur les troupes ennemies, qui montoient à cent mille combattans, disent les historiens imbécilles de ce siècle; les renverse, les culbute, les taille en pièces, & remporte un glorieux triomphe. Le roi d'Aragon, pressé vivement par deux seigneurs François, Alain de Rouci, & Florent de Ville, combat & meurt en héros. Tout prend la suite. Quinze ou vingt mille hommes restent sur la place; sept mille se noient dans la Garonne, en voulant éviter la poursuite des vainqueurs: tout le reste se dissipe. Le général de l'Eglise ne perdit pas un seul soldat, ou n'en perdit que neuf. Cette victoire abbatit entièrement le parti du malheureux comte de Toulouse.

MURGANCE. (*prise de*) Le proconsul Décus-Mus avoit tellement accablé les Samnites sous le poids de ses armes toujours victorieuses, que ces anciens rivaux de la grandeur Romaine avoient enfin été forcés d'abandonner leur pays. Il ne leur restoit plus qu'une ville; mais c'étoit la plus forte & la plus importante de leurs places. Ils résolurent de la défendre; & les Romains vinrent les attaquer dans ce dernier asyle, l'an 396 avant

J. C. On dressa les machines : une grêle de pierres & de feux tomba sur la cité, & porta dans tous les quartiers la désolation & la mort. Les béliers, lancés contre les murailles par des bras vigoureux, eurent bientôt fait une large brèche. On donne le signal de l'assaut. On dresse les échelles : on grimpe sur les remparts ; on chasse les troupes qui les défendent avec courage. Le soldat vainqueur se répand dans la ville, dont les richesses deviennent la récompense de sa valeur.

MURSE. (*batailles de*) 1. L'an de J. C. 260, Ingénuus, général de l'empereur Gallien, se fit proclamer Auguste en Illyrie. A cette nouvelle, le Prince, que la colere avoit rendu courageux, se mit à la tête de ses troupes, & vint attaquer le rebelle dans la plaine de Murse, en Pannonie. Ingénuus fut vaincu & tué sur le champ de bataille. Gallien signala sa victoire en immolant à sa vengeance tous les partisans & tous les soldats de l'usurpateur.

2. L'empereur Constance, ayant résolu de détruire la tyrannie de Magnence, en 351, joignit cet ambitieux près de Murse, avec une armée qui montoit, selon Zonare, à quatrevingt mille combattans. L'action fut vive & sanglante. Long-tems on disputa la victoire. Les premiers officiers des deux partis perdirent la vie en signalant leur courage. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus, du côté de Constance, on remarqua sur-tout le brave Ménélaüs. Ce guerrier, chef des cavaliers Arméniens, tiroit à-la-fois trois flèches, dont il perçoit en même tems trois ennemis. Une

foul
red
à sa
de l
avo
Mag
ble
plo
à ce
ces
pes
aux
& d
Mag
en
fait
Séle
phir
Lyo
M
jour
leur
Ath
rem
My
neu
des
baro
de
bat
Dic
autr
les
Pla
mer

foule de soldats tomba sous le coups de ce redoutable capitaine ; & c'est principalement à sa bravoure que l'empereur fut redevable de la victoire qui couronna ses drapeaux. Il avoit atteint d'un trait mortel le général de Magnence, nommé *Romule*. Celui-ci, tout blessé qu'il étoit, recueillit ses forces, & employa ce qui lui restoit de vie pour l'arracher à celui qui lui donnoit la mort. La chute de ces deux héros fut la fin du combat. Les troupes du tyran prirent la fuite, abandonnant aux vainqueurs une multitude de prisonniers & de riches dépouilles. Depuis cette défaite, Magnence ne fit plus qu'errer de provinces en provinces, jusqu'à ce qu'ayant été tout-à-fait accablé près d'un lieu nommé alors *Mont-Séluque*, entre Luc & Gap, dans le Dauphiné, il termina ses jours dans la ville de Lyon où il s'étoit réfugié.

MYCALE. (*combat naval de*) Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale, commandée par Xantippe, Athénien, & Léotychide, roi de Sparte, remporta une grande victoire, proche de Mycale, l'un des promontoires de l'Asie mineure, sur les restes de la nombreuse flotte des Perses. Les ennemis vaincus, ayant débarqué, se rangerent en bataille, au nombre de cent mille. Les Grecs acceptèrent le combat, & mirent en fuite cette grande armée. Diodore de Sicile rapporte, comme tous les autres auteurs Grecs, qu'avant ce combat, les troupes étoient instruites de la victoire de Platée, quoiqu'il y eût entre deux toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit traverser qu'en

plusieurs jours de navigation. Mais le même historien nous apprend que ce fut un stratagème de Léotychide qui, voyant ses soldats troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée, fit répandre le bruit que les Perses avoient été défaits, afin de réveiller leur courage. *An du monde 3525.*

MYLE. (*combat naval près des côtes de*) Rome sentit bien que Carthage lui seroit supérieure tant qu'elle auroit l'empire de la mer. Il fallut donc songer à équiper une flotte. Les canots du détroit de Messine devinrent bientôt des vaisseaux & des galeres, parmi une nation appliquée, industrieuse, que le travail ne rebutoit pas, qui profitoit de tout, & qui aimoit à vaincre les difficultés même les plus rebutantes. La république se vit bientôt en état de combattre sur un élément nouveau; & ses essais furent des prodiges. On équipa, dans l'espace de deux mois, cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs; &, après s'être exercé à la manœuvre durant quelque tems, on mit la flotte en mer. Duilius, consul de cette année, la commandoit. Cet habile capitaine, s'apercevant que ses vaisseaux n'étoient pas faciles à remuer, à cause de leur pesanteur, suppléa sur le champ à cet inconvénient, par une machine qui accrochoit les vaisseaux ennemis, & fournissoit aux soldats le moyen de combattre homme à homme; avantage considérable pour la valeur Romaine. Les deux flottes se rencontrèrent près des côtes de Myle, au septentrion de la Sicile. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis à qui la marine étoit

abf
mo
dép
Ils
ma
cha
cor
tou
leu
effe
ma
pag
Les
par
ran
app
une
bat
Du
phe
d'a
de
pay
à p
Ro
I
am
aya
ma
ma
tes
les
reu
aff
Vi

absolument inconnue, s'avancent fièrement, moins pour combattre que pour recueillir les dépouilles dont ils se croyoient déjà maîtres. Ils furent pourtant surpris, à la vue de ces machines inconnues, élevées sur la proue de chaque vaisseau. Ils le furent bien plus encore, quand ces mêmes machines, abbatues tout-à-coup, & lancées avec force contre leurs galeres, les accrocherent, malgré leurs efforts, & les obligerent à en venir aux mains, comme si l'on eût été en pleine campagne. Les fiers Carthaginois furent vaincus. Les Romains prirent quatre-vingt vaisseaux, parmi lesquels étoit la galere à sept rangs de rames, que montoit le général, & qui avoit appartenu à Pyrrhus. La république ressentit une vive joie du succès de ce premier combat. Pour en témoigner sa reconnoissance à Duilius, elle lui décerna un glorieux triomphe, & lui accorda la permission particulière d'avoir une musique & des flambeaux à l'heure de son souper; légère récompense dont Rome payoit la véritable gloire. La fausse s'achete à plus haut prix, dans notre siècle. *An de Rome 492.*

MYONNÈSE. (*combat de*) Polyxénide, amiral d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, ayant rencontré, près de Myonnèse, ville maritime d'Ionie, la flotte Romaine, commandée par Emilius, osa l'attaquer avec toutes ses forces. En vain il eut recours à toutes les ressources de l'art : il ne fut pas plus heureux qu'à la journée de Coryque. Après un assez long combat, il fut entièrement défait. Vingt-neuf de ses vaisseaux furent coulés à

fond ou brûlés; & treize tomberent entre les mains des vainqueurs. *L'an 190 avant J. C.*

MYSIENS. (*défaite des*) *L'an 39 avant l'ère chrétienne*, M. Crassus, fils de ce Crassus si connu par ses richesses immenses, fut envoyé contre les Mysiens, peuple barbare, qui avoit provoqué le courroux des Romains. Pendant que ce général rangeoit son armée en bataille, un personnage considérable d'entre les ennemis sortit de ses lignes; & , s'avancant avec une noble fierté: « Qui êtes-vous, s'écria-t-il? »... Nous sommes les Romains, maîtres de toutes les nations, lui répondit quelqu'un. »... Avant que vous puissiez prendre ce titre, repliqua l'audacieux Mysien, il faut nous vaincre, il faut nous dompter. » Tant d'intrépidité sembloit annoncer une vigoureuse résistance. Cependant un frivole épouvantail, un badinage d'enfant déconcerta cette nation présomptueuse, & lui fit prendre une fuite précipitée. Un centurion Romain s'avise de mettre sur son casque un brasier allumé, dont la flamme ondoyante s'élançoit par secouffes. Il s'avance vers les ennemis, dans cet équipage. A cette vue, les crédules Barbares crurent avoir à combattre un monstre qui vomissoit le feu. Tout leur courage ne put tenir contre un si redoutable objet. Saisis de crainte, ils se hâtèrent d'augmenter, par leur soumission, le nombre des esclaves de Rome.

MYTISTRATE. (*prise de*) La septième année de la première guerre Punique, le consul Atilius, qui avoit eu le département de la Sicile, s'attacha au siège de Mytistrate,

ent entre les
avant J. C.
 an 39 avant
 de ce Cras-
 menfes, fut
 le barbare,
 es Romains.
 t son armée
 érable d'en-
 s; &, s'a-
 Qui êtes-
 sommes les
 es nations,
 ant que vous
 iqua l'auda-
 cre, il faut
 pidité sem-
 stance. Ce-
 un badinage
 n présomp-
 ite précipi-
 e de mettre
 é, dont la
 secouffes. Il
 et équipage.
 res crurent
 ni vomiffoit
 enir contre
 crainte, ils
 soumission,
 La septieme
 unique, le
 département
 Mytisfrate,

place très-forte, plusieurs fois attaquée par
 ses prédécesseurs, mais toujours sans succès.
 Après une longue & vigoureuse résistance, la
 garnison Carthaginoise, fatiguée des cris &
 des lamentations des femmes & des enfans,
 qui demandoient la cessation des maux cruels
 dont ils étoient les victimes depuis long-tems,
 sortit pendant la nuit, & laissa les habitans
 maîtres de leur sort. Ils se rendirent aux Ro-
 mains. Cette soumission volontaire méritoit
 un traitement plein de douceur; mais le sol-
 dat furieux égorga tout ce qui s'offrit à sa
 vengeance; & le carnage ne cessa qu'après
 que le Consul eut promis à son armée l'ar-
 gent de la vente des prisonniers. Les tristes
 restes de ces malheureux citoyens furent ven-
 dus à l'encan; & la ville fut détruite.



[N A C]

NACOLIE. (*journee de*) Peu satisfait du haut rang qu'il tenoit dans l'Empire, l'ambitieux Procope osa s'en rendre le maître, & franchir l'immense intervalle qui sépare le sujet du souverain. Aimé des troupes, il se vit, en peu de tems, à la tête d'une armée capable de faire trembler Valens, qui siegeoit alors sur le thrône des Césars. Heureux autant que peut l'être un usurpateur, les plus grands succès couronnerent ses premières démarches. Mais bientôt il devint lui-même, par une conduite trop fiere, l'artisan de ses malheurs. La fortune rougit de ses caprices; & ceux qui avoient élevé le rebelle, s'empresferent de renverser leur ouvrage. Valens, en prince habile, sçut profiter du mécontentement général. Ses présens, ses promesses, ses menaces même gagnerent la plus grande partie des séditieux. Il ne restoit plus à Procope que des soldats sans nom, sans courage, tristes débris d'une puissance formidable, lorsque, le 27 de Mai 366, il fut rencontré près de Nacolie par l'armée Impériale. De part & d'autre, on se range en bataille. Le bruit des instrumens militaires annonce une action terrible. On s'ébranle: on s'approche. Le rebelle parcourt les rangs, anime ses guerriers, les remplit de courage. Le premier choc est furieux: la victoire balance. Elle va se déclarer pour l'usurpateur. Tout-à-coup les deux

tiers de ses troupes se joignent à celles de Valens qui les avoit gagnées : tout change. Procope, abandonné, s'abandonne lui-même. Il cherche un asyle dans les forêts de la Phrygie. On le poursuit : on l'arrête ; on le conduit au camp. Là, ce malheureux, sans proférer un seul mot, sans lever les yeux, sans pousser un soupir, attendit le coup mortel, qui lui trancha la tête ; qui renversa ses projets criminels, & qui abbatit, en même tems, la rebellion.

NAËRDEN. (*siège de*) En 1572, Frédéric de Tolède, voulant profiter de l'hiver pour continuer ses conquêtes sur les Flamands rebelles, entra dans la Hollande, avec une armée nombreuse, à laquelle il croyoit que rien ne pourroit résister. Cependant il se vit arrêté, dès le premier pas qu'il fit, sous les murs de Naërdén, petite ville voisine de la mer, & située dans un terrain très-bas, au milieu d'une espece de lac que forme le Vecht, qui, après l'avoir traversée, va se précipiter dans le golfe de Zuiderzée. Ce poste avantageux étoit devenu la retraite d'un grand nombre de Protestans de toutes les nations. Frédéric fit d'abord sommer la ville de se rendre. Mais les habitans, animés par les huguenots François, & par les révoltés de la province, qui leur promettoient du secours, ne songerent qu'à défendre avec courage leur liberté, leur religion, leur fortune. Le digne fils du duc d'Albe, irrité de cette audace, fait approcher son artillerie. Des torrens de flammes fondent avec bruit sur la place rebelle. Les remparts tombent en poudre ; les édifices

s'éroulent : Naerden est sur le point d'être emportée. La terreur devient générale : tous les citoyens demandent à se rendre. On entre en négociation. La capitulation est mal accueillie, & plus mal observée encore par les troupes d'Espagne; & Naerden éprouve bientôt la plus funeste catastrophe. Le pillage fut le moindre de ses maux. Les François & les Protestans, renfermés dans ses murs, furent impitoyablement massacrés. Les vainqueurs, épris d'une fureur aveugle, & tourmentés par la soif de l'or, traitèrent de la manière la plus cruelle un pere de famille, pour le forcer à découvrir son argent, & lui donnerent la mort, après avoir deshonoré sa femme à ses yeux. Ils pendirent ensuite cette malheureuse épouse par un pied, la tête en bas, les mains liées derrière le dos; attachèrent auprès d'elle son fils, encore enfant, triste témoin de toutes ces horreurs, & laisserent ces deux infortunées victimes expirer de faim & de douleur. Les écrivains Hollandois disent qu'un jeune homme parfaitement beau vint les consoler, les nourrir, après les avoir détachés, sans doute, & se déclara leur protecteur. Le plus terrible incendie mit le comble au triste sort de Naerden; &, à la réserve d'une église & d'un couvent, il n'en resta presque aucun vestige.

Quelque tems après, les Hollandois la rétablirent; & c'étoit une place très-importante, lorsqu'en 1672, le marquis de Rochefort envoya un détachement pour s'en emparer. Les habitans, instruits, sans doute, par les disgraces de leurs peres, se rendirent sans ré-

sistance;

sistance ; & le capitaine François entra dans la ville, le 12 de Juillet. Le prince d'Orange la reprit, le 14 de Septembre de l'année suivante, après trois jours de tranchée ouverte.

NAËSBY. (*bataille de*) Les Parlementaires, commandés par le chevalier Thomas Fairfax, ayant rencontré, près de Naësbÿ, l'armée de Charles I, se camperent avantageusement vis-à-vis de ce monarque, dans le dessein de le combattre, si la fortune leur en offroit l'occasion favorable. Le roi d'Angleterre eut l'imprudence de marcher le premier à l'ennemi, le 25 de Juin 1645. Le prince Robert, son neveu, au lieu de se retrancher dans un poste commode, & d'y attendre les rebelles, n'écouta que l'impétuosité de son courage ; & , sur les dix heures du matin, il se précipita, comme un torrent, sur tout ce qu'il trouva devant lui. Tout prit la fuite. Il s'empara de six pièces de canon. Il poursuivit les fuyards loin du champ de bataille. L'infanterie, commandée par le colonel Astley, ne fut pas moins heureuse. Elle enfonça le corps de bataille, qui lui étoit opposé. La victoire étoit certaine & complete, si le bouillant Robert, emporté trop loin par sa téméraire bravoure, eût secondé les efforts du Colonel. Mais, ébloui par un succès si prompt, il laissa le Roi avec son corps de réserve, exposé à quatre corps des ennemis, à la tête desquels étoit Cromwel. Alors le combat changea entièrement de face. Les Royalistes, saisis d'une terreur panique, tournerent le dos, & s'enfuirent. Robert fut obligé de les suivre, en se reprochant, mais trop tard, sa funeste précipitation ;

pitation. Le monarque , outre une infinité de braves gens qui perdirent la vie dans cette triste journée , abandonna à Fairfax son infanterie , son canon & ses bagages , parmi lesquels on trouva une cassette qui renfermoit les papiers les plus précieux , & les Lettres que la Reine écrivoit de Paris à son malheureux époux. Les sentimens d'affection & de tendresse dont elles étoient pleines , furent , pour les membres du parlement auxquels on les envoya , un objet de raillerie. Les doux épanchemens de l'amour conjugal parurent , à ces lâches sectateurs d'une liberté frivole , une chose bien ridicule dans un souverain. Ils poussèrent l'insolence jusqu'à les faire imprimer , pour les exposer aux risées d'un vulgaire licentieux , impudent , sans politesse & sans mœurs (a).

NAGRA. (*prise de*) L'an 523, Dunaan, roi des Homérites , vint assiéger , avec une armée de cent vingt mille hommes , Nagra , grande & puissante ville située au nord de ses Etats. Il l'attaqua vainement durant plusieurs jours. Il

(a) Autrefois les Athéniens ayant intercepté un paquet de Lettres , que Philippe , roi de Macédoine , écrivoit à plusieurs de leurs ennemis , elles furent ouvertes en présence du Sénat. Mais , ayant trouvé , parmi les autres , une Lettre adressée à la reine Olympia , épouse du monarque , l'Aréopage l'envoya toute cachetée à cette Princesse. Ce corps illustre , bien plus sage que cette troupe de fanatiques , qui composoit alors le conseil d'Angleterre , pensoit que les secrets d'un mari & d'une femme devoient être sacrés chez toutes les nations.

jun
s'il
per
leur
les
s'y
de
leur
non
cito
sa fé
le m
N
ayan
port
que,
man
tre,
ses fi
mon
mêlé
suite
offici
coura
Perte
une h
qui d
bes a
triom
les m
tre en
638 d
NA
269,
cens v

jura aux habitans de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient leurs portes. Mais ce Prince perfide & cruel ne fut pas plutôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses; fit brûler les églises, les prêtres, & tout le peuple qui s'y étoit réfugié. Les habitans, qui refuserent de renoncer à la foi, furent mis à mort, avec leurs femmes & leurs enfans. L'Eglise met au nombre des Bienheureux tous ces religieux citoyens, parmi lesquels on distingue Aréthas, sa femme Rouma, & ses filles qui souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

NAHAVEND. (*bataille de*) Rostam, ayant rassemblé tous les Perses en état de porter les armes, s'avança dans l'Irac Persique, à la tête d'une armée innombrable. Nooman, général des Sarasins, vint à sa rencontre, & l'atteignit près de Nahavend: Les Perses firent les derniers efforts pour soutenir leur monarchie expirante. Nooman fut tué dans la mêlée; & les Musulmans alloient prendre la fuite, lorsque Hodaïfa, l'un des principaux officiers, s'étant mis à leur tête, ranima leur courage; & malgré l'opiniâtre valeur des Perses, il rompit leurs escadrons, & en fit une horrible boucherie. C'est cette journée qui décida du sort de la Perse, que les Arabes appellent *la victoire des victoires, le triomphe par excellence*. Depuis cette bataille, les malheureux vaincus n'osèrent plus paroître en corps d'armée devant leurs vainqueurs. 638 de J. C.

NAÏSSUS. (*bataille de*) L'an de J. C. 269, une armée de Goths, composée de trois cens vingt mille combattans, inonda les tetres

de l'Empire Romain, & commit par-tout les plus horribles ravages. Mais ces Barbares, peu instruits dans l'art militaire, vinrent échouer contre les villes qu'ils osèrent attaquer; & ils étoient extrêmement affoiblis, lorsque l'empereur Claude II les atteignit près de Naïssus, aujourd'hui Nissa, dans la Servie. A peine les eut-il apperçus, qu'il fit donner le signal du combat. Il fut long; il fut opiniâtre. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enfin un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroïssent impraticables pour venir prendre les ennemis en queue, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths prirent la suite, après avoir perdu plus de cinquante mille hommes.

NAJARA. (*bataille de*) Bertrand du Guesclin, le héros de son siècle, à la tête d'une armée composée de brigands François, Anglois, Flamands, Gascons, Bretons & Allemands, appelés *Tard-venus*, *grandes Compagnies*, *Marcadiers*, avoit déthrôné Pierre le Cruel, roi de Castille, pour couronner à sa place Henri de Transmare, son frere. Le monarque dépouillé eut recours au fameux prince de Galles, qui lui promit de le rétablir, & se mit aussi-tôt en marche pour la Castille. A cette nouvelle, Henri, toujours secondé de du Guesclin, rassembla toutes ses troupes qui montoient à près de cent mille hommes, & vint au-devant de son rival. L'armée du prince de Galles étoit beaucoup moins nombreuse; mais elle ne comptoit sous ses drapeaux que des guerriers invincibles, & qui s'étoient déjà couverts de gloire aux champs

ar-tout les
pares, peu
t échouer
uer; & ils
sque l'em-
le Naïssus,
A peine les
signal du
e. Les Ro-
Enfin un
nt pénétré
praticables
en queue,
la victoire.
voir perdu

nd du Guef-
tête d'une
nçois, An-
ns & Alle-
andes Com-
roné Pierre
couronner à
on frere. Le
au fameux
de le réta-
che pour la
ri, toujours
la toutes ses
e cent mille
n rival. L'ar-
coup moins
toit sous ses
bles, & qui
aux champs

de Créci & de Poitiers. Du Guesclin, qui connoissoit combien ils étoient redoutables, donna à Henri le sage conseil de ne point livrer de bataille; de couper les vivres à l'ennemi; de le ruiner en détail. Mais les Castillians, qui, pour leur malheur, sembloient avoir pris tout le feu, toute la fougue des François leurs alliés, crièrent bientôt, en menaçant, qu'on les menât à l'ennemi. Transfamare eut la foiblesse de céder à leur impatience. La bataille s'engagea donc, le 6 d'Avril 1366, veille du dimanche des Rameaux, entre Najara & Navarette. Dès le commencement de l'action, le comte de Tello, frere de Henri, prit la fuite avec toute l'aîle gauche. Tout le reste de l'armée fit des prodiges de valeur. Le prince de Galles, qui parcouroit tous les rangs, & mettoit le comble à ses exploits, animoit ses soldats par son exemple. Pierre & lui tomberent ensemble sur le corps de bataille où commandoient Transfamare & du Guesclin, qui soutinrent ce double effort avec autant de présence d'esprit que de courage. Trois fois, ils rallierent leurs troupes, & les ramenerent au combat; enfin, après avoir employé tout ce que peut l'adresse & la valeur, il fallut fuir. Henri se sauva; mais le général François fut pris avec un grand nombre de chevaliers du premier mérite. Cette victoire rétablit Pierre sur le thrône, par une révolution aussi prompte que celle qui l'en avoit chassé. Aussi-tôt qu'il apperçut le prince de Galles, il voulut se jeter à ses pieds. Edouard s'avança précipitamment au-devant de lui. « Chier cousin, lui dit le mo-

» narque , je vous dois moult de graces pour
 » la belle journée que j'ai eu par vous. . .
 » Sire , reprit le modeste & généreux vain-
 » queur , rendez-en graces à Dieu ; car la
 » victoire vient toute de lui , non pas de
 » moi. »

NAMSLAW. (*prise de*) En 1741 , le roi de Prusse , voulant conserver la communication de l'Oder , fit attaquer , sur la fin de Juillet , par le prince d'Anhalt-Dessau , la ville de Namslaw , en Silésie , dans la principauté de Breslaw. La garnison Autrichienne , à la premiere nouvelle de la marche du Prince , se retira avec précipitation. On trouva dans ce poste important un magasin considérable de fourrages , & quelques pièces de canon.

A la fin de 1744 , les troupes de la reine de Hongrie s'emparerent de Namslaw ; mais elles en furent chassées par les Prussiens , au mois de Janvier 1745.

NAMUR. (*sièges de*) 1. En 1692 , Louis XIV forma le siège de Namur , la plus forte place des Pays-bas , & par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse , & par une citadelle bâtie sur des rochers escarpés , inaccessibles. Il prit la ville , le 5 de Juin , après huit jours de tranchée ouverte. Le château ne se rendit qu'à la fin du mois. Pendant que le monarque hâtoit sa conquête , le maréchal de Luxembourg couvroit ses opérations , & empêchoit le roi Guillaume de passer la Méhaigne , à la tête de quatre-vingt mille hommes.

Le gouverneur de la place hazarda une sortie , dans laquelle il perdit environ cinq cens

graces pour
ar vous. . .
étreux vain-
eu; car la
non pas de

741, le roi
ommunica-
fin de Juil-
u, la ville
principauté
enne, à la
du Prince,
rouva dans
onfidérable
le canon.

de la reine
slaw; mais
ussiens, au

En 1692,
Namur, la
par sa situa-
e la Meuse,
rochers es-
e, le 5 de
ce ouverte.
n du mois.
conquête,
pit ses opé-
illaume de
quatre-vingt

da une for-
cinq cens

hommes. Le jeune comte de Lemos un d'en-
tr'eux, ayant été rencontré par un Grenadier
à cheval, nommé *Sans-Raison*, lui demanda
quartier, lui promettant cent pistoles, & lui
présentant sa bourse où il y en avoit trente-
cinq. Le Grenadier, qui venoit de voir périr
le lieutenant de sa compagnie, homme plein
de valeur & de piété, chéri des troupes,
estimé du Roi, & qui s'appelloit *Roquevert*,
fut inexorable, & massacra l'Espagnol. Les
ennemis envoyèrent demander le corps qui
leur fut rendu, & le Grenadier Sans-Raison
renvoya aussi les trente-cinq pistoles qu'il
avoit prises au mort, en disant: « Tenez,
» voilà son argent. Les Grenadiers ne mettent
» la main sur les gens que pour les tuer. »

On amena au maréchal de Luxembourg un
officier Espagnol, qu'un des partis de l'armée
d'observation avoit pris, & qui s'étoit fort
bien battu. Le Maréchal lui trouvant de l'es-
prit, lui dit: « Vous autres Espagnols, je
» sçais que vous faites la guerre en honnêtes
» gens, & je la veux faire avec vous de
» même. » Ensuite il le fit dîner avec lui;
puis lui fit voir toute son armée; après quoi,
il le congédia, en lui disant: « Je vous rends
» votre liberté. Allez trouver M. le prince d'O-
» range, & racontez-lui ce que vous avez vu. »

Un boulet de canon emporta la tête d'un
des Suisses de l'armée Françoisse, qui mon-
toient la tranchée. Un autre Suisse, son cama-
rade qui étoit auprès de lui, se mit à rire de
toute sa force, en disant: « Ho! ho! cela est
» plaisant. Il reviendra sans tête au camp. »

Dans l'attaque d'un ouvrage, M. le comte

de Toulouse, qui étoit auprès du Roi, reçut dans le bras un coup de mousquet. On entendit le bruit de la balle; & le monarque demanda si quelqu'un étoit blessé? « Il me » semble, dit, en souriant, le jeune Prince, » que quelque chose m'a touché. » Cependant la contusion étoit considérable, & la balle avoit noirci le galon de la manche, comme si le feu y avoit passé.

Un soldat du régiment des Fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion. Un coup de canon vint & emporta son gabion: aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur le champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième, & l'alla poser. Un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le soldat rebuté se tint en repos; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit: « J'irai; mais j'y serai tué. » Il y alla; &, en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, & se contenta de dire à son officier: « Je l'avois bien dit. » Il fallut lui couper le bras qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit l'amputation, sans proférer un seul mot; &, après cette opération cruelle, il dit froidement: « Je suis donc hors d'état de travailler; » c'est maintenant au Roi à me nourrir. »

La prise de Namur fut le dernier des exploits de Louis XIV; car depuis il ne commanda plus ses armées en personne.

3. Trois ans après, Guillaume, à qui l'on

avoit prodigué les railleries & la satyre, pour avoir perdu Namur, vint l'attaquer aux yeux d'une armée beaucoup plus forte que n'avoit été la sienne, quand il essaya vainement de la secourir. Il y trouva de nouvelles fortifications, ouvrage de Vauban. La garnison Françoisise, qui la défendoit, étoit une armée; car, dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Boufflers, général actif, appliqué, & qui ne ménageoit pas plus ses soins que sa vie, se jeta dans la place avec sept régimens de Dragons. Ainsi Namur comptoit sur ses remparts plus de seize mille combattans, & voyoit non loin d'elle une armée de cent mille hommes sous les ordres du maréchal de Villeroi, toujours prête à la secourir. Mais la situation du terrain, coupé de bois, de défilés, de marécages, arrêta les François, comme elle avoit arrêté Guillaume. Boufflers, le comte de Guiscard, gouverneur de la ville, le comte de Lomont du Châtelet, commandant de l'infanterie, tous les officiers, tous les soldats opposèrent aux diverses attaques de l'ennemi la plus héroïque résistance, mais qui ne recula pas leur défaite de deux jours. Quand une place est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, que la saison est bien favorable, on sçait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelques efforts qu'on fasse pour la défendre. Guillaume entra dans Namur, le 4 d'Août, après vingt-six jours de tranchée ouverte; & sur le champ il attaqua le château, dernier asyle des assiégés. Il le fit battre avec plus de cent cinquante piéces

de canon , & cinquante-cinq mortiers. Ces foudres causerent , en peu de tems , un fracas si terrible , que les souterreins étoient à peine capables de mettre à couvert la moitié de la garnison ; & tous les jours les bombes érafoient près de cent hommes. Enfin , après avoir perdu près de dix mille guerriers , on capitula. Le maréchal de Boufflers fut d'abord arrêté , sous prétexte qu'on avoit retenu quelques soldats prisonniers contre la foi des traités. Mais , bientôt après , on rougit de cette basse politique ; & Boufflers fut relâché.

A ce second siège de Namur , on vit une de ces actions magnanimes , digne de trouver place dans un ouvrage , dont l'objet est de consacrer aux éloges de la postérité toutes les vertus qui honorent & distinguent l'homme de guerre. Dans l'armée du roi Guillaume étoient deux guerriers du régiment d'Hamilton , l'un bas-officier , nommé *Union* , l'autre simple soldat , appelé *Valentin*. Une maîtresse , peut-être favorable , suivant l'usage , à tous deux à-la-fois , les avoit rendus rivaux ; & les querelles particulieres , que leur amour avoit fait naître , en firent bientôt des ennemis irréconciliables. *Union* , qui se trouvoit l'officier de *Valentin* , faisoit toutes les occasions possibles de le tourmenter & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans se plaindre ; ou , s'il gémissoit quelquefois de cette tyrannie , jamais il n'oublioit l'obéissance aveugle que lui prescrivoient les loix du service. Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état , lorsqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du châ-

teau de Namur. Les François firent une sortie où l'officier Union reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba; &, comme les François pressoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à son ennemi. « Ah! » Valentin! Valentin! s'écria-t-il, peux-tu » m'abandonner? » Valentin, à sa voix, courut précipitamment à lui; &, au milieu du feu des François, il mit l'officier sur ses épaules, & l'enleva courageusement, à travers les dangers, jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salsine. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, sans toucher à l'officier. Valentin tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci, oubliant alors sa blessure, se releva, en s'arrachant les cheveux; &, se jetant aussi-tôt sur le cadavre défiguré de son libérateur: « Ah! Valentin, s'écria-t-il, » cher Valentin! est-ce donc pour moi que » tu meurs? pour moi, qui te traitois avec » tant de barbarie? Homme généreux! je ne » pourrai pas te survivre! je ne le veux pas!... » Non. » Il fut impossible de le séparer de ce corps ensanglanté. Enfin on l'enleva, tenant toujours embrassé son cher bienfaiteur; &, pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoissoient leur inimitié, pleuroient à-la-fois d'admiration & de douleur. Lorsqu'Union fut ramené dans sa tente, on pansa de force la blessure qu'il avoit reçue; mais, le jour suivant, ce malheureux, appelant toujours Valentin, mourut accablé de regrets.

3. Cette expédition, qui fut regardée comme

l'un des plus grands exploits du roi Guillaume, avoit coûté beaucoup à Namur dont presque toutes les fortifications étoient renversées. On les releva : l'on en fit de nouvelles. La citadelle, déjà presque inexpugnable par sa situation avantageuse, fut environnée de douze autres forts bâtis sur la cime des rochers voisins. Enfin plus d'un demi-siècle de tranquillité rendit à cette ville importante sa première opulence & son ancien éclat. En 1746, elle étoit passée sous la domination de la maison d'Autriche, lorsque le maréchal de Saxe entreprit d'en faire le siège. Le prince Charles, qui commandoit alors l'armée des Alliés, fit en vain tout ce qu'il put pour le prévenir. Le général François l'obligea de s'éloigner, & de lui laisser la campagne libre. Le prince de Clermont fut chargé de cette expédition. C'étoient douze places qu'il falloit prendre. On ouvrit la tranchée, le 10 de Septembre. On attaqua plusieurs forts à-la-fois. Ils furent tous emportés. M. de Brulart, aide-major général, plaçant les travailleurs après les greuadiers, dans un ouvrage qu'on avoit pris, leur promit double paye, s'ils avançoient le travail. Ils firent plus qu'on ne leur demandoit, & refuserent la double paye. Le fort Ballard fut pris, en plein jour, par trois officiers seulement ; M. de Launai, aide-major, M. d'Aniere, capitaine dans Champagne, & M. de Clamouze, jeune Portugais, du même régiment, qui, sautant seul dans les retranchemens, fit mettre bas les armes à toute la garnison. Après neuf jours d'attaque, la ville capitula. La garnison fut obligée de se

retirer dans la citadelle pour la capitulation. Au bout d'onze jours, elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute prisonniere de guerre. Elle consistoit en douze bataillons, dont dix étoient Hollandois.

NANCI. (*bataille de*) Charles, duc de Bourgogne, fier de ses anciens exploits, faisoit une guerre cruelle à René, duc de Lorraine. En 1476, il forma le siège de Nanci, sa capitale. Aussi-tôt René vint au secours de la place, avec une armée de dix mille Suisses, auxquels se joignirent encore huit ou neuf mille volontaires de différens pays. Charles n'avoit tout au plus que trois ou quatre mille hommes mal armés, épuisés de fatigues, à moitié vaincus. Cependant à peine eut-il appris que l'ennemi paroissoit, qu'il ordonna la bataille. En vain on lui représenta sa foiblesse. » Je ne veux rien entendre, dit ce Prince » téméraire. Quand je serois seul contre cent » mille, je me battrais toujours. » Il fallut obéir & le suivre. Le 5 de Janvier 1477, dès la pointe du jour, il quitte ses lignes & marche à son rival. Les armées ne tarderent pas à se rencontrer. On en vint aux mains, malgré la rigueur du froid & l'incommodité de la neige qui, ce jour-là, tomboit en abondance. Les troupes Bourguignonnes furent bientôt enfoncées & mises en déroute. Charles essayoit de les rallier, lorsqu'il fut attaqué par Charles de Beaumont, sénéchal de Saint-Dié. Le Duc étoit déjà dangereusement blessé. » Sauve le duc de Bourgogne ! » cria-t-il au gentilhomme ; mais Beaumont, qui, dit-on, étoit sourd, croyant qu'il crioit : « Vive

Bourgogne ! » lui porta un si furieux coup , qu'il l'étendit à ses pieds , sans le connoître. Ainsi périt , à l'âge de quarante-quatre ans , Charles , dernier duc de la branche royale de Bourgogne , surnommé , à juste titre , *le Hardi , le Terrible , le Téméraire*. Quand on eut distingué son cadavre dans la foule des morts , on l'apporta aux pieds de René qui lui prit la main , en pleurant , & dit : « Biau » cousin , vos ames ait Dieu ; vous nous avez » fait moult maux & douleurs. » Il lui fit faire de magnifiques obsèques , & le fit inhumér dans la chapelle de S. Nicolas , d'où il fut transféré , en 1550 , à S. Donat de Bruges. Après cette célèbre victoire , le duc de Lorraine entra dans sa capitale , aux acclamations de son peuple. On lui dressa à la hâte un arc de triomphe , formé des ossemens des chevaux , des ânes , des chiens , des chats , & même des reptiles dont on s'étoit nourri durant le siège : spectacle tout-à-la-fois le plus singulier , le plus horrible & le plus attendrissant qu'aucun peuple ait jamais donné à son souverain !

NAPATA. (*siège de*) Auguste , ayant déclaré la guerre à Candace , reine d'Éthiopie , envoya contre cette princesse les redoutables légions Romaines , commandées par Pétronius. Les Ethiopiens étoient à peine armés. Leurs boucliers étoient faits de cuir crud , & peu propres à défendre ceux qui les portoient. Leurs armes offensives étoient des épées de mauvaise trempe , des haches , de longues perches durcies au feu. De pareils soldats n'étoient pas faits pour résister aux Ro-

ains. Ils voulurent pourtant combattre. L'action ne fut pas long-tems douteuse ; & les Ethiopiens s'y distinguèrent plutôt par la vitesse de leur fuite, que par la vigueur de leur résistance. Les vainqueurs allèrent assiéger Napata, capitale des Etats de Candace qui, privée d'un œil, mais femme de courage, se dispoisoit à bien recevoir l'ennemi. La ville fut prise presque sans effort. Les habitans furent massacrés, & toutes les fortifications & la plus grande partie des maisons ruinées. La reine intimidée demanda la paix. On lui dit qu'il falloit envoyer des ambassadeurs à César. « Qui est César, reprit-elle ? Où fait-il » sa résidence ? » La fortune d'Auguste avoit précédé son nom dans ces régions éloignées. Cet empereur traita avec bonté les députés de Candace, & fit avec leur souveraine le traité qu'elle desiroit. *24 ans avant J. C.*

NAPLES. (*sièges de*) 1. L'an 536, Bélisaire, étant entré en Italie, pour abbatre la puissance des Ostrogoths, vint former le siège de Naples. Cette ville, alors moins grande qu'elle n'est aujourd'hui, mais bien située, étoit défendue par de bons remparts, & par une garnison nombreuse. Les habitans avoient résolu de périr plutôt que de se rendre ; & , durant vingt jours, toutes les propositions, tous les assauts du général Romain furent inutiles. Il alloit abandonner cette entreprise, lorsqu'un heureux hazard vint lui offrir le succès qu'il n'espéroit plus. Un soldat Isaure, curieux de voir la structure d'un aqueduc que Bélisaire avoit fait couper assez loin de la ville, s'avisa d'y entrer. En s'avancant, il

rencontra un rocher percé d'un canal assez large pour donner cours à l'eau, mais trop étroit pour laisser passer un homme. Il jugea qu'en élargissant ce canal, on pourroit pénétrer jusques dans la ville, & revint en donner avis à son général. Bélisaire chargea quelques Isfaures d'élargir le passage, mais sans bruit. En peu d'heures, ils eurent pratiqué un chemin assez spacieux pour un homme armé. Alors le général Romain, par un effet de cette bonté qui caractérisoit sa grande ame, voulut essayer d'épargner aux habitans les désastres dont ils étoient menacés. Il demanda une entrevue avec Etienne, l'un des principaux citoyens de la ville, & l'exhorta vainement à prévenir les effets de la vengeance de ses soldats. Bélisaire, se voyant réduit à faire usage de la force, choisit, sur le soir, quatre cens hommes, & leur commanda de prendre leurs armes, & d'attendre ses ordres. La nuit étant venue, ils prirent des lanternes, & marcherent vers l'aqueduc. Ils étoient précédés de deux trompettes qui devoient se faire entendre, lorsqu'ils auroient pénétré dans la place. Cependant Bélisaire avoit fait préparer des échelles pour monter à l'escalade dans le même moment; & toutes ses troupes étoient sous les armes. Lorsque le détachement fut entré dans l'aqueduc, la plus grande partie prit l'épouvante, & retourna sur ses pas, malgré les efforts que faisoient leurs conducteurs pour les retenir. Bélisaire les fit remplacer par deux cens soldats des plus braves de l'armée. Ceux qui avoient fui le péril, piqués des reproches de leurs camarades, & rougissant de

paroître

paroître moins hardis, entrèrent à leur suite. L'aqueduc, couvert d'une voûte de briques, pénétra bien avant dans la ville; & les soldats étoient déjà, sans le sçavoir, sous le terrain de Naples, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la bouche du canal, qui se terminoit à un bassin dont les bords étoient fort élevés & impraticables, sur-tout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras. Ils se heurtoient les uns les autres: ils se pressoient dans ce lieu étroit. Un soldat, plus dispos & plus hardi, s'étant dépouillé de ses armes, s'aida si bien des mains & des pieds, qu'il parvint jusqu'au haut, & se trouva dans une méchante mesure habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, si elle ouvroit la bouche, & jeta dans le fossé une corde qu'il attachâ par un bout à un olivier. A l'aide de cette échelle, les soldats se trouverent tous en haut, deux heures avant le jour. Ils s'avancerent vers les murs du côté du nord; surprirent les gardes de deux tours, & les passerent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnerent le signal avec les trompettes. Aussi-tôt Bélisaire fit appliquer les échelles; mais, comme elles se trouverent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainsi le haut des murs. De-là les Romains se répandirent dans la ville où ils trouverent peu de résistance. Le soldat irrité se livra d'abord à tous les excès de la fureur la plus aveugle. Les Barbares auxiliaires exerçoient leur vengeance, sans respecter les ayles les plus sacrés. Bélisaire vint à

bout de les arrêter, en menaçant les uns ; en priant les autres ; & , après leur avoir abandonné le butin , comme la digne récompense de leur valeur , il rétablit le calme dans la ville , & fit rendre les enfans à leurs peres , & les femmes à leurs maris.

2. En 542 , Totila vint mettre le siège devant Naples. Démétrius , général de l'empereur Justinien , ayant tenté de faire entrer des vivres dans la place , fut fait prisonnier. Le roi des Goths , pour intimider la garnison qu'il seroit de très-près , fit conduire jusqu'au pied des murailles Démétrius , chargé de chaînes , la corde au cou , & l'obligea de crier aux assiégés que l'empereur n'étoit plus en état de leur envoyer aucun secours. Ce discours propre à persuader , & la famine , plus éloquente encore , engagerent les Napolitains à se rendre. Totila fit éclater sa prudence & son humanité , dans la maniere dont il pourvut aux besoins de ces gens affamés. Il fit fermer toutes les portes , & ordonna qu'on distribuât à chaque habitant une petite quantité de nourriture , qu'il fit augmenter chaque jour , jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement repris leurs forces. Un pauvre homme vint se plaindre au Roi qu'un de ses officiers avoit violé sa fille. Cet officier étoit brave ; & toute l'armée s'intéressa pour lui. Mais Totila , sévere observateur de la justice , fit mourir le coupable , & confisqua tous ses biens au profit de la fille outragée.

3. Sicon IV , prince de Bénévent , déclara la guerre aux Napolitains , l'an 818 , & vint former le siège de leur ville par terre & par

mer. Bientôt il fit aux fortifications une brèche considérable ; & il alloit se rendre maître de la place, lorsqu'Etienne, duc de Naples, lui envoya demander la paix, le priant de suspendre jusqu'au lendemain matin son entrée triomphante dans la ville. Afin de donner plus de poids à ses paroles, le rusé Duc livra pour sûreté sa mère & ses deux fils. Sicon ne songeoit plus qu'à jouir d'une victoire qu'il croyoit certaine. Mais, durant la nuit, les assiégés travaillèrent avec tant d'ardeur à la réparation des murailles, que, le lendemain matin, la brèche fut fermée ; & les remparts se trouverent garnis de soldats. Il fallut recommencer l'attaque. Mais le courage insatiable des Napolitains fit long-tems échouer tous les efforts de l'ennemi. Ils céderent pourtant ; & , après avoir épuisé toutes les ressources, ils consentirent à payer tribut au victorieux Sicon.

4. L'an 1258, l'empereur Conrad, étant entré en Italie, à la tête d'une puissante armée, mit le siège devant Naples qui s'étoit soumise au pape qui ne put la défendre que par ses bénédictions & ses magnifiques promesses. L'empereur fit jouer ses machines avec tant de succès, que la ville fut obligée de se rendre. Elle fut sévèrement punie de sa révolte. Les citoyens furent forcés de démolir eux-mêmes leurs superbes remparts jusqu'aux fondemens.

5. Le pape Urbain VI, ayant excommunié Jeanne I^{ere}, reine de Naples, chargea du soin d'exécuter la sentence de déposition Charles de Duras, que la princesse, quelques années

auparavant, avoit déclaré son héritier légitime. Ce prince, sacrifiant la reconnoissance au ressentiment de l'ambitieux pontife & au desir de régner, entra les armes à la main dans les Etats de sa bienfaitrice, & vint camper aux portes de Naples. Il avoit dans cette ville beaucoup de partisans. Dès qu'on sçut qu'il étoit si proche, un grand nombre d'habitans passerent par-dessus les murailles, & porterent des rafraîchissemens à ses troupes. Ils lui apprirent en même tems que la ville étoit partagée en trois factions, dont la plus puissante le demandoit pour souverain. Sur cette nouvelle, deux chevaliers Napolitains, capitaines de cavalerie, qui servoient sous Charles, ayant pour guides quelques-uns des transfuges, passent la mer à gué, le long des remparts, & entrent dans la ville par la porte appelée *Conciaria*. Elle n'étoit ni fermée ni gardée. La mer, qui en baignoit le pied, paroïssoit être un retranchement assez sûr. Les deux chevaliers s'avancent dans la place du marché, en criant : « Vivent le roi Charles » de Duras, & le pape Urbain ! » Suivis de la populace qu'ils y trouvent, ils vont ouvrir la porte du marché, par où Charles entre avec son armée. Le lendemain, ce prince assiège le Château-neuf, où la reine s'étoit retirée, & n'oublie rien pour s'en rendre maître. Après l'avoir battu avec toutes les machines de guerre alors en usage, il y fait jeter des barils remplis des matieres les plus infectes, & des membres de ses prisonniers de guerre, coupés en morceaux. Ces barils, en tombant, s'effondroient

avec un bruit affreux , & , répandant une odeur insupportable , offroient en même tems aux yeux des affligés le plus hideux spectacle. Cependant Jeanne , réduite à la dernière extrémité par la disette , n'ayant point de galeres pour s'enfuir , ne sçavoit quel parti prendre. Son unique ressource étoit dans les efforts que faisoit , pour sa délivrance , Othon de Brunswick , son époux. Mais , ce prince ayant été fait prisonnier par Charles , Jeanne se rendit au vainqueur , l'an 1380.

6. Alfonse , roi d'Aragon , l'implacable rival de René d'Anjou , voulant achever d'expulser ce prince du thrône de ses peres , vint former le siège de Naples , en 1442. Il pressoit vivement cette capitale , lorsqu'un maçon , nommé *Anello* , chargé de l'entretien des aqueducs , vint lui dire qu'il en connoissoit un par lequel on pourroit pénétrer jusques dans une maison voisine de la porte de Capouë ; qu'en introduisant dans cette maison un nombre suffisant de soldats , il seroit aisé de se rendre maître de cette porte , & d'y faire entrer toute l'armée. Le monarque profite de l'avis. Il choisit pour cette expédition deux compagnies d'infanterie. Anello , gagné par l'espoir d'une grande récompense , se met à leur tête. Il les conduit , de nuit , dans l'aqueduc , par un regard éloigné de la ville de plus d'un mille. Ils marchent à la file avec des falots , & armés d'arbalètes & de pertuisanes. Tandis qu'Alfonse s'approchoit des murailles , pour voir quel seroit le succès de cette tentative , ils arrivent heureusement , par l'aqueduc , jusques dans la maison d'un tailleur ,

près de la porte de Sainte-Sophie, & fortent, l'un après l'autre, par le puits de cette maison, jusqu'au nombre de quarante. Mais, n'osant encore entreprendre de forcer la garde, ils se contentent de menacer la femme & la fille du tailleur, pour les empêcher de crier, & attendent leurs compagnons. Cependant le tailleur, qui étoit dehors, rentre chez lui; & , surpris de voir sa maison remplie de soldats, en sort brusquement, & prend la fuite, en criant que les ennemis sont dans la ville. Les quarante soldats, croyant alors ne devoir plus différer, attaquent la garde à la porte de Sainte Sophie. Ils trouvent tant de résistance, que René a le tems de se porter de ce côté-là, d'en tuer une partie, & de forcer l'autre à reculer. Durant ce combat, Alphonse, ne voyant pas le signal qu'on étoit convenu de lui donner, en cas de réussite, s'imagina que l'entreprise avoit échoué. Il reprenoit le chemin de son camp, lorsqu'il entendit dans la ville un bruit de guerre, qui l'obligea de revenir sur ses pas. René avoit renforcé la garde & mis la porte de Sainte-Sophie en sûreté; mais trois cens Génois, chargés de défendre celle de Saint-Janvier, abandonnerent ce poste, dès que le bruit se répandit que les ennemis étoient dans la ville. Alors un gentilhomme, appelé *Marin Spizzicaso*, affectionné au parti d'Aragon, jeta, du haut des murailles, plusieurs cordes, à l'aide desquelles Pierre de Cardonne, général de l'armée d'Alphonse, grimpa sur les remparts, & fut bientôt suivi d'un grand nombre de braves. Pendant qu'il couroit dans la ville, faisant retentir le

nom d'*Aragon*, il rencontra un guerrier, nommé *Brancazzo*, qui alloit à cheval vers la porte de *Sainte-Sophie*, trouver le roi *René*. Il le fit prisonnier; monta son cheval; & à la tête d'un corps d'*Aragonnois*, il s'avança du côté de *René*. Ce prince, en le voyant, croit l'ennemi dans la ville. N'écoulant plus que son courage, il fond avec intrépidité sur ce corps qui s'avance, & le met en fuite. Mais bientôt il se rallie, & revient à la charge. *René* succombe, & cède au nombre. Il s'ouvre un passage, l'épée à la main, & se retire dans le *Château-neuf*. Ainsi le roi d'*Aragon* se rendit maître de *Naples* par un aqueduc, de la même manière que *Bélisaire* l'avoit reprise sur les *Goths*, près de dix siècles auparavant. *René*, sans espérances & sans ressources, s'embarqua pour passer en *Provence*. *Alfonse* entra dans sa conquête en triomphe, comme les anciens *Romains*, sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout rendit hommage à sa fortune, à sa valeur; & le royaume de *Naples* fut réuni à celui de *Sicile*, dont il étoit divisé depuis cent soixante ans.

7. *Ferdinand*, roi de *Castille* & d'*Aragon*, ayant, au mépris des traités les plus solennels, envahi la partie du royaume de *Naples* & de *Sicile*, qui appartenoit aux *François*, chargea le capitaine *Gonsalve* de former le siège de *Naples* pour achever la conquête de cet Etat. Aux approches des *Espagnols*, les *François*, qui ne se fioient point aux habitans, se retirèrent dans le *Château-neuf*, & dans celui de l'*Œuf*. *Gonsalve* attaqua d'abord la

premiere de ces forteresses. Elle fit une vigoureuse résistance. Les guerriers, qui la défendoient, étoient résolus de s'ensevelir sous les ruines de la place plutôt que de la rendre; & sans doute le général Espagnol auroit échoué dans son entreprise, s'il n'eût mis en usage que les voies ordinaires. Mais il avoit dans son armée un soldat, appelé *Pierre de Navarre*, du nom de sa patrie, qui lui ouvrit les portes & les remparts du château, en employant une nouvelle espece de foudres. Ce guerrier, homme intelligent, s'étoit trouvé, en 1487, à une expédition où les Génois s'étoient servi, sans succès, de ces volcans terribles que l'on appelle *mines*. Il examina le fourneau de l'une de ces mines, & remarqua que le peu d'effet de cette invention ne venoit pas de la faute de l'art, mais de celle de l'ouvrier qui n'avoit pas pris ses dimensions assez justes. Il perfectionna ce secret, & le communiqua à Gonsalve qu'il pria d'en essayer. Pierre de Navarre prit si bien ses mesures, que la mine eut tout l'effet qu'on pouvoit souhaiter. (a) Il en pratiqua plusieurs

(a) On sçait qu'avant l'invention des mines, la maniere de faire brèche à une place consistoit à creuser sous la muraille. On étançonnoit à mesure qu'on ôtoit la maçonnerie. Quand ce travail étoit achevé, on mettoit le feu aux étançons. Dès qu'ils venoient à manquer, la muraille s'érouloit dans le fossé. L'invention de Pierre de Navarre fut bientôt adoptée par toutes les nations du monde, parce qu'elle étoit beaucoup plus simple, plus terrible & moins dangereuse. C'est une époque dans l'art militaire.

autres qui réussirent toutes avec tant de précision, que le Château-neuf fut emporté, & que tous les défenseurs furent taillés en pièces, ou abymés sous les débris de leurs murailles. La garnison du château del'Œuf, commandée par un brave gentilhomme d'Auvergne, nommé *Chavagnac*, ne fut pas découragée par le sort malheureux de ses compatriotes. En vain on la somma de se rendre. Elle répondit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus glorieux que de mourir, les armes à la main, pour le service de son maître. Navarre prépara donc de nouvelles mines qui jouèrent avec le même fracas que les premières. La muraille écrasa la plus grande partie des soldats : les autres périrent, à la vue d'une flotte Génoise, qui venoit à leur secours, & qui ne s'approcha que pour être témoin de leur défaite, en 1503.

NARBONNE. (*sièges de*) 1. L'an 436, cette ville fut assiégée & vivement pressée par Théodoric, roi des Visigoths. Litorius vola sur le champ au secours de la place dépourvue de munitions, & presque de défenseurs. Avitus, si connu dans l'Empire Romain par sa valeur, ayant appris qu'un de ses esclaves venoit d'être tué par un cavalier Barbare, joignit l'armée Romaine, pour venger la mort de ce bon serviteur. Il arrive. Il monte à cheval; cherche le meurtrier; le trouve; l'oblige à se mettre en défense, & à prendre carrière. On s'écarte pour les voir combattre. Dès le premier choc, Avitus perce l'ennemi, de part en part, & lui fait mordre la poussière. Cet exploit fit redouter la valeur des Romains; & les Barbares intimidés laissèrent

entrer dans la ville les cavaliers de Litorius, dont chacun portoit en croupe deux boisseaux de bled. Ce secours inespéré rétablit l'abondance dans Narbonne, mais découragea Théodoric qui leva le siège.

2. L'an 531, Childebart, roi de Paris, voulant venger les outrages faits à Clotilde, sa sœur, par Amalaric, roi des Visigoths, son époux, marcha vers Narbonne où l'ennemi étoit campé, & lui livra une sanglante bataille. Amalaric fut vaincu, & obligé de se réfugier à Barcelone, où quelques soldats séditieux lui ôtèrent la vie. Narbonne fut emportée d'affaut, & livrée au pillage. On y trouva soixante & douze vases d'or, qu'on prétendoit avoir été enlevés du temple de Salomon. La reine Clotilde ne survécut pas long-tems à sa délivrance. Elle mourut, en arrivant à Paris, & fut enterrée près du grand Clovis, son pere, dans l'église des apôtres S. Pierre & S. Paul, appelée depuis *sainte Genevieve*.

NARVA. (*bataille & prise de*) 1. Le 1^{er} d'Octobre 1700, le Czar Pierre Alexiowitz, à la tête de cent mille Moscovites, vint se présenter devant Narva, ville forte de Livonie, située sur la riviere de même nom, qui se jette du lac Péïpus dans le golfe de Finlande, & défendue seulement par mille hommes de troupes réglées, sous les ordres du comte de Hoorn. Le Prince fit dresser ses batteries; mais elles furent si mal servies, qu'en six semaines, elles purent à peine faire brèche, tandis que l'artillerie de la place renversoit à tous momens des rangs entiers dans

les tranchées. Cette lenteur donna le tems à Charles XII d'accourir avec vingt mille hommes au secours de Narva. Dès que le monarque Ruffien en fut instruit, il se hâta d'arrêter la marche précipitée du roi de Suède. Il fit venir des troupes fraîches, & plaça trente mille hommes à une lieue de la ville, sur le chemin de l'ennemi. A quelque distance, il posta vingt mille Strelitz, soldats aguerris. Enfin il donna six mille chevaux au général Scharamétow, le meilleur officier de Russie, avec ordre de ruiner tous les magasins, & de désoler tout le pays par où Charles devoit passer. Ensuite, ne voulant point commettre sa fortune contre celle du roi de Suède, il se retira, sous prétexte d'aller rassembler un nouveau renfort, & laissa le commandement de son armée au duc de Croi, que le roi de Pologne lui avoit envoyé. Cependant Charles, ayant pris les devants avec huit mille hommes, arriva au défilé de Pyajège, dont Scharamétow s'étoit emparé. L'armée Suédoise fut arrêtée devant ce poste, qu'elle désespéroit de pouvoir forcer. Le monarque assambla son conseil. La plupart opinèrent qu'il falloit essayer une autre route. Mais Charles, ne pouvant goûter un avis si peu conforme à son grand courage, resta seul plus d'une heure, la tête appuyée sur les mains, songeant aux moyens de vaincre ce nouvel obstacle. Enfin, sortant tout-à-coup de cette longue réflexion, il ordonne, vers une heure après minuit, de battre dans le moment la générale, & de faire monter douze piéces de canon sur une hauteur d'où l'on voyoit les ennemis en flanc.

La tentative réussit au-delà des vœux du Prince. A peine eut-on tiré douze coups de canon, que les ennemis prirent la fuite, après avoir perdu seulement dix-huit hommes. Les autres corps ne firent pas plus de résistance. En deux jours & demi, Charles les dissipa. Enfin, toujours guidé par la victoire & par sa valeur, il parut devant le camp du Czar, qui étoit muni d'un bon rempart, d'un double fossé, & bordé de cent cinquante canons de bronze. Dès que ses troupes, fatiguées d'une marche longue & pénible, eurent pris quelque repos, il fit toutes les dispositions nécessaires pour attaquer les retranchemens ennemis. Voici le récit que fait de cette bataille mémorable, donnée le 30 de Novembre, l'illustre historien de Charles XII. « Le » roi de Suède donna pour signal deux fusées, » & le mot en Allemand, *Avec l'aide de Dieu.* » Un officier général lui ayant représenté la » grandeur du péril : Quoi ! vous doutez, » dit-il, qu'avec mes huit mille braves Sué- » dois, je ne passe sur le corps à cent mille » Moscovites ? . . . Dès que le canon des Sué- » dois eut fait brèche aux retranchemens, ils » s'avancerent, la bayonnette au bout du » fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui » donnoit au visage des ennemis. Les Mos- » covites se firent tuer, pendant une demi- » heure, sans quitter le revers des fossés. Le » Roi attaquoit à la droite du camp où étoit » le quartier du Czar, dont il ignoroit l'ab- » sence. Aux premières décharges de mous- » queterie ennemie, Charles reçut une balle » dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'en-

» d
 » ti
 » b
 » fi
 » c
 » tr
 » fa
 » b
 » p
 » b
 » to
 » ex
 » fo
 » ne
 » po
 » po
 » er
 » tr
 » fa
 » qu
 » m
 » qu
 » fi
 » Fe
 » m
 » qu
 » C
 » tre
 C
 voya
 dans
 jour
 lerie
 poste
 par t

» dommager légèrement les chairs. Son ac-
 » tivité l'empêcha même de sentir qu'il étoit
 » blessé. Son cheval fut tué sous lui presqu'auf-
 » si-tôt. Un second eut la tête emportée d'un
 » coup de canon. Il sauta légèrement sur un
 » troisieme, en disant: Ces gens-ci me feront
 » faire mes exercices, & continua de com-
 » battre & de donner les ordres avec la même
 » présence d'esprit. Après trois heures de com-
 » bat, les retranchemens furent forcés de
 » tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des
 » ennemis jusqu'à la riviere de Narva, avec
 » son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce
 » nom environ quatre mille hommes qui en-
 » poursuivoient près de cinquante mille. Le
 » pont rompit sous les fuyards: la riviere fut,
 » en un moment, couverte de morts. Les au-
 » tres désespérés retournerent à leur camp,
 » sans sçavoir où ils alloient. Ils trouverent
 » quelques baraques, derriere lesquelles ils se
 » mirent. Là, ils se défendirent encore, parce
 » qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais en-
 » fin les généraux Dolorouky, Gollouin,
 » Fédorovits vinrent se rendre au Roi, &
 » mettre leurs armes à ses pieds. Pendant
 » qu'on les lui présentoit, arrive le duc de
 » Croï, qui venoit se rendre lui-même avec
 » trente officiers.»

Charles les reçut généreusement, & ren-
 voya les simples soldats & les bas-officiers
 dans leur pays. Profitant ensuite du peu de
 jour qui restoit, il se rendit maître de l'artil-
 lerie ennemie; puis, s'étant avantageusement
 posté entre le camp & la ville, il se coucha
 par terre sur un manteau qu'il fit étendre dans

la boue devant un feu que les soldats de sa garde avoient fait. Un moment après qu'il eut fermé les yeux, les plaintes d'un soldat, que le froid faisoit plus souffrir encore que ses blessures, interrompirent son sommeil. Il le fit mettre à côté de lui contre un tambour pour le soutenir; &, s'étant appuyé sur les genoux de ce soldat, il s'endormit, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue.

» A deux heures du matin, le Général;
 » qui la commandoit, l'envoya supplier de
 » lui accorder la même grace qu'au duc de
 » Croi. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit
 » qu'à s'approcher à la tête de ses troupes,
 » & venir mettre bas les armes & les dra-
 » peaux devant lui. Le Général parut bientôt
 » après avec ses Moscovites qui étoient au
 » nombre de trente mille. Ils marcherent, la
 » tête nue, soldats & officiers, à travers
 » moins de sept mille Suédois. Les soldats,
 » en passant devant le Roi, jetoient à terre
 » leurs fusils & leurs épées; & les officiers
 » portoient à ses pieds les enseignes & les
 » drapeaux. » Il traita tous les officiers géné-
 » raux en monarque généreux & bienfaisant :
 il leur fit de grandes largesses, renvoya tous
 les prisonniers sans nom; &, ce qui relève
 encore plus le mérite de ce jeune conquérant,
 il fit tout son possible pour diminuer aux yeux
 de l'univers l'éclat de cette victoire. Mais la
 reconnoissance publique fit violence à cette
 glorieuse modestie. Dans cette journée fatale
 à la Russie, plus de vingt mille Moscovites

ref
 cev
 qua
 cha
 suff
 de
 mo
 mé
 non
 Sué
 cen
 fut
 leur
 dom
 la c
 foix
 tant
 barr
 pour
 une
 bott
 Le
 les X
 de le
 pour
 breu
 emp
 par t
 avec
 tués
 les b
 place
 ne pu
 furen
 dant

resterent sur la place. Il sera facile de concevoir combien cette bataille fut sanglante, quand on sçaura que vingt-quatre coups que chaque soldat Suédois avoit à tirer, ne lui suffirent pas dans l'action, & qu'il fut obligé de se servir des cartouches des Moscovites morts pour en tuer d'autres. Le seul Scharamétow sçut ménager sa retraite avec un petit nombre de soldats attachés à sa personne. Les Suédois eurent douze cens trente blessés, onze cens trente-sept morts, du nombre desquels fut le maréchal Rebbing, capitaine d'une valeur éprouvée. Un butin considérable les dédommagea amplement de ces pertes. On prit la caisse de l'armée, où l'on trouva deux cens soixante-deux mille écus. Chaque soldat eut tant de choses pour sa part, que, pour s'en débarrasser, il donnoit les chevaux Moscovites pour trente sols, ou unécu, les plus forts, & une robe fourrée de martre-zibeline, pour une botte de foin.

Le 1^{er} d'Août 1704, le Czar, que Charles XII avoit rendu grand capitaine, à force de le battre, vint se présenter devant Narva, pour la seconde fois, avec des troupes nombreuses. Il la fit bombarder, jour & nuit; empêcha qu'elle ne fût secourue par mer & par terre, & y fit donner deux assauts furieux, avec perte de sept ou huit mille hommes, tant tués que blessés. Enfin, le canon ayant élargi les brèches, les Moscovites attaquèrent la place, le 21, avec vingt mille hommes. Rien ne put résister à leur impétuosité. Les Suédois furent vaincus; & les vainqueurs, se répandant dans la ville, tuèrent, pillèrent, viole-

rent, jusqu'à ce que le Czar, qui vouloit arrêter cette barbarie, les eût forcés de cesser le carnage. « On montre encore à Narva » dans l'hôtel de-ville, dit M. de Voltaire, la » table sur laquelle il posa son épée en entrant ; » & l'on s'y ressouvient des paroles qu'il » adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent : » *Ce n'est point du sang des habitans que » cette épée est teinte, mais de celui des Mos-* » *covites, que j'ai répandu pour sauver vos » vies.* » Tous ceux des Suédois qui ne purent gagner Ivanogrod bâti sur un rocher, de l'autre côté de la rivière, furent passés au fil de l'épée; & ceux qui s'y étoient retirés capitulerent, trois jours après.

NAULOQUE. (*bataille de*) Il ne restoit des débris de la république Romaine, après la funeste journée de Philippes, que le jeune Pompée qui s'étoit emparé de l'isle de Sicile, d'où il infestoit les côtes d'Italie, & causoit de cruelles allarmes à Auguste. Ce Triumvir avoit déjà conçu le projet de se défaire d'Antoine & de Lépидus, ces deux cohéritiers que la fortune l'avoit obligé d'associer dans cette espece de succession à la puissance de son oncle. Mais l'habile Politique n'avoit point encore éventé ses ambitieux desseins. Il avoit besoin & de l'épée d'Antoine, & des richesses de Lépидus. Il employa les forces de l'un & de l'autre pour chasser Pompée de sa retraite. Après plusieurs combats dont les succès furent variés, on en vint à une dernière bataille sur mer; & les deux flottes, composées de trois cens vaisseaux chacune, se rangerent en bon ordre entre Nauloque & Mylès.

Mylès. L'action fut vive , & la victoire longtemps disputée. Enfin la flotte d'Auguste , commandée par le célèbre Agrippa , prit la supériorité. Le corbeau ou main de fer , invention ancienne , par le moyen de laquelle on accrochoit les vaisseaux pour combattre sur les bords , comme sur la terre ferme , contribua beaucoup à la victoire du Triumvir. Pompée , après avoir recueilli les débris de sa défaite , qui se montoient en tout à dix-sept bâtimens , car tous les autres avoient été ou pris , ou coulés à fond , ou brisés contre les côtes , abandonna la Sicile , & s'enfuit dans l'Asie , où bientôt son inquiète ambition lui fit trouver la mort. *L'an 35 avant J. C.*

NEISS. (*siège de*) En 1741 , après l'expédition d'Otmachow , le roi de Prusse se présenta devant Neiss , ville de la basse Silésie , qu'une bonne muraille & un fossé plein d'eau rendoient importante. Le monarque fit sommer le comte de Brown , qui y commandoit , de se rendre avec sa garnison ; mais , pour toute réponse , le gouverneur fit tirer sur l'officier du prince ; & , par son ordre , quelques cavaliers le poursuivirent pour l'arrêter. Enflammé d'une juste colere , Frédéric aussi-tôt fit dresser ses batteries qui commencerent à foudroyer la place , le 19 de Janvier. Mais , quelques jours après , il fit lever le siège ; & alors les habitans mirent la ville en état de défense , par les provisions qu'ils y firent entrer , & par les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûterent aux anciennes fortifications. Ces précautions ne dérangerent point le plan du roi de Prusse , qui avoit résolu la conquête de Neiss ; & , vers

le mois d'Octobre suivant, le prince Théodore d'Anhalt-Dessau vint déployer devant cette ville toutes les horreurs de la guerre. Le 27, la tranchée étant perfectionnée, on commença à battre la place en brèche; & le feu de l'artillerie fut si vif, durant trois jours, que le commandant, craignant de se voir enseveli sous un monceau de ruines, arbora l'étendard de capitulation. La garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre.

NÉMÉE. (*bataille de*) La puissance de Lacédémone, parvenue à son comble, excita à la fin la jalousie des Grecs; & , l'an du monde 3610, Thèbes, Argos, Corinthe, & ensuite Athènes se liguerent ensemble pour humilier cette superbe rivale. Les Confédérés étoient excités par les sollicitations de Tithrauste, agent du roi de Perse, qui leur promettoit, de la part de son maître, les plus puissans secours. Le bruit de cette Ligue redoutable répandit l'allarme dans le cœur des Spartiates qui jouissoient avec sécurité de leur énorme grandeur. Réveillés par la tempête qui se préparoit à fondre sur leur république, ils rappellerent aussi-tôt Agéfilas, un de leurs rois, actuellement occupé dans les États du monarque Persan à venger la liberté des Grecs d'Ionie. Le Prince obéit sur le champ aux ordres des Ephores, avec la docilité d'un simple particulier. Mais, comme le péril étoit pressant, on n'attendit pas son retour. On leva une grande armée qui fut mise sous le commandement d'Aristodème, tuteur du roi Agésipolis, encore enfant.

Cependant les Confédérés s'approchoient

à grands pas du territoire de Sparte; &, pour peu qu'on négligeât d'aller à leur rencontre, Lacédémone alloit devenir le théâtre de la guerre. Afin de prévenir ce malheur, Aristodème conduisit ses troupes à l'ennemi qu'il rencontra près de Nemée, ville voisine de Corinthe. A peine les deux armées se furent-elles apperçues, que, de part & d'autre, on résolut de tenter la fortune dans un sanglant combat: on donne le signal; on s'approche; on se frappe; on se mêle. L'action, devenue générale, offre le terrible spectacle de deux grands corps qui s'entre-choquent pour se détruire. La mort & la fureur volent dans tous les rangs. La victoire incertaine couronne tour-à-tour les drapeaux des deux partis. Enfin, après une mêlée vive & opiniâtre, les Spartiates repoussèrent les Alliés, & se rendirent maîtres du champ de bataille qu'ils avoient couvert de morts & de mourans. On jugea dès-lors quelle seroit l'issue de cette guerre; & la Grèce vit, non sans frémir, qu'elle alloit être inondée du sang de ses enfans.

NÉMEZ. (*siège de*) Les Autrichiens, les Polonois & les Vénitiens, ayant, en 1686, formé contre les Turcs une ligue redoutable, le général des Polonois entra dans la Moldavie, & vint se présenter devant la forteresse de Némez. Tous les habitans l'avoient abandonnée. Il ne s'y trouvoit plus que dix-neuf chasseurs Moldaves, que le hazard y avoit amenés. Ces braves gens levent les ponts; ferment les portes, & refusent de se rendre. Les Polonois, qui ignoroient l'état de

la garnison, canonner la place pendant quatre jours. Les chasseurs se défendent avec un courage plus qu'humain ; tuent un grand nombre d'assiégeans, & en particulier le maître de l'artillerie. Le cinquieme jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils demandent à capituler. On leur accorde des conditions honorables, & la permission de se retirer où ils voudront. Après qu'on eut signé, de part & d'autre, le traité, on vit sortir six hommes qui emportoient sur leurs épaules trois de leurs compagnons blessés. Dans ce moment, l'admiration, la honte, la rage se succéderent dans le cœur du général Polonois. Il resta long-tems confus, interdit, désespéré. Mais, l'honneur le rappelant bientôt à ses engagements, il renvoya ces généreux guerriers avec éloge, & leur fit même des présens.

NÉPHERIS. (*siège & prise de*) Scipion, afin d'ôter à Carthage, qu'il assiégeoit, tout moyen de recevoir des vivres, s'appliqua, pendant les quartiers d'hyver, à se débarrasser des troupes du dehors. Pour remplir ce projet, il attaqua Néphéris, place voisine, qui leur servoit de retraite. Dans une dernière action, il périt, du côté des ennemis, plus de soixante-dix mille hommes, tant soldats que paysans ; & la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siège. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, & contribua beaucoup à la prise même de Carthage. *147 ans avant J. C.*

NÉRAC. (*prise de*) Le 4 de Juin 1621, les Calvinistes s'emparèrent de Nérac, place

forte du Condomois, & en chasserent tout ce qu'il y avoit de magistrats & d'habitans fidèles au roi Louis XIII. Aussi-tôt le duc de Mayenne se mit à la tête d'une petite armée presque toute composée de gentilshommes, & marcha contre la ville rebelle. Il y trouva une vigoureuse résistance, parce que la garnison étoit aussi forte que ses troupes. Mais enfin ses efforts multipliés firent déclarer la victoire pour son parti. Les assiégés capitulerent; &, le 7 de Juillet, le Duc prit possession de Nérac, au nom du Roi son maître.

NERGOBRIGE. (*siège de*) Métellus avoit fait éclater la fermeté de son caractère au siège de Contrébie : il fit briller son humanité à celui de Nergobrige. Ses machines venoient de renverser une partie des murailles de cette ville; & les assiégés, se voyant près d'être forcés, s'aviserent de mettre sur la brèche les enfans de Rhétogène, illustre Celtibérien qui s'étoit attaché aux Romains. Le pere n'étoit point arrêté par la vue du danger de ses enfans, & pressoit le Général de donner l'affaut. Métellus le refusa, & abandonna le siège d'une place dont la conquête auroit trop coûté à son cœur. La soumission volontaire de la plûpart des villes du pays fut la récompense d'une conduite si pleine de clémence & de générosité. 143 ans avant J. C.

NÉRIGLISSOR. (*défaite de*) L'ambition & l'orgueil, ces aveugles conseilleres de l'ame, causent souvent la perte des plus puissans Empires. Nériglissor, roi des Assyriens de Babylone, en donna une preuve éclatante, par la triste fin de sa vie, qui bientôt entraîna

la ruine de son vaste royaume. Ce prince ; enyvré de sa grandeur , & se croyant follement le plus puissant monarque de l'univers , déclara la guerre aux Perses & aux Mèdes , dont les rois s'étoient unis par une alliance très-étroite. Ceux-ci s'occupèrent , durant trois ans , à faire de grands préparatifs , afin de résister à un ennemi si formidable. Ils avoient à leur tête le célèbre Cyrus , fils de Cambyse , roi des Perses , & neveu de Cyaxare , roi des Mèdes. Ce jeune prince , qu'une éducation mâle & les sages leçons de son pere avoient doué d'une prudence & d'une intrépidité que n'ont pas souvent les plus grands héros , voyant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté , fut d'avis de les mener contre les Assyriens , afin de vivre à leurs dépens , en désolant leurs terres , & de leur inspirer une vive terreur par cette démarche hardie. On se met en campagne , après avoir invoqué la protection des dieux ; & l'on arrive bientôt sur les frontieres de l'Assyrie. Nériglissor s'étoit campé dans une vaste plaine ; & ce prince avoit environné ses retranchemens d'un large fossé ; coutume que depuis les Romains imiterent. Cyrus , pour lui cacher le petit nombre de ses troupes , s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut , de part & d'autre , plusieurs jours à se regarder. Enfin la nombreuse armée d'Assyrie sortit la première ; & Cyrus , de son côté , s'avança fièrement contre elle. Les archers , les frondeurs & les gens de trait de Nériglissor firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les

Perfes, animés par la présence & par l'exemple de leur illustre chef, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Crésus, roi de Lydie, allié de Nérigliffor, & ce prince lui-même font en vain leurs efforts pour arrêter les tuyards. Ils ne sont point entendus. Les Assyriens éperdus ne voient que l'ennemi qui les poursuit le fer à la main. La cavalerie des Mèdes s'ébranla, en même tems, pour attaquer celle des Babyloniens, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Les vainqueurs & les vaincus entrèrent pêle-mêle dans le camp, où il se fit un effroyable carnage. Nérigliffor y perdit la vie. Crésus se réfugia dans ses Etats; & Cyrus se mit à sa poursuite. Il fit un grand nombre de prisonniers & un riche butin. Parmi ceux qui furent pris, se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour le général. Elie se nommoit *Panthée*, & étoit femme d'Abirate, roi de la Susiane. Cyrus refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'un objet si charmant ne l'attachât plus qu'il ne voudroit. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Le prince lui donna de sages avis, & lui fit envisager l'empire des passions. « Ah! ne craignez rien, » reprit Araspe : je suis sûr de moi; & je » vous répons, sur ma tête, que je ne ferai » rien de contraire à mon devoir. » Sermens téméraires, présomption aveugle, que l'Amour se plut à confondre. La première fois, Araspe crut ne voir la princesse qu'avec indif-

férence. Cependant ses beaux yeux , l'éclat de son teint , sa bouche riante , toute la personne de sa belle captive l'attiroit sans cesse dans son appartement. Bientôt son cœur se trouva changé. Une flamme secrète le dévoroit ; & sa passion devint si violente , qu'il ne put commander plus long-tems à ses desirs. Il tombe aux pieds de Panthée ; embrasse ses genoux ; mouille sa main de ses larmes , & la conjure , par l'amour le plus tendre , de répondre à son ardeur. La sage princesse fut invincible. Arafpe se crut méprisé. Il se disposoit à employer la violence , lorsque Cyrus , instruit de tout , le manda dans sa tente. Arafpe s'y rendit en tremblant. Le Prince le traita avec bonté ; reconnut que lui-même avoit eu tort de l'enfermer imprudemment avec un ennemi si redoutable , & l'assura qu'il avoit toujours pour lui le même attachement. Cette clémence inattendue rendit la vie & la parole à ce jeune seigneur. La confusion , la joie , la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. « Ah ! je me » connois maintenant , s'écria-t-il ; & j'é- » prouve bien sensiblement que j'ai deux » ames , l'une qui me porte au bien , l'autre » qui m'entraîne vers le mal. La première » l'emporte , quand vous venez à mon se- » cours : je cede à l'autre , quand je suis seul. » Il répara avantageusement cette foiblesse , & rendit un service considérable à son maître , en se retirant , comme espion , chez les Assyriens , sous prétexte d'un prétendu mécontentement. Cependant la généreuse Panthée vouloit reconnoître les égards de Cyrus. Elle

éc
av
pe
ple
tro
bie
»
» p
» m
» p
rec
gén
Pa
de
fou
vai
jou
fon
fiéc
ple

Ma
vill
Ep
for
ext
ma
&
jett
ren
Ro
dar
voi
le
but

écrivit à Abradate , son époux ; lui raconta avec quelle bonté & quelle sagesse son respectable vainqueur l'avoit traitée. Abradate , plein de reconnoissance , vint sur le champ trouver Cyrus ; & , baisant la main de son bienfaiteur : « Vous voyez devant vous , lui » dit-il , l'ami le plus tendre , le serviteur le » plus dévoué , l'allié le plus fidèle ; usez de » moi comme il vous plaira : je me livre » pour toujours à votre service. » Cyrus le reçut avec une bonté noble & une tendresse généreuse , qui lui prouvent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractère merveilleux de ce Prince étoit encore beaucoup au-dessous du vrai. Il s'appliqua à ne point se laisser vaincre en générosité , & perdit la vie à la journée de Thymbrée , en combattant pour son ami. O triomphe de la vertu ! Puisse notre siècle fournir à la postérité de pareils exemples ! *An du monde 3448.*

NÉSARTIE. (*prise de*) Les proconsuls Manlius & Junius formerent le siège de cette ville , où les principaux Istriens & leur roi Epulon lui-même s'étoient enfermés. Ces infortunés furent bientôt réduits à la dernière extrémité ; mais rien ne put les engager à demander la paix. Ils égorgerent leurs femmes & leurs enfans aux yeux des assiégeans , & jetterent leurs cadavres sanglans du haut des remparts. Pendant ces affreuses exécutions , les Romains escaladerent la muraille , & entrèrent dans la ville. Le roi , voyant la place au pouvoir de l'ennemi , se perça de son épée. Tout le reste fut tué ou pris. On fit un assez grand butin ; & l'Istrie fut soumise. *An de R. 575.*

NEUHAUSEL. (*sièges de*) 1. En 1621 ; les Impériaux , sous la conduite du brave comte de Bucquoy , formerent le siège de Neuhausel , place forte , dans la haute Hongrie. On ne put enfermer la ville dans des lignes de circonvallation ; & les assiégés eurent toujours une porte libre & une communication aisée avec douze mille Hongrois & Transilvains , campés dans leur voisinage pour les soutenir. Le 10 de Juillet , Bucquoy , s'étant mis à la tête de quinze cavaliers , pour courir le pays , rencontra un pareil nombre de Hongrois. Il les attaqua ; mais , ses soldats ne secondant point son courage , ce grand capitaine fut tué. Sa mort découragea les troupes de l'empereur. Elles leverent le siège le 17 , après plus de cinq semaines de tranchée ouverte.

2. En 1663 , le grand-visir Mahomet Kiu-perli vint investir Neuhausel avec une armée formidable. Quoique les fortifications de la place fussent imparfaites , quoiqu'il n'y eût pas même de contrescarpe , la garnison Allemande , composée de trois mille cinq cens hommes , & commandée par le comte Adam de Forgatz , se défendit avec tant de valeur , que le général Ottoman , après avoir perdu plus de quinze mille guerriers , se dispoisoit à plier bagage. Il y avoit déjà trente-six jours qu'il s'épuisoit devant cette ville , lorsque , le 27 de Septembre , le feu prit au magasin à poudre , sans qu'on sçût comment. Les édifices voisins & la plus grande partie de la muraille sauterent avec un terrible fracas ; & , le jour même , le Grand-Visir entra dans

Ne
téc
sée

de
tan
pré
ren

le
offi
por

ren
&

sur
les

ma
ava
de

pér
on

gou
tan

Ce
la

cet
teu

qui
une

que
à l

un
cha

till
mu
ils

Neuhausel, sans trouver de résistance. Montécuculli, à la tête d'une armée affoiblie, épuisée, fut l'inutile témoin de cette conquête.

3. Les Impériaux ne tarderent pas à faire de grands efforts pour arracher cette importante ville au joug infidèle. En 1685, ils se présentèrent devant ses murs qu'ils foudroyèrent avec fureur. La place étoit défendue par le brave Affan-Bacha, l'un des plus habiles officiers de la sublime Porte. Ce capitaine, pour épargner ses soldats, exposoit sur les remparts les esclaves Chrétiens tout armés; &, quand la tranchée avoit fait un grand feu sur ces infortunés qu'on ne reconnoissoit pas, les Turcs sortoient du fossé, le sabre à la main, & tuoient quelquefois cent Chrétiens avant qu'on les eût aperçus. Affan sacrifia de la sorte plus de douze cens esclaves qui périrent par le feu des assiégeans. Cependant on n'oublioit rien pour seconder la valeur du gouverneur de Neuhausel. Le Séraskier Cheitan-Ibrahim-Bassa fut chargé de le secourir. Ce général, pour faire diversion, se jeta sur la ville de Gran, qu'il pressa vivement. A cette nouvelle, le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, chefs de l'armée impériale, quitterent le camp devant Neuhausel, avec une partie de leurs troupes, & vinrent l'attaquer sur les bords du Danube. Le Séraskier, à leur approche, eut l'imprudence de passer un grand marais qui le mettoit à couvert. Il chargea le premier avec tout le feu de son artillerie. Les Chrétiens l'effuyèrent sans remuer; mais bientôt, s'ébranlant à leur tour, ils se précipiterent avec tant de furie sur les

infidèles, qu'ils les précipiterent dans le marais. Plus de quatre mille morts restèrent sur la place. Les princes de Conti & de la Rocheguyon, qui étoient allés servir en Hongrie, se distinguèrent beaucoup dans cette bataille livrée le 16 du mois d'Août. Ils combattirent toujours au premier rang de l'escadron de Lanthiéri, du régiment de Lawembourg, qui essuya le plus grand effort des Turcs, & dont la courageuse fermeté contribua beaucoup à la victoire. Ils étoient en simple juste-au-corps, quoique tous les généraux & les colonels même de l'Empire fussent armés de bonnes cuirasses & couverts de fer. La fuite du Séraskier rendit le succès complet. Dès qu'il s'aperçut que l'électeur de Bavière, qui avoit franchi le marais, le suivoit en queue, il abandonna son camp, ses tentes, ses équipages, vingt-six pièces de canon, & quantité de munitions. Les généraux vainqueurs revinrent promptement devant Neuhaufel, pour en hâter la conquête. Pendant leur absence, le capitaine Caprara avoit fait donner un assaut général à deux bastions que le canon avoit renversés. Affan, qui s'étoit placé sur la brèche à la tête de ses plus braves soldats, y avoit trouvé une mort glorieuse. La perte de ce grand homme avoit jetté la consternation dans tous les cœurs; mais on n'avoit point encore perdu ce courage que ses exemples & ses discours avoient allumé dans tous les soldats. Le duc de Lorraine augmenta le feu des batteries; pressa les travaux; forma de terribles attaques. Les Turcs se défendirent pied-à-pied, de poste en poste, &

furer
d'Ac
reste
y fo
Aprè
se ré
fil de
gean
natio
N
Bava
latin
temb
rivie
front
petit
mis
rois
foud
der l
teren
taille
N
Cati
coup
ville
écho
Fran
avec
répo
eût l
un a
tativ
chât
& f

furent presque tous taillés en pièces. Le 19 d'Août, Ali, second Bâcha, ayant ramassé le reste de ses troupes dans la grande mosquée, y soutint un long combat, & fut enfin forcé. Après cette nouvelle victoire, les Allemands se répandirent dans la ville, & passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur vengeance, sans distinction d'âge, de sexe & de nation.

NEUMARCH. (*prise de*) Les troupes Bavauroises s'étant répandues dans le haut Palatinat, en 1745, attaquèrent, le 15 de Septembre, la ville de Neumarch, située sur la rivière de Sultz, dans une plaine voisine des frontières de la Souabe. Cette place, quoique petite, pouvoit arrêter long-tems les ennemis de la reine de Hongrie. Mais les Bavaurois, profitant de la surprise où leur arrivée soudaine avoit jetté les habitans, firent gronder leurs canons; donnerent l'assaut; emporterent les fortifications; prirent la ville, & taillèrent en pièces la garnison Autrichienne.

NICE. (*sièges de*) 1. En 1691, M. de Catinat, voulant porter au duc de Savoie un coup terrible, vint former le siège de Nice, ville importante, & qui avoit vu, en 1543, échouer devant ses murs les efforts réunis des François & des Turcs. La place fut attaquée avec la plus grande vivacité. Mais sa défense répondit à sa réputation; & peut-être qu'elle eût bravé tous les assauts des assiégeans, sans un accident imprévu, qui favorisa leurs tentatives. Une bombe, jettée sur le magasin du château, fit tomber une partie des travaux, & forma une brèche assez grande pour qu'on

pût monter à l'assaut. Un danger si pressant intimida le gouverneur. Il arbora le pavillon ; ouvrit les portes de la place , & capitula.

2. Depuis cette époque, Nice n'offrit plus que de foibles obstacles au courage impétueux des François. M. de la Feuillade s'en rendit maître, le 9 d'Avril 1705 ; & , l'année suivante, le château fut emporté, le 4 de Janvier, par M. de Berwick.

3. Le 1^{er} d'Avril 1744, l'infant dom Philippe fit passer la riviere de Var à ses troupes, & les fit entrer dans le comté de Nice. A cette nouvelle, huit bataillons Piémontois, qui étoient dans la ville, en sortirent ; & le parlement de Nice envoya des députés à dom Philippe pour l'assurer de la soumission des habitans. En 1746, l'armée combinée de France & d'Espagne abandonna le comté de Nice pour rentrer en Provence ; & , quelques jours après, le roi de Sardaigne se rendit à Nice où on le reçut en souverain.

NICÉE (*bataille & prises de*) 1. Pierre l'Hermite, ce malheureux chef des premiers Croisés dont il étoit l'ame & l'idole, après avoir échoué si tristement en Hongrie, recueillit devant Constantinople les débris de son naufrage ; & , s'étant joint à Gautier-sans-Argent, son lieutenant & son ami, il se présenta devant Nicée pour attaquer les infidèles. Mais Soliman, Soudan de cette ville, tomba sur l'armée Chrétienne, avec des troupes aguerries ; l'enveloppa, l'accabla, la mit en pièces. Gautier-sans-Argent, Raimond de Breis, Foucher d'Orléans, Gautier de Breteuil, Geoffroi Burel, & tous les chefs de

ces p
la vi
dan
qui r
thou
sang
autan
d'éch
litair
putat
folle
mée

Q
phe,
armé
discip
chefs
les te
étoit
& de
armu
comr
gneur
pau
Lorra
torien
dence
du G
» &
» son
breus
duc d
de l'A
lion,
par g

preffant
villon ;
itula.
frit plus
pétueux
n rendit
née sui-
de Jan-

om Phi-
es trou-
de Nice.
nontois,
t ; & le
és à dom
ffion des
inée de
omé de
& , quel-
e se ren-
ain.

u. Pierre
premiers
e, après
grie, re-
débris de
rier-fans-
il se pré-
es infidè-
tte ville ,
des trou-
a , la mit
mond de
r de Bre-
chefs de

ces pèlerins barbares & fanatiques perdirent la vie dans cette sanglante bataille. Le Soudan victorieux attaqua le camp des Chrétiens, qui renfermoit encore quelques milliers d'Enthoufiastes. Il s'en rendit maître, l'inonda de sang, & n'épargna que les enfans dont il fit autant d'esclaves. Pierre seul eut le bonheur d'échapper au fer Musulman; & ce bon solitaire revint à Constantinople, avec la réputation d'un misérable Visionnaire qu'une folle ambition avoit mis à la tête d'une armée de furieux.

Quelques mois après cette funeste catastrophe, au milieu de l'an 1097, une seconde armée de Croisés, mais plus aguerrie, plus disciplinée, moins féroce, conduite par des chefs plus illustres & plus habiles, entra sur les terres de la domination Musulmane. Elle étoit composée de cinq cens mille fantassins, & de cent trente mille cavaliers couverts d'une armure complete, & comptoit autant de commandans que de princes, de grands-seigneurs, & de peuples différens. Les principaux étoient Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, qui réunissoit en lui, disent les historiens du tems, la sagesse de Nestor, la prudence d'Ulysse, la valeur d'Achille, la force du Géant aux cent bras, « enfin la douceur » & la vertu d'un moine qui auroit l'esprit de » son état. » Il conduisoit des légions nombreuses de Lorrains & d'Ailemands; Robert, duc de Normandie, fils aîné du conquérant de l'Angleterre, prince courageux comme un lion, mais violent, incertain, léger, avare par goût, magnifique par ostentation, volup-

tueux autant que superstitieux : il commandoit les Normands ; Hugues le Grand , capitaine invincible , soldat intrépide , d'une probité sans tache , & qui n'avoit pour tout établissement que le titre frivole de frere du roi Philippe I. Il marchoit à la tête de ceux du Vermandois. Ceux de Chartres & de Blois recevoient les ordres du comte Étienne , seigneur qui possédoit , disoit-on , autant de places fortes qu'il y a de jours dans l'année. Son avis décidoit toujours : c'étoit l'oracle de la Ligue sainte ; mais son courage s'éclipsoit , à la vue des grands périls. Ceux de Toulouse combattoient sous les drapeaux du fameux Raimond de Saint-Gilles , vieux guerrier , qui prit la croix par pénitence , & qui fit par habitude des actions de héros. Les Italiens se rassemblaient sous les auspices de Bohémond ; fils de ce Robert Guiscard , conquérant de la Sicile. Infatigable , adroit , rusé , un combat n'étoit pour lui qu'une partie de plaisir ; & peut-être eût-il été le plus grand des princes Croisés , s'il se fût piqué d'être plus sincere & moins avide. Ces guerriers redoutables remplirent , dès qu'ils parurent , toutes les contrées de l'Asie du bruit de leurs victoires. La première entreprise fut le siège de Nicée , ville forte , capitale de Bithynie. Elle fut vigoureusement défendue. Soliman & son fils attaquèrent deux fois l'armée Chrétienne , & furent deux fois battus. Les Turcs & les Arabes ne connoissoient ni ces grands chevaux de bataille , ni ces escadrons hérissés de fer , ni ces énormes forêts de lances. Interdits , déconcertés , vaincus avant que de combattre ,

t
c
&
d
P
o

fe
&
co
N
ca
il
ha
gu
ju
vai
vai
par
en
les
pid
soit
fin
cré
deu
la g
dem
&
Orc
rofit
inca
avec
Le p
péré
S.

tre, ils ne purent soutenir le choc impétueux des légions Européennes. Ils prirent la fuite, & laissèrent une foule de morts sur le champ de bataille. Nicée, réduite à elle-même, ne put résister à ces terribles conquérans. Elle ouvrit ses portes & capitula.

2. Orcan, second empereur des Turcs, se voyant à la tête d'une armée nombreuse & triomphante, voulut, en 1329, mettre le comble à ses victoires par la conquête de Nicée. Il vint porter l'effroi dans toutes les campagnes voisines; &, précédé de la terreur, il se présenta devant cette ville fameuse. Les habitans, sans s'étonner à l'approche de ce guerrier formidable, résolurent de défendre jusqu'à la mort leur patrie & leur liberté. En vain le Sultan donnoit assaut sur assaut : en vain il faisoit battre, jour & nuit, les remparts avec toutes les machines alors en usage; en vain il interceptoit tous les convois, tous les secours : rien ne déconcertoit ces intrépides citoyens; mais aussi rien ne rallentissoit la vigoureuse activité de l'ennemi. Enfin les défenseurs de Nicée se rendirent à discrétion, après avoir éprouvé, durant près de deux ans, tout ce que la famine, la peste & la guerre ont de plus affreux. Les députés ne demandoient au prince victorieux que la vie & la liberté de se retirer à Constantinople. Orcan, par un mouvement de cette générosité dont notre orgueil croit les Barbares incapables, leur permit encore d'emporter avec eux tout ce qu'ils pourroient de richesses. Le peuple, touché de cette clémence inespérée, se rendit aussi-tôt tributaire, & re-

connut pour maître un prince si digne de commander à des hommes. A peine le Sultan fut-il entré dans la ville, que toutes les femmes des Grecs morts par le fer, ou par la famine, vinrent à ses pieds déplorer leur veuvage. Orcan, ému par leurs prieres, commanda à ses courtisans & à ses nobles de prendre avec eux ces veuves désolées, & de les traiter comme des épouses chéries. Elles eurent lieu, dit l'Histoire, de se féliciter de ce changement de maris.

NICHABUR. (*prise de*) Nadir-Kouli, connu depuis sous le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, fils d'un pâtre du Khorassan en Perse, se sentant emporté par un courage bien au-dessus de sa naissance, rassembla auprès de lui une troupe de brigands qu'il rendit invincibles, & dont il forma bientôt une armée redoutable. Après avoir fait trembler diverses provinces de Perse, il voulut opérer dans sa patrie des révolutions fameuses. Un usurpateur siégeoit alors sur le trône Persan : c'étoit Afrass; & l'héritier de la couronne faisoit, depuis sept ans, d'inutiles efforts pour rentrer dans ses Etats. Ce Prince infortuné s'appelloit *Scha-Thamas*. Nadir-Kouli vint lui offrir son secours, en 1727; & le monarque le déclara Général de ses troupes. Alors la fortune de Thamas changea de face. La victoire se rangea sous ses drapeaux; & les rebelles tremblèrent pour la première fois. L'un des premiers exploits de Nadir fut la conquête de Nichabur. Cette ville, grande & peuplée, offrit à son courage une héroïque résistance. Les troupes royales livrerent

assauts sur assauts ; & , le 15 de Mai, la place fut obligée de se rendre à discrétion. Ce coup intimida toutes les provinces de la Perse. Mached ouvrit ses portes. Conduit par son Général, Thamas fut reçu par-tout ; & bientôt ce Prince se vit proclamé dans Ispahan sa capitale.

NICOPOLIS. (*bataille de*) Bajazet I, surnommé *le Foudre de guerre*, étoit monté sur le trône Ottoman, à la place d'Amurat, son pere. C'étoit un de ces hommes nés pour être les fléaux de l'univers. On le voyoit voler sans cesse d'Europe en Asie, avec la rapidité d'un éclair ; toujours vainqueur, toujours plus redoutable. Après avoir conquis la Bulgarie, la Servie, la Macédoine ; après avoir bloqué, durant dix ans, l'empereur Grec dans les murs de Constantinople, & ravagé, comme un torrent, la Bosnie, l'Albanie & la Moldavie, il paroissoit ne méditer rien moins que la conquête d'une partie de l'Occident. Sigismond, roi de Hongrie, effrayé des armes de ce terrible potentat, implora le secours des princes Chrétiens, en 1396. Aussi-tôt dix à douze mille François, l'élite de la noblesse, partirent, comme en triomphe, pour aller combattre les ennemis de Jesus - Christ. Ils avoient à leur tête le comte de Nevers, Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, Henri & Philippe de Bar, le sire de Couci, Gui de la Trémouille, Jean de Vienne, amiral de France, le maréchal de Boucicault, Regnault de Roze, les seigneurs de Saint-Paul, Mon-

toré, Saimpy, le bâtard de Flandres, & Louis de Brézé. Les Hongrois, au nombre de cent mille hommes, attendoient comme des libérateurs cette poignée de guerriers. Ils arrivèrent enfin, après une marche signalée par les profusions, les désordres & les excès les plus honteux; &, s'imaginant aller à une victoire assurée, ils voulurent passer le Danube, pour attaquer dans ses propres Etats un ennemi qu'ils croyoient sans courage & sans discipline. Après avoir pris d'assaut quelques places, ils vinrent investir Nicopolis, ville extrêmement fortifiée, sur les rives du Danube qui sépare en cet endroit la Valachie de la Servie. Tandis que la garnison opposoit aux assiégeans la plus vigoureuse résistance, l'empereur Ottoman accourut au secours de la place, à la tête d'une armée de deux cens mille combattans. Les Chrétiens, quoiqu'inférieurs en nombre, méprisoient trop leurs ennemis pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre, on s'avance dans la plaine. Bajazet étend son armée en forme de croissant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes masque le front de ses troupes, & doit combattre, en reculant, jusqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroise soit assez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux ailes. Sigismond, informé de cette disposition par ses coureurs, en instruit les François qui formoient l'avant-garde, & les conjure de suspendre l'attaque jusqu'à ce que le reste de l'armée fût avancé. On rejette une prière si sage: on la traite de pusillanimité. Philippe d'Artois donne le

signal. Les François suivent leur connétable, & fondent sur les Turcs avec cette bouillante impétuosité qui les a caractérisés dans tous les tems. Bientôt ils se trouvent au milieu des infidèles. Les deux ailes se rapprochent, les enveloppent, les pressent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur reste que la triste ressource de vendre chèrement leurs vies, en combattant jusqu'au dernier soupir. Sigismond, témoin inutile de ce désastre, juge la bataille perdue, & prend la fuite. Toute l'armée Hongroise imite son souverain, tandis que les malheureux François, victimes de leur téméraire bravoure, se défendent encore comme des lions furieux. Enfin, accablés sous le nombre, ils périssent les armes à la main. Ceux qui restoient, réduits environ à trois cens hommes, sont pris, dépouillés, & chargés de chaînes. La plupart furent immolés au courroux du vainqueur, & traités de la même manière qu'ils avoient traité, quelques jours auparavant, les prisonniers qu'ils avoient faits sur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le comte de la Marche, Henri de Bar, Gui de la Trémouille, & Boucicaut. Lorsqu'après l'action, le Sultan victorieux vint sur le champ de bataille, il vit, avec surprise, que le nombre des soldats qu'il avoit perdus, étoit dix fois plus considérable que celui des Chrétiens. Environ trois cens François, qui étoient allés au fourrage avant la bataille, eurent le bonheur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir essuyé des miseres incroyables, que ces tristes fugitifs arriverent dans leur patrie,

& répandirent la fâcheuse nouvelle de la dé-
 faite de leurs compagnons. « Le tranquille
 » habitant de Paris, dit M. Villaret, ce peu-
 » ple oisif, voluptueux & frivole, accou-
 » tumé, dans l'enceinte de ses murs, au luxe
 » & aux plaisirs, fruits de l'abondance &
 » d'une molle oisiveté, refusa d'abord de
 » croire un récit trop vrai. Ces paisibles Bour-
 » geois ne pouvoient se persuader que dix
 » mille de leurs compatriotes eussent été vain-
 » cus, près des rives du Danube, par deux
 » cens mille Turcs : *On devoit pendre ou*
 » *noyer cette ribaudaille, disoient-ils, qui*
 » *sement, tous les jours, de telles fallaces.*
 » On fut obligé de renfermer au Châtelet les
 » fugitifs de Hongrie, pour les soustraire aux
 » menaces de la populace, jusqu'à ce qu'on
 » eût des nouvelles plus certaines. »

NIEUPORT. (*bataille & siège de*) 1. Le
 prince Maurice ayant investi cette ville, en
 1600, l'Archiduc, gouverneur de Flandres,
 se hâta d'en empêcher la prise, & vint trou-
 ver l'ennemi, sans sçavoir néanmoins s'il lui
 livreroit bataille. L'ardeur de ses soldats l'y
 détermina. Elle étoit si grande, que plusieurs
 jurèrent de n'accorder la vie à aucun Fla-
 mand, si ce n'est à Maurice & à son frere,
 afin de les réserver pour le triomphe de leur
 Général. L'habile chef de l'armée Hollandoise
 attendit l'ennemi, & se campa sur la plage de
 la mer, près des Dunes. Il donna le com-
 mandement de l'avant-garde au colonel Fran-
 çois de Veze, celui du corps de bataille au
 comte de Solms, & confia l'arrière-garde au
 seigneur de Temple. Il plaça la cavalerie, qui

éto
 pa
 ses
 par
 où
 Fré
 que
 d'H
 Co
 non
 la p
 sect
 pou
 cole
 Esp
 mar
 leil,
 au v
 com
 dans
 mar
 trait
 cho
 men
 tre-l
 qui
 conc
 que
 dere
 conc
 la m
 y tr
 tille
 dans
 mag

étoit aux ordres du comte Louis de Nassau , partie sur le front de la ligne , & partie sur ses flancs. Pour lui , il ne prit point de poste particulier , & se réserva de se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. Le prince Frédéric-Henri , son frere , qui n'étoit âgé que de seize ans , l'accompagnoit. Le duc d'Holstein , le prince d'Anhalt , le comte de Coligni , petit-fils du célèbre amiral de ce nom , & plusieurs autres jeunes seigneurs de la première qualité , qui , des pays voisins infectés de l'hérésie , étoient passés en Flandres pour se former dans la science des armes à l'école de ce héros , ne le quitterent point. Les Espagnols arriverent harassés d'une longue marche faite par un chemin fatigant. Le soleil , tournant alors au couchant , leur donnoit au visage , & les brûloit. Pour comble d'incommodité , un vent assez fort leur jettoit dans les yeux le sable enflammé sur lequel ils marchaient. Maurice , qui se trouvoit , au contraire , dans une position favorable , cherchoit à profiter de tous ses avantages. Il commença par établir une batterie de canon entre la mer & les Dunes. Il s'empara de celles qui étoient les plus élevées ; y plaça une seconde batterie , & attendit , avec confiance , que les ennemis vinssent l'attaquer. Ils ne tarderent pas à s'ébranler. L'amiral d'Aragon conduisit la cavalerie par ce terrain étroit que la mer laisse entr'elle & les Dunes ; mais il y trouva une résistance insurmontable. L'artillerie de Maurice , qui faisoit un feu terrible dans cette partie , lui causa le plus grand dommage. Le feu ne fut pas moins vif sur les

Dunes, où les deux avant-gardes se heurtèrent avec furie. Déjà les Hollandois reculoient ; le colonel François de Veze étoit blessé. Le corps de troupes qu'il commandoit commençoit à se rompre. Mais, le corps de bataille étant venu les appuyer, ils firent les plus grands efforts, & soutinrent le combat avec un nouvel acharnement. Les décharges faites, on se joint de part & d'autre, la pique & l'épée à la main. Animés de divers motifs également puissans, transportés de haine & de fureur, enflammés du desir de se distinguer, retenus par la crainte de se couvrir de honte, se livrant tour-à-tour à l'espérance & au désespoir, tous combattent comme s'ils étoient sûrs de vaincre, ou comme si, ne comptant plus triompher, ils ne vouloient pas survivre à leur défaite. La victoire semble flotter au milieu des bataillons. On perd du terrain ; on le regagne. Le champ de bataille est jonché de morts & de mourans. Les combattans, couverts de sueur, de sang & de blessures, offrent un spectacle affreux. Le carnage est à son comble. Cependant l'action étoit devenue générale, mais avec un désavantage étonnant pour les Catholiques. Excédés de fatigues, ils se mesuroient avec des troupes fraîches. Obligés de se battre au milieu d'un sable brûlant, ils étoient encore plus incommodés du soleil & de la poussière. Ils tenoient ferme toutefois ; & leur courage ne se démentoit point, jusqu'à ce que leur cavalerie, culbutée plusieurs fois, mais toujours ralliée, ayant été tout-à-fait rompue, &, s'étant renversée, en fuyant, sur l'infanterie, l'eût mise

en d
reux
bien
ques
des E
action
valer
de l'A
plu
que c
bre à
vanta
cette
dre d
taine.
la mé
pour
courag
banda
dans l
homm
des of
ou re
furent
gnes,
restere
la fam
la bat
qui co
rice,
ne lui
il leva
2.
Roi o
le siég

en désordre. Profitant de ce moment heureux, l'ennemi redoubla d'efforts, & acheva bientôt la déroute de l'armée Espagnole. Quelques compagnies de Cuirassiers, au service des Etats, se distinguèrent beaucoup dans cette action, dont Maurice dut le succès à sa cavalerie. Elle étoit plus nombreuse que celle de l'Archiduc; & elle vint si à propos, à plusieurs reprises, au secours de l'infanterie, que celle-ci, également supérieure en nombre à l'infanterie Espagnole, s'assura enfin l'avantage le plus décidé. L'Archiduc fit, en cette occasion, tout ce qu'on devoit attendre d'un prince brave, & d'un grand capitaine. Il s'étoit jetté souvent au plus fort de la mêlée, où, ayant été blessé, il se retira pour faire panser sa plaie. Cet accident découragea entièrement son armée. Elle se débanda de toutes parts; cherchant son salut dans la fuite. Les Espagnols eurent trois mille hommes environ tués sur la place. La plupart des officiers supérieurs & subalternes périrent, ou reçurent des blessures considérables, ou furent pris. Plus de cent drapeaux ou enseignes, l'artillerie, les bagages, les munitions restèrent au pouvoir du vainqueur. Telle fut la fameuse bataille de Nieuport, autrement la bataille des Dunes, livrée le 2 de Juillet, qui coûta près de deux mille hommes à Maurice, & qui le couvrit de gloire. Mais elle ne lui ouvrit pas les portes de Nieuport, dont il leva le siège le 18 du même mois.

2. En 1745, après la prise d'Ostende, le Roi ordonna à M. de Lowendhal de former le siège de Nieuport. La tranchée fut ouverte

la nuit du 31 d'Août au 1^{er} de Septembre. Les travaux furent poussés avec tant de célérité, que, le 5 au matin, le commandant de la ville fit battre la chamade; &, la capitulation qu'il demandoit lui ayant été refusée, il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Cette conquête ne coûta pas plus de cinquante hommes tués ou blessés.

NIMEGUE. (*attaque de*) Le célèbre Martin Schenck, cet infatigable ennemi du roi d'Espagne, ne cessoit de former les plus hardies entreprises. Au mois d'Août 1589, il prit ses mesures pour arriver à Nimègue, à l'improviste, au milieu de la nuit, & pour l'attaquer dans la partie de son enceinte que le Vahal arrose. Il comptoit sur un heureux succès. Mais, soit qu'il eût mal estimé le tems qu'il lui falloit pour se rendre dans la place par eau, soit que ses bâtimens, trop chargés, n'eussent pu descendre aussi vite qu'il eût été nécessaire, le soleil éclairoit la terre quand il se présenta. Loin de se déconcerter, il fait avancer ses barques les plus légères; ordonne aux soldats qui les montent de gagner le rivage, & de tâcher de s'y maintenir jusqu'à ce qu'il les eût joints avec le reste de ses troupes. Ces intrépides guerriers obéissent. Ils descendent à terre, & se saisissent presque aussitôt d'une maison contiguë au mur & à la porte de la ville, où ils se barricadent. Tous les habitans volent au secours de leur patrie. Hommes, femmes, enfans, vieillards, les ecclésiastiques même attaquent l'ennemi avec fureur, & le repoussent. On le chasse de la maison dont il s'étoit emparé; & les bour-

geois
Schenck
général
victoires
un coup
rage se
cipite
un gra
bâtime
s'y éto
qui m
d'eux
périt d
ans. S
Nimè
jours
En
villes
sous l
dit à
les co
après
M. le
chal
sous
le po
vers
de v
N
d'As
mini
fâme
ses
& l'
capi

geois le poursuivent jusques sur ses bateaux. Schenck cependant se distinguoit par les plus généreux efforts. Il faisoit encore balancer la victoire, lorsqu'une main ennemie lui porte un coup terrible. La vue de son sang décourage ses soldats. Une terreur aveugle les précipite vers leurs barques. La plupart se noient : un grand nombre sont massacrés. Enfin cinq bâtimens, surchargés du poids de ceux qui s'y étoient jettés, coulent à fond ; & Schenck, qui malheureusement étoit monté sur l'un d'eux, est enveloppé dans ce désastre. Ainsi périt ce fameux capitaine, à l'âge de quarante ans. Sa mort fut si agréable aux habitans de Nimègue, qu'ils en firent, pendant plusieurs jours, des réjouissances publiques.

En 1672, Nimègue eut le sort des autres villes de la Gueldre, c'est-à-dire qu'elle passa sous la domination des François. Elle se rendit à M. de Turenne, le 9 de Juillet. Mais les conquérans l'abandonnerent, en 1674, après en avoir rasé les fortifications. En 1702, M. le duc de Bourgogne, secondé du maréchal de Boufflers, poussa les ennemis jusques sous le canon de Nimègue, & fut même sur le point de prendre cette ville d'emblée. Divers obstacles, qu'il eût été très-imprudent de vaincre, s'opposèrent à cet exploit.

NINIVE. (*sièges de*) 1. Arbace, seigneur d'Assyrie, s'étant ligué avec plusieurs autres ministres de l'Empire, pour déthrôner l'infâme Sardanapale qu'il avoit vu au milieu de ses débauches, attaqua ce lâche monarque, & l'obligea de se renfermer dans Ninive, sa capitale. Les Conjurés en formerent le siège

qui fut long , parce que la ville étoit bien fortifiée & munie de vivres pour un tems considérable. Sardanapale croyoit être en sûreté, se fiant sur un oracle qui avoit déclaré que Ninive ne seroit prise que quand le fleuve deviendrait ennemi de la ville. Etoit-il possible qu'une telle prophétie fût jamais vérifiée ? Mais bientôt le Tigre , se débordant avec violence , abbatit vingt stades du mur , & ouvrit un passage aux Rebelles. Alors le prince se crut perdu. Il alluma un bûcher dans son palais , & s'y brûla , lui , ses eunuques , ses femmes & ses trésors immenses : digne tombeau de ce roi , l'opprobre des hommes , & qui avoit deshonoré son trône par les plus infâmes voluptés ! Sa mort opéra une mémorable révolution dans le vaste Empire d'Assyrie ; des débris duquel se formerent trois grands royaumes : celui des Mèdes , qu'Arbace remit en liberté ; celui des Assyriens de Babylone , qui fut donné à Béléfis , l'un des chefs de la conjuration ; enfin celui des Assyriens de Ninive , dont le premier roi se fit appeller *Ninus le Jeune*.

2. Sous le règne de Saracus , nommé encore *Chynaladanus* , l'an du monde 3378 , Nabopolassar , général des armées de ce prince presque aussi efféminé que Sardanapale , & aussi méprisable , se révolta contre lui , pour se défaire d'un si indigne maître & régner à sa place. Il fit alliance avec Cyaxare , roi des Mèdes ; & , ayant réuni toutes leurs forces , ils assiégèrent Ninive ; la prirent ; tuèrent Saracus , & ruinerent entièrement cette grande ville.

NISIBE. (*sièges de*) 1. Lucullus , après

la bataille d'Arfamias, attaqua Nisibe, ville dès-lors importante, & qui étoit défendue par Guras, frere de Tigrane, roi d'Arménie. La place fut emportée de vive force, après quelques jours d'un assaut continuel. Guras fut fait prisonnier, & trouva dans son vainqueur une humanité qui tempéra les horreurs de son sort. *An de Rome 684.*

2. L'empereur Macrin n'étoit rien moins que grand capitaine & général heureux. On le vit bien dans la guerre qu'il fit aux Parthes. Deux fois il osa les attaquer près de Nisibe; & deux fois il fut battu par Artabane, roi des Barbares. Il s'estima très-heureux de ce que le vainqueur voulut bien lui vendre une paix honteuse. Cependant le sénat eut la bassesse d'ordonner des fêtes publiques, & de décerner au timide empereur le surnom de *Parthique* avec le triomphe. *L'an 217 de J. C.*

3. Sapor se présenta devant Nisibe, en 350, avec une innombrable armée, composée des plus vaillans peuples de la Perse. Après avoir employé tous les moyens que l'art mettoit alors en usage, ce prince fit agir les forces même de la nature. Il inonda la ville. Bientôt tout le terrain de Nisibe ne fut plus qu'un vaste bassin. Ouverte de tous côtés, déjà Sapor s'en croyoit le maître. Mais la résistance des habitans fut si courageuse, que le monarque Persan se vit enfin contraint de lever un siège qui lui avoit coûté mille sueurs, & qui l'avoit flatté des plus belles espérances.

NISSA. (*prise de*) La guerre, qui s'étoit allumée entre l'Empire & la Russie d'une part, & de l'autre la puissance Ottomane, se fai-

soit avec une fureur que rien ne pouvoit ralentir. Après bien des exploits, de part & d'autre, les Impériaux, commandés par le comte de Seckendorf, assiégèrent la ville de Nissa, en Servie. Cette place forte pouvoit résister long-tems à l'ennemi; mais les attaques furent si vives, & le feu du canon fit tant de ravages, que la ville ouvrit ses portes, le 28 de Juillet 1737. Pendant que les Chrétiens faisoient cette conquête, tout se dispoisoit à la paix. On étoit convenu du lieu des conférences; & les ministres de Russie & de la Porte s'y étoient déjà rendus. Mais, la fortune ayant changé, dès cette campagne, en faveur des Turcs, & Nissa ayant été reprise, au mois d'Octobre suivant, le Grand-Seigneur devint plus difficile; & le congrès fut rompu.

NIVELLE. (*prise de*) Dom Juan d'Autriche attaqua cette ville, l'une des meilleures du Brabant, en 1578. Les Flamands rebelles, qui la défendoient, opposèrent à ses efforts une vigoureuse résistance. Il fallut les assiéger en régle; amener du canon, & donner coups sur coups plusieurs assauts qui coûtèrent bien du sang. Villiers, si connu dans ces guerres par sa valeur intrépide toujours dirigée par une prudence inaltérable, animoit par ses exemples la garnison qu'il commandoit. Néanmoins il fallut céder au plus grand nombre; & les bourgeois, qui connoissoient combien la vengeance étoit chère aux Espagnols, capitulerent, & se rendirent après avoir obtenu que la garnison sortiroit avec ses armes & son bagage.

NC
avant
Nahu
meuse
puissa
nible
sive c
condu
porté
des so
en ca
les ru
des p
gneur
au so

NC
excor
ples,
cet o
châte
qu'on
fager
arrêt
nuit.
pieds
dans
chine
le po
la m
la pl
L
forti
& de
dès-
quat

NO-AMON. (*prise de*) Vers l'an 725 avant J. C. un roi d'Assyrie, dit le prophète Nahum, vint assiéger No-Amon, ville fameuse, capable de soutenir les efforts du plus puissant monarque. Après un siège long & pénible, après avoir éprouvé la rigueur excessive de ces fléaux redoutables que la guerre conduit toujours avec elle, la place fut emportée d'assaut, & livrée à toute la fureur des soldats. Ses tristes habitans furent traînés en captivité. Les enfans furent écrasés dans les rues : les femmes furent violées au milieu des places publiques ; & les plus grands seigneurs, chargés de chaînes, furent partagés au sort entre les vainqueurs.

NOCÉRA. (*siège de*) Urbain VI, ayant excommunié Charles de Duras, roi de Naples, en 1385, le monarque, pour venger cet outrage, vint assiéger le pontife dans le château de Nocéra, en Ombrie. Pendant qu'on se hâtoit d'avancer les travaux, un messager, chargé des dépêches du saint pere, fut arrêté en sortant du château à la faveur de la nuit. On enferma cet infortuné dans un sac, pieds & mains liés, à dessein de le renvoyer dans la forteresse, par le moyen d'une machine qui servoit à lancer des pierres. Mais, le poids de cet homme excédant la force de la machine, il ne put être jetté jusques dans la place, & fut écrasé contre la muraille.

Le pape, trop foible pour hazarder des sorties, ne se défendoit qu'avec des censures & des anathêmes ; armes qui commençoient dès-lors à paroître peu terribles. Trois ou quatre fois le jour, le chef de l'Eglise, abusant

de sa puissance, montoit dans une tour située vis-à-vis le camp ennemi; &, du haut de ce nouveau capitole, il lançoit sur les assiégeans toutes les foudres spirituelles, que la cour de Rome renferme dans ses thrésors. Durant cette cérémonie ridicule, parce qu'elle n'étoit plus redoutée, il tenoit à la main un flambeau béni & une petite clochette. Excusable du moins, s'il n'eût deshonoré son caractère que par ces superstitieuses extravagances. Mais il rougit ses mains du sang de l'innocence; & l'Eglise eut à gémir de voir siéger sur le thrône apostolique un cruel imitateur de Néron. Quelques cardinaux, odieux au pontife, furent soupçonnés de vouloir ouvrir les portes à l'ennemi. Plein de fureur, il les fit arrêter & mettre à la question, sans observer aucune des formalités requises, sans respect pour leur naissance, pour leur dignité, pour leur caractère. Pendant la torture de ces infortunés, Urbain, d'un air dévot, récitoit son office, & n'interrompoit ses patenôtres que pour leur crier: « Avouez, malheureux, ou, » par S. Pierre! vous périrez. » Comme ils protestoient de leur innocence, il les fit mourir à coups de haches, sécher dans un four; &, ayant ordonné de réduire leurs corps en poudre, il en remplit deux valises qu'il faisoit charger sur des mulets, avec les chapeaux rouges de ces tristes victimes, voulant, par ce spectacle, dit un auteur Italien, inspirer de la terreur à quiconque oseroit attenter à sa vie, ou former quelque complot. Tandis que le monarque sacré faisoit ces exécutions sanglantes, Raimond des Ursins, fils du comte de

de
qu
Ce
fit

lie
fio
laq
mé
do
s'é
d'o
tur
pes
ge
qu
nib
mi
ten
po
ava
ren
de
vo
par
née
le
fes
fe
for
de
des
gla
dir
le

de Nole, parut à la tête d'une petite armée que l'exemple de sa valeur rendoit invincible. Ce jeune capitaine attaqua les assiégeans; leur fit lever le siège, & délivra le pontife.

NOLE. (*siège de*) Une des villes de l'Italie dont Annibal desiroit avec le plus de passion la conquête, étoit celle de Nole dans laquelle le fameux Marcellus s'étoit renfermé avec une garnison nombreuse. Il vint donc l'attaquer, l'an de Rome 536. Mais, s'étant approché des murailles avec moins d'ordre & de précaution qu'il n'avoit coutume, le général Romain fit sortir ses troupes par trois portes, & tomba sur les assiégeans, avec tant de force & d'impétuosité, qu'ils ne purent soutenir ce choc terrible. Annibal, confus de cet échec qui lui coûtoit deux mille hommes, n'osa pas faire de nouvelles tentatives; &, réservant cette expédition pour un tems plus favorable, il se retira. Cet avantage, le premier que les Romains avoient remporté sur les Carthaginois depuis la bataille de Cannes, leur rendit leur ancienne bravoure; &, lorsque le général de Carthage parut pour la seconde fois devant Nole, l'année suivante, ils se croyoient invincibles. Ils le furent en effet. Annibal, ayant répandu ses troupes autour des remparts de la ville, se dispoisoit à l'assaillir par tous les côtés. Des sorties vives & fréquentes firent échouer ses desseins; & l'on en vint à une bataille hors des portes de Nole. Après une action sanglante, les Carthaginois furent vaincus; perdirent près de six mille hommes, & leverent le siège pour la seconde fois. Annibal cepen-

dant ne perdit point courage ; & , croyant se raccomoder avec sa fortune , il fit de nouveaux efforts , en 538. Ils eurent le même succès. Vaincu pour la troisième fois , ce fier Carthaginois fut enfin obligé d'avouer sa faiblesse. Il se retira , pendant la nuit , & renonça désormais à la conquête d'une ville si fatale à sa gloire.

NORA. (*siège de*) Le brave Eumène , après la triste journée d'Orcynima , se vit contraint de se renfermer , avec cinq cens hommes déterminés , dans le château de Nora , situé sur les frontières de la Cappadoce & de la Lycaonie. Antigone parut bientôt devant cette place avec sa nombreuse armée. Avant d'en former le siège , il envoya proposer une entrevue à son rival. Eumène répondit qu'il n'y consentiroit , qu'après qu'on lui auroit envoyé des ôtages. Antigone insista , & lui fit dire que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort : « Je ne reconnoîtrai jamais » d'homme plus fort que moi , s'écria fièrement Eumène , » tant que je serai maître » de mon épée. » Il fallut donc employer la force. Elle fut inutile ; & l'ennemi se vit contraint d'attendre de la famine ce qu'il ne pouvoit obtenir ni par ses artifices , ni par ses tentatives. Durant ce siège , qui occupa Antigone pendant un an , Eumène s'apperçut que rien n'incommodoit tant sa garnison , que le petit espace qu'elle occupoit. Pour remédier à cet inconvénient , il changea la plus grande maison du lieu en une sale d'exercice , où ses soldats , doublant peu-à-peu le pas , & courant les uns après les autres , faisoient les

in
au
se
ch
de
qu
pla
de
de
les
van
Per
nan
cou
reun
piec
effor
vant
exte
poin
henn
étoie
Cep
ne p
dans
qu'A
lui fi
Jérô
tems
avec
mité
de c
mond
NO
taille

inouvemens les plus violens, & se trouvoient aussi animés & aussi dispos que s'ils se fussent exercés dans une vaste enceinte. Pour les chevaux, il les faisoit suspendre avec de grandes sangles qu'on leur mettoit sous le col, & qu'on passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moyen de quelques poulies, on les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre. Pendant qu'ils étoient dans cette posture gênante, le palefrenier venoit les irriter à grands coups de fouet. Les chevaux, pleins de fureur, pouffoient d'inutiles ruades de leurs pieds de derriere, & faisoient les plus grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant. Ce pénible exercice donnoit une telle extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât; & , à force de hennir & de se tourmenter, ces animaux étoient tout couverts de sueur & d'écume. Cependant ni la sagesse ni la valeur d'Eumène ne purent le préserver des maux ordinaires dans les longs sièges. Il étoit aux abois, lorsqu'Antigone, fatigué de tant de résistance, lui fit faire des propositions avantageuses par Jérôme de Cardie, fameux historien de ce tems-là. Eumène conduisit cette négociation avec tant d'adresse, qu'il se délivra de l'extrémité où il étoit réduit, sans s'engager à rien de ce que prétendoit son ennemi. *An du monde 3685.*

NORDLINGEN, ou NORDLINGUE. (*batailles de*) 1. Les Impériaux, sous la conduite

du roi de Hongrie, du cardinal-infant, & du duc Charles de Lorraine, assiégeoient Nordlingue, place forte entre le Neckre & la Franconie, & qui dépend des Protestans. A peine cette nouvelle se fut-elle répandue, que le duc de Wéimar & le maréchal Horn partirent, à la tête d'une armée de Suédois, pour secourir cette ville qu'ils regardoient comme l'une de leurs plus fortes barrières. Ils parurent, à la vue des lignes des ennemis le 6 de Septembre 1634; &, sur l'heure, ils se disposerent à les attaquer. Leurs troupes étoient beaucoup moins nombreuses que celles des Impériaux; mais ils comptoient sur leur courage. Le combat fut long & terrible. Enfin les Protestans cédèrent, après avoir perdu seize mille hommes tués sur le champ de bataille ou dans la fuite, soixante-dix pièces de canon, & tout le bagage. Quatre mille furent faits prisonniers; & Nordlingue se rendit, le lendemain, à discrétion. Cet échec auroit entièrement anéanti la Ligue Protestante, si Louis XIII, qui faisoit une guerre cruelle à ses sujets hérétiques, n'eût soutenu ceux d'Allemagne.

2. La malheureuse journée de Mariendal allarma la cour de France. On jeta les yeux sur le vainqueur de Rocroi & de Fribourg; & le duc d'Enguien, déjà couvert de lauriers, dans un âge où les héros commencent à peine à l'être, s'empressa de joindre le vicomte de Turenne. Il le rencontra sur les bords du Neckre qu'il traversa pour faire la conquête de la Franconie, & pour suivre l'ennemi qui vouloit éviter une action générale. Il l'y força bientôt par ses marches, ses contre-marches,

ses ruses, & toutes ses manœuvres sçavantes; & dans les premiers jours d'Août 1645, il le ferra de si près dans les plaines de Nordlingue, qu'il l'obligea d'accepter une des batailles les plus mémorables du siècle dernier.

La plaine, à laquelle la ville de Nordlingue donne son nom, est l'une des plus vastes de la Franconie. Vers le milieu, elle est coupée par deux collines situées à quinze cens toises l'une de l'autre. La première, appelée *le Vineberg*, est assez haute & assez escarpée. La seconde, connue sous le nom d'*Allerheim*, est fortifiée par un château. Entre ces deux collines règne un vallon qui aboutit à un village plus avancé vers Nordlingue d'environ trois cens pas. Le terrain, qui sépare la colline d'*Allerheim* du village, est uni, mais traversé, dans toute son étendue, par un fossé également large & profond. Le chemin, qui conduit de ce même village au *Vineberg*, est rude & escarpé, à cause de l'élévation du *Vineberg*. C'est dans ce poste admirable, que le comte de Merci, chef des troupes Impériales, & l'un des plus grands capitaines de son siècle, s'étoit campé, sur les neuf heures du matin; & depuis ce tems-là, il n'avoit rien oublié pour rendre sa position encore plus formidable. Comme il traînoit toujours à sa suite un grand nombre de chariots qui n'étoient remplis que d'instrumens propres à remuer la terre, & qu'il y avoit occupé toute son armée, il avoit élevé, sur presque toute l'étendue de son front, des retranchemens qu'il étoit difficile de forcer.

Telle étoit la disposition de son armée. Le

général Gléen commandoit la droite établie sur le Vineberg, & composée des régimens Impériaux. La gauche, retranchée sur le sommet de la colline d'Allerheim, obéissoit à Jean-de-Vert, capitaine fameux, & l'émule de Merci. Ce dernier s'étoit réservé le commandement du centre qui remplissoit le val-lon, d'une colline à l'autre. Il avoit devant lui le village, où il avoit jetté l'élite de son infanterie. Son artillerie étoit disposée avec la même habileté le long des lignes dont il avoit couvert le village & les deux collines. L'armée entiere, composée de trente-six escadrons, & de dix-huit bataillons, montoit à seize mille combattans, presque tous vieux soldats qui n'avoient cessé de servir depuis le commencement de la guerre.

Cependant le duc d'Enguien, suivi des maréchaux de Grammont & de Turenne, étoit allé reconnoître l'ennemi. A la vue des retranchemens, de la position & de la fiere contenance de Merci, Turenne soutint qu'il y auroit de la témérité à l'attaquer. Mais Condé & Grammont, plus hardis, plus impétueux, lui prouwerent qu'il falloit combattre & vaincre; & l'on se disposa à exécuter ce projet digne de son auguste auteur. Sur les cinq heures après midi, l'armée s'ébranla pour agir. Tel étoit son ordre de bataille. Dix escadrons François, rangés sur la même ligne, formoient l'aile droite, commandée par Grammont, le plus ancien des deux maréchaux de France. Il étoit secondé par Arnaud, maréchal de camp, & soutenu du corps de réserve, composé de six bataillons & de six

esca
aux
de
Tur
la
pass
rop
con
esca
deu
gran
sista
com
de c
de h
cinq
nier
fant
prop
Mor
s'ag
la v
J
tré
le f
ral
trio
ava
les
sen
Da
tran
» V
» c
» v

escadrons des troupes de la même nation, aux ordres du comte de Chabot, maréchal de camp, qui présentoit une seconde ligne. Turenne commandoit la gauche. Il étoit à la tête de douze escadrons Véimariens, qui passoient pour la meilleure cavalerie de l'Europe. La seconde ligne de la gauche n'étoit composée que de Hessois, au nombre de six escadrons & de six bataillons. Au milieu des deux ailes étoit rangée en bataille la plus grande partie de l'infanterie Françoisé, consistant en dix bataillons, à la tête desquels combattoient Marfin, Bellenave, maréchaux de camp, & Castelnau-Mauviffiere, maréchal de bataille. Plus loin, dans la plaine, on voyoit cinq escadrons de Gendarmes & de Carabiniers prêts à seconder les efforts de cette infanterie. Le Duc ne prit point de poste. Il se proposoit de marcher avec le marquis de la Moussaie, maréchal de camp, par-tout où il s'agiroit d'animer les troupes, & de décider la victoire.

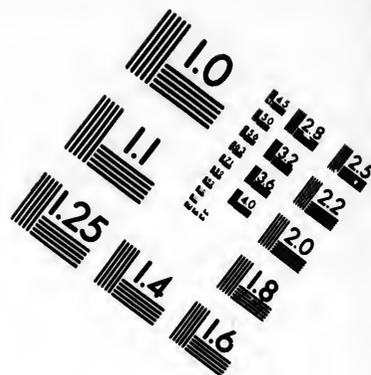
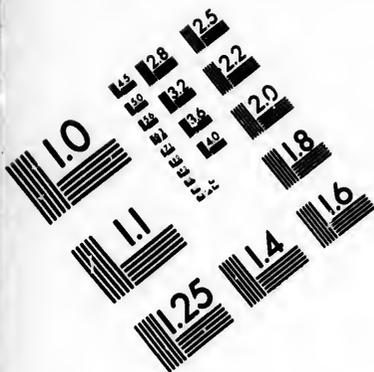
Jamais Merci ni ses troupes n'avoient montré tant de confiance & tant d'audace, qu'ils le firent en cette journée fameuse. Le général de l'Empereur, qui croyoit marcher à un triomphe certain, avant de donner l'ordre, avala plus de quarante verres de vin, sans que les fumées de cette liqueur traîtreffe jettassent dans son cerveau le moindre nuage. Dans l'excès de sa joie, il embrasse avec transport son épouse qui le suivoit par-tout :
» Voilà, lui dit-il, le baiser le plus doux
» que je vous donnerai de ma vie. Voyez-
» vous cette armée de téméraires, qui appro-

» che ? Dieu lui-même la livre entre mes
 » mains : réjouissez-vous. Le succès de cette
 » journée va rendre à l'Empire la paix & son
 » ancien éclat. » En achevant ces mots, il
 donne le signal. Aussi-tôt la plaine retentit au
 loin du bruit de l'artillerie. Les François,
 malgré le feu de l'ennemi, s'avancent en corps
 vers le village d'Allerheim. Marfin est à leur
 tête. Il aborde les retranchemens du village;
 il les attaque avec furie ; il les emporte ; il
 pénètre dans les rues. Merci, qui comprend
 que de ce poste dépend la victoire, détache
 sans cesse de nouvelles troupes pour le défendre.
 Le combat est terrible. Marfin est dangereusement
 blessé. Les François reculent. La
 Moussaie vient les soutenir. La mêlée recommence
 avec plus de chaleur. Mais enfin les
 Bavaois, favorisés par l'avantage du poste,
 & secondés par quantité de Mousquetaires
 qui, ayant percé ces maisons, ne perdoient
 aucun coup dans la multitude de leurs ennemis,
 arrêtent les François. La Moussaie,
 Castelnau-Mauvissiere sont mis hors de combat.
 Les troupes s'ébranlent : c'en étoit fait
 du retranchement emporté avec tant de
 peine, si Condé n'eût pris le parti de conduire
 lui-même à la charge tout ce qui lui restoit
 d'infanterie. A la vue de ce mouvement hardi,
 Merci s'écrie : « Courage, soldats, la victoire
 est à nous ! Dieu aveugle les François ! »
 A l'instant, il fond sur l'ennemi avec presque
 toutes les troupes du centre. Condé le reçoit
 avec courage. Il voit, sans s'effrayer, tomber
 à ses pieds tous ses aides-de-camp, tous ses
 officiers. Son cheval

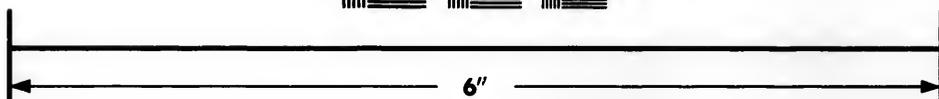
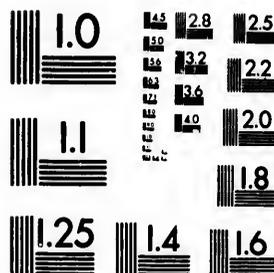
est tué
 Il reçoit
 vingt
 bits. M
 milieu
 Bavar
 grand
 forts
 village
 grand
 sembl
 sieurs
 ses,
 fons,
 muni
 ou de
 mais
 de sa
 Duc
 gauc
 qui s
 exp
 enne
 riere
 que
 plus
 com
 cés.
 mar
 l'ar
 cou
 gr
 en
 s'es
 fan

est tué: deux autres qu'il prend sont blessés. Il reçoit une terrible contusion à la cuisse, & vingt coups dans ses armes & dans ses habits. Mais le général Merci tombe mort au milieu des siens, d'un coup de mousquet. Les Bavarois frémissent, & veulent venger leur grand capitaine, ou périr comme lui. Les efforts sont inutiles. Les François gagnent le village entier, à la réserve de l'église & d'une grande maison dans lesquelles deux régimens sembloient vouloir s'enfvelir. Après plusieurs attaques aussi sanglantes qu'infructueuses, Condé fit mettre le feu aux autres maisons, dans l'espérance que l'incendie, se communiquant de proche en proche, chasseroit ou dévoreroit tout ce qui restoit d'ennemis; mais en vain. La victoire, achetée par tant de sang, demeura, malgré toute la valeur du Duc, imparfaite au centre. Il vole à l'aile gauche, où il trouve le vicomte de Turenne qui s'avançoit entre le village & le Vineberg, exposé à tout le feu de la droite de l'armée ennemie, & à celui du centre, formé derrière le village, qui le prenoit en flanc. Quoique blessé, Turenne n'en marchoit qu'avec plus d'audace au général Gléen. Après un combat opiniâtre les François furent enfoncés. D'Enguien appelle à leur secours les Vèimariens & les Hessois, les seules troupes de l'armée, qui n'eussent pas été battues. Ils accourent à travers les foudres & la mort. Ils grimpent sur le sommet du Vineberg; taillent en pièces l'infanterie qui y est retranchée; s'emparent du canon; le pointent contre l'infanterie Bavaroise du centre; la forcent de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14.80
(716) 872-4503

ES 28
ES 32
ES 36
ES 40
ES 45
ES 50
ES 56
ES 63
ES 71
ES 80
ES 90
ES 100

ES 10
ES 11
ES 12
ES 14
ES 16
ES 18
ES 20
ES 22
ES 25
ES 28
ES 32
ES 36
ES 40
ES 45
ES 50
ES 56
ES 63
ES 71
ES 80
ES 90
ES 100

chercher son salut dans la fuite ; tournent vers le village ; prennent le général Gléen , & forcent les deux régimens d'infanterie , postés dans l'église & dans la maison , dont on a parlé , de se rendre à discrétion. Les François triomphoient , lorsqu'on apperçut Jean-de-Vert qui s'avançoit à la tête de son aîle gauche. Ce général , las d'attendre le maréchal de Grammont qui lui étoit opposé , étoit descendu de la colline d'Allerheim ; avoit franchi le fossé qui coupoit le vallon , & s'étoit précipité , comme un torrent , sur les François. Après une longue résistance , les escadrons attaqués prirent l'épouvante & la fuite. Grammont , blessé , abandonné , combattoit encore à la tête de deux régimens qui seuls n'avoient pas cédé à l'exemple contagieux de la terreur. Il fut enveloppé , & pris avec tous ceux qui l'accompagnoient. Arnauld s'étoit sauvé du carnage , pour se joindre à Chabot qui commandoit le corps de réserve. Chabot part , veut arrêter le vainqueur. Jean-de-Vert redouble d'effort. L'officier François est vaincu , & toute la réserve battue & dissipée. Jean venoit de poursuivre les fuyards , quand il apprit la mort de Merci , & la captivité de Gléen , la perte du village & de l'artillerie. A cette triste nouvelle , il se retira sur la colline d'Allerheim , & , bientôt après , à Donawert , abandonnant aux François une mémorable victoire , quinze piéces de canon , quarante drapeaux & étendards , deux mille prisonniers & quatre mille morts. Ce glorieux succès coûta près de quatre mille hommes tués ou blessés. Merci fut enterré dans le champ

de ba
capit
rieres
pané

« Ar

N

Henr

d'ent

le pr

Mais

glois

Math

le th

laum

vive

lut v

gues

allun

du r

tête

les

Yon

derri

nob

cam

de

gues

ter

nem

rag

lier

de bataille ; & , sur la tombe de cet illustre capitaine qui réunissoit toutes les vertus guerrières , on grava cette inscription qui fait son panégyrique :

Sta, Viator ; Heroëm calcas.

« Arrête, Voyageur ; tu foules un Héros. »

NORTH-ALLERTON. (*bataille de*)
 Henri I, roi d'Angleterre, n'ayant point d'enfans mâles, déclara pour son successeur le prince Henri Plantagenêt, son petit-fils. Mais, après la mort du monarque, les Anglois, redoutant la hauteur & la fierté de Mathilde, mere du jeune roi, éleverent sur le trône Etienne de Blois, petit-fils de Guillaume le Conquérant. L'ambitieuse princesse, vivement piquée de ce sanglant affront, voulut venger son orgueil outragé. Par ses intrigues cachées, par ses plaintes secrettes, elle alluma le flambeau de la discorde dans le sein du royaume. David, roi d'Ecosse, parut à la tête d'une armée nombreuse, pour soutenir les droits de sa nièce, & , pénétrant dans le Yorckshire, ravagea cette province avec la derniere barbarie. Irritée de tant d'excès, la noblesse de ces contrées prit les armes ; alla camper à North-Allerton, sous la conduite de Turstan, archevêque d'Yorck, prélat fougueux, plus propre à manier l'épée qu'à porter la crosse, & dans ce poste attendit l'ennemi. Les Anglois combattirent avec un courage invincible. En vain David essaya de rallier plusieurs fois ses soldats effrayés : il fut

obligé de prendre la fuite avec eux, & d'abandonner une victoire sur laquelle il avoit témérairement compté. Cette journée, fameuse dans les Annales Angloises, est appelée *la Bataille de l'Etendard*, parce que les vainqueurs avoient élevé sur un chariot un grand Crucifix, autour duquel, par une piété aveugle & bien conforme au génie de ce siècle ignorant & superstitieux, ils avoient attaché des Hosties consacrées & des Bannieres de Saints. Le succès de la noblesse rétablit, pour quelque tems, le calme dans l'Angleterre; & les séditieux attendirent une circonstance plus favorable pour exciter de nouvelles tempêtes. *L'an 1138.*

NORTHAMPTON. (*bataille de*) De nouveaux sujets de mécontentemens, ou plutôt l'ambition de régner, mirent une seconde fois les armes à la main du duc d'Yorck, en 1460. Au bruit de cette révolution, la reine Marguerite leva une armée, & vint au-devant des Rebelles qui, au nombre de près de quarante mille combattans, s'étoient postés dans la plaine de Northampton, sous les ordres du comte de la Marche, fils du Duc. Le célèbre Warwick, dont les conseils dirigeoient la conduite du jeune Général, envoya faire au roi Henri VI des propositions vagues. Trois fois son député fut renvoyé avec mépris. Le comte indigné fit dire au monarque qu'avant qu'il fût quatre heures sonnées, il auroit l'honneur de lui parler, ou qu'il seroit étendu, sans vie, sur le champ de bataille. Cette menace fut regardée comme le signal du combat. L'armée royale franchit une riviere

qu'elle
après
attaqu
qu'on
qu'on
fit m
avec
avec
de m
qui c
l'arm
Mécc
le co
men
rivier
posan
nom
pièce
le ch
Le H
cond
entra
N
d'O
Nov
de M
tran
quat
pitu
rabl
trou
de p
& q
I
com

qu'elle avoit à dos ; & , sur les deux heures après midi , elle s'ébranle la première pour attaquer. Les Révoltés , après avoir publié qu'on ne touchât point à la personne du Roi , qu'on épargnât les simples soldats , & qu'on fit main-basse sur les officiers , la reçurent avec intrépidité. La mêlée dura deux heures , avec tant de furie , que la terre étoit jonchée de morts & de mourans. Enfin le lord Gray , qui commandoit un corps considérable de l'armée du Roi , s'étant rangé du côté des Mécontents , cette défection imprévue abbatit le courage des troupes royales. Elles commencèrent peu-à-peu à lâcher pied ; & , la rivière , qu'elles avoient derrière elles , s'opposant à leur passage , il s'en noya un grand nombre. Ceux qui résistèrent furent taillés en pièces. On en compta plus de dix mille sur le champ de bataille. La Reine prit la fuite. Le Roi fut fait prisonnier dans sa tente , & conduit , par le vainqueur , à Londres où il entra plutôt en esclave qu'en souverain.

NOVARE. (*prise de*) En 1733 , au mois d'Octobre , le roi de Sardaigne fit investir Novare , l'une des meilleures villes du duché de Milan. M. de Coigni en fit le siège. La tranchée fut ouverte le 3 de Janvier ; & , quatre jours après , la garnison demanda à capituler. On lui accorda des conditions honorables ; & elle fut conduite à Mantouë. On trouva dans la place plus de trois cens milliers de poudre , quarante-quatre pièces de canon , & quantité d'autres munitions de guerre.

NOVI. (*action près de*) En 1745 , le comte de Schullembourg , qui commandoit

l'armée Autrichienne, étoit campé à Novi; où il avoit construit des retranchemens, dans l'espace de près d'une lieue & demie, aux environs de cette ville. Mais le duc de Modène, avec l'armée combinée d'Espagne & de Naples, força ces retranchemens; obligea le général Allemand de les abandonner; fit plus de mille Croates prisonniers; &, le 5 de Juillet, trois mille cinq cens hommes entrèrent, sous ses ordres, dans Novi.

L'année suivante, vers la fin du mois de Mai, ou le commencement de Juin, le maréchal de Maillebois, ayant été chargé de joindre l'armée de dom Philippe, fit transporter à Tortone les magasins qu'il avoit à Novi, parce que cette dernière ville est sans défense. Dès que les François en furent éloignés, le roi de Sardaigne passa le Tanaro, & se présenta devant la place. Il y fit son entrée sans résistance; &, pour mortifier les habitans, il exigea une contribution de vingt mille livres de Piémont.

NUMANCE. (*siège de*) Les Arvaques, peuple d'Espagne, dont Numance étoit la capitale, avoient uni leurs forces à celles de Viriathus. Les Romains songerent à venger cette infraction des traités. Pendant plusieurs années, on ne fit que quelques tentatives peu importantes. Q. Pompéius, le premier noble de la maison des Pompées, voulut entreprendre le siège de la capitale. Mais il fut battu; & ses troupes furent tellement affoiblies, qu'il envoya des agens secrets pour conclure un traité de paix avec les Numantins. Quand son successeur fut arrivé, il nia qu'il eût fait aucun

traité;
Les R
pertes.
Numan
vant le
Ils se ti
paroître
appare
Persua
défaite
aux ma
quer le
der la
alors,
résister
ner la
porter
butin,
à-coup
renver
les éch
font un
Ma
mettre
Il n'y
pas un
sent l'a
décou
voix n
volut
gions
loigna
assiégé
nomb
dre de

traité ; & la guerre recommença de nouveau. Les Romains effuyèrent encore de grandes pertes. Popilius, leur général, s'approcha de Numance. Les habitans n'allèrent point, suivant leur usage, à la rencontre de l'ennemi. Ils se tinrent renfermés dans leurs murs, sans paroître & sans faire aucun mouvement. Cette apparente tranquillité trompa le Proconsul. Persuadé que les assiégés, découragés par les défaites précédentes, craignoient d'en venir aux mains, il ordonne à ses troupes d'appliquer les échelles aux murailles, pour escaler la ville. On s'empresse d'obéir. Popilius alors, voyant qu'on ne se dispoit pas à lui résister, conçoit quelque soupçon. Il fait sonner la retraite. Mais le soldat, flatté d'emporter la ville d'affaut, & de s'enrichir du butin, se retire à regret & lentement. Tout-à-coup les assiégés sortent par plusieurs portes ; renversent tous ceux qui étoient montés sur les échelles ; poursuivent les autres, & défont une partie de l'armée.

Mancinus, successeur de Popilius, vint mettre le comble à l'ignominie des Romains. Il n'y eut pas une rencontre, il ne se donna pas une escarmouche où les Numantins n'eussent l'avantage ; enforte que le soldat Romain, découragé, ne pouvoit plus soutenir ni la voix ni la vue d'un Numantin. Le Général voulut dissiper cette frayeur indigne des légions de la république. Dans cette vue, il s'éloigna de Numance pendant la nuit. Mais les assiégés, avertis de sa retraite, partirent au nombre de quatre mille ; coururent, sans perdre de tems, après les fuyards ; donnerent sur

la queue; en firent un grand carnage; poufferent le reste dans des lieux fort difficiles & presque sans issue; & , quoique l'armée Romaine montât à plus de vingt mille hommes, ils l'envelopperent de telle sorte qu'il ne lui fut pas possible de se retirer de ce mauvais pas. Mancinus désespéré envoya un hérault, pour demander quelque composition. Il conclut un indigne traité, par le ministère de Tibérius Gracchus, & partit pour Rome. Ce traité fut déclaré nul; & l'on continua une guerre qui affligoit extrêmement & qui dishonoroit le peuple Romain. Vainqueur de tant de nations, il voyoit, depuis plusieurs années, tous ses efforts échouer devant une ville, & ses armées presque toujours battues par des ennemis qui d'eux-mêmes étoient très-foibles, & que la seule incapacité des généraux avoit rendus jusques-là formidables. Pour remédier à de si grands maux, on songea à mettre en place un homme d'un grand mérite, & qui fût capable de rétablir l'honneur de la république. Le destructeur de Carthage parut le seul en état de terminer la guerre de Numance. On le créa Consul; & on lui donna l'Espagne pour département.

A peine Scipion se fut-il montré à ses troupes, que tout changea de face. La discipline fut rétablie: le luxe fut pros crit. Les femmes de débauche, qui se trouvoient dans le camp au nombre de plus de deux mille, les valets inutiles, les marchands, & tous ceux dont le talent est de nourrir la mollesse & le libertinage, furent obligés de prendre la fuite. Le soldat s'accoutuma à reprendre ses travaux ordi-

brdir
Géné
Scipi
Il vi
dre t
présé
ne l'
aux
étoit
pren
cont
dats
fiers
aux
four
valla
situé
lieue
doul
fut
mur
haut
Dun
faire
plac
deu
la la
tres
cabl
des
men
ferm
geu
dan
il é
S

ordinaires, & à se conformer aux ordres du Général. Cette importante réforme occupa Scipion pendant toute sa première campagne. Il vint ensuite près de Numance, pour y prendre les quartiers d'hiver. En vain les assiégés présentèrent la bataille : le général Romain ne l'accepta jamais. Une seule fois il en vint aux mains avec eux, parce que ses fourrageurs étoient en danger. Il força les Numantins de prendre la fuite ; mais il ne les poursuivit pas, content d'être parvenu à faire voir à ses soldats, ce qui paroïssoit presque un prodige, ces fiers Espagnols fuyant devant eux. Pour ôter aux assiégés toute espérance & toute ressource, il fit conduire une ligne de contre-vallation autour de la ville. Numance étoit située sur une colline, & avoit près d'une lieue de circuit. La contre-vallation en eut le double. Ensuite on creusa un large fossé qui fut revêtu de pieux ; & l'on construisit un mur qui avoit huit pieds d'épaisseur & dix de hauteur, sans compter les créneaux. Le fleuve Durius passoit le long des murs, & servoit à faire entrer des vivres & des troupes dans la place. Pour le fermer, Scipion bâtit sur les deux rives deux forts, d'où il jeta sur toute la largeur du fleuve de longues & fortes poutres attachées, des deux côtés, à de gros cables. Ces poutres étoient armées de grandes pointes de fer, qui, étant perpétuellement agitées par le mouvement des eaux, fermoient le passage aux nageurs & aux plongeurs ; & à ceux qui auroient voulu paroître dans des barques. Pour être informé de tout, il établit, sur toute l'étendue des retranche-

mens, des soldats assez près les uns des autres, qui, jour & nuit, devoient donner avis, chacun à son voisin, de tout ce qui se passoit & de tout ce qu'il apprenoit. L'armée Romaine montoit à soixante mille hommes. La moitié étoit destinée à garder les murs; vingt mille à combattre, quand il en feroit besoin, & dix mille à relever ceux-ci & à les soutenir. Chacun avoit sa place & son devoir marqués; & les ordres qu'on recevoit étoient exécutés sur le champ. Il n'étoit pas possible qu'un siège si bien conduit ne couvrît de gloire celui qui en étoit l'ame. Vainement les Numantins formoient-ils des attaques. Ils rencontroient par-tout une main prête à repousser leurs inutiles efforts. Désespérés, ils se renfermoient dans leur ville, pour y dévorer un reste de provisions que, jusqu'à ce jour, la famine avoit épargnées. Quelqu'opiniâtre que fût leur courage, quelqu'excessive que fût leur fierté, les maux qu'ils éprouvoient les contraignirent de demander la paix. Abarus, chef de l'ambassade, dit à Scipion que toute la grace, qu'il le supplioit de leur accorder, étoit de les traiter humainement, ou de leur permettre de périr dans un combat, les armes à la main. Le général Romain lui répondit qu'ils n'avoient qu'à s'abandonner à la discrétion des Romains, & livrer toutes leurs armes. Cette condition mit les assiégés en fureur. Ils massacrèrent leurs députés, & recommencerent leurs sorties, toujours sans succès. La famine devint si grande, qu'on se nourrissoit de chair humaine. Vaincus enfin par ce terrible fléau, ils se rendirent à

Scip
vre
La
Tou
seul
du v
avo
tion
tend
faire
de c
dura
mille
gurt
ce fi
Num
N
justif
lippe
Flam
pliée
péres
tôt
sangl
foloi
narc
pour
faire
situé
l'Er
ses r
dans
tranc
men
poste

Scipion. Plusieurs ne voulurent point survivre à leur patrie, & se donnerent la mort. La ville fut renversée de fond en comble. Tous les citoyens furent vendus; cinquante seulement furent réservés pour le triomphe du vainqueur. Tout le crime des Numantins avoit été de ne point fléchir sous la domination d'une république ambitieuse, qui prétendoit donner des loix à l'univers. C'est faire l'éloge de cette ville belliqueuse, que de dire que, pendant toute cette guerre qui dura tant d'années, elle n'avoit que huit mille hommes qui portassent les armes. Jugurtha & Marius se couvrirent de gloire dans ce siège, & méritèrent l'estime de Scipion. Numance fut détruite, l'an 133 avant J. C.

NUYS. (*prise de*) Le prince de Parme justifioit, tous les jours, le choix que Philippe II avoit fait de lui pour dompter les Flamands rebelles; & les victoires multipliées de ce grand Général faisoient enfin espérer à la cour de Madrid qu'on verroit bientôt terminer avantageusement cette guerre sanglante, qui, depuis plusieurs années, désoloit un des plus beaux domaines de la monarchie Espagnole. En 1586, le gouverneur, pour mettre le comble à sa gloire, voulut faire la conquête de Nuys, ville importante, située au nord de Cologne, au confluent de l'Erft & du Rhin. Cette place avoit près de ses murs une petite isle qui la masquoit, & dans laquelle les Flamands s'étoient bien retranchés. Le prince de Parme voulut commencer son expédition par les chasser de ce poste. Il y court, à la tête de ses guerriers;

il les attaque ; mais , après un combat opiniâtre , il est repoussé avec perte. Cet échec ne fait qu'enflammer son courage. L'isle est une seconde fois assaillie. Les soldats font des prodiges. En vain les assiégés opposent à leur valeur une résistance héroïque. Tout fuit , tout se disperse : l'isle est enfin emportée. Ce premier obstacle vaincu , un nouveau se présente. Une tour énorme , élevée sur le bord du Rhin , foudroie les assiégeans , & met la place hors d'insulte. L'armée demande , à grands cris , qu'on l'y conduise. Le prince se rend à ses vœux. Un feu terrible menace de la mort quiconque ose avancer. On brave les foudres & la mort. On s'approche à travers les périls & les tonnerres. On arrive au pied de la tour. On escalade ; on prend les ouvrages avancés. Bientôt le soldat Espagnol entre pêle-mêle avec les vaincus dans la citadelle ; & , par ce dernier exploit ; Nuys se voit désormais sans espérances & sans ressources. Cependant cette ville se défendoit avec cette intrépidité mâle , que les malheurs ne peuvent abbatre ; & peut-être qu'elle eût occupé long-tems les Royalistes , sans le terrible effet de leur artillerie. Les remparts tomboient en poudre. Les bombes & les boulets écrasoient les maisons & leurs malheureux habitans. Dans tous les quartiers de la place , la mort menaçoit , ou montrait des victimes. Il fallut donc enfin songer à se rendre. Mais , pendant la négociation , les Espagnols & les Italiens , entraînés par un mouvement aveugle , se précipitent tout-à-coup dans la ville , l'épée à la main ; immolent tout ce qui

s'offre
cendi
ne fa
qu'un
ne p
nom
réfug
plus g
plus g
tureu
affreu
de ce

NY

l'Asie
lut su
vole
guerr
habit
ose lu
avant
avec
nemi
donn
par
lutter
ils se
teurs
sa co
fut
voul
conq
fance

s'offre à leurs coups; allument un horrible incendie qui, augmenté par un vent impétueux, ne fait bientôt, de cette malheureuse cité, qu'un monceau de cendres & de ruines. On ne put sauver que deux églises. Un grand nombre de religieuses & de femmes s'y étoient réfugiées. Elles n'en coururent pas moins les plus grands dangers; &, si l'on n'eût fait les plus généreux efforts pour les arracher à la fureur lubrique des soldats, les scènes les plus affreuses auroient mis le comble à l'horreur de cette journée.

NYSE. (*prise de*) Après la conquête de l'Asie, Alexandre, pour imiter Bacchus, voulut subjuguier les Indes. Le roi de Macédoine vole dans ces vastes régions, à la tête de ses guerriers victorieux. Nyse, ville forte, grande, habitée par un peuple nombreux & guerrier, ose lui fermer ses portes. On l'assiége, l'an 327 avant J. C. Après quelques attaques soutenues avec courage, les Barbares font sur les ennemis une sortie générale. La fortune les abandonne. Ils sont repouffés, poursuivis, accablés par les Macédoniens; &, ne voulant plus lutter contre des adversaires si redoutables, ils se rendent à discrétion. Les présens flatteurs, qu'ils firent au monarque, calmerent sa colère, en chatouillant sa vanité; & Nyse fut heureuse de trouver un vainqueur qui, voulant passer pour dieu, pardonnoit à quiconque partageoit sa folie, en adorant sa puissance.



[O C T]

OCTOLOPHE. (*bataille d'*) Pour peu qu'on fit ombrage à l'ambition de Rome, on attiroit sur soi les armes toujours victorieuses de cette redoutable république; & dès qu'un prince osoit, sans son agrément, agrandir, ou même défendre ses Etats, on lui déclaroit la guerre; on songeoit à l'opprimer. Philippe, pere de Persée, roi de Macédoine, provoqué par ses voisins, les attaqua; les bat; tait sur eux des conquêtes. Rome prend aussi-tôt le parti des vaincus; & l'an 200 avant l'ère chrétienne, le consul Sulpicius est chargé de marcher contre cet heureux monarque, dont la puissance, par ses progrès rapides, inquiète la fiere république. Au reste, Philippe n'étoit pas un ennemi peu formidable. Successeur d'Alexandre, il avoit les vertus guerrieres de ce conquérant; & c'étoit alors le seul prince qui pût lutter contre les Romains, & balancer la fortune de ces tyrans du globe. Les armées des deux puissances se mirent en campagne avec ce desir de vaincre, qui d'ordinaire enflamme les soldats, quand ils vont combattre un ennemi nouveau. Les deux peuples firent, en quelque sorte, l'essai de leurs forces, dans une foule de petits combats qui ne decidoient rien. Enfin ils engagerent une action générale près d'un bourg appellé *Octolophe*. Le premier choc fut terrible. Les Macédoniens, animés

par l'
avoie
redou
en co
les ra
confu
main
leurs
tre au
rame
de fu
Les M
qu'à
surpri
rir, c
queu
main
cher

O
mis à
tels d
fui vi
deux
en 6
hod.
dame
tamb
n'eut
qu'il
avoit
cens
bat.
tôt,
bleff
seme

par l'exemple de leur roi, montrèrent qu'ils avoient hérité du courage de leurs aïeux. Leur redoutable phalange, ce rempart vivant, qui, en couvrant leurs différens corps, portoit dans les rangs ennemis l'épouvante, la mort & la confusion, fut par-tout victorieuse. Les Romains plierent; la fortune alloit abandonner leurs enseignes. Tout-à-coup Sulpicius se montre aux dernières lignes; rallie les fuyards; les ramène au combat qui recommence avec plus de fureur. Alors la phalange étoit rompue. Les Macédoniens triomphans n'avoient songé qu'à jouir de leur victoire. Quelle fut leur surprise, quand ils virent les vaincus accourir, charger, enfoncer, massacrer leurs vainqueurs! Rien n'ose résister à la valeur Romaine. Tout fuit; tout se disperse, & le roi cherche son salut dans une prompte retraite.

OHOD. (*bataille d'*) Abou-Sofian s'étoit mis à la tête des Khoraitchites, ennemis mortels du faux prophète Mahomet. Cet Arabe, suivi de trois mille hommes de pied & de deux cens chevaux, s'avança vers Médine, en 623, & se fortifia sur la montagne d'Ohod. Hendah, son épouse, & quinze autres dames des plus nobles familles portoient les tambours, & animoient les soldats. Mahomet n'eut pas plutôt appris le progrès de son rival, qu'il voulut le chasser du poste avantageux qu'il avoit choisi. Il marche à lui avec huit ou neuf cens fantassins seulement, & engage le combat. D'abord il fait plier l'ennemi; mais bientôt, accablé par le nombre, & couvert de blessures, il est contraint de se retirer honteusement. La victoire ne coûta que vingt-deux

hommes aux Khoräischites ; & l'imposseur perdit soixante-dix de ses disciples. Son oncle Hamzah fut trouvé au nombre des morts. La cruelle épouse d'Abou-Sofian se jeta sur le corps de ce Musulman ; l'éventra, & en mangea le foie. Toutes les femmes imitent sa barbarie. La défaite de Mahomet le faisoit regarder comme un fourbe. Mais le prophète, pour se tirer d'embarras, & de l'avis, sans doute, de son bon ami S. Gabriel, eut recours à la doctrine de la prédestination absolue, & dit hautement qu'il n'étoit rien arrivé à ces hommes, dont on regrettoit la perte, que ce que Dieu avoit déterminé d'une manière inévitable ; qu'au reste, on devoit les regarder comme martyrs, puisqu'ils étoient morts, en combattant pour la foi.

OÏA. (*prise d'*) Les Portugais, voulant faire des conquêtes dans les Indes, s'attachèrent, en 1508, au siège de la ville d'Oïa, qu'ils attaquèrent avec fureur. Les habitans se défendirent avec le courage qu'inspire le désespoir. Mais, trop foibles pour résister à des Européens armés de la foudre, ils prirent la fuite, & cherchèrent dans les bois & dans les montagnes voisines des asyles contre la cruauté des vainqueurs. Un officier Portugais, nommé *Sylvëira*, découvrant un Maure de fort bonne mine, qui se déroboit par un sentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point allarmé pour lui-même ; mais, après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne

de lui
s'obsti
lui, e
rir, o
seule.

laissa
qui le
» épé

OL

soit,
Silésie
vince
doutab
Brieg

Le m
en 17
les ou
fut la

roi, p
& de

L'app
dema
trer le
le gou
tieuse

OL

rice s
mais
avoit
marq
dans
du C
la tra
établi
qué l

de fuir , tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina , au contraire , à demeurer près de lui , en l'assurant qu'elle aimeroit mieux mourir , ou rester prisonniere , que de s'échapper seule. Sylvéira , touché de ce spectacle , leur laissa la liberté de se retirer , en disant à ceux qui le suivoient : « A Dieu ne plaise que mon » épée coupe des liens si tendres ! »

OLAW. (*prise d'*) Le roi de Prusse faisoit , tous les jours , des progrès rapides en Silésie ; & toutes les villes de cette vaste province n'osoient résister à ce conquérant redoutable. Olaw , petite ville du duché de Brieg , voulut arrêter le nouvel Alexandre. Le monarque se présenta devant ses portes , en 1741 , & fit sommer le commandant de les ouvrir à ses guerriers. Un refus humiliant fut la réponse de l'officier Autrichien ; & le roi , plein de colère , fit avancer deux canons & deux mortiers pour foudroyer la place. L'approche du péril intimida les citoyens. Ils demanderent , à grands cris , qu'on laissât entrer les Prussiens. Il fallut en passer par-là ; & le gouverneur , vaincu par ces clameurs séditieuses , se rendit , sans attendre l'attaque.

OLDENSEL. (*prise d'*) Le prince Maurice s'étoit emparé de cette place , en 1597 ; mais , comme elle étoit peu importante , il avoit négligé de la fortifier. En 1605 , le marquis de Spinola , si connu par sa science dans le métier de la guerre , & digne rival du César Hollandois , l'investit ; fit ouvrir la tranchée de trois côtés , & sur le champ établit trois batteries avec tant de célérité , que la garnison , encore plus foible que dé-

couragée , capitula aux premiers coups de canon.

OLKIRKEN. (*affaire d'*) Le roi de Prusse, suivi du maréchal Daun, se retiroit en Bohême, lorsque, le 14 d'Octobre 1758, à cinq heures du matin, il fut surpris près d'Olkirken, & attaqué tout-à-la-fois en front & en queue. Son général Keith, à qui il avoit confié la garde du principal poste, fut tué, en voulant le reprendre. Dix mille Prussiens demeurèrent sur la place; & leur camp tout dressé, défendu par cent piéces d'artillerie, devint la proie du vainqueur. Si ses ordres eussent été ponctuellement exécutés, & qu'il y eût eu moins de mésintelligence entre les généraux subalternes, qui conduisoient les colonnes, cette journée auroit mis fin aux malheurs de l'Allemagne. Le sort de la Saxe n'en devint cependant pas meilleur. Elle resta sous l'oppression.

OLMULTZ. (*siège d'*) En 1758, après une marche de trente-quatre lieues, faite en trois jours, le roi de Prusse se présenta devant Olmultz, capitale de la Moravie. Cette ville avoit été prise & reprise dans la dernière guerre. On y avoit fait de nouveaux ouvrages pendant la paix; mais elle ne paroissoit pas en état d'arrêter une armée accoutumée à vaincre. Le maréchal-comte de Marshall, chargé de la défense de cette place, avoit une garnison composée de vieux régimens pleins de bravoure. La cour se reposito sur la valeur du capitaine, & sur l'intrépidité des soldats. Ils firent tous au-delà de ce qu'on avoit espéré. Le grand défaut des armées Prussiennes

a touj
ingéni
prirent
bardies
narque
parts s
édifice
çoit jo
en pou
déric
sans le
coup l
chienn
de Da
toujou
de la j
laisser
doit d
geans
de bon
en fait
escort
Enlev
assiég
ce pro
armée
capab
d'y su
L'un
ral-ba
contr
pétuo
dant p
quete
fois le

a toujours été, dit-on, de manquer de bons ingénieurs. Ceux qui conduisirent ce siège s'y prirent assez mal. Les canonniers & les bombardiers servirent mieux l'impatience du monarque. En peu de jours, une partie des remparts s'éroula. Le feu dévora les plus beaux édifices; & ces globes meurtriers, qu'on lançoit jour & nuit contre la ville, réduisirent en poudre les maisons des citoyens. Déjà Frédéric se croyoit vainqueur; déjà ses courtisans le félicitoient sur son triomphe. Tout-à-coup le bruit se répand qu'une armée Autrichienne approche, sous les ordres du comte de Daun. Ce Général, toujours circonspect, toujours caché dans ses desseins, donnoit de la jalousie au roi de tous côtés, sans lui laisser appercevoir celui par lequel il prétendoit délivrer Olmütz. Il sçavoit que les assiégés n'avoient des munitions de guerre & de bouche que pour peu de jours, & qu'ils en faisoient venir un grand convoi de Silésie, escorté de près de dix-huit mille hommes. Enlever le convoi, c'étoit délivrer la place assiégée. Le comte de Daun voulut exécuter ce projet. Parmi les officiers généraux de son armée, il en choisit deux, non-seulement capables de remplir ses desseins, mais encore d'y suppléer par leur profonde intelligence. L'un étoit M. de Siskovitz; l'autre, le général-baron de Lowdon. Ils partent; ils rencontrent le convoi; ils l'attaquent avec impétuosité: on les reçoit avec courage. Pendant près de neuf heures, le canon, la mousqueterie, l'arme blanche, ensanglantent à la fois le théâtre du combat. Enfin les Prussiens

enfoncés, coupés de toutes parts, cherchent leur salut dans une prompte fuite, abandonnant au pouvoir du vainqueur trois mille prisonniers, leurs provisions & la moitié de leur trésor, & laissant sur le champ de bataille plusieurs milliers de morts & de mourans. La nouvelle de cette disgrâce précéda de quelques instans l'arrivée du comte de Daun au camp de Frédéric. Ce monarque ne s'opiniâtra point à continuer le siège. Il ne songea qu'à se soustraire aux malheurs dont il étoit menacé. Le général Autrichien, par une marche sçavante & admirée des connoisseurs, étoit parvenu à un quart de lieue des retranchemens ennemis. Il choissoit déjà le moment de les attaquer, lorsque le Roi, par une retraite qui ne lui fait guères moins d'honneur qu'une victoire, vint à bout d'échapper à la fureur des redoutables Autrichiens. Il prit son chemin vers la Bohême, & tous les lieux de son passage n'offrirent plus aux yeux qu'un effrayant tableau de ce que peut faire la licence, quand le besoin & la nécessité l'autorisent.

OLYMPE. (*journee du Mont-*) L'an 189 avant J. C. le consul Manlius marcha contre les Gallo-Grecs qui habitoient dans une partie de l'Ionie. Les brigandages de ces peuples sur les terres des alliés de la république furent le motif de cette guerre. Manlius les atteignit près du Mont-Olympe. La victoire ne fut pas si facile qu'il se l'étoit promis; mais enfin les Barbares furent entièrement défaits. Le nombre des prisonniers, de tout âge & de tout sexe, fut immense. Une des femmes qui furent prises fit une action bien mémorable.

Elle s'a
d'Ortia
lois. E
relevée
naître
la gard
Il vit
ment a
flateur
veurs
femme
une au
de réfi
obéi;
der, l
voulut
noirce
affouv
tale. I
renvo
çon.
elle se
de la
& dor
eut-il
mare
la têt
d'em
pieds
flam
l'outr
qu'el
cette
cette
récit

Elle s'appelloit *Chiomare*, & étoit l'épouse d'Ortiagon, l'un des chefs ou princes Gaulois. Elle étoit dans cet âge où la beauté, relevée par les graces de la jeunesse, fait naître les violens desirs. Le Centurion, qui la gardoit, étoit avare; mais il étoit homme. Il vit sa belle captive, & en devint éperdument amoureux. Prieres, promesses, langage flateur, tout fut employé pour obtenir les faveurs de *Chiomare*. Qui le croiroit? Cette femme, quoique barbare, joignoit à ses attraits une austere vertu. Le Romain, irrité de tant de résistance, parle en maître qui veut être obéi; &, ce que le cœur ne veut point accorder, la violence vient à bout de le ravir. Il voulut couvrir d'une apparence de bonté la noirceur de cet outrage. La jouissance avoit assouvi les premiers accès de sa passion brutale. Il offrit à la vertueuse *Chiomare* de la renvoyer en liberté, non pourtant sans rançon. On convint de la somme & du lieu où elle seroit touchée. Le jour pris, les parens de la dame vinrent dans l'endroit marqué, & donnerent un talent au Centurion. A peine eut-il reçu cet argent avec joie, que *Chiomare* le fait tuer par ses proches, & lui coupe la tête qu'elle porte à son mari. Avant que d'embrasser ce cher époux, elle jette à ses pieds la tête du perfide; &, le visage enflammé d'une fiere indignation, elle lui avoue l'outrage qu'elle a reçu, & la vengeance qu'elle en a tirée. Tout le reste de sa vie, cette généreuse femme soutint la gloire de cette action; & Plutarque, l'auteur de ce récit, le propose comme un parfait modèle.

Mais qui voudra l'imiter dans ce siècle philo-
sophe !

OLYNTHE. (*siège d'*) 1. Cette ville, située dans la Thrace, s'agrandissoit de jour en jour, & devenoit formidable. Lacédémone en conçut de l'ombrage. La guerre lui fut déclarée. Téléutias fut mis à la tête des troupes. Il marcha, sans différer, vers la ville, & en forma le siège. Olynthe étoit très-forte & munie de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne & longue résistance. Il se donna plusieurs combats, dans l'un desquels le Général fut tué ; & les Spartiates furent vaincus. Le roi Agésipolis accourut aussi-tôt avec un renfort ; mais il mourut, bientôt après, de maladie. On donna le commandement à Pélolidas, après la mort du Roi ; & l'on fit de grands efforts pour réduire Olynthe. Elle manquoit de tout. Elle ne tarda pas à se rendre, après trois ans de siège. *L'an du monde 3624.*

2. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, s'empara de cette ville, malgré les secours d'Athènes, par le moyen de deux traîtres, Euthycrate & Lashène, qui étoient les premiers des citoyens. Ils reçurent pour salaire de leur perfidie le mépris du vainqueur & la haine de tous les gens de bien. Tout, jusqu'au simple soldat, fit honte à ces misérables. Ils en demandoient justice à Philippe.
» Quoi ! leur répondit ce Prince, prenez-
» vous garde à ce que disent ces marauts qui
» nomment chaque chose par son nom ? »
An du monde 3656.

ONOGURE. (*bataille d'*) L'an 554, cinquante mille Romains vinrent se présenter

devant
moit en
& en f
l'attaqu
tout-à-
avoir l
abando
La gar
& s'en
ses. La
sûreté
traitée.
pont ;
échapp
qui se
favoris
Romain
servire
queurs.

OR
nal Xi
maux
tout af
cesse p
ses frai
des plu
Ce ne
obtint
le haïss
pour g
mée E
homme
ces dan
conven
point,

devant cette ville de la Lazique, qui se nommoit encore la *forteresse de Saint-Etienne*, & en formerent le siège. Ils se disposoient à l'attaquer, lorsque trois mille Perses fondirent tout-à-coup sur eux. Les Romains, croyant avoir sur les bras toute l'armée ennemie, abandonnent leurs tentes & leurs machines. La garnison sort en même tems de la place, & s'empresse d'achever la victoire des Perses. La cavalerie Romaine se mit bientôt en sûreté; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée. Il en périt beaucoup au passage d'un pont; & peut-être même qu'il n'en seroit pas échappé un seul, sans le courage de Buzès qui se rendit maître de la tête du pont, & favorisa la fuite de ses soldats. Le camp des Romains fut pillé; & toutes leurs richesses servirent à décorer le triomphe des vainqueurs.

ORAN. (*sièges à*) 1. Le célèbre cardinal Ximénès, voulant rendre aux Maures les maux qu'ils avoient faits à sa patrie, & surtout assurer les côtes d'Espagne, insultées sans cesse par des escadres infidèles, entreprit, à ses frais, en 1508, la conquête d'Oran, l'une des plus puissantes villes du royaume d'Alger. Ce ne fut pas sans peine que ce grand homme obtint le consentement de Ferdinand V, qui le haïssoit. On lui refusa le grand Gonsalve pour général; il choisit Pierre Navarre. L'armée Espagnole n'étoit que de quatorze mille hommes; mais Ximénès avoit des intelligences dans la place qu'il vouloit attaquer. Il étoit convenu avec le roi, que, s'il ne réussissoit point, il en seroit pour ses dépenses; mais

que, si la fortune couronnoit cet exploit, Oran dépendroit des archevêques de Tolède, jusqu'à ce qu'on leur eût remboursé ce qu'il en auroit coûté pour l'exécution de l'entreprise.

Ximénès & Navarre s'embarquent & font voiles pour l'Afrique. Sur le point de prendre terre, une nombreuse armée de Barbares vient s'opposer à leur descente. Les Chrétiens attaquent les infidèles, & remportent la victoire. Bientôt après, on en vient à une bataille générale. Avant le combat, le cardinal se contente de haranguer ses troupes; & durant l'action, comme un autre Moïse, il va dans sa tente implorer à genoux la protection du Dieu des batailles. L'action fut vive & meurtrière. Après une longue résistance, la férocité des Maures céda au courage tranquille de Navarre qui, pour profiter de ce nouveau triomphe, marcha droit vers Oran. Cette grande cité s'efforça vainement d'arrêter le vainqueur. Elle fut prise d'affaut. Plus de vingt mille citoyens périrent; & les Espagnols ne perdirent presque personne, & firent un butin immense. Le succès justifia à peine Ximénès dans l'esprit des Grands, qui avoient regardé son projet comme chimérique. Dans le tems que ce prélat songeoit à pousser ses conquêtes, il lui tomba entre les mains une Lettre du roi, adressée à Pierre Navarre, dans laquelle Ferdinand manifeste son caractère dissimulé & ingrat. « Empêchez, » disoit-il, empêchez le bon-homme de re- » passer si-tôt en Espagne; il faut user, au- » tant qu'on le pourra, sa personne & son » argent. »

2. L
infidèle
firent
cette
que,
l'Espa
raquer
& s'y
3. H
ville a
jamais
trer so
pétuel
chance
pereur
mélés
Hollan
d'exéc
Voyan
Italie,
tems u
eu le c
habile
les mu
ran, é
roit l'
quiétu
étoit
craind
guerre
toient
de vi
Mont
Afriqu
ran,
S. e

2. La perte d'Oran toucha sensiblement les infidèles ; & , durant près de deux siècles, ils firent de continuels efforts pour reprendre cette ville importante. Ce ne fut qu'en 1708, que , profitant des troubles qui déchiroient l'Espagne , ils vinrent en si grand nombre attaquer la place , qu'ils s'en rendirent maîtres , & s'y maintinrent jusqu'en 1732.

3. Philippe V n'avoit pas oublié que cette ville avoit été prise sous son règne. Il n'avoit jamais perdu de vue le dessein de la faire rentrer sous sa domination ; mais les troubles perpétuels , qui , plus d'une fois, avoient fait chanceler sa couronne, l'inquiétude que l'empereur n'avoit cessé de lui donner ; ses démêlés avec la France , l'Angleterre & la Hollande , ne lui avoient pas encore permis d'exécuter cette résolution utile & glorieuse. Voyant enfin que dom Carlos étoit établi en Italie, il résolut de ne pas différer plus longtemps une conquête qu'un simple citoyen avoit eu le courage d'entreprendre. Il le fit en prince habile. L'armée, les vaisseaux, les vivres & les munitions destinés pour l'expédition d'Oran, étoient déjà prêts, que l'Europe en ignoroit l'objet. L'empereur n'étoit pas sans inquiétude ; mais, quand il apprit que l'orage étoit allé fondre sur l'Afrique, il cessa de craindre. Quarante-cinq, tant vaisseaux de guerre que frégates, galères & galiotes, escortoient cinq cens navires marchands, chargés de vingt-cinq mille hommes. Le comte de Montemar, général de l'armée, descendit en Afrique, le 22 de Juin, aux environs d'Oran, & , deux jours après, attaqua, dans la

plaine de Mazarquivir, l'armée des Maures ; forte de quarante mille hommes, sur laquelle il remporta une victoire complète. De-là, il alla assiéger à-la-fois Mazarquivir & Oran, que défendoient une garnison de dix mille hommes, & presqu'autant de bourgeois. La ville & la forteresse furent prises, après trois jours d'attaque. Montemar laissa dans cette conquête huit mille hommes, sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, & alla jouir de son triomphe à Madrid, n'ayant pas employé un mois à une expédition si éclatante. Dom Joseph Patinho, ministre de la marine, partagea la gloire de cette conquête avec Montemar. L'activité, la prévoyance & l'ordre de ce ministre habile contribuerent pour le moins autant à la victoire, que la valeur & les talents du Général.

L'arrivée soudaine des Espagnols avoit épouvanté les Maures. Ils étoient vaincus, mais non pas accablés. Quand ils furent revenus de leur terreur, ils formerent à leur tour le siege de Ceuta & d'Oran, avec deux puissantes armées. Le duc de Saint-Blas, Grand d'Espagne, enveloppé avec un détachement considérable, fut pris & passé au fil de l'épée, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le comte de Cécil vengea ce désastre, en taillant en pièces un corps de troupes ennemies, & en leur enlevant un convoi de mille chameaux. La garnison de Ceuta, après avoir reçu des renforts, fit une sortie générale, le 17 d'Octobre, sur les assiégeans qu'elle vainquit, & chassa de leur camp.

Le marquis de Santa-Cruz ne se défendoit

pas avec
Oran.
l'élite
D'abor
comme
il fortit
battit c
dans O
homme
même
velle s
postes
sanglan
Valdec
des pro
qui du
dans la
quelque
général
de San
Maures
si brusq
tous leu
perdu c
Tou
niâtré
Maroc
troupes
investis
les atta
tirent ;
citive,
encore
d'Avril
que da

pas avec moins de valeur & de succès dans Oran. L'armée qui l'attaquoit, composée de l'élite des Maures, étoit très nombreuse. D'abord il lui tua dix mille hommes dans les commencemens du siège. Le 15 d'Octobre, il sortit de la place avec trois bataillons; combattit dix-huit mille ennemis, & ne rentra dans Oran, qu'après leur avoir tué trois mille hommes, & nettoyé la tranchée. Le 23 du même mois, le brave gouverneur fit une nouvelle sortie dans laquelle il attaqua tous les postes des assiégés. Le combat fut long & sanglant. Le Marquis fut tué, avec MM. de Valdecagnas & Pinel. Les Espagnols, après des prodiges de valeur, épuisés d'une action qui duroit depuis douze heures, rentrèrent dans la place; mais, à peine avoient-ils pris quelques momens de repos, que l'officier général, qui remplissoit la place du marquis de Santa-Cruz, les ramena au combat. Les Maures, qui ne s'attendoient pas à une attaque si brusque & si imprévue, furent chassés de tous leurs postes, & mis en fuite, après avoir perdu dix mille hommes.

Tous ces revers ne lassoient point l'opiniâtreté des Barbares, auxquels l'empereur de Maroc envoyoit, chaque jour, de nouvelles troupes. Les Espagnols, fatigués de se voir investis par des ennemis tant de fois vaincus, les attaquèrent, le 6 de Février, & les battirent; mais la victoire ne fut pas assez décisive, pour les obliger à se retirer. Il fallut encore en venir aux mains avec eux, le 20 d'Avril. Les Maures furent plus maltraités que dans l'action précédente. Mais, quoi-

qu'ils eussent perdu trois mille hommes, loin de se décourager, ils s'approchèrent de plus près de la place. Enfin, le marquis de Miro-mesnil, colonel François au service d'Espagne, étant sorti d'Oran, le 10 de Juin, les attaqua avec tant d'ordre & de valeur, qu'il remporta sur eux une victoire signalée. Mais un coup de mousquet, tiré au hazard, blessa mortellement le vainqueur dans le sein même de la victoire. Il mourut, deux jours après, au milieu de ses lauriers. Les Maures, consternés de cette dernière défaite, leverent le blocus d'Oran, & renoncèrent à l'espérance de reprendre cette ville importante.

ORBEGUE. (*bataille de l'*) Théodoric, roi des Visigoths, s'étant brouillé avec Réchiaire, son beau-frere, roi des Suèves, lui livra bataille, le 5 d'Octobre 456, sur les bords de la riviere d'Orbegue, à quatre lieues d'Astorga. Elle fut sanglante. La plupart des Suèves y périrent ou furent faits prisonniers. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, entre lesquels Réchiaire blessé s'enfuit au fond de la Galice. Mais on le poursuivit avec tant d'ardeur, qu'il fut pris, & conduit à son beau-frere. Théodoric lui fit trancher la tête, après avoir pris & saccagé Brague, capitale de la Galice.

ORCHOMÈNE. (*bataille d'*) Le mauvais succès de la bataille de Chéronée ne découragea pas Mithridate. Sur le champ, ce prince assembla une nouvelle armée, & l'envoya contre Sylla. Mais elle ne fut pas plus heureuse que la précédente. Le général Romain l'attaqua près d'Orchomène, & la défit

fi l
ten
con
rais
ban
de
86
C
tou
de
son
Cap
&
val
hui
lon
val
mil
Ce
qu
dre
mit
ce
cha
à la
qua
à c
il f
tré
err
tan
glo
d'
tres

si bien, que Plutarque rapporte que, de son tems encore, près de deux cens ans après ce combat, on trouvoit dans le limon d'un marais où les vainqueurs avoient poussé les Barbares, une multitude innombrable d'arcs, de casques, de cuirasses & d'épées fracassés.
86 ans avant J. C.

ORCYNIIUM. (*bataille d'*) Antigone, toujours acharné à la perte d'Eumène, se mit de bonne heure en campagne, & atteignit son rival dans les plaines d'Orcynium, en Cappadoce. On en vint bientôt aux mains; & de part & d'autre, on fit des prodiges de valeur. Mais Eumène fut battu, & perdit huit mille hommes, par la trahison d'Apolonide, un des principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Ce perfide n'évita pas long-tems le supplice qu'il méritoit. Eumène le prit, & le fit pendre, sans autre forme de procès. L'adversité mit dans tout son jour la grandeur d'ame de ce héros. Obligé, depuis cette défaite, de changer sans cesse d'asyle, pour se soustraire à la vive poursuite d'un ennemi puissant, manquant souvent du nécessaire, & ayant encore à contenir les plaintes de ses soldats affamés, il soutint ce coup de la fortune avec une intrépidité mâle, & fit paroître dans cette vie errante & fugitive la tranquillité & la constance la plus inaltérable.

ORIENT. (*attaque du port d'*) Les Anglois, étant descendus en Bretagne, le 1^{er} d'Octobre 1746, résolurent de se rendre maîtres de l'Orient, l'un des meilleurs ports de

France. C'étoit un coup terrible qu'ils vou-
loient porter au commerce de la compagnie
des Indes, qui tient dans cette ville le ma-
gasin de toutes les marchandises de l'univers.
M. de Sinclair, qui commandoit les troupes
de la flotte Angloise, plaça son camp entre
le bourg de Plomeur & de Guidel, & l'en-
vironna de bons retranchemens. Il fit sommer
ensuite la garnison de se rendre; &, comme
il paroissoit déterminé à ne la recevoir qu'à
discrétion, on ne songea dans la ville qu'à
trouver les moyens de résister aux efforts de
l'ennemi. On y fit entrer quelques compa-
gnies de Cavalerie & de Dragons, & des
compagnies de Milices-Gardes-Côtes. Cepen-
dant les Anglois s'approcherent; &, le 5, ils
commencerent à tirer quelques coups de ca-
non. Le lendemain, ils fortifierent un camp
à un quart de lieue de la place, & dresserent
contre la ville une batterie de quatre canons.
Mais le comte de Voluire, maréchal de camp,
survint durant ces préparatifs; &, pour ré-
pondre aux assiégeans avec supériorité, ce
capitaine établit trois batteries composées de
vingt-six pièces de canon. Le 7, les Anglois
jetterent quelques bombes sur l'Orient, &
firent contre cette place le feu le plus viv
qu'ils pouvoient. Les canons de la ville firent
taire ces vains foudres; & l'artillerie fut ser-
vie avec tant de précision & de vivacité, que
les ennemis, écrasés, pulvérisés par ces glo-
bes meurtriers, chercherent leur salut dans
une prompte retraite que la nuit couvroit de
ses ombres. Le 8, on fut instruit qu'ils se
rembarquoient, n'emportant avec eux de

cette e
réussir.

OR
envoy
que, a
cheva
plus o
quête
arrêter
ne fit p
dans l
d'affau
roient
gnols
portes
ennem
pas pl
Rome

OF
tila, é
flamm
léans.
défent
sainte
nomm
plifloi
prélat
ligion
soin
roi de
que se
fit de
ses p
les Ba
ser A

cette expédition que la honte de n'avoir pu réussir.

ORINGIS. (*prise d'*) Scipion l'Africain envoya L. Scipion, son frere, dans la Bétique, avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, pour assiéger Oringis, la ville la plus opulente de cette contrée. Cette conquête étoit importante, parce qu'elle pouvoit arrêter les efforts des Carthaginois. La place ne fit pas une longue résistance. Les habitans, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenoit d'affaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberoient sous la main, sans distinction d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent leurs portes aux légions. Il y eut environ deux mille ennemis de tués; & les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingt-dix hommes. *An de Rome 545.*

ORLÉANS. (*sièges d'*) 1. En 451, Attila, étant entré dans les Gaules, le fer & la flamme à la main, mit le siège devant Orléans. Cette ville célèbre n'avoit pour toute défense que la valeur de ses habitans, & la sainteté de son évêque. Anianus, qu'on nomme ordinairement *Saint-Agnan*, remplissoit alors le siège épiscopal. Ce respectable prélat, rempli de ce divin courage que la religion seule inspire à ses héros, prit sur lui le soin de défendre son peuple. Avant que le roi des Huns eût passé la Seine, le saint évêque se hâta de relever les murs de la ville. Il fit des amas de vivres; &, par la ferveur de ses prieres, il s'efforça d'armer le ciel contre les Barbares. Il alla lui-même solliciter, preser

courir Orléans, & revint se renfermer dans cette ville, résolu d'y périr avec son troupeau, si les Romains ne pouvoient seconder leur courage. Bientôt après son retour, les Huns arriverent d'un air menaçant, & attaquèrent avec fureur la partie de la ville qui étoit sur la rive droite de la Loire. Toutes les machines, alors en usage dans les sièges, furent mises en œuvre. On réitéra les assauts; on multiplia les efforts. Cependant Agnan, prosterné au pied des autels, ne cessoit, comme un autre Moïse, d'implorer l'assistance du Tout-Puissant. Le Ciel parut exaucer ses vœux. Une pluie orageuse, qui dura trois jours, fit interrompre les attaques. Mais, quand elle eut cessé, les Barbares donnerent un nouvel assaut; enfoncerent les portes; entrèrent en foule. Déjà ils se dispoient à remplir la ville de meurtres & d'incendies, lorsqu'on entend sonner les trompettes Romaines. C'étoient Aëtius & Théodoric à la tête de toutes leurs troupes. Ils étoient entrés dans la ville de l'autre côté de la Loire, en même tems qu'Attila y entroit par la porte opposée. Les Huns étoient en désordre, & se croyoient vainqueurs. Les Romains en font un horrible carnage. En vain le zélé prélat voulut-il les sauver. On les poursuivoit; on les enveloppoit; on les massacroit de toutes parts. Enfin Attila, vaincu au milieu de sa conquête, rallia les fuyards, & se retira honteusement, en jettant sur la ville de furieux, mais inutiles regards.

2. Depuis long-tems, le conseil du roi d'Angleterre, pour ruiner le parti de Char-

les VII.
Troyes
une fo
retardé
dix mi
connoit
conquis
let, Bé
le Puiss
Pipeau
Marche
convoi
ville,
les enn
ques p
reparut
gne. L
pour c
court,
trailles
ce mé
soldats
Les ha
ruines
joug é
ros. L
martia
la défé
La
étoit
Toure
comm
tranch
néral
attaqu

les VII, deshérité, disoit-on, par le traité de Troyes, portoit les vues sur Orléans; mais une foule de considérations en avoit toujours retardé le siège. Enfin, le 8 d'Octobre 1428, dix mille Anglois s'approcherent pour reconnoître les environs de la place, après avoir conquis rapidement Château-neuf, Rambouillet, Bétancourt, Rochefort, Nogent-le-Roi, le Puiset, Janville, Toury, Meun, Mont-Pipeau, Jargéau, Sulli, Cléri, Beaugency, Marche-noire, & toutes les forteresses circonvoisines. Gaucourt, gouverneur de la ville, fit une sortie vigoureuse, & repoussa les ennemis. Ils allerent saccager encore quelques places; & le 12 du même mois, ils reparurent devant Orléans, du côté de Sologne. La garnison étoit foible; mais elle avoit pour chefs des guerriers intrépides, les Gaucourt, les Dunois, les La Hire, les Xaintrailles, une foule de noblesse de ce nom, de ce mérite, qui tous inspiroient aux moindres soldats la valeur héroïque qui les animoit. Les habitans, résolus de s'enfvelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de subir un joug étranger, étoient devenus autant de héros. Les femmes partageoient cette ardeur martiale, & se devoient elles-mêmes pour la défense commune.

La tête du pont, du côté de la Sologne, étoit défendue par une forteresse appelée *les Tourelles*, au-devant de laquelle on avoit commencé un boulevard. Ce fut par ce retranchement que le comte de Salisbury, général de l'armée Angloise, fit ses premières attaques. Les fauxbourgs, embrasés à l'appro-

che de l'ennemi, n'étoient pas encore entièrement consumés. Cette barrière l'arrête d'abord. Mais bientôt on éleva une bastille sur les ruines du couvent des Augustins, & l'on y dressa des batteries qui sans cesse foudroyerent les murs de la ville, les Tourelles & le boulevard dont on vouloit se rendre maître. Le canon fit une large brèche; on résolut d'y monter, l'épée à la main. Le 21 d'Octobre, la trompette donne le signal; & tout-à-coup les guerriers placent leurs échelles au pied du rempart. Ils se poussent, ils se précipitent. On les reçoit avec intrépidité; on combat, de part & d'autre, avec une égale fureur. La haine nationale ajoute encore au desir de vaincre. Tandis que les assiégés précipitoient les ennemis dans les fossés; lançoient des pots-à-feu; faisoient rouler des pierres d'un volume énorme; les accabloient de cercles de fer embrasés; versoit des torrens d'huile bouillante, de cendres rouges, les femmes de la ville, non moins actives, « leur ap- » portoient tout ce qui à la défense pouvoit » servir, &, pour les rafraîchir du grand » travail, pain, vin, viandes, fruits, vinaigre & touailles (serviettes) blanches leur » bailloient. Aucunes furent vues durant l'assaut, qui Anglois repoussoit, à coups de » lances, des entrées du boulevard, & ès » fossés les abbatoient. » Une si furieuse résistance déconcerte Salisbury. Il fait sonner la retraite; &, par son ordre, on travaille, à l'instant, à une mine. Elle est bientôt achevée. On se prépare à la faire jouer. Les assiégés s'en aperçoivent; &, désespérant de

confes
toutes
Anglo
Tourel
instan
le por
Cepen
tems
fort d
avanta
comm
dirige
partie
tant c
n'oubl
part &
soit p
plus h

On
prévo
d'emb
sieurs
tance
des se
cution
il se r
pouvo
rons
cet ex
empo
avoir
tinuer
avoit
bient
de Su

conservé plus long-tems un poste menacé de toutes parts, ils y mettent le feu à la vue des Anglois, & se retirent dans la forteresse des Tourelles. Pour la défendre encore quelques instans, ils élevent un nouveau boulevard sur le pont même dont ils abbatent deux arches. Cependant ils ne purent résister plus long-tems aux efforts multipliés des Anglois. Le fort des Tourelles fut emporté; & ce poste avantageux offrit aux assiégeans une position commode & redoutable. Alors les Orléanois dirigerent toutes leurs batteries contre cette partie de leur ville pour laquelle ils avoient tant combattu. Les ennemis, de leur côté, n'oublierent rien pour s'y maintenir; & de part & d'autre, on épuisa, soit pour attaquer, soit pour repousser, tout ce que la valeur la plus héroïque a de ressources.

On étoit au milieu de l'automne. Salisbury, prévoyant que le siège seroit long, résolut d'embrasser la place par une enceinte de plusieurs forts qui, placés, de distance en distance, rendroient presque impossible l'entrée des secours & des convois. Pour rédiger l'exécution de ce projet sur l'assiette de la ville, il se rendit au fort des Tourelles, d'où l'on pouvoit considérer toute l'étendue des environs d'Orléans. Il s'occupoit attentivement à cet examen, lorsqu'un boulet de canon lui emporta l'œil & la moitié du visage. Après avoir exhorté les principaux officiers à continuer le siège, suivant le plan qu'il leur en avoit tracé, il se fit transporter à Meun, où bientôt sa blessure lui donna la mort. Le comte de Suffolck, le lord Poll son frere, Talbot,

Glacidas & les autres chefs furent revêtus de son autorité; & ces capitaines, pleins de respect pour leur Général, continuerent leurs opérations, suivant les instructions qu'il leur avoit données.

Tous les jours, les assiégeans & les assiégés recevoient de nouveaux renforts. La garnison, qui d'abord montoit à peine à douze cens hommes, se trouvoit composée de près de trois mille combattans; & l'armée Angloise, qui ne comptoit au commencement que dix mille guerriers, s'étoit accrue jusqu'à vingt-trois mille soldats qui se croyoient invincibles. La ville, attaquée premièrement par le seul côté de la Sologne, se trouvoit investie presque toute entiere par celui de la Beauce. Vis-à-vis des principales avenues d'Orléans, on éleva six grandes bastilles qui se communiquoient par soixante redoutes moins considérables, construites dans les intervalles. Il n'étoit pas possible d'entrer dans la place, sans passer sous l'artillerie des forts. Plus d'une fois, les chefs François forcerent des quartiers de l'armée ennemie pour introduire des convois. La rigueur de la saison n'interrompit pas les travaux. Seulement, le jour de Noël, les Anglois proposerent une suspension d'armes, & prièrent les assiégés de leur envoyer des musiciens pour célébrer cette grande fête avec plus de solemnité. Les Généraux se firent des présens. Le comte de Suffolck envoya au bâtard d'Orléans des rafraichissemens, en échange d'une robe de panne que ce seigneur lui avoit donnée. Jusqu'au commencement du Carême, il ne se

passa rien
mençoit
avoient
de Fév
convoi
mes, se
comte
de trois
détache
solut d'
glois à
s'arrêta
qui por
deux is
chers.
que pr
forcer
tuosité
Franço
Ecosso
duit l'e
un con
queurs.
gués re
rentrer
homm
Journa
condui
en bar
Aut
leva le
faite c
& vo
à Chi
mide :

passa rien de remarquable. Les ennemis commençoient à manquer de vivres, parce qu'ils avoient ruiné le pays. Dès les premiers jours de Février, le duc de Bedford fit partir un convoi escorté de deux mille cinq cens hommes, sous la conduite du brave Fastot. Le comte de Clermont, ayant rassemblé près de trois mille soldats auxquels se joignit un détachement de la garnison d'Orléans, résolut d'enlever le convoi. Il atteignit les Anglois à Rouvray, village de la Beauce. Fastot s'arrêta; fit un retranchement des chariots qui portoient les munitions, & ne laissa que deux issuës, à l'une desquelles il plaça ses archers. L'armée Françoisë, plus courageuse que prudente, voulut, dès la nuit même, forcer ce retranchement, avec cette impétuosité si souvent funeste à nos troupes. Les François veulent combattre à cheval, & les Ecoissois à pied. Ce défaut de discipline produit l'effet qu'on en devoit attendre. Après un combat opiniâtre, les Anglois sont vainqueurs. Six-vingt seigneurs des plus distingués restent sur la place; & les autres chefs rentrent dans la ville, ayant à peine cinq cens hommes d'armes. On nomma ce combat *la Journée des Harengs*, parce que le convoi, conduit par Fastot, consistoit principalement en barils remplis de cette espece de poissons.

Autant le succès de cette petite bataille releva les espérances des Anglois, autant la défaite des troupes royales consterna le foible & voluptueux Charles VII, campé pour lors à Chinon. Désespérant de sa fortune, le timide monarque délibéra s'il ne devoit point

se réfugier dans le Dauphiné. C'étoit son avis ; on s'y conforma. Déjà l'on étoit près d'exécuter une résolution si honteuse, lorsque deux héroïnes réveillèrent le courage du prince assoupi dans les bras de la mollesse. La reine, princesse au-dessus de son sexe & de son rang, & la belle Agnès Sorel (a) employèrent l'autorité que leur donnoient leurs charmes, pour retenir le Roi qui ne put s'empêcher de rougir d'avoir moins de magnanimité que son épouse & sa favorite.

Cependant Orléans alloit incessamment se trouver réduit aux dernières extrémités. Les assiégés n'osoient plus attendre leur délivrance d'un prince hors d'état de les assister, & qui lui-même conservoit à peine une ombre de royauté. Il ne restoit plus qu'un espoir de sauver la place ; c'étoit de la mettre en sequestre entre les mains du duc de Bourgogne. Les envoyés, du nombre desquels étoit Xaintrailles, se rendirent d'abord près du Duc qui agréa la proposition, & vint avec eux à Paris, dans le dessein d'engager le duc de Bedford à l'accepter. Mais le fier Régent répondit que la ville ne seroit reçue à traiter, qu'aux conditions de se soumettre aux Anglois. Cette

(a) On connoît le fameux quatrain que François I composa pour immortaliser l'action de cette célèbre & respectable maitresse de Charles VII :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
 La cause étant de France recouvrer,
 Que ce que peut dedans un cloître ouvrir
 Clause Nonnain, ou bien dévot Hermite.

nouvel
 des Or
 dre ju

Tan
 doit pl
 sa perte
 quent a
 nous e
 express
 vincibl
 plus gr
 ses, lui
 âgée po
 ment p
 ver sa
 Meuse
 ses pare
 donné
 de leur
 de l'hé
 rie dan
 elle pri
 ces enr
 zèle s'e
 ans des
 s'étoit
 guerite
 annonc
 Angloi
 posséd
 ple est

(a)
 l'opinio
 opinion

nouvelle réveilla l'indignation & le courage des Orléanois. Tous résolurent de se défendre jusqu'aux derniers soupirs.

Tandis que la France consternée n'attendoit plus que le coup qui devoit consumer sa perte, cette puissance invincible, dit l'éloquent auteur de notre nouvelle Histoire, dont nous empruntons souvent, dans ce récit, les expressions & les pensées, cette puissance invincible, qui semble quelquefois enchaîner les plus grands évènements aux plus foibles causes, lui préparoit un vengeur. Une jeune fille, âgée pour lors de dix-sept ans, s'étoit fortement persuadée que Dieu la destinoit à sauver sa patrie (a). Née près des rives de la Meuse, à Dom-Remy, village de Lorraine, ses parens pauvres, mais honnêtes, lui avoient donné une éducation conforme à la simplicité de leur fortune. Jeanne d'Arc, c'étoit le nom de l'héroïne, dès son enfance, avoit été nourrie dans l'horreur du nom Anglois. Sans cesse elle prioit le Ciel de délivrer la monarchie de ces ennemis éternels qui la tyrannisoient. Son zèle s'enflammant avec l'âge, elle eut à treize ans des extases dans lesquelles elle affura qu'elle s'étoit entretenue avec S. Michel, sainte Marguerite, sainte Catherine, qui lui avoient annoncé que Dieu l'appelloit pour chasser les Anglois, & faire couronner le Dauphin. Elle possédoit toutes les vertus dont une ame simple est susceptible, innocence, piété, can-

(a) On ne parle ici de la Pucelle, que suivant l'opinion qu'en eurent nos aïeux, puisque c'est cette opinion qui a produit la révolution qui nous étonne.

deur, générosité, courage. La vie agreste avoit encore fortifié son corps naturellement robuste. Elle n'avoit que l'extérieur, & même les graces naïves de son sexe, sans éprouver les infirmités qui en caractérisent la foiblesse.

Après plusieurs années de révélations, Jeanne, pressée de plus en plus par cette voix intérieure, qui l'excitoit à s'armer pour son roi, pour sa patrie, prit enfin la résolution de se faire présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, petite ville dans le voisinage. « Capitaine messire, lui dit-elle, » sçachez que Dieu, depuis aucun tems en- » çà, m'a plusieurs fois fait à sçavoir & com- » mandé que j'allasse devant le gentil Dau- » phin qui doit être & est vrai roi de France, » & qu'il me baillât des gens d'armes, & » que je leverois le siège d'Orléans, & le » menerois sacrer à Rheims. » Baudricourt étonné la prit pour une folle, & voulut la faire exorciser par le curé du lieu. Jeanne le pressa durant six mois. Enfin le gouverneur, obsédé sans cesse, l'arma de toutes pièces; lui donna deux gentilshommes, avec leurs domestiques, & la congédia, en lui disant : » Va, & advienne tout ce qu'il pourra. » Elle arriva, sur la fin de Février, à Chinon où étoit le roi. C'étoit précisément dans le tems que Charles indécis paroissoit succomber sous le poids de sa disgrâce (a). Elle s'annonce à la

(a) Cette circonstance semble autoriser l'opinion de ceux qui prétendent que la Pucelle ne fut qu'une fille spirituelle, adroite, courageuse, que le comte cour

cour
 délibé
 l'emp
 cune
 foule
 Jeann
 lui dit
 t-elle
 dieffe.
 des rep
 ce qui
 pect d
 » lui
 » non
 » env
 » me
 » vine
 » siég
 » Rhe
 » ce q
 » vous
 » gloi
 » sent
 » étan
 » que
 » le r
 » que
 » pren
 » rent
 Ain
 roles,

de Dur
 lant de
 monarc
 S. &

tour du monarque. Pendant deux jours, on délibère si on l'écouterà. Enfin la curiosité l'emporte. Elle est admise. Le Roi, sans aucune marque de dignité, s'étoit mêlé dans la foule des courtisans, à dessein de l'éprouver. Jeanne le distingue, le désigne. En vain on lui dit qu'elle se trompe. « C'est lui, s'écrie-t-elle; c'est lui! » On admire sa noble hardiesse. On l'environne; on promene sur elle des regards étonnés. Charles lui-même ne sçait ce qui se passe au-dedans de son cœur, à l'aspect de cette inconnue. « Gentil Dauphin, » lui dit l'héroïne, sans se déconcerter, j'ai » nom *Jeanne la Pucelle*. Le Roi du Ciel m'a » envoyé pour vous secourir. S'il vous plaît » me donner gens de guerre, par grace divine & force d'armes, je ferai lever le » siège d'Orléans, & vous menerai sacrer à » Rheims, malgré tous vos ennemis. C'est » ce que le Roi du Ciel m'a commandé de » vous dire, & que sa volonté est que les Anglois se retirent en leur pays, & vous laissent paisible en votre royaume, comme en » étant le vrai, unique & légitime héritier; » que si vous en faites offre à Dieu, il vous » le rendra beaucoup plus grand & florissant » que vos prédécesseurs n'en ont joui; & » prendra mal aux Anglois, s'ils ne se retirent. »

Ainsi dit la Pucelle. La chaleur de ses paroles, la naïveté de son discours, ses répon-

de Dunois fit agir pour exciter le courage chancelant des serviteurs de Charles VII, & retenir ce monarque lui-même, qui vouloit se retirer.

ses simples, mais précises; tout persuade. Le Roi la fait examiner par des femmes, des théologiens, & son parlement. Yoland d'Aragon, reine de Sicile, accompagnée des dames de Gaucourt, de Tiènes, & de plusieurs autres de la première distinction, visiterent Jeanne d'Arc, «*ès parties secrettes de son corps; &*
» *après qu'elles eurent vu & regardé tout ce*
» *qui requis étoit en ce cas, ladite Roine dit*
» *au Roi, qu'elle & ses dames trouvoient*
» *certainement que c'étoit une bonne & va-*
» *lable, une vraie & entiere Pucelle, en la-*
» *quelle ne paroïssoit aucune corruption ou*
» *violence.* » Les théologiens, après plusieurs interrogatoires, décidèrent qu'elle étoit inspirée. Le parlement de Poitiers, après les observations les plus scrupuleuses, lui fit demander qu'elle manifestât par quelques prodiges la vérité de ses révélations. «*Je ne suis*
» *pas venue, dit-elle, à Poitiers pour faire*
» *des signes; mais conduisez-moi à Orléans,*
» *& je vous donnerai des signes certains de*
» *ma mission.* » Cette réponse si ferme étonne, surprend les juges. Tous, d'une voix unanime, déclarent qu'il faut se servir au plutôt de cet instrument céleste que le Tout-Puissant envoie à la patrie. Charles lui fait une armure complete; lui donne un étendard, des écuyers, des pages, un intendant, un chapelain, une suite conforme à l'état d'un chef de guerre. La nouvelle Amazone se met à la tête d'un convoi considérable, destiné pour Orléans. Bientôt ses guerriers sont remplis de son enthousiasme. Elle part, suivie du maréchal de Bouffac, de Gilles de Rais,

de l'amiral de Culant , d'Ambroise de Loré , de La Hire : elle arrive , le 29 d'Avril , à la vue de la place. Dunois vient au-devant d'elle. Il l'invite à satisfaire l'empressement que les habitans avoient de voir leur libératrice. Elle se rend à ses prières : elle entre comme en triomphe. Millé cris de joie se font entendre. Dès ce moment , les Orléanois se crurent invincibles , & le furent en effet. Tout change. Les Anglois , vainqueurs jusqu'à ce jour , tremblent au seul nom de Jeanne d'Arc. Ils la croient magicienne , d'aussi bonne foi que les François la croient célestelement inspirée. « Anglois , leur écrit l'héroïne , vous » qui n'avez aucun droit à ce royaume de » France , Dieu vous ordonne , de par moi » Jeanne la Pucelle , d'abandonner vos forts , » & de vous retirer. » On arrête les couriers : on ne répond que par des injures à cette effrayante sommation. Jeanne , outragée , mais redoutée , se dispose à prouver sa mission. Le mercredi , 4 de Mai , elle choisit un corps de troupes ; & , remplie d'une ardeur plus qu'humaine , elle se précipite sur les forts ennemis , & les emporte , après un assaut de quatre heures. Elle songe ensuite à s'emparer du boulevard & du fort des Tourelles , où l'élite des Anglois s'étoit cantonnée sous les ordres du célèbre Glacidas. Après avoir fait ses dispositions durant la nuit , elle donne le signal aux premiers rayons du jour. On la suit ; on monte avec elle sur les brèches ; on se bat avec ardeur : on presse ; on enfonce ; on culbute l'ennemi qui se défend avec courage. On alloit triompher , lorsque Jeanne , blessée à la gorge ,

est contrainte de se retirer pour mettre le premier appareil à sa blessure. Son absence éteint le courage des assaillans. Le soldat perd cette illusion guerrière, qui le rendoit victorieux. Déjà chacun vouloit se mettre en sûreté. Dunois lui-même étoit de cet avis. Tout-à-coup la Pucelle se montre : elle court au pied du fort ; elle y place son étendard. Son intrépidité passe dans tous les cœurs. On redouble d'efforts ; on oublie ses premières fatigues. Les Anglois fuyent : le boulevard est emporté. Le lendemain, les vaincus se rangent en bataille du côté de la Beauce. Les François, toujours conduits, toujours animés par leur héroïne, se présentent dans le même ordre, résolus de combattre, quoiqu'inférieurs en nombre. Mais ces ennemis, autrefois si fiers & si terribles, n'osent tenir devant eux. Ils s'éloignent précipitamment ; ils abandonnent leurs malades, leurs bagages, leurs vivres, leur artillerie, & près de cinq mille morts. Ainsi, contre toute espérance, la ville d'Orléans fut délivrée, le 8 de Mai 1429. La reconnaissance publique s'épuisa, en quelque sorte, pour témoigner à Jeanne d'Arc combien on sentoît vivement la grandeur de ses bienfaits. Le Roi l'ennoblit avec son pere, ses trois freres & toute sa postérité. On lui érigea une statue sur le pont de la ville qu'elle venoit de sauver ; & , pour éterniser la mémoire de cet heureux événement, on établit une fête qui se célèbre encore, tous les ans, le 8 de Mai. On y prononce l'éloge de Jeanne d'Arc qui, depuis ce moment, n'est plus appelée que LA PUCELLE D'ORLÉANS.

3. En 1563, le duc de Guise, voulant terminer les guerres domestiques, qui déchiroient la France, vint former le siège d'Orléans, l'une des places fortes du parti Huguenot. D'abord une double attaque, qu'il feignit de donner, le rendit maître du fauxbourg du Portereau, & du boulevard qui le protégeoit. Ensuite on s'empara du pont; & l'on s'approcha des Tourelles. Les batteries ne cessèrent de foudroyer cette importante forteresse qui ne pouvoit pas tenir long-tems. Le Duc se flatoit d'un prompt succès, lorsqu'un gentilhomme, appelé *Jean Poltrot*, seigneur de Mérey, Calviniste fanatique, le blessa d'un coup de pistolet. Le Duc ne survécut pas long-tems à son malheur. Son assassin fut écartelé; & la Reine-Mere, qui étoit à Chartres avec le Roi, déconcertée par cet accident, fit la paix avec les rebelles.

ORSOI. (*prises d'*) 1. L'amiral d'Aragon, qui commandoit en Flandres, en l'absence de l'archiduc Albert, étant entré dans le pays de Clèves, en 1598, se présenta devant Orsoi, ville forte, dont la conquête flatoit son ambition. Il menaça ceux qui défendoient le château de les faire pendre, s'ils refusoient plus long-tems de lui ouvrir leurs portes; &, leur ayant fait voir des bourreaux prêts à exécuter ses ordres, & des capucins disposés à les préparer à la mort, il les intimida tellement par cette effrayante sommation, qu'ils se rendirent au même instant.

2. Orsoi fut attaqué par les François en 1672; &, le 3 de Juin, cette ville accrut le nombre de leurs triomphes. Les vainqueurs y

restèrent jusqu'en 1683, qu'ils en détruisirent les fortifications pour la remettre au roi de Prusse.

ORVIETE. (*prise d'*) L'an 538, après la prise d'Urbain, Bélisaire, toujours victorieux & toujours digne de l'être, vint assiéger Orviete, place importante, située sur une colline isolée, dont le pied étoit escarpé & impraticable, & dont le haut se terminoit en plate-forme. Quoique cette ville n'eût ni murailles ni autre fortification, sa position seule la défendoit de tout, excepté de la famine. Ce terrible fléau s'y fit bientôt cruellement sentir. Cependant les Goths, lors même que leurs provisions furent épuisées, se soutinrent encore quelques jours, en mangeant des peaux & des cuirs détrempés dans l'eau. Enfin ils se rendirent, lorsqu'il leur restoit à peine assez de force pour capituler.

OSTALRIC. (*prise d'*) Après la conquête de Girone, qui l'avoit occupé durant quatre jours, le maréchal de Noailles vint assiéger Ostalric, ville forte de la Catalogne. Il s'en rendit maître, le 20 de Juillet 1694, après avoir forcé les sept retranchemens que les Espagnols avoient faits l'un sur l'autre par le seul endroit qui fût accessible. La garnison se rendit prisonnière de guerre. A la fin de la même campagne, le duc d'Escalon, qui commandoit les Espagnols, voulut rentrer dans Ostalric. Il en forma le siège; mais le maréchal le contraignit de se retirer.

OSTENDE. (*prises d'*) 1. Le fameux siège d'Ostende, entrepris par les Espagnols, en 1601, est un des plus célèbres événemens du

siécle
dix-h
termi
assiég
ne pu
assiég
relâc
Il se
bre
assau
joue
trava
terre
ress
se de
lors
l'eau
tis,
ouv
auc
forc
plus
plus
dir
nen
y p
l'en

per
xan
vin
qu
cin
qu

siècle dernier. Il dura trois ans & soixante-dix-huit jours ; & , à l'instant même qu'il fut terminé , on doutoit encore de sa réussite. Les assiégés , quoique rafraîchis sans cesse par mer , ne purent laisser le courage & la patience des assiégeans qui poussèrent leurs attaques sans relâche , au milieu des plus grands obstacles. Il seroit difficile de rendre compte du nombre des batteries qu'ils établirent (a) , des assauts qu'ils livrèrent , des mines qu'ils firent jouer. Celles-ci furent si fréquentes , que l'on travailla , pour ainsi dire , beaucoup plus sous terre , que sur sa surface. On épuisa toutes les ressources de l'art , soit pour attaquer , soit pour se défendre. On inventa des machines jusqu'alors inconnues. On vit , en quelque sorte , l'eau & la terre se partager entre les deux partis , seconder & détruire alternativement les ouvrages des Espagnols qui n'en avançaient aucun sur terre , que la mer en furie ne s'efforçât de le renverser. Ce siège leur coûta plus de soixante & dix mille hommes , & plus de dix millions. Leurs adversaires y perdirent aussi beaucoup. Le carnage & l'acharnement y furent terribles des deux côtés. On y pensoit moins à se défendre des coups de l'ennemi , qu'à lui en porter de mortels. En-

(a) On a compté que les assiégeans avoient tiré , pendant les six premiers mois du siège , cent soixante-un mille cinq cens coups de canon , & qu'en vingt-deux mois , ils en tirèrent deux cens cinquante mille , & que les assiégés leur renvoyèrent cinquante mille coups. Le bruit étoit si grand , qu'on l'entendit à Londres.

fin, les assiégés, après avoir vu périr successivement neuf commandans, n'abandonnerent le petit monceau de ruines où ils s'étoient concentrés, que, lorsqu'ayant perdu pied-à-pied tout le terrain qu'ils occupoient, il vint à manquer à leur insurmontable défense. La garnison obtint une capitulation honorable. On vit, avec surprise, sortir d'Ostende plus de quatre mille soldats vigoureux, & que l'abondance, dont ils avoient joui pendant le siège, avoit maintenus dans la meilleure santé. Outre une artillerie nombreuse, on trouva dans cette ville un amas prodigieux de vivres, de munitions de guerre, & de tout ce qui étoit nécessaire à la défense des places les plus considérables. L'Archiduc, qui avoit commencé cette expédition célèbre, & l'Infante, son épouse, eurent la curiosité de venir voir les tristes ruines d'Ostende. Ils n'y trouverent qu'une masse informe de décombres où l'on n'appercevoit presque aucuns vestiges de la place assiégée. Spinola, qui l'avoit prise, fut comblé d'honneurs, & élevé aux premières dignités, qu'il étoit digne de remplir. Au reste les Hollandois, qui, durant le siège, avoient pris Rhimberg, Grave & l'Ecluse, se consolèrent aisément de cette perte; & pour marquer par un monument public qu'ils se croyoient bien dédommagés, ils firent frapper une médaille avec cette inscription: *Jehova plus dederat quam perdidimus.* « Dieu » nous en a plus donné que nous n'en avons » perdu. »

2. Les Espagnols n'oublierent rien pour rétablir Ostende dans tout son éclat; & bien-

tôt ces
ces le
des H
que d
com
entre
clos
che,
quatr
étoit
rager
capit
hom
& c
pris
Une
secou
gean
spect
devo
quin
été
fit le
tous
C
dans
de S
de l
le v
dans
pont
cens
fard
il y
garn

tôt cette ville importante devint une des places les plus redoutables & les plus opulentes des Pays-bas. Elle étoit bien mieux fortifiée que du tems de Spinola, lorsqu'en 1745, le comte de Lowendhal en forma le siège. Cette entreprise paroïssoit téméraire. M. de Chanclos, lieutenant-général des armées d'Autriche, défendoit la ville avec une garnison de quatre mille hommes choisis, dont la moitié étoit d'Anglois. Mais la terreur & le découragement étoient au point que le gouverneur capitula, dès que le marquis d'Hérouville, homme digne d'être à la tête des ingénieurs, & citoyen aussi utile que bon officier, eut pris le chemin-couvert, du côté des Dunes. Une flotte Angloise, qui avoit apporté du secours à la ville, & qui canonnoit les assiégeans, sembla n'être venue là, que pour être spectatrice de la conquête d'une place qu'elle devoit défendre. Ce succès ne coûta que quinze jours de travaux. La tranchée avoit été ouverte le 13 d'Août : la capitulation se fit le 23 ; & la garnison sortit, le 27, avec tous les honneurs de la guerre.

OTMACHOW. (*prise d'*) En 1741 ; dans les premiers jours de Janvier, le comte de Schwerin, qui commandoit l'aîle droite de l'armée Prussienne, s'avança jusques dans le voisinage d'Otmachow, ville de Silésie, dans le duché de Grotkau, afin de se saisir du pont jetté sur la Neisse. Il y trouva quatre cens Dragons qu'il fit attaquer par ses Hussards ; &, ayant forcé les portes de la ville, il y fit entrer trois bataillons. Cependant la garnison s'étoit retirée dans le château, d'où

elle faisoit un feu fort grand sur les Prussiens. Le Roi fit braquer six pièces de campagne contre la porte & les fenêtres du château, qui ne purent être forcées ; mais la garnison, découragée par la perte de plusieurs soldats qui furent ou tués ou blessés, demanda à capituler. Elle ne fut reçue à composition, qu'en se rendant prisonnière de guerre.

OUDENARDE. (*sièges & combat d'*)

1. Cette ville, l'une des meilleures de Flandres, par son commerce, sa population & sa situation sur l'Escaut, fut assiégée par le prince de Parme, au mois d'Avril 1582. Le général Espagnol, après l'avoir investie, s'empara de l'élévation qui la domine, & fit, du haut de ce poste, le feu le plus terrible. On ouvrit ensuite la tranchée, & l'on disposa d'autres batteries assez proche des murs de la ville, pour y faire brèche. Le canon ayant abbatu une grande partie d'un ravelin qui couvroit l'une des portes de la place, on y donna un assaut qui fut très-malheureux. Un pont, qui devoit servir à traverser le fossé pour monter au rempart, ayant été jetté en désordre, se trouva trop court. La défense des assiégés fut d'ailleurs très-brave ; & il fallut sonner la retraite. Le prince alors préféra la sappe & les mines aux assauts ; & , après s'être retranché de manière qu'il ne fût pas possible aux ennemis d'introduire le moindre secours dans la ville assiégée, il attendit ses succès de la prudence & du tems. Bientôt les rebelles, persécutés par tous les maux ordinaires dans les longs sièges, perdirent tout espoir de continuer plus long-tems leur dé-

sense. L
sistance
tions h
tageuse

2. E
çoise,
contra
comm
rough.
bataill
Hegne
assez v
jusques
rêta en
Le ter
ne put
para le
aux Fr
régime
cevoir
quatre
min p
champ

3. C
tes les
notre
charge
siège.
18 au
comm
se ren
nison
mes,
bagag
condu

seuse. La place se rendit enfin, après une résistance de trois mois, & obtint des conditions honorables pour la garnison, & avantageuses pour les habitans.

2. En 1708, le 7 de Juillet, l'armée François, conduite par le duc de Vendôme, rencontra, près d'Oudenarde, celle des Alliés, commandée par le prince Eugène & Marlborough. Aussi-tôt on résolut de s'attaquer. Sept bataillons François, postés dans le village de Hegne, furent enfoncés, après un combat assez vif. Les vainqueurs les poursuivirent jusques dans la plaine où la cavalerie les arrêta entre les villages de Rotz & de Mullen. Le terrain étoit si inégal & si coupé, qu'on ne put engager d'action générale. La nuit sépara les combattans; & la retraite fut fatale aux François. Les fautes se multiplièrent. Les régimens alloient où ils pouvoient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par les ennemis, à quelques milles du champ de bataille.

3. Oudenarde céda, comme presque toutes les villes des Pays-bas, à la fortune de notre auguste monarque. En 1745, ce prince chargea le comte de Lowendhal d'en faire le siège. La tranchée fut ouverte, la nuit du 18 au 19 de Juillet; &, le 22 au soir, le commandant fit arborer le drapeau blanc. Il se rendit prisonnier de guerre, avec sa garnison, composée de quatorze cens hommes, & qui sortit, le 25, avec armes, bagages, & tambours battans, pour être conduite à Tournai. On trouva dans la place

trente-six canons, & des munitions prodigieuses.

OUDEWATER. (*prise d'*) Après la prise de Buren, le seigneur d'Hierges vint mettre le siège devant Oudewater, place importante, baignée d'un côté par l'Yssel, & renforcée de l'autre par un fossé profond. Les assiégés montrèrent beaucoup de résolution, & parurent vouloir se défendre avec opiniâtreté. Ils soutinrent d'abord le feu des batteries Espagnoles, & repoussèrent les ennemis dans un premier assaut. Bientôt ceux-ci revinrent à la charge avec plus de fureur. Mêlés sur la brèche avec les bourgeois, ils entrèrent avec eux dans la ville. Ils y mirent tout à feu & à sang; la détruisirent presque entièrement, & en firent un affreux désert, l'an 1575. Il n'y eut que vingt habitans qui se sauvèrent de ce désastre. On peut remarquer que ce fut après la perte de cette ville, que les Etats de Hollande interdirent l'exercice de la Religion Catholique-Romaine.

OXFORD. (*siège d'*) La célèbre Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre, s'étoit retirée dans Oxford. Etienne, ennemi mortel de la princesse, & qui croyoit ne pouvoir conserver le trône, où l'avoit placé une faction puissante, qu'au prix des jours de sa rivale, vint l'assiéger dans son asyle. Il jura de ne point quitter la partie, qu'il ne l'eût entre ses mains, vive ou morte. Mais l'illustre proscrire sçut bien tromper son implacable ressentiment. Au défaut de la force, elle trouva dans la fécondité de

son
nuit
neige
au mi
dange
à un
qui la
de N
OX
Alexa
Indie
& aff
les éc
on ta
à un
son b
On s
les fé
cours
ou, p
rité,
feme
il éca
le ch
puis
pare
lanç
Le f
terri
plus
long
peu
si gr
le ch
plei

Ton génie un expédient qui la sauva. Une nuit qu'il tomboit une grande quantité de neige, elle se revêtit d'habits blancs; passe au milieu des gardes; arrive, à travers mille dangers & après avoir essuyé mille fatigues, à un port où elle s'embarqua sur un vaisseau qui la transporta vers Henri, son fils, duc de Normandie. 1142 de J. C.

OXYDRAQUES. (*siège de la ville des*)

Alexandre, après son expédition contre les Indiens, passa dans le pays des Oxydraques, & assiégea leur ville capitale. Il fait planter les échelles sans perdre de tems; &, comme on tarδοit trop à son gré, il en arrache une à un soldat; monte le premier, couvert de son bouclier, & arrive sur le haut du mur. On se hâte pour le soutenir; mais les échelles se brisent, & le Roi demeure sans secours. Alors, ne consultant que sa bravoure, ou, pour mieux dire, son orgueilleuse témérité, il saute dans la place; tombe heureusement sur ses pieds; &, l'épée à la main, il écarte tout ce qui s'offre à ses coups; tue le chef des ennemis, qui alloit le percer; puis, s'appuyant contre un gros arbre, il pare avec son bouclier tous les traits qu'on lançoit sur lui. Personne n'osoit l'approcher. Le feu de ses yeux, sa contenance fiere & terrible, toute sa personne intimidait les plus hardis. Enfin, un Indien décocha une longue flèche qui lui entra bien avant, un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande quantité de sang, qu'il tomba sur le champ, & resta évanoui. L'Indien accourt, plein de joie, pour le dépouiller; mais le Roi,

réveillé par l'attouchement de cet homme , lui plonge son épée dans le corps , & punit l'audacieux. Aussi-tôt des officiers qui avoient fait mille efforts pour le secourir , arrivent & lui font un rempart de leurs corps. En même tems , les soldats se rendent maîtres d'une petite porte ; l'enfoncent , & font entrer l'armée. Bientôt après , la ville fut prise. Le soldat furieux immola tout à sa vengeance , sans distinction ni d'âge ni de sexe. *An du monde 3678.*

Fin du Tome second.

omme,
t punit
voient
rrivent
os. En
nâtres
nt en-
t prise.
eance,
An du

